

REVUE SPIRITE **JOURNAL** **D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES**

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDE PAR ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ANNEE 1868

Janvier 1868

Coup d'œil rétrospectif

L'année 1867 avait été annoncée comme devant être particulièrement profitable au Spiritisme, et cette prévision s'est pleinement réalisée. Elle a vu paraître plusieurs ouvrages qui, sans en porter le nom, en popularisent les principes, et parmi lesquels nous rappellerons Mirette, de M. Sauvage ; Le Roman de l'avenir, de M. Bonnemère ; Dieu dans la nature, par M. Camille Flammarion. La Raison du Spiritisme, par M. le juge d'instruction Bonnamy, est un événement dans les annales de la doctrine, parce que le drapeau y est hautement et courageusement arboré par un homme dont le nom, justement estimé et considéré, est une autorité, en même temps que son œuvre est une protestation contre les épithètes dont la critique gratifie généralement les adeptes de l'idée. Les Spiritistes ont tous apprécié ce livre comme il le mérite, et ils en ont compris la portée. C'est une réponse péremptoire à certaines attaques ; aussi pensons-nous qu'ils considéreront comme un devoir de le propager dans l'intérêt de la doctrine.

L'année n'aurait-elle eu que ces résultats, il faudrait s'en féliciter ; mais elle en a produit de plus effectifs. Le nombre des sociétés ou groupes officiellement connus n'a pas, il est vrai, sensiblement augmenté ; il a même plutôt diminué par suite des intrigues à l'aide desquelles on a cherché à les miner, en y introduisant des éléments de dissolution ; mais, en revanche, le nombre des réunions particulières ou de famille s'est accru dans une très grande proportion.

Il est en outre notoire pour tout le monde, et de l'aveu même de nos adversaires, que les idées spiritistes ont considérablement gagné du terrain, ainsi que le constate l'auteur de l'ouvrage dont nous rendons compte ci-après. Elles s'infiltrèrent par une multitude d'issues ; tout y concourt ; les choses qui, au premier abord, y paraissent le plus étrangères, sont des moyens à l'aide desquels ces idées se font jour. C'est que le Spiritisme touche à un si grand nombre de questions qu'il est bien difficile d'aborder quoi que ce soit sans en voir surgir une pensée spiritiste, de telle sorte que, même dans les milieux réfractaires, ces idées éclosent sous une forme ou sous une autre, comme ces plantes aux couleurs variées qui poussent à travers les pierres. Et comme dans ces milieux on rejette généralement le Spiritisme par esprit de prévention, sans savoir ce qu'il dit, il n'est pas surprenant que, lorsque des pensées spiritistes y paraissent, on ne les reconnaisse pas, et alors on les acclame parce qu'on les trouve bonnes, sans se douter que c'est du Spiritisme.

La littérature contemporaine, petite ou grande, sérieuse ou légère, sème ces idées à profusion ; elle en est émaillée, et il n'y manque absolument que le nom. Si l'on réunissait toutes les pensées spiritistes qui courent le monde, on constituerait le Spiritisme complet. Or c'est là un fait considérable, et l'un des plus caractéristiques de l'année qui vient de s'écouler. Il prouve que chacun en possède par de vers soi quelques éléments à l'état d'intuition, et qu'entre ses antagonistes et lui, il n'y a le plus souvent qu'une question de mot. Ceux qui le repoussent en parfaite connaissance de cause sont ceux qui ont intérêt à le combattre.

Mais alors, comment arriver à le faire connaître pour triompher de ces préventions ? Ceci est l'œuvre du temps. Il faut que les circonstances y amènent naturellement, et l'on peut compter pour cela sur les Esprits qui savent les faire naître en temps opportun. Ces circonstances sont particulières ou générales ; les premières agissent sur les individus et les autres sur les masses. Les dernières, par leur retentissement, font l'effet des mines qui, à chaque explosion, enlèvent quelques fragments du rocher.

Que chaque Spiritiste travaille de son côté sans se décourager par le peu d'importance du résultat obtenu individuellement, et songe qu'à force d'accumuler des grains de sable on forme une montagne.

Parmi les faits matériels qui ont signalé cette année, les guérisons du zouave Jacob tiennent le premier rang ; elles ont eu un retentissement que tout le monde connaît ; et, bien que le Spiritisme n'y ait figuré qu'incidemment, l'attention générale n'en a pas moins été vivement appelée sur un phénomène des plus graves et qui s'y rattache d'une manière directe. Ces faits, se produisant dans des conditions vulgaires, sans appareil mystique, non par un seul individu mais par plusieurs, ont, par cela même, perdu le caractère miraculeux qu'on leur avait attribué jusqu'alors ; ils sont rentrés, comme tant d'autres, dans le domaine des phénomènes naturels. Parmi ceux qui les rejetaient comme miracles, beaucoup sont devenus moins absolus dans la négation du fait, et en ont admis la possibilité comme résultat d'une loi de nature inconnue ; c'était un premier pas dans une voie féconde en conséquences, et plus d'un sceptique a été ébranlé. Certes, tout le monde n'a pas été convaincu, mais cela a fait beaucoup parler ; il en est résulté chez un grand nombre une impression profonde qui a fait réfléchir plus qu'on ne le croit ; ce sont des semences qui, si elles ne donnent pas une abondante moisson immédiate, ne sont pas perdues pour l'avenir.

M. Jacob se tient toujours à l'écart d'une manière absolue ; nous ignorons les motifs de son abstention et s'il doit ou non reprendre le cours de ses séances. S'il y a intermittence dans sa faculté, comme cela arrive souvent en pareil cas, ce serait une preuve qu'elle ne tient pas exclusivement à sa personne, et qu'en dehors de l'individu il y a quelque chose, une volonté indépendante.

Mais, dira-t-on, pourquoi cette suspension, dès l'instant que la production de ces phénomènes était un avantage pour la doctrine ? Les choses ayant été conduites jusqu'ici avec une sagesse qui ne s'est pas démentie, il faut supposer que ceux qui dirigent le mouvement ont jugé l'effet suffisant pour le moment, et qu'il était utile de mettre un temps d'arrêt à l'effervescence ; mais l'idée a été lancée, et l'on peut être certain qu'elle ne restera pas à l'état de lettre morte.

En somme, comme on le voit, l'année a été bonne pour le Spiritisme ; ses phalanges se sont recrutées d'hommes sérieux dont l'opinion est tenue pour quelque chose dans un certain monde. Notre correspondance nous signale de presque partout un mouvement général de l'opinion vers ces idées, et, chose bizarre dans ce siècle positif, celles qui gagnent le plus de terrain sont les idées philosophiques, bien plus que les faits matériels de manifestation que beaucoup de gens s'obstinent encore à rejeter. En sorte que, vis-à-vis du plus grand nombre, le meilleur moyen de faire du prosélytisme, c'est de commencer par la philosophie, et cela se comprend. Les idées fondamentales étant latentes chez la plupart, il suffit de les réveiller ; on les comprend parce qu'on en possède les germes en soi, tandis que les faits, pour être acceptés et compris, demandent une étude et des observations que beaucoup ne veulent pas se donner la peine de faire.

Puis le charlatanisme, qui s'est emparé des faits pour les exploiter à son profit, les a discrédités dans l'opinion de certaines gens en donnant prise à la critique ; il n'en pouvait être ainsi de la philosophie qu'il n'était pas aussi facile de contrefaire, et qui, d'ailleurs, n'est pas matière exploitable.

Le charlatanisme, par sa nature, est remuant et intrigant, sans cela il ne serait pas charlatanisme. La critique, qui se soucie généralement peu d'aller au fond du puits chercher la vérité, a vu le charlatanisme en parade, et s'est efforcée d'y attacher l'étiquette du Spiritisme ; de là, contre ce mot, une prévention qui s'efface à mesure que le Spiritisme vrai est mieux connu, car il n'est personne, qui l'ayant étudié sérieusement, le confonde avec le Spiritisme grotesque de fantaisie, que l'insouciance ou la malveillance cherchent à y substituer. C'est une réaction en ce sens qui s'est manifestée en ces derniers temps.

Les principes qui s'accréditent avec le plus de facilité, sont ceux de la pluralité des mondes habités et de la pluralité des existences, ou réincarnation ; le premier peut être considéré comme admis sans contestation par la science et par l'assentiment unanime, même dans le camp matérialiste ; le second est à l'état d'intuition chez une foule d'individus en qui c'est une croyance innée ; il trouve de nombreuses sympathies, comme principe rationnel de philosophie, en dehors même du Spiritisme. C'est une idée qui sourit à beaucoup d'incrédules, parce qu'ils y trouvent immédiatement la solution des difficultés qui les avaient poussés au doute. Aussi cette croyance tend-elle de plus en plus à se vulgariser. Mais pour quiconque réfléchit, ces deux principes ont des conséquences forcées qui

aboutissent en ligne directe au Spiritisme. On peut donc regarder le progrès de ces idées comme un premier pas vers la doctrine, puisqu'elles en sont parties intégrantes.

La presse, qui subit sans doute à son insu l'influence de la diffusion des idées spirites, parce que celles-ci pénètrent jusque dans son sein, s'abstient en général, sinon par sympathie, du moins par prudence ; il n'est presque plus de bon goût de parler des Davenport. On dirait même qu'elle affecte d'éviter d'aborder la question du Spiritisme ; si, de temps à autre, elle lance quelques pointes contre ses adhérents, ce sont comme les dernières fusées perdues d'un bouquet d'artifice ; mais il n'y a plus ce feu roulant d'invectives qu'on entendait il y a deux ans à peine. Bien qu'elle ait fait presque autant de bruit de M. Jacob que des Davenport, son langage a été tout autre, et il est à remarquer, que, dans sa polémique, le nom du Spiritisme n'a figuré que très accessoirement.

Dans l'examen de la situation, il ne faut pas seulement considérer les grands mouvements ostensibles, mais il faut surtout tenir compte de l'état intime de l'opinion et des causes qui peuvent l'influencer. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, si l'on observe attentivement ce qui se passe dans le monde, on reconnaîtra qu'une foule de faits, en apparence étrangers au Spiritisme, semblent venir exprès pour en frayer les voies. C'est dans l'ensemble des circonstances qu'il faut chercher les véritables signes du progrès. A ce point de vue, la situation est donc aussi satisfaisante qu'on peut le désirer. En faut-il conclure que l'opposition est désarmée, et que les choses vont désormais marcher sans encombre ? Gardons-nous de le croire et de nous endormir dans une sécurité trompeuse. L'avenir du Spiritisme est assuré sans contredit, et il faudrait être aveugle pour en douter ; mais ses plus mauvais jours ne sont point passés ; il n'a pas encore reçu le baptême qui consacre toutes les grandes idées. Les Esprits sont unanimes pour nous pressentir contre une lutte inévitable, mais nécessaire, afin de prouver son invulnérabilité et sa puissance ; il en sortira plus grand et plus fort ; c'est alors seulement qu'il conquerra sa place dans le monde, car ceux qui auront voulu le renverser auront préparé son triomphe. Que les Spirites sincères et dévoués se fortifient par l'union et se confondent dans une sainte communion de pensées. Souvenons-nous de la parabole des dix vierges, et veillons pour n'être pas pris au dépourvu.

Nous profitons de cette circonstance pour exprimer toute notre gratitude à ceux de nos frères spirites qui, comme les années précédentes, à l'occasion du renouvellement des abonnements à la Revue, nous donnent de nouveaux témoignages de leur affectueuse sympathie ; nous sommes heureux des gages qu'ils nous donnent de leur dévouement à la cause sacrée que nous défendons tous, et qui est celle de l'humanité et du progrès. A ceux qui nous disent : courage ! nous dirons que nous ne reculerons jamais devant aucune des nécessités de notre position, quelque dures qu'elles soient. Qu'ils comptent sur nous comme nous comptons, au jour de la victoire, trouver en eux des soldats de la veille, et non des soldats du lendemain.

Le Spiritisme devant l'histoire et devant l'Église, son origine, sa nature, sa certitude, ses dangers

par l'abbé Poussin, professeur au Séminaire de Nice

Cet ouvrage est une réfutation du Spiritisme au point de vue religieux ; c'est, sans contredit, une des plus complètes et des mieux faites que nous connaissions. Elle est écrite avec modération et convenance, et ne se salit point par les épithètes grossières auxquelles nous ont habitués la plupart des controversistes du même parti ; là, point de déclamations furibondes, point de personnalités outrageantes ; c'est le principe même qui est discuté. On peut ne pas être de l'avis de l'auteur, trouver que les conclusions qu'il tire de ses prémisses sont d'une logique contestable ; dire qu'après avoir démontré, par exemple, pièces en main, que le soleil luit à midi, il a tort de conclure qu'il doit faire nuit, mais on ne lui reprochera pas le défaut d'urbanité dans la forme.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'historique du Spiritisme dans l'antiquité et au moyen âge ; cette partie est riche en documents tirés des auteurs sacrés et profanes, qui attestent de

laborieuses recherches et une étude sérieuse. C'est un travail que nous nous proposons de faire un jour, et nous sommes heureux que M. l'abbé Poussin nous ait épargné cette peine.

Dans la seconde partie, intitulée : Partie doctrinale, l'auteur, discutant les faits qu'il vient de citer, y compris les faits actuels, conclut, d'après l'infailibilité de l'Eglise et ses propres arguments, que tous les phénomènes magnétiques et spirites sont l'œuvre du démon. C'est une opinion comme une autre, et respectable quand elle est sincère. Or nous croyons à la sincérité des convictions de M. Poussin, quoique nous n'ayons point l'honneur de le connaître. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'invoquer en faveur de sa thèse que l'opinion des adversaires connus du Spiritisme, ainsi que les doctrines et allégations qu'il désavoue. On chercherait en vain dans ce livre la mention des ouvrages fondamentaux, non plus qu'une réfutation directe des réponses qui ont été faites aux allégations contradictoires. En un mot, il ne discute pas la doctrine proprement dite ; il n'en prend pas les arguments corps à corps pour les écraser sous le poids d'une logique plus rigoureuse.

On peut, en outre, trouver étrange que M. l'abbé Poussin s'appuie, pour combattre le Spiritisme, sur l'opinion d'homme connus par leurs idées matérialistes, tels que MM. Littré et Figuier ; il fait surtout à ce dernier, qui a plus brillé par ses contradictions que par sa logique, de nombreux emprunts. Ces messieurs, en combattant le principe du Spiritisme, en déniaient la cause des phénomènes psychiques, déniaient par cela même le principe de la spiritualité ; ils sapent donc la base de la religion pour laquelle ils ne professent pas, comme on le sait, une grande sympathie. En invoquant leur opinion, le choix n'est pas heureux ; on pourrait même dire qu'il est maladroit, car c'est exciter les fidèles à lire des écrits qui ne sont rien moins qu'orthodoxes. En le voyant puiser à de telles sources, on pourrait croire qu'il n'a pas jugé les autres assez prépondérantes.

M. l'abbé Poussin ne conteste aucun des phénomènes spirites ; il en prouve virtuellement l'existence par les faits authentiques qu'il cite, et qu'il puise indifféremment dans l'histoire sacrée et dans l'histoire païenne. En rapprochant les uns et les autres, on ne peut s'empêcher de reconnaître leur analogie ; or, en bonne logique, de la similitude des effets on doit conclure à la similitude des causes. Cependant M. Poussin conclut que les mêmes faits sont miraculeux et de source divine dans certains cas, et diaboliques dans d'autres.

Les hommes qui professent les mêmes croyances que M. Figuier ont aussi sur ces mêmes faits deux opinions : ils les nient carrément et les attribuent à la jonglerie ; quant à ceux qui sont avérés, ils s'efforcent de les rattacher aux seules lois de la matière. Demandez-leur ce qu'ils pensent des miracles du Christ : ils vous diront que ce sont des faits légendaires, des contes inventés pour les besoins de la cause, ou des produits d'imaginations surexcitées et en délire.

Le Spiritisme, il est vrai, ne reconnaît pas aux phénomènes psychiques un caractère surnaturel ; il les explique par les facultés et les attributs de l'âme, et comme l'âme est dans la nature, il les considère comme des effets naturels se produisant en vertu de lois spéciales, jusqu'alors inconnues, et que le Spiritisme fait connaître. Ces phénomènes s'accomplissant sous nos yeux, dans des conditions identiques, accompagnés des mêmes circonstances, et par l'entremise d'individus qui n'ont rien d'exceptionnel, il en conclut à la possibilité de ceux qui se sont passés en des temps plus reculés, et cela par la même cause naturelle.

Le Spiritisme ne s'adresse pas aux gens convaincus de l'existence de ces phénomènes, et qui sont parfaitement libres d'y voir des miracles, si telle est leur opinion, mais à ceux qui les nient précisément à cause du caractère miraculeux qu'on veut leur donner. En prouvant que ces faits n'ont de surnaturel que l'apparence, il les fait accepter par ceux mêmes qui les repoussaient. Les Spirites ont été recrutés en immense majorité parmi les incrédules, et cependant aujourd'hui il n'en est pas un seul qui nie les faits accomplis par le Christ ; or, lequel vaut le mieux de croire à l'existence de ces faits, sans le surnaturel, ou de n'y pas croire du tout ? ceux qui les admettent à un titre quelconque ne sont-ils pas plus près de vous que ceux qui les rejettent complètement ? Dès l'instant que le fait est admis, il ne reste plus qu'à en prouver la source miraculeuse, ce qui doit être plus facile, si cette source est réelle, que lorsque le fait lui-même est contesté.

M. Poussin, s'appuyant pour combattre le Spiritisme sur l'autorité de ceux qui repoussent jusqu'au principe spirituel, serait-il de ceux qui prétendent que l'incrédulité absolue est préférable à la foi acquise par le Spiritisme ?

Nous citons intégralement la préface du livre de M. Poussin, que nous ferons suivre de quelques réflexions :

« Le Spiritisme, il faut bien le reconnaître, enveloppe comme dans un immense réseau la société tout entière, et par ses prophètes, par ses oracles, par ses livres et par son journalisme, s'efforce de miner sourdement l'Eglise catholique. S'il nous a rendu le service de renverser les théories matérialistes du dix-huitième siècle, il nous donne en échange une révélation nouvelle, qui sape par la base tout l'édifice de la révélation chrétienne. Et cependant, par un phénomène étrange, ou mieux, par suite de l'ignorance et de la fascination qu'excite la curiosité, combien de catholiques jouent chaque jour avec le Spiritisme, sans se préoccuper en rien de ses dangers ! Il est bien vrai que les esprits sont encore partagés sur l'essence et même sur la réalité du Spiritisme, et c'est probablement à cause de ces incertitudes, que le plus grand nombre croit pouvoir se former la conscience et user du Spiritisme comme d'un curieux amusement. Néanmoins, au fond des âmes timorées et délicates se manifeste une grande anxiété. Que de fois n'avons-nous point entendu ces questions incessantes : « Dites-nous bien la vérité. Qu'est-ce que le Spiritisme ? Quelle est son origine ? Croyez-vous à cette généalogie qui voudrait relier les phénomènes du Spiritisme à la magie ancienne ? Admettez-vous les faits étranges du magnétisme et des tables tournantes ? Croyez-vous à l'intervention des Esprits et à l'évocation des âmes ; au rôle des anges ou des démons ? Est-il permis d'interroger les tables tournantes, de consulter les Spiritistes ? Que pensent sur toutes ces questions les théologiens, les évêques ?... L'Eglise romaine a-t-elle donné quelques décisions, etc., etc. » - Ces questions, qui retentissent encore à nos oreilles, ont inspiré la pensée de ce livre, qui a pour but de répondre à toutes dans les limites de nos forces. Aussi pour être plus sûrs et plus convaincants, jamais nous n'affirmons rien, sans une autorité grave, et ne décidons rien que les évêques et Rome n'aient décidé. - Parmi ceux qui ont étudié spécialement ces matières, les uns rejettent en masse tous les faits extraordinaires que le Spiritisme s'attribue. D'autres, tout en faisant une large part aux hallucinations et au charlatanisme, reconnaissent qu'il est impossible de ne point admettre certains phénomènes inexplicables et inexpliqués, aussi inconciliables avec les enseignements généraux des sciences naturelles, que déconcertants pour la raison humaine ; cependant, ils cherchent à les interpréter, ou par certaines lois mystérieuses de la physiologie, ou bien par l'intervention de la grande âme de la nature, dont la nôtre n'est qu'une émanation, etc. Plusieurs écrivains catholiques, forcés d'admettre les faits, trouvant la solution naturelle parfois impossible et l'explication panthéiste absurde, n'hésitent point à reconnaître dans certains faits du Spiritisme l'intervention directe du démon. Pour ceux-ci, le Spiritisme n'est que la continuation de cette magie païenne qui apparaît dans toute l'histoire, depuis les magiciens de Pharaon, la pythonisse d'Endor, les oracles de Delphes, les prophéties des sibylles et des devins, jusqu'aux possessions démoniaques de l'Evangile et aux phénomènes extraordinaires et constatés du magnétisme contemporain. L'Eglise ne s'est point prononcée sur les discussions spéculatives ; elle abandonne la question historique des origines du Spiritisme et la question psychologique de ses agents mystérieux, à la vaine dispute des hommes. Des théologiens graves, des évêques et des docteurs particuliers ont soutenu ces dernières opinions ; officiellement, Rome ne les approuve ni ne les blâme. Mais si l'Eglise a gardé prudemment le silence sur les théories, elle a élevé la voix dans les questions pratiques, et en présence des incertitudes de la raison, elle signale des dangers pour la conscience. Une science curieuse et même innocente en soi, peut, à cause des abus fréquents, devenir une source de périls ; aussi Rome a-t-elle condamné comme dangereux pour les mœurs, certaines pratiques et certains abus du magnétisme, dont les Spiritistes eux-mêmes ne dissimulent pas les graves inconvénients. Bien plus, des évêques ont cru devoir interdire à leurs diocésains, et dans toute hypothèse, comme superstitieux et dangereux pour les mœurs et pour la foi, non seulement les abus du magnétisme, mais l'usage d'interroger les tables tournantes.

Pour nous, dans la question spéculative, mis en présence de ceux qui voient le démon partout et de ceux qui ne le voient nulle part, nous avons voulu, en nous tenant à distance des deux écueils, étudier les origines historiques du Spiritisme, examiner la certitude des faits et discuter impartialement les systèmes psychologiques et panthéistes par lesquels on veut tout interpréter. Evidemment, lorsque nous réfutons plusieurs de ces systèmes, nous ne prétendons imposer à personne nos propres pensées, quoique les autorités sur lesquelles nous nous appuyons nous paraissent de la plus haute gravité. Séparant des opinions libres tout ce qui est de foi, comme l'existence des anges et des démons, les possessions et les obsessions démoniaques de l'Evangile, la légitimité et la puissance des exorcismes dans l'Eglise, etc., nous laissons à chacun le droit, non de nier le commerce volontaire des hommes avec le démon, ce qui serait téméraire, dit le P. Perronne, et conduirait au pyrrhonisme historique ; mais nous reconnaissons à tout catholique le droit de ne point voir dans le Spiritisme l'intervention du démon, si nos arguments paraissent plus spécieux que solides, et si la raison et l'étude plus attentive des faits prouvent le contraire.

Quant à la question pratique, nous ne nous reconnaissons point le droit d'absoudre ce que Rome condamne ; et si quelques âmes hésitaient encore, nous les renverrions simplement aux décisions romaines, aux interdictions épiscopales et même aux décisions théologiques que nous reproduisons tout entières.

Le plan de ce livre est bien simple : la première partie, ou partie historique, après avoir donné l'enseignement des saintes Ecritures et la tradition de tous les peuples sur l'existence et le rôle des Esprits, nous initie aux faits les plus saillants du Spiritisme ou de la magie, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours.

La seconde partie, ou partie doctrinale, expose et discute les divers systèmes imaginés pour découvrir l'agent vrai du Spiritisme ; après avoir précisé de notre mieux l'enseignement de la théologie catholique sur l'intervention générale des Esprits, et donné libre carrière à des opinions libres sur l'agent mystérieux de la magie moderne, nous signalons aux fidèles les dangers du Spiritisme pour la foi, pour les mœurs et même pour la santé ou pour la vie.

Puissent ces pages, en montrant le péril, achever le bien que d'autres ont commencé !... Inutile d'ajouter, qu'enfants dociles de l'Eglise, nous condamnons d'avance tout ce que Rome pourrait désapprouver. »

M. l'abbé Poussin reconnaît deux choses : 1° que le Spiritisme enveloppe, comme dans un immense réseau, la société tout entière ; 2° qu'il a rendu à l'Eglise le service de renverser les théories matérialistes du dix-huitième siècle. Voyons quelles conséquences ressortent de ces deux faits.

Le Spiritisme, comme nous l'avons dit, est en grande majorité recruté parmi les incroyants ; en effet, demandez aux neuf dixièmes des adeptes à quoi ils croyaient avant d'être Spiritistes ; ils vous répondront qu'ils ne croyaient à rien, ou tout au moins qu'ils doutaient de tout ; l'existence de l'âme était pour eux une hypothèse, désirable sans doute, mais incertaine ; la vie future une chimère ; Christ était un mythe ou tout au plus un philosophe ; Dieu, s'il existait, devait être injuste, cruel et partial, c'est pourquoi ils aimaient autant croire qu'il n'y en a pas.

Aujourd'hui ils croient, et leur foi est inébranlable, parce qu'elle est assise sur l'évidence et la démonstration, et qu'elle satisfait leur raison ; l'avenir n'est plus une espérance, mais une certitude, parce qu'ils voient la vie spirituelle se manifester sous leurs yeux ; ils n'en doutent pas plus qu'ils ne doutent du lever du soleil. Il est vrai qu'ils ne croient ni aux démons, ni aux flammes éternelles de l'enfer, mais en revanche ils croient fermement en un Dieu souverainement juste, bon et miséricordieux ; ils ne croient pas que le mal vienne de lui, qui est la source de tout bien, ni des démons, mais des propres imperfections de l'homme ; que l'homme se réforme, et le mal n'existera plus ; se vaincre soi-même c'est vaincre le démon ; telle est la foi des Spiritistes, et la preuve de sa puissance, c'est qu'ils s'efforcent de devenir meilleurs, de dompter leurs mauvais penchants, et de mettre en pratique les maximes du Christ, en regardant tous les hommes comme des frères sans acception de races, de castes, ni de sectes, en pardonnant à leurs ennemis, en rendant le bien pour le mal, à l'exemple du divin modèle.

Sur qui le Spiritisme devait-il avoir le plus facile accès ? ce n'est pas sur ceux qui avaient la foi et à qui cette foi suffisait, qui ne demandaient rien et n'avaient besoin de rien ; mais sur ceux à qui la foi faisait défaut. Comme Christ, il est allé aux malades et non aux gens qui se portent bien ; à ceux qui ont faim et non à ceux qui sont rassasiés ; or, les malades sont ceux qui sont torturés par les angoisses du doute et de l'incrédulité.

Et qu'a-t-il fait pour les amener à lui ? Est-ce à grands renforts de réclames ? Est-ce en allant prêcher la doctrine sur les places publiques ? Est-ce en violentant les consciences ? Nullement, car ces moyens sont ceux de la faiblesse, et, s'il en eût usé, il aurait montré qu'il doutait de sa puissance morale. Il a pour règle invariable, conformément à la loi de charité enseignée par le Christ, de ne contraindre personne, de respecter toutes les convictions ; il s'est contenté d'énoncer ses principes, de développer dans ses écrits les bases sur lesquelles sont assises ses croyances, et il a laissé venir à lui ceux qui ont voulu ; s'il en est venu beaucoup, c'est qu'il a convenu à beaucoup, et que beaucoup ont trouvé en lui ce qu'ils n'avaient pas trouvé ailleurs. Comme il s'est principalement recruté parmi les incroyants, si, en quelques années, il a enlacé le monde, cela prouve que les incroyants et ceux qui ne sont pas satisfaits de ce qu'on leur donne sont nombreux, car on n'est attiré que là où l'on trouve quelque chose de mieux que ce que l'on a. Nous l'avons dit cent fois : Veut-on combattre le Spiritisme ? Qu'on donne mieux que lui.

Vous reconnaissez, monsieur l'abbé, que le Spiritisme a rendu à l'Église le service de renverser les théories matérialistes ; c'est un grand résultat, sans doute, et dont il se glorifie ; mais comment l'a-t-il obtenu ? précisément à l'aide de ces moyens que vous appelez diaboliques, des preuves matérielles qu'il donne de l'âme et de la vie future ; c'est avec les manifestations des Esprits qu'il a confondu l'incrédulité, et qu'il triomphera définitivement. Et vous dites que ce service est l'œuvre de Satan ? Mais alors vous ne devriez pas tant lui en vouloir, puisqu'il détruit lui-même la barrière qui retenait ceux qu'il avait accaparés. Rappelez-vous la réponse du Christ aux Pharisiens qui lui tenaient exactement le même langage, en l'accusant de guérir les malades et de chasser les démons par les démons. Rappelez-vous aussi cette parole de Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, à ce sujet, dans ses conférences sur la religion : « Certes, un démon qui chercherait à détruire le règne du vice pour établir celui de la vertu serait un étrange démon, car il se détruirait lui-même. »

Si ce résultat obtenu par le Spiritisme est l'ouvrage de Satan, comment se fait-il que l'Église lui en ait laissé le mérite et qu'elle ne l'ait pas obtenu elle-même ; qu'elle ait laissé l'incrédulité envahir la société ? Ce ne sont cependant pas les moyens d'action qui lui ont manqué ; n'a-t-elle pas un personnel et des ressources matérielles immenses ? les prédications depuis les capitales jusqu'aux plus petits villages ? La pression qu'elle exerce sur les consciences par la confession ? la terreur des peines éternelles ? L'instruction religieuse qui suit l'enfant pendant tout le cours de son éducation ? le prestige des cérémonies du culte et celui de son ancienneté ? Comment se fait-il qu'une doctrine à peine éclosée, qui n'a ni prêtres, ni temples, ni culte, ni prédications ; qui est combattue à outrance par l'Église, calomniée, persécutée comme le furent les premiers chrétiens, ait ramené, en aussi peu de temps, à la foi et à la croyance en l'immortalité un si grand nombre d'incroyants ? La chose n'était cependant pas bien difficile, puisqu'il suffit à la plupart de lire quelques livres pour voir s'évanouir leurs doutes.

Tirez de là toutes les conséquences que vous voudrez ; mais convenez que si c'est là l'œuvre du diable, il a fait ce que vous n'avez pas pu faire vous-mêmes, et qu'il s'est acquitté de votre besogne. Ce qui témoigne contre le Spiritisme, direz-vous sans doute, c'est qu'il n'emploie pas, pour convaincre, les mêmes arguments que vous, et que, s'il triomphe de l'incrédulité, il ne l'amène pas complètement à vous.

Mais le Spiritisme n'a la prétention de marcher ni avec vous, ni avec personne ; il fait ses affaires lui-même et comme il l'entend. De bonne foi, croyez-vous que si l'incrédulité a été réfractaire à vos arguments, le Spiritisme en eût triomphé en s'en servant ? Si un médecin ne guérit pas un malade avec un remède, un autre médecin le guérira-t-il en employant le même remède ?

Le Spiritisme ne cherche pas plus à ramener les incroyants dans le giron absolu du catholicisme que dans celui de tout autre culte. En leur faisant accepter les bases communes à toutes les religions, il

détruit le principal obstacle, et leur fait faire la moitié du chemin ; à chacune de faire le reste, en ce qui la concerne ; celles qui échouent donnent une preuve manifeste d'impuissance.

Dès l'instant que l'Eglise reconnaît l'existence de tous les faits de manifestation sur lesquels s'appuie le Spiritisme ; qu'elle les revendique pour elle-même, à titre de miracles divins ; qu'il y a entre les faits qui se passent dans les deux camps une analogie complète, quant aux effets, analogie que M. l'abbé Poussin démontre avec la dernière évidence et pièces à l'appui en les mettant en regard, toute la question se réduit donc à savoir si c'est Dieu qui agit d'un côté et le diable de l'autre ; c'est une question de personne ; or, lorsque deux personnes font exactement la même chose, on en conclut qu'elles sont aussi puissantes l'une que l'autre ; toute l'argumentation de M. Poussin aboutit ainsi à démontrer que le diable est aussi puissant que Dieu.

De deux choses l'une, ou les effets sont identiques, ou ils ne le sont pas ; s'ils sont identiques, c'est qu'ils proviennent d'une même cause, ou de deux causes équivalentes ; s'ils ne le sont pas, montrez en quoi ils diffèrent. Est-ce dans les résultats ? Mais alors la comparaison serait à l'avantage du Spiritisme, puisqu'il ramène à Dieu ceux qui n'y croyaient pas.

Il est donc bien entendu, de par la décision formelle des autorités compétentes, que les Esprits qui se manifestent ne sont et ne peuvent être que des démons. Convenez cependant, monsieur l'abbé, que si ces mêmes Esprits, au lieu de contredire l'Eglise sur quelques points, eussent été en tout de son avis, s'ils fussent venus appuyer toutes ses prétentions temporelles et spirituelles, approuver sans restriction tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait, elle ne les appellerait pas des démons, mais bien des Esprits angéliques.

M. l'abbé Poussin a écrit son livre en vue, dit-il, de prémunir les fidèles contre les dangers que peut courir leur foi, par l'étude du Spiritisme. C'est témoigner peu de confiance dans la solidité des bases sur lesquelles cette foi est assise, puisqu'elle peut être ébranlée si facilement. Le Spiritisme n'a pas la même crainte. Tout ce qu'on a pu dire et faire contre lui ne lui a pas fait perdre un pouce de terrain, puisqu'il en gagne tous les jours, et cependant le talent n'a pas manqué à plus d'un de ses adversaires. Les luttes qu'on a engagées contre lui, loin de l'affaiblir, l'ont fortifié ; elles ont puissamment contribué à le répandre plus promptement qu'il ne l'eût fait sans cela ; de telle sorte que ce réseau qui, en quelques années, a enveloppé la société tout entière, est en grande partie l'œuvre de ses antagonistes. Sans aucun des moyens matériels d'action qui font les succès en ce monde, il ne s'est propagé que par la puissance de l'idée. Puisque les arguments à l'aide desquels on l'a combattu ne l'ont pas renversé, c'est, apparemment, qu'on les a trouvés moins convaincants que les siens. Voulez-vous avoir le secret de leur foi ? le voici : c'est qu'avant de croire, ils comprennent. Le Spiritisme ne craint pas la lumière ; il l'appelle sur ses doctrines, parce qu'il veut être accepté librement et par la raison. Loin de craindre pour la foi des Spirites la lecture des ouvrages qui le combattent, il leur dit : Lisez tout ; le pour et le contre, et choisissez en connaissance de cause. C'est pour cela que nous signalons à leur attention l'ouvrage de M. l'abbé Poussin¹.

Nous donnons ci-après, sans commentaires, quelques fragments tirés de la première partie.

1. - Certains catholiques, même pieux, ont en matière de foi de singulières idées, résultat inévitable du scepticisme ambiant qui, à leur insu, les domine et dont ils subissent la délétère influence. Parlez de Dieu, de Jésus-Christ, ils acceptent tout à l'instant ; mais si vous essayez de leur parler du démon et surtout de l'intervention diabolique dans la vie humaine, ils ne vous entendent plus. Comme nos rationalistes contemporains, ils prendraient volontiers le démon pour un mythe ou une personnification fantastique du génie du mal, les extases des saints pour des phénomènes de catalepsie, et les possessions diaboliques, même celles de l'Évangile, sinon pour de l'épilepsie, du moins pour des paraboles. Saint Thomas, dans son langage précis, répond en deux mots à ce dangereux scepticisme : « Si la facilité à voir parler le démon, dit-il, procède de l'ignorance des lois de la nature et de la crédulité, la tendance générale à ne voir son action nulle part, procède de l'irrégion et de l'incrédulité. » Nier le démon, c'est nier le christianisme et nier Dieu.

¹ Un vol. in-12 ; prix, 3 fr. Chez Sarlit, libraire, 25, rue Saint-Sulpice, Paris.

2. - La croyance à l'existence des Esprits et leur intervention dans le domaine de notre vie, bien plus, le Spiritisme lui-même ou la pratique de l'évocation des Esprits, âmes, anges ou démons, remontent à la plus haute antiquité, et sont aussi anciens que le monde. - Interrogeons d'abord, sur l'existence et le rôle des Esprits, nos livres saints, les plus anciens et les plus incontestés livres d'histoire, en même temps qu'ils sont le code divin de notre foi. Le démon séduisant sous une forme sensible Adam et Ève dans le Paradis ; les chérubins qui en gardaient l'entrée ; les anges qui visitent Abraham et discutent avec lui la question du salut de Sodome ; les anges insultés dans la ville immonde, arrachant Loth à l'incendie ; l'ange d'Isaac, de Jacob, de Moïse et de Tobie ; le démon qui tue les sept maris de Sara ; celui qui torture l'âme et le corps de Job ; l'ange exterminateur des Égyptiens sous Moïse, et des Israélites sous David ; la main invisible qui écrit la sentence de Balthazar ; l'ange qui frappe Héliodore ; l'ange de l'Incarnation, Gabriel, qui annonce saint Jean et Jésus-Christ ; que faut-il de plus pour montrer et l'existence des Esprits, et la croyance à l'intervention de ces Esprits, bons ou mauvais, dans les actes de la vie humaine ? Dieu a fait les Esprits ses ambassadeurs, dit le Psalmiste ; ce sont les ministres de Dieu, dit saint Paul ; saint Pierre nous apprend que les démons rôdent sans cesse autour de nous comme des lions rugissants ; saint Paul, tenté par eux, nous déclare que l'air en est rempli.

3. - Remarquons ici que les traditions païennes sont en parfaite harmonie avec les traditions juives et chrétiennes. Le monde, selon Thalès et Pythagore, est rempli de substances spirituelles. Tous ces auteurs les divisent en Esprits bons et mauvais ; Empédocle dit que les démons sont punis des fautes qu'ils ont commises ; Platon parle d'un prince, d'une nature malfaisante, préposé à ces Esprits chassés par les dieux et tombés du ciel, dit Plutarque. Toutes les âmes, ajoute Porphyre, qui ont pour principe l'âme de l'univers, gouvernent les grands pays situés sous la lune : ce sont les bons démons (Esprits) ; et, soyons-en bien convaincus, ils n'agissent que dans l'intérêt de leurs administrés, soit dans le soin qu'ils prennent des animaux, soit qu'ils veillent sur les fruits de la terre, soit qu'ils président aux pluies, aux vents modérés, au beau temps. Il faut encore ranger dans la catégorie des bons démons ceux qui, suivant Platon, sont chargés de porter aux dieux les prières des hommes, et qui rapportent aux hommes les avertissements, les exhortations, les oracles des dieux.

4. - Les Arabes appellent le chef des démons Iba ; les Chaldéens en remplissent l'air ; enfin Confucius enseigne absolument la même doctrine : « Que les vertus des Esprits sont sublimes ! disait-il ; on les regarde et on ne les voit pas ; on les écoute et on ne les entend pas ; unis à la substance des choses, ils ne peuvent s'en séparer ; ils sont cause que tous les hommes dans tout l'univers se purifient et se revêtent d'habits de fête pour offrir des sacrifices ; ils sont répandus comme les flots de l'Océan au-dessus de nous, à notre gauche et à notre droite. »

Le culte des Manitous, répandu parmi les sauvages d'Amérique, n'est que le culte des Esprits.

5. - Les Pères de l'Église, de leur côté, ont admirablement interprété la doctrine des Écritures sur l'existence et l'intervention des Esprits : Il n'y a rien dans le monde visible qui ne soit régi et disposé par la créature invisible, dit saint Grégoire. Chaque être vivant a dans ce monde un ange qui le régit, ajoute saint Augustin. Les anges, dit saint Grégoire de Nazianze, sont les ministres de la volonté de Dieu ; ils ont naturellement et par communication une force extraordinaire ; ils parcourent tous les lieux et se trouvent partout, tant par la promptitude avec laquelle ils exercent leur ministère que par la légèreté de leur nature. Les uns sont chargés de veiller sur quelque partie de l'univers qui leur est marquée de Dieu, de qui ils dépendent en toutes choses ; d'autres sont à la garde des villes et des églises ; ils nous aident dans tout ce que nous faisons de bien.

6. - Par rapport à la raison fondamentale, Dieu gouverne immédiatement l'univers ; mais relativement à l'exécution, il y a des choses qu'il gouverne par d'autres intermédiaires.

7. - Quant à l'évocation elle-même des Esprits, âmes, anges ou démons et à toutes les pratiques de la magie, dont le Spiritisme n'est qu'une forme, plus ou moins enveloppée de charlatanisme, c'est une pratique aussi ancienne que la croyance aux Esprits eux-mêmes.

8. - Saint Cyprien explique ainsi les mystères du Spiritisme païen :

« Les démons, dit-il, s'introduisent dans les statues et dans les simulacres que l'homme adore ; ce sont eux qui animent les fibres des victimes, qui inspirent de leur souffle le cœur des devins et qui donnent une voix aux oracles. Mais comment peuvent-ils guérir ? Lædunt primo, dit Tertullien, postque lædere desinunt, et curasse creduntur. Ils blessent d'abord, et, cessant de blesser, ils passent pour guérir. »

Dans l'Inde, ce sont les Lamas et les Brahamites qui, dès la plus haute antiquité, ont le monopole de ces mêmes évocations qui se continuent encore. « Ils faisaient communiquer le ciel avec la terre, l'homme avec la divinité, absolument comme nos médiums actuels. L'origine de ce privilège paraît remonter à la Genèse même des Hindous et appartenir à la caste sacerdotale de ces peuples. Sortie du cerveau de Brahma, la caste sacerdotale doit rester plus près de la nature de ce dieu créateur et entrer plus facilement en communication avec lui, que la caste guerrière, née de ses bras, et, à plus forte raison, que la caste des Parias, formée de la poussière de ses pieds. »

9. - Mais le fait le plus intéressant et le plus authentique de l'histoire, est sans contredit l'évocation de Samuel par le médium de la Pythonisse d'Endor qu'interroge Saül : « Samuel était mort, dit l'Écriture ; tout Israël l'avait pleuré, et il avait été enterré dans la ville de Ramatha, lieu de sa naissance. Et Saül avait chassé les magiciens et les devins de son royaume. Les Philistins, s'étant donc assemblés, vinrent camper à Sunam ; Saül, de son côté, rassembla toutes les troupes d'Israël, et vint à Gelboé. Et ayant vu l'armée des Philistins, il fut frappé d'étonnement, et la crainte le saisit jusqu'au fond de son cœur. Il consulta le Seigneur ; mais le Seigneur ne lui répondit ni en songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes. Alors, il dit à ses officiers : « Cherchez-moi une femme qui ait un Esprit de Python, afin que je l'aïlle trouver, et que, par son moyen, je puisse la consulter. » Ses serviteurs lui dirent : « Il y a à Endor une femme qui a un Esprit de Python. » Saül se déguisa donc, changea d'habits, et s'en alla, accompagné de deux hommes seulement. Il vint la nuit chez cette femme, et lui dit : « Consultez pour moi l'Esprit de Python, et évoquez-moi celui que je vous dirai. » Cette femme lui répondit : « Vous savez tout ce qu'a fait Saül, et de quelle manière il a exterminé les magiciens et les devins de toutes ses terres. Pourquoi donc me tendez-vous un piège pour me perdre ? » Saül lui jura par le Seigneur, et lui dit : « Vive le Seigneur ! il ne vous arrivera de ceci aucun mal. » La femme lui dit : « Qui voulez-vous voir ? » Il lui répondit : « Faites-moi venir Samuel. » La femme ayant vu Samuel, jeta un grand cri, et dit à Saül : « Pourquoi m'avez-vous trompée ? car vous êtes Saül. » Le roi lui dit : « Ne craignez point. Qu'avez-vous vu ? - J'ai vu, lui dit-elle, un dieu qui sortait de la terre. » Saül lui dit : « Comment est-il fait ? - C'est, dit-elle, un vieillard couvert d'un manteau. » Saül reconnut donc que c'était Samuel ; et il lui fit une profonde révérence, en se baissant jusqu'à terre. Samuel dit à Saül : « Pourquoi avez-vous troublé mon repos en me faisant évoquer ? » Saül lui répondit : « Je suis dans une étrange extrémité. Les Philistins me font la guerre et Dieu s'est retiré de moi ; il ne m'a voulu répondre ni par les prophètes ni en songes. C'est pourquoi je vous ai fait évoquer, afin que vous m'appreniez ce que je dois faire. » Samuel lui dit : « Pourquoi vous adressez-vous à moi, puisque le Seigneur vous a abandonné, et qu'il est passé à votre rival ? Car le Seigneur vous traitera comme je vous l'ai dit de sa part. Il déchirera votre royaume de vos mains pour le donner à David, votre gendre, parce que vous n'avez ni obéi à la voix du Seigneur, ni exécuté l'arrêt de sa colère contre les Amalécites. C'est pour cela que le Seigneur vous envoie aujourd'hui ce que vous souffrez. Il livrera même Israël avec vous entre les mains des Philistins. Demain vous serez avec moi vous et vos fils ; et le Seigneur abandonnera aux Philistins le camp même d'Israël. » Saül tomba aussitôt, et demeura étendu sur la terre, car les paroles de Samuel l'avaient épouvanté ; et les forces lui manquèrent, parce qu'il n'avait point encore mangé ce jour-là. La magicienne vint à lui dans le trouble où il était, et elle lui dit : « Vous voyez que votre servante vous a obéi, que j'ai exposé ma vie pour vous, et que je me suis rendue à ce que vous désirez de moi. »

« Voici quarante ans que je fais profession d'évoquer des morts au service des étrangers, dit Philon à la suite de ce récit ; mais je n'ai jamais vu de semblable apparition. L'Ecclésiastique s'est chargé de nous prouver qu'il s'agit d'une véritable apparition et non d'une hallucination de Saül : « Samuel

après sa mort parla au roi, dit l'Esprit-Saint, lui prédit la fin de sa vie et, sortant de terre, il haussa sa voix pour prophétiser la ruine de sa nation, à cause de son impiété. »

Les Aïssaoua ou les convulsionnaires de la rue Le Peletier

Au nombre des curiosités attirées à Paris par l'Exposition, une des plus étranges est assurément celle des exercices exécutés par des Arabes de la tribu des Aïssaoua. Le Monde illustré, du 19 octobre 1867, donne une relation, accompagnée de plusieurs dessins, des diverses scènes dont l'auteur de l'article a été témoin en Algérie. Il commence ainsi son récit :

« Les Aïssaoua forment une secte religieuse très répandue en Afrique et surtout en Algérie. Leur but, nous ne le connaissons pas ; leur fondation remonte, disent les uns, à Aïssa, l'esclave favori du Prophète ; d'autres prétendent que leur confrérie a été fondée par Aïssa, pieux et savant marabout du seizième siècle. Quoi qu'il en soit, les Aïssaoua soutiennent que leur pieux fondateur leur donne le privilège d'être insensibles à la souffrance. »

Nous empruntons au Petit Journal, du 30 septembre 1867, le récit d'une des séances qu'une compagnie d'Aïssaoua a données à Paris, pendant l'Exposition, d'abord sur le théâtre du Champ-de-Mars, et en dernier lieu dans la salle de l'arène athlétique de la rue Le Peletier. La scène n'a sans doute pas le caractère imposant et terrible de celles qui s'accomplissent dans les mosquées, entourées du prestige des cérémonies religieuses ; mais, à part quelques nuances de détail, les faits sont les mêmes et les résultats identiques, et c'est là l'essentiel. Les choses, d'ailleurs, s'étant passées en plein Paris, sous les yeux d'un nombreux public, le récit ne peut être suspecté d'exagération. C'est M. Timothée Trimm qui parle :

« J'avoue bien que j'ai vu, hier soir, des choses qui laissent fort loin derrière elles les frères Davenport et les prétendus miracles du magnétisme. Les étonnements se produisent dans une petite salle qui n'est pas encore classée dans la hiérarchie des spectacles. Cela se passe dans l'arène athlétique de la rue Le Peletier. Voilà sans doute pourquoi il est si peu question des sorciers dont je parle aujourd'hui.

Il est évident que nous avons affaire à des illuminés, car voilà vingt-six Arabes qui s'accroupissent et se servent d'abord de castagnettes de fer pour accompagner leurs chants.

Du corps de ballet musulman est d'abord sorti, le premier, un jeune Arabe qui a pris un charbon ardent. Je n'ai pas le soupçon que ce pût être un charbon d'une chaleur factice, préparé à plaisir, car j'ai senti son ardeur quand on l'a passé devant moi, et il a brûlé le plancher quand il a échappé aux mains de celui qui le tenait. L'homme a pris ce charbon ardent ; il l'a mis dans sa bouche avec des cris horribles, et il l'y a gardé.

Il est évident pour moi que ces farouches Aïssaoua sont de véritables convulsionnaires mahométans. Au siècle dernier, il y eut les convulsionnaires de Paris. Les Aïssaoua de la rue Le Peletier ont assurément retrouvé cette curieuse découverte du plaisir, de la volupté et de l'extase dans la mortification corporelle.

Théophile Gautier, avec son style inimitable, a dépeint les danses de ces convulsionnaires arabes. Voici ce qu'il en disait dans le Moniteur, du 29 juillet dernier :

Le premier intermède de danse était accompagné de trois grosses caisses et de trois hautbois jouant en mode mineur une cantilène d'une mélancolie nostalgique, soutenue par un de ces rythmes implacables qui finissent par s'emparer de vous et vous donner le vertige. On dirait une âme plaintive que la fatalité force à marcher d'un pas toujours égal vers une fin inconnue, mais qu'on pressent douloureuse.

Bientôt une danseuse se leva de cet air accablé qu'ont les danseuses orientales, comme une morte qu'éveillerait une incantation magique, et par d'imperceptibles déplacements de pieds s'approcha de l'avant-scène ; une de ses compagnes se joignit à elle, et elles commencèrent, en s'animant peu à peu sous la pression de la mesure, ces torsions de hanches, ces ondulations de torse, ces balancements

de bras agitant des mouchoirs de soie rayés d'or et cette pantomime langoureusement voluptueuse qui forme le fond de la danse des almées. Lever la jambe pour une pirouette ou un jeté-battu serait, aux yeux de ces danseuses, le comble de l'indécence.

A la fin, toute la troupe se mit de la partie, et nous remarquâmes, parmi les autres, une danseuse d'une beauté farouche et barbare, vêtue de haïks blancs et coiffée d'une sorte de chachia cerclée de cordelettes. Ses sourcils noirs rejoints avec du surmeh à la racine du nez, sa bouche rouge comme un piment au milieu de sa face pâle, lui donnaient une physionomie à la fois terrible et charmante ; mais l'attraction principale de la soirée était la séance des Aïssaoua ou disciples d'Aïssa, à qui le maître a légué le singulier privilège de dévorer impunément tout ce qu'on leur présente. »

Ici, pour faire comprendre l'excentricité de nos convulsionnaires algériens, je préfère ma prose simple et sans art, à la phraséologie élégante et savante du maître. Voici donc ce que j'ai vu :

Un Arabe arrive ; on lui donne un carreau de verre à manger ! Il le prend, il le met dans sa bouche, et il le mange tout entier !... On entend pendant plusieurs minutes ses dents broyer le verre. Le sang paraît à la surface de ses lèvres frémissantes... il avale le carreau de verre broyé, le tout avec force danse et gémissements, au son des tam-tam obligés.

A celui-là, succède un Arabe qui porte à la main des branches du figuier de Barbarie, le cactus aux longues épines. Chaque aspérité du feuillage est comme une pointe acérée. L'Arabe mange ce piquant feuillage, comme nous mangerions une salade de romaine ou de chicorée.

Quand le feuillage meurtrier du cactus eut été absorbé, il vint un Arabe qui dansait en tenant une lance à la main. Il appuya cette lance sur son œil droit en disant des versets sacrés que devraient bien comprendre nos oculistes... et il sortit son œil droit tout entier de l'orbite !... Tous les assistants poussèrent aussitôt un cri de terreur !

Alors vint un homme qui se fit serrer le corps avec une corde... vingt hommes tirent ; il lutte, il sent la corde entrer dans ses chairs ; il rit et chante pendant cette agonie.

Voilà un autre énergumène devant lequel on apporte un sabre turc. J'ai passé mes doigts sur sa lame fine et coupante comme celle d'un rasoir. L'homme défait sa ceinture, montre son ventre à nu et se couche sur la lame ; on l'y pousse, mais le damas respecte son épiderme ; l'Arabe a vaincu l'acier.

Je passe sous silence les Aïssaoua qui mangent du feu, tout en plaçant leurs pieds nus sur un brasier ardent. J'ai été voir le brasier dans les coulisses, et j'atteste qu'il est ardent et composé de bois enflammé. J'ai également examiné la bouche de ceux qui sont nommés les mangeurs de feu. Les dents sont brûlées, les gencives sont calcinées, la voûte palatine semble s'être endurcie. Mais c'est bien du feu, tous ces tisons qu'ils avalent, avec des contorsions de damnés, cherchant à s'acclimater dans l'enfer..., qui passe pour un pays chaud.

Ce qui m'a le plus impressionné dans cette étrange exhibition des convulsionnaires de la rue Le Peletier, c'est le mangeur de serpents. Figurez-vous un homme qui ouvre un panier. Dix couleuvres à la tête menaçante en sortent en sifflant. L'Arabe pétrit les serpents, les agace, les fait s'enrouler autour de son torse nu. Puis il choisit le plus gros et le plus vivace, et de ses dents lui mord et lui enlève la queue. Alors, le reptile se tort dans les angoisses de la douleur. Il présente sa tête irritée à l'Arabe qui met sa langue à la hauteur du dard ; et tout à coup, d'un coup de dent, il tranche la tête du serpent et la mange. On entend craquer le corps du reptile sous la dent du sauvage, qui montre à travers ses lèvres ensanglantées le monstre décapité.

Et, durant ce temps, la musique mélancolique des tam-tams continue son rythme sacré. Et le dévoreur de serpents va tomber perdu et étourdi aux pieds des chanteurs mystiques. On n'a, jusqu'à la semaine dernière, expérimenté cet exercice qu'avec des serpents de l'Algérie qui auraient pu se civiliser en route ; mais les serpents algériens s'épuisent comme toutes choses. C'était hier le début des couleuvres de Fontainebleau ; et l'Algérien paraissait plein de défiance à l'endroit de nos reptiles nationaux.

Passe pour le feu dévoré, supporté aux extrémités... à la plante des pieds et aux paumes des mains... mais le broyeur de verre et le mangeur de couleuvres !... ce sont d'inexplicables phénomènes.

Nous les avons vus autrefois dans un douair aux environs de Blidah, dit M. Théophile Gautier et ce sabbat nocturne nous a laissé des souvenirs encore tout frissonnants. Les Aïssaoua, après s'être excités par la musique, la vapeur des parfums et ce balancement de bête fauve qui agite comme une crinière leur immense chevelure, ont mordu des feuilles de cactus, mâché des charbons ardents, léché des pelles rouges, avalé du verre pilé qu'on entendait craquer sous leurs mâchoires, se sont traversé la langue et les joues avec des lardoires, ont fait sauter leurs yeux hors des paupières, ont marché sur le fil d'un yatagan en acier de Damas ; un d'eux, cerclé dans le nœud coulant d'une corde tirée par sept ou huit hommes, semblait coupé en deux ; ce qui ne les a pas empêchés, leurs exercices achevés, de venir nous saluer dans notre loge à la manière orientale et de recevoir leur bacchich.

Des affreuses tortures auxquelles ils venaient de se soumettre, il ne restait aucune marque. Qu'un plus savant que nous explique le prodige, nous y renonçons pour notre part. »

Je suis de l'avis de mon illustre collègue et vénéré supérieur dans le grand art d'écrire, tout aussi difficile que celui d'avalier des reptiles. Je ne cherche pas à expliquer ces merveilles ; mais il était de mon devoir de chroniqueur de ne pas les passer sous silence. »

Nous avons assisté nous-même à une séance des Aïssaoua, et nous pouvons dire que ce récit n'a rien d'exagéré ; nous avons vu tout ce qui y est relaté, et de plus, un homme se traversant la joue et le cou avec une broche tranchante en forme de lardoire ; ayant touché l'instrument et examiné la chose de très près, nous nous sommes convaincu qu'il n'y avait aucun subterfuge, et que le fer traversait véritablement les chairs. Mais, chose bizarre, c'est que le sang ne coulait pas, et que la plaie s'est cicatrisée presque instantanément. Nous en avons vu un autre tenir dans sa bouche des charbons ardents de coke, gros comme des œufs, dont il activait la combustion par son souffle en se promenant autour de la salle, et en lançant des étincelles. C'était du feu si réel, que plusieurs spectateurs y ont allumé leurs cigares.

Il ne s'agit donc point ici de tours d'adresse, de simulacres, ni de jongleries, mais de faits positifs ; d'un phénomène physiologique qui dérouté les notions les plus vulgaires de la science ; cependant, quelque étrange qu'il soit, il ne peut avoir qu'une cause naturelle. Ce qui est plus étrange encore, c'est que la science semble n'y avoir prêté aucune attention. Comment se fait-il que des savants, qui passent leur vie à la recherche des lois de la vitalité, restent indifférents à la vue de pareils faits et n'en cherchent pas les causes ? On se croit dispensé de toute explication en disant que « ce sont tout simplement des convulsionnaires comme il y en avait au dernier siècle ; » soit, nous sommes de cet avis ; mais alors, expliquez ce qui se passait chez les convulsionnaires. Puisque les mêmes phénomènes se produisent aujourd'hui, sous nos yeux, devant le public, que le premier venu peut les voir et les toucher, ce n'était donc pas une comédie ; ces pauvres convulsionnaires, dont on s'est tant moqué, n'étaient donc pas des jongleurs et des charlatans, comme on l'a prétendu ? Les mêmes effets se reproduisant à volonté par des mécréants au nom d'Allah et de Mahomet, ce ne sont donc pas des miracles, ainsi que d'autres l'ont pensé ? Ce sont des illuminés, dit-on ; soit encore ; mais alors il faudrait expliquer ce que c'est qu'être illuminé. Il faut que l'illumination ne soit pas une qualité aussi illusoire qu'on le suppose, puisqu'elle serait capable de produire des effets matériels aussi singuliers ; ce serait, dans tous les cas, une raison de plus pour l'étudier avec soin. Dès lors que ces effets ne sont ni des miracles, ni des tours de prestidigitation, il en faut conclure que ce sont des effets naturels dont la cause est inconnue, mais qui n'est sans doute pas introuvable. Qui sait si le Spiritisme, qui nous a déjà donné la clef de tant de choses incomprises, ne nous donnera pas encore celle-ci ? C'est ce que nous examinerons dans un prochain article.

Une manifestation avant la mort

La lettre suivante nous a été adressée de Marennes au mois de janvier dernier :
« Monsieur Allan Kardec,

J'aurais cru manquer à mon devoir si, au commencement de cette année, je n'étais venue vous remercier du bon souvenir que vous avez bien voulu conserver de moi, en adressant à Dieu de nouvelles prières pour mon rétablissement. Oui, Monsieur, elles m'ont été salutaires, et je reconnais bien là votre bonne influence, ainsi que celle des bons Esprits qui vous entourent ; car, depuis le 14 mai, j'étais obligée de garder le lit de temps en temps par suite de mauvaises fièvres qui m'avaient mise dans un bien triste état. Depuis un mois, je suis mieux ; je vous remercie mille fois, en vous priant de remercier en mon nom tous nos frères de la Société de Paris qui ont bien voulu joindre leurs prières aux vôtres.

J'ai souvent eu des manifestations, comme vous le savez ; mais une des plus frappantes est celle du fait que je vais vous rapporter.

Au mois de mai dernier, mon père vint à Marennes passer quelques jours avec nous ; à peine arrivé, il tomba malade et mourut au bout de huit jours. Sa mort me causa une douleur d'autant plus vive que j'en avais été avertie six mois à l'avance, mais je n'y avais pas ajouté foi. Voici le fait :

Au mois de décembre précédent, sachant qu'il devait venir, j'avais meublé une petite chambre pour lui, et mon désir était que personne n'y couchât avant lui. Depuis l'instant où je manifestai cette pensée, j'eus l'intuition que celui qui coucherait dans ce lit y mourrait, et cette idée, qui me poursuivait sans cesse, me serrait le cœur au point que je n'osais plus aller dans cette chambre. Cependant, dans l'espoir de m'en débarrasser, j'allai prier auprès du lit. Je crus y voir un corps enseveli ; pour me rassurer, je lève la couverture et ne vois rien ; alors je me dis que tous ces pressentiments ne sont que des illusions ou des résultats d'obsessions. Au même instant, j'entendis des soupirs comme d'une personne qui finit, puis je sens ma main droite pressée fortement par une main tiède et humide. Je sortis de la chambre, et n'osai plus y rentrer seule. Pendant six mois je fus tourmentée par ce triste avertissement, et personne n'y coucha avant l'arrivée de mon père. C'est là qu'il est mort ; ses derniers soupirs ont été les mêmes que ceux que j'avais entendus, et avant de mourir, sans que je le lui demande, il me prit la main droite et me la pressa de la même manière que ce que j'avais ressenti six mois auparavant ; la sienne avait la sueur tiède que j'avais également remarquée. Je ne puis donc douter que ce ne soit un avertissement qui m'a été donné.

J'ai eu beaucoup d'autres preuves de l'intervention des Esprits, mais qu'il serait trop long de vous détailler dans une lettre ; je ne rappellerai que le fait d'une discussion de quatre heures que j'eus au mois d'août dernier avec deux prêtres, et pendant laquelle je me sentis vraiment inspirée, et forcée de parler avec une facilité dont j'étais moi-même surprise. Je regrette de ne pouvoir vous rapporter cette conversation ; cela ne vous étonnerait pas, mais vous amuserait.

Recevez, etc.

Angelina de Ogé

Il y a toute une étude à faire sur cette lettre. Nous y voyons d'abord un encouragement à prier pour les malades, puis une nouvelle preuve de l'assistance des Esprits par l'inspiration des paroles que l'on doit prononcer dans des circonstances où l'on serait fort embarrassé de parler si l'on était livré à ses propres forces. C'est peut-être un des genres de médiumnité les plus communs, et qui viennent confirmer le principe que tout le monde est plus ou moins Médium sans s'en douter. Assurément, si chacun se reportait aux diverses circonstances de sa vie, observait avec soin les effets qu'il ressent ou dont il a été témoin, il n'est personne qui ne reconnaîtrait avoir quelques effets de médiumnité inconsciente

Mais le fait le plus saillant est celui de l'avertissement de la mort du père de madame de Ogé, et du pressentiment dont elle a été poursuivie pendant six mois. Sans doute, lorsqu'elle alla prier dans cette chambre, et qu'elle crut voir un corps dans le lit qu'elle constata être vide, on pourrait, avec quelque vraisemblance, admettre l'effet d'une imagination frappée. Il en pourrait être de même des soupirs qu'elle a entendus. La pression de la main pourrait aussi être attribuée à un effet nerveux, provoqué par la surexcitation de son esprit. Mais comment expliquer la coïncidence de tous ces faits avec ce qui s'est passé à la mort de son père ? L'incrédulité dira : pur effet du hasard ; le Spiritisme

dit : phénomène naturel dû à l'action de fluides dont les propriétés ont été inconnues jusqu'à ce jour, soumis à la loi qui régit les rapports du monde spirituel avec le monde corporel.

Le Spiritisme, en rattachant aux lois de la nature la plupart des phénomènes réputés surnaturels, vient précisément combattre le fanatisme et le merveilleux qu'on l'accuse de vouloir faire revivre ; il donne de ceux qui sont possibles une explication rationnelle, et démontre l'impossibilité de ceux qui seraient une dérogation aux lois de la nature. La cause d'une multitude de phénomènes est dans le principe spirituel dont ils viennent prouver l'existence ; mais comment ceux qui nient ce principe peuvent-ils en admettre les conséquences ? Celui qui nie l'âme et la vie extracorporelle, ne peut en reconnaître les effets.

Pour les Spiritistes, le fait dont il s'agit n'a rien de surprenant, et s'explique, par analogie, comme une foule de faits du même genre dont l'authenticité ne peut être contestée. Cependant les circonstances dans lesquelles il s'est produit présentent une difficulté ; mais le Spiritisme n'a jamais dit qu'il n'avait plus rien à apprendre. Il possède une clef dont il est encore loin de connaître toutes les applications ; c'est à les étudier qu'il s'applique, afin d'arriver à une connaissance aussi complète que possible des forces naturelles et du monde invisible au milieu duquel nous vivons, monde qui nous intéresse tous, parce que tous, sans exception, devons y entrer tôt ou tard, et nous voyons tous les jours, par l'exemple de ceux qui partent, l'avantage qu'il y a à le connaître par avance.

Nous ne saurions trop le répéter, le Spiritisme ne fait aucune théorie préconçue ; il voit, observe, étudie les effets, et des effets il cherche à remonter à la cause, de telle sorte que lorsqu'il formule un principe ou une théorie, il s'appuie toujours sur l'expérience. Il est donc rigoureusement vrai de dire que c'est une science d'observation. Ceux qui affectent de n'y voir qu'une œuvre d'imagination, prouvent qu'ils n'en savent pas le premier mot.

Si le père de madame de Ogé eût été mort, sans qu'elle le sût, à l'époque où elle ressentit les effets dont nous avons parlé, ces effets s'expliqueraient de la manière la plus simple. L'Esprit dégagé du corps serait venu vers elle l'avertir de son départ de ce monde, et attester sa présence par une manifestation sensible, à l'aide de son fluide périspirituel ; c'est ce qui est très fréquent. Nous comprenons parfaitement qu'ici l'effet est dû au même principe fluidique, c'est-à-dire à l'action du périsprit ; mais comment l'action matérielle du corps, qui a eu lieu au moment de la mort, a-t-elle pu se produire identiquement six mois avant cette mort, alors que rien d'ostensible, maladie ou autre cause, ne pouvait la faire pressentir ?

Voici, l'explication qui en été donnée à la Société de Paris :

« L'Esprit du père de cette dame, à l'état de dégagement, avait une connaissance anticipée de sa mort, et de la manière dont elle s'accomplirait. Sa vue spirituelle embrassant un certain espace de temps, la chose était, pour lui, comme présente ; mais dans l'état de veille il n'en conservait aucun souvenir. C'est lui-même qui s'était manifesté à sa fille, six mois auparavant, dans les conditions qui devaient se reproduire, afin que, plus tard, elle sût que c'était lui, et qu'étant préparée à une séparation prochaine, elle ne fût pas surprise de son départ. Elle-même, comme Esprit, en avait connaissance, car les deux Esprits communiquaient ensemble dans leurs moments de liberté ; c'est ce qui lui donnait l'intuition que quelqu'un devait mourir dans cette chambre. Cette manifestation a également eu lieu dans le but de fournir un sujet d'instruction touchant la connaissance du monde invisible. »

Variétés

Étrange violation de sépulture, étude psychologique

L'Observateur, d'Avesnes (20 avril 1867) rapporte le fait suivant :

« Il y a trois semaines, un ouvrier de Louvroil, nommé Magnan, âgé de vingt-trois ans, eut le malheur de perdre sa femme, atteinte d'une maladie de poitrine. Le chagrin profond qu'il en ressentit fut bientôt accru par la mort de son enfant, qui ne survécut que quelques jours à sa mère. Magnan parlait sans cesse de sa femme, ne pouvant croire qu'elle l'eût quitté pour toujours et s'imaginant

qu'elle ne tarderait pas à revenir ; c'est en vain que ses amis cherchaient à lui offrir quelques consolations, il les repoussait toutes et se renfermait dans son affliction.

Jeudi dernier, après bien des difficultés, ses camarades d'atelier le décidèrent à accompagner jusqu'au chemin de fer un ami commun, militaire en congé qui retournait à son régiment. Mais à peine fut-on arrivé à la gare que Magnan s'esquiva et se rendit seul en ville, plus préoccupé encore que d'habitude. Il prit dans un cabaret quelques verres de bière qui achevèrent de le troubler, et ce fut dans ces dispositions qu'il rentra chez lui vers neuf heures du soir. Se retrouvant seul, la pensée que sa femme n'était plus là le surexcita encore, et il éprouva un désir insurmontable de la revoir. Il prit alors une vieille bêche et une mauvaise rasette, se rendit au cimetière, et, malgré l'obscurité et la pluie affreuse qui tombait en ce moment, il commença aussitôt à enlever la terre qui recouvrait sa chère défunte.

Ce n'est qu'après plusieurs heures d'un travail surhumain qu'il parvint à retirer le cercueil de sa fosse. Avec ses mains seules et en se brisant tous les ongles, il arracha le couvercle, puis, prenant dans ses bras le corps de sa pauvre compagne, il le reporta chez lui et le coucha sur son lit. Il devait être alors trois heures du matin environ. Après avoir allumé un bon feu, il découvrit le visage de la morte, puis, presque joyeux, il courut chez la voisine qui l'avait ensevelie, pour lui dire que sa femme était revenue comme il le lui avait prédit.

Sans ajouter aucune importance aux paroles de Magnan, qui, disait-elle, avait des visions, elle se leva et l'accompagna jusque chez lui afin de le calmer et de le faire coucher. Qu'on juge de sa surprise et de sa frayeur en voyant le corps exhumé. Le malheureux ouvrier parlait à la morte comme si elle eût pu l'entendre et cherchait avec une ténacité touchante à obtenir une réponse, en donnant à sa voix la douceur et toute la persuasion dont il était capable ; cette affection au delà du tombeau offrait un spectacle navrant.

Cependant la voisine eut la présence d'esprit d'engager le pauvre halluciné à reporter sa femme dans son cercueil, ce qu'il promit en voyant le silence obstiné de celle qu'il croyait avoir rappelée à la vie ; c'est sous la foi de cette promesse qu'elle rentra chez elle plus morte que vive.

Mais Magnan ne s'en tint pas là et courut éveiller deux voisins qui se levèrent, comme l'ensevelisseuse, pour chercher à tranquilliser l'infortuné. Comme elle aussi, le premier moment de stupéfaction passé, ils l'engagèrent à reporter la morte au cimetière, et cette fois celui-ci, sans hésiter, prit sa femme dans ses bras et revint la déposer dans la bière d'où il l'avait tirée, la replaça dans la fosse et la recouvrit de terre.

La femme de Magnan était enterrée depuis dix-sept jours ; néanmoins, elle se trouvait encore dans un état parfait de conservation, car l'expression de son visage était exactement le même qu'au moment où elle fut ensevelie.

Quand on a interrogé Magnan le lendemain, il a paru ne pas se rappeler ce qu'il avait fait ni ce qui s'était passé quelques heures auparavant ; il a dit seulement qu'il croyait avoir vu sa femme pendant la nuit. » (Siècle, 29 avril 1867.)

Instruction sur le fait précédent

(Société de Paris, 10 mai 1867 ; médium, M. Morin, en somnambulisme spontané.)

Les faits se montrent de toutes parts, et tout ce qui se produit semble avoir une direction spéciale qui porte aux études spirituelles. Observez bien, et vous verrez à chaque instant des choses qui semblent, au premier abord, des anomalies dans la vie humaine, et dont on chercherait inutilement la cause ailleurs que dans la vie spirituelle. Sans doute, pour beaucoup de gens, ce sont simplement des faits curieux auxquels ils ne songent plus, la page retournée ; mais d'autres pensent plus sérieusement ; ils cherchent une explication, et, à force de voir la vie spirituelle se dresser devant eux, ils seront bien obligés de reconnaître que là seulement est la solution de ce qu'ils ne peuvent comprendre. Vous qui connaissez la vie spirituelle, examinez bien les détails du fait qui vient de vous être lu, et voyez si elle ne s'y montre pas avec évidence.

Ne pensez pas que les études que vous faites sur ces sujets d'actualité et autres soient perdues pour les masses, parce que, jusqu'à présent, elles ne vont guère qu'aux Spiritistes, à ceux qui sont déjà convaincus ; non. D'abord, soyez certains que les écrits spiritistes vont ailleurs que chez les adeptes ; il

y a des gens trop intéressés à la question pour ne pas se tenir au courant de tout ce que vous faites et de la marche de la doctrine. Sans qu'il y paraisse, la société, qui est le centre où s'élaborent les travaux, est un point de mire, et les solutions sages et raisonnées qui en sortent font réfléchir plus que vous ne croyez. Mais un jour viendra où ces mêmes écrits seront lus, commentés, analysés publiquement ; on y puisera à pleines mains les éléments sur lesquels doivent s'asseoir les nouvelles idées, parce qu'on y trouvera la vérité. Encore une fois, soyez convaincus que rien de ce que vous faites n'est perdu, même pour le présent, à plus forte raison pour l'avenir.

Tout est sujet d'instruction pour l'homme qui réfléchit. Dans le fait qui vous occupe, vous voyez un homme possédant ses facultés intellectuelles, ses forces matérielles, et qui semble, pour un moment, complètement dépouillé des premières ; il fait un acte qui paraît tout d'abord insensé. Eh bien ! il y a là un grand enseignement.

Cela est-il arrivé ? diront quelques personnes. L'homme était-il en état de somnambulisme naturel, ou a-t-il rêvé ? L'Esprit de la femme est-il pour quelque chose là-dedans ? Telles sont les questions qu'on peut se faire à cet égard. Eh bien ! l'Esprit de la femme Magnan a été pour beaucoup dans cette affaire, et pour beaucoup plus que ne pourraient le supposer même les Spiritistes.

Si on suit l'homme avec attention depuis le moment de la mort de sa femme, on le voit changer peu à peu ; dès les premières heures du départ de sa femme, on voit son Esprit prendre une direction qui s'accroît de plus en plus pour arriver à l'acte de folie de l'exhumation du cadavre. Il y a dans cet acte autre chose que le chagrin ; et, comme l'enseigne le Livre des Esprits, comme l'enseignent toutes les communications : ce n'est pas dans la vie présente, c'est dans le passé qu'il en faut chercher la cause. Nous ne sommes ici-bas que pour accomplir une mission ou payer une dette ; dans le premier cas, on accomplit une tâche volontaire ; dans le second, faites la contrepartie des souffrances que vous éprouvez, et vous aurez la cause de ces souffrances.

Lorsque la femme fut morte, elle resta là en Esprit, et comme le mariage des fluides spirituels et de ceux du corps était difficile à rompre en raison de l'infériorité de l'Esprit, il lui a fallu un certain temps pour reprendre sa liberté d'action, un nouveau travail pour l'assimilation des fluides ; puis, lorsqu'elle a été en mesure, elle s'est emparée du corps de l'homme et l'a possédé. C'est donc, ici, un véritable cas de possession.

L'homme n'est plus lui, et remarquez-le : il n'est plus lui que lorsque la nuit vient. Il faudrait entrer dans de trop longues explications pour vous faire comprendre la cause de cette singularité ; mais, en deux mots : le mélange de certains fluides, comme en chimie, celui de certains gaz, ne peut supporter l'éclat de la lumière. Voilà pourquoi certains phénomènes spontanés ont lieu plus souvent la nuit que le jour.

Elle possède cet homme ; elle lui fait faire ce qu'elle veut ; c'est elle qui l'a conduit au cimetière pour lui faire faire un travail surhumain et le faire souffrir ; et le lendemain, lorsqu'on demande à l'homme ce qui s'est passé, il est tout stupéfait et ne se rappelle que d'avoir rêvé à sa femme. Le rêve était la réalité ; elle avait promis de revenir, et elle est revenue ; elle reviendra et elle l'entraînera.

Dans une autre existence, il y a eu un crime de commis ; celui qui tenait à se venger laissa le premier s'incarner et choisit une existence qui, le mettant en relation avec lui, lui permettait d'accomplir sa vengeance. Vous demanderez pourquoi cette permission ? mais Dieu n'accorde rien qui ne soit juste et logique. L'un veut se venger ; il faut qu'il ait, comme épreuve, l'occasion de surmonter son désir de vengeance, et l'autre doit éprouver et payer ce qu'il a fait souffrir au premier. Le cas est ici le même ; seulement les phénomènes n'étant pas terminés, on ne s'étend pas plus longtemps : il existera autre chose encore.

Allan Kardec

Février 1868

Extrait des manuscrits d'un jeune médium breton *Les Hallucinés, les Inspirés, les Fluidiques et les Somnambules*

Nos lecteurs se rappellent avoir lu, dans le courant de juin 1867, l'analyse du Roman de l'Avenir, que M. Bonnemère avait emprunté aux manuscrits d'un jeune médium breton qui lui avait remis ses travaux.

C'est encore dans ce volumineux recueil de manuscrits que l'auteur a trouvé ces pages écrites à l'heure de l'inspiration, et qu'il vient soumettre à l'appréciation des lecteurs de la Revue spirite. Il va sans dire que nous laissons au médium, ou plutôt à l'Esprit qui l'inspire, la responsabilité des opinions émises, nous réservant de les apprécier plus tard. De même que le Roman de l'Avenir, c'est un curieux spécimen de médiumnité inconsciente.

I LES HALLUCINÉS

Nous avons peu de chose à dire sur l'hallucination, état provoqué par une cause morale qui influe sur le physique, et auquel se montrent plus volontiers accessibles les natures nerveuses, toujours plus promptes à s'impressionner.

Les femmes surtout, par leur organisation intime, sont portées à l'exaltation, et la fièvre se présente plus souvent chez elles, accompagnée de délire qui prend les apparences de la folie momentanée.

L'hallucination, il faut le reconnaître, touche par un petit côté à la folie, ainsi que toutes les surexcitations cérébrales, et tandis que le délire s'exhale surtout en paroles incohérentes, elle représente plus particulièrement l'action, la mise en scène. Mais c'est à tort cependant que parfois on les confond ensemble.

En proie à une sorte de fièvre intérieure qui ne se traduit au dehors par aucune perturbation apparente des organes, l'halluciné vit au milieu du monde imaginaire que crée, pour un moment, son imagination troublée ; tout est en désordre en lui comme autour de lui ; il porte tout à l'extrême : la gaieté parfois, la tristesse presque toujours, et des larmes roulent dans ses yeux pendant que ses lèvres grimacent un sourire maladif.

Ces visions fantastiques existent pour lui ; il les voit, les touche, en est effrayé. Mais cependant il conserve l'exercice de sa volonté ; il cause avec ses interlocuteurs et leur cache l'objet de ses terreurs ou de ses sombres préoccupations.

Nous en avons connu un qui, pendant environ six mois, assistait tous les matins à l'enterrement de son corps, ayant pleinement conscience que son âme survivait. Rien ne paraissait changé dans les habitudes de sa vie, et cependant cette pensée incessante, cette vue même parfois le suivait en tous lieux. Le mot de mort résonnait incessamment à son oreille. Quand le soleil brillait, dissipait la nuit ou perçait le nuage, l'effroyable vision s'évanouissait peu à peu et disparaissait à la fin. Le soir, il s'endormait, triste et désespéré, car il savait quel horrible réveil l'attendait le lendemain.

Parfois, lorsque l'excès de la souffrance physique imposait silence à sa volonté et lui enlevait cette puissance de dissimulation qu'il conservait d'ordinaire, il s'écriait tout à coup : - Ah ! les voilà !... je les vois !... Et alors il décrivait à son entourage le plus intime les détails de la lugubre cérémonie, il racontait les scènes sinistres qui se déroulaient sous ses regards, où des rondes de personnages fantastiques défilaient devant lui.

L'halluciné vous dira les folles perceptions de son cerveau malade, mais il n'a rien à vous répéter de ce que d'autres viendraient lui révéler ; car, pour être inspiré, il faut que la paix et l'harmonie règnent dans votre âme, et que vous soyez dégagé de toute pensée matérielle ou mesquine ; quelquefois la disposition malade provoque l'inspiration, c'est alors comme un secours que les amis partis les premiers viennent vous apporter pour vous soulager.

Ce fou, qui hier jouissait de la plénitude de sa raison, ne présente pas de désordres extérieurs perceptibles à l'œil de l'observateur ; ils sont nombreux cependant, ils existent et sont réels. Le mal est souvent dans l'âme, jetée hors d'elle-même par l'excès du travail, de la joie, de la douleur ; l'homme physique n'est plus en équilibre avec l'homme moral ; le choc moral a été plus violent que n'en peut supporter le physique : de là cataclysme.

L'halluciné subit également les conséquences d'une perturbation grave dans son organisme nerveux. Mais, - ce qui rarement a lieu dans la folie, - chez lui ces désordres sont intermittents et d'autant plus facilement curables, que sa vie est double en quelque sorte, qu'il pense avec la vie réelle et rêve avec la vie fantastique.

Cette dernière est souvent l'éveil de son âme malade, et si on l'écoute avec intelligence, on arrive à découvrir la cause du mal, que souvent il veut cacher. Parmi le flux de paroles incohérentes que lance au dehors une personne en délire, et qui semblent ne se rapporter en rien aux causes probables de sa maladie, il s'en trouvera une qui reviendra sans cesse et comme malgré elle, qu'elle voudrait retenir, et qui échappe cependant. Celle-là est la cause véritable et qu'il faut combattre.

Mais le travail est long et difficile, car l'halluciné est un habile comédien, et, s'il s'aperçoit qu'on l'observe, son esprit se jette dans d'étranges écarts et prend les apparences de la folie pour échapper à cette pression importune que vous paraissez décidé à exercer sur lui. Il faut donc l'étudier avec un tact extrême, sans le contredire jamais, ou essayer de rectifier les erreurs de son cerveau en délire.

Ce sont là diverses phases d'excitations cérébrales, ou plutôt d'excitations de l'être tout entier, car il ne faut pas localiser le siège de l'intelligence. L'âme humaine, qui la donne, plane partout ; c'est le souffle d'en haut qui fait vibrer et agir la machine tout entière.

L'halluciné peut, de bonne foi, se croire inspiré, et prophétiser, soit qu'il ait conscience de ce qu'il dit, soit que ceux qui l'entourent puissent seuls, à son insu, recueillir ses paroles. Mais ajouter foi aux indications d'un halluciné serait se préparer d'étranges déceptions, et c'est ainsi que trop souvent on a porté au passif de l'inspiration les erreurs qui n'étaient que le fait de l'hallucination.

Le physique est chose matérielle, sensible, exposée au grand jour, que chacun peut voir, admirer, critiquer, soigner ou tenter de redresser. Mais qui peut connaître l'homme moral ? Quand nous nous ignorons nous-mêmes, comment les autres nous jugeraient-ils ? Si nous leur livrons quelques-unes de nos pensées, il en est bien plus encore que nous celons à leurs regards et que nous voudrions nous cacher à nous-mêmes.

Cette dissimulation est presque un crime social. Créés pour le progrès, notre âme, notre cœur, notre intelligence sont faits pour s'épandre sur tous les frères de la grande famille, pour leur prodiguer tout ce qui est en nous, comme pour s'enrichir en même temps de tout ce qu'ils peuvent nous communiquer.

L'expansion réciproque est donc la grande loi humanitaire, et la concentration, c'est-à-dire la dissimulation de nos actions, de nos pensées, de nos aspirations est une sorte de vol que nous commettons au préjudice de tout le monde. Quel progrès se fera, si nous gardons en nous tout ce que la nature et l'éducation y ont mis, et si chacun agit de même à notre égard ?

Exilés volontaires, et nous tenant en dehors du commerce de nos frères, nous nous concentrons dans une idée fixe ; l'imagination obsédée cherche à s'y soustraire en poursuivant toutes sortes de pensées sans suite, et l'on peut arriver ainsi jusqu'à la folie, juste châtement qui nous est infligé pour n'avoir pas voulu marcher dans nos voies naturelles.

Vivons donc dans les autres, et eux dans nous, afin que tous nous ne fassions qu'un. Les grandes joies, comme les grandes douleurs, nous brisent lorsqu'elles ne sont pas confiées à un ami. Toute solitude est mauvaise et condamnée, et toute chose contraire au vœu de la nature amène à sa suite d'inévitables, d'immenses désordres intérieurs.

II LES INSPIRÉS

L'inspiration est plus rare que l'hallucination, parce qu'elle ne tient pas seulement à l'état physique, mais encore et surtout à la situation morale de l'individu prédisposé à la recevoir.

Tout homme ne dispose que d'une certaine part d'intelligence qu'il lui est donné de développer par son travail. Arrivé ou point culminant où il lui est accordé d'atteindre, il s'arrête un moment, puis il retourne à l'état primitif, à l'état d'enfant, moins cette intelligence même qui, chez l'un grandit chaque jour, et chez le vieillard s'amointrit, s'éteint et disparaît. Alors, ayant tout donné, et ne pouvant plus rien ajouter au bagage de son siècle, il part, mais pour aller continuer ailleurs son œuvre interrompue ici-bas ; il part, mais en laissant la place rajeunie à un autre qui, arrivant à l'âge viril, aura la puissance d'accomplir à son tour une mission plus grande et plus utile.

Ce que nous appelons la mort n'est que le dévouement au progrès et à l'humanité. Mais rien ne meurt, tout survit et se retrouve par la transmission de la pensée des êtres partis les premiers qui tiennent encore, par la partie la plus éthérée d'eux-mêmes, à la patrie quittée, mais non oubliée, qu'ils aiment toujours, puisqu'elle est habitée par les continuateurs de leur vie, par les héritiers de leurs idées, auxquels ils se plaisent à insuffler par moments celles qu'ils n'ont pas eu le temps de semer autour d'eux, ou qu'ils n'ont pu voir progresser au gré de leurs espérances.

N'ayant plus d'organes au service de leur intelligence, ils viennent demander aux hommes de bonne volonté qu'ils apprécient, de leur céder pour un moment la place. sublimes bienfaiteurs cachés, ils imprègnent leurs frères de la quintessence de leur pensée, afin que leur œuvre ébauchée se poursuive et s'achève en passant par le cerveau de ceux qui peuvent lui faire faire son chemin dans le monde.

Entre les amis disparus et nous, l'amour se continue, et l'amour, c'est la vie. Ils nous parlent avec la voix de notre conscience mise en éveil. Purifiés et meilleurs, ils ne nous apportent que des choses pures, dégagées qu'ils sont de toute partie matérielle comme de toutes les mesquineries de notre pauvre existence. Ils nous inspirent dans le sentiment qu'ils avaient dans ce monde, mais dans ce sentiment dégagé de tout alliage.

Il leur reste encore une part d'eux-mêmes à donner : ils nous l'apportent, en nous laissant croire que nous l'avons obtenue par notre seul labeur personnel. De là viennent ces révélations inattendues qui déroutent la science. L'esprit de Dieu souffle où il veut... Des inconnus font les grandes découvertes, et le monde officiel des académies est là pour les entraver au passage.

Nous ne prétendons pas dire que pour être inspiré, il soit indispensable de se maintenir incessamment dans les voies étroites du bien et de la vertu ; mais cependant ce sont d'ordinaire des êtres moraux auxquels on vient, souvent comme compensation des maux dont ils souffrent par le fait des autres, accorder des manifestations qui leur permettent de se venger à leur manière, en apportant le tribut de quelques bienfaits à l'humanité qui les méconnaît, les raille et les calomnie.

On rencontre autant de catégories d'inspirations, et d'inspirés par suite, qu'il existe de facultés dans le cerveau humain pour s'assimiler des connaissances différentes.

La lutte effraie les Esprits épurés partis pour des mondes plus avancés, et ils désirent qu'on les écoute avec docilité. Aussi les inspirés sont-ils généralement des êtres purs, naïfs et simples, sérieux et réfléchis, pétris d'abnégation et de dévouement, sans personnalité accusée, aux impressions profondes et durables, accessibles aux influences extérieures, sans parti pris sur les choses qu'ils ignorent, assez intelligents pour s'assimiler les pensées d'autrui, mais pas assez forts moralement pour les discuter.

Si l'inspiré tient à ses propres convictions, il prend, de bonne foi, leur écho pour l'avertissement des voix qui parlent en lui, et, de bonne foi aussi, il trompe au lieu d'éclairer. La bonté préside à ces révélations, qui n'ont jamais lieu que dans un but utile et moral à la fois.

Quand une de ces organisations sympathiques est souffrante par suite d'une déception cruelle ou d'un mal physique, un ami s'intéresse à elle et vient, en donnant un autre aliment à sa pensée, lui apporter du soulagement pour elle-même, mais surtout pour ceux qui lui sont chers.

Il n'est pas rare que l'inspiré ait commencé par être un halluciné. C'est comme un noviciat, une préparation de son cerveau à concentrer son esprit et à pouvoir accepter la chose qu'on lui dira.

Parce qu'un inspiré ne peut rien formuler de concluant à un certain moment, ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne le pourra pas faire dans d'autres. Les manifestations demeurent libres, spontanées ; elles viennent quand il en est besoin. Aussi les inspirés, même les meilleurs, ne le sont-ils pas à jour et à heure fixes, et les séances annoncées à l'avance préparent souvent d'inévitables déceptions.

A faire de trop fréquentes évocations, on court risque de n'aboutir qu'à un état de surexcitation plus voisin de l'hallucination que de l'inspiration. Alors ce ne sont plus que les jeux de notre imagination en délire, au lieu de ces lumières d'un autre monde destinées à éclairer les pas de l'humanité dans sa route providentielle.

Ceci explique ces erreurs dont l'incrédulité se fait une arme pour nier d'une manière absolue l'intervention des Esprits supérieurs.

Les inspirés le sont par tous ceux qui, partis avant l'heure, ont quelque chose à nous apprendre.

Il peut arriver que la femme la plus simple, la moins instruite, ait des révélations médicales. Nous en avons vu une qui, sans savoir même ni lire ni écrire, trouvait en elle différents noms de plantes qui pouvaient guérir. La crédulité populaire l'avait presque forcée d'exploiter cette faculté. Aussi n'était-elle toujours également bien éclairée, encore qu'en tâtant le pouls de la personne malade, elle se mît en rapport avec elle : car elle était aussi de ces fluidiques dont nous parlerons tout à l'heure. Bien que faible et délicate, elle pouvait, par son contact, redonner l'équilibre à celui qui en manquait et remettre en circulation les principes vitaux arrêtés. Sans s'en rendre compte, elle faisait souvent, par ce simple attouchement, sur certaines personnes dont le fluide était identique avec le sien, plus de bien que par les remèdes qu'elle prescrivait, quelquefois par habitude seulement, et avec des variantes insignifiantes, quel que fût le mal pour lequel on la consultait.

La Providence a placé auprès de chaque homme un remède pour chaque maladie. Seulement il existe autant de natures différentes que d'individus. Les remèdes agissent différemment aussi sur chaque organisme, lequel influe sur les caractères du mal ; et c'est ce qui fait qu'il est presque impossible au médecin de prescrire le remède efficace. Il connaît ses effets généraux, mais il ignore absolument dans quel sens il agira sur tel sujet qu'on lui présente.

C'est ici qu'éclate la supériorité des fluidiques et des somnambules, puisque, lorsqu'ils se trouvent dans certaines conditions de sympathie avec ceux qui viennent les consulter, les êtres supérieurs les guident avec une infaillibilité presque certaine.

Souvent cette inspiration est inconsciente d'elle-même ; souvent un docteur, mais seulement auprès de certains malades, trouve subitement le remède qui peut les guérir. Ce n'est pas la science qui l'a guidé, c'est l'inspiration. La science mettait à sa disposition plusieurs modes de traitement, mais une voix intérieure lui criait un nom ; il a été forcé de le dire, et ce nom était celui du remède qui devait agir, à l'exclusion de tout autre.

Ce que nous disons de la médecine existe au même titre dans toutes les autres branches du travail humain. A certaines heures, le feu de l'inspiration nous dévore, il faut céder ; et si nous prétendons concentrer en nous-mêmes ce qui doit en sortir, une véritable souffrance devient le châtiment de notre révolte.

Tous ceux à qui Dieu a accordé le don sublime de création, les poètes, les savants, les artistes, les inventeurs, ont tous de ces illuminations inattendues, parfois dans un ordre de faits bien différent de leurs études ordinaires, si l'on a prétendu violenter leur vocation. Mais les Esprits savent ce que nous devons et pouvons faire, et ils viennent réveiller incessamment en nous nos attractions étouffées.

On sait comment Molière expliquait ces inégalités qui départent les plus belles pièces de Corneille : « Ce diable d'homme, disait-il, a un génie familier qui vient par moments lui souffler à l'oreille des choses sublimes ; puis tout à coup il le plante là, en lui disant : « Tire-toi de là comme tu pourras ! » Et alors il ne fait plus rien qui vaille. » Molière était dans le vrai. Le fier génie de Corneille n'avait pas la docile passivité nécessaire pour subir toujours l'inspiration d'en haut. Les Esprits l'abandonnaient, et alors il s'endormait, comme Homère lui-même le faisait quelquefois.

Il en est, - Socrate et Jeanne d'Arc étaient de ceux-là, - qui entendent des voix intérieures qui parlent en eux. D'autres n'entendent rien, mais sont contraints d'obéir à une force victorieuse qui les domine.

D'autres fois, un nom vient frapper l'oreille de l'inspiré : c'est celui d'un ami, d'un individu qu'il ne connaît pas même, dont il a à peine entendu parler. La personnalité de cet ami inconnu le pénètre, s'infuse en lui ; des pensées étranges viennent se substituer peu à peu aux siennes. Il a pour un moment l'esprit de celui-là ; il obéit, il écrit, à son insu, malgré lui, s'il le faut, des choses qu'il ne sait pas. Et comme si cette obéissance passive à laquelle il est condamné lui était amère à supporter dans l'état éveillé, il fuit ces choses écrites sous une inspiration oppressive, et ne veut pas les lire.

Ces pensées peuvent être en désaccord formel avec ses croyances, avec ses sentiments, ou plutôt avec ceux que l'éducation lui a imposés, car, pour que certains Esprits viennent à lui, il faut qu'il existe quelques rapports entre eux. Ils lui donnent la pensée en lui laissant le soin de trouver la forme ; il faut donc qu'ils sachent que son intelligence peut les comprendre, et s'assimiler momentanément leurs idées pour les traduire.

C'est qu'il est rare que les circonstances nous aient permis de nous développer dans le sens de nos aptitudes natives. Les Esprits plus avancés savent quelle corde il faut toucher pour qu'elle entre en vibration. Elle était demeurée muette, parce que l'on avait attaqué les autres en négligeant celle-là. Ils lui rendent pour un moment la vie. C'est un germe longtemps étouffé qu'ils fécondent. Puis l'inspiré, revenu à son état habituel, ne se souvient plus, car il vit d'une existence double, dont chacune est absolument indépendante de l'autre.

Il arrive cependant aussi qu'il conserve une plus grande facilité de compréhension, et conquiert un plus grand développement intellectuel. C'est la récompense de l'effort qu'il a fait pour donner une forme saisissable aux pensées que d'autres sont venus lui révéler.

Ne croyons pas que tout inspiré puisse tout connaître. Chacun, suivant ses prédispositions naturelles, mais restées souvent inconnues à lui-même comme aux autres, est inspiré pour telle ou telle chose, mais ne l'est pas également pour toutes. Il existe en effet des natures tellement antipathiques à certaines connaissances, que les Esprits ne viendront jamais frapper à une porte qu'ils savent ne pas pouvoir s'ouvrir.

L'avenir n'est connu des inspirés que dans une certaine mesure. Aussi n'est-il pas vrai de dire qu'un inspiré a prédit dans quel monde telle personne ira après sa mort, et quel jugement Dieu prononcera sur elle. Ceci est un jouet de l'imagination hallucinée. L'homme, si haut qu'il soit monté dans l'échelle des mondes, ne connaît pas quelle sera la destinée de son frère. C'est la part réservée à Dieu : jamais la créature ne pourra empiéter sur ses droits.

Oui, il y a des manifestations, mais elles ne sont pas continuelles, et notre impatience à leur égard est souvent coupable.

Oui, tout se tient, et rien n'est rompu dans l'immense univers. Oui, il existe entre cette existence et les autres un lien sympathique et indissoluble qui relie et unit les uns aux autres tous les membres de la famille humaine, et qui permet aux meilleurs de venir nous donner la connaissance de ce que nous ne savons pas. C'est par ce labeur que s'accomplit le progrès. Qu'il s'appelle travail de l'intelligence ou inspiration, c'est la même chose. L'inspiration, c'est le progrès supérieur, c'est le fond : le travail personnel y met la forme, en y ajoutant encore la quintessence des connaissances antérieurement acquises.

Pas une seule invention ne nous appartient en propre, car d'autres ont jeté avant nous la semence que nous récoltons. Nous appliquons à l'œuvre que nous voulons poursuivre les forces et le travail de la nature qui est à tous, et sans l'aide de laquelle rien ne se fait, puis les forces et le travail accumulés par les autres qui nous ont préparé les moyens de réussir.

A bien dire, tout est œuvre commune et collective, pour confirmer encore ce grand principe de solidarité et d'association qui est la base des sociétés et la loi de la création tout entière.

Le travail de l'homme ne sera jamais rendu inutile par l'inspiration. L'Esprit qui vient nous l'apporter respectera toujours cette partie réservée à l'individu ; il la respectera comme une noble et sainte chose, puisque le travail met l'homme en possession des facultés que Dieu a déposées en

germe dans son âme, afin que le but de sa vie fût de les féconder. C'est par leur développement qu'il a appris à se bien connaître, et qu'il a mérité de se rapprocher de lui.

L'inspiration vient indifféremment le jour, la nuit, dans la veille ou pendant le sommeil. Seulement elle exige le recueillement. Il lui faut rencontrer des natures qui puissent s'abstraire de toute préoccupation du monde réel, pour donner la place libre et vacante à l'être qui viendra l'envelopper tout entier et lui infuser ses pensées.

Aux heures de l'inspiration, l'homme devient beaucoup plus accessible à tous les bruits extérieurs, et tout ce qui vient du monde réel le trouble. Il n'est plus dans ce monde, il est dans un milieu transitoire entre celui-ci et l'autre, puisqu'il est en quelque sorte imbibé de la personne morale et intellectuelle d'un être monté dans une autre sphère, et que cependant son corps tient à celle-ci.

Bien qu'elle s'adresse à tous, l'inspiration descendra plus généralement sur les natures malades ou usées par une succession de souffrances, matérielles ou morales. Puisqu'elle est un bienfait, n'est-il pas juste que ceux qui souffrent soient plus facilement aptes à la recevoir ?

L'hallucination est un état maladif que le magnétisme peut modifier d'une façon salutaire. L'inspiration est une assimilation morale qu'il faut se garder de provoquer par des passes magnétiques. L'halluciné se livre volontiers à des emportements, à des contorsions ridicules. L'inspiré est calme.

Les inspirés sont mélancoliques. Ils ont besoin d'être réfléchis ; pour être gai, il faut ne pas beaucoup réfléchir ; il faut jouir, dans sa santé, d'un équilibre que les inspirés ne possèdent pas toujours. Mais n'allons pas croire qu'ils soient difficiles et fantasques. Ils se montrent au contraire doux et faciles avec ceux qu'ils aiment.

Il y a des inspirés de plusieurs degrés. Les uns viennent vous dire des choses palpables, des faits de seconde vue, pour que l'on puisse constater la réalité de l'initiation. Les autres, plus clairvoyants et peu soucieux des procédés matériels dont ils ne sont pas appelés à divulguer les secrets, répètent, comme elles leur viennent, les pensées apportées par des Esprits de progrès. Les premiers guérissent le corps, les seconds sont les médecins de l'âme.

La mission des plus modestes se borne à révéler comment ces choses leur viennent. C'est un fait constaté que des puissances avancées de bien des degrés sur nous viennent nous dominer et nous inspirer. A quoi bon le répéter ? Croira qui voudra. Mais les constatations étant bien établies, il ne faut prendre des inspirés que le côté utile et sérieux. Peu importe, si les idées sont bonnes, de quelles sources elles viennent.

Eug. Bonnemère

Les vœux de bonne année d'un spirite de Leipzig

Un spirite de Leipzig a fait imprimer, en langue allemande, l'adresse suivante dont nous nous faisons un plaisir de donner la traduction.

MES SOUHAITS A TOUS LES SPIRITES ET SPIRITUALISTES DE LEIPZIG, POUR LA NOUVELLE ANNÉE.

A vous aussi qui vous nommez matérialistes, parce que vous ne voulez connaître que la matière, je serais tenté de vous envoyer mes souhaits de bonheur, mais je craindrais que vous ne considériez cela comme une hardiesse d'un étranger qui n'a pas le droit de se compter parmi vous.

Il en est autrement des Spiritualistes, qui sont sur le même terrain que les Spirites touchant la conviction en l'immortalité de l'âme, en son individualité et en son état heureux ou malheureux après la mort. Les Spiritualistes et les Spirites reconnaissent dans chaque homme une âme sœur de la leur, et par cela me donnent le droit de leur envoyer mes souhaits. Les uns et les autres remercient le Seigneur de l'année qui vient de s'écouler, et ils espèrent que, soutenus par sa grâce, ils auront le courage de supporter les épreuves des jours malheureux, la force de travailler à leur perfectionnement en domptant leurs passions.

A vous, chers Spirites, frères et sœurs connus et inconnus, je vous souhaite particulièrement une heureuse année, parce que vous avez reçu de Dieu, pour votre pèlerinage terrestre, un grand appui dans le Spiritisme. La religion est venue apporter à tous la foi, et bien heureux ceux qui l'ont conservée. Malheureusement, elle est éteinte chez un grand nombre ; c'est pourquoi Dieu envoie une nouvelle arme pour combattre l'incrédulité, l'orgueil et l'égoïsme qui prennent des proportions de plus en plus grandes. Cette arme nouvelle est la communication avec les Esprits ; par elle nous avons la foi, parce qu'elle nous donne la certitude de la vie de l'âme, et nous permet de jeter un coup d'œil dans l'autre vie ; nous reconnaissons ainsi la vanité du bonheur terrestre, et nous avons la solution des difficultés qui nous faisaient douter de tout, même de l'existence de Dieu.

Jésus a dit à ses disciples : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez encore les supporter. » Aujourd'hui, l'humanité ayant progressé peut les comprendre ; c'est pourquoi Dieu nous a donné la science du Spiritisme, et la preuve que l'humanité est mûre pour cette science, c'est que cette science existe. Il est inutile de nier et de railler, comme autrefois il était inutile de nier et de railler les faits avancés par Copernic et Galilée. Alors ces faits étaient aussi peu reconnus que le sont maintenant ceux du monde des Esprits. Comme autrefois, les premiers opposants sont les savants, jusqu'au jour où, se voyant isolés, ils reconnaîtront humblement que les nouvelles découvertes, comme la vapeur, l'électricité et le magnétisme, qui jadis étaient inconnus, ne sont pas le dernier mot des lois de la nature. Ils seront responsables devant les générations futures de n'avoir pas accueilli la science nouvelle comme la sœur des autres, et de l'avoir repoussée comme une folie. Il est vrai qu'elle n'enseigne rien de nouveau en proclamant la vie de l'âme, puisque le Christ en a parlé ; mais le Spiritisme lève tous les doutes et jette une nouvelle lumière sur cette question. Gardons-nous, cependant, de considérer comme inutiles les enseignements du christianisme, et de les croire remplacés par le Spiritisme ; fortifions-nous, au contraire, à la source des vérités chrétiennes, pour lesquelles le Spiritisme n'est qu'un nouveau flambeau, afin que notre intelligence et notre orgueil ne nous égarent pas. Le Spiritisme nous apprend, avant toute chose, que : « Sans l'amour et la charité, il n'y a pas de félicité », c'est-à-dire qu'il faut aimer son prochain comme soi-même ; en s'appuyant sur cette vérité chrétienne, il ouvre la voie pour l'accomplissement de cette parole du Christ : « Un seul troupeau et un seul pasteur. »

Ainsi donc, chers frères et sœurs spirités, permettez qu'à mes souhaits pour la nouvelle année j'ajoute encore cette prière : que vous ne mésuserez jamais du pouvoir de communiquer avec le monde spirituel. N'oublions pas que, d'après la loi sur laquelle reposent nos relations avec les Esprits, les mauvais ne sont pas exclus des communications. S'il est difficile de constater l'identité d'un Esprit que nous n'avons pas connu, il est facile de distinguer les bons des mauvais. Ceux-ci peuvent se cacher sous le masque de l'hypocrisie, mais un bon Spirite les reconnaît toujours ; c'est pourquoi il ne faut pas s'occuper de ces choses légèrement, car on peut devenir le jouet d'Esprits mauvais, quoique intelligents, comme on en trouve parfois dans le monde des incarnés. Si nous comparons nos communications avec celles qui sont obtenues dans les réunions de Spirités fervents et sincères, nous saurons bientôt reconnaître si nous sommes dans la bonne voie. Les Esprits élevés se font reconnaître à leur langage qui est partout le même, toujours d'accord avec l'Evangile et la raison humaine.

Le moyen de se préserver des mauvais Esprits, c'est, d'abord, de faire une prière sincère à Dieu ; secondement, de ne jamais employer le Spiritisme pour les choses matérielles. Les mauvais Esprits sont toujours prêts à satisfaire à toutes les demandes, et si, parfois, ils disent des choses justes, le plus souvent ils trompent avec intention ou par ignorance, parce que les Esprits inférieurs n'en savent pas plus que pendant leur existence terrestre. Les bons Esprits nous aident au contraire dans nos efforts pour nous améliorer, et nous font connaître la vie spirituelle, afin que nous puissions l'assimiler à la nôtre. Tel est le but où doivent tendre tous les Spirités sincères.

Adolf, comte Poninski

Leipzig, 1^{er} janvier 1868.

Instructions des Esprits

LES MESSIES DU SPIRITISME

1. - Il vous a été dit qu'un jour toutes les religions se confondront dans une même croyance ; or, voici comment cela arrivera. Dieu donnera un corps à quelques Esprits supérieurs, et ils prêcheront l'Évangile pur. Un nouveau Christ viendra ; il mettra fin à tous les abus qui durent depuis si longtemps, et il réunira les hommes sous un même drapeau.

Il est né, le nouveau Messie, et il rétablira l'Évangile de Jésus-Christ. Gloire à sa puissance !

Il n'est pas permis de révéler le lieu où il est né ; et si quelqu'un vient vous dire : « Il est dans tel endroit », ne le croyez pas, car personne ne le saura avant qu'il soit capable de se révéler, et d'ici là, il faut que de grandes choses s'accomplissent pour aplanir les voies.

Si Dieu vous laisse vivre assez longtemps, vous verrez prêcher le véritable Évangile de Jésus-Christ par le nouveau Missionnaire de Dieu, et un grand changement sera fait par les prédications de cet Enfant béni ; à sa parole puissante, les hommes des différentes croyances se donneront la main.

Gloire à ce divin envoyé, qui va rétablir les lois mal comprises et mal pratiquées du Christ ! Gloire au Spiritisme qui le précède et qui vient éclairer toutes ces choses !

Croyez, mes frères, qu'il n'y a pas que vous qui recevrez de semblables communications ; mais tenez celle-ci secrète jusqu'à nouvel ordre. (Saint Joseph ; Sétif (Algérie), 1861.)

Remarque. Cette révélation est une des premières de ce genre qui nous aient été transmises ; mais d'autres l'avaient déjà précédée. Depuis, il a été donné spontanément un grand nombre de communications sur le même sujet dans différents centres spirites de la France et de l'étranger, qui toutes concordent pour le fond de la pensée ; et comme partout on a compris la nécessité de ne pas les divulguer, et qu'aucune n'a été publiée, elles n'ont pu être le reflet les unes des autres. C'est un des plus remarquables exemples de la simultanéité et de la concordance de l'enseignement des Esprits quand le temps d'une question est arrivé².

2. - Il est incontestablement avoué que votre époque est une époque de transition et de fermentation générale ; mais elle n'est pas encore arrivée à ce degré de maturité qui marque la vie des nations. C'est au vingtième siècle qu'est réservé le remaniement de l'humanité ; toutes les choses qui vont s'accomplir d'ici là ne sont que les préliminaires de la grande rénovation. L'homme appelé à la consommer n'est pas encore mûr pour accomplir sa mission ; mais il est déjà né, et son étoile a paru en France marquée d'une auréole, et vous a été montrée en Afrique il y a peu de temps. Sa route est marquée d'avance ; la corruption des mœurs, les malheurs qui seront la suite du déchaînement des passions, le déclin de la foi religieuse, seront les signes précurseurs de son avènement.

La corruption au sein des religions est le symptôme de leur décadence, comme elle est celui de la décadence des peuples et des régimes politiques, parce qu'elle est l'indice d'un manque de foi véritable ; les hommes corrompus entraînent l'humanité sur une pente funeste, d'où elle ne peut sortir que par une crise violente. Il en est de même des religions qui substituent au culte de la Divinité le culte de l'argent et des honneurs, et qui se montrent plus avides des biens matériels de la terre que des biens spirituels du ciel. (Fénelon ; Constantine, décembre 1861.)

3. - Lorsqu'une transformation de l'humanité doit s'opérer, Dieu envoie en mission un Esprit capable, par ses pensées et par une intelligence supérieure, de dominer ses contemporains, et d'imprimer aux générations à venir les idées nécessaires pour une révolution morale civilisatrice.

De temps à autre, on voit ainsi s'élever au-dessus du commun des hommes des êtres qui, comme des phares, les guident dans la voie du progrès, et leur font franchir en quelques années les étapes de

² Les communications de ce genre sont innombrables ; nous n'en rapportons ici que quelques-unes, et si nous les publions aujourd'hui, c'est que le moment est venu de porter le fait à la connaissance de tous, et qu'il est utile, pour les spirites, de savoir dans quel sens se prononce la majorité des Esprits.

plusieurs siècles. Le rôle de quelques-uns est borné à une contrée ou à une race ; ce sont comme des officiers en sous-ordre conduisant chacun une division de l'armée ; mais il en est d'autres dont la mission est d'agir sur l'humanité tout entière, et qui ne paraissent qu'aux époques plus rares qui marquent l'ère des transformations générales.

Jésus-Christ fut un de ces envoyés exceptionnels ; de même vous aurez, pour les temps venus, un Esprit supérieur qui dirigera le mouvement d'ensemble, et donnera une cohésion puissante aux forces éparses du Spiritisme.

Dieu sait à point modifier nos lois et nos habitudes, et quand un fait nouveau se présente, espérez et priez, car l'Éternel ne fait rien qui ne soit selon les lois de divine justice qui régissent l'univers.

Pour vous qui avez la foi, et qui avez consacré votre vie à la propagande de l'idée régénératrice, cela doit être simple et juste ; mais Dieu seul connaît celui qui est promis ; je me borne à vous dire : Espérez et priez, car le temps est venu, et le nouveau Messie ne vous manquera pas : Dieu saura le désigner en son temps ; et d'ailleurs c'est par ses œuvres qu'il s'affirmera.

Vous pouvez vous attendre à bien des choses, vous qui en voyez tant d'étranges par rapport aux idées admises par la civilisation moderne. (Baluze ; Paris, 1862.)

4. - Voici une question qui se répète partout : Le Messie annoncé est-il la personne même du Christ ?

Auprès de Dieu sont des Esprits nombreux arrivés au sommet de l'échelle des Esprits purs, qui ont mérité d'être initiés à ses desseins pour en diriger l'exécution. Dieu choisit parmi eux ses envoyés supérieurs chargés des missions spéciales. Vous pouvez les appeler Christs : c'est la même école ; ce sont les mêmes idées modifiées selon les temps.

Ne soyez donc pas étonnés de toutes les communications qui vous annoncent la venue d'un Esprit puissant sous le nom du Christ ; c'est la pensée de Dieu révélée à une certaine époque, et qui est transmise par le groupe des Esprits supérieurs qui approchent Dieu, qui en reçoivent les émanations pour présider à l'avenir des mondes gravitant dans l'espace.

Celui qui est mort sur la croix avait une mission à remplir, et cette mission se renouvelle aujourd'hui par d'autres Esprits de ce groupe divin, qui viennent, je vous le répète, présider aux destinées de votre monde.

Si le Messie dont parlent ces communications n'est pas la personnalité de Jésus, c'est la même pensée. C'est celui que Jésus a annoncé quand il a dit : « Je vous enverrai l'Esprit de Vérité qui doit rétablir toutes choses, c'est-à-dire ramener les hommes à la saine interprétation de ses enseignements, car il prévoyait que les hommes dévieraient du chemin qu'il leur avait tracé.

Il fallait, d'ailleurs, compléter ce qu'il n'avait pas pu leur dire alors, parce qu'il n'aurait pas été compris. C'est pourquoi une multitude d'Esprits de tous ordres, sous la direction de l'Esprit de Vérité, sont venus dans toutes les parties du monde et chez tous les peuples, révéler les lois du monde spirituel dont Jésus avait ajourné l'enseignement, et jeter, par le Spiritisme, les fondements du nouvel ordre social. Quand toutes les bases en seront posées, alors viendra le Messie qui doit couronner l'édifice et présider à la réorganisation à l'aide des éléments qui auront été préparés.

Mais ne croyez pas que ce Messie soit seul ; il y en aura plusieurs qui embrasseront, par la position que chacun occupera dans le monde, les grandes parties de l'ordre social : la politique, la religion, la législation, afin de les faire concorder vers le même but.

Outre les Messies principaux, des Esprits d'élite surgiront dans toutes les parties de détail, et qui, comme des lieutenants animés de la même foi et du même désir, agiront d'un commun accord sous l'impulsion de la pensée supérieure.

C'est ainsi que s'établira peu à peu l'harmonie de l'ensemble ; mais il faut, au préalable, que certains événements s'accomplissent. (Lacordaire ; Paris, 1862.)

LES ESPRITS MARQUÉS

5. - Il y a beaucoup d'Esprits supérieurs qui concourront puissamment à l'œuvre réorganisatrice, mais tous ne sont pas des messies. Il faut distinguer :

1° Les Esprits supérieurs qui agissent librement, et de leur propre volonté ;

2° Les Esprits marqués, c'est-à-dire désignés pour une mission importante. Ils ont le rayonnement lumineux qui est le signe caractéristique de leur supériorité. Ils sont choisis parmi les Esprits capables de la remplir ; cependant, comme ils ont leur libre arbitre, ils peuvent faillir par manque de courage, de persévérance ou de foi, et ils ne sont pas à l'abri des accidents qui peuvent abrégier leurs jours. Mais comme les desseins de Dieu ne sont pas à la merci d'un homme, ce qu'un ne fait pas, un autre est appelé à le faire. C'est pourquoi il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Heureux celui qui accomplit sa mission selon les vues de Dieu et sans défaillance !

3° Les Messies, êtres supérieurs parvenus au plus haut degré de la hiérarchie céleste, après avoir atteint une perfection qui les rend désormais infaillibles et au-dessus des faiblesses humaines, même dans l'incarnation. Admis dans les conseils du Très-Haut, ils reçoivent directement sa parole, qu'ils sont chargés de transmettre et de faire accomplir. Véritables représentants de la Divinité, dont ils ont la pensée, c'est parmi eux que Dieu choisit ses envoyés spéciaux, ou ses Messies pour les grandes missions générales, dont les détails d'exécution sont confiés à d'autres Esprits incarnés ou désincarnés, agissant par leurs ordres et sous leur inspiration.

Des Esprits de ces trois catégories doivent concourir au grand mouvement régénérateur qui s'opère. (Extase somnambulique ; Paris, 1866.)

6. - Je viens, mes amis, confirmer l'espérance des hautes destinées qui attendent le Spiritisme. Ce glorieux avenir que nous vous annonçons sera accompli par la venue d'un Esprit supérieur qui résumera, dans l'essence de leur perfection, toutes les doctrines anciennes et nouvelles et qui, par l'autorité de sa parole, ralliera les hommes aux croyances nouvelles. Semblable au soleil levant, il dissipera toutes les obscurités amoncelées sur l'éternelle vérité par le fanatisme et l'inobservance des préceptes du Christ.

L'étoile de la nouvelle croyance, le futur Messie, grandit dans l'ombre ; mais déjà ses ennemis frémissent, et les vertus des cieux sont ébranlées.

Vous demandez si ce nouveau Messie est la personne même de Jésus de Nazareth ? Que vous importe, si c'est la même pensée qui les anime tous les deux ! Ce sont les imperfections qui divisent les Esprits ; mais quand les perfections sont égales, rien ne les distingue ; ils forment des unités collectives sans perdre leur individualité.

Le commencement de toutes choses est obscur et vulgaire ; ce qui est petit grandit ; nos manifestations, accueillies d'abord par le dédain, la violence ou l'indifférence banale de la curiosité oisive, répandront des flots de lumière sur les aveugles et les régèneront.

Tous les grands événements ont eu leurs prophètes, tour à tour encensés et méconnus. Ainsi que Moïse conduisait les Hébreux, nous vous conduirons vers la terre promise de l'intelligence.

Similitude frappante ! les mêmes phénomènes se reproduisent, non plus dans le sens matériel destiné à frapper des hommes enfants, mais dans leur acception spirituelle. Les enfants sont devenus adultes ; le but grandissant, les exemples ne s'adressent plus aux yeux ; la verge d'Aaron est brisée, et la seule transformation que nous opérons est celle de vos cœurs rendus attentifs au cri d'amour qui, du ciel, se répercute sur la terre.

Spirites ! comprenez la gravité de votre mission ; tressaillez d'allégresse, car l'heure n'est pas éloignée où le divin envoyé réjouira le monde. Spirites laborieux, soyez bénis dans vos efforts, et soyez pardonnés dans vos erreurs. L'ignorance et le trouble vous dérobent encore une partie de la vérité que le céleste Messager peut seul révéler tout entière. (Saint Louis ; Paris, 1862.)

7. - La venue du Christ a ramené votre terre à des sentiments qui l'ont, pour un instant, soumise à la volonté de Dieu ; mais les hommes, aveuglés par leurs passions, n'ont pu garder en leur cœur l'amour du prochain, l'amour du Maître du ciel. L'envoyé du Tout-puissant a ouvert à l'humanité la route qui conduit au séjour bienheureux ; mais l'humanité a reculé du pas immense que Christ lui avait fait faire ; elle est retombée dans l'ornière de l'égoïsme, et l'orgueil lui a fait oublier son Créateur.

Dieu permet qu'une fois encore sa parole soit prêchée sur la terre, et vous aurez à le glorifier de ce qu'il a bien voulu vous appeler, des premiers, à croire ce qui plus tard sera enseigné. Réjouissez-

vous, car les temps sont proches où cette parole se fera entendre. Améliorez-vous en profitant des enseignements qu'il nous permet de vous donner.

Que l'arbre de la foi, qui prend en ce moment de si vivaces racines, porte ses fruits ; que ces fruits mûrissent comme mûrira la foi qui anime aujourd'hui quelques-uns d'entre vous !

Oui, mes enfants, le peuple se pressera sur les pas du nouveau messager annoncé par Christ lui-même, et tous viendront écouter cette divine parole, car ils y reconnaîtront le langage de la vérité et la voie du salut. Dieu qui nous a permis de vous éclairer, de soutenir votre marche jusqu'à ce jour, nous permettra encore de vous donner les instructions qui vous sont nécessaires.

Mais vous aussi, qui des premiers avez été favorisés de la croyance, vous avez votre mission à remplir ; vous aurez à amener ceux d'entre vous qui doutent encore de ces manifestations que Dieu permet ; vous aurez à faire luire à leurs yeux les bienfaits de ce qui vous a tant consolés ; car dans vos jours de tristesse et d'abattement, votre croyance ne vous a-t-elle pas soutenue ; n'a-t-elle pas fait naître en votre cœur cette espérance qui, sans elle, vous eût laissés dans le découragement ?

C'est là ce qu'il faudra faire partager à ceux qui ne croient pas encore, non par une précipitation intempestive, mais avec prudence et sans heurter de front des préjugés dès longtemps enracinés. On n'arrache pas un vieil arbre d'un seul coup, comme un brin d'herbe, mais peu à peu.

Semez dès à présent ce que plus tard vous voudrez récolter ; semez le grain qui viendra fructifier sur le terrain que vous aurez préparé et dont vous-mêmes recueillerez les fruits, car Dieu vous tiendra compte de ce que vous aurez fait pour vos frères. (Lamennais ; le Havre, 1862.)

AVENIR DU SPIRITISME

8. - Après ses premières étapes, le Spiritisme, aguerri, se dégageant de plus en plus des obscurités qui lui ont servi de langes, fera bientôt son apparition sur la grande scène du monde.

Les événements marchent avec une rapidité telle, qu'on ne peut méconnaître la puissante intervention des Esprits qui président aux destinées de la terre. Il y a comme un tressaillement intime dans les flancs de votre globe en travail d'enfantement ; de nouvelles races sorties des hautes sphères viennent tourbillonner autour de vous, attendant l'heure de leur incarnation messianique, et s'y préparant par l'étude des vastes questions qui remuent aujourd'hui la terre.

On voit de tous côtés des signes de décrépitude sur les usages et les législations qui ne sont plus en rapport avec les idées modernes. Les vieilles croyances endormies depuis des siècles semblent se réveiller de leur torpeur séculaire, et s'étonnent de se voir aux prises avec de nouvelles croyances émanées des philosophes et des penseurs de ce siècle et du siècle passé. Le système abâtardi d'un monde qui n'était qu'un simulacre s'écroule devant l'aurore du monde réel, du monde nouveau. La loi de solidarité, de la famille a passé aux habitants des États pour conquérir ensuite la terre entière ; mais cette loi si sage, si progressive, cette loi divine, en un mot, ne s'est pas bornée à ce résultat unique ; s'infiltrant dans le cœur des grands hommes, elle leur a enseigné que, non seulement elle était nécessaire à la grande amélioration de votre séjour, mais qu'elle s'étendait à tous les mondes de votre système solaire, pour s'étendre de là à tous les mondes de l'immensité !

Elle est belle, cette loi de la solidarité universelle, car dans cette loi se trouve cette sublime maxime : Tous pour chacun et chacun pour tous.

Voilà, mes fils, la vraie loi du Spiritisme, la véritable conquête d'un avenir prochain. Marchez donc dans votre voie imperturbablement, sans vous soucier des railleries des uns et des amours-propres froissés des autres. Nous sommes et nous resterons avec vous, sous l'égide de l'Esprit de Vérité, mon maître et le vôtre. (Eraste ; Paris, 1863.)

9. - Le Spiritisme étend chaque jour le cercle de son enseignement moralisateur. Sa grande voix a retenti d'une extrémité de la terre à l'autre. La société s'en est émue, et de son sein sont partis des adeptes et des adversaires.

Adeptes fervents, adversaires habiles, mais dont l'habileté même et la renommée ont servi la cause qu'ils voulaient combattre, en appelant sur la doctrine nouvelle le regard des masses, et en leur

donnant le désir de connaître les enseignements régénérateurs que préconisaient ses adeptes, et qui les faisaient bafouer et tourner en ridicule.

Contemplez le travail accompli et jouissez du résultat ! Mais quelle effervescence indicible se produira chez les peuples, alors que les noms de leurs écrivains les plus aimés viendront se joindre aux noms plus obscurs ou moins connus de ceux qui se serrent autour du drapeau de la vérité !

Voyez ce qu'ont produit les travaux de quelques groupes isolés, pour la plupart entravés par l'intrigue et le mauvais vouloir, et jugez de la révolution qui s'opérera alors que tous les membres de la grande famille spirite se tendront la main, et déclareront, le front haut et le cœur fier, la sincérité de leur foi et de leur croyance dans la réalité de l'enseignement des Esprits.

Les masses aiment le progrès, elles le cherchent, mais elles le craignent. L'inconnu inspire une secrète terreur aux enfants ignorants d'une société bercée de préjugés, qui essaie ses premiers pas dans la voie de la réalité et du progrès moral. Les grands mots de liberté, de progrès, d'amour, de charité, frappent le peuple sans l'émouvoir ; souvent, il préfère son état présent et médiocre à un avenir meilleur, mais inconnu.

La raison de cet effroi de l'avenir est dans l'ignorance du sentiment moral chez un grand nombre, et du sentiment intelligent chez les autres. Mais il n'est pas vrai, comme l'ont dit plusieurs philosophes célèbres, qu'une conception fautive de l'origine des choses a fait errer, comme je l'ai dit moi-même, - pourquoi rougirais-je de le dire ; n'ai-je pu me tromper ? - il n'est pas vrai, dis-je, que l'humanité soit mauvaise par essence ; non, en perfectionnant son intelligence, elle ne donnera pas un essor plus étendu à ses dualités mauvaises. Eloignez de vous ces pensées désespérantes qui reposent sur une fausse connaissance de l'esprit humain.

L'humanité n'est pas mauvaise par nature ; mais elle est ignorante, et par cela même plus apte à se laisser gouverner par ses passions. Elle est progressive et doit progresser pour atteindre ses destinées ; éclairez-la ; montrez-lui ses ennemis cachés dans l'ombre ; développez son essence morale, qui est innée en elle, et seulement assoupie sous l'influence des mauvais instincts, et vous ranimerez l'étincelle de l'éternelle vérité, de l'éternelle prescience de l'infini, du beau et du bon qui réside à jamais dans le cœur de l'homme, même le plus pervers.

Enfants d'une doctrine nouvelle, réunissez vos forces ; que le souffle divin et le secours des bons Esprits vous soutiennent, et vous ferez de grandes choses. Vous aurez la gloire d'avoir posé les bases des principes impérissables dont vos descendants recueilleront les fruits. (Montaigne ; Paris, 1865.)

LES ÉTOILES TOMBERONT DU CIEL

10. - Oh ! que la lumière du Seigneur est belle ! quel éclat prodigieux répandent ses rayons ! Sainte Sion ! bienheureux ceux qui sont assis à l'ombre de tes tabernacles ! Oh ! quelle harmonie est comparable aux sphères du Seigneur ! Beauté incompréhensible pour des yeux mortels, incapables d'apercevoir tout ce qui ne tient pas au domaine des sens !

Aurore splendide d'un jour nouveau, le Spiritisme vient éclairer les hommes. Déjà des lueurs plus fortes paraissent à l'horizon ; déjà les Esprits de ténèbres, voyant que leur empire va s'écrouler, sont en proie à des rages impuissantes, et jettent leur dernière vigueur dans des complots infernaux. Déjà l'ange radieux du progrès étend ses blanches ailes diaprées ; déjà les vertus des cieux s'ébranlent, et les étoiles tombent de leur voûte, mais transformées en purs Esprits, qui viennent, comme l'Écriture en langage figuré, proclamer sur les ruines du vieux monde l'avènement du Fils de l'homme.

Bienheureux ceux dont le cœur est préparé à recevoir la semence divine que les Esprits du Seigneur jettent à tous les vents du ciel ! Bienheureux ceux qui cultivent, dans le sanctuaire de leur âme, les vertus que Christ est venu leur enseigner, et qu'il leur enseigne encore par la voix des médiums, c'est-à-dire des instruments qui répètent les paroles des Esprits ! Bienheureux les justes, car le royaume des cieux leur appartiendra !

O mes amis ! continuez à marcher dans la voie qui vous est tracée ; ne soyez pas des obstacles à la vérité qui veut éclairer le monde ; non, soyez des propagateurs zélés et infatigables comme les premiers apôtres, qui n'avaient pas de toit pour abriter leurs têtes, mais qui marchaient à la conquête que Jésus avait commencée ; qui marchaient sans arrière-pensée, sans hésitation ; qui sacrifiaient tout, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour que le christianisme fût établi.

Vous, mes amis, vous n'avez pas besoin de sacrifices aussi grands ; non, Dieu ne vous demande pas votre vie, mais votre cœur, votre bonne volonté. Soyez donc zélés, et marchez unis et confiants en répétant la parole divine : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne ! » (Dupuch, évêque d'Alger ; Bordeaux, 1863.)

LES MORTS SORTIRONT DE LEURS TOMBEAUX

11. - Peuples, écoutez !... Une grande voix se fait entendre d'un bout à l'autre des mondes ; c'est celle du précurseur annonçant la venue de l'Esprit de Vérité qui vient redresser les voies tortueuses où l'esprit humain s'égarait dans de faux sophismes. C'est la trompette de l'ange venant réveiller les morts pour qu'ils sortent de leurs tombeaux.

Souvent vous avez lu la révélation de Jean, et vous vous êtes demandé : Mais que veut-il dire ? Comment donc s'accompliront ces choses surprenantes ? Et votre raison confondue, s'enfonçait dans un ténébreux dédale d'où elle ne pouvait sortir, parce que vous vouliez prendre à la lettre ce qui était rendu dans un style figuré.

Maintenant que le temps est venu où une partie de ces prédictions va s'accomplir, vous apprendrez peu à peu à lire dans ce livre où le disciple bien-aimé a consigné les choses qu'il lui avait été donné de voir. Cependant, les mauvaises traductions et les fausses interprétations vous gêneront encore quelque peu, mais avec un travail persévérant vous arriverez à comprendre ce qui, jusqu'à présent, avait été pour vous lettre close.

Seulement, comprenez que, si Dieu permet que les sceaux en soient levés plus tôt pour quelques-uns, ce n'est pas pour que cette connaissance reste stérile en leurs mains, mais pour que, pionniers infatigables, ils défrichent les terres incultes ; c'est afin qu'ils fécondent de la douce rosée de la charité les cœurs desséchés par l'orgueil et empêchés par les embarras mondains, où la bonne semence de la parole de vie n'a pu encore germer.

Hélas ! combien envisagent la vie humaine comme devant être une fête perpétuelle où les distractions et les plaisirs se succèdent sans interruption ! Ils inventent mille riens pour charmer leurs loisirs ; ils cultivent leur esprit, parce que c'est une des facettes brillantes servant à faire ressortir leur personnalité ; ils sont semblables à ces bulles éphémères reflétant les couleurs du prisme et se balançant dans l'espace : elles attirent pour un temps les regards, puis vous les cherchez... elles ont disparu sans laisser de traces. De même ces âmes mondaines ont brillé d'un éclat emprunté, pendant leur court passage terrestre, et il n'en est rien resté d'utile, ni pour leurs semblables, ni pour elles-mêmes.

Vous qui connaissez le prix du temps, vous à qui les lois de l'éternelle sagesse sont peu à peu révélées, soyez entre les mains du Tout-puissant des instruments dociles servant à porter la lumière et la fécondité dans ces âmes dont il est dit : « Elles ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, » parce que s'étant détournées du flambeau de la vérité, et ayant écouté la voix des passions, leur lumière n'est que ténèbres au milieu desquelles l'Esprit ne peut reconnaître la route qui le fait graviter vers Dieu.

Le Spiritisme est cette voix puissante qui retentit déjà jusqu'aux extrémités de la terre ; tous l'entendront. Heureux ceux qui, ne se bouchant pas volontairement les oreilles, sortiront de leur égoïsme comme le feraient des morts de leurs sépulcres, et accompliront désormais les actes de la véritable vie, celle de l'Esprit se dégageant des entraves de la matière, comme fit Lazare de son linceul à la voix du Sauveur.

Le Spiritisme marque l'heure solennelle du réveil des intelligences ayant usé de leur libre arbitre pour s'attarder dans les sentiers fangeux dont les miasmes délétères ont infecté l'âme d'un poison

lent qui lui donne les apparences de la mort. Le Père céleste a pitié de ces enfants prodigues, tombés si bas qu'ils ne songent même pas à la demeure paternelle, et c'est pour eux qu'il permet ces manifestations éclatantes, destinées à convaincre que, au-delà de ce monde aux formes périssables, l'âme conserve le souvenir, la puissance et l'immortalité.

Puissent-ils, ces pauvres esclaves de la matière, secouer la torpeur qui les a empêchés de voir et de comprendre jusqu'à ce jour ; puissent-ils étudier avec sincérité, afin que la lumière divine, pénétrant leur âme, en chasse le doute et l'incrédulité. (Jean l'évangéliste ; Paris, 1866.)

LE JUGEMENT DERNIER

12. - Jésus viendra sur les nuées pour juger les vivants et les morts.

Oui, Dieu l'enverra, comme il l'envoie tous les jours, rendre cette justice souveraine dans les plaines immenses de l'éther. Ah ! lorsque saint Jacques fut précipité du haut de la tour du temple de Jérusalem, par les pontifes et les pharisiens, pour avoir annoncé au peuple assemblé cette vérité enseignée par Christ et ses apôtres, rappelez-vous qu'à cette parole du juste, la multitude se prosterna en s'écriant : Gloire à Jésus, fils de Dieu, au plus haut des cieux !

Il viendra sur les nuées tenir ses redoutables assises : n'est-ce pas vous dire, ô Spirités, qu'il vient perpétuellement recevoir les âmes de ceux qui rentrent dans l'erraticité ? Passez à ma droite, dit à ses brebis le pasteur, vous qui avez bien agi suivant les vues de mon Père, passez à ma droite et montez vers lui ; quant à vous, qui vous êtes laissé dominer par les passions de la terre, passez à ma gauche, vous êtes condamnés.

Oui, vous êtes condamnés à recommencer la route parcourue, dans une nouvelle existence terrestre, jusqu'à ce que vous vous soyez rassasiés de matières et d'iniquités, et que vous ayez enfin chassé l'impur qui vous domine. Oui, vous êtes condamnés ; allez et retournez donc dans l'enfer de la vie humaine, pendant que vos frères de ma droite vont s'élancer vers les sphères supérieures, d'où les passions de la terre sont exclues, jusqu'au jour où ils entreront dans le royaume de mon Père par une plus grande purification.

Oui, Jésus viendra juger les vivants et les morts ; les vivants : les justes, ceux de sa droite ; les morts : les impurs, ceux de sa gauche ; et quand les ailes pousseront aux justes, la matière s'emparera encore des impurs ; et cela, jusqu'à ce que ceux-ci sortent vainqueurs des combats contre l'impureté, et se dépouillent enfin, pour toujours, de leurs chrysalides humaines.

O Spirités ! vous voyez que votre doctrine est la seule qui console, la seule qui donne l'espérance, en ne condamnant pas à une damnation éternelle les malheureux qui se sont mal comportés pendant quelques minutes de l'éternité ; la seule, enfin, qui prédise la fin véritable de la terre par l'élévation graduelle des Esprits.

Progressez donc, en dépouillant le vieil homme, pour rentrer dans la région des Esprits aimés de Dieu. (Eraste ; Paris, 1861.)

13. - La société en général, ou, pour mieux dire, la réunion d'êtres, tant incarnés que désincarnés, qui composent la population flottante d'un monde, en un mot, une humanité, n'est autre qu'un grand enfant collectif qui, comme tout être doué de vie, passe par toutes les phases qui se succèdent chez chacun, depuis la naissance jusqu'à l'âge le plus avancé ; et de même que le développement de l'individu est accompagné de certaines perturbations physiques et intellectuelles qui incombent plus particulièrement à certaines périodes de la vie, l'humanité a ses maladies de croissance, ses bouleversements moraux et intellectuels. C'est à l'une de ces grandes époques qui terminent une période et qui en commencent une autre qu'il vous est donné d'assister. Participant à la fois aux choses du passé et à celles de l'avenir, aux systèmes qui s'écroulent et aux vérités qui se fondent, ayez soin, mes amis, de vous mettre du côté de la solidité, de la progression et de la logique, si vous ne voulez être entraînés à la dérive ; et d'abandonner des palais somptueux quant à l'apparence, mais vacillants par la base, et qui enseveliront bientôt sous leurs ruines les malheureux assez insensés pour ne pas vouloir en sortir, malgré les avertissements de toute nature qui leur sont prodigués.

Tous les fronts s'assombrissent, et le calme apparent dont vous jouissez ne sert qu'à accumuler un plus grand nombre d'éléments destructeurs.

Quelquefois, l'orage qui détruit le fruit des sueurs d'une année est précédé d'avant-coureurs qui permettent de prendre les précautions nécessaires pour éviter, autant que possible, la dévastation. Cette fois, il n'en sera pas ainsi. Le ciel assombri semblera s'éclaircir ; les nuages fuiront ; puis, tout d'un coup, toutes les fureurs longtemps comprimées se déchaîneront avec une violence inouïe.

Malheur à ceux qui ne se seront pas préparé un abri ! malheur aux fanfarons qui iront au danger le bras désarmé et la poitrine découverte ! malheur à ceux qui affronteront le péril la coupe à la main ! Quelle déception terrible les attend ! La coupe tenue par leur main n'aura pas atteint leurs lèvres, qu'ils seront frappés !

A l'œuvre donc, Spiritistes, et n'oubliez pas que vous devez être tout prudence et tout prévoyance. Vous avez un bouclier, sachez vous en servir ; une ancre de salut, ne la négligez pas. (Clélie Duplantier, Paris, 1867.)

Appréciation de l'ouvrage sur la Genèse

Paris, 18 décembre 1867 ; médium, M. Desliens

Cet ouvrage vient à point, en ce sens que la doctrine est bien posée aujourd'hui sous le rapport moral et religieux. Quelle que soit la direction qu'elle prenne désormais, elle a des précédents trop enracinés dans le cœur de ses adeptes, pour que personne puisse craindre qu'elle ne dévie de sa voie. Ce qu'il importait avant tout de satisfaire, c'étaient les aspirations de l'âme ; c'était de suppléer au vide laissé par le doute dans les âmes chancelantes dans leur foi. Cette première mission est aujourd'hui accomplie. Le Spiritisme entre actuellement dans une nouvelle phase ; à l'attribut de consolateur, il ajoute celui d'instructeur et de directeur de l'esprit, en science et en philosophie comme en moralité. La charité, sa base inébranlable, en a fait le lien des âmes tendres ; la science, la solidarité, la progression, l'esprit libéral en feront le trait d'union des âmes fortes. Il a conquis les cœurs aimants avec des armes de douceur ; viril aujourd'hui, c'est aux intelligences viriles qu'il s'adresse. Matérialistes, positivistes, tous ceux qui, pour un motif quelconque, se sont écartés d'une spiritualité dont leur intelligence leur montrait les imperfections, vont y trouver de nouveaux aliments pour leur insatiabilité. La science est leur maîtresse, mais une découverte en appelle une autre, et l'homme avance sans cesse avec elle, de désir en désir, sans trouver complète satisfaction. C'est que l'esprit a ses besoins, lui aussi ; c'est que l'âme la plus athée a des aspirations secrètes, inavouées, et que ces aspirations réclament leur pâture.

La religion, antagoniste de la science, répondait, par le mystère, à toutes les questions de la philosophie sceptique. Elle violait les lois de la nature et les torturait à sa fantaisie, pour en extraire une explication boiteuse de ses enseignements. Vous, au contraire, vous sacrifiez à la science ; vous acceptez tous ses enseignements sans exception, et vous lui ouvrez des horizons qu'elle supposait infranchissables. Tel sera l'effet de ce nouvel ouvrage ; il ne pourra qu'assurer davantage les fondements de la croyance spirite dans les cœurs qui la possèdent déjà, et fera faire un pas en avant vers l'unité à tous les dissidents, à l'exception, toutefois, de ceux qui le sont par intérêt ou par amour-propre ; ceux-là le voient avec dépit sur des bases de plus en plus inébranlables, qui les rejettent en arrière et les refoulent dans l'ombre. Il n'y avait que peu ou point de terrain commun où l'on pouvait se rencontrer ; aujourd'hui, le matérialisme vous coudoie partout, car étant sur son terrain, vous n'en serez pas moins chez vous, et il ne pourra faire autrement que d'apprendre à connaître les hôtes que la philosophie spirite lui amène. C'est un instrument à double effet : une sape, une mine qui renverse encore quelques-unes des ruines du passé, et une truelle qui édifie pour l'avenir.

La question d'origine qui se rattache à la Genèse est une question brûlante pour tous ; un livre écrit sur cette matière doit, en conséquence, intéresser tous les esprits sérieux. Par ce livre, comme je l'ai

dit, le Spiritisme entre dans une nouvelle phase et celle-ci préparera les voies de la phase qui s'ouvrira plus tard, car chaque chose doit venir en son temps. Devancer le moment propice est aussi nuisible que de le laisser échapper.

Saint Louis.

Bibliographie

*Abrégé de la doctrine spirite, par Florent Loth, d'Amiens*³.

Ce livre, que nous n'avons pu qu'annoncer dans notre dernier numéro, est un résumé des principes les plus essentiels de la doctrine spirite ; il se compose en majeure partie de citations textuelles empruntées aux ouvrages fondamentaux, et d'exemples tirés de Ciel et Enfer, propres à donner sur les conséquences de la manière dont on emploie la vie une idée plus juste, plus rationnelle, plus saisissante, et surtout plus conforme à la justice de Dieu que la doctrine des flammes éternelles. L'auteur ne fait de son livre ni une question d'amour-propre ni d'intérêt ; Spirite fervent et dévoué, il l'a publié en vue surtout de propager la doctrine dans les campagnes de son département ; la modestie de ses vues n'empêche pas que ce petit livre ne puisse être fort utile ailleurs.

Voici le compte rendu que le Journal d'Amiens du 29 décembre 1867 a donné de cet opuscule. Nous le faisons suivre de la lettre adressée au sujet de ce compte rendu, par M. Loth, à l'auteur de l'article, et que le même journal a publiée dans son numéro du 17 janvier.

Abrégé de la Doctrine spirite

Voici un petit livre assez curieux, écrit par un villageois de Saint-Sauflieu. Il est vrai que l'auteur a longtemps habité Paris, et que c'est dans cette ville qu'il a pu se mettre en rapport avec les apôtres du Spiritisme.

Comme nous portons intérêt à toutes les publications de notre pays, nous avons voulu faire connaissance avec cet ouvrage. On nous avait dit que l'œuvre de M. Florent Loth était mise à l'index dans les communes voisines de son village ; cette nouvelle a piqué notre curiosité, et nous nous sommes décidé à lire l'Abrégé de la Doctrine spirite. On aime tant le fruit défendu.

Quant à nous, qui n'avons aucun intérêt à blâmer ou à approuver l'œuvre de l'auteur, nous dirons franchement, pour nous mettre à l'aise, que nous ne croyons pas au Spiritisme, que nous n'attachons aucune créance aux tables tournantes ou parlantes, parce que notre raison répugne à admettre que des objets matériels puissent être doués de la moindre intelligence. Nous ne croyons pas davantage au don de seconde vue, ou, pour mieux dire, à la faculté de voir à travers des cloisons épaisses, ou de distinguer à de grandes distances ce qui se passe au loin, c'est-à-dire à plusieurs centaines de lieues. Enfin, pour continuer nos aveux préliminaires, nous déclarons que nous n'ajoutons aucune foi aux Esprits des revenants, et que l'homme, plus ou moins inspiré, n'a pas le pouvoir d'évoquer et surtout de faire parler les âmes des morts.

Cela dit, pour dégager le terrain de tout ce qui n'entre pas dans nos vues, nous reconnaissons que le livre de M. Florent Loth n'est pas un mauvais livre. La morale en est pure, l'amour du prochain y est recommandé, la tolérance pour les croyances d'autrui y est défendue : cela explique le débit de cet ouvrage.

Mais dire que des adeptes convaincus à la doctrine spirite, avec toutes ses parties admises, se formeront par suite de la lecture de l'œuvre de notre compatriote, ce serait avancer un fait qui ne se réalisera pas. Dans ce qui nous paraît raisonnable et, tranchons le mot, avoir le sens commun, selon la meilleure acception de ces termes, il y a d'excellentes choses. Ainsi, certains abus sont repoussés avec des raisons claires, nettes et précises, et si l'auteur cherche à convaincre, c'est toujours par la douceur et par la persuasion.

Donc, en laissant de côté tout ce qui tient aux pratiques matérielles du Spiritisme, pratiques auxquelles nous ne croyons nullement, on pourra retirer de la lecture du livre en question de très

³ Brochure petit in-8° de 150 pages, prix 1 fr. 25 c. - Par la poste, 1 fr. 50 c. - Amiens, chez les principaux libraires. On peut aussi se le procurer au bureau de la *Revue spirite*.

bonnes notions de morale, de tolérance et d'amour pour le prochain. A ces points de vue, nous approuvons entièrement M. Florent Loth, et nous ne comprenons pas l'interdit lancé contre son opuscule.

L'Abrégé de la Doctrine spirite sera-t-il défendu un jour par la congrégation de l'Index, dont le siège est à Rome ? C'est une question non encore résolue, car ce petit livre n'est pas destiné à franchir nos frontières picardes. Si cependant ce fait avait lieu, M. Florent Loth recueillerait pour son ouvrage une notoriété à laquelle il n'a jamais dû songer.

Quant aux expériences physiques du Spiritisme, nous croyons devoir laisser parler ici M. Georges Sauton, l'un de nos confrères, lequel, dans la Liberté du mercredi 11 septembre 1867, s'exprimait ainsi sur une séance spirite qui avait eu lieu chez un docteur en médecine de Paris :

« Le docteur F... a amassé une certaine fortune. Il la dépense en donnant des soirées de Spiritisme qui lui coûtent fort cher en bougies et en médiums.

Hier au soir, il avait convié la presse à sa réunion mensuelle. Ces esprits devaient être interrogés sur le compte du zouave Jacob, et dire leur façon de penser à l'endroit de cet intéressant militaire. M. Babinet, de l'institut, - excusez du peu ! - avait promis d'honorer la réunion de sa présence ; du moins l'amphitryon, sur les lettres d'invitation, l'avait-il laissé entendre.

Albert Brun, Victor Noir et moi, nous nous en fîmes chez le docteur. Pas plus de M. Babinet que sur la main, comme on dit.

Dix personnes autour d'une table faisaient tourner ce meuble, qui tourna mal ; trente autres, parmi lesquelles beaucoup de décorées, les regardaient.

Les Esprits, sans doute mal disposés, se firent tirer l'oreille pour parler. A peine daignèrent-ils imiter le cri de la scie, des marteaux de tonnelier et de forgeron frappant sur les futailles ou sur l'enclume. On les pria de chanter la Femme à barbe et J'ai du bon tabac, et ils ne chantèrent pas. On les somma de faire sauter en l'air une poire, et la poire ne sauta pas. »

Nous n'ajouterons rien à ce petit et spirituel récit.

Terminons par un extrait de la préface de l'auteur dans lequel la partie morale de ses idées est exposée :

« Le spiritisme n'a pas la prétention d'imposer sa croyance ; c'est par la persuasion seule qu'il espère arriver à son but, qui est le bien de l'humanité. Liberté de conscience : ainsi, je crois fermement à l'existence de l'âme et à son immortalité ; je crois aux peines et aux récompenses futures ; je crois aux manifestations des Esprits, c'est-à-dire aux âmes de ceux qui ont vécu sur cette terre ou dans d'autres mondes ; j'y crois en vertu du droit que mon voisin a de ne pas y croire ; mais il m'est aussi facile de lui prouver mon affirmation, qu'il lui est impossible de me prouver sa négation, car la négation des incrédules n'est pas une preuve. Le fait, disent-ils, est contraire aux lois connues. Eh bien ! c'est qu'il repose sur une loi inconnue : on ne peut connaître toutes les lois de la nature, car Dieu est grand et il peut tout !... »

Des personnes malveillantes ont fait courir le bruit que le Spiritisme était un obstacle aux progrès de la religion ; ces personnes, plus ignorantes que vraiment pieuses, ne connaissant nullement la doctrine, ne peuvent ni l'apprécier ni la juger.

Nous disons, nous, et de plus nous prouvons que l'enseignement des Esprits est très chrétien, qu'il s'appuie sur l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, la justice de Dieu et la morale du Christ. »

La citation de cette profession de foi par l'auteur sera suffisante pour faire connaître sa manière de voir. C'est au lecteur d'apprécier l'œuvre dont nous parlons.

En faisant ce compte rendu, nous avons voulu seulement constater un fait, c'est que dans notre province de Picardie, le Spiritisme avait rencontré un défenseur fervent et convaincu.

Nous n'admettons pas toutes les idées de l'auteur. Nous espérons qu'en vertu de sa douceur il ne se fâchera pas de notre franchise. Tant que la paix publique n'est pas troublée par des doctrines impies, tant que l'ordre social n'est pas ébranlé par des maximes subversives, notre tolérance fraternelle nous fera dire ce que nous disons ici du livre de M. Florent Loth :

Paix aux consciences ! Respect aux croyances du prochain !

M. A. Gabriel Rembault.

« Monsieur le Directeur,

Je vous serai obligé de vouloir bien insérer dans votre journal ma réponse à la critique de M. Gabriel Rembault sur mon Abrégé de la Doctrine spirite, article qui a paru le 29 décembre dernier.

Je ne veux pas soulever de polémique entre M. Gabriel Rembault et moi ; je ne suis pas à la hauteur de son talent d'écrivain, talent incontestable et que chacun lui reconnaît ; mais qu'il me permette de lui démontrer les raisons qui m'ont fait écrire mon livre.

Je dois reconnaître avant tout que la critique de M. Gabriel Rembault est courtoise et polie ; elle émane d'un homme convaincu, mais non pas irrité. Hélas ! que ne puis-je en dire autant des autres critiques qui lancent l'anathème aux Spirites par des insultes et des paroles grossières ! Je ne comprends rien à ce déploiement de haine et d'injures, à ces mots malsonnants de fous et de goujats qu'on nous jette à la face et qui n'inspirent aux honnêtes gens qu'un profond dégoût. Ces hommes intolérants savent cependant bien que, d'après les principes de notre société moderne, toutes les consciences sont libres et ont droit à un respect inviolable.

Pardonnez-moi cette digression, monsieur le Directeur, comme je pardonne à ces insulteurs ; je leur pardonne de tout mon cœur et je prie Dieu qu'il daigne les éclairer sur la charité. Ils devraient mieux pratiquer cette vertu évangélique envers leur prochain.

Je reviens à mon sujet :

C'est par l'étude, la méditation et surtout par la pratique, que j'ai acquis la preuve de certains faits physiques regardés jusqu'ici comme surnaturels ; c'est par le fluide universel que l'on peut expliquer les phénomènes du magnétisme. Ces phénomènes ne peuvent plus être contestés sérieusement aujourd'hui ; c'est grâce au même fluide que l'esprit franchit l'espace, qu'il possède la double vue, qu'il est doué de la pénétration éthérée, à laquelle ne saurait s'opposer l'opacité des corps. Ces phénomènes ne sont autres que l'affranchissement momentané de l'esprit. L'incrédulité, il est vrai, ne veut pas admettre ces phénomènes, mais des constatations authentiques et nombreuses ne permettent plus de les révoquer en doute.

Ainsi, toutes les merveilles dont on accuse le magnétisme et le Spiritisme ne sont simplement que des effets dont la cause réside dans les lois de la nature.

Et puisque M. Gabriel Rembault a cité un article du journal la Liberté, je me permettrai à mon tour de citer un extrait d'un livre tout nouveau (la Raison du Spiritisme), fruit des longues études d'un honorable magistrat ; il dit à la page 216 :

Dieu a-t-il jamais dérogé aux lois qu'il a instituées pour amener son œuvre à bonnes fins ? Celui qui a tout prévu n'a-t-il pas pourvu à tout ? Comment seriez-vous admis à prétendre que la médiumnité, la communication des Esprits ne soit pas conforme aux lois de la nature de l'homme ? Et si la révélation est la conséquence nécessaire de la médiumnité, pourquoi diriez-vous qu'elle est une dérogation à la loi de Dieu, alors qu'elle entrerait ostensiblement dans les vues de la Providence et de l'économie humaine ?

Je m'arrête après cette citation ; c'est un argument dans un sens opposé aux idées de M. Gabriel Rembault, et que je soumetts à l'appréciation de vos lecteurs.

En résumé, je suis d'accord avec lui quand il dit : Paix aux consciences ! Respect aux croyances du prochain !

Recevez, monsieur le Directeur, mes civilités empressées.

Florent Loth.

Saint-Sauflieu, le 16 janvier 1868. »

Il ressort du compte rendu ci-dessus que l'auteur de l'article ne connaissait pas le premier mot de la doctrine ; il la jugeait, comme tant d'autres, sur des ouï-dire, sans s'être donné la peine d'aller au fond de la question, et de soulever le manteau du ridicule dont une critique malveillante, ou plus ou moins intéressée, s'est plu à l'affubler. Il a fait comme le singe de la fable qui rejetait la noix, parce qu'il n'avait mordu que dans la coque verte. S'il en avait connu les premiers éléments, il n'aurait pas

supposé les Spiritistes assez simples pour croire à l'intelligence d'une table, pas plus qu'il ne croit lui-même à l'intelligence de la plume qui, entre ses mains, transmet les pensées de son propre esprit ; pas plus que lui les Spiritistes n'admettent que des objets matériels puissent être doués de la moindre intelligence ; mais, comme lui sans doute, ils admettent que ces mêmes objets peuvent être des instruments au service d'une intelligence. Le livre de M. Loth ne l'a pas convaincu, mais il lui a montré le côté sérieux et les tendances morales de la doctrine, et cela a suffi pour lui faire comprendre que la chose avait du bon et méritait au moins le respect dû aux croyances du prochain. Il a fait preuve d'une louable impartialité en insérant immédiatement la rectification qui lui est adressée par l'auteur.

Ce qui l'a touché, ce ne sont pas les faits de manifestations, dont du reste il est peu question dans ce livre, ce sont les tendances libérales et anti-rétrogrades, l'esprit de tolérance et de conciliation de la doctrine ; telle est, en effet, l'impression qu'elle produira sur tous ceux qui prendront la peine de l'étudier. Sans en accepter la partie expérimentale qui, pour les Spiritistes, est la preuve matérielle de la vérité de leurs principes, ils y verront un auxiliaire puissant pour la réforme des abus contre lesquels ils s'élèvent chaque jour. Au lieu de fanatiques d'un nouveau genre, ils verront dans tous les Spiritistes, dont le nombre augmente sans cesse, une armée qui combat pour le même but, avec d'autres armes, il est vrai ; mais que leur importent les moyens, si le résultat est le même ?

Leur ignorance des tendances du Spiritisme est telle, qu'ils ne savent pas même que c'est une doctrine libérale, émancipatrice de l'intelligence, ennemie de la foi aveugle, qui vient proclamer la liberté de conscience et le libre examen comme base essentielle de toute croyance sérieuse. Ils ne savent même pas que le premier il a inscrit sur son drapeau cette immortelle maxime : Hors la charité point de salut, principe d'union et de fraternité universelles, qui seul peut mettre un terme aux antagonismes des peuples et des croyances ; alors qu'ils le croient puérilement absorbé par une table qui tourne, ils ne se doutent pas que l'enfant a quitté le jouet pour l'armure, qu'il a grandi et qu'il embrasse maintenant toutes les questions qui intéressent le progrès de l'humanité. Il ne manque à ses adversaires désintéressés et de bonne foi que de le connaître pour le juger autrement qu'ils ne le font. S'ils réfléchissaient à la rapidité de sa propagation que rien n'a pu entraver, ils se diraient que ce ne peut être l'effet d'une idée complètement creuse et que, ne renfermât-il qu'une seule vérité, si cette vérité est capable de remuer tant de consciences, elle mérite d'être prise en considération ; que s'il cause tant d'effroi dans un certain monde, c'est qu'on ne l'y considère pas comme une vaine fumée.

L'article rapporté ci-dessus constate en outre un fait important, c'est que l'interdit lancé contre ce petit livre par le clergé des campagnes a servi à le propager, ce qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, tant est puissant l'attrait du fruit défendu. L'auteur de l'article pense avec raison que, s'il était condamné par la congrégation de l'Index qui siège à Rome, il acquerrait une notoriété à laquelle M. Loth n'a pas dû prétendre. Il ignore que les ouvrages fondamentaux de la doctrine ont eu ce privilège, et que c'est aux foudres lancées contre la doctrine au nom de cet Index que ces livres ont dû d'être recherchés dans des milieux où ils étaient inconnus. On s'est fait cette réflexion toute naturelle que, plus on tonnait fort, plus la chose devait être importante ; on les a lus d'abord par curiosité, puis, comme on y a trouvé de bonnes choses, on les a acceptées. Ceci est de l'histoire.

Allan Kardec

Mars 1868

Commentaire sur les messies du Spiritisme

Voir le numéro de février 1868

Plusieurs questions nous ayant été adressées au sujet des communications sur les messies, publiées dans le dernier numéro de la Revue, nous croyons devoir les compléter par quelques développements qui en feront mieux comprendre le sens et la portée.

1° La première de ces communications portant recommandation de la tenir secrète jusqu'à nouvel ordre, quoique la même chose fût enseignée dans différentes contrées, sinon quant à la forme et aux circonstances du détail, du moins pour le fond de l'idée, on nous a demandé si les Esprits, d'un consentement général, avaient reconnu l'urgence de cette publication, ce qui aurait une signification d'une certaine gravité.

L'opinion de la majorité des Esprits est un contrôle puissant pour la valeur des principes de la doctrine, mais qui n'exclut pas celui du jugement et de la raison, dont tous les Esprits sérieux recommandent sans cesse de faire usage. Lorsque l'enseignement se généralise spontanément sur une question dans un sens déterminé, c'est un indice certain que cette question est arrivée à son temps ; mais l'opportunité, dans le cas dont il s'agit, n'est pas une question de principe, et nous n'avons pas cru devoir attendre l'avis de la majorité pour cette publication dès lors que l'utilité nous en était démontrée. Il y aurait de la puérilité à croire que, faisant abnégation de notre initiative, nous n'obéissions, en instrument passif, qu'à une pensée qui s'imposerait à nous.

L'idée de la venue d'un ou de plusieurs messies était à peu près générale, mais envisagée à des points de vue plus ou moins erronés, par suite des circonstances de détail contenues dans certaines communications, et d'une assimilation trop littérale, de la part de quelques-uns, avec les paroles de l'Évangile sur le même sujet. Ces erreurs pouvaient avoir des inconvénients matériels dont les symptômes se faisaient déjà sentir. Il importait donc de ne pas les laisser s'accréditer ; c'est pourquoi nous avons jugé utile de faire connaître le véritable sens dans lequel cette prévision était entendue par la majorité des Esprits, rectifiant ainsi, par l'enseignement général, ce que l'enseignement isolé pouvait avoir de partiellement défectueux.

2° On a dit que les messies du Spiritisme venant après sa constitution, leur rôle ne serait que secondaire, et l'on s'est demandé si c'était bien là le caractère des messies. Celui que Dieu charge d'une mission peut-il venir utilement quand l'objet de la mission est accompli ? Ne serait-ce pas comme si Christ fût venu après l'établissement du christianisme, ou comme si l'architecte chargé de la construction d'une maison arrivait quand la maison serait bâtie ?

La révélation spirite devait s'accomplir dans des conditions différentes de ses aînées, parce que les conditions de l'humanité ne sont plus les mêmes. Sans revenir sur ce qui a été dit au sujet des caractères de cette révélation, nous rappelons qu'au lieu d'être individuelle, elle devait être collective, et tout à la fois le produit de l'enseignement des Esprits et du travail intelligent de l'homme ; elle ne devait pas être localisée, mais prendre racine simultanément sur tous les points du globe. Ce travail s'accomplit sous la direction des grands Esprits qui ont reçu mission de présider à la régénération de l'humanité. S'ils ne coopèrent pas à l'œuvre comme incarnés, ils n'en dirigent pas moins les travaux comme Esprits, ainsi que nous en avons la preuve. Leur rôle de messies n'est donc point effacé, puisqu'ils le remplissent avant leur incarnation, et il n'en est que plus grand. Leur action, comme Esprits, est même plus efficace, parce qu'ils peuvent l'étendre partout, tandis que, comme incarnés, elle est nécessairement circonscrite. Aujourd'hui ils font, comme Esprits, ce que Christ faisait comme homme : ils enseignent, mais par les mille voix de la médiumnité ; ils viendront ensuite faire comme hommes ce que Christ n'a pu faire : installer leur doctrine.

L'installation d'une doctrine appelée à régénérer le monde ne peut être l'œuvre d'un jour, et la vie d'un homme n'y suffirait pas. Il faut d'abord élaborer les principes, ou si l'on veut confectionner

l'instrument ; puis déblayer le terrain des obstacles et poser les premières assises. Que feraient ces Esprits sur la terre pendant le travail en quelque sorte matériel du défrichage ? Leur vie s'userait dans la lutte. Ils viendront donc plus utilement quand l'œuvre sera élaborée et le terrain préparé ; à eux alors incombera de mettre la dernière main à l'édifice et de le consolider ; en un mot, de faire fructifier l'arbre qui aura été planté. Mais, en attendant, ils ne sont pas inactifs : ils dirigent les travailleurs ; l'incarnation ne sera donc qu'une phase de leur mission. Le Spiritisme seul pouvait faire comprendre la coopération des Esprits de l'erraticité à une œuvre terrestre.

3° On a demandé, en outre, s'il n'y aurait pas à craindre que l'annonce de ces messies ne tentât des ambitieux qui se donneraient de prétendues missions, et réaliseraient cette prédiction : Il y aura de faux christes et de faux prophètes ?

A cela la réponse est bien simple ; elle est tout entière dans le chapitre XXI de l'Evangile selon le Spiritisme. En lisant ce chapitre on verra que le rôle de faux christ n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer, car c'est ici le cas de dire que l'habit ne fait pas le moine. De tout temps il y a eu des intrigants qui ont voulu se faire passer pour ce qu'ils n'étaient pas ; ils peuvent sans doute imiter la forme extérieure ; mais, quand il s'agit de justifier le fond, il en advient d'eux comme de l'âne vêtu de la peau du lion.

Le bon sens dit que Dieu ne peut choisir ses messies parmi les Esprits vulgaires, mais parmi ceux qu'il sait capables d'accomplir ses desseins. Celui qui prétendrait avoir reçu une telle faveur devrait donc la justifier par l'éminence de ses capacités et de ses vertus, et sa présomption serait le premier démenti donné à ces mêmes vertus. Que dirait-on d'un rimailleux qui se donnerait pour le prince des poètes ? Se donner pour christ ou messie serait se dire l'homme le plus vertueux de l'univers, et l'on n'est pas vertueux quand on n'est pas modeste.

On simule, il est vrai, la vertu par l'hypocrisie ; mais il est une chose qui défie toute imitation : c'est le génie, parce qu'il doit s'affirmer par des œuvres positives ; quant à la vertu de parade, c'est une comédie qu'on ne peut jouer longtemps sans se trahir. Au premier rang des qualités morales qui distinguent le véritable missionnaire de Dieu, il faut placer l'humilité sincère, le dévouement sans bornes et sans arrière-pensée, le désintéressement matériel et moral absolu, l'abnégation de la personnalité, vertus par lesquelles ne brillent ni les ambitieux, ni les charlatans, qui recherchent avant tout la gloire ou le profit. Ils peuvent avoir de l'intelligence ; il leur en faut pour réussir par l'intrigue ; mais ce n'est pas cette intelligence qui place l'homme au-dessus de l'humanité terrestre. Si Christ revenait s'incarner sur la terre, il y reviendrait avec toutes ses vertus. Si donc quelqu'un se donnait pour lui, il devrait l'égaliser en tout ; une seule qualité de moins suffirait pour dévoiler l'imposture.

De même qu'on reconnaît la qualité de l'arbre à son fruit, on reconnaîtra les vrais messies à la qualité de leurs œuvres, et non à leurs prétentions. Ce ne sont pas eux qui se proclameront, car peut-être ils s'ignoreront eux-mêmes ; plusieurs pas seront sur la terre, sans avoir été reconnus ; c'est en voyant ce qu'ils auront été et ce qu'ils auront fait que les hommes se diront, comme ils ont dit du Christ : Celui-là devait être un messie.

Il y a cent pierres de touche pour reconnaître les messies et les prophètes de contrebande. La définition du caractère de ceux qui sont véritables est plutôt faite pour décourager les contrefacteurs que pour les exciter à jouer un rôle qu'ils ne sont pas de force à remplir, et ne leur vaudrait que des déboires. C'est en même temps donner à ceux qu'ils tenteraient d'abuser les moyens d'éviter d'être dupes de leur fourberie.

4° Quelques personnes ont paru craindre que la qualification de messie ne répandît sur la doctrine spirite un vernis de mysticisme.

Pour qui connaît la doctrine, elle est d'un bout à l'autre une protestation contre le mysticisme, puisqu'elle tend à ramener toutes les croyances sur le terrain positif des lois de la nature. Mais, parmi ceux qui ne la connaissent pas, il y a des gens pour lesquels tout ce qui sort de l'humanité tangible est mystique ; pour eux, adorer Dieu, prier, croire à la Providence c'est être mystique. Nous n'avons pas à nous préoccuper de leur opinion.

Le mot messie est employé, par le Spiritisme, dans son acception littérale de messenger, envoyé, abstraction faite de l'idée de rédemption et de mystère particulière aux cultes chrétiens. Le Spiritisme n'a pas à discuter ces dogmes qui ne sont pas de son ressort ; il dit le sens dans lequel il emploie ce mot pour éviter toute méprise, laissant chacun croire selon sa conscience, qu'il ne cherche point à troubler.

Pour le Spiritisme, donc, tout Esprit incarné en vue d'accomplir une mission spéciale auprès de l'humanité est un messie, dans l'acception générale du mot, c'est-à-dire un missionnaire ou envoyé, avec cette différence, toutefois, que le mot messie implique plus particulièrement l'idée d'une mission directe de la divinité, et par suite celle de la supériorité de l'Esprit et de l'importance de la mission ; d'où il suit qu'il y a une distinction à faire entre les messies proprement dits, et les Esprits simples missionnaires. Ce qui les distingue, c'est que, pour les uns, la mission est encore une épreuve, parce qu'ils peuvent y faillir, tandis que pour les autres c'est un attribut de leur supériorité. Au point de vue de la vie corporelle, les messies rentrent dans la catégorie des incarnations ordinaires d'Esprits, et le mot n'a aucun caractère de mysticité.

Toutes les grandes époques de rénovation ont vu paraître des messies chargés de donner l'impulsion au mouvement régénérateur et de le diriger. L'époque actuelle, étant celle d'une des plus grandes transformations de l'humanité, aura aussi ses messies qui y président déjà comme Esprits, et achèveront leur mission comme incarnés. Leur venue ne sera marquée par aucun prodige, et Dieu, pour les faire reconnaître, ne troublera pas l'ordre des lois de la nature. Aucun signe extraordinaire n'apparaîtra dans le ciel ni sur la terre, et on ne les verra pas descendre des nuées accompagnées des anges. Ils naîtront, vivront et mourront comme le commun des hommes, et leur mort ne sera annoncée au monde ni par des tremblements de terre, ni par l'obscurcissement du soleil ; aucun signe extérieur ne les distinguera, pas plus que Christ n'était distingué des autres hommes de son vivant. Rien donc ne les signalera à l'attention publique que la grandeur de leurs œuvres, la sublimité de leurs vertus, et la part active et féconde qu'ils prendront à la fondation du nouvel ordre de choses. L'antiquité païenne en eût fait des dieux ; l'histoire les placera au Panthéon des grands hommes, des hommes de génie, mais surtout parmi les hommes de bien dont la postérité honorera la mémoire.

Tels seront les messies du Spiritisme ; grands hommes parmi les hommes, grands Esprits parmi les Esprits, ils marqueront leur passage par les prodiges de l'intelligence et de la vertu, qui attestent la vraie supériorité, bien plus que la production d'effets matériels que le premier venu peut accomplir. Ce tableau un peu prosaïque fera peut-être tomber quelques illusions ; mais c'est ainsi que les choses se passeront, tout naturellement, et les résultats n'en seront pas moins importants pour n'être pas entourés des formes idéales et quelque peu merveilleuses dont certaines imaginations se plaisaient à les entourer.

Nous avons dit les messies, parce qu'en effet les prévisions des Esprits annoncent qu'il y en aura plusieurs, ce qui n'a rien d'étonnant d'après le sens attaché à ce mot, et en raison de la grandeur de la tâche, puisqu'il s'agit, non de l'avancement d'un peuple ou d'une race, mais de la régénération de l'humanité entière. Combien y en aura-t-il ? Les uns disent trois, d'autres plus, d'autres moins, ce qui prouve que la chose est dans les secrets de Dieu. L'un d'eux aura-t-il la suprématie ? C'est encore ce qu'il importe peu, ce qu'il serait même dangereux de savoir d'avance.

La venue des Messies, comme fait général, est annoncée, parce qu'il était utile qu'on en fût prévenu ; c'est un gage d'avenir et un sujet de tranquillité, mais les individualités ne doivent se révéler que par leurs actes. Si quelqu'un doit abriter l'enfance de l'un d'eux, il le fera inconsciemment, comme pour le premier venu ; il l'assistera et le protégera par pure charité, sans y être sollicité par un sentiment d'orgueil, dont il ne pourrait peut-être pas se défendre, qui glisserait à son insu dans son cœur, et lui ferait perdre le fruit de son action ; son dévouement ne serait peut-être pas aussi désintéressé moralement qu'il se le figurerait lui-même.

La sécurité du prédestiné exige en outre qu'il soit couvert d'un voile impénétrable, car il aura ses Hérodes ; or un secret n'est jamais mieux gardé que lorsqu'il n'est connu de personne. Nul donc ne doit connaître sa famille, ni le lieu de sa naissance, et les Esprits vulgaires eux-mêmes ne le savent

pas. Aucun ange ne viendra annoncer sa venue à sa mère, parce qu'elle ne doit point faire de différence entre lui et ses autres enfants ; des mages ne viendront point l'adorer à son berceau et lui offrir de l'or et de l'encens, car il ne doit être salué que lorsqu'il aura fait ses preuves. Il sera protégé par les invisibles chargés de veiller sur lui, et conduit à la porte où il doit frapper, et le maître de la maison ne connaîtra pas celui qu'il recevra à son foyer.

Jésus a dit en parlant du nouveau Messie : « Si quelqu'un vous dit : Christ est ici ou il est là, » n'y allez pas, car il n'y sera pas. » Il faut donc se défier des fausses indications qui ont pour but de donner le change en vue de le faire chercher où il n'est pas. Puisqu'il n'est pas permis aux Esprits de révéler ce qui doit rester secret, toute communication circonstanciée sur ce point doit être tenue pour suspecte, ou comme une épreuve pour celui qui la reçoit.

Peu importe donc le nombre des messies ; Dieu seul sait ce qui est nécessaire ; mais ce qui est indubitable, c'est qu'à côté des messies proprement dits, des Esprits supérieurs en nombre illimité s'incarneront, ou sont déjà incarnés, avec missions spéciales pour les seconder. Il en surgira dans toutes les classes, dans toutes les positions sociales, dans toutes les sectes et chez tous les peuples ; il y en aura dans les sciences, dans les arts, dans la littérature, dans la politique, dans les chefs d'états, partout enfin où leur influence pourra être utile à la diffusion des idées nouvelles, et aux réformes qui en seront la conséquence. L'autorité de leur parole sera d'autant plus grande qu'elle sera fondée sur l'estime et la considération dont ils seront entourés.

Mais, dira-t-on, dans cette foule de missionnaires de tous rangs, comment distinguer les messies ? Qu'importe qu'on les distingue ou non ! Ils ne viennent pas sur la terre pour s'y faire adorer, ni pour recevoir les hommages des hommes. Ils ne porteront donc aucun signe sur le front ; mais de même qu'à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier, on dira après leur départ : Celui-là qui a fait le plus de bien doit être le plus grand.

Le Spiritisme étant le principal élément régénérateur, il importait que l'instrument fût prêt quand viendront ceux qui doivent s'en servir. C'est le travail qui s'accomplit en ce moment, et qui les précède de peu ; mais il faut auparavant que la herse ait passé sur la terre pour la purger des herbes parasites qui étoufferaient le bon grain.

C'est le vingtième siècle surtout qui verra fleurir les grands apôtres du Spiritisme, et qui pourra être appelé le siècle des messies. Alors l'ancienne génération aura disparu, et la nouvelle sera dans toute sa force ; l'humanité, remise de ses convulsions, formée d'éléments nouveaux ou régénérés, entrera définitivement et paisiblement dans la phase du progrès moral qui doit élever la terre dans la hiérarchie des mondes.

Correspondance inédite de Lavater avec l'Impératrice Marie de Russie

Les Spiritistes sont nombreux à Saint-Pétersbourg, et ils comptent parmi eux des hommes sérieux très éclairés, qui comprennent le but et la haute portée humanitaire de la doctrine. L'un d'eux, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, a bien voulu nous adresser un document d'autant plus précieux pour l'histoire du Spiritisme, qu'il était inconnu, et qu'il touche aux plus hautes régions sociales. Voici ce que dit notre honorable correspondant dans sa lettre d'envoi :

« La bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg a publié, en 1858, à un très petit nombre d'exemplaires, un recueil de lettres inédites du célèbre physionomiste Lavater ; ces lettres, jusqu'alors inconnues en Allemagne, ont été adressées à l'impératrice Marie de Russie, épouse de Paul Ier et aïeule de l'empereur régnant. La lecture de ces lettres m'a frappé par les idées philosophiques, éminemment spiritistes, qu'elles renferment, sur les rapports qui existent entre le monde visible et le monde invisible, la médiumnité intuitive et l'influence des fluides qui la produisent.

Présumant que ces lettres, probablement inconnues en France, pourraient intéresser les Spiritistes éclairés de ce pays, en leur apprenant que leurs convictions intimes étaient partagées par l'éminent philosophe suisse et deux têtes couronnées, je prends la liberté, monsieur, de vous envoyer ci-joint

la traduction exacte et presque littérale de ces lettres, que vous jugerez peut-être opportun d'insérer dans votre savante et si intéressante publication mensuelle.

Je profite de cette occasion, monsieur, pour vous exprimer les sentiments de ma profonde et parfaite estime, partagée par les Spiritistes sincères de tous les pays, qui savent dignement apprécier les services éminents que votre zèle infatigable a rendus au développement scientifique et à la propagation de la sublime et si consolante doctrine spirite. Cette troisième révélation aura pour conséquence la régénération, le progrès moral et la consolidation de la foi dans la pauvre humanité, malheureusement fourvoyée, et qui flotte entre le doute et l'indifférence en matière de religion et de morale. » - W. de F.

Nous publions intégralement le manuscrit de M. de F. Son étendue nous oblige à en faire l'objet de trois articles.

PRÉAMBULE

Au château grand-ducal de Pawlowsk, situé à vingt-quatre verstes de Pétersbourg, où l'empereur Paul de Russie passa les plus heureuses années de sa vie, et qui, dans la suite, devint la résidence favorite de l'impératrice Marie, son auguste veuve, véritable bienfaitrice de l'humanité souffrante, se trouve une bibliothèque choisie, fondée par le couple impérial, dans laquelle, entre beaucoup de trésors scientifiques et littéraires, se trouve un paquet de lettres autographes de Lavater, restées inconnues aux biographes du célèbre physionomiste.

Ces lettres sont datées de Zurich, en 1798. Seize ans auparavant, Lavater avait eu l'occasion de faire, à Zurich et à Schaffouse, la connaissance du comte et de la comtesse du Nord (c'est sous ce titre que le grand-duc de Russie et son épouse voyageaient alors en Europe), et, de 1796 à 1800, il envoyait en Russie, à l'adresse de l'impératrice Marie, des réflexions sur la physionomie, auxquelles joignait des lettres ayant pour but de dépeindre l'état de l'âme après la mort.

Dans ces lettres, Lavater prend pour point de départ qu'une âme, ayant quitté son corps, inspire ses idées à un homme de son choix, apte à la lumière (lichtfæhig), et lui fait écrire des lettres adressées à un ami laissé sur la terre, pour l'instruire de l'état dans lequel elle se trouve.

Ces lettres inédites de Lavater furent découvertes pendant une révision de la bibliothèque grand-ducale, par le docteur Minzloff, bibliothécaire de la bibliothèque impériale de Pétersbourg et mise en ordre par ce dernier. Avec l'autorisation du possesseur actuel château du Pawlowsk, S. A. I. le grand-duc Constantin, et sous les auspices éclairés du baron de Korff, actuellement membre du conseil de l'empire, ancien directeur en chef de cette bibliothèque qui lui doit ses plus notables améliorations, elles furent publiées en 1858, à Pétersbourg, sous le titre : Johann-Kaspar Lavater's briefe, an die kaiserin Maria Feodorowna, gemahlin kaiser Paul I von Russland (Lettres de Jean-Gaspard Lavater à l'impératrice Marie Féodorowna, épouse de l'empereur Paul I de Russie. Cet ouvrage fut imprimé aux frais de la bibliothèque impériale, et offert en hommage au sénat de l'Université de Iéna, à l'occasion du 300^e anniversaire de sa fondation.

Ces lettres, au nombre de six, présentent le plus haut intérêt, en ce qu'elles prouvent positivement que les idées spiritistes, et notamment celles de la possibilité des rapports entre le monde spirituel et le monde matériel, germaient en Europe il y a bientôt soixante et dix ans, et que non seulement le célèbre physionomiste avait la conviction de ces rapports, mais qu'il était lui-même ce que, dans le Spiritisme, on appelle un médium intuitif, c'est-à-dire un homme recevant par intuition les idées des Esprits et transcrivant leurs communications. Les lettres d'un ami défunt que Lavater avait jointes à ses propres lettres, sont éminemment spiritistes ; elles développent et éclairent, d'une manière aussi ingénieuse que spirituelle, les idées fondamentales du Spiritisme, et viennent à l'appui de tout ce que cette doctrine offre de plus rationnel, de plus profondément philosophique, religieux et consolant pour l'humanité. Les personnes qui ne connaissent pas le Spiritisme, pourront supposer que ces lettres d'un Esprit à son ami sur la terre, ne sont qu'une forme poétique que Lavater donne à ses propres idées spiritualistes ; mais ceux qui sont initiés aux vérités du Spiritisme, les retrouveront dans ces communications, telles qu'elles ont été et sont encore données par les Esprits, par l'entremise de différents médiums intuitifs, auditifs, écrivains, parlants, extatiques, etc. Il n'est pas

naturel de supposer que Lavater ait pu concevoir lui-même et exposer avec une si grande lucidité et tant de précision, des idées abstraites et si élevées sur l'état de l'âme après la mort et ses moyens de communication avec les Esprits incarnés, c'est-à-dire les hommes. Ces idées ne pouvaient provenir que des Esprits désincarnés eux-mêmes. Il est indubitable que l'un deux, ayant gardé des sentiments d'affection pour un ami encore habitant de la terre, lui a donné, par l'intermédiaire d'un médium intuitif (peut-être Lavater lui-même était-il cet ami), des notions sur ce sujet, pour l'initier aux mystères de la tombe dans la mesure de ce qu'il est permis à un Esprit de dévoiler aux hommes, et de ce que ces derniers sont en état de comprendre.

Nous donnons ici la traduction exacte des lettres de Lavater, écrites en allemand, ainsi que celle des communications d'outre-tombe, qu'il adressait à l'impératrice Marie, d'après le désir que celle-ci avait exprimé de connaître les idées du philosophe allemand sur l'état de l'âme après la mort du corps.

LETTRE PREMIÈRE SUR L'ÉTAT DE L'ÂME APRÈS LA MORT

Idées générales

Très vénérée Marie de Russie !

Daignez m'accorder la permission de ne pas vous donner le titre de majesté, qui vous est dû de la part du monde, mais ne s'harmonise pas avec la sainteté du sujet dont vous avez désiré que je vous entretinsse, et afin de pouvoir vous écrire avec franchise et toute liberté.

Vous désirez connaître quelques-unes des mes idées sur l'état des âmes après la mort.

Malgré le peu qu'il est donné au plus sage et au plus docte d'entre nous d'en savoir, puisqu'aucun de ceux qui sont partis pour le pays inconnu n'en est revenu, l'homme pensant, le disciple de Celui qui est descendu chez nous du ciel, est pourtant en état d'en dire autant qu'il nous est nécessaire de savoir pour nous encourager, nous tranquilliser et nous faire réfléchir.

Pour cette fois-ci je me bornerai à vous exposer, à ce sujet, quelques-unes des idées les plus générales.

Je pense qu'il doit exister une grande différence entre l'état, la manière de penser et de sentir d'une âme séparée de son corps matériel, et l'état dans lequel elle se trouvait pendant son union avec ce dernier. Cette différence doit être au moins aussi grande que celle qui existe entre l'état d'un enfant nouveau-né et celui d'un enfant vivant dans le sein de sa mère.

Nous sommes liés à la matière, et ce sont nos sens et nos organes qui donnent à notre âme les perceptions et l'entendement.

D'après la différence qui existe entre la construction du télescope, du microscope et des lunettes, dont se servent nos yeux pour voir, les objets que nous regardons par leur entremise nous apparaissent sous une forme différente. Nos sens sont les télescopes, les microscopes et les lunettes nécessaires à notre vie actuelle, qui est une vie matérielle.

Je pense que le monde visible doit disparaître pour l'âme séparée de son corps, tout comme il lui échappe pendant le sommeil. Ou bien le monde, que l'âme entrevoyait pendant son existence corporelle, doit apparaître à l'âme dématérialisée sous un aspect tout autre.

Si, pendant quelque temps, elle pouvait rester sans corps, le monde matériel n'existerait pas pour elle. Mais si elle est, aussitôt après avoir quitté son corps, ce que je trouve très vraisemblable, pourvue d'un corps spirituel, qu'elle aurait retiré de son corps matériel, le nouveau corps lui donnera indispensablement une tout autre perception des choses. Si, ce qui peut aisément arriver aux âmes impures, ce corps restait, pendant quelque temps, imparfait et peu développé, tout l'univers apparaîtrait à l'âme dans un état trouble, comme vu à travers un verre dépoli.

Mais si le corps spirituel, le conducteur et l'intermédiaire de ses nouvelles impressions, était ou devenait plus développé ou mieux organisé, le monde de l'âme lui paraîtrait, d'après la nature et les qualités de ses nouveaux organes, ainsi que d'après le degré de son harmonie et de sa perfection, plus régulier et plus beau.

Les organes se simplifient, acquièrent de l'harmonie entre eux et sont plus appropriés à la nature, au caractère, aux besoins et aux forces de l'âme, selon qu'elle se concentre, s'enrichit et s'épure ici-bas,

en poursuivant un seul but et agissant dans un sens déterminé. L'âme perfectionne elle-même, en existant sur la terre, les qualités du corps spirituel, du véhicule dans lequel elle continuera d'exister après la mort de son corps matériel, et qui lui servira d'organe pour concevoir, sentir et agir dans sa nouvelle existence. Ce nouveau corps approprié à sa nature intime, la rendra pure, aimante, vivace et apte à mille belles sensations, impressions, contemplations, actions et jouissances.

Tout ce qu'on peut, et tout ce que nous ne pouvons pas encore dire sur l'état de l'âme après la mort, se basera toujours sur ce seul axiome permanent et général : L'homme récolte ce qu'il a semé.

Il est difficile de trouver un principe plus simple, plus clair, plus abondant et plus propre à être appliqué à tous les cas possibles.

Il existe une loi générale de la nature, étroitement liée, même identique, au principe ci-dessus mentionné, concernant l'état de l'âme après la mort, une loi équivalente dans tous les mondes, dans tous les états possibles, dans le monde matériel et dans le monde spirituel, visible et invisible, savoir :

« Ce qui se ressemble tend à se réunir. Tout ce qui est identique s'attire réciproquement, s'il n'existe pas d'obstacles qui s'opposent à leur union. »

Toute la doctrine sur l'état de l'âme après la mort est basée sur ce simple principe ; tout ce que nous appelons ordinairement : jugement préalable, compensation, félicité suprême, damnation, peut être expliqué de cette manière : « Selon que tu as semé le bien en toi-même, en d'autres et en dehors de toi, tu appartiendras à la société de ceux qui, comme toi, ont semé le bien en eux-mêmes et en dehors d'eux ; tu jouiras de l'amitié de ceux auxquels tu as ressemblé dans leur manière de semer le bien. »

Chaque âme séparée de son corps, délivrée des chaînes de la matière, s'apparaît à elle-même telle qu'elle est en réalité. Toutes les illusions, toutes les séductions qui l'empêchaient de se reconnaître et de voir ses forces, ses faiblesses et ses défauts disparaîtront. Elle éprouvera une tendance irrésistible à se diriger vers les âmes qui lui ressemblent et à s'éloigner de celles qui lui sont dissemblables. Son propre poids intérieur, comme obéissant à la loi de la gravitation, l'attirera dans des abîmes sans fond (au moins c'est ainsi que cela lui semblera) ; ou bien, d'après le degré de sa pureté, elle s'élancera, comme une étincelle emportée par sa légèreté dans les airs, et passera rapidement dans les régions lumineuses, fluidiques et éthérées.

L'âme se donne à elle-même un poids qui lui est propre, par son sens intérieur ; son état de perfection la pousse en avant, en arrière ou de côté ; son propre caractère, moral ou religieux, lui inspire certaines tendances particulières. Le bon s'élèvera vers les bons ; le besoin qu'il ressent du bien l'attirera vers eux. Le méchant est forcément poussé vers les méchants. La chute précipitée des âmes grossières, immorales et irrégieuses vers des âmes qui leur ressemblent, sera tout aussi rapide et inévitable que la chute d'une enclume dans un abîme, quand rien ne l'arrête.

C'est assez pour cette fois-ci.

Zurich, 1. VIII. 1798

Jean-Gaspar Lavater.

Avec la permission de Dieu, la suite tous les huit jours.

LETTRE DEUXIÈME

Les besoins éprouvés par l'esprit humain, durant son exil dans le corps matériel, restent les mêmes aussitôt après qu'il l'a quitté. Sa félicité consistera dans la possibilité de pouvoir satisfaire ses besoins spirituels ; sa damnation dans l'impossibilité de pouvoir satisfaire ses appétits charnels, dans un monde moins matériel.

Les besoins non satisfaits constituent la damnation ; leur satisfaction constitue la félicité suprême.

Je voudrais dire à chaque homme : « Analyse la nature de tes besoins ; donne-leur leur véritable nom ; demande à toi-même : sont-ils admissibles dans un monde moins matériel ? Peuvent-ils y trouver leur satisfaction ? Et si véritablement ils pouvaient y être contents, seraient-ils de ceux qu'un Esprit intellectuel et immortel puisse avouer honorablement et en désirer la satisfaction, sans ressentir une honte profonde devant d'autres êtres intellectuels et immortels comme lui ?

Le besoin que ressent l'âme de satisfaire les aspirations spirituelles d'autres âmes immortelles ; de leur procurer les pures jouissances de la vie, de leur inspirer l'assurance de la continuation de leur existence après la mort, de coopérer par là au grand plan de la sagesse et de l'amour suprêmes, le progrès acquis par cette noble activité, si digne de l'homme, ainsi que le désir désintéressé du bien, donnent aux âmes humaines l'aptitude, et, partant, le droit d'être reçues dans les groupes et les cercles d'Esprits plus élevés, plus purs, plus saints.

Quand nous avons, très vénérée impératrice, l'intime persuasion que le besoin le plus naturel, et pourtant bien rare, qui puisse naître dans une âme immortelle : celui de Dieu, la nécessité de s'en approcher de plus en plus sous tous les rapports, et de ressembler au Père invisible de toutes les créatures, est une fois devenu prédominant en nous, oh ! alors, nous ne devons pas éprouver la moindre crainte concernant notre état futur, quand la mort nous aura débarrassé de notre corps, ce mur épais qui nous cachait Dieu. Ce corps matériel qui nous séparait de lui est abattu, et le voile qui nous dérobaient la vue du plus saint des saints est déchiré. L'Être adorable que nous aimions au-dessus de tout, avec toutes ses grâces resplendissantes, aura alors libre entrée dans notre âme affamée de lui et le recevant avec joie et amour.

Aussitôt que l'amour sans bornes pour Dieu aura pris le dessus dans notre âme, par suite des efforts qu'elle aura faits pour s'en approcher et lui ressembler dans son amour vivifiant de l'humanité, et par tous les moyens qu'elle avait en son pouvoir, cette âme, débarrassée de son corps, passant nécessairement par bien des degrés pour se perfectionner toujours davantage, montera avec une facilité et une rapidité étonnantes vers l'objet de sa plus profonde vénération et de son amour illimité, vers la source inépuisable et la seule suffisante pour la satisfaction de tous ses besoins, de toutes ses aspirations.

Aucun œil faible, malade ou voilé, n'est en état de regarder le soleil en face ; de même aucun Esprit non épuré, encore enveloppé du brouillard matériel dont une vie exclusivement matérielle l'entourait, même au moment de sa séparation du corps, ne serait en état de supporter la vue du plus pur soleil des Esprits, dans sa clarté resplendissante, son symbole, son foyer, d'où s'échappent ces flots de lumière qui pénètrent même les êtres finis du sentiment de leur infinité.

Qui mieux que vous, madame, sait que les bons ne sont attirés que par les bons ! Que seules les âmes élevées savent jouir de la présence d'autres âmes d'élite ! Tout homme connaissant la vie et les hommes, celui qui souvent fut obligé de se trouver dans la société de ces flatteurs malhonnêtes, efféminés, manquant de caractère, toujours empressés à relever et faire valoir la parole la plus insignifiante, la moindre allusion de ceux dont ils briguent la faveur, ou bien de ces hypocrites, tâchant de pénétrer astucieusement les idées des autres, pour les interpréter ensuite dans un sens tout à fait contraire, celui-là, dis-je, doit savoir combien ces âmes viles et esclaves s'embarrassent subitement d'une simple parole prononcée avec fermeté et dignité ; combien un seul regard sévère les confond, en leur faisant sentir profondément qu'on les connaît et qu'on les juge à leur juste valeur ! Comme il leur devient pénible alors de supporter la présence d'un honnête homme ! Aucune âme fourbe et hypocrite n'est heureuse par le contact d'une âme probe et énergique qui la pénètre. Chaque âme impure ayant quitté son corps, doit, selon sa nature intime, comme poussée par une puissance occulte et invincible, fuir la présence de tout être pur et lumineux, pour lui dérober, autant que possible, la vue de ses nombreuses imperfections qu'elle n'est pas en état de cacher à elle-même, ni à d'autres.

Quand même il ne serait pas écrit : « Personne, sans être épuré, ne pourra voir le Seigneur, » ce serait parfaitement dans l'ordre des choses. Une âme impure se trouve dans une impossibilité absolue d'entrer en rapport quelconque avec une âme pure, ni de ressentir pour elle la moindre sympathie. Une âme effrayée de la lumière ne peut, par cela même, être attirée par la source de la lumière. La clarté privée de toute obscurité doit la brûler comme un feu dévorant.

Et quelles sont les âmes, madame, que nous appelons impures ? Je pense que ce sont celles dans lesquelles le désir de s'épurer, de se corriger, de se perfectionner, n'a jamais prédominé. Je pense que ce sont celles qui ne se sont pas soumises au principe élevé du désintéressement en toutes choses ; celles qui se sont choisies elles-mêmes pour centre unique de tous leurs désirs et de toutes

leurs idées ; celles qui se regardent comme le but de tout ce qui est en dehors d'elles, qui ne cherchent que le moyen de satisfaire leurs passions et leurs sens ; celles enfin dans lesquelles règnent l'égoïsme, l'orgueil, l'amour-propre et l'intérêt personnel, qui veulent servir deux maîtres qui se contredisent, et cela simultanément.

De pareilles âmes doivent se trouver, je pense, après leur séparation d'avec leur corps, dans le misérable état d'une horrible contemplation d'elles-mêmes ; ou bien, ce qui revient au même, du mépris profond qu'elles ressentent pour elles-mêmes, et être entraînées par une force irrésistible vers l'affreuse société d'autres âmes égoïstes, se condamnant elles-mêmes sans cesse.

C'est l'égoïsme qui produit l'impureté de l'âme et la fait souffrir. Il est combattu dans toutes les âmes humaines par quelque chose qui lui est contraire, quelque chose de pur, de divin : le sentiment moral. Sans ce sentiment, l'homme n'est capable d'aucune jouissance morale, d'aucune estime, ni d'aucun mépris pour lui-même, ne comprenant ni le ciel ni l'enfer. Cette lumière divine lui rend insupportable toute obscurité qu'il découvre en lui, et c'est la raison pour laquelle les âmes délicates, celles qui possèdent le sens moral, souffrent plus cruellement quand l'égoïsme s'empare d'elles et subjugué ce sentiment.

De la concordance et de l'harmonie qui subsistent dans l'homme, entre lui-même et sa loi intérieure, dépendent sa pureté, son aptitude à recevoir la lumière, son bonheur, son ciel, son Dieu. Son Dieu lui apparaît dans sa ressemblance avec lui-même. A celui qui sait aimer, Dieu apparaît comme le suprême amour, sous mille formes aimantes. Son degré de félicité et son aptitude à rendre heureux les autres sont proportionnés au principe d'amour qui règne en lui. Celui qui aime avec désintéressement reste en harmonie incessante avec la source de tout amour et tous ceux qui y puisent l'amour.

Tâchons de conserver en nous l'amour dans toute sa pureté, madame, et nous serons toujours entraînés par lui vers les âmes les plus aimantes. Purifions-nous tous les jours davantage des souillures de l'égoïsme, et alors, dussions-nous quitter ce monde aujourd'hui même ou demain, en rendant à la terre notre enveloppe mortelle, notre âme prendra son vol avec la rapidité de l'éclair vers le modèle de tous ceux qui aiment, et se réunira à eux avec un bonheur inexprimable.

Personne de nous, ne peut savoir ce que deviendra son âme après la mort de son corps, et pourtant je suis pleinement persuadé que l'amour épuré doit nécessairement donner à notre Esprit, délivré de son corps, une liberté sans bornes, une existence centuple, une jouissance continuelle de Dieu, et une puissance illimitée pour rendre heureux tous ceux qui sont aptes à goûter la félicité suprême.

Oh ! que la liberté morale de l'Esprit dépouillé de son corps est incomparable ! avec quelle légèreté l'âme de l'être aimant, entourée d'une lumière resplendissante, effectue son ascension ! Quelle science infinie, quelle puissance de se communiquer aux autres, deviennent son apanage ! Quelle lumière jaillit d'elle-même ! Quelle vie anime tous les atomes dont elle est formée ! Des flots de jouissances s'élancent de tous côtés à sa rencontre pour satisfaire ses besoins les plus purs et les plus élevés ! Des légions innombrables d'êtres aimants lui tendent les bras ! Des voix harmonieuses se font entendre dans ces chœurs nombreux et rayonnants de joie et lui disent : « Esprit de notre Esprit ! Cœur de notre cœur ! Amour puisé à la source de tout amour ! Ame aimante, tu nous appartiens à nous tous, et nous sommes tous à toi ! Chacun de nous est à toi et tu appartiens à chacun de nous. Dieu est amour et Dieu est à nous. Nous sommes tous remplis de Dieu, et l'amour trouve sa félicité dans la félicité de tous. »

Je désire ardemment, très vénérée impératrice, que vous, votre noble et généreux époux, l'empereur, si portés l'un et l'autre pour le bien, et moi avec vous, nous puissions tous ne jamais devenir étrangers à l'amour qui est Dieu et homme à la fois ; qu'il nous soit accordé de nous former pour les jouissances de l'amour par nos actions, nos prières et nos souffrances, en nous rapprochant de celui qui s'est laissé attacher sur la croix du Golgotha.

Jean-Gaspar Lavater.

La suite prochainement, si Dieu veut le permettre.

Zurich, le 18 VIII 1798.

On peut voir déjà dans quel ordre d'idées Lavater écrivait à l'impératrice Marie, et jusqu'à quel point il possédait l'intuition des principes du Spiritisme moderne. On en jugera mieux encore par le complément de cette correspondance remarquable. En attendant les réflexions dont nous devons suivre, nous croyons devoir, dès à présent, faire remarquer un fait important : c'est que pour entretenir une correspondance sur un pareil sujet avec l'impératrice, il fallait que celle-ci partageât ces idées, et plusieurs circonstances ne permettent pas de douter qu'il en était de même du czar, son époux. C'est sur sa demande, ou mieux sur leur demande, que Lavater écrivait, et le ton de ses lettres prouve qu'il s'adressait à des personnes convaincues. Comme on le voit, les croyances spirites, dans les hautes régions, ne datent pas d'aujourd'hui. On peut d'ailleurs voir, dans la Revue d'avril 1866, page 120, le récit d'une apparition tangible de Pierre le Grand à ce même Paul Ier. Les lettres de Lavater ayant été lues à la société de Paris et une conversation s'étant engagée à ce sujet, Paul Ier, attiré sans doute par la pensée qui était dirigée vers lui à cette occasion, se manifesta spontanément et sans évocation par l'un des médiums auquel il dicta la communication suivante :

Société de Paris, 7 février 1868 ; médium M. Leymarie

Le pouvoir est chose lourde, et les ennuis qu'il laisse impressionnent douloureusement notre âme ! Les déboires sont continuels ; il faut se conformer aux habitudes, aux vieilles institutions, au parti pris, et Dieu sait ce qu'il faut de résistance pour s'opposer à tous les appétits qui viennent battre le trône comme des flots tumultueux. Aussi quel bonheur quand, laissant un instant cette robe de Nessus appelée royauté, on peut s'enfermer dans un lieu paisible, où l'on puisse reposer en paix loin du bruit et du tumulte des ambitions !

Ma chère Marie aimait le calme. Nature solide, douce, résignée, aimante, elle eût préféré l'oubli des grandeurs pour se vouer complètement à la charité, pour étudier les hautes questions philosophiques qui étaient du ressort de ses facultés. Comme elle, j'aimais ces délassements intellectuels ; ils étaient un baume pour mes blessures de souverain, une force nouvelle pour me guider dans le dédale de la politique européenne.

Lavater, ce grand cœur, ce grand Esprit, ce frère prédestiné, nous initiait à sa sublime doctrine ; ses lettres, que vous possédez aujourd'hui, étaient attendues par nous avec une fiévreuse anxiété. Tout ce qu'elles renferment était le mirage de nos idées personnelles ; nous les lisions, ces chères lettres, avec une joie enfantine, heureux de déposer notre couronne, sa gravité, son étiquette, pour discuter les droits de l'âme, son émancipation et sa course divine vers l'éternel.

Toutes ces questions, brûlantes aujourd'hui, nous les avons acceptées il y a soixante-dix ans ; elles faisaient partie de notre vie, de notre repos. Bien des effets étranges, des apparitions, des bruits, avaient fortifié notre opinion à ce sujet. L'impératrice Marie voyait et entendait les Esprits ; par eux, elle avait su des événements passés à de grandes distances. Un prince Lopoukine, mort à Kiew, à plusieurs centaines de lieues, était venu nous annoncer sa mort, les incidents qui avaient précédé son départ, l'expression de ses dernières volontés ; l'impératrice avait écrit sous la dictée de l'Esprit Lopoukine, et vingt jours après, on savait seulement à la cour tous les détails que nous possédions. Ils furent pour nous une confirmation éclatante, et aussi la preuve que Lavater et nous, étions initiés aux grandes vérités.

Aujourd'hui, nous connaissons mieux par vous la doctrine dont vous avez élargi la base ; nous reviendrons vous demander quelques instants, et nous vous remercions à l'avance, si vous voulez bien écouter Marie de Russie et celui qui eut la faveur de l'avoir pour compagne.

Paul Ier.

Flageolet, Esprit mystificateur

Le fait suivant nous est rapporté par un de nos correspondants de Maine-et-Loire, M. le docteur E. Champneuf. Bien que le fait, en lui-même, ne sorte pas du cercle des phénomènes connus de

manifestations physiques, il est instructif en ce sens qu'il prouve une fois de plus la diversité des types qu'on rencontre dans le monde invisible, et qu'en y entrant certains Esprits ne se dépouillent pas immédiatement de leur caractère ; c'est ce que l'on ignorait, avant que le Spiritisme ne nous eût mis en rapport avec les habitants de ce monde. Voici le récit qui nous est adressé :

« Permettez-moi de vous faire connaître un fait assez curieux, non pas d'un apport, mais d'une soustraction par un Esprit, qui s'est produit, il y a huit jours, au milieu de nous.

Il est un Esprit, habitué depuis plusieurs années de notre groupe de Saumur, qui, depuis quelque temps, s'est fait plus familier encore de notre groupe de Vernantes ; il a dit s'appeler Flageolet ; mais notre médium, dont il s'est fait reconnaître, et qui, en effet, l'a connu quand il vivait dans ce monde, nous dit qu'il portait le nom de Biron, ménétrier, assez brave homme, viveur, et courant les guinguettes où il faisait danser. C'est un Esprit léger, mystificateur, mais pas méchant.

Donc, Flageolet s'est installé chez mon frère, chez qui ont lieu nos séances ; et les déjeuners et les dîners sont égayés par les airs frappés qu'on lui demande ou qu'on ne lui demande pas, heureux quand les verres et les plats ne sont pas renversés par sa joyeuseté trop tapageuse.

Il y a huit jours, mon frère, qui fait un grand usage de tabac, avait, comme à l'ordinaire, sa tabatière auprès de lui sur la table, et comme à l'ordinaire aussi Flageolet assistait au dîner de famille. Après quelques marches et airs frappés, l'Esprit se mit à jouer l'air : J'ai du bon tabac dans ma tabatière.

Dans ce moment, mon frère cherchait la sienne, qui n'était plus auprès de lui ; il promène son regard autour de lui, fouille ses poches, rien ; le même air continue avec plus d'entrain ; il se lève, explore la tablette de la cheminée, les meubles, pousse les investigations jusqu'aux pièces voisines, et l'air de la tabatière, frappé avec plus de vigueur, le poursuit de ses redoublements moqueurs à mesure qu'il s'éloigne et s'anime dans ses recherches. S'il s'approche de la cheminée, les coups deviennent plus forts et plus précipités. Enfin, le chercheur, agacé par cette harmonie impitoyable, pense à Flageolet, et lui dit : - Est-ce toi qui m'a pris ma tabatière ? - Oui. - Veux-tu me la rendre ? - Oui. - Eh bien ! parle.

On prit l'alphabet et un crayon, et l'Esprit dicte : « Je l'ai mise au feu. » On fouille les cendres brûlantes et l'on y trouve, au fond du foyer, la tabatière dont la poudre était calcinée.

Tous les jours, c'est quelque surprise de sa part ou quelque tour de sa façon. Il y a trois jours, il nous fit connaître le contenu d'un panier bien ficelé qui venait d'arriver.

Hier au soir, c'était une nouvelle malice à l'adresse de mon frère. Celui-ci, dans la journée, rentrant à la maison, cherche le bonnet qu'il porte à l'intérieur, et, ne pouvant le trouver, il en prit son parti et n'y pensa plus. Le soir Flageolet, ennuyé sans doute de frapper ses airs sans qu'on fît attention à lui, et sans qu'on songeât à l'interroger, demanda à faire écrire. Nous nous mîmes à sa disposition, et il dicta :

- J'ai chippé ta calotte. - Veux-tu me dire où elle est ? - Oui. - Où l'as-tu mise ? - Je l'ai donnée à Napoléon.

Persuadés que c'était une mauvaise plaisanterie de l'Esprit, nous lui demandâmes : - Lequel ? - Le tien.

Il y a, depuis longues années, une statue de Napoléon Ier, de demi grandeur, dans la pièce où se tiennent nos séances. Nous nous sommes dirigés vers la statue, la lampe à la main, et nous avons trouvé le bonnet disparu qui recouvrait le petit chapeau historique. »

Remarque. - Tout, dans le Spiritisme, est sujet d'étude pour l'observateur sérieux ; les faits insignifiants en apparence ont leur cause, et cette cause peut se rattacher aux principes les plus importants. Est-ce que les grandes lois de la nature ne se révèlent pas dans le plus petit insecte comme dans l'animal gigantesque ? dans le grain de sable qui tombe comme dans le mouvement des astres ? Le botaniste néglige-t-il une fleur parce qu'elle est humble et sans éclat ? Il en est de même dans l'ordre moral où tout a sa valeur philosophique, comme dans l'ordre physique tout a sa valeur scientifique.

Tandis que certaines personnes ne verront dans le fait rapporté ci-dessus qu'une chose curieuse, amusante, un sujet de distraction, d'autres y verront une application de la loi qui régit la marche progressive des êtres intelligents et y puiseront un enseignement. Le monde invisible étant le milieu

où aboutit fatalement l'humanité, rien de ce qui peut aider à le faire connaître ne saurait être indifférent. Le monde corporel et le monde spirituel se déversant incessamment l'un dans l'autre par les morts et les naissances, s'expliquent l'un par l'autre. C'est là une des grandes lois que révèle le Spiritisme.

Le caractère de cet Esprit n'est-il pas celui d'un enfant espiègle ? Cependant, de son vivant, c'était un homme fait et même d'un certain âge ; certains Esprits redeviendraient-ils donc enfants ? Non ; l'Esprit réellement adulte ne retourne pas plus en arrière que le fleuve ne remonte vers sa source. Mais l'âge du corps n'est nullement un indice de l'âge de l'Esprit. Comme il faut que tous les Esprits qui s'incarnent passent par l'enfance corporelle, il en résulte que dans des corps d'enfants se trouvent forcément des Esprits avancés ; or, si ces Esprits meurent prématurément, ils révèlent leur supériorité dès qu'ils ont dépouillé leur enveloppe. Par la même raison, un Esprit jeune, spirituellement parlant, ne pouvant arriver à maturité dans le cours d'une existence qui est moins qu'une heure par rapport à la vie de l'Esprit, un corps adulte peut receler un Esprit enfant par le caractère et le développement moral.

Flageolet appartient incontestablement à cette dernière catégorie d'Esprits ; il avancera plus rapidement que d'autres, parce qu'il n'y a chez lui que de la légèreté et que le fond n'est pas mauvais. Le milieu sérieux dans lequel il se manifeste, le contact d'hommes éclairés, mûriront ses idées ; son éducation est une tâche qui leur incombe, tandis qu'il n'eût rien gagné avec des personnes futiles qui se seraient amusées de ses facéties, comme de celles d'un bouffon.

Essai théorique des guérisons instantanées

De tous les phénomènes spirites, un des plus extraordinaires est sans contredit celui des guérisons instantanées. On comprend les guérisons produites par l'action soutenue d'un bon fluide ; mais on se demande comment ce fluide peut opérer une transformation subite dans l'organisme, et surtout pourquoi l'individu qui possède cette faculté n'a pas accès sur tous ceux qui sont atteints de la même maladie, en admettant qu'il y ait des spécialités. La sympathie des fluides est une raison, sans doute, mais qui ne satisfait pas complètement, parce qu'elle n'a rien de positif ni de scientifique. Cependant les guérisons instantanées sont un fait qu'on ne saurait révoquer en doute. Si l'on n'avait à l'appui que les exemples des temps reculés, on pourrait, avec quelque apparence de fondement, les considérer comme légendaires, ou tout au moins comme amplifiées par la crédulité ; mais quand les mêmes phénomènes se reproduisent sous nos yeux, dans le siècle le plus sceptique à l'endroit des choses surnaturelles, la négation n'est plus possible, et l'on est bien forcé d'y voir, non un effet miraculeux, mais un phénomène qui doit avoir sa cause dans des lois de la nature encore inconnues. L'explication suivante, déduite des indications fournies par un médium en état de somnambulisme spontané, est basée sur des considérations physiologiques qui nous paraissent jeter un jour nouveau sur la question. Elle a été donnée à l'occasion d'une personne atteinte de très graves infirmités, et qui demandait si un traitement fluïdique pourrait lui être salutaire.

Quelque rationnelle que nous semble cette explication, nous ne la donnons point comme absolue, mais à titre d'hypothèse et comme sujet d'étude, jusqu'à ce qu'elle ait reçu la double sanction de la logique et de l'opinion générale des Esprits, seul contrôle valable des doctrines spirites, et qui puisse en assurer la perpétuité.

Dans la médication thérapeutique il faut des remèdes appropriés au mal. Le même remède ne pouvant avoir des vertus contraires : être à la fois stimulant et calmant, échauffant et rafraîchissant, ne peut convenir à tous les cas ; c'est pour cela qu'il n'y a pas de remède universel.

Il en est de même du fluide guérisseur, véritable agent thérapeutique, dont les qualités varient selon le tempérament physique et moral des individus qui le transmettent. Il y a des fluides qui surexcitent et d'autres qui calment, des fluides durs et d'autres doux, et de bien d'autres nuances. Selon ses qualités, le même fluide, comme le même remède, pourra être salutaire dans certains cas, inefficace et même nuisible dans d'autres ; d'où il suit que la guérison dépend, en principe, de l'appropriation

des qualités du fluide à la nature et à la cause du mal. Voilà ce que beaucoup de personnes ne comprennent pas, et pourquoi elles s'étonnent qu'un guérisseur ne guérisse pas tous les maux. Quant aux circonstances qui influent sur les qualités intrinsèques des fluides, elles ont été suffisamment développées dans le chapitre XIV de la Genèse pour qu'il soit superflu de les rappeler ici.

A cette cause toute physique des non guérisons, il faut en ajouter une toute morale que le Spiritisme nous fait connaître ; c'est que la plupart des maladies, comme toutes les misères humaines, sont des expiations du présent ou du passé, ou des épreuves pour l'avenir ; ce sont des dettes contractées dont on doit subir les conséquences jusqu'à ce qu'on les ait acquittées. Celui-là donc ne peut être guéri qui doit subir son épreuve jusqu'au bout. Ce principe est un motif de résignation pour le malade, mais ne doit pas être une excuse pour le médecin qui chercherait, dans la nécessité de l'épreuve, un moyen commode de mettre son ignorance à l'abri.

Les maladies, considérées au seul point de vue physiologique, ont deux causes que l'on n'a point distinguées jusqu'à ce jour, et que l'on ne pouvait apprécier avant les nouvelles connaissances apportées par le Spiritisme ; c'est de la différence de ces deux causes que ressort la possibilité des guérisons instantanées dans des cas spéciaux et non dans tous.

Certaines maladies ont leur cause originelle dans l'altération même des tissus organiques ; c'est la seule que la science ait admise jusqu'à ce jour ; et comme elle ne connaît pour y remédier que les substances médicamenteuses tangibles, elle ne comprend pas l'action d'un fluide impalpable ayant pour propulseur la volonté. Cependant les guérisseurs magnétiques sont là pour prouver que ce n'est pas une illusion.

Dans la guérison des maladies de cette nature par l'influx fluide, il y a remplacement des molécules organiques morbides par des molécules saines ; c'est l'histoire d'une vieille maison dont on remplace les pierres vermoulues par de bonnes pierres ; on a toujours la même maison, mais restaurée et consolidée. La tour Saint-Jacques et Notre-Dame de Paris viennent de subir un traitement de ce genre.

La substance fluide produit un effet analogue à celui de la substance médicamenteuse, avec cette différence que sa pénétration étant plus grande, en raison de la ténuité de ses principes constituants, elle agit plus directement sur les molécules premières de l'organisme que ne peuvent le faire les molécules plus grossières des substances matérielles. En second lieu, son efficacité est plus générale, sans être universelle, parce que ses qualités sont modifiables par la pensée, tandis que celles de la matière sont fixes et invariables, et ne peuvent s'appliquer qu'à des cas déterminés.

Tel est, en thèse générale, le principe sur lequel reposent les traitements magnétiques. Ajoutons sommairement et pour mémoire, ne pouvant ici approfondir le sujet, que l'action des remèdes homœopathiques à doses infinitésimales est fondée sur le même principe ; la substance médicamenteuse étant portée, par la division, à l'état atomique, acquiert jusqu'à un certain point les propriétés des fluides, moins, toutefois, le principe animique qui existe dans les fluides animalisés et leur donne des qualités spéciales.

En résumé, il s'agit de réparer un désordre organique par l'introduction, dans l'économie, de matériaux sains substitués à des matériaux détériorés. Ces matériaux sains peuvent être fournis par les médicaments ordinaires en nature ; par ces mêmes médicaments à l'état de division homœopathique ; enfin par le fluide magnétique, qui n'est autre que la matière spiritualisée. Ce sont trois modes de réparation, ou mieux, d'introduction et d'assimilation des éléments réparateurs ; tous les trois sont également dans la nature, et ont leur utilité selon les cas spéciaux, ce qui explique pourquoi l'un réussit où un autre échoue, car il y aurait de la partialité à nier les services rendus par la médecine ordinaire. Ce sont, selon nous, trois branches de l'art de guérir destinées à se suppléer et à se compléter selon les circonstances, mais dont aucune n'est fondée à se croire la panacée universelle du genre humain.

Chacun de ces moyens pourra donc être efficace s'il est employé à propos et approprié à la spécialité du mal ; mais, quel qu'il soit, on comprend que la substitution moléculaire, nécessaire au rétablissement de l'équilibre, ne peut s'opérer que graduellement, et non comme par enchantement et

par un coup de baguette ; la guérison, si elle est possible, ne peut être que le résultat d'une action soutenue et persévérante, plus ou moins longue selon la gravité des cas.

Cependant les guérisons instantanées sont un fait, et comme elles ne peuvent pas plus être miraculeuses que les autres, il faut qu'elles s'accomplissent dans des circonstances spéciales ; ce qui le prouve, c'est qu'elles n'ont pas lieu indistinctement pour toutes les maladies, ni sur tous les individus. C'est donc un phénomène naturel dont il faut chercher la loi ; or, voici l'explication qui en est donnée ; pour la comprendre, il fallait avoir le point de comparaison que nous venons d'établir.

Certaines affections, même très graves et passées à l'état chronique, n'ont point pour cause première l'altération des molécules organiques, mais la présence d'un mauvais fluide qui les désagrège, pour ainsi dire, et en trouble l'économie.

Il en est ici comme d'une montre dont toutes les pièces sont en bon état, mais dont le mouvement est arrêté ou dérégulé par la poussière ; aucune pièce n'est à remplacer, et pourtant elle ne fonctionne pas ; pour rétablir la régularité du mouvement, il suffit de purger la montre, de l'obstacle qui l'empêchait de fonctionner.

Tel est le cas d'un grand nombre de maladies dont l'origine est due aux fluides pernicious dont l'organisme est pénétré. Pour obtenir la guérison, ce ne sont pas des molécules détériorées qu'il faut remplacer, mais un corps étranger qu'il faut expulser ; la cause du mal disparue, l'équilibre se rétablit et les fonctions reprennent leur cours.

On conçoit qu'en pareil cas les médicaments thérapeutiques, destinés par leur nature à agir sur la matière, soient sans efficacité sur un agent fluide ; aussi la médecine ordinaire est-elle impuissante dans toutes les maladies causées par les fluides viciés, et elles sont nombreuses. A la matière on peut opposer la matière, mais à un fluide mauvais il faut opposer un fluide meilleur et plus puissant. La médecine thérapeutique échoue naturellement contre les agents fluidiques ; par la même raison la médecine fluide échoue là où il faudrait opposer la matière à la matière ; la médecine homœopathique nous semble être l'intermédiaire, le trait d'union entre ces deux extrêmes, et doit particulièrement réussir dans les affections qu'on pourrait appeler mixtes.

Quelle que soit la prétention de chacun de ces systèmes à la suprématie, ce qu'il y a de positif, c'est que, chacun de son côté obtient d'incontestables succès, mais que, jusqu'à présent, aucun n'a justifié celle d'être en possession exclusive de la vérité ; d'où il faut conclure que tous ont leur utilité, et que l'essentiel est de les appliquer à propos.

Nous n'avons point à nous occuper ici des cas où le traitement fluide est applicable, mais de la cause pour laquelle ce traitement peut, parfois, être instantané, tandis qu'en d'autres cas il exige une action soutenue.

Cette différence tient à la nature même et à la cause première du mal. Deux affections qui présentent en apparence des symptômes identiques, peuvent avoir des causes différentes ; l'une peut être déterminée par l'altération des molécules organiques, et dans ce cas il faut réparer, remplacer, comme on me l'a dit, les molécules détériorées par des molécules saines, opération qui ne peut se faire que graduellement ; l'autre, par l'infiltration, dans les organes sains, d'un fluide mauvais qui en trouble les fonctions. Dans ce cas, il ne s'agit pas de réparer, mais d'expulser. Ces deux cas requièrent, dans le fluide guérisseur, des qualités différentes ; dans le premier, il faut un fluide plus doux que violent, riche surtout en principes réparateurs ; dans le second un fluide énergique, plus propre à l'expulsion qu'à la réparation ; selon la qualité de ce fluide, l'expulsion peut être rapide et comme par l'effet d'une décharge électrique. Le malade, subitement délivré de la cause étrangère qui le faisait souffrir, se sent immédiatement soulagé, comme il arrive dans l'extirpation d'une dent gâtée. L'organe, n'étant plus oblitéré, revient à son état normal et reprend ses fonctions.

Ainsi peuvent s'expliquer les guérisons instantanées, qui ne sont, en réalité, qu'une variété de l'action magnétique. Elles reposent, comme on le voit, sur un principe essentiellement physiologique et n'ont rien de plus miraculeux que les autres phénomènes spirites. On comprend, dès lors, pourquoi ces sortes de guérisons ne sont pas applicables à toutes les maladies. Leur obtention tient à la fois à la cause première du mal, qui n'est pas la même chez tous les individus, et aux qualités spéciales du fluide qu'on y oppose. Il en résulte que telle personne qui produit des

effets rapides n'est pas toujours propre à un traitement magnétique régulier, et que d'excellents magnétiseurs sont impropres aux guérisons instantanées.

Cette théorie peut se résumer ainsi : « Lorsque le mal exige la réparation d'organes altérés, la guérison est nécessairement lente, et requiert une action soutenue et un fluide d'une qualité spéciale ; lorsqu'il s'agit de l'expulsion d'un mauvais fluide, elle peut être rapide et même instantanée. »

Pour simplifier la question, nous n'avons considéré que les deux points extrêmes ; mais entre les deux il y a des nuances infinies ; c'est-à-dire une multitude de cas où les deux causes existent simultanément à différents degrés, et avec plus ou moins de prépondérance de chacune ; où, par conséquent, il faut à la fois expulser et réparer. Selon celle des deux causes qui prédomine, la guérison est plus ou moins lente ; si c'est celle du mauvais fluide, après l'expulsion il faut la réparation ; si c'est le désordre organique, après la réparation il faut l'expulsion. La guérison n'est complète qu'après la destruction des deux causes. C'est le cas le plus ordinaire ; voilà pourquoi les traitements thérapeutiques ont souvent besoin d'être complétés par un traitement fluïdique et réciproquement ; c'est aussi pourquoi les guérisons instantanées, qui ont lieu dans les cas où la prédominance fluïdique est pour ainsi dire exclusive, ne pourront jamais devenir un moyen curatif universel ; elles ne sont, par conséquent, appelées à supplanter ni la médecine, ni l'homéopathie, ni le magnétisme ordinaire.

La guérison instantanée radicale et définitive peut être considérée comme un cas exceptionnel, attendu qu'il est rare : 1° que l'expulsion du mauvais fluide soit complète du premier coup ; 2° que la cause fluïdique ne soit pas accompagnée de quelque altération organique, ce qui oblige, dans l'un et l'autre cas, d'y revenir à plusieurs fois.

Enfin les mauvais fluides ne pouvant venir que de mauvais Esprits, leur introduction dans l'économie se lie souvent à l'obsession. Il en résulte que, pour obtenir la guérison, il faut traiter à la fois le malade et l'Esprit obsesseur.

Ces considérations montrent de combien de choses il faut tenir compte dans le traitement des maladies, et combien il reste encore à apprendre sous ce rapport. Elles viennent en outre confirmer un fait capital qui ressort de l'ouvrage sur la Genèse, c'est l'alliance du Spiritisme et de la science. Le Spiritisme marche sur le même terrain que la science jusqu'aux limites de la matière tangible ; mais tandis que la science s'arrête à ce point, le Spiritisme continue sa route, et poursuit ses investigations dans les phénomènes de la nature, à l'aide des éléments qu'il puise dans le monde extra-matériel ; là seulement est la solution des difficultés contre lesquelles se heurte la science.

Nota. La personne dont la demande a motivé cette explication est dans le cas des maladies à cause complexe. Son organisme est profondément altéré, en même temps qu'il est saturé des fluides les plus pernicious qui la rendent incurable par la thérapeutique ordinaire seule. Une magnétisation violente et trop énergique ne produirait qu'une surexcitation momentanée bientôt suivie d'une prostration plus grande, en activant le travail de la décomposition. Il lui faudrait une magnétisation douce, longtemps soutenue, un fluide réparateur pénétrant, et non un fluide qui secoue mais ne répare rien. Elle est par conséquent inaccessible à la guérison instantanée.

Notices bibliographiques

*Les Pensées du zouave Jacob précédées de sa prière et de la manière de guérir ceux qui souffrent*⁴.

Les citations sont la meilleure manière de faire connaître l'esprit d'un livre. Nous empruntons d'abord à l'avis et à la préface de l'éditeur, les passages suivants de celui que vient de publier M. Jacob. Les faits auxquels il doit sa notoriété sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ; nous les avons d'ailleurs suffisamment exposés dans la Revue d'octobre et novembre 1866, après le camp de Chalons, et dans les numéros d'octobre et novembre 1867.

⁴ Un vol. in-12 de 220 pages, prix : 2 fr. 50. Chez l'éditeur, rue Bonaparte, 70.

« Henri Jacob, aujourd'hui musicien dans le régiment des zouaves de la garde impériale, est né le 6 mars 1828, à Saint-Martin-des-Champs (Saône-et-Loire). Toutes ses études consistent en une année de classe à l'école communale ; il n'a donc reçu d'autre éducation que celle que son père a pu lui donner ; elle ne dépasse pas celle de la simple lecture et écriture, et cependant c'est lui qui, sans le secours de personne, a rédigé cet écrit que nous livrons à la publicité.

Jacob n'est pas un écrivain de profession ; c'est un homme aux aspirations religieuses, qui ne s'est décidé à livrer ce volume à la publicité que sur des sollicitations très pressantes. Pour lui, cet ouvrage est sa profession de foi au Dieu créateur ; une prière, un hymne, pour ainsi dire, qu'il adresse au Tout-Puissant. Il est écrit dans un bon esprit, sans passion, et il n'y fait allusion à aucun culte ni à aucun esprit de partis politiques.

Jacob est un être doué de quelque imagination, rien de plus. Le lecteur se tromperait fort s'il voyait dans ses sentiments autre chose que Dieu et l'humanité ; toute son ambition est d'apporter quelque soulagement à cette dernière.

Dans ces pages, nous voyons une sorte d'héroïsme et de grandeur se refléter dans les actes de philanthropie si merveilleusement accomplis par Jacob, ferme croyant, qui sait qu'il peut beaucoup, parce que Dieu vient à son aide dans ses travaux si difficiles, et que Dieu seul la mène à bon terme. »

M. Jacob rend d'abord compte, en termes simples et sans emphase, d'un rêve ou vision qui contribua à l'élévation de ses pensées vers Dieu, et à fixer ses idées sur l'avenir.

Vient ensuite une profession de foi en forme d'épître intitulée : « A mes frères en Spiritisme, » et dont nous extrayons les passages suivants :

« Avant mon initiation à la science spirite, je vivais dans les ténèbres ; mon cœur n'avait jamais senti les douceurs de la paix ! mon âme n'avait jamais connu la joie ; je vivais attaché à la terre avec les tourments qu'elle suscite aux hommes matériels, sans songer qu'il y a des mondes meilleurs, que Dieu, notre père à tous, a créés pour faire jouir d'un bonheur ineffable ceux qui pratiquent le bien ici-bas.

Par mon initiation à la doctrine spirite, j'ai acquis la conviction que Dieu, dans sa miséricorde, nous envoie de bons Esprits pour nous conseiller et nous encourager dans la pratique du bien, et nous a donné le pouvoir de communiquer avec eux et avec ceux qui ont quitté cette terre et qui sont chers à nos cœurs. Cette conviction a éclairé mon âme ! j'ai vu la lumière. Peu à peu je me suis fortifié dans ma conviction, et, par ce moyen, je suis parvenu à la faculté de médium écrivain.

Mes entretiens avec les Esprits et leurs bons conseils m'ont rempli d'une foi vive, en me confirmant les vérités de la science spirite, qui ont fortifié ma foi, et par la foi la faculté de guérir m'a été donnée.

Ainsi donc, mes chers amis, qu'une foi vive soit toujours en vous par la pratique des maximes spirites qui sont : l'amour de Dieu, la fraternité et la charité. Aimons-nous les uns les autres, et tous nous posséderons la faculté de nous soulager mutuellement, et beaucoup pourront parvenir à guérir, j'en ai la conviction.

Soyons donc toujours charitables et généreux et nous serons toujours assistés par les bons Esprits. Vous tous qui êtes initiés à la doctrine spirite, enseignez-la à ceux qui sont encore dans les ténèbres de la matière ; ouvrez leurs âmes à la lumière et ils jouiront, par anticipation, du bonheur qui attend dans les mondes supérieurs ceux qui pratiquent le bien parmi nous.

Soyez fermes dans vos bonnes résolutions ; vivez toujours dans une grande pureté d'âme, et Dieu vous donnera le pouvoir de guérir vos semblables. Voici ma prière :

Mon Dieu, faites-moi la grâce de permettre aux bons et bienveillants Esprits de venir m'assister d'intention et de fait dans l'œuvre de charité que je désire accomplir en soulageant les malheureux qui souffrent. C'est en votre nom et en votre louange, mon Dieu, que ces bienfaits se épandent sur nous.

Croyez, ayez foi ! et quand vous voudrez soulager un malade, après votre prière, mettez votre main sur son cœur, et demandez chaleureusement à Dieu le secours dont vous avez besoin, et, j'en ai la conviction, l'effluve divine s'infiltrera en vous pour soulager ou guérir votre frère qui souffre. Moi,

ma première guérison consciente a été de faire sortir de son lit de douleur un cholérique, en opérant de cette manière ; pourquoi voudriez-vous que je sois plus privilégié que vous, par Dieu, qui est sagesse et justice ?

Par vos lettres, vous me demandez de correspondre avec vous et de vous aider de mes conseils. Je vais vous faire part de ceux que les Esprits m'ont inspirés, et répondre à votre appel, plein de bonne volonté d'être utile à votre bonheur. Le mien serait grand si je pouvais coopérer au triomphe du degré de perfection où je désire vous voir parvenir. »

Suit une série de 217 lettres qui constituent, à proprement parler, le corps du volume. Ce sont des communications obtenues par M. Jacob, comme médium écrivain, dans différents groupes ou réunions spirites. Ce sont d'excellents conseils de morale, en style plus ou moins correct ; des encouragements à la pratique de la charité, de la fraternité, de l'humilité, de la douceur, de la bienveillance, du dévouement pour la doctrine spirite, du désintéressement moral et matériel ; des exhortations à la réforme de soi-même. Le moraliste le plus sévère n'y trouvera rien à redire, et il serait à désirer que tous les médiums, guérisseurs et autres, et tous les spirites en général, missent en pratique ces sages avis. On ne peut que féliciter M. Jacob des sentiments qu'il exprime, et en lisant ce livre, il ne viendra à la pensée de personne que c'est l'œuvre d'un charlatan ; c'est donc un démenti donné aux accusations que la malveillance intéressée s'est plu à jeter contre lui ; à ceux qui, par dérision, l'ont présenté comme un thaumaturge ou faiseur de miracles.

Bien que ces nombreuses communications soient toutes conçues dans un excellent esprit, il est à regretter que l'uniformité des sujets qu'elles traitent jette un peu de monotonie sur cette lecture. Elles ne renferment ni explications, ni instructions spéciales sur la médiumnité guérissante, qui n'est que la partie accessoire du livre. Le récit de quelques faits authentiques de guérisons, et des circonstances qui les ont accompagnées, eût ajouté à l'intérêt et à l'utilité pratique de cet ouvrage.

Voici du reste comment M. Jacob décrit ce qui se passe dans les séances où se réunissent les malades :

« Au moment de la séance, après avoir adressé à Dieu ma courte, mais fervente prière, je sens mes doigts se contracter, et, touchant le malade, je reconnais alors la force du fluide à la moiteur de ses mains ; quelquefois elles sont inondées de transpiration ; et la chaleur qui gagne les parties inférieures est aussi un complément d'indice du soulagement presque instantané qu'il éprouve.

Cependant ce n'est pas à ma propre inspiration que les malades doivent de voir disparaître les maux qui les accablent, mais bien à la volonté de Dieu ; aussi vois-je errer autour de moi, au milieu d'une éclatante lumière, un grand nombre d'Esprits bienveillants qui semblent s'associer à ma pénible mission. Il en est un surtout qui me laisse très distinctement apercevoir l'auréole qui doit entourer sa tête vénérable. A ses côtés se trouvent deux personnes toutes rayonnantes, environnées d'innombrables Esprits. Le premier paraît me guider et m'inspirer dans mes opérations, si je puis ainsi m'exprimer ; enfin, la chambre où je donne mes consultations est toujours remplie d'une vive lumière que je vois continuellement se refléter sur les malades.

Après la séance il ne me reste aucun souvenir de ce qui s'est passé ; c'est pour cela que je recommande très instamment aux personnes présentes de vouloir bien faire la plus grande attention aux paroles que j'adresse aux malades qui s'offrent à moi pour être examinées et guéries, si toutefois cela est possible. »

L'ouvrage est terminé par quelques conseils sur le régime hygiénique que doivent suivre les malades qu'il soigne.

Le Spiritisme devant la raison, par Valentin Tournier, ancien journaliste.

Broch. in-18 de 72 pages. Prix : 1 fr. - Carcassonne, chez Lajoux et chez Maillac, libraires.

L'auteur de cet opuscule se proposait de faire deux conférences publiques sur le Spiritisme ; en ayant été empêché par des circonstances indépendantes de sa volonté, ce sont ces deux conférences qu'il publie aujourd'hui. S'adressant au public non convaincu, il examine successivement les questions suivantes : Le Spiritisme est-il une chose sérieuse ? - Les études spirites offrent-elles des

dangers ? - Ces études sont-elles utiles ? - Les phénomènes sont-ils possibles ? - Sont-ils réels ? -
Quelle est l'autorité compétente pour connaître des faits ?
Nous reviendrons sur cette intéressante publication que nous nous bornons à signaler aujourd'hui.

Instructions des Esprits

La Régénération

Lyon, 11 mars 1867. Méd. Mad. B...

« En ce temps-là il n'y aura plus ni cris, ni deuil, ni travail, car ce qui était auparavant aura passé. »
Cette prédiction de l'Apocalypse a été dictée il y a dix-huit siècles, et l'on attend encore que ces paroles se réalisent, parce que l'on regarde toujours les événements lorsqu'ils sont passés et non lorsqu'ils se déroulent à nos yeux.

Cependant cette époque prédite est arrivée ; il n'y a plus de douleur pour celui qui a su se placer sur le bord de la route, afin de laisser passer les mesquineries de la vie sans les arrêter pour s'en faire une arme offensive contre la société.

Vous êtes au milieu de ces temps comme l'épi doré est dans la moisson ; vous vivez sous le regard de Dieu, et son rayonnement vous illumine ! D'où vient que vous vous inquiétez de la marche des événements qui ont été prévus par Dieu, alors que vous n'étiez encore que les enfants de la génération dont parlait Jésus lorsqu'il disait : « Avant que cette génération passe il arrivera de grandes choses ? »

Ce que vous êtes, Dieu le savait ; ce que vous serez, Dieu le voit ! c'est à vous de vous bien pénétrer de la voie qui vous est tracée, car votre tâche est de vous soumettre à tout ce que Dieu a décidé. Votre résignation, et surtout votre aménité, ne sont que les témoignages de votre intelligence et de votre foi en l'éternité.

Au-dessus de vous, dans cet univers où se meut votre monde, planent les Esprits messagers qui ont reçu la mission de vous guider. Ils savent quand s'accompliront les événements prédits ; c'est pourquoi ils vous disent : « Il n'y aura plus alors ni cris, ni deuils, ni travail. »

Sans doute il ne peut plus y avoir de cri pour celui qui se soumet aux volontés de Dieu et qui accepte ses épreuves. Il n'y a plus de deuil puisque vous savez que les Esprits qui vous ont précédés ne sont pas perdus pour vous, mais qu'ils sont en voyage ; or, on ne prend pas le deuil quand un ami s'absente.

Le travail lui-même devient une faveur, puisque l'on sait qu'il est un concours à l'œuvre harmonique que Dieu dirige ; on exécute alors sa part de travail avec la sollicitude que le statuaire apporte à polir sa statue. C'est une récompense infinie que Dieu vous accorde.

Cependant vous rencontrerez encore des entraves dans vos tentatives pour arriver à l'amélioration sociale. C'est qu'on n'arrive jamais au résultat sans que la lutte vienne affirmer les efforts. L'artiste est obligé de vaincre les obstacles qui s'opposent au rayonnement de sa pensée ; il ne devient victorieux que lorsqu'il a su s'élever au-dessus des privations et des vapeurs brumeuses qui enveloppent son génie à sa naissance.

L'idée qui surgit a été semée par les Esprits lorsque Dieu leur a dit : « Allez et instruisez les nations ; allez et répandez la lumière. » Cette idée qui a grandi avec la rapidité d'une inondation, a dû naturellement rencontrer des contradicteurs, des opposants et des incrédules. Elle ne serait pas la source de vie, si elle avait dû succomber sous les railleries qui l'ont accueillie à son début. Mais Dieu guidait lui-même cette pensée à travers l'immensité ; il la fécondait sur la terre, et nul ne la détruira ! C'est inutilement que l'on chercherait à en extirper les racines ; on travaillerait en vain à l'annihiler dans les cœurs ; les enfants l'apportent en naissant, et l'on dirait qu'un souffle de Dieu l'incruste à leur berceau, comme jadis l'Etoile d'Orient éclairait ceux qui venaient au-devant de Jésus apportant lui-même l'idée régénératrice du christianisme.

Vous voyez donc bien que cette génération ne passera pas sans qu'il arrive de grandes choses, puisque avec l'idée, la foi s'élève et l'espérance rayonne... Courage ! ce qui a été prédit par le Christ

doit se réaliser. En ces temps d'aspiration à la vérité, la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde brille de nouveau sur vous ; persévérez dans la lutte, soyez fermes et défiez-vous des pièges qui vous sont tendus ; restez attachés à ce drapeau où vous avez inscrit : Hors la charité point de salut, et puis attendez, car celui qui a reçu mission de vous régénérer revient, et il a dit : Bienheureux ceux qui connaîtront mon nouveau nom !

Un Esprit.

Erratum.

Numéro d'avril 1867, page 103, ligne 3 : Psaume XXV, v. 17 ; lisez : Psaume XXI, v. 18 et 19.

Allan Kardec

Avril 1868

Correspondance inédite de Lavater avec l'impératrice Marie de Russie

Suite. – Voir le numéro de mars 1868

LETTRE TROISIÈME

Très vénérée Impératrice,

Le sort extérieur de chaque âme dépouillée de son corps répondra à son état intérieur, c'est-à-dire que tout lui apparaîtra tel qu'elle est elle-même. A la bonne, tout paraîtra dans le bien ; le mal n'apparaîtra qu'aux âmes des méchants. Des natures aimantes entoureront l'âme aimante ; l'âme haineuse attirera vers elle des natures haineuses. Chaque âme se verra elle-même réfléchie dans les Esprits qui lui ressemblent. Le bon deviendra meilleur et sera admis dans les cercles composés d'êtres qui lui sont supérieurs ; le saint deviendra plus saint par la seule contemplation des Esprits plus purs et plus saints que lui ; l'Esprit aimant deviendra plus aimant encore ; mais aussi chaque être méchant deviendra pire par son seul contact avec d'autres êtres méchants. Si déjà sur la terre rien n'est plus contagieux et plus entraînant que la vertu et le vice, l'amour et la haine, de même, au delà du tombeau, toute perfection morale et religieuse, ainsi que tout sentiment immoral et irrégulier, doivent nécessairement devenir encore plus entraînants et plus contagieux.

Vous, très honorée Impératrice, vous deviendrez tout amour dans le cercle d'âmes bienveillantes.

Ce qui restera encore en moi d'égoïsme, d'amour-propre, de tiédeur pour le royaume et les desseins de Dieu, sera entièrement englouti par le sentiment d'amour, s'il a été prédominant en moi, et il s'épurera encore sans cesse par la présence et le contact des Esprits purs et aimants.

Epurés par la puissance de notre aptitude à aimer, largement exercée ici-bas ; purifiés encore davantage par le contact et le rayonnement sur nous de l'amour des Esprits purs et élevés, nous serons graduellement préparés à la vue directe de l'amour le plus parfait pour qu'il ne puisse pas nous éblouir, nous effrayer, et nous empêcher d'en jouir avec délices.

Mais comment, très vénérée Impératrice, un faible mortel pourrait-il, oserait-il se faire une idée de la contemplation de cet amour personnifié ? Et toi, charité inépuisable ! comment pourrais-tu approcher de celui qui puise en toi seul l'amour, sans l'effrayer et sans l'éblouir ?

Je pense qu'au commencement, il apparaîtra invisiblement ou sous une forme méconnaissable.

N'a-t-il pas toujours agi de cette manière ? Qui a aimé plus invisiblement que Jésus ? Qui, mieux que lui, savait représenter l'individualité incompréhensible de l'inconnu ? Qui a su mieux que lui se rendre méconnaissable, lui qui pouvait se faire connaître mieux qu'aucun mortel ou tout Esprit immortel ? Lui, qu'adorent tous les cieux, il vint sous la forme d'un modeste ouvrier et conserva jusqu'à la mort l'individualité d'un Nazaréen. Même après sa résurrection, il apparut d'abord sous une forme méconnaissable et ne se fit reconnaître qu'après. Je pense qu'il conservera toujours ce mode d'action, si analogue à sa nature, à sa sagesse et son amour. C'est sous la forme d'un jardinier qu'il apparut à Marie au jardin où elle le cherchait et où elle désespérait déjà de le trouver. D'abord méconnaissable, il ne fut reconnu que quelques instants après.

Ce fut aussi sous une forme méconnaissable qu'il s'approcha de deux de ses disciples, qui marchaient remplis de lui et aspiraient vers lui. Il marcha longtemps à côté d'eux ; leurs cœurs brûlaient d'une sainte flamme ; ils sentaient la présence de quelque être pur et élevé, mais plutôt d'un autre que lui ; ils ne le reconnurent qu'au moment du partage du pain, au moment de sa disparition et quand, le même soir encore, ils le virent à Jérusalem. La même chose eut lieu aux bords du lac de Tibériade, et quand, rayonnant dans sa gloire éblouissante, il apparut à Saul.

Comme toutes les actions de notre Seigneur, toutes ses paroles et toutes ses révélations sont sublimes et dramatiques !

Tout suit une marche incessante qui, poussant toujours en avant, s'approche de plus en plus d'un but qui, pourtant, n'est pas le but final. Christ est le héros, le centre, le personnage principal, tantôt visible, tantôt invisible, dans ce grand drame de Dieu, si admirablement simple et compliqué en même temps, qui n'aura jamais de fin, quoique ayant paru mille fois fini.

Il paraît toujours, d'abord méconnaissable, dans l'existence de chacun de ses adorateurs. Comment l'amour pourrait-il se refuser d'apparaître à l'être qui l'aime, juste au moment où celui-ci a le plus grand besoin de lui ?

Oui, toi, le plus humain des hommes, tu apparaîtras aux hommes de la manière la plus humaine ! Tu apparaîtras à l'âme aimante à laquelle j'écris ! tu m'apparaîtras aussi, d'abord méconnaissable, et puis tu te feras connaître à nous. Nous te verrons une infinité de fois, toujours autre et toujours le même, toujours plus beau à mesure que notre âme s'améliorera, et jamais pour la dernière fois.

Élevons-nous plus souvent vers cette idée enivrante que je tâcherai, avec la permission de Dieu, d'éclairer plus amplement dans ma prochaine lettre, et de vous rendre plus saisissante par une communication donnée par un défunt.

I. IX. 1798.

Lavater.

LETTRE QUATRIÈME

Dans ma lettre précédente, très vénérée Impératrice, je vous ai promis de vous envoyer la lettre d'un défunt à son ami sur la terre ; elle pourra mieux vous faire comprendre et saisir mes idées sur l'état d'un chrétien après la mort de son corps. Je prends la liberté de la joindre à celle-ci. Jugez-la au point de vue que je vous ai indiqué, et veuillez porter votre attention plutôt sur le sujet principal que sur quelques détails particuliers qui l'entourent, quoique j'aie des raisons de supposer que ces derniers renferment aussi quelque chose de vrai.

Pour l'intelligence des matières que je vous exposerai dans la suite sous cette forme, je crois nécessaire de vous faire remarquer que j'ai presque la certitude que, malgré l'existence d'une loi générale, identique et immuable de châtement et de félicité suprême, chaque Esprit, selon son caractère individuel, non seulement moral et religieux, mais même personnel et officiel, aura des souffrances à supporter après sa mort terrestre et jouira de félicités qui ne seront appropriées qu'à lui seul. La loi générale s'individualisera pour chaque individu en particulier, c'est-à-dire qu'elle produira dans chacun un effet différent et personnel, tout comme le même rayon de lumière traversant un verre coloré, convexe ou concave, en tire, en partie, sa couleur et sa direction. Je voudrais donc qu'il fût accepté positivement : que, quoique tous les Esprits bienheureux, moins heureux ou souffrants se trouvent sous la même loi bien simple de ressemblance ou de dissemblance avec le plus parfait amour, on doit présumer que le caractère substantiel, personnel, individuel de chaque Esprit lui constitue un état de souffrance ou de félicité essentiellement différent de l'état de souffrance ou de félicité d'un autre Esprit. Chacun souffre d'une manière qui diffère de la souffrance d'un autre, et ressent des jouissances qu'un autre ne serait pas capable de ressentir. A chacun les mondes matériel et immatériel, Dieu et Christ, se présentent sous une forme particulière, sous laquelle ils n'apparaissent à personne excepté lui. Chacun a son point de vue n'appartenant qu'à lui seul. A chaque Esprit Dieu parle une langue à lui seul compréhensible. A chacun il se communique en particulier et lui accorde des jouissances que seul il est en état d'éprouver et de contenir.

Cette idée, que je considère comme une vérité, sert de base à toutes les communications suivantes données par les Esprits désincarnés à leurs amis de la terre.

Je me sentirai heureux en apprenant que vous avez compris comment chaque homme, par la formation de son caractère individuel et le perfectionnement de son individualité, peut se préparer à lui-même des jouissances particulières et une félicité appropriée à lui seul.

Comme rien ne s'oublie si vite, et que rien n'est moins recherché par les hommes que cette félicité appropriée à chaque individu, bien que chacun possède toute possibilité de se la procurer et d'en jouir, je prends la liberté, sage et vénérée Impératrice, de vous prier avec instance de daigner

analyser avec attention cette idée que certainement vous ne pouvez pas regarder comme inutile pour votre propre édification et votre élévation vers Dieu : Dieu s'est placé lui-même, et a placé l'univers dans le cœur de chaque homme.

Tout homme est un miroir particulier de l'univers et de son Créateur. Faisons donc tous nos efforts, très vénérée Impératrice, pour entretenir ce miroir aussi pur que possible, pour que Dieu puisse y voir lui-même et sa mille fois belle création, réfléchis à son entière satisfaction.

Jean-Gaspar Lavater.

Zurich, le 14 IX. 1798.

LETTRE D'UN DÉFUNT A SON AMI SUR LA TERRE, sur l'état des Esprits désincarnés

Enfin, mon bien-aimé, il m'est possible de satisfaire, quoique en partie seulement, mon désir et le tien, et de te communiquer quelque chose concernant mon état actuel. Pour cette fois-ci, je ne puis te donner que bien peu de détails. Tout dépendra à l'avenir de l'usage que tu feras de mes communications.

Je sais que le désir que tu éprouves d'avoir des notions sur moi, ainsi qu'en général sur l'état de tous les Esprits désincarnés, est bien grand, mais il ne surpasse pas le mien de t'apprendre ce qu'il est possible de révéler. La puissance d'aimer de celui qui a aimé dans le monde matériel, s'accroît inexprimablement quand il devient citoyen du monde immatériel. Avec l'amour augmente aussi le désir de communiquer à ceux qu'il a connus, ce qu'il peut, ce qu'il lui est permis de transmettre.

Je dois commencer par t'expliquer, mon bien-aimé, à toi que j'aime tous les jours davantage, par quel moyen il m'est possible de t'écrire, sans pouvoir toucher en même temps le papier et conduire la plume, et comment je puis te parler dans une langue toute terrestre et humaine que, dans mon état habituel, je ne comprends pas.

Cette seule indication doit te servir de trait de lumière, pour pouvoir comprendre comment tu dois envisager notre état présent.

Imagine-toi mon état actuel différent du précédent à peu près comme l'état du papillon voltigeant dans l'air, diffère de son état de chrysalide. Moi, je suis justement cette chrysalide transfigurée et émancipée, ayant déjà subi deux métamorphoses. Tout comme le papillon voltige autour des fleurs, nous voltigeons souvent autour des têtes des bons, mais pas toujours. Une lumière invisible pour vous mortels, visible au moins pour bien peu d'entre vous, rayonne ou luit doucement autour de la tête de tout homme bon, aimant et religieux. L'idée de l'auréole dont on entoure la tête des saints, est essentiellement vraie et rationnelle. Cette lumière sympathisant avec la nôtre, tout être bienheureux ne l'est que par la lumière, l'attire vers elle d'après le degré de sa clarté qui correspond à la nôtre. Aucun Esprit impur n'ose et ne peut s'approcher de cette sainte lumière. Nous reposant dans cette lumière, au-dessus de la tête de l'homme bon et pieux, nous pouvons lire incontinent dans son esprit. Nous le voyons tel qu'il est en réalité. Chaque rayon sortant de lui, est pour nous un mot, souvent tout un discours ; nous répondons à ses pensées. Il ignore que c'est nous qui répondons. Nous excitions en lui des idées que, sans notre action, il n'aurait jamais été en état de concevoir, quoique la disposition et l'aptitude à les recevoir soient innées dans son âme.

L'homme digne de recevoir la lumière, devient ainsi un organe utile et très profitable pour l'Esprit sympathique qui désire lui communiquer ses lumières.

J'ai trouvé un Esprit, ou plutôt un homme accessible à la lumière, dont j'ai pu m'approcher, et c'est par son organe que je te parle. Sans son intermédiaire, il m'aurait été impossible de m'entretenir avec toi humainement, verbalement, palpablement, de t'écrire en un mot.

Tu reçois donc de cette manière une lettre anonyme de la part d'un homme que tu ne connais pas, mais qui nourrit en lui une forte tendance vers les matières occultes et spirituelles. Je plane au-dessus de lui ; je me pose sur lui, à peu près comme le plus divin de tous les Esprits s'est reposé sur le plus divin de tous les hommes, après son baptême ; je lui suscite des idées ; il les transcrit sous mon intuition, sous ma direction, par l'effet de mon rayonnement. Par un léger attouchement, je fais vibrer les cordes de son âme d'une manière conforme à son individualité et à la mienne. Il écrit ce que je désire lui faire écrire ; j'écris par son entremise ; mes idées deviennent les siennes. Il se sent

heureux en écrivant. Il devient plus libre, plus animé, plus riche en idées. Il lui semble qu'il vit et qu'il plane dans un élément plus joyeux, plus clair. Il marche lentement, comme un ami conduit par la main d'un ami, et c'est de cette manière que tu reçois de moi une lettre. Celui qui écrit se suppose être libre et il l'est très réellement. Il ne subit aucune violence ; il est libre comme le sont deux amis qui, marchant bras dessus bras dessous, se conduisent pourtant réciproquement.

Tu dois ressentir que mon Esprit se trouve en relation directe avec le tien ; tu conçois ce que je te dis ; tu entends mes plus intimes pensées. C'est assez pour cette fois. Le jour que j'ai dicté cette lettre s'appelle chez vous le 15 IX 1798.

LETTRE CINQUIÈME

Très vénérée Impératrice,

De nouveau une petite lettre arrivée du monde invisible.

A l'avenir, si Dieu le permet, les communications se suivront de plus près.

Cette lettre contient une bien minime partie de ce qui peut être dit à un mortel, sur l'apparition et la vue du Seigneur. C'est simultanément et sous des millions de formes différentes, que le Seigneur apparaît aux myriades d'êtres. Il veut, et il se multiplie lui-même pour ses innombrables créatures, en s'individualisant, en même temps, pour chacune d'elles en particulier.

A vous, Impératrice, à votre Esprit de lumière, il apparaîtra un jour, comme il apparut à Marie-Madeleine, au jardin du sépulcre. De sa bouche divine vous l'entendrez un jour, quand vous en ressentirez le plus grand besoin, et quand vous l'attendrez le moins, vous appeler par votre nom Marie. Rabbi ! répondrez-vous à son appel, pénétrée du même sentiment de félicité suprême que le fut Madeleine, et remplie d'adoration, comme l'apôtre Thomas, vous direz : « Mon Seigneur et mon Dieu. »

Nous nous hâtons de traverser les nuits de ténèbres pour arriver à la lumière ; nous passons par les déserts pour atteindre la terre promise ; nous souffrons les douleurs de l'enfantement pour renaître à la véritable vie.

Que Dieu et votre Esprit soit avec vous et votre Esprit.

Zurich, le 13 XI 1798.

Jean-Gaspar Lavater.

LETTRE D'UN ESPRIT BIENHEUREUX

A son ami de la terre sur la première vue du Seigneur.

Cher ami,

De mille choses dont j'aurais désiré t'entretenir, je ne dirai, cette fois, qu'une seule chose qui t'intéressera plus que toutes les autres. J'ai obtenu l'autorisation de le faire. Les Esprits ne peuvent rien faire sans une permission spéciale. Ils vivent sans leur propre volonté, dans la seule volonté du Père céleste, qui transmet ses ordres à des milliers d'êtres à la fois, comme à un seul, et répond instantanément sur une infinité de sujets, à des milliers de ses créatures qui s'adressent à lui.

Comment te faire comprendre de quelle manière je vis le Seigneur ? Oh ! d'une manière bien différente de celle que vous, êtres encore mortels, ne pouvez vous l'imaginer.

Après bien des apparitions, des instructions, des explications et des jouissances qui me furent accordées par la grâce du Seigneur, je traversai une fois une contrée paradisiale, avec environ douze autres Esprits, qui avaient monté, à peu près, par les mêmes degrés de perfection que moi. Nous planâmes, voltigeâmes l'un à côté de l'autre, dans une douce et agréable harmonie, formant comme un léger nuage, et il nous semblait éprouver le même entraînement, la même propension vers un but très élevé. Nous nous pressions toujours davantage l'un contre l'autre. A mesure que nous avançons, nous devenions toujours plus intimes, plus libres, plus joyeux, plus jouissants et plus aptes à jouir, et nous disions : « Oh ! qu'il est bon et miséricordieux Celui qui nous a créés ! Alléluia au Créateur ! c'est l'amour qui nous a créés ! Alléluia à l'Etre aimant ! Animés par de tels sentiments, nous poursuivions notre vol et nous nous arrêtàmes auprès d'une fontaine.

Là nous sentîmes l'approche d'une brise légère. Elle ne portait pas un homme ni un ange, et pourtant ce qui s'avançait vers nous avait quelque chose de si humain, que cela attira toute notre attention. Une lumière resplendissante, pareille en quelque sorte à celle des Esprits bienheureux, mais ne la surpassant pas, nous inonda. « Celui-là est aussi des nôtres ! pensâmes-nous simultanément et comme par intuition. » Elle disparut, et d'abord il nous sembla que nous étions privés de quelque chose. « Quel être particulier ! nous dûmes-nous ; quelle démarche royale ! et en même temps quelle grâce enfantine ! quelle aménité et quelle majesté ! »

Pendant que nous nous parlions ainsi à nous-mêmes, soudainement une forme gracieuse nous apparut, sortant d'un délicieux bocage, et nous fit un salut amical. Le nouveau venu ne ressemblait pas à l'apparition précédente, mais il avait de même quelque chose de supérieurement élevé et d'inexprimablement simple à la fois. « Soyez les bienvenus, frères et sœurs ! », dit-il. Nous répondîmes d'une seule voix : « Sois le bienvenu, toi, le béni du Seigneur ! le ciel se refléchit dans ta face et l'amour de Dieu rayonne de tes yeux. »

– Qui êtes-vous ? demanda l'inconnu. – Nous sommes les joyeux adorateurs du tout-puissant Amour, répondîmes-nous.

– Qui est le tout-puissant Amour ? nous demanda-t-il, avec une grâce parfaite.

– Ne connais-tu pas le tout-puissant Amour ? demandâmes-nous, à notre tour, ou plutôt ce fut moi qui lui adressai cette question, au nom de nous tous.

– Je le connais, dit l'inconnu d'une voix encore plus douce.

– Ah ! si nous pouvions être dignes de le voir et d'entendre sa voix ? mais nous ne nous sentons pas assez épurés pour mériter de contempler directement la plus sainte pureté. »

En réponse à ces paroles, nous entendîmes retentir derrière nous une voix qui nous dit : « Vous êtes lavés de toute souillure, vous êtes purifiés. Vous êtes déclarés justes par Jésus-Christ et par l'Esprit du Dieu vivant ! »

Une félicité inexprimable se répandit en nous au moment où, nous tournant dans la direction d'où partait la voix, nous voulions nous précipiter à genoux pour adorer l'interlocuteur invisible.

Qu'arriva-t-il ? Chacun de nous entendit instantanément un nom, que nous n'avions jamais entendu prononcer, mais que chacun de nous comprit et reconnut en même temps être son propre nouveau nom exprimé par la voix de l'inconnu. Spontanément, avec la rapidité de l'éclair, nous nous tournâmes, comme un seul être, vers l'adorable interlocuteur, qui nous apostropha ainsi avec une grâce indicible : « Vous avez trouvé ce que vous cherchiez. Celui qui me voit, voit aussi le tout-puissant Amour. Je connais les miens et les miens me connaissent. Je donne à mes brebis la vie éternelle, et elles ne périront pas dans l'éternité ; personne ne pourra les arracher de mes mains, ni des mains de mon Père. Moi et mon Père nous sommes un ! »

Comment pourrais-je exprimer en paroles la douce et suprême félicité dans laquelle nous nous épanouîmes, quand celui qui, à chaque moment, devenait plus lumineux, plus gracieux, plus sublime, étendit vers nous ses bras et prononça les paroles suivantes, qui vibreront éternellement pour nous, et qu'aucune puissance ne serait capable de faire disparaître de nos oreilles et de nos cœurs : « Venez ici, vous, élus de mon Père : héritez du royaume qui vous fut préparé depuis le commencement de l'univers. » Après cela, il nous embrassa tous simultanément, et disparut. Nous gardâmes le silence, et, nous sentant étroitement unis pour l'éternité, nous nous répandîmes, sans nous mouvoir, l'un dans l'autre, doucement et remplis d'un bonheur suprême. L'Être infini devint un avec nous, et, en même temps, notre tout, notre ciel, notre vie dans son sens le plus vrai. Mille vies nouvelles semblèrent nous pénétrer. Notre existence antérieure s'évanouit pour nous ; nous recommençâmes d'être ; nous ressentîmes l'immortalité, c'est-à-dire une surabondance de vie et de forces, qui portait le cachet de l'indestructibilité.

Enfin, nous recouvrâmes la parole. Ah ! si je pouvais te communiquer, ne fût-ce qu'un seul son, de notre joyeuse adoration !

« Il existe ! nous sommes ! Par Lui, par Lui seul ! – Il est, – son être n'est que vie et amour ! – Celui qui le voit, vit et aime, est inondé des effluves de l'immortalité et de l'amour provenant de sa face divine, de son regard rempli de félicité suprême !

Nous t'avons vu, amour tout-puissant ! Tu te montras à nous sous la forme humaine, Toi, Dieu des dieux ! Et pourtant Tu ne fus ni homme, ni Dieu, Toi, Homme Dieu !

Tu ne fus qu'amour, tout-puissant seulement comme amour ! – Tu nous soutins par ta toute-puissance, pour empêcher que la force, même adoucie de ton amour, ne nous absorbât en elle.

Est-ce Toi, est-ce Toi ? – Toi que tous les cieus glorifient ; Toi, océan de béatitude ; – Toi, toute-puissance ; – Toi, qui autrefois t'incarnant dans les os humains, portas les fardeaux de la terre, et, ruisselant de sang, suspendu sur la croix, Te fis cadavre ?

Oui, c'est Toi, – Toi, gloire de tous les êtres ! Être devant lequel s'inclinent toutes les natures, qui disparaissent devant Toi, pour être rappelées à vivre en Toi !

Dans un de tes rayons se rencontre la vie de tous les mondes, et de ton souffle ne jaillit que l'amour ! »

Ceci, cher ami, n'est qu'une miette bien minime tombée à terre de la table remplie d'une félicité ineffable dont je me nourrissais. Profites-en, et il te sera donné bientôt davantage. – Aimes, et tu seras aimé. – L'amour seul peut aspirer à la félicité suprême. – L'amour seul peut donner le bonheur, mais uniquement à ceux qui aiment.

Oh ! mon chéri, c'est parce que tu aimes que je puis m'approcher de toi, me communiquer à toi, et te conduire plus vite à la source de la vie.

Amour ! Dieu et le ciel vivent en toi, tout comme ils vivent dans la face et dans le cœur de Jésus-Christ !

J'écris cela, d'après votre chronologie terrestre,
le 13. XI. 1798.

Makariosenagape.

La fin au prochain numéro.

La fin du monde en 1911

La fin du monde en 1911, tel est le titre d'une petite brochure in-18, de 58 pages, répandue à Lyon avec profusion, et qui se trouve dans cette ville chez Jossierand, libraire, place Bellecour, n° 3. Aux considérations tirées de la concordance de l'état actuel des choses avec les signes précurseurs annoncés dans l'Evangile, l'auteur ajoute, d'après une autre prophétie, un calcul cabalistique qui fixe la fin du monde à l'an 1911, ni plus ni moins, c'est-à-dire dans 43 ans ; de sorte que, parmi les vivants d'aujourd'hui, plus d'un sera témoin de cette grande catastrophe. Or, il ne s'agit point ici d'une figure ; c'est la fin bien réelle, l'anéantissement de la terre, la dispersion de ses éléments, et la destruction complète de tous ses habitants. Il est regrettable que la manière dont s'accomplira cet événement ne soit pas indiquée, mais il faut bien laisser quelque chose à l'imprévu.

Il sera précédé du règne de l'Antéchrist ; Selon ces mêmes calculs, qui n'ont pas été faits par Arago, ce personnage est né en 1855 et doit vivre 55 ans et demi ; et comme sa mort doit marquer la fin des temps, cela nous porte juste en 1911, à moins qu'il n'y ait eu quelque erreur de calcul, comme pour 1840.

On se rappelle, en effet, que la fin du monde avait aussi été prédite pour l'année 1840 ; on la croyait tellement certaine, qu'elle était prêchée dans les églises, et nous l'avons vu annoncée dans certains catéchismes de Paris aux enfants de la première communion, ce qui n'a pas laissé d'impressionner fâcheusement quelques jeunes cerveaux. Comme le meilleur moyen de sauver son âme a toujours été de donner de l'argent, de se dépouiller des biens de ce monde qui sont une cause de perdition, des quêtes ont été faites, des donations provoquées dans ce but. Mais l'Esprit du mal se glisse partout en ce siècle de raisonneurs, et pousse aux plus mauvaises pensées ; nous avons entendu, de nos propres oreilles, des élèves de catéchisme faire cette réflexion : « Si, disaient-ils, la fin du monde arrive l'année prochaine, comme on nous l'assure, elle sera pour les prêtres aussi bien que pour les autres ; alors, à quoi donc leur servira l'argent qu'ils demandent ? » Il n'y a vraiment plus d'enfants, sinon des enfants terribles.

En sera-t-il de même de l'an 1911 ? La brochure en question nous donne un moyen certain de nous en assurer, c'est le portrait de l'Antéchrist auquel il sera facile de reconnaître l'original ; il est assez caractéristique pour qu'on ne puisse s'y méprendre. Il est tracé par un célèbre prophète allemand, Holzauser, né en 1613, et qui a écrit un commentaire sur l'Apocalypse.

Selon Holzauser, l'Apocalypse n'est autre chose que l'histoire entière de l'Église catholique depuis sa naissance jusqu'à la fin du monde, histoire qu'il partage en sept époques, figurées, dit-il, par les sept Églises auxquelles s'adresse saint Jean. Voici quelques-uns des traits les plus caractéristiques de l'Antéchrist et des événements qui doivent précéder sa venue.

« Nous touchons en ce moment à la fin de la cinquième époque. C'est alors qu'arriveront ces épouvantables malheurs annoncés dans l'Apocalypse (chap. VIII). La peste, la guerre, la famine, les tremblements de terre feront d'innombrables victimes. Tous les peuples se lèveront les uns contre les autres ; la guerre sera générale en Europe ; mais l'incendie éclatera d'abord en Allemagne...

Après ces guerres formidables qui ensanglanteront le monde entier, le protestantisme disparaîtra pour jamais, et l'empire des Turcs s'écroulera. Ce sera le commencement du sixième âge.

Les peuples épuisés par ces combats meurtriers, effrayés par les horribles fléaux qui marqueront la fin de la cinquième époque, reviendront au culte du vrai Dieu. Sortie victorieuse des luttes sans nombre qu'elle aura soutenues contre les hérésies, l'indifférence et la corruption générale, la religion du Christ reflourira plus brillante que jamais. Jamais l'Église catholique n'aura eu un triomphe aussi éclatant. Ses ministres, modèles de toutes les vertus, parcourront le monde pour faire entendre aux hommes la parole de Dieu...

Mais ce triomphe de la religion sera de courte durée. Le vice abattu, mais non anéanti, relèvera peu à peu la tête, et bientôt la corruption, faisant de rapides progrès, envahira de nouveau toutes les classes de la société, et s'introduira jusque dans le sanctuaire. C'est alors que l'on verra l'abomination de la désolation annoncée par le prophète. Le monde entier ne sera plus qu'une immense sentine de vices et de crimes de toutes sortes. Ainsi finira le sixième âge.

Alors viendra sur la terre celui que les prophètes et les Pères de l'Église ont désigné sous le nom d'Antéchrist.

Pauvre et inconnu, il vivra d'une vie misérable pendant son enfance et sa première jeunesse. Elevé par son père dans l'étude des sciences occultes, il s'y adonnera avec fureur et y fera de rapides progrès. Doué d'une intelligence peu commune, d'un esprit ardent et résolu, et d'un caractère de fer, il montrera, dès son berceau, les plus violentes passions. Reconnaisant dans cet enfant les redoutables qualités de celui qui doit un jour le seconder si ardemment dans sa lutte contre le genre humain, Satan tressaillera de joie, et lui communiquera peu à peu toute sa puissance.

Tous ceux qui l'approcheront, seront émerveillés de ses discours et de ses actions. On le regardera comme un enfant prédestiné à de grandes choses, et l'on dira que la main du Seigneur s'est étendue sur lui pour le protéger et le conduire...

Peu à peu, la renommée aidant, et grossissant encore les merveilles attribuées au jeune chef, le nombre de ses sectaires deviendra rapidement très considérable...

Bientôt se voyant à la tête d'une véritable armée composée d'hommes dévoués jusqu'à la mort, il n'hésitera plus à prendre le titre de roi. Pendant quelque temps, il s'occupera d'organiser sa puissance, et de mettre un peu d'ordre parmi ses nouveaux sujets, tout en ne négligeant rien pour en augmenter le nombre. N'ayant pas de nom de famille, il prendra le nom de Christ, que lui auront déjà donné les Juifs...

Son ambition grandissant avec sa fortune, il formera, dans son orgueil, le dessein de conquérir toute la terre, et de soumettre tous les peuples à ses lois...

En quelques jours, l'Antéchrist rassemblera une armée immense, et l'on verra ce nouvel Attila engloutir l'Europe sous les flots de ses hordes barbares. Les armées ennemies, frappées d'épouvante à la vue des nombreux prodiges qu'il fera, se laisseront disperser et anéantir, sans même essayer de combattre. Trois grands royaumes seront conquis sans coup férir. Leurs souverains expieront dans les plus cruels supplices, leur refus de soumission ; et les peuples vaincus seront livrés sans merci à toutes les fureurs d'une soldatesque effrénée. Terrifiés en apprenant ces barbares vengeances, les

autres nations se soumettront aussitôt. La terre entière ne formera plus alors qu'un seul et vaste royaume, que l'Antéchrist gouvernera à son gré. Il fera rebâtir, avec une magnificence inouïe, la ville de Jérusalem, et en fera le siège de son empire...

Entraîné par sa fatale destinée, il fera tous ses efforts pour détruire toutes les religions, et surtout la religion catholique. Sur les débris de l'ancien culte, il reconstruira l'édifice d'un culte nouveau, dont il sera à la fois le grand prêtre et l'idole. Cette nouvelle religion aura partout ses défenseurs et ses prêtres. L'un des plus acharnés et des plus terribles, celui que saint Jean a désigné dans les versets 11, 12, 13, du chapitre XIII, par la bête aux deux cornes, semblables à celles de l'agneau, sera le grand apostat. Holzauzer l'appelle ainsi parce qu'il sera un des premiers à renoncer au Christianisme pour se dévouer avec fureur au culte de l'Antéchrist.

En ce temps-là règnera sur le trône de saint Pierre un pontife saint du nom de Pierre. Frappé de douleur à la vue de ces malheurs épouvantables, et prévoyant les dangers terribles que courront les fidèles, il enverra dans toute la chrétienté de saintes exhortations pour prémunir chacun contre les séductions de l'Antéchrist, dont il dévoilera clairement la perfidie. Furieux de cette résistance ouverte et de l'influence immense du Saint-Père, le grand apostat entrera dans Rome à la tête d'une armée, et tuera de sa main le dernier successeur de Pierre sur les marches mêmes de l'autel...

Partout les églises seront envahies, les sanctuaires violés, les objets du culte profanés. Les livres saints seront brûlés, la croix et tous les symboles de notre auguste religion foulés aux pieds et traînés dans la poussière. Les tableaux et les statues exposés à la vénération des fidèles seront renversés ; à leur place s'élèvera la statue maudite de l'Antéchrist. – Et cette statue parlera, dit le prophète...

Et l'on verra des hommes instruits et éloquents prêcher cette idolâtrie d'un nouveau genre, et dans un langage brillant et imagé exalter les louanges de celui dont la statue parle et fait des miracles...

Pour frapper les yeux de la multitude et subjuguier les masses, l'Antéchrist accomplira des prodiges étonnants. Il transportera les montagnes, marchera sur les eaux et s'élèvera dans les airs tout brillant de gloire. Il fera paraître en même temps plusieurs soleils ou plongera la terre dans la plus complète obscurité. A sa voix la foudre tombera du ciel, les rivières suspendront leur cours, les murailles s'écrouleront. Devenant invisible à son gré, il se rendra d'un lieu dans un autre avec une merveilleuse rapidité, et il se montrera dans plusieurs endroits à la fois. Enfin, comme nous l'avons vu, il animera son image et lui communiquera une partie de sa puissance. Mais tous ces prodiges ne seront, pour la plupart, que des illusions d'optique et le résultat d'une fantasmagorie diabolique ; ce ne seront point de vrais miracles, car Satan, avec toute sa puissance, ne saurait changer les lois de la nature... »

Remarque. Si ce ne sont pas là des miracles, dans l'acception rigoureuse du mot, nous ne savons à quoi on peut donner ce nom ; et si ce sont, pour la plupart, des illusions d'optique, ces illusions s'écartent singulièrement des lois de la nature, et seraient elles-mêmes des miracles, car on n'a jamais vu la foudre tomber et les murailles s'écrouler par des effets d'optique. Ce qui ressort de plus clair de cette explication, c'est la difficulté de distinguer les vrais miracles des faux, et de faire, dans les effets de cette nature, la part des saints et celle du diable.

« En même temps qu'il frappera tous les esprits d'étonnement et d'admiration, l'Antéchrist, pour gagner tous les cœurs, affichera tous les dehors de la vertu la plus austère. Pendant qu'il se livrera aux plus honteuses débauches au fond de son palais, il aura l'air de faire croire à sa tempérance et à sa chasteté. Prodiguant autour de lui l'or et l'argent, il fera de grands biens aux pauvres, et ce ne seront en tous lieux que concerts de louanges pour sa bienfaisance et sa charité. On le verra chaque jour passer des heures entières en prières dans son temple ; en un mot, il se couvrira du manteau de l'hypocrisie avec tant d'habileté, que même ses plus fidèles serviteurs seront persuadés de sa vertu et de sa sainteté. »

« Le Seigneur, cependant, ne laissera pas ses enfants sans défense et sans secours pendant ces temps d'épreuve. Enoch et Elie reviendront sur la terre pour y prêcher la parole de Dieu, soutenir le courage des fidèles, et dévoiler les impostures des faux prophètes. Pendant douze cent soixante jours, ou trois ans et demi, ils parcourront le monde, exhortant tous les hommes à faire pénitence et

à revenir au culte de Jésus-Christ. Ils opposeront de vrais miracles aux prétendus prodiges de l'Antéchrist et de ses apôtres... Mais après qu'ils auront achevé leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme (l'Antéchrist) leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. »

Remarque. On ne saurait affirmer plus carrément la réincarnation. Ce n'est point ici une apparence, une illusion d'optique, c'est bien la réincarnation en chair et en os, puisque les deux prophètes sont tués.

Alors l'orgueil de l'Antéchrist ne connaîtra plus de bornes. Fier de la victoire qu'il vient de remporter sur les deux prophètes qui bravaient si impunément sa puissance depuis trois ans et demi, il se fera construire un trône magnifique sur la montagne des Oliviers, et là, entouré d'une légion de démons transformés en anges de lumière, il se fera adorer par la multitude immense qui sera réunie pour jouir de son triomphe.

Mais le vingt-cinquième jour arrivé, le corps des deux prophètes, animé par le souffle de Dieu, ressuscitera, et ils monteront au ciel, tout brillants de gloire, à la vue de la foule épouvantée. Aveuglé par la colère et la haine, l'Antéchrist annoncera qu'il va monter au ciel y chercher ses ennemis, et les précipiter sur la terre. En effet, parti sur les ailes des démons qui l'entourent, il s'élèvera dans les airs ; mais à ce moment le ciel s'ouvrira, et le Fils de l'homme apparaîtra sur une nuée lumineuse. L'Antéchrist sera précipité du ciel avec son cortège de démons, et la terre s'ouvrant, il descendra tout vivant dans l'enfer...

Alors la fin du monde sera proche. Il ne s'écoulera plus des années, ni des mois, mais peu de jours, dernier terme donné aux hommes pour faire pénitence. Les prodiges les plus effrayants se succéderont sans relâche, jusqu'à ce que le monde entier périsse dans un immense bouleversement.

Voilà ce qu'annonce Holzauzer, et ceci n'est que l'explication de ce qui est contenu dans l'Apocalypse ; c'est la doctrine de tous les Pères de l'Eglise, renfermée dans l'Evangile et les actes des apôtres. »

Remarque. Ainsi finira donc le monde ! Ce n'est pas le rêve d'un homme, c'est la doctrine de tous les Pères qui sont la lumière de l'Eglise. Ceux de nos lecteurs qui n'ont qu'une idée vague de l'Antéchrist, nous saurons gré de le leur avoir fait connaître avec quelques détails d'après des autorités compétentes. S'il n'a que quarante-trois ans devant lui, nous ne devons pas tarder à voir ce règne merveilleux. A ces signes, nous reconnâtrons l'approche de la date fatale.

Ce qu'il y a d'étrange dans ce récit, c'est l'effacement de la puissance de Dieu et de son Eglise devant celle de l'Antéchrist. En effet, après un triomphe de courte durée, l'Eglise succombe de nouveau pour ne plus se relever ; la foi de ses ministres n'est pas assez grande pour empêcher la corruption de s'introduire jusque dans le sanctuaire. N'est-ce pas là un aveu naïf de faiblesse et d'impuissance ? Ce sont des choses que l'on peut penser, mais qu'il y a maladresse à crier sur les toits.

Il eût été bien étonnant que le Spiritisme n'eût pas trouvé place dans cette prédiction ; il y est, en effet, indiqué comme l'un des signes des temps, et voici en quels termes. Ce n'est plus Holzauzer qui parle, c'est l'auteur de la brochure.

Mais voici que ces bruits se précisent, que ces terreurs qui paraissent chimériques, prennent de la consistance et se formulent nettement. La fin du monde approche, s'écrie-t-on de toutes parts ! En Europe, dans les pays catholiques, on rappelle de vieilles prophéties qui, toutes, annoncent ce grand événement pour notre époque...

Il n'est pas jusqu'aux Esprits frappeurs qui ne donnent l'alarme. Ouvrez le Livre des Esprits d'Allan Kardec, vous lirez à la première page, dans les prolégomènes, les paroles suivantes : « Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu, et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes, en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité. »

Remarque. Nous ne voyons pas qu'annoncer la régénération de l'humanité ce soit annoncer sa fin ; ces deux idées se contredisent. Les Esprits, au lieu de donner l'alarme, viennent apporter l'espérance.

Et d'abord le prophète Joël nous dit : « En ces temps-là, la magie couvrira toute la terre, et l'on verra jusqu'aux enfants à la mamelle faire des choses extraordinaires, et tenir des discours comme de grandes personnes. »

Le Spiritisme, cette magie du dix-neuvième siècle, a envahi le monde. Il y a à peine quelques années, en Amérique, en Angleterre, en France, des phénomènes surprenants, inouïs, excitèrent la curiosité générale. Des meubles inertes s'animant à la volonté des opérateurs, se livraient aux plus fantastiques évolutions, et répondaient sans hésitation aux questions qu'on leur adressait. On chercha quelle pouvait être la cause intelligente de ces effets intelligents. Les tables répondirent : Ce sont des Esprits, les âmes des hommes que la mort a enlevés, qui viennent communiquer avec les vivants. De nouveaux phénomènes se produisirent. On entendit comme des coups frappés dans les meubles, dans les murs des habitations ; on vit des objets se mouvoir spontanément ; on entendit des voix, des symphonies ; on vit même des apparitions de personnes mortes depuis longtemps. Les prodiges se multipliaient. Il fallait vouloir pour voir ; il fallait voir pour être convaincu.

Bientôt une nouvelle religion s'organisa. Interrogés, les Esprits rédigèrent eux-mêmes le code de leur nouvelle doctrine. Ce fut, il faut l'avouer, un système philosophique admirablement bien combiné sous tous les rapports. Jamais le plus adroit sophiste ne sut aussi bien déguiser le mensonge et le paradoxe. Ne pouvant pas, sans dévoiler leur origine et éveiller les soupçons, briser tout d'un coup avec les idées de Dieu et de vertu, les Esprits commencent par reconnaître hautement l'existence de ce Dieu, la nécessité de cette vertu ; mais ils font si peu de différence entre le sort des justes et celui des méchants, que l'on est forcément amené, par ces croyances, à satisfaire toutes ses passions, et à chercher dans la mort un refuge contre le malheur. Le crime et le suicide sont les deux conséquences fatales de ces principes, qui paraissent, au premier abord, empreints d'une morale si belle et si pure.

Pour expliquer l'anomalie de ces communications d'outre-tombe, les Esprits n'ont pas pu s'empêcher d'annoncer, ainsi que nous l'avons vu, que les temps marqués par la Providence étaient arrivés ; mais ne voulant pas parler de la fin du monde, ce qui n'entraîne nullement dans leur système, ils ont ajouté : « pour la régénération universelle de l'humanité. »

Remarque. - Par une singulière coïncidence, le jour même, 24 février, où nous parvint cette brochure, qui nous était adressée par un de nos correspondants de Lyon, et au moment où nous lisions ces derniers paragraphes, nous recevions des environs de Boulogne-sur-Mer une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« C'est du fond d'une obscure vallée du Boulonnais que vous parviennent ces quelques mots, reflets d'une existence souffrante ; car le Spiritisme pénètre partout pour répandre la lumière et les consolations. Personnellement, que de soulagements ne lui dois-je pas, ainsi qu'à vous, monsieur, qui en êtes le dispensateur !

Né de parents très pauvres, chargés de huit enfants, dont je suis l'aîné, hélas ! je n'ai pas encore jusqu'ici gagné mon pain, quoique âgé de vingt-neuf ans, par la débilité de ma constitution. Joignez à cela une propension innée à l'orgueil, à la vanité, à la violence, etc., et jugez de ce que je dus endurer de maux dans ma misérable condition avant que le Spiritisme fût venu m'expliquer l'énigme de ma destinée. C'était au point que j'avais, à part moi, résolu de me suicider.

A cet effet, pour calmer mes appréhensions et les reproches de ma conscience, je m'étais dit, dans ma foi de catholique : Je me frapperai d'un coup qui, tout en étant mortel, ne me fera pas mourir instantanément, et me laissera disposer d'assez d'instant de vie pour que j'aie la possibilité de me confesser, de communier et de manifester mon repentir ; en un mot, de me mettre en état de m'assurer une vie heureuse en l'autre monde, tout en échappant aux maux de celui-ci.

Mon raisonnement était bien absurde, n'est-ce pas, monsieur ? Et pourtant n'était-il pas conséquent avec le dogme qui nous affirme que tout péché, tout crime même, est effacé par le simple aveu fait à un prêtre qui donne l'absolution ? Maintenant, grâce à la connaissance du Spiritisme, de pareilles idées sont à jamais bannies de ma pensée ; cependant que d'imperfections il me reste encore à dépouiller ! »

Ainsi le Spiritisme a empêché un acte, un crime, qui eût été commis, non en l'absence de toute foi, mais bien, dit la personne, par une conséquence même de sa foi catholique. Dans ce cas, quelle a été la plus puissante pour empêcher le mal ? Ce jeune homme sera-t-il damné pour avoir suivi l'impulsion du Spiritisme, œuvre du démon, selon l'auteur de la brochure, et eût-il été sauvé, tout en se suicidant, mais ayant reçu, avant de mourir, l'absolution d'un prêtre ? Que, la main sur la conscience, l'auteur de la brochure réponde à cette question.

Les fragments rapportés ci-dessus ayant été lus à la Société de Paris, notre ancien collègue, Jobard, vint spontanément donner, sur ce sujet, la communication suivante, par un médium en somnambulisme spirituel :

Société de Paris, 28 février. Méd. M. Morin.

Je passais, quand l'écho m'apporta la vibration d'un immense éclat de rire. Je prêtais l'oreille, et, ayant reconnu le bruit du rire des incarnés et des désincarnés, je me dis : La chose est sans doute intéressante ; allons voir !... Et je ne croyais pas, messieurs, avoir le plaisir de venir passer la soirée près de vous. Cependant j'en suis toujours heureux, croyez-le bien, car je sais toute la sympathie que vous avez conservée pour votre ancien collègue.

Je m'approchai donc, et les bruits de la terre m'arrivèrent plus distincts : La fin du monde ! s'écriait-on ; la fin du monde !... Eh ! mon Dieu, me dis-je, si c'est la fin du monde, que vont-ils devenir ?... La voix de votre président et mon ami étant venue jusqu'à moi, je l'entendis qui vous donnait lecture de quelques passages d'une brochure où l'on annonce la fin du monde comme très prochaine. Le sujet m'intéressa ; j'écoutai attentivement, et, après avoir mûrement réfléchi, je viens, comme l'auteur de la brochure, vous dire : Oui, messieurs, la fin du monde est proche !... Oh ! ne vous effrayez pas, mesdames ; car il faut en être bien près pour la toucher, et quand vous la toucherez vous la verrez.

En attendant, je vais, si vous le permettez, vous donner mon appréciation sur ce mot, épouvantail des cerveaux faibles, et aussi des Esprits faibles ; car, sachez-le, si l'appréhension de la fin du monde terrifie les êtres pusillanimes de votre monde, elle frappe également de terreur les êtres arriérés de l'erraticité. Tous ceux qui ne sont point dématérialisés, c'est-à-dire qui, quoique Esprits, vivent plus matériellement que spirituellement, s'effraient à l'idée de la fin du monde, parce qu'ils comprennent, par ce mot, la destruction de la matière. Ne vous étonnez donc pas que cette idée mette en émoi certains Esprits qui ne sauraient que devenir si la terre n'existait plus ; car la terre est encore leur monde, leur point d'appui.

Pour moi, je me suis dit : Oui, la fin du monde est proche ; elle est là, je la vois, je la touche ;... elle est proche pour ceux qui, à leur insu, travaillent à en précipiter l'avènement !... Oui, la fin du monde est proche ;... mais de quel monde est-ce la fin ?

Ce sera la fin du monde de la superstition, du despotisme, des abus entretenus par l'ignorance, la malveillance et l'hypocrisie ; ce sera la fin du monde égoïste et orgueilleux, du paupérisme, de tout ce qui est vil et rabaisse l'homme ; en un mot, de tous les sentiments bas et cupides qui sont le triste apanage de votre monde.

Cette fin du monde, cette grande catastrophe que toutes les religions s'accordent à prévoir, est-elle ce qu'elles entendent ? N'y faut-il pas voir, au contraire, l'accomplissement des hautes destinées de l'humanité ? Si nous réfléchissons à tout ce qui se passe autour de nous, ces signes précurseurs ne sont-ils pas le signal du commencement d'un autre monde, je veux dire d'un autre monde moral, plutôt que celui de la destruction du monde matériel ?

Oui, messieurs, une période d'épuration terrestre se termine en ce moment ; une autre va commencer... Tout concourt à la fin du vieux monde, et ceux qui s'efforcent de le soutenir travaillent énergiquement, sans le vouloir, à sa destruction. Oui, la fin du monde est proche pour eux ; ils le pressentent et s'en effraient, croyez-le bien, plus que de la fin du monde terrestre, parce que c'est la fin de leur domination, de leur prépondérance, à laquelle ils tiennent plus qu'à toute autre chose ; et ce sera, à leur égard, non la vengeance de Dieu, car Dieu ne se venge pas, mais la juste récompense de leurs actes.

Les Esprits sont, comme vous, les fils de leurs œuvres ; s'ils sont bons, c'est parce qu'ils ont travaillé à le devenir ; s'ils sont mauvais, ce n'est pas qu'ils aient travaillé à le devenir, c'est parce qu'ils n'ont pas travaillé à devenir bons.

Amis, la fin du monde est proche, et je vous engage vivement à prendre bonne note de cette prévision ; elle est d'autant plus proche, qu'on travaille déjà à le reconstruire. La sage prévoyance de Celui à qui rien n'échappe veut que tout se construise avant que tout soit détruit ; et lorsque l'édifice nouveau sera couronné, lorsque le faîte sera couvert, c'est alors que s'écroulera l'ancien ; il tombera de lui-même ; de sorte que, entre le vieux monde et le nouveau, il n'y aura pas de solution de continuité.

C'est ainsi qu'il faut entendre la fin du monde que présagent déjà tant de signes précurseurs. Et quels seront les ouvriers les plus puissants pour cette grande transformation ? Ce sont vous, mesdames ; ce sont vous, mesdemoiselles, à l'aide du double levier de l'instruction et du Spiritisme. Chez la femme en qui le Spiritisme a pénétré, il y a plus qu'une femme, il y a un ouvrier spirituel ; dans cet état, tout en travaillant pour elle, la femme travaille encore bien plus que l'homme à l'édification du monument ; car, lorsqu'elle connaîtra toutes les ressources du Spiritisme, et qu'elle saura s'en servir, la plus grande partie de l'œuvre sera faite par elle. En allaitant le corps de son enfant, elle pourra aussi allaiter son esprit ; et qui est meilleur forgeron que le fils d'un forgeron apprenti de son père ? L'enfant sucera ainsi, en grandissant, le lait de la spiritualité, et lorsque vous aurez des Spirites, fils de Spirites et pères de Spirites, la fin du monde, telle que nous la comprenons, ne sera-t-elle pas accomplie ? Étonnez-vous donc, après cela, que le spiritisme soit un épouvantail pour tout ce qui tient au vieux monde, et de l'acharnement qu'on met à l'étouffer dans son berceau !
Jobard.

L'intolérance et la persécution à l'égard du Spiritisme

Le fait suivant nous est signalé par un de nos correspondants. Nous taisons, par convenance, le nom du lieu où il s'est passé, mais, au besoin, nous avons la pièce justificative entre les mains.

Le curé de ..., ayant appris qu'une de ses paroissiennes avait reçu le Livre des Esprits, vint la trouver chez elle et lui fit une scène scandaleuse en l'apostrophant d'épithètes fort peu évangéliques ; il la menaça, en outre, de ne pas l'enterrer quand elle mourrait, si elle ne croyait pas au diable et à l'enfer ; puis, s'emparant du livre, il l'emporta.

A quelques jours de là, cette dame, que cette algarade avait fort peu touchée, alla chez le prêtre lui redemander son livre, se disant en elle-même que, s'il ne le lui rendait pas, il n'était pas difficile de s'en procurer un autre, et qu'elle saurait bien le mettre en lieu de sûreté.

Le livre fut rendu, mais dans un état qui prouvait qu'une sainte colère s'était déchargée sur lui. Il était maculé de ratures, d'annotations, de réfutations, où les Esprits étaient traités de menteurs, de démons, de stupides, etc. La foi de cette dame, loin d'être ébranlée, n'en a été que plus fortifiée. On prend, dit-on, plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre ; le prêtre lui a présenté le vinaigre, elle a préféré le miel, et elle s'est dit : Pardonnez-lui, Seigneur, car il ne sait ce qu'il fait. De quel côté était le vrai christianisme ?

Les scènes de cette nature étaient très fréquentes il y a sept ou huit ans, et avaient parfois un caractère de violence qui tournait au burlesque. On se rappelle ce missionnaire qui écumait de rage en prêchant contre le Spiritisme, et s'agitait avec tant de fureur qu'on craignît, un instant qu'il ne tombât de la chaire. Et cet autre prédicateur qui conviait tous les détenteurs d'ouvrages spirites à les lui apporter pour y mettre le feu sur la place publique. Malheureusement pour lui, il n'en fut pas apporté un seul, et l'on s'en dédommagea en brûlant dans la cour du séminaire tous ceux que l'on put se procurer chez des libraires. Aujourd'hui que l'on en a reconnu l'inutilité et les inconvénients, ces démonstrations excentriques sont fort rares ; l'expérience a prouvé qu'elles ont plus détourné de l'Église que du Spiritisme.

Le fait rapporté ci-dessus a un caractère d'une gravité particulière. Le prêtre, dans son église, est chez lui, sur son terrain ; donner ou refuser des prières selon sa conscience, est dans son droit ; il en use sans doute parfois d'une manière plus nuisible qu'utile à la cause qu'il défend, mais enfin il est dans son droit, et nous trouvons illogique que des personnes qui sont, de pensées sinon de fait, séparées de l'Église, qui ne remplissent aucun des devoirs qu'elle impose, aient la prétention de contraindre un prêtre à faire ce qu'à tort ou à raison, il considère comme contraire à sa règle. Si vous ne croyez pas à l'efficacité de ses prières, pourquoi en exiger de lui ? Mais par la même raison, il outrepassa son droit quand il s'impose à ceux qui ne le demandent pas.

Dans le cas dont il s'agit, de quel droit ce prêtre allait-il violenter la conscience de cette dame dans son propre domicile, y faire une visite inquisitoriale, et s'emparer de ce qui ne lui appartenait pas ? Qu'est-ce que la religion gagne à ces excès de zèle ? Les amis maladroits sont toujours nuisibles.

Ce fait, en lui-même, est de peu d'importance, et ce n'est, en définitive, qu'une petite tracasserie qui prouve l'étroitesse des idées de son auteur ; nous n'en aurions pas parlé, s'il ne se liait à des faits plus graves, aux persécutions proprement dites dont les conséquences sont plus sérieuses.

Etrange anomalie ! Quelle que soit la position d'un homme, officielle ou subordonnée à un titre quelconque, on ne lui conteste pas le droit d'être protestant, juif ou même rien du tout ; il peut être ouvertement incrédule, matérialiste ou athée ; il peut préconiser telle ou telle philosophie, mais il n'a pas le droit d'être Spirite. S'il est soupçonné de Spiritisme, comme jadis on était soupçonné de jansénisme, il est suspect ; si la chose est avouée, il est regardé de travers par ses supérieurs lorsque ceux-ci ne pensent pas comme lui, considéré comme un perturbateur de la société, lui qui abjure toute idée de haine et de vengeance, qui a pour règle de conduite la charité chrétienne dans sa plus rigoureuse acception, la bienveillance pour tous, la tolérance, l'oubli et le pardon des injures, en un mot, toutes les maximes qui sont la garantie de l'ordre social, et le plus grand frein des mauvaises passions. Eh bien ! ce qui, de tous temps et chez tous les peuples civilisés, est un titre à l'estime des honnêtes gens, devient un signe de réprobation aux yeux de certaines personnes qui ne pardonnent pas à un homme d'être devenu meilleur par le Spiritisme ! Quels que soient ses qualités, ses talents, les services rendus, s'il n'est pas indépendant, si sa position n'est invulnérable, une main, instrument d'une volonté occulte, s'appesantit sur lui, le frappe, s'il se peut, dans ses moyens d'existence, dans ses affections les plus chères, et jusque dans sa considération.

« Que de pareilles choses se passent dans des contrées où la foi exclusive érige l'intolérance en principe comme sa meilleure sauvegarde, cela n'a rien de surprenant ; mais qu'elles aient lieu dans des pays où la liberté de conscience est inscrite au Code des lois comme un droit naturel, on le comprend plus difficilement. Il faut donc qu'on ait bien peur de ce Spiritisme qu'on affecte cependant de présenter comme une idée creuse, une chimère, une utopie, une niaiserie qu'un souffle de la raison peut abattre ! Si cette lumière fantastique n'est pas encore éteinte, ce n'est pourtant pas faute d'avoir soufflé dessus. Soufflez donc, soufflez toujours : il est des flammes que l'on attise en soufflant au lieu de les éteindre.

Cependant, diront quelques-uns, que peut-on reprocher à celui qui ne veut et ne pratique que le bien ; qui remplit les devoirs de sa charge avec zèle, probité, loyauté et dévouement ; qui enseigne à aimer Dieu et son prochain ; qui prêche la concorde et convie tous les hommes à se traiter en frères sans acception de cultes ni de nationalités ? Ne travaille-t-il pas à l'apaisement des dissensions et des antagonismes qui ont causé tant de désastres ? N'est-il pas le véritable apôtre de la paix ? En ralliant à ses principes le plus grand nombre possible d'adhérents, par sa logique, par l'autorité de sa position, et surtout par son exemple, ne préviendra-t-il pas des conflits regrettables ? Si, au lieu d'un, il y en a dix, cent, mille, leur influence salutaire n'en sera-t-elle pas d'autant plus grande ? De tels hommes sont des auxiliaires précieux ; on n'en a jamais assez ; ne devrait-on pas les encourager, les honorer ? La doctrine qui fait pénétrer ces principes dans le cœur de l'homme par la conviction appuyée sur une foi sincère, n'est-elle pas un gage de sécurité ? Où a-t-on vu, d'ailleurs, que les Spiritistes fussent des turbulents et des fauteurs de trouble ? Ne se sont-ils pas, au contraire, toujours et partout signalés comme des gens paisibles et amis de l'ordre ? Toutes les fois qu'ils ont été provoqués par des actes de malveillance, au lieu d'user de représailles, n'ont-ils pas évité avec

soin tout ce qui aurait pu être une cause de désordre ? L'autorité a-t-elle jamais eu à sévir contre eux pour aucun acte contraire à la tranquillité publique ? Non, car un fonctionnaire, chargé du maintien de l'ordre, disait naguère que si tous ses administrés étaient Spiritistes, il pourrait fermer son bureau. Est-il un hommage plus caractéristique rendu aux sentiments qui les animent ? Et à quel mot d'ordre obéissent-ils ? à celui de leur conscience seul, puisqu'ils ne relèvent d'aucune personnalité patente ou cachée dans l'ombre. Leur doctrine est leur loi, et cette loi leur prescrit de faire le bien et d'éviter le mal ; par sa puissance moralisatrice, elle a ramené à la modération des hommes exaltés, ne craignant rien, ni Dieu ni la justice humaine, et capables de tout. Si elle était populaire, de quel poids ne pèserait-elle pas dans les moments d'effervescence et dans les centres turbulents ? En quoi donc cette doctrine peut-elle être un motif de réprobation ? Comment peut-elle appeler la persécution sur ceux qui la professent et la propagent ?

Vous vous étonnez qu'une doctrine qui ne produit que le bien ait des adversaires ! Mais vous ne connaissez donc pas l'aveuglement de l'esprit de parti ? Est-ce qu'il a jamais considéré le bien que peut faire une chose lorsqu'elle est contraire à ses opinions ou à ses intérêts matériels ? N'oubliez pas que certains opposants le sont par système bien plus que par ignorance. C'est en vain que vous espéreriez les amener à vous par la logique de vos raisonnements, et par la perspective des effets salutaires de la doctrine ; ils savent cela aussi bien que vous, et c'est précisément parce qu'ils le savent qu'ils n'en veulent pas ; plus cette logique est rigoureuse et irrésistible, plus elle les exaspère, parce qu'elle leur ferme la bouche. Plus on leur démontre le bien que produit le Spiritisme, plus ils s'irritent, parce qu'ils sentent que là est sa force ; aussi, dût-il sauver le pays des plus grands désastres, ils le repousseraient quand même. Vous triompherez d'un incrédule, d'un athée de bonne foi, d'une âme vicieuse et corrompue, mais des gens de parti pris, jamais !

Qu'espèrent-ils donc de la persécution ? Arrêter l'essor des idées nouvelles par l'intimidation ? Voyons, en quelques mots, si ce but peut être atteint.

Toutes les grandes idées, toutes les idées rénovatrices, aussi bien dans l'ordre scientifique que dans l'ordre moral, ont reçu le baptême de la persécution, et cela devait être, parce qu'elles froissaient les intérêts de ceux qui vivaient des vieilles idées, des préjugés et des abus. Mais dès lors que ces idées constituaient des vérités, est-ce que l'on n'a jamais vu que la persécution en ait arrêté le cours ? L'histoire de tous les temps n'est-elle pas là pour prouver qu'elles ont, au contraire, grandi, qu'elles se sont consolidées, propagées par l'effet même de la persécution ? La persécution a été le stimulant, l'aiguillon qui les a poussées en avant, et fait avancer plus vite en surexcitant les esprits, de sorte que les persécuteurs ont travaillé contre eux-mêmes, et n'ont gagné que d'être stigmatisés par la postérité. On n'a persécuté que les idées auxquelles on voyait de l'avenir ; celles que l'on jugeait sans conséquence, on les a laissées mourir de leur mort naturelle.

Le Spiritisme, lui aussi, est une grande idée ; il devait donc recevoir son baptême comme ses devancières, parce que l'esprit des hommes n'a pas changé, et il en arrivera ce qui est arrivé pour les autres : un accroissement d'importance aux yeux de la foule, et par suite une plus grande popularité. Plus les victimes seront en évidence par leur position, plus il y aura de retentissement en raison même de l'étendue de leurs relations.

La curiosité est d'autant plus surexcitée que la personne est entourée de plus d'estime et de considération ; chacun veut savoir le pourquoi et le comment ; connaître le fond de ces opinions qui soulèvent tant de colère ; on interroge, on lit, et voilà comment une foule de gens qui ne se seraient peut-être jamais occupés du Spiritisme, sont amenés à le connaître, à le juger, à l'apprécier et à l'adopter. Tel a été, on le sait, le résultat des déclamations furibondes, des interdictions pastorales, des diatribes de toutes sortes ; tel sera celui des persécutions ; elles font plus : elles l'élèvent au rang des croyances sérieuses, car le bon sens dit qu'on ne frappe pas des billevesées.

La persécution contre les idées fausses, erronées, est inutile, parce qu'elles se discréditent et tombent d'elles-mêmes ; elle a pour effet de leur créer des partisans et des défenseurs, et d'en retarder la chute, parce que beaucoup de gens les regardent comme bonnes, précisément parce qu'elles sont persécutées. Lorsque la persécution s'attaque à des idées vraies, elle va directement

contre son but, car elle en favorise le développement : c'est donc, dans tous les cas, une maladresse qui tourne contre ceux qui la commettent.

Un écrivain moderne regrettait qu'on n'eût pas brûlé Luther, afin de détruire le protestantisme dans sa racine ; mais, comme on n'aurait pu le brûler qu'après l'émission de ses idées, si on l'eût fait, le protestantisme serait peut-être deux fois plus répandu qu'il ne l'est. On a brûlé Jean Huss ; qu'y a gagné le concile de Constance ? de se couvrir d'une tache indélébile ; mais les idées du martyr n'ont pas été brûlées ; elles ont été un des fondements de la réforme. La postérité a décerné la gloire à Jean Huss et la honte au concile. (Revue Spirite, août 1866, page 236.) Aujourd'hui, on ne brûle plus, mais on persécute d'autres manières.

Sans doute, quand un orage éclate, beaucoup de gens se mettent à l'abri ; les persécutions peuvent donc avoir pour effet un empêchement momentané à la libre manifestation de la pensée ; les persécuteurs, croyant l'avoir étouffée, s'endorment dans une trompeuse sécurité ; mais la pensée n'en subsiste pas moins, et les idées comprimées sont comme les plantes en serre chaude : elles poussent plus vite.

Le Spiritisme à Cadix en 1853 et 1868

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de dire que le Spiritisme compte de nombreux adeptes en Espagne, ce qui prouve que la compression des idées ne les empêche pas de se produire ; nous savions déjà que depuis longtemps Cadix était le siège d'un centre spirite important. Un des membres de cette Société étant venu à Paris l'année dernière nous a donné à ce sujet des détails circonstanciés d'un haut intérêt, et qu'il nous a depuis rappelés dans sa correspondance. L'abondance des matières nous a seule empêché de les publier plus tôt.

Les Spiritistes de Cadix revendiquent pour leur ville l'honneur d'avoir été l'une des premières, si ce n'est même la première en Europe, à posséder une réunion spirite constituée, et recevant des communications régulières des Esprits, par l'écriture et la typtologie, sur des sujets de morale et de philosophie. Cette prétention est en effet justifiée par la publication d'un livre imprimé en langue espagnole, à Cadix, en 1854. Il contient d'abord une préface explicative sur la découverte des tables parlantes et la manière de s'en servir ; puis le relevé des réponses faites aux questions adressées aux Esprits dans une suite de séances tenues dès l'année 1853. Le procédé consistait dans l'emploi d'un guéridon à trois pieds et d'un alphabet divisé en trois séries correspondant chacune à l'un des pieds du guéridon. Ces réponses sont sans doute très élémentaires comparativement à ce que l'on obtient aujourd'hui, et toutes ne sont pas d'une exactitude irréprochable, mais la plupart concordent avec l'enseignement actuel. Nous n'en citerons que quelques-unes pour montrer qu'à l'époque où, presque partout ailleurs, on ne s'occupait des tables tournantes que comme sujet de distraction, à Cadix, on songeait déjà à utiliser le phénomène pour des instructions sérieuses.

(8 novembre 1853.) – Y a-t-il ici un Esprit présent ? – Oui. – Comment t'appelles-tu ? – Ege. – Quelle partie du monde as-tu habitée ? – L'Amérique du Nord. – Étais-tu homme ou femme ? – Femme. – Dis-nous ton nom en anglais ? – Akka. – Comment traduis-tu bello en anglais ? – Fine. – Pourquoi es-tu venu ici ? – Pour faire le bien. – A toi ou à nous ? – A tous. – Tu peux donc nous donner ce bien ? – Je le puis ; tout est dans le travail. – Comment obtiendrons-nous le bien ? – En émancipant la femme ; tout dépend d'elle.

(11 novembre.) L'Esprit Ege. – Y a-t-il une autre mode de communiquer avec les Esprits ? – Oui, par la pensée. – De quelle manière ? – Lis dans la tienne. – Et comment pourrions-nous nous entendre avec la pensée des Esprits ? – Par la concentration. – Y a-t-il un moyen d'y arriver facilement ? – Oui, la félicité. – Comment obtient-on la félicité ? – En vous aimant les uns les autres.

(25 novembre.) Anna Ruiz. – Où va notre âme en se séparant du corps ? – Elle ne quitte pas la terre. – Tu veux dire le corps ? – Non, l'âme. – As-tu les mêmes jouissances dans l'autre vie que dans celle-ci ? – Les mêmes et mieux : nous travaillons dans tout l'univers.

(26 novembre.) Odiuz – Les Esprits revêtent-ils une forme ? – Oui. – Laquelle ? – La forme humaine. Il y a deux corps, l'un matériel, l'autre de lumière. – Le corps de lumière est-il l'Esprit ? – Non : c'est une agrégation d'éther ; des fluides légers forment le corps de lumière.

Qu'est-ce qu'un Esprit ? – Un homme à l'état d'essence. – Quelle est sa destinée ? – Organiser le mouvement matériel cosmique ; coopérer avec Dieu à l'ordre et aux lois des mondes dans l'univers.

(30 novembre.) Un Esprit spontanément. L'ordre distribue les harmonies. Cette loi vous dit que chaque globe du système solaire est habité par une humanité comme la vôtre ; chaque membre de cette humanité est un être complet dans le rang qu'il occupe ; il possède une tête, un tronc et des membres. Chacun a sa destination marquée, collective ou terrestre, visible ou invisible. Le soleil, comme les planètes et leurs satellites, a ses habitants d'une destinée complexe. Chacune des humanités qui peuplent ces divers globes a sa double existence, visible et invisible, et une parole spirituelle appropriée à chacun de ces états.

(1er décembre.) Odiuz. Lisez Jean, et vous aurez la signification du mot verbe. Vous saurez ce que c'est que le verbe de l'humanité solaire ; chaque humanité a sa Providence, son homme-Dieu ; la lumière de l'homme-Dieu solaire, c'est la Providence anthropomorphique de tous les globes du système solaire.

(8 décembre.) Y a-t-il analogie entre la lumière matérielle et la lumière spirituelle ? – Le soleil éclaire, les planètes reflètent sa lumière. L'intelligence solaire illumine les intelligences planétaires, et celles-ci celles de leurs satellites. La lumière intelligente émane du cerveau de l'humanité solaire, qui est l'étincelle intelligente, comme le soleil est l'étincelle matérielle de tous les astres. Il y a aussi analogie dans le mode d'expansion de la lumière intelligente dans chaque humanité qui la reçoit du foyer principal pour la communiquer à ses membres.

Il y a unité de système entre le monde matériel et le monde spirituel.

Nous avons la nature qui reflète les lois qui ont précédé la création. Ensuite vient l'esprit humain qui analyse la nature pour découvrir ces lois, les interpréter et les comprendre. Cette analyse est à la lumière spirituelle ce qu'est la réfraction à la lumière physique, car l'humanité entière forme un prisme intellectuel dans lequel la lumière divine unique se réfracte de mille manières différentes.

(4 janvier 1854.) Pourquoi les Esprits ne viennent-ils pas toujours à notre appel ? – Parce qu'ils sont très occupés. – Pourquoi quelques-uns des Esprits qui se sont présentés jusqu'à présent ont-ils répondu par des énigmes ou des absurdités ? – Parce que c'étaient des Esprits ignorants ou légers. – Comment les distinguer des Esprits sérieux ? – Par leurs réponses.

Les Esprits peuvent-ils se rendre visibles ? – Quelquefois. – Dans quel cas ? – Quand il s'agit d'humilier le fanatisme. – Sous quelle forme l'Esprit s'est-il présenté à l'archevêque de Paris ? – Forme humaine. – Quelle est la véritable religion ? – Vous aimez les uns les autres.

L'extrait suivant d'une lettre de notre correspondant, en date du 17 août 1867, donnera une idée de l'esprit qui préside à la Société spirite actuelle de Cadix :

« Depuis onze ans nous sommes en communication avec des Esprits de la vie supérieure, et, dans cet espace de temps, ils nous ont fait des révélations importantes sur la morale, la vie spirituelle et autres sujets qui intéressent le progrès.

Nous nous réunissons cinq fois par semaine. L'Esprit président de notre Société, auquel les autres Esprits accordent une certaine suprématie, s'appelle Pastoret. Nous avons en Dona J... un excellent médium voyant et parlant. Elle communique au moyen d'un guéridon à trois pieds qui ne lui sert que pour établir le courant fluidique, et elle voit les mots écrits sur une espèce de ruban fluidique qui passe sans cesse devant ses yeux, et elle y lit comme dans un livre. Ce moyen de communication, joint à la bienveillance des Esprits qui viennent à nos séances, nous permet de présenter nos observations, et d'établir des discussions presque familières avec ces mêmes Esprits.

Chaque soir la séance est ouverte par la présence de l'Esprit du docteur Gardoqui, que nous avons connu, et qui, de son vivant, exerçait la médecine à Cadix. Après avoir donné des conseils à nos frères présents, il va visiter les malades que nous lui recommandons ; il indique les remèdes nécessaires, et presque toujours avec succès.

Après la visite du médecin, vient l'Esprit familier du cercle qui nous amène d'autres Esprits, tantôt supérieurs pour nous instruire, tantôt inférieurs pour que nous les aidions de nos conseils et de nos encouragements. Sur l'indication de nos guides, nous accomplissons périodiquement des missions de charité envers les pauvres.

Outre le ridicule, contre lequel vous autres, Français, avez à lutter aussi bien que nous, nous luttons contre l'intolérance ; cependant nous ne nous décourageons pas, parce que la force de conviction que Dieu nous donne est plus puissante que les obstacles.

Nous terminons chaque séance par la prière suivante :

« Père universel ! Seigneur tout puissant ! nous nous adressons à toi, parce que nous te reconnaissons comme le Dieu unique et éternel. Père ! nous désirons ne pas encourir ton blâme, mais au contraire avancer notre purification pour approcher de toi, seul bien véritable, suprême félicité promise à ceux qui retournent auprès de toi.

Seigneur ! nous te rappelons continuellement nos péchés afin que tu nous les pardonnes après l'expiation qu'ils méritent. Que ne devons-nous déjà à ta grande bonté ! Sois miséricordieux envers nous.

Père éternel, tu m'as donné la vie, et avec la vie l'intelligence pour te connaître, un cœur pour t'aimer et pour aimer mes semblables. Mon intelligence grandira quand je penserai à toi, et quand je m'élèverai jusqu'à toi.

Père universel de tous les êtres, grand architecte de l'Univers, eau bénite dont nous étanchons la soif de l'amour divin, ni le cours du temps, ni la différence des intelligences n'empêchent de te reconnaître, car ta grande puissance et ton grand amour se voient partout.

Père ! nous nous en remettons à ta miséricorde, et pour preuve de notre sincérité, nous t'offrons nos vies, nos biens, tout ce que tu nous as donné. Nous ne possédons rien qui ne vienne de toi ; nous mettons tout à la disposition de nos frères nécessiteux, pour qu'ils profitent du fruit de notre intelligence et de notre travail.

Nous sommes tes enfants, Seigneur ! et nous sollicitons de ton infinie bonté un rayon de lumière pour nous conduire sur la route que tu nous as montrée, jusqu'à ce que nous arrivions au complément de notre félicité.

Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié ; que ta volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Pardonne-nous les offenses que nous avons pardonnées à ceux qui nous ont offensés, maintenant et toujours jusqu'à l'heure de notre mort.

Nous t'adressons nos prières, Père infiniment bon, pour tous nos frères qui souffrent sur la terre et dans l'espace. Notre pensée est pour eux et notre confiance en toi. »

Que les Spiritistes de Cadix reçoivent, par notre entremise, les sincères félicitations de leurs frères de tous les pays. L'initiative qu'ils ont prise, à l'extrémité de l'Europe, et sur une terre réfractaire, sans relations avec les autres centres, sans autre guide que leurs propres inspirations, alors que le Spiritisme était encore presque partout dans son enfance, est une preuve de plus que le mouvement régénérateur reçoit son impulsion de plus haut que la terre, et que son foyer est partout ; qu'il est ainsi téméraire et présomptueux d'espérer l'étouffer en le comprimant sur un point, puisqu'à défaut d'une issue, il en a mille par où il fait jour. A quoi servent les barrières pour ce qui vient d'en haut ? Que sert d'écraser quelques individus quand il y en a des millions disséminés sur toute la terre qui reçoivent la lumière et la répandent ? Vouloir anéantir ce qui est en dehors de la puissance de l'homme, n'est-ce pas jouer le rôle des géants qui voulaient escalader le ciel ?

Dissertations spirites

Instruction des femmes

(Joinville, – Haute-Marne, – 10 mars 1868. Méd. Mme P...)

L'instruction de la femme est une question, en ce moment, des plus graves, car elle ne contribuera pas peu à réaliser les grandes idées de liberté qui sommeillent au fond des cœurs.

Honneur aux hommes courageux qui en ont pris l'initiative ! ils peuvent être assurés d'avance du succès de leurs travaux. Oui, l'heure a sonné pour l'affranchissement de la femme ; elle veut être libre, et pour cela il faut affranchir son intelligence des erreurs et des préjugés du passé. C'est par l'étude qu'elle élargira le cercle de ses connaissances étroites et mesquines. Libre, elle fondera sa religion sur la morale, qui est de tous les temps et de tous les pays. Elle veut être, elle sera la compagne intelligente de l'homme, sa conseillère, son amie, l'institutrice de ses enfants, et non un jouet dont on se sert comme d'une chose, et qu'on jette ensuite pour en prendre une autre.

Elle veut apporter sa pierre à l'édifice social qui s'élève en ce moment sous le souffle puissant du progrès.

Il est vrai qu'une fois instruite, elle échappe des mains de ceux qui s'en font un instrument ; comme un oiseau captif, elle brise sa cage et s'envole dans les champs vastes de l'infini. Il est vrai que, par la connaissance des lois immuables qui régissent les mondes, elle comprendra Dieu autrement qu'on ne le lui enseigne ; elle ne croira plus à un Dieu vengeur, partial et cruel, parce que sa raison lui dira que la vengeance, la partialité et la cruauté ne peuvent se concilier avec la justice et la bonté ; son Dieu, à elle, sera tout amour, mansuétude et pardon.

Plus tard, elle connaîtra les liens de solidarité qui unissent les peuples entre eux, et les appliquera autour d'elle, en répandant avec profusion des trésors de charité, d'amour et de bienveillance pour tous. A quelque secte qu'elle appartienne, elle saura que tous les hommes sont frères, et que le plus fort n'a reçu la force que pour protéger le faible et l'élever dans la société au véritable rang qu'il doit occuper.

Oui, la femme est un être perfectible comme l'homme, et ses aspirations sont légitimes ; sa pensée est libre, et nul pouvoir au monde n'a le droit de l'asservir au gré de ses intérêts ou de ses passions. Elle réclame sa part d'activité intellectuelle, et elle l'obtiendra, parce qu'il est une loi plus puissante que toutes les lois humaines, c'est celle du progrès à laquelle toute la création est soumise. Un Esprit.

Remarque. - Nous l'avons dit et répété maintes fois, l'émancipation de la femme sera la conséquence de la diffusion du Spiritisme, parce qu'il fonde ses droits, non sur une idée philosophique généreuse, mais sur l'identité même de la nature de l'Esprit. En prouvant qu'il n'y a pas des Esprits hommes et des Esprits femmes, que tous ont la même essence, la même origine et la même destinée, il consacre l'égalité des droits. La grande loi de la réincarnation vient en outre sanctionner ce principe. Dès lors que les mêmes Esprits peuvent s'incarner, tantôt hommes et tantôt femmes, il en résulte que l'homme qui asservit la femme pourra être asservi à son tour ; qu'ainsi, en travaillant à l'émancipation des femmes, les hommes travaillent à l'émancipation générale, et par conséquent à leur profit. Les femmes ont donc un intérêt direct à la propagation du Spiritisme, car il fournit à l'appui de leur cause les plus puissants arguments qu'on ait encore invoqués. (Voir la Revue Spirite, janvier 1866, page 1 ; juin 1867, page 161.)

Allan Kardec

Mai 1868

Correspondance inédite de Lavater avec l'impératrice Marie de Russie

Suite et fin. - Voir le numéro d'avril 1868

LETTRE SIXIÈME

Très vénérée impératrice,

Ci-joint encore une lettre arrivée du monde invisible ! Puisse-t-elle, comme les précédentes, être goûtée par vous et produire sur vous un effet salutaire !

Aspirons sans cesse vers une communion plus intime avec l'amour le plus pur qui se soit manifesté dans l'homme, et s'est glorifié dans Jésus, le Nazaréen !

Très vénérée impératrice, notre félicité future est en notre pouvoir une fois qu'il nous est accordé la grâce de comprendre que, seul, l'amour peut nous donner le bonheur suprême, et que la foi seule dans l'amour divin fait naître dans nos cœurs le sentiment qui nous rend heureux éternellement, la foi qui développe, épure et complète notre aptitude à aimer.

Bien des thèmes me restent encore à vous communiquer. Je tâcherai d'accélérer la continuation de ce que j'ai commencé à vous exposer, et je me regarderais comme très heureux si je pouvais espérer avoir pu occuper agréablement et utilement quelques moments de votre précieuse vie.

Jean Gaspar Lavater.

Zurich, le 16 XII. 1798.

LETTRE D'UN DÉFUNT A SON AMI sur les rapports qui existent entre les Esprits et ceux qu'ils ont aimés sur la terre.

Mon bien-aimé, avant tout, je dois t'avertir que, des mille choses que, stimulé par une noble curiosité, tu désires apprendre de moi, et que j'aurais tant désiré pouvoir te dire, j'ose à peine t'en communiquer une seule, puisque je ne dépends aucunement de moi-même. Ma volonté dépend, comme je te l'ai déjà dit, de la volonté de Celui qui est la suprême sagesse. Mes rapports avec toi ne sont basés que sur ton amour. Cette sagesse, cet amour personnifiés, nous poussent souvent, moi et mes mille fois mille convives d'une félicité qui devient continuellement plus élevée et plus enivrante, vers les hommes encore mortels, et nous font entrer avec eux dans des rapports certainement agréables pour nous, quoique bien souvent obscurcis et pas toujours assez purs et saints. Prends de moi quelques notions au sujet de ces rapports. Je ne sais comment je parviendrai à te faire comprendre cette grande vérité qui, probablement, t'étonnera beaucoup malgré sa réalité, c'est que : notre propre félicité dépend souvent, relativement, bien entendu, de l'état moral de ceux que nous avons laissés sur la terre et avec lesquels nous entrons dans des rapports directs.

Leur sentiment religieux nous attire ; leur impiété nous repousse.

Nous nous réjouissons de leurs pures et nobles joies, c'est-à-dire de leurs joies spirituelles et désintéressées. Leur amour contribue à notre félicité ; aussi nous ressentons, sinon un sentiment pareil à la souffrance, au moins un décroissement de plaisir, quand ils se laissent assombrir par leur sensualité, leur égoïsme, leurs passions animales ou l'impureté de leurs désirs.

Mon ami, arrête-toi, je t'en prie, devant ce mot : assombrir.

Toute pensée divine produit un rayon de lumière qui jaillit de l'homme aimant, et qui n'est vu et compris que par les natures aimantes et rayonnantes. Toute espèce d'amour a son rayon de lumière qui lui est particulier. Ce rayon, se réunissant à l'auréole qui entoure les saints, la rend encore plus resplendissante et plus agréable à la vue. Du degré de cette clarté et de cette aménité dépend souvent le degré de notre propre félicité ou du bonheur que nous ressentons de notre existence. Avec la disparition de l'amour, cette lumière s'évanouit, et avec elle l'élément de bonheur de ceux que nous aimons. Un homme qui devient étranger à l'amour s'assombrit, dans le sens le plus littéral et le plus positif de ce mot ; il devient plus matériel, par conséquent plus élémentaire, plus terrestre,

et les ténèbres de la nuit le couvrent de leur voile. La vie, ou ce qui est la même chose pour nous : l'amour de l'homme, produit le degré de sa lumière, sa pureté lumineuse, son identité avec la lumière, la magnificence de sa nature.

Ces dernières qualités rendent seules nos rapports avec lui possibles et intimes. La lumière attire la lumière. Il nous est impossible d'agir sur les âmes sombres. Toutes les natures non aimantes nous paraissent sombres. La vie de chaque mortel, sa véritable vie, est comme son amour ; sa lumière ressemble à son amour ; de sa lumière découle notre communion avec lui et la sienne avec nous. Notre élément, c'est la lumière dont le secret n'est compris d'aucun mortel. Nous attirons et sommes attirés par elle. Ce vêtement, cet organe, ce véhicule, cet élément, dans lequel réside la force primitive qui produit tout, la lumière en un mot, forme pour nous le trait caractéristique de toutes les natures.

Nous éclairons dans la mesure de notre amour ; on nous reconnaît à cette clarté, et nous sommes attirés par toutes les natures aimantes et rayonnantes comme nous. Par l'effet d'un mouvement imperceptible, en donnant une certaine direction à nos rayons, nous pouvons faire naître dans des natures qui nous sont sympathiques des idées plus humaines, susciter des actions, des sentiments plus nobles et plus élevés ; mais nous n'avons le pouvoir de forcer ou de dominer personne, ni d'imposer notre volonté aux hommes dont la volonté est tout à fait indépendante de la nôtre. Le libre arbitre de l'homme nous est sacré. Il nous est impossible de communiquer un seul rayon de notre pure lumière à un homme qui manque de sensibilité. Il ne possède aucun sens, aucun organe pour pouvoir recevoir de nous la moindre chose. Du degré de sensibilité que possède un homme dépend, - oh ! permets-moi de te le répéter dans chacune de mes lettres, - son aptitude à recevoir la lumière, sa sympathie avec toutes les natures lumineuses, et avec leur prototype primordial. De l'absence de la lumière naît l'impuissance à s'approcher des sources de la lumière, tandis que des milliers de natures lumineuses peuvent être attirées par une seule nature semblable.

L'Homme Jésus, resplendissant de lumière et d'amour, fut le point lumineux qui attirait incessamment vers lui des légions d'anges. Des natures sombres, égoïstes, attirent vers elles des Esprits sombres, grossiers, privés de lumière, malveillants, et sont empoisonnées davantage par eux, tandis que les âmes aimantes deviennent encore plus pures et plus aimantes, par leur contact avec les Esprits bons et aimants.

Jacob dormant, rempli de sentiments pieux, voit les anges du Seigneur arriver en foule vers lui, et la sombre âme de Judas Iscariote donne au chef des Esprits sombres le droit, je dirai même la puissance, de pénétrer dans la sombre atmosphère de sa nature haineuse. Les Esprits radieux abondent là où se trouve un Elysée ; des légions d'Esprits sombres pullulent parmi les âmes sombres.

Mon bien-aimé, médite bien ce que je viens de te dire. Tu en trouveras de nombreuses applications dans les livres bibliques, qui renferment des vérités encore intactes, ainsi que des instructions de la plus haute importance, touchant les rapports qui existent entre les mortels et les immortels, entre le monde matériel et le monde des Esprits.

Il ne dépend que de toi de te trouver sous l'influence bienfaisante des Esprits aimants ou de les éloigner de toi ; tu peux les garder auprès de toi ou les forcer à te quitter. Il dépend de toi de me rendre plus ou moins heureux.

Tu dois comprendre maintenant que tout être aimant devient plus heureux, quand il rencontre un être tout aussi aimant que lui ; que le plus heureux et le plus pur des êtres devient moins heureux, quand il reconnaît un amoindrissement d'amour dans celui qu'il aime ; que l'amour ouvre le cœur à l'amour, et que l'absence de ce sentiment rend plus difficile, souvent même impossible, l'accès de toute communication intime.

Si tu désires me rendre, moi, jouissant déjà du bonheur suprême, encore plus heureux, deviens encore meilleur. Par cela, tu me rendras plus radieux et pourras sympathiser davantage avec toutes les natures radieuses et immortelles. Elles s'empresseront de venir auprès de toi ; leur lumière se réunira à la tienne et la tienne à la leur ; leur présence te rendra plus pur, plus rayonnant, plus vivace, et, ce qui te paraîtra difficile à croire, mais n'en est pas pour cela moins positif, elles-mêmes,

par l'effet de ta lumière, celle qui rayonnera de toi, elles deviendront plus lumineuses, plus vivaces, plus heureuses de leur existence, et, par l'effet de ton amour, encore plus aimantes.

Mon bien-aimé, il existe des rapports impérissables entre ce que vous appelez les mondes visible et invisible, une communauté incessante entre les habitants de la terre et ceux du ciel qui savent aimer, une action bienfaisante réciproque de chacun de ces mondes sur l'autre.

En méditant et en analysant avec soin cette idée, tu reconnaîtras de plus en plus sa vérité, son urgence et sa sainteté.

Ne l'oublie pas, frère de la terre : tu vis visiblement dans un monde qui est encore invisible pour toi ! Ne l'oublie pas ! dans le monde des Esprits aimants, on se réjouira de ta croissance en amour pur et désintéressé. Nous nous trouvons près de toi, quand tu nous crois bien loin. Jamais un être aimant ne se trouve seul et isolé. La lumière de l'amour perce les ténèbres du monde matériel, pour entrer dans un monde moins matériel.

Les Esprits aimants et lumineux se trouvent toujours dans le voisinage de l'amour et de la lumière.

Elles sont littéralement vraies, ces paroles du Christ : « Là où deux ou trois de vous se réuniront en mon nom, je serai avec eux. »

Il est aussi indubitablement vrai que nous pouvons affliger l'Esprit de Dieu par notre égoïsme, et le réjouir par notre véritable amour, d'après le sens profond de ces paroles : « Ce que vous liez sur la terre est lié au ciel ; ce que vous déliez sur la terre sera aussi délié au ciel. » Vous déliez par l'égoïsme, vous liez par la charité, c'est-à-dire par l'amour. Vous vous approchez et vous vous éloignez de nous. Rien n'est plus clairement compris au ciel, que l'amour de ceux qui aiment sur la terre.

Rien n'est plus attractif pour les Esprits bienheureux appartenant à tous les degrés de perfection, que l'amour des enfants de la terre.

Vous, qu'on appelle encore mortels, par l'amour vous pouvez faire descendre le ciel sur la terre.

Vous pourriez entrer avec nous, bienheureux, dans une communion infiniment plus intime que vous ne pouvez le supposer, si vos âmes s'ouvraient à notre influence par les élans du cœur.

Je suis souvent auprès de toi, mon bien-aimé ! J'aime à me trouver dans ta sphère de lumière.

Permits-moi de t'adresser encore quelques paroles de confiance.

Quand tu te fâches, la lumière qui rayonne de toi, au moment où tu penses à ceux que tu aimes ou à ceux qui souffrent, s'obscurcit, et alors je suis forcé de me détourner de toi, aucun Esprit aimant ne pouvant supporter les ténèbres de la colère. Dernièrement encore, je dus te quitter. Je te perdis, pour ainsi dire, de vue et me dirigeai vers un autre ami, ou plutôt la lumière de son amour m'attira vers lui. Il priait, versant des larmes pour une famille bienfaisante, tombée momentanément dans la plus grande détresse et qu'il était hors d'état de secourir lui-même. Oh ! comme déjà son corps terrestre me parut lumineux ; ce fut comme si une clarté éblouissante l'inondait. Notre Seigneur s'approcha de lui, et un rayon de son esprit tomba dans cette lumière. Quel bonheur pour moi de pouvoir me plonger dans cette auréole, et, retrempé par cette lumière, être en état d'inspirer à son âme l'espoir d'un secours prochain ! Il me sembla entendre une voix au fond de son âme, lui dire : « Ne crains rien ! Crois ! tu goûteras la joie de pouvoir soulager ceux pour qui tu viens de prier Dieu. » Il se releva inondé de joie après la prière. Au même instant, je fus attiré vers un autre être radieux, aussi en prière... C'était la noble âme d'une vierge qui priait et disait : « Seigneur ! apprend-moi à faire le bien selon ta volonté. » Je pus et j'osai lui inspirer l'idée suivante : « Ne ferais-je pas bien d'envoyer à cet homme charitable que je connais, un peu d'argent pour qu'il l'emploie, encore aujourd'hui, au profit de quelque pauvre famille ? »

Elle s'attachait à cette idée avec une joie enfantine ; elle la reçut comme elle aurait reçu un ange descendu du ciel. Cette âme pieuse et charitable rassembla une somme assez considérable ; puis elle écrivit une petite lettre bien affectueuse à l'adresse de celui qui venait de prier, et qui la reçut, ainsi que l'argent, une heure à peine après sa prière, versant des larmes de joie et rempli d'une profonde reconnaissance envers Dieu !

Je le suivis, goûtant moi-même une félicité suprême et me réjouissant dans sa lumière. Il arriva à la porte de la pauvre famille. « Dieu aura-t-il pitié de nous ? » demandait la pieuse épouse à son pieux

époux. – « Oui, il aura pitié de nous, comme nous avons eu pitié des autres. » – En entendant cette réponse du mari, celui qui avait prié fut rempli de joie ; il ouvrit la porte, et, suffoqué par son attendrissement, il put à peine prononcer ces paroles : « Oui, il aura pitié de vous, comme vous-mêmes vous avez eu pitié des pauvres ; voici un gage de la miséricorde de Dieu. Le Seigneur voit les justes et entend leurs supplications. »

De quelle vive lumière brillèrent tous les assistants ; quand après avoir lu la petite lettre, ils levèrent les yeux et les bras vers le ciel ! Des masses d'Esprits s'empressèrent d'arriver de toutes parts. Comme nous nous réjouîmes ! comme nous nous embrassâmes ! comme nous louâmes Dieu et le bénîmes tous ! comme nous devînmes tous plus parfaits, plus aimants !

Toi, tu brillas bientôt derechef ; je pus et j'osai arriver près de toi ; tu avais fait trois choses qui m'accordaient le droit de m'approcher de toi et de te réjouir. Tu avais versé des larmes de honte de ta colère ; tu avais réfléchi, étant sérieusement attendri, aux moyens de pouvoir te maîtriser ; tu avais demandé sincèrement pardon à celui que ton emportement avait offensé, et tu cherchais de quelle manière tu pourrais l'en dédommager en lui procurant quelque satisfaction. Cette préoccupation rendit le calme à ton cœur, la gaieté à tes yeux, la lumière à ton corps.

Tu peux juger, par cet exemple, si nous sommes toujours bien instruits de ce que font les amis que nous avons laissés sur la terre, et combien nous nous intéressons à leur état moral ; tu dois aussi comprendre maintenant la solidarité qui existe entre le monde visible et le monde invisible, et qu'il dépend de vous de nous procurer des joies ou de nous affliger.

Oh ! mon bien-aimé, si tu pouvais te pénétrer de cette grande vérité, qu'un amour noble et pur trouve en lui-même sa plus belle récompense ; que les jouissances les plus pures, la jouissance de Dieu, ne sont que le produit d'un sentiment plus épuré, tu t'empresserais de t'épurer de tout ce qui est égoïsme.

Dorénavant, je ne pourrai jamais t'écrire sans revenir sur ce sujet. Rien n'a de prix sans l'amour. Seul, il possède le coup d'œil clair, juste, pénétrant, pour distinguer ce qui mérite d'être étudié ; ce qui est éminemment vrai, divin, impérissable. Dans chaque être mortel et immortel, animé d'un amour pur, nous voyons, avec un sentiment de plaisir inexprimable, Dieu lui-même se réfléchir, comme vous voyez le soleil briller dans chaque goutte d'eau pure. Tous ceux qui aiment, sur la terre comme au ciel, ne font qu'un par le sentiment. C'est du degré de l'amour que dépend le degré de notre perfection et de notre félicité intérieure et extérieure. C'est ton amour qui règle tes rapports avec les Esprits qui ont quitté la terre, ta communion avec eux, l'influence qu'ils peuvent exercer sur toi et leur liaison intime avec ton Esprit.

En t'écrivant cela, un sentiment de prévision, qui ne m'abuse jamais, m'apprend que tu te trouves en ce moment dans une excellente disposition morale, puisque tu médites une œuvre de charité. Chacune de vos actions, de vos pensées, porte un cachet particulier, instantanément compris et apprécié par tous les Esprits désincarnés. Que Dieu te vienne en aide !

Je t'ai écrit cela le 16 XII. 1798.

Il serait superflu de faire ressortir l'importance de ces lettres de Lavater, qui ont partout excité le plus vif intérêt. Elles attestent, de sa part, non seulement la connaissance des principes fondamentaux du Spiritisme, mais une juste appréciation de ses conséquences morales. Sur quelques points seulement, il paraît avoir eu des idées un peu différentes de ce que nous savons aujourd'hui, mais la cause de ces divergences, qui, du reste, tiennent peut-être plus à la forme qu'au fond, est expliquée dans la communication suivante qu'il a donnée à la Société de Paris. Nous ne les relèverons pas, parce que chacun les aura comprises ; l'essentiel était de constater que, longtemps avant l'apparition officielle du Spiritisme, des hommes dont la haute intelligence ne saurait être révoquée en doute en avaient eu l'intuition. S'ils n'ont pas employé le mot, c'est qu'il n'existait pas.

Nous appellerons, toutefois, l'attention sur un point qui pourrait sembler étrange : c'est la théorie d'après laquelle la félicité des Esprits serait subordonnée à la pureté des sentiments incarnés, et se trouverait altérée par la plus légère imperfection de ceux-ci. S'il en était ainsi, en considérant ce que sont les hommes, il n'y aurait pas d'Esprits réellement heureux, et le bonheur véritable n'existerait

pas plus dans l'autre monde que sur la terre. Les Esprits doivent souffrir d'autant moins des travers des hommes, qu'ils les savent perfectibles. Les hommes imparfaits sont pour eux comme des enfants dont l'éducation n'est pas faite, et à laquelle ils ont mission de travailler, eux qui ont également passé par la filière de l'imperfection. Mais si on fait la part de ce que le principe développé dans cette lettre peut avoir de trop absolu, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un sens très profond, une admirable pénétration des lois qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible, et des nuances qui caractérisent le degré d'avancement des Esprits incarnés ou désincarnés.

Opinion actuelle de Lavater sur le Spiritisme

COMMUNICATION VERBALE, PAR M. MORIN EN SOMNAMBULISME SPONTANÉ

(Société de Paris, 13 mars 1868.)

Depuis que la miséricorde divine permet que moi, humble créature, je reçusse la révélation par l'entremise des messagers de l'immensité, jusqu'à ce jour, les années sont, une à une, tombées dans le gouffre des temps ; et à mesure qu'elles s'écoulaient, s'augmentaient aussi les connaissances des hommes, et leur horizon intellectuel s'élargissait.

Depuis que les quelques pages qu'on vous a lues m'ont été données, bien d'autres pages ont été données dans le monde entier sur le même sujet et par le même moyen. Ne croyez pas que j'aie la prétention, moi, humble entre tous, d'avoir eu le premier l'honneur insigne de recevoir une telle faveur ; non ; d'autres avant moi avaient, eux aussi, reçu la révélation ; mais, comme moi, hélas ! ils en ont incomplètement compris certaines parties. C'est qu'il faut, messieurs, tenir compte du temps, du degré d'instruction morale, et surtout du degré d'émancipation philosophique des peuples.

Les Esprits, dont je suis heureux aujourd'hui de faire partie, forment, eux aussi, des peuples, des mondes, mais ils n'ont pas de races ; ils étudient, ils voient, et leurs études peuvent incontestablement être plus grandes, plus vastes que les études des hommes ; mais, néanmoins, elles partent toujours des connaissances acquises, et du point culminant du progrès moral et intellectuel du temps et du milieu où ils vivent. Si les Esprits, ces messagers divins, viennent journellement vous donner des instructions d'un ordre plus élevé, c'est que la généralité des êtres qui les reçoivent est en état de les comprendre. Par suite des préparations qu'ils ont subies, il est des instants où les hommes n'ont pas besoin de laisser passer sur eux l'éternité d'un siècle pour comprendre. Dès qu'on voit s'élever rapidement le niveau moral, une sorte d'attraction les porte vers un certain courant d'idées qu'ils doivent s'assimiler, et vers le but auquel ils doivent aspirer ; mais ces instants sont courts, et c'est aux hommes d'en profiter.

J'ai dit qu'il fallait tenir compte des temps, et surtout du degré d'émancipation philosophique que comportait l'époque. Reconnaisant envers la Divinité, qui m'avait permis d'acquérir, par une faveur spéciale, plus vite que d'autres hommes partis du même point, certaines connaissances, je reçus des communications des Esprits. Mais l'éducation première, les enseignements étroits, la tradition et l'usage pesaient sur moi ; malgré mes aspirations à acquérir une liberté, une indépendance d'esprit que je désirais, aimant attractif pour les Esprits qui venaient se communiquer à moi, ne connaissant pas la science qui vous a été révélée depuis, je ne pouvais attirer que les êtres similaires de mes idées, de mes aspirations, et qui, avec un horizon plus large, avaient cependant la même vue bornée. De là, je le confesse, les quelques erreurs que vous avez pu remarquer dans ce qui vous est venu de moi ; mais le fond, le corps principal, n'est-il pas, messieurs, conforme à tout ce qui, depuis, vous a été révélé par ces messagers dont je parlais tout à l'heure ?

Esprit incarné porté d'instinct au bien, nature bouillonnante s'emparant d'une pensée qui me portait au vrai, aussi vite, hélas ! que de celles qui me portaient à l'erreur, c'est peut-être là le motif qui a provoqué les inexactitudes de mes communications, n'ayant pas, pour les rectifier, le contrôle des points de comparaison ; car, pour qu'une révélation soit parfaite, il faut qu'elle s'adresse à un homme parfait, et il n'en existe pas ; ce n'est donc que de l'ensemble qu'on peut extraire les éléments de la vérité : c'est ce que vous avez pu faire ; mais, de mon temps, pouvait-on former un ensemble de quelques parcelles du vrai, de quelques communications exceptionnelles ? Non. Je suis heureux

d'avoir été l'un des privilégiés du siècle dernier ; j'ai obtenu quelques-unes de ces communications par mon intermédiaire direct, et la majeure partie au moyen d'un Médium, mon ami, complètement étranger à la langue de l'âme, et il faut tout dire, même à celle du bien.

Heureux de faire partager ces idées à des intelligences que je croyais au-dessus de la mienne, une porte me fut ouverte ; je la saisis avec empressement, et toutes les révélations de la vie d'outre-tombe furent, par moi, portées à la connaissance d'une Impératrice qui, à son tour, les porta à la connaissance de son entourage, et ainsi de proche en proche.

Croyez-le bien, le Spiritisme n'a pas été révélé spontanément ; comme toute chose sortie des mains de Dieu, il s'est développé progressivement, lentement, sûrement. Il a été en germe dans le premier germe des choses, et il a grossi avec ce germe jusqu'à ce qu'il fût assez fort pour se subdiviser à l'infini, et répandre partout sa semence fécondante et régénératrice. C'est par lui que vous serez heureux, que sera assuré le bonheur des peuples ; que dis-je ? le bonheur de tous les mondes ; car le Spiritisme, mot que j'ignorais, est appelé à faire de bien grandes révolutions ! Mais, rassurez-vous ; ces révolutions-là n'ensanglantent jamais leur drapeau ; ce sont des révolutions morales, intellectuelles ; révolutions gigantesques, plus irrésistibles que celles qui sont provoquées par les armes, par lesquelles tout est tellement appelé à se transformer, que tout ce que vous connaissez n'est qu'une faible ébauche de ce qu'elles produiront. Le Spiritisme est un mot si vaste, si grand, par tout ce qu'il contient, qu'il me semble qu'un homme qui en connaîtrait toute la profondeur ne pourrait le prononcer sans respect.

Messieurs, moi, Esprit bien petit, en dépit de la grande intelligence dont vous me gratifiez, et en regard de ceux bien supérieurs qu'il m'est donné de contempler, je viens vous dire : Croyez-vous donc que ce soit par un effet du hasard que vous avez pu entendre ce soir ce que Lavater avait obtenu et écrit ? Non, ce n'est pas par hasard, et ma main périspiritale les a sûrement dirigées jusqu'à vous. Mais si ces quelques pensées sont venues à votre connaissance par mon entremise, ne croyez pas que j'y aie cherché une vaine satisfaction d'amour-propre ; non, loin de là ; le but était plus grand, et même la pensée de les porter à la connaissance universelle de la terre n'est pas venue de moi. Cette connaissance avait son utilité ; elle doit avoir des conséquences graves, c'est pour cela qu'il vous a été donné de la répandre. Dans les plus petites causes se trouve le germe des plus grandes rénovations. Je suis heureux, messieurs, qu'il me soit laissé le droit de vous pressentir sur la portée qu'auront ces quelques réflexions, ces communications, bien pauvres auprès de celles que vous obtenez actuellement ; et si j'en entrevois le résultat, si j'en suis heureux, pourquoi ne le seriez-vous pas ?

Je reviendrai, messieurs, et ce que j'ai dit ce soir est si peu de chose auprès de ce que j'ai mission de vous apprendre, que j'ose à peine vous dire : c'est Lavater.

Demande. Nous vous remercions des explications que vous avez bien voulu nous donner, et nous serons très heureux de vous compter désormais au nombre de nos Esprits instructeurs. Nous recevrons vos instructions avec la plus vive reconnaissance. En attendant, permettez-nous une simple question sur votre communication d'aujourd'hui :

1° Vous dites que l'Impératrice porta ces idées à la connaissance de son entourage, et ainsi de proche en proche. Serait-ce à cette initiative, partie du point culminant de la société, que la doctrine spirite doit de rencontrer de si nombreuses sympathies parmi les sommités sociales en Russie ? – 2° Un point que je m'étonne de ne pas voir mentionné dans vos lettres, c'est le grand principe de la réincarnation, l'une des lois naturelles qui témoignent le plus de la justice et de la bonté de Dieu.

Réponse. – Il est évident que l'influence de l'Impératrice et de quelques autres grands personnages fut prédominante pour déterminer, en Russie, le développement du mouvement philosophique dans le sens spiritualiste ; mais, si la pensée des princes de la terre détermine souvent la pensée des grands qui se trouvent sous leur dépendance, il n'en est point de même des petits. Ceux qui ont chance de développer dans le peuple les idées progressives, ce sont les fils du peuple ; ce sont eux qui feront triompher partout les principes de solidarité et de charité qui sont la base du Spiritisme.

Aussi, Dieu, dans sa sagesse, a-t-il échelonné les éléments du progrès ; ils sont en haut, en bas, sous toutes les formes, et préparés pour combattre toutes les résistances. Ils subissent ainsi un

mouvement de va-et-vient constant qui ne peut manquer d'établir l'harmonie des sentiments entre les hautes et les basses classes, et de faire triompher solidairement les principes d'autorité et de liberté.

Les peuples sont, comme vous le savez, formés d'Esprits qui ont entre eux une certaine affinité d'idées, qui les prédisposent plus ou moins à s'assimiler les idées de tel ou tel ordre, parce que ces mêmes idées sont, chez eux, à l'état latent et n'attendent qu'une occasion pour se développer. Le peuple russe et plusieurs autres sont dans ce cas par rapport au Spiritisme ; pour peu que le mouvement soit secondé au lieu d'être entravé, dix ans ne se passeraient pas avant que tous les individus, sans exception, soient Spirites. Mais ces entraves mêmes sont utiles pour tempérer le mouvement qui, quelque peu ralenti, n'en est que plus réfléchi. La Toute-Puissance, par la volonté de laquelle tout s'accomplit, saura bien lever les obstacles quand il en sera temps. Le Spiritisme sera un jour la foi universelle, et l'on s'étonnera qu'il n'en ait pas toujours été ainsi.

Quant au principe de la réincarnation terrestre, je vous avoue que mon initiation n'avait pas été jusque-là, et sans doute à dessein, car je n'eusse point manqué d'en faire, comme des autres révélations, le sujet de mes instructions à l'Impératrice, et peut-être cela eût-il été prématuré. Ceux qui président au mouvement ascensionnel savent bien ce qu'ils font. Les principes naissent un à un, selon les temps, les lieux et les individus, et il était réservé à votre époque de les voir réunis en un faisceau solide, logique et inattaquable.

Lavater.

Éducation d'outre-tombe

On nous écrit de Caen :

« Une mère et ses trois jeunes filles, voulant étudier la doctrine spirite, n'en pouvaient pas lire deux pages sans ressentir un malaise dont elles ne se rendaient pas compte. Je me trouvai un jour chez ces dames, avec une jeune fille médium somnambule très lucide ; celle-ci s'endormit spontanément et vit près d'elle un Esprit qu'elle reconnut pour l'abbé L..., ancien curé de l'endroit, mort il y a une dizaine d'années.

Demande. Est-ce, vous monsieur, le curé qui empêchez cette famille de lire ? – Réponse. Oui, c'est moi ; je veille sans cesse sur le troupeau confié à mes soins ; il y a longtemps que je vous vois vouloir instruire mes pénitentes dans votre triste doctrine ; qui vous a donné le droit d'enseigner ? Avez-vous fait des études pour cela ?

Demande. Dites-nous, monsieur l'abbé, êtes-vous dans le ciel ? – Réponse. Non ; je ne suis pas assez pur pour voir Dieu.

Demande. Vous êtes alors dans les flammes du purgatoire ? – Réponse. Non, puisque je ne souffre pas.

Demande. Avez-vous vu l'enfer ? – Réponse. Vous me faites trembler ! vous me troublez ! Je ne puis vous répondre, car vous me direz peut-être que je dois être dans l'une de ces trois choses. Je tremble en pensant à ce que vous dites, et pourtant je suis attiré vers vous par la logique de vos raisonnements. Je reviendrai et je discuterai avec vous.

Il est revenu bien des fois en effet ; nous avons discuté, et il a si bien compris, que l'enthousiasme l'a gagné. Dernièrement, il s'écriait : « Oui, je suis Spirite maintenant, dites-le à tous ceux qui enseignent. Ah ! que je voudrais qu'ils comprissent Dieu comme cet ange me l'a fait connaître ! » Il parlait de Carita, qui était venue vers nous, et devant laquelle il était tombé à genoux, en disant que ce n'était pas un Esprit, mais un ange. Depuis ce moment, il a pris pour mission d'instruire ceux qui prétendent instruire les autres. »

Notre correspondant ajoute le fait suivant :

« Parmi les Esprits qui viennent dans notre cercle, nous avons eu le docteur X..., qui s'empare de notre médium, et qui est comme un enfant ; il faut lui donner des explications sur tout ; il avance, il comprend, et il est plein d'enthousiasme ; il va auprès des savants qu'il a connus ; il veut leur

expliquer ce qu'il voit, ce qu'il sait maintenant, mais ils ne le comprennent pas ; alors il s'irrite et les traite d'ignares. Un jour, dans une réunion de dix personnes, il s'empara de l'enfant, comme d'habitude (la jeune fille médium, par laquelle il parle et agit) ; il me demanda qui j'étais et pourquoi j'avais tant de savoir sans avoir rien appris ; il me prit la tête avec les mains et dit : « Voilà la matière, je m'y reconnais, mais comment suis-je ici, moi ? comment puis-je faire parler cet organisme qui n'est cependant pas à moi ? Vous me parlez d'âme, mais où est celle qui habite ce corps ? »

Après lui avoir fait remarquer le lien fluidique qui unit l'Esprit au corps pendant la vie, il s'écria tout à coup, en parlant de la jeune fille médium : « Je connais cette enfant, je l'ai vue chez moi ; son cœur était malade ; comment se fait-il qu'il ne le soit plus ? Dites-moi qui l'a guérie ? » Je lui fis observer qu'il se trompait, et ne l'avait jamais vue. – « Non, dit-il, je ne me trompe pas, et la preuve c'est que je lui ai piqué le bras et qu'elle n'a ressenti aucune douleur. »

Lorsque la jeune fille fut réveillée, nous lui demandâmes si elle avait connu le docteur et si elle avait été le consulter. « Je ne sais, répondit-elle, si c'est lui ; mais, étant à Paris on m'a conduite chez un célèbre médecin dont je ne me rappelle ni le nom ni l'adresse. »

Ses idées se modifient rapidement ; c'est maintenant un Esprit dans le délire du bonheur de ce qu'il sait ; il voudrait prouver à tout le monde que notre enseignement est incontestable. Ce qui le préoccupe surtout, c'est la question des fluides. « Je veux, dit-il, guérir comme votre ami ; je ne veux plus me servir de poisons ; n'en prenez jamais. » Il étudie aujourd'hui l'homme, non plus dans son organisme, mais dans son âme ; il nous a fait lui dire comment s'opérait l'union de l'âme et du corps dans la conception, et il en parut très heureux. Le bon docteur Demeure est venu ensuite, et nous a dit de ne pas nous étonner des questions, parfois puérides, qu'il pourrait nous faire : « il est, a-t-il dit, comme un enfant à qui il faut apprendre à lire dans le grand livre de la nature ; mais, comme c'est en même temps une grande intelligence, il s'instruit rapidement, et nous y concourons de notre côté. »

Ces deux exemples viennent confirmer ces trois grands principes révélés par le Spiritisme, savoir :

1° Que l'âme conserve dans le monde des Esprits, pour un temps plus ou moins long, les idées et les préjugés qu'elle avait pendant la vie terrestre ;

2° Qu'elle se modifie, progresse et acquiert des connaissances nouvelles dans le monde des Esprits ;

3° Que les incarnés peuvent concourir au progrès des Esprits désincarnés.

Ces principes, résultat d'innombrables observations, ont une importance capitale, en ce qu'ils renversent toutes les idées implantées par les croyances religieuses sur l'état stationnaire et définitif des Esprits après la mort. Dès lors que le progrès à l'état spirituel est démontré, toutes les croyances fondées sur la perpétuité d'une situation uniforme quelconque tombent devant l'autorité des faits. Elles tombent aussi devant la raison philosophique qui dit que le progrès est une loi de la nature, et que l'état stationnaire des Esprits serait à la fois la négation de cette loi et de la justice de Dieu.

L'Esprit progressant en dehors de l'incarnation, il en résulte cette autre conséquence non moins capitale, qu'en revenant sur la terre, il apporte le double acquis des existences antérieures et de l'erraticité. Ainsi s'accomplit le progrès des générations.

Il est incontestable que lorsque le médecin et le prêtre dont il est parlé ci-dessus renaîtront, ils apporteront des idées et des opinions tout autres que celles qu'ils avaient dans l'existence qu'ils viennent de quitter ; l'un ne sera plus fanatique, l'autre ne sera plus matérialiste, et tous les deux seront Spiritistes. On peut en dire autant du docteur Morel Lavallé, de l'évêque de Barcelone et de tant d'autres. Il y a donc utilité, pour l'avenir de la société, à s'occuper de l'éducation des Esprits.

Le docteur Philippeau

Impressions d'un médecin matérialiste dans le monde des Esprits

Dans une réunion intime de famille où l'on s'occupait de communications par la typtologie, deux Esprits causant ensemble se manifestent spontanément, sans aucune évocation préalable, et sans que

l'on songeât à eux : l'un était celui d'un médecin distingué, que nous désignerons sous le nom de Philippeau, mort depuis peu, et qui, de son vivant, avait ouvertement fait profession du matérialisme le plus absolu ; l'autre était celui d'une femme qui signa Sainte Victoire. C'est cet entretien que nous rapportons ci-après. Il est à remarquer que les personnes qui obtinrent cette manifestation ne connaissaient le médecin que de réputation, mais n'avaient aucune idée de son caractère, de ses habitudes ni de ses opinions ; la communication ne pouvait donc être, en aucune façon, le reflet de leur pensée, et cela d'autant moins, qu'étant obtenue par la typtologie, elle était tout à fait inconsciente.

Questions du médecin. Le Spiritisme m'apprend qu'il faut espérer, aimer, pardonner ; je ferais toutes ces choses si je savais comment il faut m'y prendre pour commencer. Il faut espérer, quoi ? Il faut pardonner, quoi et à qui ? Il faut aimer, qui ? Répondez-moi.

Philippeau.

Réponse. Il faut espérer en la miséricorde de Dieu, qui est infinie ; il faut pardonner à ceux qui vous ont offensé ; il faut aimer son prochain comme soi-même ; il faut aimer Dieu, afin que Dieu vous aime et vous pardonne ; il faut le prier et lui rendre grâces pour toutes ses bontés, pour toutes vos misères, car misère et bonheur tout nous vient de lui, c'est-à-dire que tout nous vient de lui selon que nous avons mérité.

Celui qui a expié, plus tard aura sa récompense ; chaque chose a sa raison d'être, et Dieu, qui est souverainement bon et juste, donne à chacun selon ses œuvres. Aimer et prier, voilà toute la vie, toute l'éternité.

Sainte Victoire.

Le médecin. Je voudrais, de toute mon âme, vous satisfaire, madame, mais je crains fort de ne le pouvoir entièrement ; pourtant je vais essayer.

Une fois mort, matériellement parlant, je croyais que tout était fini ; donc, lorsque ma matière fut inerte, je fus saisi, épouvanté, en me sentant vivre encore.

J'ai vu ces hommes m'emporter, et je me suis dit : Mais je ne suis pourtant pas mort ! Ils ne voient donc pas, ces imbéciles de médecins, que je vis, que je respire, que je marche, que je les regarde, que je les suis, ces gens qui viennent à mon enterrement !... Qui est-ce donc que l'on enterre ?... Ce n'est donc pas moi... J'écoutais les uns et les autres : « Ce pauvre Philippeau, disaient-ils, il a bien fait des guérisons ; il en a bien tué quelques-uns ; aujourd'hui c'est son tour ; quand la mort y est, nous perdons notre temps. » J'avais beau crier : « Mais Philippeau ne meurt pas comme cela ; je ne suis pas mort ! » on ne m'entendait pas, on ne me voyait pas.

Trois jours se sont passés ainsi ; j'étais disparu du monde, et je me sentais plus vivant que jamais. Soit hasard, soit Providence, mes yeux tombèrent sur une brochure d'Allan Kardec ; je lus ses descriptions sur le Spiritisme, et je me dis : Serais-je, par hasard, un Esprit ?... Je lus, je relus, et je compris alors la transformation de mon être : je n'étais plus un homme, mais un Esprit !... Oui ; mais alors qu'avais-je à faire dans ce monde nouveau ? dans cette nouvelle sphère ?... J'errais, je cherchais : je trouvai le vide, le sombre, l'abîme enfin.

Qu'avais-je donc fait, en quittant le monde, pour venir habiter ces ténèbres ?... L'enfer est donc noir, et c'est dans cet enfer que je suis tombé ?... Pourquoi ?... Parce que j'ai travaillé toute ma vie ? Parce que j'ai employé mon existence à soigner les uns et les autres, à les sauver lorsque ma science me l'a permis ?... Non ! non !... Pourquoi alors ? Pourquoi ?... cherche ! cherche !... Rien ; je ne trouve rien.

Alors je relus Allan Kardec : espérer, pardonner et aimer, voilà la solution. Maintenant je comprends le reste ; ce que je n'avais pas compris, ce que j'avais nié : Dieu, l'Être invisible et suprême, il faut que je le prie ; ce que j'avais fait pour la science, il faut que je le fasse pour Dieu ; que j'étudie, que j'accomplisse ma mission spirituelle. Je comprends encore vaguement ces choses, et je vois de longs combats dans ma pensée, car tout un monde nouveau s'ouvre à moi, et je recule effrayé devant ce que j'ai à parcourir. Pourtant, il faut expier, dites-vous ; cette terre a été pour moi bien pénible, car il m'a fallu plus de peine que vous ne pouvez le soupçonner pour arriver où je suis arrivé ! L'ambition était mon seul mobile ; je le voulais, et je suis arrivé.

Maintenant tout est à refaire. J'ai fait tout le contraire de ce qu'il fallait. J'ai appris, j'ai creusé la science, non par amour pour la science, mais par ambition, pour être plus qu'un autre, pour que l'on parle de moi. J'ai soigné mon prochain, non pour le soulager, mais pour m'enrichir ; j'ai, en un mot, été tout à la matière, quand on doit être tout à l'esprit. Quelles sont aujourd'hui mes œuvres ? La richesse, la science ; néant ! néant ! Tout est à refaire.

En aurai-je le courage ? en aurai-je la force, les moyens, la facilité ?... Le monde spirituel où je marche est une énigme ; la prière m'est inconnue ; que faire ? qui m'aidera ? Vous, peut-être, qui m'avez déjà répondu... Prenez garde ! la tâche est rude, difficile, l'écolier parfois rebelle... Je tâcherai pourtant de me rendre à vos bonnes raisons, et vous remercie d'avance de vos bontés.

Philippeau.

Le Spiritisme partout

La littérature contemporaine, périodique et autre, s'empreint chaque jour d'idées spirites, tant il est vrai, comme nous l'avons dit depuis longtemps, que ces idées sont une mine féconde pour les travaux d'imagination, riche en tableaux poétiques et en situations attachantes ; aussi les écrivains y puisent-ils déjà à pleines mains. Les doctrines matérialistes leur offrent un champ trop borné, trop prosaïque ; qu'en peut-on tirer qui soit de nature à toucher le cœur, à élever la pensée ? quelle poésie offre la perspective du néant, de la destruction éternelle de soi-même et de ceux que l'on affectionne ? Le matérialiste sent le besoin de parler à l'âme de ses lecteurs s'il ne veut les glacer ; d'en prêter une à ses personnages s'il veut qu'on s'y intéresse. De tout temps, les poètes et les littérateurs ont emprunté aux idées spiritualistes leurs plus belles images et leurs situations les plus émouvantes ; mais aujourd'hui le Spiritisme, en précisant les croyances en l'avenir, donne aux pensées un corps, une accentuation qu'elles n'avaient pas ; il ouvre un nouveau champ que l'on commence à explorer. Nous en avons déjà cité de nombreux exemples, et nous continuerons à le faire, de temps en temps, parce que c'est un signe caractéristique de la réaction qui s'opère dans les idées.

Outre les œuvres littéraires proprement dites, la presse enregistre aussi chaque jour des faits qui rentrent dans le cadre du Spiritisme.

La Comtesse de Monte-Cristo.

Sous ce titre, la Petite Presse publie un roman-feuilleton dans lequel on trouve les passages suivants, extraits des chapitres XXX et XXXI :

« – Mon paradis, chère mère, disait à la comtesse de Monte-Cristo sa fille mourante, ce sera de rester près de toi, près de vous ! toujours vivante dans vos pensées, vous écoutant et vous répondant, causant tout bas avec vos âmes.

Quand la fleur embaumera dans le jardin, et que tu la porteras à tes lèvres, je serai dans la fleur et c'est moi qui recevrai le baiser ! Je me ferai aussi le rayon, le souffle qui passe, le murmure qui bruit. Le vent qui agitera tes cheveux sera ma caresse ; l'odeur qui des lilas fleuris s'élèvera vers ta fenêtre, ce sera mon souffle ; le chant lointain qui te fera pleurer, ce sera ma voix ?.....

Mère, ne blasphème pas ! Point de colère contre Dieu ! Hélas ! ces colères et ces blasphèmes nous sépareront peut-être à jamais.

Tant que tu resteras ici-bas, je me ferai ta compagne d'exil ; mais plus tard, lorsque, résignée aux volontés de notre Père qui est aux cieux, tu auras à ton tour fermé tes yeux pour ne plus les rouvrir, alors je serai à mon tour à ton chevet, attendant ta délivrance ; et, ivres d'une joie éternelle, nos deux cœurs, réunis à jamais, enlacés pour l'éternité, s'envoleront d'un même essor vers le ciel clément. Comprends-tu cette joie, mère ? ne jamais se quitter, toujours s'aimer, toujours ! Former, pour ainsi dire, à la fois deux êtres distincts et un seul être ; être toi et moi en même temps ? Aimer et savoir que l'on est aimée, et que la mesure de l'amour que l'on inspire est celle même de celui que l'on éprouve ?

Ici-bas, nous ne nous connaissons point ; je t'ignore comme tu m'ignores ; entre nos deux Esprit nos deux corps font obstacle ; nous ne nous voyons que confusément à travers le voile de la chair. Mais là-haut, nous lirons clairement dans le cœur l'une de l'autre. Et savoir à quel point l'on s'aime, c'est le véritable paradis, vois-tu !

Hélas ! toutes ces promesses d'un bonheur mystique et infini, loin de calmer les angoisses d'Hélène, ne faisaient que les rendre plus intenses, en lui faisant mesurer la valeur du bien qu'elle allait perdre. Par intervalles, cependant, au vent de ces paroles inspirées, l'âme d'Hélène s'envolait presque jusqu'aux hauteurs sereines où planait celle de la Pippione. Ses larmes s'arrêtaient, le calme rentrait dans son sein bouleversé ; il lui semblait que des êtres invisibles flottaient dans la chambre, soufflant à Blanche les mots à mesure qu'elle les prononçait.

L'enfant s'était endormie, et, dans son rêve, elle semblait converser avec quelqu'un qu'on ne voyait pas, écouter des voix qu'elle seule entendait, et leur répondre.

Tout à coup, un brusque tressaillement agita ses membres frêles, elle ouvrit tout larges ses grands yeux et appela sa mère, qui rêvait accoudée à la fenêtre.

Elle s'approcha du lit, et la Pippione saisit sa main d'une main moite déjà des dernières sueurs.

– L'instant est venu, dit-elle. Cette nuit est la dernière. Ils m'appellent, je les entends ! Je voudrais bien rester encore, pauvre mère, mais je ne peux, leur volonté est plus forte que la mienne ; ils sont là-haut qui me font signe.

– Folie ! s'écria Hélène ! vision ! rêve ! Toi mourir aujourd'hui, ce soir, entre mes bras ! est-ce que c'est possible, cela ?

– Non, pas mourir, fit la Pippione ; naître ! je sors du rêve au lieu d'y entrer ; le cauchemar est fini, je m'éveille. Oh ! si tu savais comme c'est beau, et quelle lumière brille ici, auprès de laquelle votre soleil n'est qu'une tache noire !

Elle se laissa aller sur les coussins, resta un instant silencieuse, puis reprit :

– Les instants sont courts que j'ai à passer auprès de vous. Je veux que vous soyez tous là pour me dire ce que vous appelez un éternel adieu, ce qui n'est, en réalité, qu'un revoir prochain. Tous, entends-tu bien ? Toi d'abord, le bon docteur, Ursule, et Cyprienne, et Joseph.

Ce nom fut prononcé plus bas que les autres, c'était le dernier soupir, le dernier regret humain de la Pippione. A partir de cet instant, elle appartenait tout entière au ciel.....

– C'était ma fille !

– C'était !... répéta d'une voix presque paternelle le docteur Ozam, en attirant Hélène contre sa poitrine. C'était !... donc ce n'est plus... Que reste-t-il ici ? un peu de chair à demi décomposée, des nerfs qui ne vibrent plus, du sang qui s'épaissit, des yeux sans regard, une gorge sans voix, des oreilles qui n'entendent plus, un peu de fange !

Votre fille ! ce cadavre dans lequel la nature féconde fait déjà germer la vie inférieure qui en disséminera les éléments ? – Votre fille, cette fange qui demain verdra en herbe, fleurira en roses, et rendra au sol toutes les forces vives qu'elle lui a dérobées ? Non, non, – ceci n'est point votre fille ! ceci n'est que le vêtement délicat et charmant qu'elle s'était fait pour traverser notre vie d'épreuves, un haillon qu'elle a abandonné dédaigneusement, comme une robe usée que l'on jette !

Si vous voulez avoir un souvenir vivant de votre fille, pauvre femme, il faut regarder ailleurs... et plus haut.

– Vous y croyez donc aussi, docteur, demanda-t-elle, à cette autre vie ? On vous disait matérialiste.

Le docteur eut un doux sourire ironique.

– Peut-être le suis-je, mais non de la façon dont vous l'entendez.

Ce n'est point à une autre vie que je crois, mais à la vie éternelle, à la vie qui n'a point commencé et qui, par conséquent, n'aura point de fin. – Chacun des êtres, égal aux autres au début, fait pour ainsi dire l'éducation de son âme, et en augmente les facultés et la puissance, dans la mesure de ses mérites et de ses actes. Conséquence immédiate de cette augmentation : cette âme plus parfaite agrège tout autour d'elle une enveloppe plus parfaite également. Puis enfin, un jour arrive où cette enveloppe ne lui suffit plus, et alors, comme on dit, l'âme brise le corps.

Mais elle le brise pour en trouver un autre plus en rapport avec ses besoins et ses qualités nouvelles ? Où ? Qui sait ? Peut-être dans un de ces mondes supérieurs qui étincellent sur nos têtes, dans un monde où elle trouvera un corps plus parfait, doué d'organes plus sensibles, par cela même meilleure et plus heureuse !...

Nous-mêmes, êtres parfaits, doués dès le premier jour de tous les sens qui nous mettent en rapport avec la nature extérieure, combien d'efforts ne nous faut-il pas ! Quels travaux latents ne sont-ils pas nécessaires pour que l'enfant devienne homme, l'être ignorant et faible, roi de la terre ! Et, sans cesse, jusqu'à la mort, les courageux et les bons persévèrent dans cette voie ardue du travail ; ils élargissent leur intelligence par l'étude, leur cœur par le dévouement. Voilà le travail mystérieux de la chrysalide humaine, le travail par lequel elle acquiert le pouvoir et le droit de briser l'enveloppe du corps et de planer avec des ailes. »

Remarque. – L'auteur, qui avait gardé jusqu'ici l'anonyme, est M. du Boys, jeune écrivain dramatique ; à certaines expressions presque textuelles, on voit évidemment qu'il s'est inspiré de la doctrine.

Le baron Cloutz

Sous le titre de : Un vœu humanitaire, Anacharsis Cloutz, baron prussien, conventionnel français, à ses concitoyens de Paris et de Berlin, le Progrès de Lyon, du 27 avril 1867, publiait, sous forme d'une lettre censément écrite de l'autre monde, par le conventionnel Cloutz, un assez long article commençant ainsi :

« Dans l'autre monde que j'habite depuis la terrible journée du 24 mars 1794, qui m'a, je l'avoue, quelque peu désillusionné sur les hommes et sur les choses, le seul mot de guerre garde le privilège de me rappeler aux préoccupations de la politique terrestre. Ce que j'ai le plus aimé, que dis-je ? adoré et servi, lorsque j'habitais votre planète, c'est la fraternité des peuples et la paix. A ce grand objet d'étude et d'amour, j'ai donné un gage assez sérieux : ma tête, dont mes cent mille livres de rente accroissaient aux yeux de bien des gens l'importante valeur. Ce qui me consolait même quelque peu en montant les marches de l'échafaud, c'étaient les considérants par lesquels Saint-Just venait de justifier mon arrestation. Il y était dit, s'il m'en souvient bien, que désormais la paix, la justice et la probité seraient mises à l'ordre du jour. J'eusse donné ma vie, je le déclare hautement sans hésiter, et deux fois plutôt qu'une, pour obtenir la moitié de ce résultat. Et notez, s'il vous plaît, que mon sacrifice était plus complet et plus profond que n'aurait pu être celui de la plupart de mes collègues. J'étais de bonne foi et gardais le respect de la justice au fond du cœur ; mais, sans parler des cultes que j'avais en horreur, l'Être suprême de Robespierre lui-même m'agaçait les nerfs, et la vie future avait pour moi l'apparence d'un joli conte de fées. Vous me demanderez sans doute ce qu'il en est. Avais-je tort ? avais-je raison ? C'est là le grand secret des morts. Jugez vous-même à vos risques et périls. Il paraît toutefois que j'allais un peu loin, puisque, dans cette occasion solennelle, il m'est permis de vous écrire. »

L'article étant exclusivement politique, et sortant de notre cadre, nous n'en citons que ce fragment pour montrer qu'en ces graves sujets même, on peut tirer parti de l'idée des morts s'adressant aux vivants pour continuer auprès d'eux des relations interrompues. Le Spiritisme voit à chaque instant cette fiction se réaliser. Il est plus que probable que c'est lui qui a donné l'idée de celle-ci ; du reste, elle serait donnée comme réelle qu'il ne la désavouerait pas.

Métempsychose

« Connaissez-vous la cause des bruits qui nous arrivent ? disait madame Des Genêts. Est-ce quelque nouvelle scène de tigres déchaînés que nous préparent ces messieurs ?

– Rassurez-vous, chère amie, tout est en sûreté : nos vivants et nos morts. Entendez la ravissante mélodie du rossignol qui chante dans ce saule ! C'est peut-être l'âme de l'un de nos martyrs qui plane autour de nous sous cette forme aimable. Les morts ont de ces privilèges ; et je me persuade volontiers qu'ils reviennent souvent ainsi auprès de ceux qu'ils ont aimés.

– Oh ! si vous disiez vrai ! exclama vivement madame Des Genêts.

– J'y crois sincèrement, fit la jeune duchesse. Il est si bon de croire aux choses consolantes ! Du reste, mon père, qui est très savant, comme vous ne l'ignorez pas, m'a assuré que cette croyance avait été répandue anciennement par de grands philosophes. Lesage, lui, y croit aussi. »

Ce passage est tiré d'un roman-feuilleton intitulé : Le Cachot de la Tour des pins, par Paulin Capmal, publié par la Liberté du 4 novembre 1867. Ici, l'idée n'est point empruntée à la doctrine spirite, puisque celle-ci a de tout temps enseigné et prouvé que l'âme humaine ne peut renaître dans un corps animal, ce qui n'empêche pas certains critiques, qui n'ont pas lu le premier mot du Spiritisme, de répéter qu'il professe la métempsycose ; mais c'est toujours la pensée de l'âme individuelle survivant au corps, revenant sous une forme tangible auprès de ceux qu'elle a aimés. Si l'idée n'est pas spirite, elle est au moins spiritualiste, et mieux vaudrait encore croire à la métempsycose que de croire au néant. Cette croyance, au moins, n'est pas désespérante comme le matérialisme ; elle n'a rien d'immoral, au contraire ; elle a conduit tous les peuples qui l'ont professée à traiter les animaux avec douceur et bienfaisance. Cette exclamation : Il est si bon de croire aux choses consolantes, est le grand secret du succès du Spiritisme.

Enterrement de M. Marc Michel

On lit dans le Temps du 27 mars 1868 :

« Hier, à l'enterrement de M. Marc Michel, M. Jules Adenis a dit adieu, au nom de la Société des auteurs dramatiques, à l'écrivain que la comédie joyeuse et légère vient de perdre.

Je trouve cette phrase dans son discours :

C'est Ferdinand Langlé qui, récemment, a précédé dans la tombe celui que nous pleurons aujourd'hui... Et qui le sait ? qui le peut dire ?... de même que nous accompagnons ici cette dépouille mortelle, peut-être l'âme de Langlé est-elle venue recevoir l'âme de Marc Michel sur le seuil de l'éternité.

C'est à coup sûr la faute de mon esprit trop léger, mais j'avoue qu'il m'est difficile de me représenter, avec la gravité convenable, l'âme de l'auteur du Sourd, du Camarade de lit, d'Une sangsue, de la Grève des portiers, venant recevoir sur le seuil de l'éternité, l'âme de l'auteur de Maman Saboulex, de Mesdames de Montenfriche, d'un Tigre du Bengale et de la Station de Champbaudet.

X. Feynet. »

La pensée émise par M. Jules Adenis est du plus pur Spiritisme. Supposons que l'auteur de l'article, M. Feynet, qui a peine à conserver une gravité convenable en entendant dire que l'âme de M. Langlé est peut-être présente, et vient recevoir l'âme de Marc Michel, ait pris la parole à son tour et se soit exprimé ainsi : « Messieurs, on vient de vous dire que l'âme de notre ami Langlé est ici, qu'elle nous voit et nous entend ! Il ne manquerait plus que d'ajouter qu'elle peut nous parler. N'en croyez pas un mot ; l'âme de Langlé n'existe plus ; ou bien, ce qui revient au même, elle s'est fondue dans l'immensité. De Marc Michel, il n'en reste pas davantage ; il en sera même de vous quand vous mourrez, de vos parents et de vos amis. Espérer qu'ils vous attendent, qu'ils viendront vous recevoir au débarqué de la vie, c'est de la folie, de la superstition, de l'illuminisme. Le positif, le voici : Quand on est mort, tout est fini. » Lequel des deux orateurs aurait trouvé le plus de sympathie parmi les assistants ? Lequel aurait séché le plus de larmes, donné le plus de courage et de résignation aux affligés ? Le malheureux qui n'attend plus de soulagement en ce monde ne serait-il pas fondé à lui dire : « S'il en est ainsi, finissons-en le plus tôt possible avec la vie ? » Il faut plaindre M. Feynet de ne pouvoir garder son sérieux à l'idée que son père et sa mère, s'il les a perdus, vivent encore, qu'ils veillent à son chevet, et qu'il les reverra.

Un rêve

Extrait du Figaro, du 12 avril 1868 :

« Quelque extraordinaire que paraisse le récit suivant, l'auteur, en déclarant le tenir du vice-président du Corps législatif lui-même (le baron Jérôme David), donne à ces paroles une incontestable autorité.

Pendant son séjour à Saint-Cyr, David fut témoin d'un duel entre deux de ses camarades de promotion, Lambert et Poirée. Ce dernier reçut un coup d'épée et alla se guérir à l'infirmerie, où son ami David montait le voir tous les jours.

Un matin, Poirée lui parut singulièrement troublé ; il le pressa de questions et finit par lui arracher l'aveu que son émotion venait d'un simple cauchemar.

– Je rêvais que nous étions au bord d'une rivière, je recevais une balle au front, au-dessus de l'œil, et tu me soutenais dans tes bras ; je souffrais beaucoup et je me sentais mourir ; je te recommandais ma femme et mes enfants, quand je me suis éveillé,

– Mon cher, tu as la fièvre, lui répondit David en riant ; remets-toi, tu es dans ton lit, tu n'es pas marié et tu n'as pas de balle au-dessus de l'œil ; c'est un rêve tout bêtement ; ne te tourmente pas ainsi, si tu veux guérir vite.

– C'est singulier, murmura Poirée, je n'ai jamais cru aux songes, je n'y crois pas, et pourtant je suis bouleversé.

Dix ans après, l'armée française débarquait en Crimée ; les saint-cyriens s'étaient perdus de vue. David, officier d'ordonnance attaché à la division du prince Napoléon, reçut l'ordre d'aller découvrir un gué en remontant l'Alma. Pour empêcher les Russes de le faire prisonnier, on fit soutenir cette reconnaissance par une compagnie de voltigeurs, prise dans le régiment le plus rapproché. Les Russes faisaient pleuvoir une grêle de balles sur les hommes d'escorte, qui se déployèrent en tirailleurs pour riposter.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un de nos officiers roula à terre, mortellement atteint. Le capitaine David sauta à bas de cheval et courut le relever ; il lui appuya la tête sur son bras gauche et, détachant la gourde pendue à sa ceinture, il l'approcha des lèvres du blessé. Un trou béant au-dessus de l'œil ensanglantait la figure ; un soldat apporta un peu d'eau et la versa sur la tête du moribond, qui râlait déjà.

David regarde avec attention les traits qu'il lui semble reconnaître, un nom est prononcé à côté de lui, plus de doute, c'est lui, c'est Poirée ! Il l'appelle, ses yeux s'ouvrent, le mourant reconnaît à son tour le camarade de Saint-Cyr...

– David ! toi ici ?... Le rêve... ma femme...

Ces mots entrecoupés n'étaient pas finis que déjà la tête retombait inerte sur le bras de David. Poirée était mort, laissant sa femme et ses enfants au souvenir et à l'amitié de David.

Je n'oserais pas raconter une pareille histoire si je ne l'avais entendue moi-même de l'honorable vice-président du Corps législatif.

Vox populi. »

A quel propos le narrateur ajoute-t-il ces mots : Vox populi ? On pourrait les entendre ainsi : Les faits de cette nature sont tellement fréquents, qu'ils sont attestés par la voix du peuple, c'est-à-dire par un assentiment général.

Esprits frappeurs en Russie

On nous adresse de Riga, en date du 8 avril 1868, l'extrait ci-après du Courrier russe, de Saint-Petersbourg :

« Croyez-vous aux Esprits frappeurs ? Pour moi, pas du tout ; et cependant je viens de voir un fait matériel, palpable, qui sort tellement des règles du sens commun, et aussi tellement en désaccord avec les principes de stabilité ou de pesanteur des corps que m'a inculqués mon professeur de

quatrième, que je ne sais quel est le plus frappé des deux, l'Esprit ou moi. – Notre secrétaire à la rédaction reçut l'autre jour un monsieur à la mine convenable, d'un âge à ne pouvoir lui attribuer l'idée d'une mauvaise plaisanterie ; salutation, présentation, etc. ; le tout achevé, ce monsieur raconte qu'il vient à notre bureau chercher un conseil ; que ce qui lui arrive est tellement en dehors de tous les faits de la vie sociale, qu'il croit de son devoir de le publier.

– Ma maison, dit-il, est pleine d'Esprits frappeurs ; chaque soir sur les dix heures, ils commencent leurs exercices, transportant les objets les moins transportables, frappant, sautant, et mettant, en un mot, tout mon appartement sens dessus dessous. J'ai eu recours à la police, un soldat a couché chez moi plusieurs nuits, le désordre n'a pas cessé, encore qu'à chaque alarme il ait tiré son sabre d'une façon menaçante. Ma maison est isolée, je n'ai qu'un serviteur, ma femme et ma fille, et quand ces faits se passent, nous sommes réunis. Je demeure dans une rue très éloignée, au Vassili-Ostroff.

J'étais entré pendant la conversation, et l'écoutais la bouche béante ; je vous l'ai dit, je ne crois pas aux Esprits frappeurs, mais là, pas du tout. J'expliquai à ce monsieur que pour donner de la publicité à ces faits, encore fallait-il que nous fussions convaincus de leur existence, et lui proposai d'aller me rendre compte moi-même de la chose. Nous prîmes rendez-vous pour le soir, et à neuf heures j'étais à la maison de mon homme. On m'introduit dans un petit salon, meublé assez confortablement ; j'examine la disposition des pièces : il n'y en avait que quatre, dont une cuisine, le tout occupant tout l'étage d'une maison de bois ; personne ne demeure au-dessus, le dessous est occupé par un magasin. Vers les dix heures, nous étions réunis au salon, mon homme, sa femme, sa fille, la cuisinière et moi. Une demi-heure, rien de nouveau ! Tout à coup une porte s'ouvre et une galoche tombe au milieu de la chambre ; je crois à un compère, et je voulais m'assurer que l'escalier était vide, quand ma galoche saute sur un meuble et de là de nouveau sur le plancher ; puis ce fut le tour des chaises dans la chambre voisine, qui n'avait d'issue que par celle que nous occupions, et que je venais de trouver parfaitement vide. Au bout d'une heure seulement le silence se rétablit, et l'Esprit, les Esprits, l'adroit compère, ou le Dieu sait quoi, disparut, nous laissant dans une stupéfaction qui, je vous assure, n'avait rien de joué. Voici les faits, je les ai vus, de mes yeux vus ; je ne me charge pas de vous les expliquer ; si vous désirez chercher l'explication vous-même, nous tenons à votre disposition tous les renseignements pour aller faire vos observations sur les lieux.

Henri de Brenne. »

La famine en Algérie

Les détails donnés par les journaux sur le fléau qui décime en ce moment les populations arabes de l'Algérie n'ont rien d'exagéré, et sont confirmés par toutes les correspondances particulières. Un de nos abonnés de Sétif, M. Dumas, a bien voulu nous adresser une photographie représentant la foule des indigènes rassemblés devant la maison où on leur distribue des secours. Ce dessin, d'une vérité navrante, est accompagné de la notice imprimée suivante :

« Après les années successivement calamiteuses que notre grande colonie a traversées, un fléau plus terrible encore est venu s'abattre sur elle : la famine.

A peine les premières rigueurs de l'hiver s'étaient-elles fait sentir, qu'on voit à nos portes les Arabes mourant de faim ; ils arrivent par bandes nombreuses, à moitié nus, le corps exténué, pleurant de faim et de froid, implorant la commisération publique, disputant à la voracité des chiens quelques débris jetés avec les immondices sur la voie publique.

Quoique réduits eux-mêmes à de cruelles extrémités, les habitants de Sétif ne peuvent contempler d'un œil impassible une aussi profonde misère. Aussitôt, et spontanément, une commission de bienfaisance s'est organisée sous la présidence de M. Bizet, curé de Sétif ; une souscription est ouverte, chacun donne son obole, et, de suite, des secours quotidiens ont été distribués, au presbytère, à deux cent cinquante femmes ou enfants indigènes.

Dans les derniers jours de janvier, tandis qu'une neige abondante et longtemps désirée tombait sur nos contrées, on a pu faire mieux encore. Un fourneau a été installé dans un vaste local ; là, deux

fois par jour, les membres de la commission distribuent des aliments, non plus à deux cent cinquante, mais à cinq cents femmes ou enfants indigènes ; là, enfin, ces malheureux trouvent un asile et un abri.

Mais, hélas ! les Européens sont obligés, et bien à contre-cœur, de limiter leurs secours aux femmes et aux enfants... Pour soulager toutes les misères, il faudrait une bonne partie du blé que les puissants caïds détiennent dans leurs silos ; cependant ils espèrent pouvoir continuer leurs distributions jusqu'au milieu du mois d'avril. »

Si nous n'avons pas ouvert, en cette circonstance, une souscription spéciale dans les bureaux de la Revue, c'est que nous savions que nos frères en croyance n'ont pas été les derniers à porter leur offrande dans les bureaux de leur circonscription ouverts à cet effet par les soins de l'autorité. Les dons qui nous ont été adressés à cet effet y ont été déposés.

M. le capitaine Bourgès, en garnison à Laghouat, nous écrit à ce sujet ce qui suit :

« Depuis quelques années, les fléaux se succèdent en Algérie : tremblements de terre, invasion des sauterelles, choléra, sécheresse, typhus, famine, misère profonde sont venus tour à tour atteindre les indigènes qui, expient maintenant leur imprévoyance et leur fanatisme. Les hommes et les animaux même meurent de faim, et s'éteignent sans bruit. La famine s'étend dans le Maroc et la Tunisie ; je crois cependant que l'Algérie est plus éprouvée. Vous ne sauriez croire combien l'on est ému en voyant ces corps hâves et chétifs cherchant partout leur nourriture, et la disputant aux chiens errants. Le matin, ces squelettes vivants accourent autour du camp et se précipitent sur les fumiers pour en extraire les grains d'orge non digérés par les chevaux, et dont ils se repaissent à l'instant. D'autres rongent des os pour en sucer la gélatine qui peut s'y trouver encore, ou mangent l'herbe rare qui croît aux alentours de l'oasis. Du milieu de cette misère surgit une débauche hideuse qui gagne les bas-fonds de la colonie, et répand dans les corps matériels ces plaies corrosives qui devaient être la lèpre de l'antiquité. Mes yeux se ferment pour ne pas voir tant de honte, et mon âme monte vers le Père céleste pour le prier de préserver les bons du contact impur, et donner aux hommes faibles la force de ne pas se laisser entraîner dans ce gouffre malsain.

L'humanité est encore bien loin du progrès moral que certains philosophes croient déjà accompli. Je ne vois autour de moi que des épicuriens qui ne veulent pas entendre parler de l'Esprit ; ils ne veulent pas sortir de l'animalité ; leur orgueil s'attribue une noble origine, et cependant leurs actes disent assez ce qu'ils furent jadis.

A voir ce qui se passe, on croirait vraiment que la race arabe est appelée à disparaître du sol, car, malgré la charité qu'on exerce envers elle et les secours qu'on lui porte, elle se complaît dans sa paresse, sans aucun sentiment de reconnaissance. Cette misère physique, provenant des plaies morales, a encore son utilité. L'égoïste, obsédé, coudoyé à toute heure par l'infortuné qui le suit, finit par ouvrir sa main, et son cœur ému ressent enfin les douces joies que procure la charité. Un sentiment qui ne s'effacera pas vient de naître, et peut-être même celui de la reconnaissance surgira-t-il dans le cœur de celui qu'on assiste. Un lien sympathique alors se forme ; de nouveaux secours viennent donner la vie au malheureux qui s'éteignait, et, du découragement, ce dernier passe à l'espérance. Ce qui paraissait un mal a fait naître un bien : un égoïste de moins et un homme courageux de plus. »

Les Esprits ne se sont pas trompés quand ils ont annoncé que des fléaux de toutes sortes ravageraient la terre. On sait que l'Algérie n'est pas le seul pays éprouvé. Dans la Revue de juillet 1867, nous avons décrit la terrible maladie qui sévissait depuis un an à l'île Maurice ; une lettre récente dit qu'à la maladie sont venus s'ajouter de nouveaux malheurs, et bien d'autres contrées sont en ce moment victimes d'événements désastreux.

Faut-il accuser la Providence de toutes ces misères ? Non, mais l'ignorance, l'incurie, suite de l'ignorance, l'égoïsme, l'orgueil et les passions des hommes, Dieu ne veut que le bien ; il a tout fait pour le bien ; il a donné aux hommes les moyens d'être heureux : c'est à eux de les appliquer s'ils ne veulent acquérir l'expérience à leurs dépens. Il serait facile de démontrer que tous les fléaux pourraient être conjurés, ou tout au moins atténués de manière à en paralyser les effets ; c'est ce que nous ferons ultérieurement dans un ouvrage spécial. Les hommes ne doivent s'en prendre qu'à eux-

mêmes des maux qu'ils endurent ; l'Algérie nous offre en ce moment un remarquable exemple : ce sont les populations arabes, insouciantes et imprévoyantes, abruties par le fanatisme, qui souffrent de la famine, tandis que les Européens ont su s'en préserver ; mais il est d'autres fléaux non moins désastreux contre lesquels ces derniers n'ont pas encore su se prémunir.

La violence même du mal contraindra les hommes à chercher le remède, et quand ils auront inutilement épuisé les palliatifs, ils comprendront la nécessité d'attaquer le mal dans la racine même, par des moyens héroïques. Ce sera l'un des résultats de la transformation qui s'opère dans l'humanité.

Mais, dira-t-on, qu'importe à ceux qui souffrent maintenant le bonheur des générations futures ? Ils auront eu la peine et les autres le profit ; ils auront travaillé, supporté le fardeau de toutes les misères inséparables de l'ignorance, préparé les voies, et les autres, parce que Dieu les aura fait naître en des temps meilleurs, récolteront. Que fait aux victimes des exactions du moyen âge le régime plus sain sous lequel nous vivons ? Peut-on appeler cela de la justice ?

Il est de fait que, jusqu'à ce jour, aucune philosophie, aucune doctrine religieuse n'avait résolu cette grave question, d'un si puissant intérêt, cependant, pour l'humanité. Le Spiritisme seul en donne une solution rationnelle par la réincarnation, cette clef de tant de problèmes que l'on croyait insolubles. Par le fait de la pluralité des existences, les générations qui se succèdent sont composées des mêmes individualités spirituelles qui renaissent à différentes époques, et profitent des améliorations qu'elles ont elles-mêmes préparées, de l'expérience qu'elles ont acquises dans le passé. Ce ne sont pas de nouveaux hommes qui naissent ; ce sont les mêmes hommes qui renaissent plus avancés. Chaque génération travaillant pour l'avenir travaille en réalité pour son propre compte. Le moyen âge fut assurément une époque bien calamiteuse ; les hommes de ce temps-là revivant aujourd'hui, bénéficient du progrès accompli, et sont plus heureux, parce qu'ils ont de meilleures institutions ; mais qui a fait ces institutions meilleures ? Ceux mêmes qui en avaient de mauvaises jadis ; ceux d'aujourd'hui devant revivre plus tard, dans un milieu encore plus épuré, récolteront ce qu'ils auront semé ; ils seront plus éclairés, et, ni leurs souffrances, ni leurs travaux antérieurs n'auront été en pure perte. Quel courage, quelle résignation cette idée, inculquée dans l'esprit des hommes, ne leur donnerait-elle pas ! (Voir la Genèse, chap. XVIII, nos 34 et 35.)

Dissertations des Esprits

Hier, aujourd'hui et demain

Communication verbale en somnambulisme spontané

Lyon, 2 février 1868.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? où est la lumière ? Tout est sombre, tout est trouble autour de nous. Hier, c'était le passé ; demain, c'est l'avenir ; aujourd'hui, c'est le présent... Qu'est-ce qui distingue ces trois jours ? On a vécu hier, on vit encore aujourd'hui, on vivra demain, et toujours dans le même cercle. D'où sort donc cette humanité, et où va-t-elle ? Mystère qui ne sera éclairci que demain.

Moïse est le temps passé ; Christ, le temps présent ; le Messie à venir, qui est le lendemain, n'a pas encore paru... Moïse avait à combattre l'idolâtrie ; Christ, les pharisiens ; le Messie à venir aura aussi ses adversaires : l'incrédulité, le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme, et tous les vices qui accablent le genre humain... Trois époques qui marquent le progrès de l'humanité ; parenthèses filiales qui se succèdent l'une à l'autre ; hier c'était Moïse, aujourd'hui c'est le Christ, et demain ce sera le nouveau Messie.

Je dis que c'est le Christ aujourd'hui, parce que c'est sa parole, sa doctrine, sa charité, tous ses sublimes enseignements qui doivent se répandre partout ; car, vous le voyez vous-mêmes, l'humanité n'a pas beaucoup progressé. Dix-huit siècles à peine nous séparent du Christ : dix-huit siècles de ténèbres, de tyrannie, d'orgueil et d'ambition.

Appropriiez-vous le passé, le présent, demain vous contemplez votre avenir... Idolâtres du passé, pharisiens du présent, adversaires de demain, la lumière brille pour tous les peuples, pour tous les mondes, pour tous les individus, et vous ne voulez pas la voir !

Créature, tu te rebutes aujourd'hui qui est le présent ; tu attends l'accomplissement des prodiges annoncés ; tu les verras s'accomplir. Bientôt toute la terre tremblera... le vingtième siècle effacera l'éclat des siècles précédents, car il verra l'accomplissement de ce qui a été prédit.

Le Messie qui doit présider au grand mouvement régénérateur de la terre est né, mais il n'a pas encore révélé sa mission, et il ne nous est permis de dire ni son nom, ni le pays qu'il habite ; il s'annoncera par ses œuvres, et les hommes trembleront à sa voix puissante, car le nombre des justes est encore bien petit.

Attachez-vous à la matière, hommes d'égoïsme et d'ambition qui ne vivez que pour satisfaire vos passions et vos désirs mondains ; le temps est court pour vous ; tenez-le, enlacez-le, car hier est passé, aujourd'hui se couche, et demain sera bientôt là.

Hélas ! pharisien du présent, tu attends toujours. Que le tonnerre gronde, tu ne t'épouvantes point devant l'éclair avant-coureur qui vient éblouir tes yeux. Toi qui te complais dans l'égoïsme et l'orgueil, qui persistes dans le passé et dans le présent, ton avenir sera d'être rejeté sur un autre monde pour que ton Esprit puisse arriver un jour à la perfection à laquelle Dieu t'appelle.

Vous, Spiritistes, qui êtes ici, qui recevez les instructions des Esprits, soyez patients, dociles, conscients de vos actes ; ne vous rebutez pas ; attendez avec calme ce demain qui doit vous délivrer de toutes les persécutions. Dieu, pour qui rien n'est caché, qui lit dans les cœurs, vous voit et ne vous abandonnera pas ; l'heure approche, et bientôt nous serons à demain.

Mais ce Messie qui doit venir, est-ce le Christ lui-même ? question difficile à comprendre au temps présent, et que demain éclaircira. Comme un bon père de famille, Dieu, qui est toute sagesse, n'impose pas tout le travail à un seul de ses enfants. Il assigne à chacun sa tâche, selon les besoins du monde où il les envoie. En faut-il conclure que le nouveau Messie ne sera ni aussi grand, ni aussi puissant que le Christ ? Ce serait absurde ; mais attendez que l'heure sonne pour comprendre l'œuvre des messagers invisibles qui sont venus déblayer la route, car les Esprits ont fait un immense travail. C'est le Spiritisme qui doit enlever les gros cailloux qui pouvaient gêner le passage de celui qui doit venir. Cet homme sera puissant et fort, et de nombreux Esprits sont sur la terre pour aplanir la route, et faire accomplir ce qui a été prédit.

Ce nouveau Messie, le nommera-t-on Christ ? C'est une question à laquelle je ne puis répondre ; attendez à demain. Que de choses j'aurais encore à vous révéler ! Mais je m'arrête, car le jour de demain ne paraît pas encore ; à peine sommes-nous avant minuit.

Amis qui êtes ici, tous animés du désir de votre avancement moral, travaillez sur vous-mêmes à vous régénérer, afin que le Maître vous trouve prêts. Courage, frères, car votre peine ne sera pas perdue ; travaillez à briser les liens de la matière qui empêchent l'Esprit de progresser.

Ayez la foi, car elle conduit l'homme sûrement au but de son voyage. Ayez l'amour, car aimer ses frères, c'est aimer Dieu. Veillez et priez : la prière fortifie l'Esprit qui se laisse aller au découragement. Demandez à votre Père céleste la force de triompher des obstacles et des tentations. Armez-vous contre vos défauts ; tenez-vous prêts, car demain n'est pas loin. L'aurore du siècle marqué par Dieu pour l'accomplissement des faits qui doivent changer la face de ce monde commence à poindre à l'horizon.

L'Esprit de la foi,

Médium, M. Duboin en somnambulisme spontané.

Allan Kardec

Juin 1868

La médiumnité au verre d'eau

Un de nos correspondants de Genève nous transmet d'intéressants détails sur un nouveau genre de médiumnité voyante, qui consiste à voir dans un verre d'eau magnétisée. Cette faculté a beaucoup de rapports avec celle du voyant de Zimmerwald, dont nous avons rendu un compte circonstancié dans la Revue d'octobre 1864, page 289, et octobre 1865, page 289 ; la différence consiste en ce que ce dernier se sert d'un verre vide, toujours le même, et que la faculté lui est en quelque sorte personnelle ; le phénomène qui nous est signalé se produit, au contraire, à l'aide du premier verre venu contenant de l'eau magnétisée, et semblerait devoir se vulgariser. S'il en est ainsi, la médiumnité voyante pourrait devenir aussi commune que celle par l'écriture. Voici les renseignements qui nous sont donnés, et d'après lesquels chacun pourra essayer en se plaçant dans les conditions favorables.

« La médiumnité voyante par le verre d'eau magnétisée vient de se révéler parmi nous chez un certain nombre de personnes ; depuis un mois, nous avons quinze médiums voyants de ce genre, ayant chacun leur spécialité. Un des meilleurs est une jeune femme qui ne sait ni lire ni écrire ; elle est plus particulièrement propre aux maladies, et voici comment nos bons Esprits procèdent pour nous montrer le mal et le remède. Je prends un exemple au hasard : Une pauvre femme qui se trouvait à la réunion avait reçu un mauvais coup à la poitrine ; elle parut dans le verre absolument comme une photographie ; elle porta la main sur la partie souffrante. Madame V... (le médium) vit ensuite la poitrine s'ouvrir, et remarqua que du sang caillé était fixé à l'endroit où le coup avait été donné ; puis le tout disparut pour faire place à l'image des remèdes qui consistaient en un emplâtre de poix blanche et un verre contenant du benjoin. Cette femme fut parfaitement guérie après avoir suivi ce traitement.

Lorsqu'il s'agit d'un obsédé, le médium voit les mauvais Esprits qui le tourmentent ; ensuite apparaissent pour remèdes l'Esprit symbolisant la prière, et deux mains qui magnétisent.

Nous avons un autre médium dont la spécialité est de voir les Esprits. De pauvres Esprits souffrants nous ont souvent présenté, par son intermédiaire, des scènes émouvantes pour nous faire comprendre leurs angoisses. Un jour, nous avons évoqué l'Esprit d'un individu qui s'était noyé volontairement ; il apparut dans l'eau trouble ; on ne lui voyait que le derrière de la tête et les cheveux à moitié plongés dans l'eau. Pendant deux séances, il nous a été impossible de voir sa figure. Nous avons fait la prière pour les suicidés ; le lendemain le médium vit la tête hors de l'eau, et l'on put reconnaître les traits d'un parent d'une des personnes de la société. Nous avons continué nos prières, et maintenant la figure porte toujours l'expression de la souffrance, il est vrai, mais elle semble reprendre la vie.

Depuis quelque temps, il se produisait chez une dame qui habite un des faubourgs de Genève des bruits dans le genre de ceux de Poitiers, et qui causaient un grand émoi dans toute la maison. Cette dame, qui ne connaissait nullement le Spiritisme, en ayant entendu parler, vint nous voir avec son frère pour nous demander d'assister à nos séances. Aucun de nos médiums ne les connaissait. L'un d'eux vit dans son verre une maison dans l'intérieur de laquelle un mauvais Esprit mettait tout en désordre, remuait les meubles, et cassait la vaisselle. Au portrait qu'il en fit, cette dame reconnut la femme de son jardinier, très méchante de son vivant, et qui lui avait fait beaucoup de tort. Nous adressâmes à cet Esprit quelques paroles bienveillantes pour le ramener à de meilleurs sentiments, et à mesure qu'on lui parlait, sa figure prenait une expression plus douce. Le lendemain, nous sommes allés chez cette dame, et la soirée a complété celle de la veille. Les bruits ont presque entièrement cessé depuis le départ de la cuisinière qui, paraît-il, servait de médium inconscient à cet Esprit. Comme tout a sa raison d'être et son utilité, je pense que ces bruits avaient pour but d'amener cette famille à la connaissance du Spiritisme.

Voici maintenant ce que nos observations nous ont appris sur la manière d'opérer :

Il faut un verre plat, bien uni par le fond ; on le remplit à moitié d'eau que l'on magnétise par les procédés ordinaires, c'est-à-dire par l'imposition des mains, et surtout de l'extrémité des doigts, sur l'orifice du verre, aidée par l'action soutenue du regard et de la pensée. La durée de la magnétisation est de dix minutes environ la première fois ; plus tard cinq minutes suffisent. La même personne peut magnétiser à la fois plusieurs verres.

Le médium voyant, ou celui qui veut essayer, ne doit pas magnétiser lui-même son verre, parce qu'il dépenserait le fluide qui lui est nécessaire pour voir. Il faut, pour la magnétisation, un médium spécial, et il y en a qui sont, à cet égard, doués d'une puissance plus ou moins grande. L'action magnétique ne produit dans l'eau aucun phénomène qui en indique la saturation.

Cela fait, chaque expérimentateur place son verre devant lui, et le regarde pendant vingt ou trente minutes au plus, quelquefois moins, selon l'aptitude ; ce temps n'est nécessaire que dans les premiers essais ; lorsque la faculté est développée, il suffit de quelques minutes. Pendant ce temps, une personne fait la prière pour appeler le concours des bons Esprits

Ceux qui sont aptes à voir distinguent d'abord, au fond du verre, une espèce de petit nuage ; c'est un indice certain qu'ils verront ; peu à peu ce nuage prend une forme plus accentuée, et l'image se dessine à la vue du médium. Les médiums, entre eux, peuvent voir dans les verres les uns des autres, mais non les personnes qui ne sont pas douées de cette faculté. Quelquefois une partie du sujet apparaît dans un verre, et l'autre partie dans un autre verre ; pour les maladies, par exemple, l'un verra le mal et l'autre le remède. D'autres fois, deux médiums verront simultanément, chacun dans son verre, l'image de la même personne, mais généralement dans des conditions différentes.

Souvent l'image se transforme, change d'aspect, puis s'évanouit. Elle est assez généralement spontanée ; le médium doit attendre et dire ce qu'il voit ; mais elle peut aussi être provoquée par une évocation.

Dernièrement je fus voir une dame qui a une jeune ouvrière de dix-huit ans, qui n'avait jamais entendu parler du Spiritisme ; cette dame me pria de lui magnétiser un verre d'eau. La jeune fille y regarda à peu près pendant un quart d'heure, et elle dit : « Je vois un bras ; on dirait que c'est celui de ma mère ; je lui vois la manche de sa robe relevée, comme elle en avait l'habitude. » Cette mère, qui connaissait la sensibilité de sa fille, n'a sans doute pas voulu se montrer subitement, pour lui éviter une trop grande impression. Alors je priai cet Esprit, s'il était celui de la mère du médium, de se faire reconnaître. Le bras disparut, et l'Esprit se présenta de la grandeur d'une photographie, mais en tournant le dos. C'était encore une précaution pour préparer sa fille à sa vue. Celle-ci reconnut son bonnet, un fichu, les couleurs et les dessins de sa robe ; vivement émue, elle lui adressa les plus tendres paroles pour la prier de laisser voir son visage. Je la priai moi-même de condescendre au désir de sa fille. Alors elle s'effaça, le trouble se fit, et la figure parut. La jeune fille pleura de reconnaissance en remerciant Dieu du don qu'il venait de lui accorder.

La dame désirait beaucoup voir elle-même ; le lendemain, nous eûmes chez elle une séance qui fut pleine de bons enseignements. Après avoir inutilement regardé dans le verre pendant une demi-heure, elle dit : « Mon Dieu ! si je pouvais seulement voir le diable dans le verre, je serais heureuse ! » Mais Dieu ne lui a pas accordé cette satisfaction.

Les incrédules ne manqueront pas de mettre ces phénomènes sur le compte de l'imagination. Mais les faits sont là pour prouver que, dans une foule de cas, l'imagination n'y est absolument pour rien. D'abord, tout le monde ne voit pas, quelque désir qu'on en ait ; moi-même, je me suis souvent surexcité l'esprit dans ce but, sans jamais obtenir le moindre résultat. La dame dont je viens de parler, malgré son désir de voir le diable, après une demi-heure d'attente et de concentration, n'a rien vu. La jeune fille ne songeait pas à sa mère quand celle-ci lui est apparue ; et puis toutes ces précautions pour ne se montrer que graduellement attestent une combinaison, une volonté étrangère, auxquelles l'imagination du médium ne pouvait avoir aucune part.

Pour en avoir une preuve plus positive encore, je fis l'expérience suivante. Étant allée passer quelques jours dans une campagne, à quelques lieues de Genève, il y avait dans la famille où je me trouvais, plusieurs enfants ; comme ils faisaient beaucoup de tapage, je leur proposai, pour les

occuper, un jeu plus paisible. Je pris un verre d'eau que je magnétisai, sans que personne s'en aperçût, et je leur dis : « Quel est celui d'entre vous qui aura la patience de regarder ce verre pendant vingt minutes, sans détourner les yeux ? » Je me gardai bien d'ajouter qu'ils pourraient y voir quelque chose ; c'était à titre de simple passe-temps. Plusieurs perdirent patience avant la fin de l'épreuve ; une petite fille de onze ans eut plus de persévérance ; au bout de douze minutes, elle poussa un cri de joie en disant qu'elle voyait un magnifique paysage, dont elle nous fit la description. Une autre petite fille de sept ans, ayant voulu regarder à son tour, s'endormit instantanément. De crainte de la fatiguer, je la réveillai aussitôt. Où est ici l'effet de l'imagination ? Cette faculté peut donc être essayée dans une réunion de personnes, mais j'engage à ne point admettre aux premières expériences des personnes hostiles ; le calme et le recueillement étant nécessaires, la faculté ne s'en développera que plus facilement ; quand elle est formée, elle est moins susceptible d'être troublée.

Le médium ne voit que lorsqu'il a les yeux ouverts ; quand il les ferme, il est dans l'obscurité ; c'est du moins ce que nous avons remarqué, et cela dénote une variété dans la médiumnité voyante. Le médium ne ferme les yeux que pour se reposer, ce qui lui arrive deux ou trois fois par séance. Il voit aussi bien le jour que la nuit, mais la nuit il faut de la lumière.

L'image des personnes vivantes se présente dans le verre aussi facilement que celle des personnes mortes. En ayant demandé la raison à mon Esprit familier, il me répondit : « Ce sont leurs images que nous vous présentons ; les Esprits sont aussi habiles pour peindre que pour voyager. » Cependant les médiums distinguent sans peine un Esprit d'une personne vivante ; il a quelque chose de moins matériel.

Le médium au verre d'eau diffère du somnambule en ce que l'Esprit de ce dernier se détache ; il lui faut un fil conducteur pour aller chercher la personne absente, tandis que le premier a sous les yeux son image, qui est le reflet de son âme et de ses pensées. Il se fatigue moins que le somnambule, et il est aussi moins exposé à se laisser intimider par la vue des mauvais Esprits qui peuvent se présenter. Ces Esprits peuvent bien le fatiguer, parce qu'ils cherchent à le magnétiser, mais il peut à volonté se soustraire à leur regard, et il en reçoit d'ailleurs une impression moins directe.

Il en est de cette médiumnité comme de toutes les autres : le médium attire à lui les Esprits qui lui sont sympathiques ; au médium impur se présentent volontiers des Esprits impurs. Le moyen d'attirer les bons Esprits, c'est d'être animé de bons sentiments, de ne demander que des choses justes et raisonnables, de ne se servir de cette faculté que pour le bien, et non pour des choses futiles. Si l'on en fait un objet d'amusement, de curiosité ou de trafic, on tombe inévitablement dans la tourbe des Esprits légers et trompeurs, qui s'amuse à présenter des images ridicules et fallacieuses. »

Remarque. – Comme principe, cette médiumnité n'est certainement pas nouvelle ; mais elle se dessine ici d'une manière plus précise, surtout plus pratique, et se montre dans des conditions particulières. On peut donc la considérer comme une des variétés qui ont été annoncées. Au point de vue de la science spirite, elle nous fait pénétrer plus avant le mystère de la constitution intime du monde invisible, dont elle confirme les lois connues, en même temps qu'elle nous en montre de nouvelles applications. Elle aidera à comprendre certains phénomènes encore incompris de la vie journalière, et, par sa vulgarisation, elle ne peut manquer d'ouvrir une nouvelle voie à la propagation du Spiritisme. On voudra voir, on essayera ; on voudra comprendre, on étudiera, et beaucoup entrèrent dans le Spiritisme par cette porte.

Ce phénomène offre une particularité remarquable. Jusqu'à présent on a compris la vue directe des Esprits dans certaines conditions, la vue à distance d'objets réels : c'est aujourd'hui une théorie élémentaire ; mais ici ce ne sont pas les Esprits eux-mêmes que l'on voit, et qui ne peuvent venir se loger dans un verre d'eau, non plus que des maisons, des paysages et des personnes vivantes.

Ce serait, du reste, une erreur de croire que ce soit là un moyen meilleur qu'un autre de savoir tout ce qu'on désire. Les médiums voyants, par ce procédé ou tout autre, ne voient point à volonté ; ils ne voient que ce que les Esprits veulent leur faire voir, ou ont la permission de leur faire voir quand la chose est utile. On ne peut forcer ni la volonté des Esprits, ni la faculté des médiums. Pour

l'exercice d'une faculté médianimique quelconque, il faut que l'appareil sensitif, si l'on peut s'exprimer ainsi, soit en état de fonctionner ; or, il ne dépend pas du médium de le faire fonctionner à sa volonté. Voilà pourquoi la médiumnité ne peut être une profession, puisqu'elle peut faire défaut au moment où elle serait nécessaire pour satisfaire le client ; de là l'incitation à la fraude pour simuler l'action de l'Esprit.

L'expérience prouve que les Esprits, quels qu'ils soient, ne sont jamais au caprice des hommes, pas plus, et moins encore que lorsqu'ils étaient de ce monde ; et, d'un autre côté, le simple bon sens dit qu'à plus forte raison les Esprits sérieux ne sauraient se rendre à l'appel du premier venu pour des choses futiles, et jouer le rôle de saltimbanques ou de diseurs de bonne aventure. Le charlatanisme seul peut prétendre à la possibilité de tenir bureau ouvert de commerce avec les Esprits.

Les incrédules rient des Spiritistes, parce qu'ils se figurent qu'ils croient à des Esprits confinés dans une table ou dans une boîte et qu'ils les font manœuvrer comme des marionnettes ; ils trouvent cela ridicule et ils ont cent fois raison ; où ils ont tort, c'est de croire que le Spiritisme enseigne de pareilles absurdités, tandis qu'il dit positivement le contraire. Si, parfois, dans le monde, ils en ont rencontré d'une crédulité un peu trop facile, ce n'est pas parmi les Spiritistes éclairés ; or, dans le nombre, il y en a nécessairement qui le sont plus ou moins, comme dans toutes les sciences.

Les Esprits ne sont pas logés dans le verre d'eau, voilà qui est positif. Qu'y a-t-il donc dans ce verre ? Une image, pas autre chose ; image prise sur nature, voilà pourquoi elle est souvent exacte. Comment est-elle produite ? Là est le problème. Le fait existe, donc il a une cause. Quoiqu'on ne puisse en donner encore une solution complète et définitive, l'article suivant nous paraît jeter un grand jour sur la question.

Photographie de la pensée

Le phénomène de la photographie de la pensée se liant à celui des créations fluidiques, décrit dans notre livre de la Genèse au chapitre des fluides, pour plus de clarté nous reproduisons le passage de ce chapitre où ce sujet est traité, et nous le complétons par de nouvelles remarques.

Les fluides spirituels, qui constituent un des états du fluide cosmique universel, sont, à proprement parler, l'atmosphère des êtres spirituels ; c'est l'élément où ils puisent les matériaux sur lesquels ils opèrent ; c'est le milieu où se passent les phénomènes spéciaux, perceptibles à la vue et à l'ouïe de l'Esprit, et qui échappent aux sens charnels impressionnés par la seule matière tangible, où se forme cette lumière particulière au monde spirituel, différente de la lumière ordinaire par sa cause et par ses effets ; c'est, enfin, le véhicule de la pensée comme l'air est le véhicule du son.

Les Esprits agissent sur les fluides spirituels, non en les manipulant comme les hommes manipulent les gaz, mais à l'aide de la pensée et de la volonté. La pensée et la volonté sont aux Esprits ce que la main est à l'homme. Par la pensée, ils impriment à ces fluides telle ou telle direction ; ils les agglomèrent, les combinent ou les dispersent ; ils en forment des ensembles ayant une apparence, une forme, une couleur déterminées ; ils en changent les propriétés comme un chimiste change celles des gaz ou autres corps, en les combinant suivant certaines lois ; c'est le grand atelier ou laboratoire de la vie spirituelle.

Quelquefois, ces transformations sont le résultat d'une intention ; souvent, elles sont le produit d'une pensée inconsciente ; il suffit à l'Esprit de penser à une chose pour que cette chose se produise, comme il suffit de moduler un air pour que cet air se répercute dans l'atmosphère.

C'est ainsi, par exemple, qu'un Esprit se présente à la vue d'un incarné doué de la vue psychique, sous les apparences qu'il avait de son vivant à l'époque où on l'a connu, aurait-il eu plusieurs incarnations depuis. Il se présente avec le costume, les signes extérieurs, – infirmités, cicatrices, membres amputés, etc., – qu'il avait alors ; un décapité se présentera avec la tête de moins. Ce n'est pas à dire qu'il ait conservé ces apparences ; non, certainement ; car, comme Esprit, il n'est ni boiteux, ni manchot, ni borgne, ni décapité, mais, sa pensée se reportant à l'époque où il était ainsi, son périsprit en prend instantanément les apparences, qu'il quitte de même instantanément, dès que

la pensée cesse d'agir. Si donc il a été une fois nègre et une autre fois blanc, il se présentera comme nègre ou comme blanc, selon celle de ces deux incarnations sous laquelle il sera évoqué, et où se reportera sa pensée.

Par un effet analogue, la pensée de l'Esprit crée fluidiquement les objets dont il avait l'habitude de se servir : un avare maniera de l'or ; un militaire aura ses armes et son uniforme ; un fumeur, sa pipe ; un laboureur, sa charrue et ses bœufs ; une vieille femme sa quenouille. Ces objets fluidiques sont aussi réels pour l'Esprit qui est lui-même fluide, qu'ils l'étaient à l'état matériel pour l'homme vivant ; mais, par la même raison qu'ils sont créés par la pensée, leur existence est aussi fugitive que la pensée.

Les fluides étant le véhicule de la pensée, ils nous apportent la pensée comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire, en toute vérité, qu'il y a, dans ces fluides, des ondes et des rayons de pensées, qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

C'est, comme on le voit, un ordre de faits tout nouveaux qui se passent en dehors du monde tangible, et constituent, si l'on peut s'exprimer ainsi, la physique et la chimie spéciales du monde invisible. Mais comme, pendant l'incarnation, le principe spirituel est uni au principe matériel, il en résulte que certains phénomènes du monde spirituel se produisent conjointement avec ceux du monde matériel, et sont inexplicables pour quiconque n'en connaît pas les lois. La connaissance de ces lois est donc aussi utile aux incarnés qu'aux désincarnés, puisque seule elle peut expliquer certains faits de la vie matérielle.

La pensée créant des images fluidiques, se reflète dans l'enveloppe périspritale comme dans une glace, ou encore comme ces images d'objets terrestres qui se réfléchissent dans les vapeurs de l'air ; elle y prend un corps et s'y photographie en quelque sorte. Qu'un homme, par exemple, ait l'idée d'en tuer un autre, quelque impassible que soit son corps matériel, son corps fluide est mis en action par la pensée dont il reproduit toutes les nuances ; il exécute fluidiquement le geste, l'acte qu'il a le dessein d'accomplir ; sa pensée crée l'image de la victime, et la scène entière se peint, comme dans un tableau, telle qu'elle est dans son esprit.

C'est ainsi que les mouvements les plus secrets de l'âme se répercutent dans l'enveloppe fluide ; qu'une âme, incarnée ou désincarnée, peut lire dans une autre âme comme dans un livre, et voir ce qui n'est pas perceptible par les yeux du corps. Les yeux du corps voient les impressions intérieures qui se reflètent sur les traits de la figure : la colère, la joie, la tristesse ; mais l'âme voit sur les traits de l'âme les pensées qui ne se traduisent pas au-dehors.

Toutefois, d'après l'intention, le voyant peut bien pressentir l'accomplissement de l'acte qui en sera la suite, mais il ne peut déterminer le moment où il s'accomplira, ni en préciser les détails, ni même affirmer qu'il aura lieu, parce que des circonstances ultérieures peuvent modifier les plans arrêtés et changer les dispositions. Il ne peut voir ce qui n'est pas encore dans la pensée ; ce qu'il voit, c'est la préoccupation du moment, ou habituelle, de l'individu, ses désirs, ses projets, ses intentions bonnes ou mauvaises ; de là les erreurs dans les prévisions de certains voyants, lorsqu'un événement est subordonné au libre arbitre d'un homme ; ils ne peuvent qu'en pressentir la probabilité d'après la pensée qu'ils voient, mais non affirmer qu'il aura lieu de telle manière et à tel moment. Le plus ou moins d'exactitude dans les prévisions dépend en outre de l'étendue et de la clarté de la vue psychique ; chez certains individus, Esprits ou incarnés, elle est diffuse ou limitée à un point, tandis que chez d'autres elle est nette, et embrasse l'ensemble des pensées et des volontés devant concourir à la réalisation d'un fait ; mais par-dessus tout, il y a toujours la volonté supérieure qui peut, dans sa sagesse, permettre une révélation ou l'empêcher ; dans ce dernier cas, un voile impénétrable est jeté sur la vue psychique la plus perspicace. (Voir dans la Genèse, le chap. de la Prescience.)

La théorie des créations fluidiques, et par suite de la photographie de la pensée, est une conquête du Spiritisme moderne, et peut être désormais considérée comme acquise en principe, sauf les applications de détail qui sont le résultat de l'observation. Ce phénomène est incontestablement la source des visions fantastiques, et doit jouer un grand rôle dans certains rêves.

Nous pensons qu'on peut y trouver l'explication de la médiumnité par le verre d'eau. (Voir l'art. précédent.) Dès lors que l'objet que l'on voit ne peut être dans le verre, l'eau doit faire l'office d'une

glace qui réfléchit l'image créée par la pensée de l'Esprit. Cette image peut être la reproduction d'une chose réelle, comme elle peut être celle d'une création de fantaisie. Le verre d'eau n'est, dans tous les cas, qu'un moyen de la reproduire, mais ce n'est pas le seul, ainsi que le prouve la diversité des procédés employés par quelques voyants ; celui-ci convient peut-être mieux à certaines organisations.

Mort de M. Bizet, curé de Sétif

La famine parmi les Esprits

Un de nos correspondants d'Algérie nous apprend, dans les termes suivants, la mort de M. Bizet, curé de Sétif :

« M. Bizet, curé de Sétif, est mort le 15 avril à l'âge de quarante-trois ans, victime, sans doute, de son zèle pendant le choléra, et des fatigues qu'il a endurées pendant la famine où il a déployé une activité et un dévouement vraiment exemplaires. Né aux environs de Viviers, dans le département de l'Ardèche, il était, depuis dix-sept ans, pasteur de cette ville où il avait su se concilier les sympathies de tous les habitants, sans distinction de cultes, par sa prudence, sa modération et la sagesse de son caractère.

Au début du Spiritisme dans cette localité, et principalement lorsque l'Echo de Sétif eut affirmé hautement cette doctrine, M. Bizet avait eu un instant l'intention de la combattre ; cependant il s'est abstenu d'entrer dans une lutte qu'on était décidé à soutenir. Depuis, il avait lu avec attention vos ouvrages. C'est vraisemblablement à cette lecture qu'on doit attribuer sa réserve pleine de sagesse lorsqu'il lui fut enjoint de lire au prône le fameux mandement de Mgr Pavie, évêque d'Alger, qui qualifiait le Spiritisme de : cette nouvelle honte de l'Algérie. M. Bizet n'a pas voulu lire lui-même ce mandement en chaire ; il en a fait donner lecture par son vicaire, sans y ajouter aucun commentaire. »

Nous extrayons en outre du Journal de Sétif, du 23 avril, le passage suivant de l'article nécrologique qu'il a publié sur M. Bizet.

« Le lendemain de sa mort, 15 avril, ses obsèques ont eu lieu. Une messe de requiem a été chantée, à dix heures du matin, pour le repos de son âme ; un de MM. les grands vicaires, envoyé par Mgr l'évêque depuis quelques jours, officiait. Pas un Sétifien ne manquait ; les différentes religions s'étaient réunies et confondues pour dire un adieu à M. le curé Bizet. Les Arabes, représentés par des caïds et cadhis ; les israélites par le rabbin et les principaux notables parmi eux ; les protestants par leur pasteur, étaient là, rivalisant de zèle et d'empressement pour rendre à M. l'abbé Bizet un dernier témoignage d'estime, d'affection et de regrets.

La réunion de tant de communions diverses en un même sentiment de sympathie, est un des plus beaux succès remportés par la charité chrétienne, qui, pendant le cours de son apostolat à Sétif, n'a cessé d'animer M. l'abbé Bizet. Vivant au milieu d'une population qui est loin d'être homogène, et parmi laquelle se trouvent des dissidents de toutes sortes, il a su conserver intact le dépôt catholique qui lui avait été confié, tout en ayant avec ceux qui ne partageaient pas ses convictions religieuses des rapports bienveillants et affectueux, qui lui ont valu la sympathie de tous.

Mais ce qui débordait de tous les cœurs, c'était le souvenir des sentiments de charité chrétienne qui animaient M. l'abbé Bizet. Sa charité était douce, patiente surtout, pendant le long hiver que nous venons de traverser, au milieu d'une misère affreuse qui avait mis à sa charge une foule de malheureux. Sa charité croyait tout, espérait tout, supportait tout et ne se décourageait jamais. C'est au milieu de ce dévouement pour secourir de malheureux affamés, menacés tous les jours de mourir de froid et de faim, qu'il a pris le germe de la maladie qui l'a ravi de ce monde, si toutefois il n'était déjà atteint, par suite du zèle exceptionnel qu'il avait déployé pendant le choléra de l'été dernier. »

M. Bizet était-il Spirite ? ostensiblement non ; intérieurement, nous l'ignorons ; s'il ne l'était pas, il avait du moins le bon esprit de ne pas jeter l'anathème à une croyance qui ramène à Dieu les incrédules et les indifférents. Du reste, que nous importe ? C'était un homme de bien, un vrai

chrétien, un prêtre selon l'Évangile ; à ce titre, nous eût-il été hostile, les Spiritistes ne l'en placeraient pas moins au rang des hommes dont l'humanité doit honorer la mémoire et qu'elle doit prendre pour modèles.

La Société spirite de Paris a voulu lui donner un témoignage de sa respectueuse sympathie en l'appelant dans son sein, où il a donné la communication suivante :

Société de Paris, 14 mai 1868.

« Je suis heureux, monsieur, du bienveillant appel que vous avez bien voulu m'adresser, et auquel je me fais un honneur en même temps qu'un plaisir de répondre. Si je ne me suis pas rendu immédiatement au milieu de vous, c'est que le trouble de la séparation et le spectacle nouveau dont j'ai été frappé, ne me l'ont point permis. Et puis, je ne savais auquel entendre ; j'ai retrouvé bien des amis dont le sympathique accueil m'a puissamment aidé à me reconnaître ; mais j'ai eu aussi sous les yeux le spectacle atroce de la famine parmi les Esprits. J'ai retrouvé là-haut nombre de ces malheureux, morts dans les tortures de la faim, cherchant encore à satisfaire en vain un besoin imaginaire, luttant les uns contre les autres pour s'arracher un lambeau de nourriture qui se dérobe sous leurs mains, s'entre-déchirant, et, si je puis dire, s'entre-dévorant ; une horrible scène, hideuse, dépassant tout ce que l'imagination humaine peut concevoir de plus désolant !... Nombre de ces malheureux m'ont reconnu, et leur premier cri a été : Du pain ! C'est en vain que j'essayais de leur faire comprendre leur situation ; ils étaient sourds à mes consolations. – Quelle terrible chose que la mort dans de semblables conditions, et comme ce spectacle est bien de nature à faire réfléchir sur le néant de certaines pensées humaines !... Ainsi, tandis que sur terre on pense que ceux qui sont partis sont au moins délivrés de la torture cruelle qu'ils subissaient, on s'aperçoit de l'autre côté qu'il n'en est rien, et que le tableau n'est pas moins sombre, bien que les acteurs aient changé d'apparence.

Vous me demandez si j'étais Spirite. Si vous entendez par ce mot accepter toutes les croyances que votre doctrine préconise, non, je n'en étais point là. J'admirais vos principes ; je les croyais capables de faire le salut de ceux qui les mettent sincèrement en pratique ; mais je faisais mes réserves sur un grand nombre de points. Je n'ai pas suivi, à votre égard, l'exemple de mes confrères et de certains de mes supérieurs que je blâmais intérieurement, parce que j'ai toujours pensé que l'intolérance était la mère de l'incrédulité, et qu'il était préférable d'avoir une croyance portant à la charité et à la pratique du bien, que de ne pas en avoir du tout. Étais-je Spirite de fait ? Il ne m'appartient pas de me prononcer à cet égard.

Quant au peu de bien que j'ai pu faire, je suis vraiment confus des éloges exagérés dont il m'a rendu l'objet. Qui n'aurait agi comme moi ?... Ne sont-ils pas plus méritants que moi encore, s'il y a quelque mérite à cela, ceux qui se sont dévoués à secourir les malheureux Arabes, et qui n'y ont été portés que par l'amour du bien ?... La charité était pour moi un devoir, par suite du caractère dont j'étais revêtu. En y manquant, j'aurais été coupable, j'aurais menti à Dieu et aux hommes auxquels j'avais consacré mon existence. Qui aurait pu d'ailleurs rester insensible à tant de misères ?...

Vous le voyez, on a fait comme toujours : on a grossi énormément les faits ; on m'a entouré d'une sorte de renommée dont je suis confus et chagrin, et dont je souffre dans mon amour-propre ; car enfin je sais bien que je ne mérite pas tout cela, et je suis bien sûr, monsieur, qu'en me connaissant mieux, vous réduirez à sa juste valeur le bruit que l'on a fait autour de moi. Si j'ai quelque mérite, qu'on me l'accorde, j'y consens, mais qu'on ne m'élève pas un piédestal avec une réputation usurpée : je ne saurais y souscrire.

Comme vous le voyez, monsieur, je suis encore bien neuf dans ce monde nouveau pour moi, bien ignorant surtout, et plus désireux de m'instruire que capable d'instruire les autres. Vos principes me paraissent aujourd'hui d'autant plus justes qu'après en avoir lu la théorie, j'en vois l'application pratique la plus large. Aussi serais-je heureux de me les assimiler complètement, et vous serais-je reconnaissant si vous voulez bien quelquefois m'accepter pour un de vos auditeurs.

Curé Bizet. »

Remarque. A quiconque ne connaît pas la véritable constitution du monde invisible, il paraîtra étrange que des Esprits qui, selon eux, sont des êtres abstraits, immatériels, indéfinis, sans corps,

soient en proie aux horreurs de la famine ; mais l'étonnement cesse quand on sait que ces mêmes Esprits sont des êtres comme nous ; qu'ils ont un corps, fluide il est vrai, mais qui n'en est pas moins de la matière ; qu'en quittant leur enveloppe charnelle, certains Esprits continuent la vie terrestre avec les mêmes vicissitudes pendant un temps plus ou moins long. Cela paraît singulier, mais cela est, et l'observation nous apprend que telle est la situation des Esprits qui ont plus vécu de la vie matérielle que de la vie spirituelle, situation souvent terrible, car l'illusion des besoins de la chair se fait sentir, et l'on a toutes les angoisses d'un besoin impossible à assouvir. Le supplice mythologique de Tentale accuse, chez les anciens, une connaissance plus exacte qu'on ne le suppose de l'état du monde d'outre-tombe, plus exacte surtout que chez les modernes.

Tout autre est la position de ceux qui, dès cette vie, se sont dématérialisés par l'élévation de leurs pensées et leur identification avec la vie future ; toutes les douleurs de la vie corporelle cessent avec le dernier soupir, et l'Esprit plane aussitôt, radieux, dans le monde éthéré, heureux comme le prisonnier délivré de ses chaînes.

Qui nous a dit cela ? Est-ce un système, une théorie ? Quelqu'un a-t-il dit qu'il en devait être ainsi, et le croit-on sur parole ? Non ; ce sont les habitants eux-mêmes du monde invisible qui le répètent sur tous les points du globe pour l'enseignement des incarnés.

Oui, des légions d'Esprits continuent la vie corporelle avec ses tortures et ses angoisses ; mais lesquels ? Ceux qui sont encore trop inféodés à la matière pour s'en détacher instantanément. Est-ce une cruauté de l'Être suprême ? Non, c'est une loi de nature inhérente à l'état d'infériorité des Esprits et nécessaire à leur avancement ; c'est une prolongation mixte de la vie terrestre pendant quelques jours, quelques mois, quelques années, selon l'état moral des individus. Seraient-ils bien venus à taxer de barbarie cette législation, ceux qui préconisent le dogme des peines éternelles, irrémédiables, et les flammes de l'enfer comme un effet de la souveraine justice ? Peuvent-ils le mettre en parallèle avec une situation temporaire, toujours subordonnée à la volonté de l'individu de progresser, à la possibilité de s'avancer par de nouvelles incarnations ? Ne dépend-il pas d'ailleurs de chacun d'échapper à cette vie intermédiaire qui n'est franchement ni la vie matérielle ni la vie spirituelle ? Les Spiritistes y échappent naturellement, parce que, comprenant l'état du monde spirituel avant d'y entrer, ils se rendent immédiatement compte de leur situation.

Les évocations nous montrent une foule d'Esprits qui croient être encore de ce monde : des suicidés, des suppliciés qui ne se doutent pas qu'ils sont morts, et souffrent de leur genre de mort ; d'autres qui assistent à leur enterrement comme à celui d'un étranger ; des avarés qui gardent leurs trésors, des souverains qui croient encore commander et qui sont furieux de n'être pas obéis ; après de grands désastres maritimes, des naufragés qui luttent contre la fureur des flots ; après une bataille, des soldats qui se battent, et à côté de cela des Esprits radieux, qui n'ont plus rien de terrestre, et sont aux incarnés ce que le papillon est à la chenille. Peut-on demander à quoi servent les évocations alors qu'elles nous font connaître, jusque dans ses plus infimes détails, ce monde qui nous attend tous au sortir de celui-ci ? C'est l'humanité incarnée qui converse avec l'humanité désincarnée ; le prisonnier qui cause avec l'homme libre. Non, certes, elles ne servent à rien à l'homme superficiel qui n'y voit qu'un amusement ; elles ne lui servent pas plus que la physique et la chimie amusantes ne servent à son instruction ; mais pour le philosophe, l'observateur sérieux qui pense au lendemain de la vie, c'est une grande et salutaire leçon ; c'est tout un monde nouveau qui se découvre ; c'est la lumière jetée sur l'avenir ; c'est la destruction des préjugés séculaires sur l'âme et la vie future ; c'est la sanction de la solidarité universelle qui relie tous les êtres. On peut être trompé, dit-on ; sans doute, comme on peut l'être sur toutes choses, même sur celles que l'on voit et que l'on touche : tout dépend de la manière d'observer.

Le tableau que présente M. le curé Bizet n'a donc rien d'étrange ; il vient, au contraire, confirmer, par un grand exemple de plus, ce que l'on savait déjà ; et, ce qui écarte toute idée de répercussion de pensées, c'est qu'il l'a fait spontanément, sans que personne songeât à porter son attention sur ce point. Pourquoi donc serait-il venu le dire sans qu'on le lui demandât, si cela n'était pas ? Il y a sans doute été poussé pour notre instruction. Toute la communication, d'ailleurs, porte un cachet de

gravité, de sincérité et de modestie qui est bien dans son caractère et qui n'est pas le propre des Esprits mystificateurs.

Le Spiritisme partout

Le journal la Solidarité.

Le Spiritisme conduit précisément au but que se proposent tous les hommes de progrès ; il est donc impossible que, même sans se connaître, ils ne se rencontrent pas sur certains points, et que, lorsqu'ils se connaîtront, ils ne se donnent pas la main pour marcher de conserve à l'encontre de leurs ennemis communs : les préjugés sociaux, la routine, le fanatisme, l'intolérance et l'ignorance.

La Solidarité est un journal dont les rédacteurs prennent leur titre au sérieux ; et quel champ plus vaste et plus fécond pour le philosophe moraliste que ce mot qui renferme tout le programme de l'avenir de l'humanité ! Aussi cette feuille, qui s'est toujours fait remarquer par la haute portée de ses vues, si elle n'a pas la popularité des feuilles légères, s'est acquis un crédit plus solide parmi les penseurs sérieux⁵. Bien que, jusqu'à ce jour, elle ne se soit pas montrée fort sympathique à nos doctrines, nous ne rendions pas moins justice à la sincérité de ses vues et à l'incontestable talent de sa rédaction. C'est donc avec une vive satisfaction que nous la voyons aujourd'hui rendre à son tour justice aux principes du Spiritisme. Ses rédacteurs nous rendront aussi celle de reconnaître que nous n'avons fait aucune démarche pour les amener à nous ; leur opinion n'est donc le résultat d'aucune condescendance personnelle.

Sous le titre de : Bulletin du mouvement philosophique et religieux, le numéro du 1er mai contient un remarquable article dont nous extrayons les passages suivants :

« Le gâchis va sans cesse augmentant. Où s'arrêtera-t-il ? Ce n'est pas seulement en politique qu'on ne s'entend plus ; ce n'est plus seulement en économie sociale, c'est aussi en morale et en religion, de sorte que le trouble s'étend à toutes les sphères de l'activité humaine, qu'il a envahi tout le domaine de la conscience, et que la civilisation elle-même est en cause.

Non pas que l'ordre matériel soit en danger. Il y a aujourd'hui dans la société trop d'éléments acquis et trop d'intérêts à conserver pour que l'ordre matériel puisse y être sérieusement troublé. Mais l'ordre matériel ne prouve rien. Il peut persister longtemps alors que le principe même de la vie sociale est atteint et que la corruption dissout lentement l'organisme. L'ordre régnait à Rome sous les Césars, tandis que la civilisation romaine allait tous les jours s'écroulant, non sous l'effort des Barbares, mais sous le poids de ses propres vices.

Notre société parviendra-t-elle à éliminer de son sein les éléments morbides qui menacent de devenir pour elle des germes de dissolution et de mort ? Nous l'espérons, mais il faut le point d'appui des principes éternels, le concours d'une science vraiment positive, et la perspective d'un idéal nouveau.

Ce sont là les conditions du salut social, parce que ce sont là pour les individus les moyens d'une véritable renaissance. Une société ne peut être que le produit des êtres sociaux qui la constituent, et comme la résultante de leur état physique, intellectuel et moral. Si vous voulez une transformation sociale, faites d'abord l'homme nouveau⁶.

Bien que le cercle des lecteurs des publications philosophiques se soit beaucoup agrandi dans ces dernières années, que de gens ignorent encore l'existence de ces journaux, ou bien négligent de les lire ! C'est un tort. Impossible, sans eux, de se rendre compte de l'état des âmes. Les organes de la

⁵ *La Solidarité*, journal mensuel de 16 pages in-4, paraissant le 1^{er} de chaque mois. Prix : Paris, 5 francs par an ; départements, 6 francs ; étranger, 7 francs. Prix d'un numéro, 25 centimes ; par la poste, 30 centimes. - Bureau : rue des Saints-Pères, 13, à la Librairie des Sciences sociales.

⁶ Nous avons écrit en 1862 : « Avant de faire les institutions pour les hommes, il faut former les hommes pour les institutions. » (*Voyage Spirite.*)

philosophie contemporaine ont encore une autre portée : ils préparent les questions que les événements poseront bientôt, et qu'il sera urgent de résoudre.

Certes, la confusion est grande dans la presse philosophique ; c'est un peu la tour de Babel : chacun y parle sa langue et s'y préoccupe bien plus de couvrir la voix du voisin que d'écouter ses raisons. Chaque système aspire à être seul, et exclut tous les autres. Mais il faut se garder de les prendre au mot dans leur exclusivisme. Il n'en est peut-être pas un qui ne représente quelque point de vue légitime. Tous passeront : la vérité seule est éternelle ; mais aucun d'eux, peut-être, n'aura été complètement stérile ; pas un n'aura disparu sans ajouter quelque chose au capital intellectuel de l'humanité. Le matérialisme, le positivisme religieux et le positivisme philosophique, l'indépendantisme (qu'on me pardonne ce barbarisme, il n'est pas de moi), le criticisme, l'idéalisme, le spiritualisme, le spiritisme, – car il faut compter avec ce nouveau venu qui a plus de partisans que tous les autres ensemble ; – et d'une autre part, le protestantisme libéral, l'idéalisme libéral, et même le catholicisme libéral : tels sont les noms des principales bannières qui, à des titres divers et avec des forces inégales, se trouvent représentées dans le camp philosophique. Sans doute il n'y a point là d'armée puisqu'il n'y a ni obéissance à un chef, ni hiérarchie, ni discipline, mais ces bandes, aujourd'hui divisées et indépendantes, peuvent être réunies par un danger commun.

Le mouvement philosophique auquel nous assistons précède de peu de temps le grand mouvement religieux qui se prépare. Bientôt les questions religieuses passionneront les esprits comme le faisaient naguère les questions sociales, et plus fortement encore.

Que l'ordre doive se fonder par une simple évolution de l'idée chrétienne ramenée à sa pureté primitive, comme le pensent quelques-uns, ou par une espèce de fusion des croyances sur le terrain vague d'un déisme judéo-chrétien, comme l'espèrent d'autres hommes de bonne volonté, ou, ce qui nous paraît beaucoup plus probable, par l'intervention d'une idée plus large et plus compréhensible, qui donne à la vie humaine son véritable but, le premier besoin pour l'époque où nous sommes, c'est la liberté : liberté de penser et de publier sa pensée, liberté de conscience et de culte, liberté de propagande et de prédication ! Certes, au milieu de tant de systèmes en présence, il est impossible qu'on ne voie pas s'ouvrir une phase de discussions ardentes, passionnées, désordonnées en apparence, mais cette phase préparatoire est nécessaire comme l'agitation chaotique est nécessaire à la création. Comme les éclairs et la foudre dans l'atmosphère terrestre, le brassement des idées agite l'atmosphère morale pour la purifier. Qui peut craindre l'orage, sachant qu'il doit rétablir l'équilibre troublé et renouveler les sources de la vie ? »

Le même numéro contient l'appréciation suivante de notre ouvrage sur la Genèse. Nous ne la reproduisons que parce qu'elle se rattache aux intérêts généraux de la doctrine :

« Il se passe à notre époque un fait d'une importance capitale, et l'on affecte de ne pas le voir. Il y a là cependant des phénomènes à observer qui intéressent la science, notamment la physique et la physiologie humaines ; mais, lors même que les phénomènes de ce qu'on appelle le Spiritisme n'existeraient que dans l'imagination de ses adeptes, la croyance au Spiritisme, si rapidement répandue partout, est en elle-même un phénomène considérable et bien digne d'occuper les méditations du philosophe.

Il est difficile, même impossible d'apprécier le nombre des personnes qui croient au Spiritisme, mais on peut dire que cette croyance est générale aux Etats-Unis, et qu'elle se propage de plus en plus en Europe. En France, il y a toute une littérature spirite. Paris possède deux ou trois journaux qui la représentent. Lyon, Bordeaux, Marseille ont chacun le sien.

M. Allan Kardec est en France le représentant le plus éminent du Spiritisme. Ce fut un bonheur pour cette croyance d'avoir rencontré un chef de file qui a su la maintenir dans les limites du rationalisme. Il eût été si facile, avec tout ce mélange de phénomènes réels et de créations purement idéales et subjectives qui constitue la merveilleosité de ce qu'on appelle le Spiritisme, de se laisser aller à l'attrait du miracle, et à la résurrection des vieilles superstitions ! Le Spiritisme aurait pu prêter aux ennemis de la raison un puissant appui s'il eût tourné à la démonologie, et il existe au sein du monde catholique un parti qui y fait encore tous ses efforts. Il y a là aussi toute une littérature déplorable, malsaine, mais heureusement sans influence. Le Spiritisme, au contraire, en

France comme aux Etats-Unis, a résisté à l'esprit du moyen âge. Le démon n'y joue aucun rôle, et le miracle n'y vient jamais introduire ses sottes explications.

A part l'hypothèse qui fait le fond du Spiritisme et qui consiste à croire que les Esprits des personnes mortes s'entretiennent avec les vivants au moyen de certains procédés de correspondance, très simples et à la portée de tout le monde ; à part, disons-nous, l'hypothèse de ce point de départ, on se trouve en présence d'une doctrine générale qui est parfaitement en rapport avec l'état de la science à notre époque, et qui répond parfaitement aux besoins et aux aspirations modernes. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que la doctrine spirite est à peu près la même partout. Si on ne l'étudie qu'en France, on peut croire que les ouvrages de M. Allan Kardec, qui sont comme l'encyclopédie du Spiritisme, y sont pour beaucoup. Mais cette parité de doctrine s'étend aux autres pays ; par exemple les enseignements de Davis aux Etats-Unis ne diffèrent pas essentiellement de ceux de M. Allan Kardec. Il est vrai que, dans les idées émises par le Spiritisme, on ne trouve rien qui n'eût pu être trouvé par l'esprit humain livré aux seules ressources de l'imagination et de la science positive ; mais, du moment où les synthèses qui sont proposées par les écrivains spirites sont scientifiques et rationnelles, elles méritent d'être examinées sans prévention, sans parti pris, par la critique philosophique.

Le nouvel ouvrage de M. Allan Kardec aborde les questions qui font l'objet de nos études. Nous ne pouvons aujourd'hui en présenter le compte rendu. Nous y reviendrons dans un prochain numéro, et nous dirons en même temps ce que nous pensons des phénomènes dits spirites, et des explications qui peuvent en être données dans l'état actuel de la science. »

Nota. – Ce même numéro contient un remarquable article de M. Raisant, intitulé : Mon idéal religieux, et que les Spirites ne désavoueraient pas.

Conférences

Dans une série de conférences faites au mois d'avril dernier par M. Chavée, à l'Institut libre du boulevard des Capucines, n° 39, l'orateur a fait, avec autant de talent que de véritable science, une étude analytique et philosophique des Vedas indiens et des lois de Manou, comparés au livre de Job et des Psaumes. Ce sujet l'a conduit à des considérations d'une haute portée qui touchent directement aux principes fondamentaux du Spiritisme. Voici quelques notes recueillies par un auditeur dans ces conférences ; ce ne sont que des pensées saisies au vol, qui perdent nécessairement à être détachées de l'ensemble et privées de leurs développements, mais qui suffisent pour montrer l'ordre d'idées suivi par l'auteur :

« A quoi sert-il de jeter un voile sur ce qui est ? A quoi sert de ne pas dire tout haut ce que l'on pense tout bas ? Il faut avoir le courage de le dire ; quant à moi, j'aurai ce courage. »

Dans les Vedas indiens il est dit : « On a ses pairs là-haut, » et je suis de cet avis.

Avec les yeux de la chair on ne peut tout voir.

L'homme a une existence indéfinie, et le progrès de l'âme est indéfini. Quelle que soit la somme de ses lumières, elle a toujours à apprendre, car elle a l'infini devant elle, et bien qu'elle ne puisse l'atteindre, son but sera toujours de s'en rapprocher de plus en plus.

L'homme individuel ne peut exister sans un organisme qui le limite au sein de la création. Si l'âme existe après la mort, elle a donc un corps, un organisme que j'appelle organisme supérieur par opposition au corps charnel qui est l'organisme inférieur. Pendant la veille ces deux organismes sont pour ainsi dire confondus ; pendant le sommeil, le somnambulisme et l'extase, l'âme ne se sert que de son corps éthéréen ou organisme supérieur ; elle est plus libre dans cet état ; ses manifestations sont plus élevées, parce qu'elle agit sur cet organisme plus parfait qui lui offre moins de résistance ; elle embrasse un ensemble de rapports qui étonne, ce qu'elle ne peut avec son organisme inférieur qui limite sa clairvoyance et le champ de ses observations.

L'âme est sans étendue ; elle n'est étendue que par son corps éthéréen, et circonscrite par les limites de ce corps que saint Paul appelle organisme lumineux.

Un organisme, éthéréen dans ses éléments constitutifs, mais invisible et atteignable seulement par l'induction scientifique, ne contrarie en rien les lois connues de la physique et de la chimie.

Il y a des faits, que l'expérimentation d'ailleurs peut toujours reproduire, constatant l'existence, chez l'homme, d'un organisme interne supérieur devant succéder à l'organisme opaque habituel au moment de la destruction de ce dernier.

Après que la mort a séparé l'âme de son organisme charnel, elle continue la vie, dans l'espace, avec son corps éthéré, conservant ainsi son individualité. Parmi les hommes dont nous avons parlé et qui sont morts selon la chair, il y en a certainement ici parmi nous qui assistent, invisibles, à nos entretiens ; ils sont à nos côtés, et planent au-dessus de nos têtes ; ils nous voient et nous entendent. Oui, ils sont là, je vous en donne l'assurance.

L'échelle des êtres est continue ; avant d'être ce que nous sommes, nous avons passé par tous les degrés de cette échelle qui sont au-dessous de nous, et nous continuerons de gravir ceux qui sont au-dessus. Avant que notre cerveau fût reptile, il a été poisson, et il a été poisson avant d'être mammifère.

Les matérialistes nient ces vérités ; ce sont d'honnêtes gens ; ils sont de bonne foi, mais ils se trompent ! Je mets au défi un matérialiste de venir ici, à cette tribune, prouver qu'il a raison et que j'ai tort. Qu'on vienne prouver le matérialisme ! Non, on ne le prouvera pas ; on n'émettra que des idées s'appuyant sur le vide ; on n'opposera que des dénégations, tandis que je vais démontrer par des faits la vérité de ma thèse.

Y a-t-il des phénomènes pathologiques qui prouvent l'existence de l'âme après la mort ? Oui, il y en a, et je vais vous en citer. Je vois ici des docteurs en médecine qui prétendent que cela n'est pas. Je ne leur répondrai que ceci : Si vous n'en avez pas vu, c'est que vous avez mal regardé. Observez, cherchez, étudiez, et vous en trouverez comme j'en ai trouvé moi-même.

C'est au somnambulisme et à l'extase que je vais demander les preuves que je vous ai promises. – Au somnambulisme ? me dira-t-on ; mais l'Académie de médecine ne l'a pas encore reconnu. – Qu'est-ce que cela me fait ? Je n'ai que faire de l'Académie de médecine et je m'en passerai. – Mais M. Dubois, d'Amiens, a écrit de gros in-octavo contre cette doctrine. – Cela ne m'importe pas davantage ; ce sont des opinions sans preuves, qui disparaissent devant les faits.

On me dira encore : « Ce n'est plus la mode de défendre le somnambulisme. » Je répondrai que je ne tiens point à être à la mode, et que, si peu d'hommes osent professer des vérités qui attirent encore le ridicule, je suis de ceux que le ridicule ne peut atteindre, et qui le bravent volontiers pour dire courageusement ce qu'ils croient être la vérité. Si chacun de nous agissait ainsi, l'incrédulité perdrait bientôt tout le terrain qu'elle a gagné depuis quelque temps, et serait remplacée par la foi ; non, la foi, fille de la révélation, mais la foi plus solide, fille de la science, de l'observation et de la raison. »

L'orateur cite de nombreux exemples de somnambulisme et d'extase, qui lui ont donné la preuve, en quelque sorte matérielle, de l'existence de l'âme, de son action isolée du corps charnel, de son individualité après la mort, et, finalement de son corps éthéré, qui n'est autre que l'enveloppe fluïdique ou périsprit.

L'existence du périsprit, soupçonnée de toute antiquité, comme on le voit, par des intelligences d'élite, mais ignorée des masses, démontrée et vulgarisée en ces derniers temps par le Spiritisme, est toute une révolution dans les idées psychologiques, et par suite dans la philosophie. Ce point de départ admis, on arrive forcément, de déduction en déduction, à l'individualité de l'âme, à la pluralité des existences, au progrès indéfini, à la présence des Esprits parmi nous, en un mot à toutes les conséquences du Spiritisme, jusqu'au fait des manifestations qui s'expliquent d'une manière toute naturelle.

D'un autre côté, nous avons démontré dans le temps, qu'en parlant du principe de la pluralité des existences, admis aujourd'hui par nombre de penseurs sérieux, en dehors même du Spiritisme, on arrive exactement aux mêmes conséquences.

Si donc des hommes, dont le savoir fait autorité, professent ouvertement, par la parole ou par leurs écrits, même sans parler du Spiritisme, les uns la doctrine du périsprit sous un nom quelconque,

d'autres la pluralité des existences, c'est en réalité professer le Spiritisme, puisque ce sont deux routes qui y conduisent forcément. S'ils ont puisé ces idées en eux-mêmes et dans leurs propres observations, cela n'en prouve que mieux qu'elles sont dans la nature et combien leur puissance est irrésistible. Ainsi, le périsprit et la réincarnation sont désormais deux portes ouvertes pour le Spiritisme dans le domaine de la philosophie et dans les croyances populaires.

Les conférences de M. Chavée sont donc de véritables conférences spirites, moins le mot ; et, sous ce dernier rapport, nous dirons qu'elles sont, pour le moment, plus profitables à la doctrine que si elles en arboraient ouvertement le drapeau. Elles en popularisent les idées fondamentales sans offusquer ceux qui, par ignorance de la chose, auraient des préventions contre le nom. Une preuve évidente de la sympathie que ces idées rencontrent dans l'opinion, c'est l'accueil enthousiaste qui est fait aux doctrines professées par M. Chavée, par le public nombreux qui se presse à ses conférences. Nous sommes persuadé que plus d'un écrivain, qui tourne les Spirites en ridicule, applaudit M. Chavée et ses doctrines, qu'il trouve parfaitement rationnelles, sans se douter qu'elles ne sont autres que du plus pur Spiritisme.

Le journal la Solidarité, dans le numéro du 1er mai, que nous avons cité plus haut, donne de ces conférences un compte rendu, sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs, en ce qu'il complète à d'autres points de vue les renseignements ci-dessus.

Nota. – L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro le compte rendu de deux très intéressants feuilletons de M. Bonnemère, l'auteur du Roman de l'avenir, publiés dans le Siècle des 24 et 25 avril 1868, sous le titre de Paris somnambule ; le Spiritisme y est clairement défini.

Notices bibliographiques

*La religion et la politique dans la Société moderne par Frédéric Herrenschneider*⁷

M. Herrenschneider est un ancien saint-simonien, et c'est là qu'il a puisé son ardent amour du progrès. Depuis, il est devenu Spirite, et cependant nous sommes loin de partager sa manière de voir sur tous les points, et d'accepter toutes les solutions qu'il donne. Son ouvrage est une œuvre de haute philosophie où l'élément spirite tient une place importante ; nous ne l'examinerons qu'au point de vue de la concordance et de la divergence de ses idées en ce qui touche le Spiritisme. Avant d'entrer dans l'examen de sa théorie quelques considérations préliminaires nous paraissent essentielles.

Trois grandes doctrines se partagent les esprits, sous les noms de religions différentes et de philosophies fort distinctes ; ce sont le matérialisme, le spiritualisme et le Spiritisme ; or, on peut être matérialiste et croire ou ne pas croire au libre arbitre de l'homme ; dans le second cas on est athée ou panthéiste ; dans le premier, on est inconséquent, et l'on prend encore le nom de panthéiste ou celui de naturaliste, positiviste, etc.

On est spiritualiste dès l'instant qu'on n'est pas matérialiste, c'est-à-dire qu'on admet un principe spirituel distinct de la matière, quelle que soit l'idée que l'on se fasse de sa nature et de sa destinée. Les catholiques, les grecs, les protestants, les juifs, les musulmans, les déistes sont spiritualistes, malgré les différences essentielles de dogmes qui les divisent.

Les Spirites se font de l'âme une idée plus nette et plus précise ; ce n'est pas un être vague et abstrait, mais un être défini qui revêt une forme concrète, limitée, circonscrite. Indépendamment de l'intelligence qui est son essence, elle a des attributs et des effets spéciaux, qui constituent les principes fondamentaux de leur doctrine. Ils admettent : le corps fluidique ou périsprit ; le progrès indéfini de l'âme ; la réincarnation ou pluralité des existences, comme nécessité du progrès ; la pluralité des mondes habités ; la présence au milieu de nous des âmes ou Esprits qui ont vécu sur la terre et continuation de leur sollicitude pour les vivants ; la perpétuité des affections ; la solidarité

⁷ 1 vol. in-12 de 600 pages. Prix : 5 fr. ; par la poste, 5 fr. 75 c. Dentu, Palais-Royal.

universelle qui relie les vivants et les morts ; les Esprits de tous les mondes, et, par suite, l'efficacité de la prière ; la possibilité de communiquer avec les Esprits de ceux qui ne sont plus ; chez l'homme, la vue spirituelle ou psychique qui est un effet de l'âme.

Ils rejettent le dogme des peines éternelles, irrémissibles, comme inconciliable avec la justice de Dieu ; mais ils admettent que l'âme, après la mort, souffre et subit les conséquences de tout le mal qu'elle a fait pendant la vie, de tout le bien qu'elle aurait pu faire et qu'elle n'a pas fait. Ses souffrances sont la conséquence naturelle de ses actes ; elles durent autant que la perversité ou l'infériorité morale de l'Esprit ; elles diminuent à mesure qu'il s'améliore, et cessent par la réparation du mal ; cette réparation a lieu dans les existences corporelles successives. L'Esprit, ayant toujours sa liberté d'action, est ainsi le propre artisan de son bonheur et de son malheur en ce monde et en l'autre. L'homme n'est porté fatalement ni au bien ni au mal ; il accomplit l'un et l'autre par sa volonté, et se perfectionne par l'expérience. En conséquence de ce principe, les Spiritistes n'admettent ni les démons prédestinés au mal, ni la création spéciale d'anges prédestinés au bonheur infini sans avoir eu la peine de le mériter ; les démons sont des Esprits humains encore imparfaits, mais qui s'amélioreront avec le temps ; les anges, des Esprits arrivés à la perfection après avoir passé, comme les autres, par tous les degrés de l'infériorité.

Le Spiritisme n'admet, pour chacun, que la responsabilité de ses propres actes ; le péché originel, selon lui, est personnel ; il consiste dans les imperfections que chaque individu apporte en renaissant, parce qu'il ne s'en est pas encore dépouillé dans ses précédentes existences, et dont il subit naturellement les conséquences dans l'existence actuelle.

Il n'admet pas non plus, comme suprême récompense finale, l'inutile et béate contemplation des élus pendant l'éternité ; mais, au contraire, une activité incessante du haut en bas de l'échelle des êtres, où chacun a des attributions en rapport avec son degré d'avancement.

Tel est, en résumé très raccourci, la base des croyances spiritistes ; on est Spirite du moment qu'on entre dans cet ordre d'idées, lors même qu'on n'admettrait pas tous les points de la doctrine dans leur intégrité ou toutes leurs conséquences. Pour n'être pas Spirite complet, on n'en est pas moins Spirite, ce qui fait qu'on l'est souvent sans le savoir, quelquefois sans vouloir se l'avouer, et que, parmi les sectateurs des différentes religions, beaucoup sont Spiritistes de fait, si ce n'est de nom.

La croyance commune pour les spiritualistes, c'est de croire en un Dieu créateur, et d'admettre que l'âme, après la mort, continue d'exister, sous forme de pur Esprit, complètement détachée de toute matière, et aussi qu'elle pourra, avec ou sans la résurrection de son corps matériel, jouir d'une existence éternelle, heureuse ou malheureuse.

Les matérialistes croient, au contraire, que la force est inséparable de la matière et ne peut exister sans elle ; par suite, Dieu n'est pour eux qu'une hypothèse gratuite, à moins qu'il ne soit la matière elle-même ; les matérialistes nient de toute leur force la conception d'une âme essentiellement spirituelle et celle d'une personnalité survivant à la mort.

Leur critique est fondée, en ce qui concerne l'âme telle que les spiritualistes l'acceptent, sur ce que la force étant inséparable de la matière, une âme personnelle, active et puissante ne peut exister comme un point géométrique dans l'espace, sans dimension d'aucune sorte, ni longueur, ni largeur, ni hauteur. Quelle force, quelle puissance, quelle action peut avoir une telle âme sur le corps pendant la vie ; quel progrès peut-elle accomplir, et de quelle manière en conserve-t-elle la trace puisqu'elle n'est rien ; comment pourrait-elle être susceptible de bonheur ou de malheur après la mort ? disent-ils aux spiritualistes.

Il ne faut pas se le dissimuler, cette argumentation est spécieuse, mais elle est sans valeur contre la doctrine des Spiritistes ; ils admettent bien l'âme distincte du corps, comme les spiritualistes, avec une vie éternelle et une personnalité indestructible, mais ils considèrent cette âme comme indissolublement unie à la matière ; non pas la matière du corps lui-même, mais une autre plus éthérée, fluide et incorruptible qu'ils appellent périsprit, mot heureux exprimant bien la pensée qui est l'origine et la base même du Spiritisme.

Si nous résumons les trois doctrines, nous dirons que, pour les matérialistes, l'âme n'existe pas ; ou si elle existe, elle se confond avec la matière sans aucune personnalité distincte en dehors de la vie présente, où cette personnalité est même plus apparente que réelle.

Pour les spiritualistes, l'âme existe à l'état d'Esprit, indépendante de Dieu et de toute matière.

Pour les Spiritistes, l'âme est distincte de Dieu qui l'a créée, inséparable d'une matière fluïdique et incorruptible qu'on peut appeler périsprit.

Cette explication préliminaire permettra de comprendre qu'il existe des Spiritistes sans le savoir.

En effet, du moment où l'on n'est ni matérialiste, ni spiritualiste, on ne peut être que Spiritiste, malgré la répugnance que certains semblent éprouver pour cette qualification.

Nous voici bien loin des appréciations fantaisistes de ceux qui se figurent que le Spiritisme ne repose que sur l'évocation des Esprits ; il est cependant des Spiritistes qui n'ont jamais fait une seule évocation ; d'autres qui n'en ont jamais vu et ne tiennent même pas à en voir, leur croyance n'ayant pas besoin de ce secours ; et pour ne s'appuyer que sur la raison et sur l'étude, cette croyance n'en est pas moins complète et sérieuse.

Nous pensons même que c'est sous sa forme philosophique et morale que le Spiritisme rencontre les adhérents les plus fermes et les plus convaincus ; les communications ne sont que des moyens de conviction, de démonstration et surtout de consolation ; on ne doit y avoir recours qu'avec réserve, et lorsque déjà l'on sait bien ce que l'on veut obtenir.

Ce n'est pas que les communications soient le partage exclusif des Spiritistes ; elles ont souvent lieu spontanément et, quelquefois même, dans les milieux hostiles au Spiritisme dont elles sont indépendantes ; elles ne sont, en effet, que le résultat de lois et d'actions naturelles que les Esprits ou les hommes peuvent utiliser les uns ou les autres, soit indépendamment, soit d'accord entre eux.

Mais, de même qu'il est sage de ne mettre des instruments de physique, de chimie et d'astronomie qu'entre les mains de ceux qui savent s'en servir, il est convenable de ne provoquer des communications que lorsqu'elles peuvent avoir une utilité réelle, et non pas dans le but de satisfaire une puérile curiosité.

Cela dit, nous pouvons examiner l'ouvrage remarquable de M. Herrensneider ; c'est l'œuvre d'un profond penseur et d'un Spiritiste convaincu, sinon complet, mais nous n'approuvons pas toutes les conclusions auxquelles il arrive.

M. Herrensneider admet l'existence d'un Dieu créateur, partout présent dans la création, pénétrant tous les corps de sa substance fluïdique et se trouvant en nous comme nous sommes en lui ; c'est la remarquable solution que M. Allan Kardec a présentée dans sa Genèse à titre d'hypothèse.

Mais, selon l'auteur, Dieu remplissait tout l'espace au commencement ; il aurait créé chaque être en se retirant du lieu qu'il lui concédait pour lui laisser son libre développement sous sa protection incessante ; ce développement progressif s'opère d'abord sous l'effet nécessaire des lois de la nature, et par la coercition du mal ; puis, lorsque l'Esprit a déjà suffisamment progressé, il peut joindre sa propre action à l'action fatale des lois naturelles pour activer son progrès.

Pendant toute cette phase de l'existence des êtres qui commence à la molécule du minéral, se poursuit dans le végétal, se développe dans l'animal, et se détermine dans l'homme, l'Esprit recueille et conserve des connaissances par son périsprit ; il acquiert ainsi une certaine expérience. Les progrès qui s'accomplissent sont d'une grande lenteur, et plus ils sont lents, plus les incarnations sont multipliées.

Comme on le voit, l'auteur adopte les principes scientifiques du progrès des êtres, émis par Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, et Darwin, avec cette différence que l'action modératrice des formes et des organes animaux n'est plus seulement le résultat de la sélection et de la concurrence vitale, mais c'est aussi, et surtout l'effet de l'action intelligente de l'esprit animal, modifiant incessamment les formes et la matière, qu'il revêt pour réaliser une appropriation plus conforme à l'expérience qu'il a acquise.

C'est dans cet ordre d'idées que nous aurions voulu voir l'auteur insister sur l'action bienfaisante et affectueuse des êtres plus élevés concourant à l'avancement des plus faibles, en les guidant et les

protégeant par un sentiment de sympathie et de solidarité, dont le développement est heureusement présenté dans le livre de la Genèse et dans tous les ouvrages de M. Allan Kardec.

M. Herrensneider ne parle de l'action réciproque des êtres les uns sur les autres, qu'au triste point de vue de l'action mauvaise et du progrès nécessaire, qui résulte du mal dans la nature. Sur ce point, il a bien compris que le mal n'est que relatif, et que c'est une des conditions même du progrès ; cette partie de son travail est bien développée.

« Créés, dit-il, dans l'extrême faiblesse, dans l'extrême paresse et devant être les moyens de notre propre fin, nous sommes obligés d'arriver à la perfection et à la puissance, au bonheur et à la liberté par nos propres efforts ; notre destin est d'être en tout et partout les fils de nos œuvres, de nous créer notre unité, notre personnalité, notre originalité aussi bien que notre bonheur.

Voilà, selon moi, quels sont les desseins de Dieu à notre égard ; mais pour y réussir, le créateur ne peut évidemment nous abandonner à nous-mêmes, puisqu'étant créés dans cet état infime et moléculaire, nous sommes naturellement plongés dans un engourdissement profond ; nous y serions même restés à perpétuité, et nous n'aurions jamais fait un pas en avant si, pour nous réveiller, pour rendre sensible notre substance inerte et pour activer notre force privée d'initiative, Dieu ne nous avait soumis à un système de coercition, qui nous prend à notre origine, ne nous quitte jamais, et nous force à déployer nos efforts pour satisfaire aux besoins et aux instincts moraux, intellectuels et matériels, dont il nous a rendus esclaves, par suite du système d'incarnation qu'il a disposé à cette fin. »

Allant plus loin que les stoïciens qui prétendaient que la douleur n'existait pas et n'était qu'un mot, on voit que les Spirités arrivent à prononcer cette formule étrange que le mal lui-même est un bien, en ce sens qu'il y conduit fatalement et nécessairement.

Sur tout ce qui précède, nous faisons à l'auteur cette critique d'avoir oublié que la solidarité la plus étroite lie tous les êtres, et que les meilleurs de tous sont ceux qui, ayant le mieux compris ce principe, le mettent incessamment en action ; de telle sorte que tous les êtres dans la nature concourent au but général et au progrès les uns des autres : les uns sans le savoir et sous l'impulsion de leurs guides spirituels ; les autres en comprenant leur devoir d'élever et d'instruire ceux qui les entourent ou qui dépendent d'eux et en s'aidant du concours de plus avancés qu'eux-mêmes. Tout le monde comprend aujourd'hui que les parents doivent à leurs enfants une éducation convenable, et que ceux qui sont heureux, instruits et avancés doivent aider les pauvres, les souffrants et les ignorants.

Par suite, on doit comprendre l'utilité de la prière qui nous met en relation avec les Esprits qui peuvent nous guider. Ne nous arrive-t-il pas de prier ceux qui vivent comme nous ; qui sont nos supérieurs ou nos égaux, et notre vie peut-elle se passer sans ce perpétuel appel que nous faisons au concours des autres ? Il n'est donc pas étonnant que, nous entendant, ceux qui ne sont plus, soient de même sensibles à nos prières dans la mesure de ce qu'ils peuvent faire, ainsi d'ailleurs qu'ils l'auraient été de leur vivant ; on donne quelquefois à qui n'a point demandé, mais on donne surtout à ceux qui demandent ; frappez et l'on vous ouvrira ; priez, et si cela est possible, vous serez exaucés. Ne croyez pas que tout vous est dû et que vous devez attendre les bienfaits sans les demander ou les mériter ; ne croyez pas que tout arrive fatalement et nécessairement, mais réfléchissez au contraire que vous êtes au milieu d'êtres libres et volontaires, aussi nombreux que le sable de la mer, et que leur action peut se joindre à la vôtre sur votre demande et suivant leur sympathie qu'il faut savoir mériter.

Prier est un moyen d'agir sur les autres et sur soi-même, mais ce n'est pas le moment de développer ce sujet important ; disons seulement que la prière ne vaut que lorsqu'elle accompagne l'effort ou le travail, et ne peut rien sans lui, tandis que le travail et les efforts généreux peuvent fort bien suppléer à la prière ; c'est surtout chez les Spirités que l'on admet ce vieux dicton : Travailler c'est prier.

La partie la plus intéressante du livre de M. Herrensneider, est celle dans laquelle il fait ce que l'on pourrait appeler la psychologie de l'âme conçue telle que les Spirités la comprennent, et à ce point de vue son travail est nouveau et des plus curieux.

L'auteur détermine nettement les phénomènes dépendant du péricrit, et comment il tient à la disposition de l'esprit, la somme entière de ses progrès antérieurs en conservant la trace des efforts et des progrès nouveaux tentés et réalisés par l'être, à quelque moment que ce soit.

D'après ces données, la nature de l'âme ou péricrit est à considérer comme un trésor acquis, conservé en nous, et renfermant tout ce qui concerne notre être dans l'ordre moral, intellectuel et pratique.

Nous éviterons de nous servir des termes adoptés par l'auteur qui, pour exprimer que l'âme peut agir, soit par l'effet de son trésor acquis ou nature intime (péricrit), soit par un effort nouveau ou action volontaire, se sert de l'expression dualité de l'âme, tout en faisant bien remarquer que l'âme est une ; c'est là une expression malheureuse qui n'exprime pas la pensée véritable de l'auteur et qui pourrait prêter à la confusion pour un esprit peu attentif.

M. Herrensneider croit à l'unité de l'âme comme les Spiritistes ; comme eux, il admet l'existence du péricrit, ce qui lui permet de faire une très fine critique de la psychologie des spiritualistes qu'il étudie plus spécialement d'après les ouvrages de M. Cousin.

Partant du même point que Socrate et Descartes : la connaissance de soi-même, l'auteur établit le fait primordial d'où résultent toutes nos connaissances, c'est-à-dire l'affirmation de nous-mêmes faite chaque fois que nous employons les mots : Je ou moi ; l'affirmation du moi est donc la véritable base de la psychologie ; or, il est plusieurs manifestations de ce moi qui se présentent à notre observation sans que l'une ait aucune priorité sur les autres et sans qu'elles s'engendrent réciproquement : Je me sens, – je me sais, – j'ai conscience de mon individualité, – j'ai le désir d'être satisfait. Ces deux derniers faits de conscience sont évidents et clairs par eux-mêmes ; ils constituent le principe d'unité de l'être et celui de notre cause finale ou destinée, à savoir : d'être heureux.

Pour se sentir et pour se savoir, il faut remarquer que l'on a parfaitement conscience de se sentir sans avoir besoin de faire aucun effort ; au contraire, la perception du sentir est un acte qui résulte d'un effort de même ordre que l'attention ; dès que je ne fais plus d'effort, je ne pense plus ni ne fais attention, et je sens alors toutes les choses extérieures qui me font impression, jusqu'au moment où l'une d'elles me frappe assez vivement pour que je l'examine en y portant mon attention ; ainsi je puis penser ou sentir, être impressionné ou percevoir, et juger mon impression quand je le désire.

Il y a là deux ordres psychologiques différents, hétérogènes, dont l'un est passif et se caractérise par la sensibilité et la permanence : c'est le sentir ; et dont l'autre est actif et se distingue par l'effort de l'attention, et par son intermittence : c'est la pensée volontaire.

C'est de cette observation que l'auteur arrive à conclure à l'existence du péricrit par une série de déductions très intéressantes, mais trop longues à rapporter ici.

Pour M. Herrensneider, le péricrit ou substance de l'âme est une matière simple, incorruptible, inerte, étendue, solide et sensible ; c'est le principe potentiel qui, par sa subtilité, reçoit toutes les impressions, se les assimile, les conserve et se transforme, sous cette action incessante, de manière à renfermer toute notre nature morale, intellectuelle et pratique.

La force de l'âme est d'ordre virtuel, spirituel, actif, volontaire et réfléchi ; c'est le principe de notre activité. Partout où se trouve notre péricrit, se trouve également notre force. Du péricrit ou du trésor acquis de notre nature, dépendent notre sensibilité, nos sensations, nos sentiments, notre mémoire, notre imagination, nos idées, notre bon sens, notre spontanéité, notre nature morale et nos principes d'honneur, ainsi que les rêves, les passions et la folie même.

De notre force dérivent, comme qualités virtuelles, l'attention, la perception, la raison, le souvenir, la fantaisie, l'humeur, la pensée, le jugement, la réflexion, la volonté, la vertu, la conscience et la vigilance, ainsi que le somnambulisme, l'exaltation et la monomanie.

Par suite de ce que ces qualités peuvent se substituer l'une à l'autre sans s'exclure, et aussi parce que les mêmes organes doivent être employés aussi bien par la perception que par la sensation qui s'équivalent, par le sentiment que par la raison, etc., il en résulte que chaque Esprit se sert rarement des deux ordres de ses facultés avec la même facilité. De cette observation, il résulte pour l'auteur

que les individus qui fonctionnent plus facilement en vertu des facultés, dites potentielles, auront celles-ci plus développées que les autres et s'en serviront plus volontiers, et réciproquement.

De ce point de vue et d'une observation relative à la plus ou moins grande puissance virtuelle de certaines collections d'individus, généralement groupés sous un même nom de race, l'auteur arrive à conclure qu'il existe des Esprits qu'on peut appeler Esprits français, anglais, italiens, chinois ou nègres, etc.

Malgré les difficultés d'explication qui résulteraient d'un tel ordre d'idée, il faut convenir que les études très soignées faites par M. Herrensneider sur les différents peuples sont fort remarquables et en tout cas très intéressantes ; mais nous aurions voulu que l'auteur eût indiqué plus nettement sa pensée qui est évidemment la suivante : Les Esprits se groupent en général suivant leurs affinités ; c'est ce qui fait que les Esprits de même ordre et de même degré d'élévation tendent à s'incarner sur un même point du globe, et de là, résulte ce caractère national, phénomène si singulier en apparence. Nous dirons donc qu'il n'y a pas d'Esprits français ou anglais mais qu'il y a des Esprits que leur état, leurs habitudes, leurs traditions poussent à s'incarner les uns en France, les autres en Angleterre, comme on les voit pendant leur vie se grouper d'après leurs sympathies, leur valeur morale et leurs caractères. Quant au progrès individuel, il dépend toujours de la volonté, et non de la valeur déjà acquise du périsprit qui ne sert, pour ainsi dire, que comme point de départ destiné à permettre une nouvelle élévation de l'Esprit, de nouvelles conquêtes et de nouveaux progrès.

Nous laisserons de côté la partie du livre qui traite de l'ordre social et de la nécessité d'une religion imposée, parce que l'auteur, encore imbu des principes d'autorité qu'il a puisés dans le saint-simonisme, s'écarte trop, en ce point, des principes de tolérance absolue que le Spiritisme se fait gloire de professer. Nous trouvons juste d'enseigner, mais nous aurions peur d'une doctrine imposée et nécessaire, car fût-elle excellente pour la génération actuelle, elle deviendrait forcément une entrave pour les générations suivantes lorsque celles-ci auraient progressé.

M. Herrensneider ne comprend pas que la morale puisse être indépendante de la religion ; à notre avis, la question est mal posée, et chacun la discute justement au point de vue où il a raison. Les moralistes indépendants sont dans le vrai en disant que la morale est indépendante des dogmes religieux, en ce sens que, sans croire à aucun des dogmes existants, bien des anciens furent moraux, et parmi les modernes il en est beaucoup qui ont le droit de se vanter de l'être. Mais, ce qui est vrai, c'est que la morale, et surtout son application pratique, est toujours dépendante de nos croyances individuelles quelles qu'elles soient ; or, fût-elle des plus philosophiques, une croyance constitue la religion de celui qui la possède.

Cela se démontre aisément par les faits journaliers de l'existence, et les moralistes, qui se disent indépendants, ont eux-mêmes pour croyance : qu'il faut se respecter soi-même et respecter autrui en développant le plus possible, en soi et chez les autres, les éléments du progrès. Leur morale dépendra donc de leur croyance ; leurs actions s'en ressentiront forcément, et cette morale ne sera indépendante que des religions, des croyances et des dogmes auxquels ils n'ont point foi, ce que nous trouvons très juste et très rationnel, mais aussi très élémentaire.

Ce que l'on peut dire, c'est que, dans l'état actuel de notre société, il est des principes de morale qui se trouvent d'accord avec toutes les croyances individuelles, quelles qu'elles soient, parce que les individus ont modifié leurs croyances religieuses sur certains points en vertu des progrès scientifiques et moraux dont nos ancêtres ont fait l'heureuse conquête.

Nous terminerons en disant que l'auteur est, sur bien des points, le disciple de Jean Reynaud. Son livre est le résumé d'études et de pensées sérieuses exprimées clairement et avec force ; il est fait avec un soin qu'il faut louer, et ce soin va même jusqu'à la minutie dans les détails matériels d'impression, ce qui a sa très grande importance pour la clarté d'un livre aussi sérieux.

Malgré le désaccord profond qui nous sépare de M. Herrensneider, tant au sujet de sa manière de voir pour imposer la religion, que sur ses idées relatives à l'autorité, à la famille qu'il a trop oubliée, ainsi que la prière, à la solidarité bienveillante des Esprits qu'il n'a pas su apprécier, etc., idées que Jean Reynaud lui-même avait déjà désapprouvées, il est impossible de ne pas être frappé du mérite

de l'ouvrage et de la valeur de l'homme qui a su trouver de fortes pensées, souvent justes et toujours clairement exprimées.

Le Spiritisme y est carrément affirmé, du moins dans ses principes fondamentaux, et placé en ligne de compte dans les éléments de la science philosophique ; il y a cette différence toutefois, dans le point de départ, que l'auteur arrive au résultat par induction, tandis que le Spiritisme, procédant par voie expérimentale, a fondé sa théorie sur l'observation des faits. C'est un écrivain sérieux de plus qui lui donne droit de cité.

Emile Barbault, ingénieur.

Allan Kardec

Juillet 1868

La science de la concordance des nombres et la fatalité

On nous a plusieurs fois demandé ce que nous pensons de la concordance des nombres, et si nous croyons à la valeur de cette science. Notre réponse est bien simple : jusqu'à ce moment nous n'en pensons rien, parce que nous ne nous en sommes jamais occupés. Nous avons bien vu quelques faits de concordances singulières entre les dates de certains événements, mais en trop petit nombre pour en tirer une conclusion même approximative. A vrai dire, nous ne voyons pas la raison d'une telle coïncidence ; mais de ce que l'on ne comprend pas une chose, ce n'est pas un motif qu'elle ne soit pas ; la nature n'a pas dit son dernier mot, et ce qui est utopie aujourd'hui, peut être vérité demain. Il se peut donc qu'il existe entre les faits une certaine corrélation que nous ne soupçonnons pas, et qui pourrait se traduire par des nombres. Dans tous les cas, on ne saurait donner le nom de science à un calcul aussi hypothétique que celui des rapports numériques, en ce qui concerne la succession des événements. Une science est un ensemble de faits assez nombreux pour en déduire des règles, et susceptibles d'une démonstration ; or, dans l'état de nos connaissances, il serait de toute impossibilité de donner des faits de ce genre une théorie quelconque, ni aucune explication satisfaisante. Ce n'est donc pas, ou, si l'on veut, ce n'est pas encore une science, ce qui n'en implique pas la négation.

Il y a des faits sur lesquels nous avons une opinion personnelle ; dans le cas dont il s'agit, nous n'en n'avons aucune, et si nous penchions d'un côté, ce serait plutôt pour la négative, jusqu'à preuve contraire.

Nous nous fondons sur ce que la durée est relative ; elle ne peut être appréciée que d'après les termes de comparaison et les points de repère puisés dans la révolution des astres, et ces termes varient selon les mondes, car en dehors des mondes le temps n'existe pas : il n'y a pas d'unité pour mesurer l'infini. Il ne paraît donc pas qu'il puisse y avoir une loi universelle de concordance pour la date des événements, puisque la supputation de la durée varie selon les mondes, à moins qu'il n'y ait, sous ce rapport, une loi particulière pour chaque monde, affectée à son organisation, comme il y en a une pour la durée de la vie de ses habitants.

Assurément, si une telle loi existe, elle sera un jour reconnue : le Spiritisme qui s'assimile toutes les vérités, quand elles sont constatées, n'aura garde de repousser celle-ci ; mais comme, jusqu'à présent, cette loi n'est attestée ni par un nombre suffisant de faits, ni par une démonstration catégorique, il a d'autant moins à s'en préoccuper qu'elle ne l'intéresse que d'une manière très indirecte. Nous ne nous dissimulons pas la gravité de cette loi, si c'en est une, mais comme la porte du Spiritisme sera toujours ouverte à toutes les idées progressives, à toutes les acquisitions de l'intelligence, il s'occupe des nécessités du moment, sans crainte d'être débordé par les conquêtes de l'avenir.

Cette question ayant été posée aux Esprits dans un groupe très sérieux de province, et par cela même généralement bien assisté, il fut répondu :

« Il y a, certainement, dans l'ensemble des phénomènes moraux, comme dans les phénomènes physiques, des rapports fondés sur les nombres. La loi de la concordance des dates n'est pas une chimère ; c'est une de celles qui vous seront révélées plus tard, et vous donneront la clef de choses qui vous semblent des anomalies ; car, croyez-le bien, la nature n'a pas de caprices ; elle marche toujours avec précision et à coup sûr. Cette loi, d'ailleurs, n'est pas telle que vous la supposez ; pour la comprendre dans sa raison d'être, son principe et son utilité, il vous faut acquérir des idées que vous ne possédez pas encore, et qui viendront avec le temps. Pour le moment, cette connaissance serait prématurée, c'est pourquoi elle ne vous est pas donnée ; il serait donc inutile d'insister. Bornez-vous à recueillir les faits ; observez sans rien conclure, de peur de vous fourvoyer. Dieu sait donner aux hommes la nourriture intellectuelle à mesure qu'ils sont en état de la supporter.

Travaillez surtout à votre avancement moral, c'est le plus essentiel, car c'est par là que vous mériterez de posséder de nouvelles lumières. »

Nous sommes de cet avis ; nous pensons même qu'il y aurait plus d'inconvénients que d'avantages à vulgariser prématurément une croyance qui, entre les mains de l'ignorance, pourrait dégénérer en abus et en pratiques superstitieuses, faute du contrepoids d'une théorie rationnelle.

Le principe de la concordance des dates est donc tout à fait hypothétique ; mais s'il n'est encore permis de ne rien affirmer à cet égard, l'expérience démontre que, dans la nature, beaucoup de choses sont subordonnées à des lois numériques, susceptibles du calcul le plus rigoureux ; ce fait, d'une grande importance, pourra peut-être un jour jeter la lumière sur la première question. C'est ainsi, par exemple, que les chances du hasard sont soumises, dans leur ensemble, à une périodicité d'une étonnante précision ; la plupart des combinaisons chimiques, pour la formation des corps composés, ont lieu en proportions définies, c'est-à-dire qu'il faut un nombre déterminé de molécules de chacun des corps élémentaires, et qu'une molécule de plus ou de moins change complètement la nature du corps composé (voir la Genèse, ch. X, nos 7 et suivants) ; la cristallisation s'opère sous des angles d'une ouverture constante ; en astronomie, les mouvements et les forces suivent des progressions d'une rigueur mathématique, et la mécanique céleste est aussi exacte que la mécanique terrestre ; il en est de même pour la réflexion des rayons lumineux, caloriques et sonores ; c'est sur des calculs positifs que sont établies les chances de vie et de mortalité dans les assurances.

Il est donc certain que les nombres sont dans la nature et que des lois numériques régissent la plupart des phénomènes de l'ordre physique. En est-il de même des phénomènes d'ordre moral et métaphysique ? C'est ce qu'il serait présomptueux d'affirmer sans des données plus certaines que celles que l'on possède. Cette question, du reste, en soulève d'autres qui ont leur gravité, et sur lesquelles nous croyons utile de présenter quelques observations à un point de vue général.

Dès l'instant qu'une loi numérique régit les naissances et la mortalité des individus, ne pourrait-il en être de même, mais alors sur une plus vaste échelle, pour les individualités collectives, telles que les races, les peuples, les villes, etc. ? Les phases de leur marche ascendante, de leur décadence et de leur fin, les révolutions qui marquent les étapes du progrès de l'humanité, ne seraient-elles pas assujetties à une certaine périodicité ? Quant aux unités numériques pour la supputation des périodes humanitaires, si ce ne sont ni les jours, ni les années, ni les siècles, elles pourraient avoir pour base les générations, ainsi que quelques faits tendraient à le faire supposer.

Ce n'est point là un système ; c'est encore moins une théorie, mais une simple hypothèse, une idée fondée sur une probabilité, et qui pourra peut-être un jour servir de point de départ à des idées plus positives.

Mais, dira-t-on, si les événements qui décident du sort de l'humanité, d'une nation, d'une tribu, ont des échéances réglées par une loi numérique, c'est la consécration de la fatalité, et alors que devient le libre arbitre de l'homme ? Le Spiritisme serait donc dans l'erreur quand il dit que rien n'est fatal, et que l'homme est le maître absolu de ses actions et de son sort ?

Pour répondre à cette objection, il nous faut prendre la question de plus haut. Disons d'abord que le Spiritisme n'a jamais nié la fatalité de certaines choses, et qu'il l'a au contraire toujours reconnue ; mais il dit que cette fatalité n'entrave pas le libre arbitre ; c'est ce qu'il est facile de démontrer.

Toutes les lois qui régissent l'ensemble des phénomènes de la nature ont des conséquences nécessairement fatales, c'est-à-dire inévitables, et cette fatalité est indispensable au maintien de l'harmonie universelle. L'homme, qui subit ces conséquences, est donc, à certains égards, soumis à la fatalité en tout ce qui ne dépend pas de son initiative ; ainsi, par exemple, il doit fatalement mourir : c'est la loi commune à laquelle il ne peut se soustraire, et, en vertu de cette loi, il peut mourir à tout âge, lorsque son heure est venue ; mais s'il hâte volontairement sa mort par le suicide ou par ses excès, il agit en vertu de son libre arbitre, parce nul ne peut le contraindre à le faire. Il doit manger pour vivre : c'est de la fatalité ; mais s'il mange au-delà du besoin, il fait acte de liberté.

Le prisonnier, dans sa cellule, est libre de se mouvoir à son gré dans l'espace qui lui est concédé ; mais les murs qu'il ne peut franchir sont pour lui la fatalité qui restreint sa liberté. La discipline est pour le soldat une fatalité, parce qu'elle l'oblige à des actes indépendants de sa volonté, mais il n'en

est pas moins libre de ses actions personnelles dont il est responsable. Ainsi en est-il de l'homme dans la nature ; la nature a ses lois fatales qui lui opposent une barrière, mais en deçà de laquelle il peut se mouvoir à son gré.

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas donné à l'homme une liberté entière ? Parce que Dieu est comme un père prévoyant qui limite la liberté de ses enfants au degré de leur raison et de l'usage qu'ils en peuvent faire. Si les hommes se servent déjà si mal de celle qui leur est donnée, qu'ils ne savent pas se gouverner eux-mêmes, que serait-ce si les lois de la nature étaient à leur discrétion, et si elles ne leur opposaient un frein salutaire !

L'homme peut donc être libre dans ses actions malgré la fatalité qui préside à l'ensemble ; il est libre dans une certaine mesure, dans la limite nécessaire pour lui laisser la responsabilité de ses actes ; si, en vertu de cette liberté, il trouble l'harmonie par le mal qu'il fait, s'il pose un point d'arrêt à la marche providentielle des choses, il est le premier à en souffrir, et comme les lois de la nature sont plus fortes que lui, il finit par être entraîné dans le courant ; il sent alors la nécessité de rentrer dans le bien, et tout reprend son équilibre ; de sorte que le retour au bien est encore un acte libre quoique provoqué, mais non imposé, par la fatalité.

L'impulsion donnée par les lois de la nature, ainsi que les limites qu'elles posent, sont toujours bonnes, parce que la nature est l'œuvre de la sagesse divine ; la résistance à ces lois est un acte de liberté, et cette résistance entraîne toujours le mal ; l'homme étant libre d'observer ou d'enfreindre ces lois, en ce qui touche sa personne, est donc libre de faire le bien ou le mal ; s'il pouvait être fatalement porté à faire le mal, cette fatalité ne pouvant venir que d'une puissance supérieure à lui, Dieu serait le premier à enfreindre ses lois.

Quel est celui à qui il n'est pas maintes fois arrivé de dire : « Si je n'avais pas agi comme je l'ai fait en telle circonstance, je ne serais pas dans la position où je suis ; si c'était à recommencer, j'agisrais autrement ? » N'est-ce pas reconnaître qu'il était libre de faire ou de ne pas faire ? qu'il serait libre de mieux faire une autre fois si l'occasion s'en représentait ? Or, Dieu qui est plus sage que lui, prévoyant les erreurs dans lesquelles il pourrait tomber, le mauvais usage qu'il pourrait faire de sa liberté, lui donne indéfiniment la possibilité de recommencer par la succession de ses existences corporelles, et il recommencera jusqu'à ce que, instruit par l'expérience, il ne se trompe plus de chemin.

L'homme peut donc hâter ou retarder, selon sa volonté, le terme de ses épreuves, et c'est en cela que consiste la liberté. Remercions Dieu de ne pas nous avoir fermé à tout jamais la route du bonheur, en décidant de notre sort définitif après une existence éphémère, notoirement insuffisante pour atteindre au sommet de l'échelle du progrès, et de nous avoir donné, par la fatalité même de la réincarnation, les moyens d'acquérir sans cesse, en renouvelant les épreuves dans lesquelles nous avons échoué.

La fatalité est absolue pour les lois qui régissent la matière, parce que la matière est aveugle ; elle n'existe pas pour l'Esprit qui lui-même est appelé à réagir sur la matière en vertu de sa liberté. Si les doctrines matérialistes étaient vraies, elles seraient la consécration la plus formelle de la fatalité ; car, si l'homme n'est que matière, il ne peut avoir d'initiative ; or, si vous lui concédez l'initiative en quoi que ce soit, c'est qu'il est libre, et s'il est libre, c'est qu'il y a en lui autre chose que la matière. Le matérialisme étant la négation du principe spirituel, est, par cela même, la négation de la liberté ; et, contradiction bizarre ! les matérialistes, ceux mêmes qui proclament le dogme de la fatalité, sont les premiers à se prévaloir, à se faire un titre de leur liberté ; à la revendiquer comme un droit dans sa plénitude la plus absolue, auprès de ceux qui la complimentent, et cela sans se douter que c'est réclamer le privilège de l'Esprit et non de la matière.

Ici se présente une autre question. La fatalité et la liberté sont deux principes qui semblent s'exclure ; la liberté de l'action individuelle est-elle compatible avec la fatalité des lois qui régissent l'ensemble, et cette action ne vient-elle pas en troubler l'harmonie ? Quelques exemples pris dans les phénomènes les plus vulgaires de l'ordre matériel rendront la solution du problème évidente.

Nous avons dit que les chances du hasard s'équilibrent avec une régularité surprenante ; en effet, c'est un résultat bien connu au jeu de rouge et noir que, malgré l'irrégularité de leur sortie à chaque

coup, les couleurs sont en nombre égal au bout d'un certain nombre de coups ; c'est-à-dire que sur cent coups, il y aura cinquante rouges et cinquante noires ; sur mille coups, cinq cents de l'une et cinq cents de l'autre, à quelques unités près. Il en est de même des numéros pairs et impairs et de toutes les chances dites doubles. Si, au lieu de deux couleurs, il y en a trois, il y en aura un tiers de chacune ; s'il y en a quatre, un quart, etc. Souvent la même couleur sort par série de deux, trois, quatre, cinq, six coups de suites ; dans un certain nombre de coups, il y aura autant de séries de deux rouges que de deux noires, autant de trois rouges que de trois noires et ainsi de suite ; mais les coups de deux seront moitié moins nombreux que ceux de un ; ceux de trois, le tiers de ceux de un ; ceux de quatre, le quart, etc.

Aux dés, le dé ayant six faces, si on le jette soixante fois, on amènera dix fois un point, dix fois deux points, dix fois trois points et ainsi des autres.

Dans l'ancienne loterie de France, il y avait quatre-vingt-dix numéros placés dans une roue ; on en tirait cinq chaque fois ; les relevés de plusieurs années ont constaté que chaque numéro était sorti dans la proportion de un quatre-vingt-dixième et chaque dizaine dans la proportion d'un neuvième.

La proportion est d'autant plus exacte que le nombre de coups est plus considérable ; sur dix ou vingt coups, par exemple, elle peut être très inégale, mais l'équilibre s'établit à mesure que le nombre des coups augmente, et cela avec une régularité mathématique. Ceci étant un fait constant, il est bien évident qu'une loi numérique préside à cette répartition, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, et que rien ne vient la forcer ou l'entraver. Ce qu'on appelle le hasard est donc soumis à une loi mathématique, ou, pour mieux dire, il n'y a pas de hasard. L'irrégularité capricieuse qui se manifeste à chaque coup, ou dans un petit nombre de coups, n'empêche pas la loi de suivre son cours, d'où l'on peut dire qu'il y a dans cette répartition une véritable fatalité ; mais cette fatalité qui préside à l'ensemble, est nulle, ou du moins inappréciable, pour chaque coup isolé.

Nous nous sommes un peu étendu sur l'exemple des jeux, parce que c'est un des plus frappants et des plus faciles à vérifier, par la possibilité de multiplier les faits à volonté dans un court espace de temps ; et comme la loi ressort de l'ensemble des faits, c'est cette multiplicité qui a permis de la reconnaître, sans cela il est probable qu'on l'ignorerait encore.

La même loi a pu être observée avec précision sur les chances de la mortalité ; la mort qui semble frapper indistinctement et en aveugle, n'en suit pas moins, dans son ensemble, une marche régulière et constante selon l'âge. On sait pertinemment que sur mille individus de tous âges, dans un an il en mourra tant de un à dix ans, tant de dix à vingt ans, tant de vingt à trente ans et ainsi de suite ; ou bien qu'après une période de dix ans, le nombre des survivants sera de tant de un à dix ans, de tant de dix à vingt ans, etc. Des causes accidentelles de mortalité peuvent momentanément troubler cet ordre, comme au jeu la sortie d'une longue série de la même couleur rompt l'équilibre ; mais si, au lieu d'une période de dix ans et d'un nombre de mille individus, on étend l'observation sur cinquante ans et cent mille individus, on trouvera l'équilibre rétabli.

D'après cela il est permis de supposer que toutes les éventualités qui semblent être l'effet du hasard, dans la vie individuelle, comme dans celle des peuples et de l'humanité, sont régies par des lois numériques, et que ce qui manque pour les reconnaître, c'est de pouvoir embrasser d'un coup d'œil une masse assez considérable de faits, et un espace de temps suffisant.

Par la même raison il n'y aurait rien d'absolument impossible à ce que l'ensemble des faits d'ordre moral et métaphysique fût également subordonné à une loi numérique dont les éléments et les bases nous sont, jusqu'ici, totalement inconnus. Dans tous les cas, on voit, par ce qui précède, que cette loi, ou si l'on veut cette fatalité de l'ensemble, n'annulerait en aucune façon le libre arbitre ; c'est ce que nous nous étions proposé de démontrer. Le libre arbitre ne s'exerçant que sur les points isolés de détail, n'entraverait pas plus l'accomplissement de la loi générale, que l'irrégularité de la sortie de chaque numéro n'entrave la répartition proportionnelle de ces mêmes numéros sur un certain nombre de sorties. L'homme exerce son libre arbitre dans la petite sphère de son action individuelle ; cette petite sphère peut être dans la confusion, sans que cela l'empêche de graviter dans l'ensemble selon la loi commune, de même que les petits remous causés dans les eaux d'un

fleuve par les poissons qui s'agitent, n'empêchent pas la masse des eaux de suivre le cours forcé que leur imprime la loi de gravitation.

L'homme ayant son libre arbitre, la fatalité n'est pour rien dans ses actions individuelles ; quant aux événements de la vie privée qui semblent parfois l'atteindre fatalement, ils ont deux sources bien distinctes : les uns sont la conséquence directe de sa conduite dans l'existence présente ; bien des gens sont malheureux, malades, infirmes par leur faute ; bien des accidents sont le résultat de l'imprévoyance ; il ne peut donc s'en prendre qu'à lui-même et non à la fatalité, ou, comme on dit, à sa mauvaise étoile. Les autres sont tout à fait indépendants de la vie présente, et semblent, par cela même, empreints d'une certaine fatalité ; mais encore ici le Spiritisme nous démontre que cette fatalité n'est qu'apparente, et que certaines positions pénibles de la vie ont leur raison d'être dans la pluralité des existences. L'Esprit les a volontairement choisies dans l'erraticité avant son incarnation, comme épreuves pour son avancement ; elles sont donc le produit du libre arbitre et non de la fatalité. Si quelquefois elles sont imposées, comme expiation, par une volonté supérieure, c'est encore par suite des mauvaises actions volontairement commises par l'homme dans une précédente existence, et non comme conséquence d'une loi fatale, puisqu'il aurait pu les éviter, en agissant autrement.

La fatalité est le frein imposé à l'homme, par une volonté supérieure à lui, et plus sage que lui, en tout ce qui n'est pas laissé à son initiative ; mais elle n'est jamais une entrave dans l'exercice de son libre arbitre en ce qui touche à ses actions personnelles. Elle ne peut pas plus lui imposer le mal que le bien ; excuser une action mauvaise quelconque par la fatalité, ou, comme on dit souvent, par la destinée, serait abdiquer le jugement que Dieu lui a donné pour peser le pour et le contre, l'opportunité ou l'inopportunité, les avantages ou les inconvénients de chaque chose. Si un événement est dans la destinée d'un homme, il s'accomplira malgré sa volonté, et il sera toujours pour son bien ; mais les circonstances de l'accomplissement dépendent de l'usage qu'il fait de son libre arbitre, et souvent il peut faire tourner à son détriment ce qui devait être un bien, s'il agit avec imprévoyance, et s'il se laisse entraîner par ses passions. Il se trompe plus encore s'il prend son désir ou les écarts de son imagination pour sa destinée. (Voir l'Évangile selon le Spiritisme, ch. V, nos 1 à 11.)

Telles sont les réflexions que nous ont suggérées les trois ou quatre petits calculs de concordance de dates qui nous ont été présentés et sur lesquels on nous a demandé notre avis ; elles étaient nécessaires pour démontrer qu'en pareille matière, de quelques faits identiques on ne pouvait conclure à une application générale. Nous en avons profité pour résoudre, par de nouveaux arguments, la grave question de la fatalité et du libre arbitre.

La génération spontanée et la Genèse

Dans notre ouvrage sur la Genèse, nous avons développé la théorie de la génération spontanée, en la présentant comme une hypothèse probable. Quelques partisans absolus de cette théorie se sont étonnés que nous ne l'ayons pas affirmée comme principe. A cela nous répondons que, si la question est résolue pour les uns, elle ne l'est pas pour tout le monde, et la preuve, c'est que la science est encore partagée à cet égard ; elle est, d'ailleurs, du domaine scientifique, où le Spiritisme ne peut puiser, mais où il ne lui appartient pas de rien résoudre d'une manière définitive, en ce qui n'est pas essentiellement de son ressort.

De ce que le Spiritisme s'assimile toutes les idées progressives, il ne s'ensuit pas qu'il se fasse le champion aveugle de toutes les conceptions nouvelles, quelque séduisantes qu'elles soient au premier aspect, au risque de recevoir plus tard un démenti de l'expérience, et de se donner le ridicule d'avoir patronné une œuvre non viable. S'il ne se prononce pas nettement sur certaines questions controversées, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, pour ménager les deux partis, mais par prudence, et pour ne pas s'avancer légèrement sur un terrain non suffisamment exploré ; c'est pourquoi il n'accepte les idées nouvelles, même celles qui lui paraissent justes, d'abord que

sous bénéfice d'inventaire, et d'une manière définitive seulement alors qu'elles sont arrivées à l'état de vérités reconnues.

La question de la génération spontanée est de ce nombre. Personnellement c'est pour nous une conviction, et si nous l'eussions traitée dans un ouvrage ordinaire, nous l'aurions résolue par l'affirmative ; mais dans un ouvrage constitutif de la doctrine spirite, les opinions individuelles ne peuvent faire loi ; la doctrine n'étant point fondée sur des probabilités, nous ne pouvions trancher une question d'une telle gravité, à peine éclosée, et qui est encore en litige parmi les gens spéciaux. En affirmant la chose sans restriction, c'eût été engager prématurément la doctrine, ce que nous ne faisons jamais, même pour faire prévaloir nos sympathies.

Ce qui, jusqu'ici, a donné de la force au Spiritisme, ce qui en a fait une science positive et d'avenir, c'est qu'il ne s'est jamais avancé à la légère ; qu'il ne s'est constitué sur aucun système préconçu ; qu'il n'a établi aucun principe absolu sur l'opinion personnelle, ni d'un homme, ni d'un Esprit, mais seulement après que ce principe a reçu la consécration de l'expérience, et d'une démonstration rigoureuse résolvant toutes les difficultés de la question.

Lors donc que nous formulons un principe, c'est que nous sommes assuré d'avance de l'assentiment de la majorité des hommes et des Esprits ; voilà pourquoi nous n'avons pas eu de déceptions ; telle est aussi la raison pour laquelle aucune des bases qui constituent la doctrine, depuis tantôt douze ans, n'a reçu de démenti officiel ; les principes du Livre des Esprits ont été successivement développés et complétés, mais aucun n'est tombé en désuétude, et nos derniers écrits ne sont, sur aucun point, en contradiction avec les premiers, malgré le temps écoulé et les nouvelles observations qui ont été faites.

Il n'en serait certainement pas de même si nous avions cédé aux suggestions de ceux qui nous criaient sans cesse d'aller plus vite, si nous avions épousé toutes les théories qui éclosaient de droite et de gauche. D'un autre côté, si nous avions écouté ceux qui nous disaient d'aller plus lentement, nous en serions encore à observer les tables tournantes. Nous allons de l'avant, quand nous sentons que le temps est propice, et que nous voyons que les esprits sont mûrs pour accepter une idée nouvelle ; nous nous arrêtons quand nous voyons que le terrain n'est pas assez solide pour y poser le pied. Avec notre lenteur apparente, et notre circonspection trop méticuleuse au gré de certaines gens, nous avons fait plus de chemin que si nous nous étions mis à courir, parce que nous avons évité de culbuter en route. N'ayant pas lieu de regretter la marche que nous avons suivie jusqu'à présent, nous n'en dévierons pas.

Cela dit, nous compléterons par quelques remarques ce que nous avons dit dans la Genèse, touchant la génération spontanée. La Revue étant un terrain d'étude et d'élaboration des principes, en y donnant carrément notre opinion, nous ne craignons pas d'engager la responsabilité de la doctrine, parce que la doctrine l'adoptera si elle est juste, et la rejettera si elle est fautive.

C'est un fait aujourd'hui scientifiquement démontré que la vie organique n'a pas toujours existé sur la terre, et qu'elle y a eu un commencement ; la géologie permet d'en suivre le développement graduel. Les premiers êtres du règne végétal et du règne animal qui ont paru ont donc dû se former sans procréation, et appartenir aux classes inférieures, ainsi que le constatent les observations géologiques. A mesure que les éléments dispersés se sont réunis, les premières combinaisons ont formé des corps exclusivement inorganiques, c'est-à-dire les pierres, les eaux et les minéraux de toutes sortes. Lorsque ces mêmes éléments ont été modifiés par l'action du fluide vital, - qui n'est pas le principe intelligent, - ils ont formé des corps doués de vitalité, d'une organisation constante et régulière chacun dans son espèce. Or, de même que la cristallisation de la matière brute n'a lieu que lorsque aucune cause accidentelle ne vient s'opposer à l'arrangement symétrique des molécules, les corps organisés se forment dès que les circonstances favorables de température, d'humidité, de repos ou de mouvement, et une sorte de fermentation permettent aux molécules de matière, vivifiées par le fluide vital, de se réunir. C'est ce que l'on voit dans tous les germes où la vitalité peut rester latente pendant des années et des siècles, et se manifester à un moment donné, quand les circonstances sont propices.

Les êtres non procréés forment donc le premier échelon des êtres organiques, et compteront probablement un jour dans la classification scientifique. Quant aux espèces qui se propagent par procréation, une opinion qui n'est pas nouvelle, mais qui se généralise aujourd'hui sous l'égide de la science, c'est que les premiers types de chaque espèce sont le produit d'une modification de l'espèce immédiatement inférieure. Ainsi s'est établie une chaîne non interrompue depuis la mousse et le lichen jusqu'au chêne, et depuis le zoophyte, le ver de terre et le ciron jusqu'à l'homme. Sans doute, entre le ver de terre et l'homme, si l'on ne considère que les deux points extrêmes, il y a une différence qui semble un abîme ; mais lorsqu'on rapproche tous les anneaux intermédiaires, on trouve une filiation sans solution de continuité.

Les partisans de cette théorie qui, nous le répétons, tend à prévaloir, et à laquelle nous nous rallions sans réserve, sont loin d'être tous spiritualistes, et encore moins Spiritistes. Ne considérant que la matière, ils font abstraction du principe spirituel ou intelligent. Cette question ne préjuge donc rien sur la filiation de ce principe de l'animalité dans l'humanité ; c'est une thèse que nous n'avons pas à traiter aujourd'hui, mais qui se débat déjà dans certaines écoles philosophiques non matérialistes. Il ne s'agit donc que de l'enveloppe charnelle, distincte de l'Esprit, comme la maison l'est de son habitant. Le corps de l'homme peut donc parfaitement être une modification de celui du singe, sans qu'il s'ensuive que son esprit soit le même que celui du singe. (Genèse, ch. XI, no15.)

La question qui se rattache à la formation de cette enveloppe n'en est pas moins très importante, d'abord parce qu'elle résout un grave problème scientifique, qu'elle détruit des préjugés depuis longtemps enracinés par l'ignorance, et ensuite parce que ceux qui l'étudient exclusivement se heurteront à des difficultés insurmontables quand ils voudront se rendre compte de tous les effets, absolument comme s'ils voulaient expliquer les effets de la télégraphie sans l'électricité ; ils ne trouveront la solution de ces difficultés, que dans l'action du principe spirituel qu'ils devront admettre en fin de compte, pour sortir de l'impasse où ils se seront engagés, sous peine de laisser leur théorie incomplète.

Laissons donc le matérialisme étudier les propriétés de la matière ; cette étude est indispensable, et ce sera autant de fait : le spiritualisme n'aura plus qu'à compléter le travail en ce qui le concerne. Acceptons ses découvertes, et ne nous inquiétons pas de ses conclusions absolues, parce que leur insuffisance, pour tout résoudre, étant démontrée, les nécessités d'une logique rigoureuse conduiront forcément à la spiritualité ; et la spiritualité générale étant elle-même impuissante à résoudre les innombrables problèmes de la vie présente et de la vie future, on en trouvera la seule clef possible dans les principes plus positifs du Spiritisme. Déjà nous voyons une foule d'hommes arriver d'eux-mêmes aux conséquences du Spiritisme, sans le connaître, les uns en commençant par la réincarnation, les autres par le périsprit. Ils font comme Pascal qui découvrit les éléments de la géométrie sans étude préalable, et sans se douter que ce qu'il croyait avoir découvert était une œuvre accomplie. Un jour viendra où des penseurs sérieux, étudiant cette doctrine avec l'attention qu'elle comporte, seront tout surpris d'y trouver ce qu'ils cherchaient, et ils proclameront tout fait un travail dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

C'est ainsi que tout s'enchaîne dans le monde ; de la matière brute sont sortis les êtres organiques de plus en plus perfectionnés ; du matérialisme sortiront par la force des choses, et par déduction logique, le spiritualisme général, puis le Spiritisme qui n'est autre que le spiritualisme précisé, appuyé sur les faits.

Ce qui s'est passé à l'origine du monde pour la formation des premiers êtres organiques a-t-il lieu de nos jours, par la voie de ce qu'on appelle la génération spontanée ? là est la question. Pour notre compte, nous n'hésitons pas à nous prononcer pour l'affirmative.

Les partisans et les adversaires s'opposent réciproquement des expériences qui ont donné des résultats contraires ; mais ces derniers oublient que le phénomène ne peut se produire que dans des conditions voulues de température et d'aération ; en cherchant à l'obtenir en dehors de ces conditions, ils doivent nécessairement échouer.

On sait, par exemple, que, pour l'éclosion artificielle des œufs, il faut une température régulière déterminée, et certaines précautions minutieuses spéciales. Celui qui nierait cette éclosion parce

qu'il ne l'obtiendrait pas avec quelques degrés de plus ou de moins, et sans les précautions nécessaires, serait dans le même cas que celui qui n'obtient pas la génération spontanée dans un milieu impropre. Il nous semble donc que si cette génération s'est forcément produite dans les premiers âges du globe, il n'y a pas plus de raison pour qu'elle ne se produise pas à notre époque, si les conditions sont les mêmes, qu'il n'y en aurait pour qu'il ne se formât pas des calcaires, des oxydes, des acides et des sels, comme dans la première période.

Il est aujourd'hui reconnu que les barbes de la moisissure constituent une végétation qui naît sur la matière organique arrivée à un certain état de fermentation. La moisissure nous paraît être le premier, ou l'un des premiers types de la végétation spontanée, et cette végétation primitive qui se continue, revêtant des formes diverses selon les milieux et les circonstances, nous donne les lichens, les mousses, etc. Veut-on un exemple plus direct ? Qu'est-ce que les cheveux, la barbe et les poils du corps des animaux, sinon une végétation spontanée ?

La matière organique animalisée, c'est-à-dire contenant une certaine proportion d'azote, donne naissance à des vers qui ont tous les caractères d'une génération spontanée. Lorsque l'homme ou un animal quelconque est vivant, l'activité de la circulation du sang et le jeu incessant des organes entretiennent une température et un mouvement moléculaire qui empêchent les éléments constitutifs de cette génération, de se former et de se réunir. Quand l'animal est mort, l'arrêt de la circulation et du mouvement, l'abaissement de la température dans une certaine limite, amènent la fermentation putride, et, par suite, la formation de nouveaux composés chimiques. C'est alors qu'on voit tous les tissus subitement envahis par des myriades de vers qui s'en repaissent, sans doute pour en hâter la destruction. Comment seraient-ils procréés puisqu'il n'y en avait pas de traces auparavant ?

On objectera sans doute les œufs déposés par les mouches sur la chair morte ; mais ceci ne prouverait rien, puisque les œufs de mouches sont déposés à la surface, et non dans l'intérieur des tissus, et que la chair, mise à l'abri des mouches, n'en est pas moins, au bout d'un certain temps, putréfiée et remplie de vers ; souvent même on les voit envahir le corps avant la mort, lorsqu'il y a commencement partiel de décomposition putride, notamment dans les plaies gangreneuses.

Certaines espèces de vers se forment pendant la vie, même dans un état apparent de santé, surtout chez les individus lymphatiques dont le sang est pauvre et qui n'ont pas la surabondance de vie qu'on remarque chez d'autres ; ce sont les lombrics ou vers intestinaux ; les ténias ou vers solitaires qui atteignent parfois soixante mètres de longueur, et se reproduisent par fragments comme les polypes et certaines plantes ; les dragonneaux, particuliers à la race nègre et à certains climats, d'une longueur de trente à trente-cinq centimètres, minces comme un fil, et qui sortent à travers la peau par des pustules ; les ascarides, les trichocéphales, etc. Souvent ils forment des masses si considérables qu'ils obstruent le canal digestif, remontent dans l'estomac et jusque dans la bouche ; ils traversent les tissus, se logent dans les cavités ou autour des viscères, se pelotonnent comme des nids de chenille, et causent de graves désordres dans l'économie. Leur formation pourrait bien être aussi le fait d'une génération spontanée, ayant sa source dans un état pathologique spécial, dans l'altération des tissus, l'affaiblissement des principes vitaux, et dans des sécrétions morbides. Il pourrait en être de même des vers du fromage, de l'acarus de la gale, et d'une foule d'animalcules qui peuvent prendre naissance dans l'air, dans l'eau, et dans les corps organiques.

On pourrait supposer, il est vrai, que les germes des vers intestinaux sont introduits dans l'économie avec l'air que l'on respire et les aliments, et qu'ils y éclosent ; mais alors surgit une autre difficulté ; on se demanderait pourquoi la même cause ne produit pas sur tous le même effet ; pourquoi tout le monde n'a pas le ver solitaire, ni même des lombrics, tandis que l'alimentation et la respiration produisent chez tous des effets physiologiques identiques. Cette explication, d'ailleurs, ne serait pas applicable aux vers de la décomposition putride qui viennent après la mort, ni à ceux du fromage et tant d'autres. Jusqu'à preuve contraire, nous sommes porté à les considérer comme étant, du moins en partie, un produit de la génération spontanée, de même que les zoophytes et certains polypes.

La différence de sexes que l'on a reconnue, ou cru reconnaître dans quelques vers intestinaux, notamment dans le trichocéphale, ne serait point une objection concluante, attendu qu'ils n'en appartiennent pas moins à l'ordre des animaux inférieurs, et par cela même primitifs ; or, comme la

différence des sexes a dû avoir un commencement, rien ne s'opposerait à ce qu'ils naquissent spontanément mâle ou femelle.

Ce ne sont là, du reste, que des hypothèses, mais qui semblent venir à l'appui du principe. Jusqu'où étend-il son application ? c'est ce qu'on ne saurait dire ; ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elle doit être circonscrite aux végétaux et aux animaux de l'organisation la plus simple, et il ne nous paraît pas douteux que nous assistons à une création incessante.

Le parti spirite

Les Spiritistes se considéraient bien comme une école philosophique, mais il ne leur était jamais venu à la pensée de se croire un parti ; or, voilà qu'un beau jour le Moniteur leur apprend cette nouvelle qui les a quelque peu surpris. Et qui est-ce qui leur a donné cette qualification ? Est-ce un de ces folliculaires sans conséquence qui jettent les épithètes au hasard sans en comprendre la portée ? Non, c'est un rapport officiel fait au premier corps de l'Etat, au Sénat. Il n'est donc pas probable que, dans un document de cette nature, ce mot ait été prononcé étourdiment ; ce n'est, sans doute, pas la bienveillance qui l'a dicté, mais il a été dit, et il a fait fortune, car les journaux ne l'ont pas laissé tomber ; quelques-uns, croyant y trouver un grief de plus contre le Spiritisme, n'ont rien eu de plus pressé que d'étaler dans leurs colonnes le titre de : Le parti spirite.

Ainsi, cette pauvre petite école, si ridiculisée, si bafouée, qu'on proposait charitablement d'envoyer en masse à Charenton ; sur laquelle, disait-on, il n'y avait qu'à souffler pour la faire disparaître ; que l'on a déclarée vingt fois morte et enterrée à tout jamais ; à laquelle il n'est pas de plus mince écrivain hostile qui ne se soit flatté de lui avoir donné le coup de grâce, tout en convenant, avec stupéfaction, qu'elle envahissait le monde et toutes les classes de la société ; dont on a voulu, à toute force, faire une religion, en la gratifiant de temples et de prêtres grands et petits qu'elle n'a jamais vus, la voici tout à coup transformée en parti. Par cette qualification, M. Genteur, le rapporteur du Sénat, ne lui a pas donné son véritable caractère, mais il l'a rehaussée ; il lui a donné un rang, une place, et l'a mise en relief ; car l'idée de parti implique celle d'une certaine puissance ; d'une opinion assez importante, assez active et assez répandue pour jouer un rôle, et avec laquelle il faut compter.

Le Spiritisme, par sa nature et ses principes, est essentiellement paisible ; c'est une idée qui s'infiltré sans bruit, et si elle trouve de nombreux adhérents, c'est qu'elle plaît ; il n'a jamais fait ni réclames ni mises en scène quelconque ; fort des lois naturelles sur lesquelles il s'appuie, se voyant grandir sans efforts ni secousses, il ne va au-devant de personne ; il ne violente aucune conscience ; il dit ce qui est, et il attend qu'on vienne à lui. Tout le bruit qui s'est fait autour de lui est l'œuvre de ses adversaires ; on l'a attaqué, il a dû se défendre, mais il l'a toujours fait avec calme, modération et par le seul raisonnement ; jamais il ne s'est départi de la dignité qui est le propre de toute cause ayant la conscience de sa force morale ; jamais il n'a usé de représailles en rendant injures pour injures, mauvais procédés pour mauvais procédés. Ce n'est pas là, on en conviendra, le caractère ordinaire des partis, remuants par nature, fomentant l'agitation, et à qui tout est bon pour arriver à leurs fins ; mais puisqu'on lui donne ce nom, il l'accepte, certain qu'il ne le déshonorerait par aucun excès ; car il répudierait quiconque s'en prévaudrait pour susciter le moindre trouble.

Le Spiritisme poursuivait donc sa route sans provoquer aucune manifestation publique, tout en profitant de la publicité que lui donnaient ses adversaires ; plus leur critique était railleuse, acerbe, virulente, plus elle excitait la curiosité de ceux qui ne le connaissaient pas, et qui, pour savoir à quoi s'en tenir sur cette soi-disant nouvelle excentricité, allaient tout simplement se renseigner à la source, c'est-à-dire dans les ouvrages spéciaux ; on l'étudiait et l'on trouvait toute autre chose que ce qu'on en avait entendu dire. C'est un fait notoire que les déclamations furibondes, les anathèmes et les persécutions ont puissamment aidé à sa propagation, parce que, au lieu d'en détourner, elles en ont provoqué l'examen, ne fût-ce que par l'attrait du fruit défendu. Les masses ont leur logique ; elles se disent que si une chose n'était rien on n'en parlerait pas, et elles en mesurent l'importance

précisément à la violence des attaques dont elle est l'objet et à l'effroi qu'elle cause à ses antagonistes.

Instruits par l'expérience, certains organes de la publicité s'abstenaient d'en parler ni en mal ni en bien, évitant même d'en prononcer le nom de peur d'y donner du retentissement, se bornant à lui lancer de temps en temps quelques coups de boutoir à l'occasion, et comme à la dérobée, quand une circonstance le mettait forcément en évidence. Quelques-uns aussi ont gardé le silence, parce que l'idée avait pénétré dans leurs rangs, et avec elle, sinon peut-être la conviction, du moins l'hésitation. La presse, en général, se taisait donc sur le Spiritisme, quand une circonstance, qui ne saurait être l'effet du hasard, l'a mise dans la nécessité d'en parler ; et qui a provoqué l'incident ? Toujours les adversaires de l'idée qui, encore cette fois, se sont fourvoyés en produisant un effet tout contraire à celui qu'ils attendaient. Pour donner plus de retentissement à leur attaque, ils la portent maladroitement, non sur le terrain d'une feuille sans caractère officiel, et dont le nombre des lecteurs est limité, mais, par voie de pétitions, à la tribune même du Sénat, où elle est l'objet d'une discussion et d'où est sorti le mot de parti spirite ; or, grâce aux journaux de toutes les couleurs, obligés de rendre compte du débat, l'existence de ce parti a été instantanément révélée à toute l'Europe et au delà.

Il est vrai qu'un membre de l'illustre assemblée a dit qu'il n'y avait que les niais qui fussent Spirités ; ce à quoi le président a répondu que les niais pouvaient aussi former un parti. Personne n'ignore que les Spirités se comptent aujourd'hui par millions, et que de hautes notabilités sympathisent avec leurs croyances ; on peut donc s'étonner qu'une épithète aussi peu courtoise et aussi généralisée, soit sortie de cette enceinte à l'adresse d'une notable partie de la population, sans que l'auteur ait réfléchi jusqu'où elle atteignait.

Du reste, les journaux eux-mêmes se sont chargés de démentir cette qualification, non sans doute par bienveillance, mais qu'importe ! Le journal la Liberté, entre autres, qui apparemment ne veut pas qu'on soit libre d'être Spirite, comme on l'est d'être juif, protestant, saint-simonien ou libre-penseur, a publié, dans son numéro du 13 juin, un article signé Liévin, et dont voici un extrait :

« M. le commissaire du gouvernement Genteur a révélé au Sénat l'existence d'un parti que nous ne connaissions pas, et qui, paraît-il, contribue comme les autres, dans la limite de ses forces, à ébranler les institutions de l'empire. Déjà son influence s'était fait sentir l'année dernière, et le parti spirite, - c'est le nom que lui a donné M. Genteur, - avait obtenu du Sénat, grâce sans doute à la subtilité des moyens dont il dispose, le renvoi au gouvernement de la fameuse pétition de Saint-Etienne, où étaient dénoncées, on s'en souvient, non pas les tendances matérialistes de l'Ecole de médecine, mais les tendances philosophiques de la bibliothèque de la commune. Nous avons jusqu'ici attribué au parti de l'intolérance l'honneur de ce succès, et nous le considérons pour lui comme une consolation de son dernier échec ; mais il paraît que nous nous étions trompé, et que la pétition de Saint-Etienne n'était qu'une manœuvre de ce parti spirite, dont la puissance occulte semble vouloir s'exercer plus particulièrement au détriment des bibliothèques.

Lundi donc, le Sénat était saisi de nouveau d'une pétition où le parti spirite, relevant encore la tête, dénonçait les tendances de la bibliothèque d'Oullins (Rhône). Mais cette fois la vénérable assemblée, mise en garde par les révélations de M. Genteur, a déjoué, par un ordre du jour unanime, les calculs des Spirités. Seul à peu près, M. Nisard s'est laissé prendre à cette ruse de guerre, et il a tendu de bonne foi la main à ces perfides ennemis. Il leur a prêté l'appui d'un rapport où il signalait à son tour les dangers des mauvais livres. Heureusement la méprise de l'honorable sénateur n'a pas été partagée, et les Spirités, reconnus et confus, ont été reconduits comme ils le méritaient. »

Un autre journal, la Revue politique hebdomadaire du 13 juin, commence ainsi un article sur le même sujet :

« Nous ne connaissions pas encore tous nos périls. N'était-ce donc pas assez du parti légitimiste, du parti orléaniste, du parti républicain, du parti socialiste, du parti communiste et du parti rouge, sans compter le parti libéral qui les résume tous, si l'on en croit le Constitutionnel ? Etait-ce bien sous le second empire, dont la prétention est de dissoudre tous les partis, qu'un nouveau parti devait naître,

grandir et menacer la société française, le parti spirite ? Oui, le parti spirite ! C'est M. Genteur, conseiller d'Etat, qui l'a découvert, et qui l'a dénoncé en plein Sénat. »

On comprendra difficilement qu'un parti qui ne se composerait que de niais pût faire courir à l'Etat de sérieux dangers ; s'en effrayer serait faire croire qu'on a peur des niais. En jetant ce cri d'alarme à la face du monde, on prouve que le parti spirite est quelque chose. N'ayant pu l'étouffer sous le ridicule, on essaye de le présenter comme un péril pour la tranquillité publique ; or, quel sera l'inévitable résultat de cette nouvelle tactique ? Un examen d'autant plus sérieux et plus approfondi qu'on en aura davantage exalté le danger ; on voudra connaître les doctrines de ce parti, ses principes, son mot d'ordre, ses affiliations. Si le ridicule jeté sur le Spiritisme, comme croyance, a piqué la curiosité, ce sera bien autre chose du moment qu'il est présenté comme un parti redoutable ; chacun est intéressé à savoir ce qu'il veut, où il aboutit : c'est tout ce qu'il demande ; agissant au grand jour, n'ayant aucune instruction secrète en dehors de ce qui est publié à l'usage de tout le monde, il ne redoute aucune investigation, bien certain, au contraire, de gagner à être connu, et que quiconque le scrutera avec impartialité, verra dans son code moral une puissante garantie d'ordre et de sécurité. Un parti, puisque parti il y a, qui inscrit sur son drapeau : Hors la charité point de salut, indique assez clairement ses tendances, pour que nul n'ait raison de s'en effrayer. D'ailleurs l'autorité, dont la vigilance est connue, ne peut ignorer les principes d'une doctrine qui ne se cache pas. Elle ne manque pas de gens pour lui rendre compte de ce qui se dit et se fait dans les réunions spirites, et elle saurait bien rappeler à l'ordre celles qui s'en écarteraient.

On peut s'étonner que des hommes qui font profession de libéralisme, qui réclament à cor et à cris la liberté, qui la veulent absolue pour leurs idées, leurs écrits, leurs réunions, qui stigmatisent tous les actes d'intolérance, entendent la proscrire pour le Spiritisme.

Mais, voyez à quelles inconséquences conduit l'aveuglement ! Le débat, qui a eu lieu au Sénat, a été provoqué par deux pétitions : l'une de l'année dernière pour la bibliothèque de Saint Etienne ; l'autre de cette année pour celle d'Oullins, signées de quelques habitants de ces villes, et qui réclamaient contre l'introduction, dans ces bibliothèques, de certains ouvrages au nombre desquels figuraient les ouvrages spirites.

Eh bien ! l'auteur de l'article du journal la Liberté, qui, sans doute, a examiné la question un peu à la légère, se figure que la réclamation émane du parti spirite, et conclut que celui-ci a reçu un coup d'assommoir par l'ordre du jour prononcé sur la pétition d'Oullins. Voilà donc ce parti si dangereux bien facilement abattu, et qui pétitionne pour demander l'exclusion de ses propres ouvrages ! ce serait vraiment alors le parti des niais. Du reste, cette étrange méprise n'a rien de surprenant, puisque l'auteur déclare en commençant qu'il ne connaissait pas ce parti, ce qui ne l'empêche pas de le déclarer capable d'ébranler les institutions de l'empire.

Les Spiritistes, loin de s'inquiéter de ces incidents, doivent s'en réjouir ; cette manifestation hostile ne pouvait se produire dans des circonstances plus favorables, et la doctrine en recevra certainement une nouvelle et salutaire impulsion, comme il en a été de toutes les levées de boucliers dont elle a été l'objet. Plus ces attaques ont du retentissement, plus elles sont profitables. Un jour viendra où elles se changeront en approbations ouvertes.

Le journal le Siècle du 18 juin a aussi publié son article sur le parti spirite. Chacun y remarquera un esprit de modération qui contraste avec les deux autres que nous avons mentionnés ; nous le reproduisons intégralement :

« Qui donc a dit : Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ? Le sceptique qui parlait ainsi ne se doutait pas qu'un jour l'imagination d'un conseiller d'Etat ferait en plein Sénat la découverte du parti spirite. Nous comptons déjà quelques partis en France, et Dieu sait si les ministres orateurs se font faute d'énumérer les périls que peuvent créer cette division des esprits ! Il y a le parti légitimiste, le parti orléaniste, le parti républicain, le parti socialiste, le parti communiste, le parti clérical, etc., etc.

La liste n'a pas paru assez longue à M. Genteur. Il vient de dénoncer à la vigilance des vénérables pères de la politique qui siègent au palais du Luxembourg l'existence du parti spirite. A cette révélation inattendue, un frisson a parcouru l'assemblée. Les défenseurs des deux morales, M. Nisard en tête, ont tressailli.

Quoi, malgré le zèle de ses innombrables fonctionnaires l'empire français est menacé par un nouveau parti ? - En vérité, c'est à désespérer de l'ordre public. Comment cet ennemi, invisible jusqu'ici à M. Genteur lui-même, a-t-il pu se dérober à tous les yeux ? Il y a là un mystère que M. le conseiller d'État voudra bien, s'il le pénètre, nous aider à comprendre. Des gens officiellement informés affirment que le parti spirite cachait l'armée de ses représentants, les Esprits frappeurs, derrière les livres des bibliothèques de Saint-Etienne et d'Oullins.

Nous voilà donc revenus au beau temps des histoires à faire dormir debout, des tables tournantes et des guéridons indiscrets !

Bien que le Spiritisme et son premier apôtre M. Delage, le plus doux des prédicants, n'aient pas convaincu encore beaucoup de monde, ils sont cependant parvenus à constituer un parti. Cela du moins se dit au Sénat, et ce n'est pas nous qui nous permettrons jamais de suspecter l'exactitude de ce que l'on affirme en si haut lieu.

L'influence occulte du parti nouvellement signalé s'est fait sentir jusque dans la dernière discussion du Sénat, où M. Désiré Nisard, premier du nom, s'est porté fort pour les réactionnaires. Un tel rôle revenait de droit à l'homme qui a été, depuis sa sortie de l'école normale, un des agents les plus actifs des idées rétrogrades.

Après cela peut-on s'étonner d'entendre l'honorable sénateur invoquer l'arbitraire pour justifier les mesures restrictives prises à propos du choix des livres de la bibliothèque d'Oullins ? « Ces établissements populaires, a dit M. Nisard, sont fondés par des associations ; elles se trouvent donc sous le coup de l'art. 291 du Code pénal, et par conséquent à la discrétion du ministre de l'intérieur. Il a usé, il use et usera de cette dictature.

Nous laissons au parti spirite et à son Christophe Colomb, M. le conseiller d'Etat Genteur, le soin d'interroger les Esprits révélateurs, afin qu'ils nous apprennent ce que le Sénat espère obtenir en empêchant les citoyens de composer librement les bibliothèques populaires, comme cela se pratique en Angleterre ? »

Anatole de la Forge.

Le Spiritisme partout

Le journal le Siècle. - Paris somnambule.

Depuis quelque temps, le Siècle publie, sous le titre de Tout Paris, une série de très intéressants feuilletons écrits par des auteurs différents ; il y a eu Paris artiste, Paris gastronome, Paris plaideur, etc. Dans son feuilleton des 24 et 25 avril 1868, il a publié Paris somnambule, par M. Eugène Bonnemère, l'auteur du Roman de l'Avenir. C'est un exposé à la fois scientifique et vrai des différentes variétés de somnambulisme, dans lequel il fait intervenir incidemment le Spiritisme, sous son nom propre, cependant avec toutes les précautions oratoires commandées par les exigences du journal dont il ne voulait pas engager la responsabilité ; c'est ce qui explique certaines réticences. Le défaut d'espace ne nous permettant pas d'en faire d'aussi nombreuses citations que nous l'eussions désiré, nous nous bornons aux passages suivants :

« La forme la plus élevée du somnambulisme est sans contredit le Spiritisme, qui aspire à passer à l'état de science. Il possède une littérature déjà riche, et les livres de M. Allan Kardec, notamment, font autorité sur la matière.

Le Spiritisme, c'est la correspondance des âmes entre elles. Suivant les adeptes de cette croyance, un être invisible se met en communication avec un autre, nommé médium, jouissant d'une organisation particulière qui le rend apte à recevoir la pensée de ceux qui ont vécu et à les écrire, soit par une impulsion mécanique inconsciente, imprimée à la main, soit par une transmission directe à l'intelligence des médiums.

Non, la mort n'existe pas. C'est l'instant de repos après la journée faite et la tâche terminée ; puis, c'est le réveil pour une œuvre nouvelle, plus utile et plus grande que celle que l'on vient d'accomplir.

Nous partons, emportant avec nous le souvenir des connaissances acquises ici-bas ; le monde où nous irons nous donnera les siennes, et nous les grouperons toutes en faisceau pour en former le progrès.

C'est par la succession des générations que l'humanité s'avance, marchant à chaque fois un pas de plus vers la lumière, parce qu'elles arrivent animées par des âmes, toujours nativement pures après qu'elles sont retournées à Dieu, et demeurent imprégnées des progrès qu'elles ont traversés.

Par suite des conquêtes définitivement assurées, la terre que nous habitons méritera de monter elle-même dans l'échelle des mondes. Un nouveau cataclysme arrivera ; certaines essences végétales, certaines espèces animales, inférieures ou malfaisantes, disparaîtront comme d'autres ont disparu autrefois, pour faire place à des créations plus parfaites, et nous deviendrons à notre tour un monde dans lequel des êtres déjà éprouvés viendront chercher un plus grand développement. Il dépend de nous de hâter, par nos efforts, l'avènement de cette période plus heureuse. Nos morts bien aimés viennent nous aider dans cette besogne difficile.

On le voit, ces croyances, sérieuses ou non, ne manquent pas d'une certaine grandeur. Le matérialisme et l'athéisme, que le sentiment humain repousse de toutes ses énergies, ne sont qu'une inévitable réaction contre les idées, difficilement admissibles par la raison, sur Dieu, la nature et les destinées des âmes. Le Spiritisme, en élargissant la question, rallume dans les cœurs la foi prête à s'éteindre. »

Théâtre

Cornélius - Le Coq de Mycille

Cet hiver, on a joué avec un grand succès sur le théâtre des Fantaisies-Parisiennes une charmante opérette intitulée : l'Elixir de Cornélius où la réincarnation fait le nœud même de l'intrigue.

Voici le compte rendu qu'en donnait le Siècle dans son numéro du 11 février 1868 :

« Ce Cornélius est un alchimiste qui s'occupe particulièrement de la transmigration des âmes. Tout ce qu'on lui raconte à ce sujet, il l'écoute d'une oreille avide, comme si la chose était arrivée. Or, il possède une fille qui n'a pas attendu sa permission pour se procurer un prétendu. Non, mais il refuse son consentement. Comment donc faire pour triompher de sa résistance ? Une idée : l'amoureux lui narre que sa fille, avant d'être sa fille, il y a bien longtemps, était un lansquenet, coureur d'aventures et de ruelles. A cette même époque, lui, l'amoureux, était une jeune personne charmante qui fut trompée par le soldat de fortune. Les rôles sont intervertis, et il lui demande de lui rendre son ancien honneur. « Ah ! vous m'en direz tant ! » répond le vieux docteur convaincu. Et voilà comment un mariage de plus s'accomplit par devant le public, qui, si souvent, est chargé de remplacer M. le maire.

La musique est gaie comme le sujet qui l'inspirait. On a plus particulièrement remarqué la sérénade, les couplets de Cornélius, le duo bouffé et le finale, écrits simplement et facilement. »

Le fond du sujet repose ici, comme on le voit, non seulement sur le principe de la réincarnation, mais de plus sur le changement de sexe.

Les sujets dramatiques s'épuisent et les auteurs sont souvent bien embarrassés pour sortir des sentiers rebattus ; l'idée de la réincarnation va leur fournir à profusion des situations nouvelles pour tous les genres ; la route ouverte, il est probable que tous les théâtres auront bientôt leur pièce à réincarnation.

Le Théâtre-Français a donné, sur la fin du mois de mai, une pièce où l'âme joue le principal rôle ; c'est le Coq de Mycille par MM. Trianon et Eugène Nyon, et dont voici le principal sujet.

Mycille est un jeune savetier d'Athènes ; en face de son échoppe, un jeune magistrat, l'archonte Eucrates, habite une délicieuse maison de marbre. Le pauvre savetier envie à Eucrates ses richesses, sa femme, la belle Chloé, sa cuisine, ses nombreux esclaves. L'opulent archonte, vieilli avant l'âge, perclus de la goutte, envie à Mycille sa bonne mine, sa santé, l'amour désintéressé que lui témoigne une jolie esclave, Doris. Mycille a un coq que lui a donné la jeune Doris, et qui, par son chant

matinal, réveille l'archonte. Celui-ci ordonne à ses esclaves de bâtonner le savetier s'il ne fait taire son coq ; le savetier, à son tour, veut battre son coq ; mais à ce moment l'animal se métamorphose en homme : c'est le philosophe Pythagore dont l'âme était venue animer le corps du coq, selon sa doctrine de la transmigration. Il a momentanément repris sa forme humaine pour éclairer Mycille sur la sottise de l'envie qu'il porte à la position d'Eucrates. Ne pouvant le persuader : « Je veux te donner, lui dit-il, le moyen de t'éclairer par ta propre expérience. Ramasse cette plume que tu as fait tomber de mon corps de coq ; introduis-la dans la serrure de la porte d'Eucrates ; aussitôt cette porte s'ouvrira ; ton âme passera dans le corps de l'archonte, et réciproquement l'âme de l'archonte passera dans ton corps. Pourtant, avant de rien faire, je t'engage à bien réfléchir. Là-dessus Pythagore disparaît. Mycille se consulte, mais la soif de l'or l'emporte, et, sollicité par divers incidents, il se décide, et la métamorphose s'opère. Voilà donc le savetier devenu le riche archonte, mais malade et goutteux, et l'archonte devenu savetier. Cette transformation amène une foule de complications comiques, à la suite desquelles chacun, mécontent de sa nouvelle position, reprend celle qu'il avait avant.

Cette pièce, comme on le voit, est une nouvelle édition de l'histoire du savetier et du financier, déjà exploitée sous tant de formes. Ce qui la caractérise, c'est qu'au lieu que ce soit le savetier en personne, corps et âme, qui prend la place du financier, ce sont les deux âmes qui échangent leur corps. L'idée est neuve, originale, et les auteurs l'ont très spirituellement exploitée ; mais elle n'est nullement empruntée à l'idée spirite, comme on l'avait dit ; elle est tirée d'un dialogue de Lucien : Le songe et le coq. Nous n'en parlons que pour relever l'erreur de ceux qui confondent le principe de la réincarnation avec la transmigration des âmes ou métempsycose.

La pièce de Cornélius, au contraire, est tout à fait dans la donnée spirite bien que la prétendue réincarnation du jeune homme et de la jeune fille ne soit qu'une invention de leur part pour arriver à leurs fins, tandis que celle-ci s'en écarte complètement. D'abord le Spiritisme n'a jamais admis l'idée de l'âme humaine rétrogradant dans l'animalité, parce qu'elle serait la négation de la loi du progrès ; en second lieu, l'âme ne quitte le corps qu'à la mort, et lors qu'après un certain temps passé dans l'erraticité, elle recommence une nouvelle existence, c'est en passant par les phases ordinaires de la vie : la naissance, l'enfance, etc., et non par l'effet d'une métamorphose ou substitution instantanée, qu'on ne voit que dans les contes de fées, qui ne sont pas l'évangile du Spiritisme, quoi qu'en disent les critiques qui n'en savent pas davantage.

Toutefois, bien que la donnée soit fautive dans son application, elle n'en est pas moins fondée sur le principe de l'individualité et de l'indépendance de l'âme ; c'est l'âme distincte du corps et la possibilité de revivre sous une autre enveloppe mise en action, idée avec laquelle il est toujours utile de familiariser l'opinion. L'impression qui en reste n'est pas perdue pour l'avenir, et elle est plus salutaire que celle des pièces où l'on met en scène le dévergondage des passions.

Alexandre Dumas - Monte-Christo

« Ecoutez, Valentin ; avez-vous jamais senti pour quelqu'un une de ces sympathies irrésistibles qui font que, tout en voyant une personne pour la première fois, vous croyez la connaître depuis longtemps, et vous vous demandez où et quand vous l'avez vue ; si bien que, ne pouvant vous rappeler ni le lieu ni le temps, vous arrivez à croire que c'est dans un monde antérieur au nôtre, et que cette sympathie n'est qu'un souvenir qui se réveille ? (Monte-Cristo, 3e partie, chap. XVIII, l'Enclos à la luzerne.)

Vous n'avez jamais osé vous élever d'un coup d'aile dans les sphères supérieures que Dieu a peuplées d'êtres invisibles et exceptionnels. - Et vous admettez, monsieur, que ces sphères existent ; que les êtres exceptionnels et invisibles se mêlent à nous ? - Pourquoi pas ? Est-ce que vous voyez l'air que vous respirez, et sans lequel vous ne pourriez pas vivre ? - Alors, nous ne voyons pas ces êtres dont vous parlez. - Si fait ; vous les voyez quand Dieu permet qu'il se matérialisent... (Monte-Cristo, 3e partie, chap. IX, Idéologie.)

Et moi, monsieur (Villefort), je vous dis qu'il n'en est point ainsi que vous croyez. Cette nuit, j'ai dormi d'un sommeil terrible, car je me voyais en quelque sorte dormir, comme si mon âme eût déjà

plané au-dessus de mon corps ; mes yeux, que je m'efforçais d'ouvrir, se refermaient malgré moi ; et cependant... avec mes yeux fermés, j'ai vu, à l'endroit même où vous êtes, entrer sans bruit une forme blanche. (Monte-Cristo, 4e partie, chap. XIII, madame Mairan.)

Une heure avant d'expirer, il m'a dit : Mon père, la foi de nul homme ne peut être plus vive que la mienne, car j'ai vu et entendu parler une âme séparée de son corps. (François Picaut, suite de Monte-Cristo.)

Il n'y a, dans ces pensées, qu'une toute petite critique à faire, c'est la qualification d'exceptionnels donnée aux êtres invisibles qui nous entourent ; ces êtres n'ont rien d'exceptionnel puisque ce sont les âmes des hommes, et que tous les hommes, sans exception, doivent passer par cet état. Hors cela, ne dirait-on pas ces idées puisées textuellement dans la doctrine ?

Bibliographie

L'âme, démonstration de sa réalité, déduite de l'étude des effets du chloroforme et du curare sur l'économie animale, par M. Ramon de la Sagra, membre correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques), de l'Académie royale des sciences des Pays-Bas, etc.8.

Nous avons dit, dans un article ci-dessus, page 205, que les recherches de la science, même en vue d'une étude exclusivement matérielle, conduiraient au spiritualisme, par l'impuissance d'expliquer certains effets à l'aide des seules lois de la matière ; d'autre part, nous avons maintes fois répété que dans la catalepsie, la léthargie, l'anesthésie⁹ par le chloroforme ou autres substances, le somnambulisme naturel, l'extase et certains états pathologiques, l'âme se révèle par une action indépendante de l'organisme, et donne, par son isolement, la preuve patente de son existence. Nous ne parlons ni du magnétisme, ni du somnambulisme artificiel, ni de la double vue, ni des manifestations spirites que la science officielle n'a pas encore reconnus, mais des phénomènes sur lesquels elle est à même d'expérimenter chaque jour.

La science a cherché l'âme avec le scalpel et le microscope dans le cerveau et les ganglions nerveux, et ne l'a pas trouvée ; l'analyse de ces substances ne lui a donné que de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote et du carbone, d'où elle a conclu que l'âme n'était pas distincte de la matière. Si elle ne la trouve pas, la raison en est bien simple : elle se fait de l'âme une idée fixe préconçue ; elle se la figure douée des propriétés de la matière tangible ; c'est sous cette forme qu'elle la cherche, et naturellement elle ne pourrait la reconnaître lors même qu'elle l'aurait sous les yeux. De ce que certains organes sont les instruments des manifestations de la pensée, qu'en détruisant ces organes, elle arrête la manifestation, elle tire la conséquence très peu philosophique que ce sont les organes qui pensent, absolument comme si une personne qui aurait coupé le fil télégraphique et interrompu la transmission d'une dépêche, prétendait avoir détruit celui qui l'envoyait.

L'appareil télégraphique nous offre, par comparaison, une image exacte du fonctionnement de l'âme dans l'organisme. Supposons qu'un individu reçoive une dépêche, et qu'en ignorant la provenance, il se livre aux recherches suivantes. Il suit le fil transmetteur jusqu'à son point de départ ; chemin faisant il cherche son expéditeur le long du fil et ne le trouve pas ; le fil le conduit à Paris, au bureau, à l'appareil ; « C'est de là, dit-il, que la dépêche est partie, je n'en puis douter ; c'est un fait matériellement démontré ; » il explore l'appareil, le démonte, le disloque pour y chercher son expéditeur, et n'y trouvant que du bois, du cuivre, une roue, il se dit : « Puisque la dépêche est partie de là, et que je n'y trouve personne, c'est ce mécanisme qui a conçu la dépêche ; cela m'est démontré non moins matériellement. » Sur ces entrefaites un autre individu se plaçant à côté de l'appareil, se met à répéter mot à mot la dépêche, et lui dit : « Comment pouvez-vous supposer, vous, homme d'intelligence, que ce mécanisme composé de matière inerte, destructible, ait pu concevoir la pensée

⁸ Un vol. in-12, prix 2 fr. 50 ; par la poste 2 fr. 75. Chez Germer-Baillière, libr., 17, rue de l'Ecole de Médecine.

⁹ *Anesthésie*, suspension de la sensibilité ; du grec, *a*, privatif, et *aïsthanomai*, sentir.

de la dépêche que vous avez reçue, connaître le fait que cette dépêche vous a appris ? Si la matière avait la faculté de penser, pourquoi le fer, la pierre, le bois n'auraient-ils pas des idées ? Si cette faculté dépend de l'ordre et de l'arrangement des parties, pourquoi l'homme ne construirait-il pas des automates pensants ? Vous est-il jamais venu à l'esprit de croire que ces poupées qui disent : papa, maman, ont la conscience de ce qu'elles font ? N'avez-vous pas au contraire, admiré l'intelligence de l'auteur de ce mécanisme ingénieux ? »

Ici, le nouvel interlocuteur est l'âme qui conçoit la pensée ; l'appareil est le cerveau où elle se concentre et se formule ; l'électricité est le fluide directement imprégné de la pensée et chargé de la porter au loin, comme l'air porte le son ; les fils métalliques sont les cordons nerveux destinés à la transmission du fluide ; le premier individu est le savant à la poursuite de l'âme, qui suit les cordons nerveux, la cherche dans le cerveau, et ne l'y trouvant pas, conclut que c'est le cerveau qui pense ; il n'entend pas la voix qui lui crie : « Tu t'obstines à me chercher dedans, tandis que je suis dehors ; regarde à côté et tu me verras ; les nerfs, le cerveau et les fluides ne pensent pas plus que le fil métallique, l'appareil télégraphique et l'électricité ; ce ne sont que les instruments de la manifestation de la pensée, ingénieusement combinés par l'inventeur de la machine humaine. »

De tous temps des phénomènes spontanés assez fréquents, tels que la catalepsie, la léthargie, le somnambulisme naturel et l'extase, ont montré l'âme agissant en dehors de l'organisme ; mais la science les a dédaignés à ce point de vue. Or, voici qu'une nouvelle découverte, l'anesthésie par le chloroforme, d'une incontestable utilité dans les opérations chirurgicales, et dont, par cela même, on est bien forcé d'étudier les effets, rend chaque jour la science témoin de ce phénomène, en mettant, pour ainsi dire, à nu l'âme du patient ; c'est la voix qui crie : « Regarde donc dehors, et non dedans, et tu me verras ; » mais il y a des gens qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas.

Parmi les nombreux faits de ce genre, le suivant s'est produit dans la pratique de M. Velpeau :

« Une dame qui n'avait manifesté aucun signe de douleur pendant que je la débarrassais d'une volumineuse tumeur, se réveilla en souriant et me dit : « Je sais bien que c'est fini ; laissez-moi revenir tout à fait et je vais vous expliquer cela... Je n'ai absolument rien senti, ajouta-t-elle bientôt, mais voici comment j'ai su que j'étais opérée. Dans mon sommeil, j'étais allée faire une visite à une dame de ma connaissance, pour l'entretenir d'un enfant pauvre que nous avions à placer. Pendant que nous causions, cette dame me dit : Vous croyez être en ce moment chez moi, n'est-ce pas ? Eh bien ! ma chère amie, vous vous trompez complètement, car vous êtes chez vous, dans votre lit, où l'on vous fait l'opération à présent même. Loin de m'alarmer de son langage, je lui ai naïvement répondu : Ah ! s'il en est ainsi, je vous demande la permission de prolonger un peu ma visite, afin que tout soit fini quand je rentrerai à la maison. Et voilà comment, en ouvrant les yeux, avant même d'être réveillée tout à fait, j'ai pu vous annoncer que j'étais opérée. »

La chloroformation offre des milliers d'exemples tout aussi concluants que celui-ci.

En communiquant ce fait et d'autres analogues à l'Académie des sciences, le 4 mars 1850, M. Velpeau s'est écrié : « Quelle source féconde pour la psychologie et la physiologie, que ces actes qui vont jusqu'à séparer l'esprit de la matière, ou l'intelligence du corps ! »

M. Velpeau a donc vu fonctionner l'âme en dehors de l'organisme ; il a pu en constater l'existence par son indépendance ; il a entendu la voix qui lui disait : Je suis dehors et non dedans ; pourquoi donc a-t-il fait profession de foi de matérialisme ? Il l'a dit depuis qu'il est dans le monde des Esprits : « Orgueil du savant, qui ne voulait pas se donner un démenti. » Cependant il n'a pas craint de revenir sur certaines opinions scientifiques erronées qu'il avait publiquement professées. Dans son *Traité de médecine opératoire*, publié en 1839, tome I, page 32, il dit : « Éviter la douleur dans les opérations, est une chimère qu'il n'est pas permis de poursuivre aujourd'hui. Instrument tranchant et douleur, en médecine opératoire, sont deux mots qui ne se présentent point l'un sans l'autre à l'esprit des malades, et dont il faut nécessairement admettre l'association. » Le chloroforme est venu lui donner un démenti sur ce point, comme sur la question de l'âme. Pourquoi donc a-t-il accepté l'un et non l'autre ? mystère des faiblesses humaines !

Si, dans ses leçons, M. Velpeau avait dit à ses élèves : « Messieurs, on vous dit que vous ne trouverez pas l'âme au bout de votre scalpel, et l'on a raison, car elle n'y est pas, et vous l'y chercheriez en vain comme je l'ai fait moi-même ; mais étudiez les manifestations intelligentes dans les phénomènes de l'anesthésie, et vous aurez la preuve irrécusable de son existence ; c'est là que je l'ai trouvée, et tout observateur de bonne foi la trouvera. En présence de pareils faits, il n'est plus possible de la nier, puisqu'on peut constater son action indépendante de l'organisme, et qu'on peut l'isoler pour ainsi dire à volonté. » En parlant ainsi, il n'aurait fait que compléter la pensée qu'il avait émise devant l'Académie des sciences. Avec un tel langage, appuyé de l'autorité de son nom, il aurait fait une révolution dans l'art médical. C'est une gloire qu'il a répudiée, et qu'il regrette amèrement aujourd'hui, mais dont d'autres hériteront.

Telle est la thèse qui vient d'être développée avec un remarquable talent par M. Ramon de la Sagra, dans l'ouvrage qui fait l'objet de cet article. L'auteur y décrit avec méthode et clarté, au point de vue de la science pure qui lui est familière, toutes les phases de l'anesthésie par le chloroforme, l'éther, le curare¹⁰ et autres agents, d'après ses propres observations et celles des auteurs les plus accrédités, tels que Velpeau, Gerdy, Bouisson, Flourens, Simonin, etc. La partie technique et scientifique y occupe une large place, mais cela était nécessaire pour une démonstration rigoureuse. Il contient en outre des faits nombreux où nous avons puisé celui que nous rapportons ci-dessus. Nous y empruntons également les conclusions suivantes :

« Puisque c'est un fait parfaitement constaté par les phénomènes anesthésiques, que l'éther éteint la vie des nerfs conducteurs des impressions des sens, tout en laissant libres les facultés intellectuelles, il devient incontestable aussi, que ces facultés ne dépendent pas essentiellement des organes nerveux. Or, comme les organes des sens, qui procurent les impressions, n'agissent que par les nerfs, il est clair que ceux-ci étant paralysés, tout l'organisme de la vie animale, de la vie de relation, reste anéanti pour ces facultés intellectuelles qui fonctionnent nonobstant. Force est donc d'avouer que leur existence, ou plutôt leur réalité, ne dépend pas essentiellement de l'organisme, et que, dès lors, elles procèdent d'un principe divers de lui, indépendant de lui, pouvant fonctionner sans lui et en dehors de lui.

Voici donc la réalité de l'âme rigoureusement démontrée, incontestablement établie, sans qu'aucune observation physiologique puisse lui porter atteinte. Nous pouvons voir sortir de cette conclusion comme des jets de lumière qui éclairent des horizons lointains, que nous n'aborderons pas cependant, parce que ce genre d'études sort du cadre que nous nous sommes tracé.

Le point de vue psychologique sous lequel nous venons de présenter les effets des substances anesthésiques sur l'économie animale, et les conséquences que nous en avons déduites en faveur de la réalité de l'existence de l'âme, doivent suggérer l'espoir qu'une méthode semblable, appliquée à l'étude d'autres phénomènes analogues de la vie, pourrait conduire au même résultat.

Aucune déduction ne serait plus juste, car les effets physiologiques et psychologiques qui se montrent pendant l'ivresse alcoolique, le délire pathologique, le sommeil naturel et magnétique, l'extase et même la folie, offrent la plus grande ressemblance, dans beaucoup de points, avec les effets des substances anesthésiques que nous venons d'étudier dans cet ouvrage. Une telle concordance de divers phénomènes, procédant de causes différentes, en faveur d'une conclusion identique, ne doit pas nous surprendre. Elle n'est que la conséquence de ce que nous avons prouvé : la réalité de l'existence d'une essence distincte de la matière dans l'organisme humain, et à laquelle sont dévolues les fonctions intellectuelles que la matière seule ne pourrait jamais remplir.

Ce serait ici le lieu d'examiner une autre question, de faire une incursion dans le domaine du magnétisme animal, qui soutient la permanence des facultés sensoriales en dehors des sens, c'est-à-dire de la vision, de l'audition, du goût, de l'odorat, pendant la paralysie complète des organes qui, dans l'état normal, procurent ces impressions. Mais cette doctrine, dont nous ne voulons ni contester

¹⁰ Le curare est une substance éminemment toxique que les sauvages de l'Orénoque retirent de certaines plantes, et avec laquelle ils humectent la pointe des flèches qui produisent des blessures mortelles.

ni soutenir la vérité, n'est pas admise par la science physiologique, ce qui est suffisant pour que nous l'éliminions de nos recherches actuelles. »

Ce dernier paragraphe prouve que l'auteur a fait, pour la démonstration de l'âme, ce que M. Flammarion a fait pour celle de Dieu ; c'est-à-dire qu'il a tenu à se placer sur le terrain même de la science expérimentale, et qu'il a voulu tirer des seuls faits officiellement reconnus, la preuve de sa thèse. Il nous promet un autre ouvrage, qui ne peut manquer d'avoir un grand intérêt, dans lequel seront étudiés, au même point de vue, les divers phénomènes qu'il ne fait que mentionner, s'étant borné à ceux de l'anesthésie par le chloroforme.

Cette preuve n'est certainement pas nécessaire pour affermir la conviction des Spiritistes, ni des spiritualistes ; mais, après Dieu, l'existence de l'âme étant la base fondamentale du Spiritisme, nous devons considérer comme éminemment utile à la doctrine tout ouvrage qui tend à en démontrer les principes fondamentaux. Or, l'action de l'âme, abstraction faite de l'organisme, étant prouvée, c'est un point de départ qui, de même que la pluralité des existences et le périsprit, de proche en proche et par déduction logique, conduit à toutes les conséquences du Spiritisme.

En effet, l'exemple rapporté ci-dessus est du Spiritisme au premier chef, ce dont M. Velpeau ne se doutait guère en le publiant, et si nous avions pu les citer tous, on aurait vu que les phénomènes anesthésiques prouvent, non seulement la réalité de l'âme, mais celle du Spiritisme.

C'est ainsi que tout concourt, comme il a été annoncé, à frayer la voie de la doctrine nouvelle ; on y arrive par une multitude d'issues qui toutes convergent vers un centre commun, et une foule de gens y apportent leur pierre, les uns consciemment, les autres sans le vouloir.

L'ouvrage de M. Ramon de la Sagra est un de ceux à la publication desquels nous sommes heureux d'applaudir, parce que, bien qu'il y soit fait abstraction du Spiritisme, on peut les considérer, de même que le Dieu dans la nature de M. Flammarion, et la Pluralité des Existences de M. Pezzani, comme des monographies des principes fondamentaux de la doctrine auxquels ils donnent l'autorité de la science.

Allan Kardec

Août 1868

Le Matérialisme et le Droit

Le matérialisme, en s'affichant comme il ne l'avait fait à aucune autre époque, en se posant en régulateur suprême des destinées morales de l'humanité, a eu pour effet d'effrayer les masses par les conséquences inévitables de ses doctrines pour l'ordre social ; par cela même, il a provoqué, en faveur des idées spiritualistes, une énergique réaction qui doit lui prouver qu'il est loin d'avoir des sympathies aussi générales qu'il le suppose, et qu'il se fait étrangement illusion s'il espère un jour imposer ses lois au monde.

Assurément, les croyances spiritualistes des temps passés sont insuffisantes pour ce siècle-ci ; elles ne sont pas au niveau intellectuel de notre génération ; elles sont, sur bien des points, en contradiction avec les données certaines de la science ; elles laissent dans l'esprit un vague incompatible avec le besoin du positif qui domine dans la société moderne ; elles ont, en outre, le tort immense de s'imposer par la foi aveugle et de proscrire le libre examen ; de là, sans aucun doute, le développement de l'incrédulité chez le plus grand nombre ; il est bien évident que si les hommes n'étaient nourris, dès leur enfance, que d'idées de nature à être plus tard confirmées par la raison, il n'y aurait pas d'incrédules. Que de gens ramenés à la croyance par le Spiritisme nous ont dit : Si l'on nous avait toujours présenté Dieu, l'âme et la vie future d'une manière rationnelle, nous n'aurions jamais douté !

De ce qu'un principe reçoit une mauvaise ou une fausse application, s'ensuit-il qu'il faille le rejeter ? Il en est des choses spirituelles comme de la législation et de toutes les institutions sociales : il faut les approprier aux temps, sous peine de succomber. Mais au lieu de présenter quelque chose de mieux que le vieux spiritualisme classique, le matérialisme a préféré tout supprimer, ce qui le dispensait de chercher, et semblait plus commode à ceux que l'idée de Dieu et de l'avenir importune. Que penserait-on d'un médecin qui, trouvant que le régime d'un convalescent n'est pas assez substantiel pour son tempérament, lui prescrirait de ne rien manger du tout ?

Ce que l'on s'étonne de trouver chez la plupart des matérialistes de l'école moderne, c'est l'esprit d'intolérance poussé à ses dernières limites, eux qui revendiquent sans cesse le droit de liberté de conscience. Leurs coreligionnaires politiques mêmes ne trouvent pas grâce devant eux dès qu'ils font profession de spiritualisme, témoins M. Jules Favre à propos de son discours à l'Académie (Figaro du 8 mai 1868) ; M. Camille Flammarion, outrageusement bafoué et dénigré, dans un autre journal dont nous avons oublié le nom, parce qu'il a osé prouver Dieu par la science. Selon l'auteur de cette diatribe, on ne peut être savant qu'à la condition de ne pas croire en Dieu ; Chateaubriand n'est qu'un piètre écrivain et un radoteur. Si des hommes d'un aussi incontestable mérite sont traités avec si peu de ménagement, les Spiritistes ne doivent pas se plaindre d'être quelque peu raillés au sujet de leurs croyances.

Il y a en ce moment, de la part d'un certain parti, une levée de boucliers contre les idées spiritualistes en général, dans lesquelles le Spiritisme se trouve naturellement englobé. Ce qu'il cherche, ce n'est pas un Dieu meilleur et plus juste, c'est le Dieu-matière moins gênant, parce qu'il n'y a pas de compte à lui rendre. Personne ne conteste à ce parti le droit d'avoir son opinion, de discuter les opinions contraires, mais ce qu'on ne saurait lui concéder, c'est la prétention, au moins singulière pour des hommes qui se posent en apôtres de la liberté, d'empêcher les autres de croire à leur manière et de discuter les doctrines qu'ils ne partagent pas. Intolérance pour intolérance, l'une ne vaut pas mieux que l'autre.

Une des meilleures protestations que nous ayons lues contre les tendances matérialistes a été publiée dans le journal le Droit, sous le titre de : Le matérialisme et le droit. La question y est traitée avec une remarquable profondeur et une parfaite logique au double point de vue de l'ordre social et de la jurisprudence. La cause du spiritualisme étant celle du Spiritisme, nous applaudissons à toute

énergique défense de la première, alors même qu'il y est fait abstraction de la seconde ; c'est pourquoi nous pensons que les lecteurs de la Revue y verront avec plaisir la reproduction de cet article. (Extrait du journal le Droit, du 14 mai 1868).

La génération présente traverse une crise intellectuelle dont il n'y a pas à s'inquiéter outre mesure, mais dont il y aurait imprudence à laisser le dénouement au hasard. Depuis que l'humanité pense, on croyait à l'âme, principe immatériel, distinct des organes qui le servent ; on la faisait même immortelle. On croyait à une Providence, créatrice et maîtresse des êtres et des choses, au bien, au juste, à la liberté de l'arbitre humain, à une vie future qui, pour valoir mieux que le monde où nous sommes, n'a besoin, comme dit le poète, que d'exister. De modernes docteurs, qui commencent à devenir bruyants, ont changé tout cela. L'homme est ramené par eux à la dignité de la brute, et la brute réduite à un agrégat matériel. La matière et les propriétés de la matière, tels seraient les seuls objets possibles de la science humaine ; la pensée ne serait qu'un produit de l'organe qui en est le siège, et l'homme, quand les molécules organiques qui constituent sa personne se désagrègent et retournent aux éléments, périrait tout entier.

Si les doctrines matérialistes devaient avoir jamais leur heure de triomphe, les jurisconsultes philosophes, il faut le dire à leur honneur, seraient les premiers vaincus. Qu'auraient à faire leurs règles et leurs lois dans un monde où la loi de la matière serait toute la loi ? Les actions humaines ne peuvent être que des faits automatiques, si l'homme est tout matière. Mais alors où sera la liberté ? Et si la liberté n'existe pas, où sera la loi morale ? A quel titre une autorité quelconque pourrait-elle prétendre à maîtriser l'expansion fatale d'une force toute physique, et nécessairement légitime dès qu'elle est fatale ? Le matérialisme ruine la loi morale, et avec la loi morale le droit, l'ordre civil tout entier, c'est-à-dire les conditions d'existence de l'humanité. De telles conséquences immédiates, inévitables, valent assurément la peine qu'on y songe. Voyons donc comment se reproduit cette vieille doctrine matérialiste, qu'on n'a vu poindre jusqu'à présent que dans les plus mauvais jours.

Il y a presque toujours eu des matérialistes, théoriciens ou pratiques, soit par déviation du sens commun, soit pour justifier de basses habitudes de vivre. La première raison d'être du matérialisme est dans l'infirmité de l'intelligence humaine. Cicéron a dit en termes très crus qu'il n'y a pas de sottise qui n'ait trouvé quelque philosophe pour la défendre : Nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum. Sa seconde raison d'être est dans les mauvais penchants du cœur humain. Le matérialisme pratique, qui se réduit à quelques honteuses maximes, est toujours apparu aux époques de décomposition morale ou sociale, comme celles de la Régence et du Directoire. Le plus souvent, quand il a eu des visées plus hautes, le matérialisme philosophique a été une réaction contre les exigences exagérées des doctrines ultra-spiritualistes ou religieuses. Mais, de nos jours, il se produit avec un caractère nouveau ; il s'appelle scientifique. L'histoire naturelle serait toute la science de l'homme ; rien n'existerait de ce qu'elle n'a pas pour objet, et, comme elle n'a pas pour objet l'esprit, l'esprit n'existe pas.

Pour qui veut y songer, le matérialisme est bien, en effet, un péril, non pas de la science vraie, mais de la science incomplète et présomptueuse ; c'est une mauvaise plante qui croît sur son sol. D'où viennent les tendances matérialistes, plus ou moins accusées de tant de savants ? De leur constante occupation à étudier et à manipuler la matière ? Peut-être un peu. Mais elles viennent surtout de leurs habitudes d'esprit, de la pratique exclusive de leur méthode expérimentale. La méthode scientifique peut se réduire en ces termes : Ne recueillir que des faits, induire très prudemment la loi de ces faits, bannir absolument toutes recherches des causes. On ne s'étonnera pas, après cela, que des intelligences à courte vue, débiles par quelque endroit, déformées, comme nous le devenons tous par un même travail intellectuel ou physique trop continu, méconnaissent l'existence des faits moraux auxquels ne convient pas l'application de leur instrument logique, et, par une transmission insensible, passent de l'ignorance méthodique à la négation.

Cependant, si cette méthode exclusivement expérimentale peut se trouver en défaut, c'est bien dans l'étude de l'homme, être double, esprit et matière, dont l'organisme même ne peut être que le produit et l'instrument de la force cachée, mais essentiellement une, qui l'anime. On ne veut voir dans

l'organisme humain qu'un agrégat matériel ! Pourquoi scinder l'homme et ne vouloir méthodiquement considérer en lui qu'un principe s'il y en a deux ? Peut-on se flatter au moins d'expliquer ainsi tous les phénomènes de la vie ? Le matérialisme physiologique, qui prépare au matérialisme philosophique, mais qui n'y conduit pas nécessairement, est frappé d'impuissance à chaque pas. La vie, quoi qu'on dise, est un mouvement, le mouvement de l'âme informant le corps ; et l'âme est ainsi le ressort qui meut et transporte, par une action inconnue et inconsciente, les éléments des corps vivants. En ramenant systématiquement l'étude de l'homme physique aux conditions de l'étude des corps inorganisés ; en ne voyant dans les forces vivantes de chaque partie de l'organisme que des propriétés de la matière ; en localisant ces forces dans chacune de ces parties ; en ne considérant la vie que comme une manifestation physique, un résultat, alors qu'elle est peut-être un principe ; en écartant l'unité du principe de vie comme une hypothèse quand ce peut être une réalité, sans doute on tombe dans le matérialisme physiologique, pour après glisser rapidement dans le matérialisme philosophique ; mais on conclut sur un dénombrement et un examen incomplets des faits ; on a cru ne marcher qu'appuyé sur l'observation, et l'on a écarté le fait capital qui domine et détermine tous les faits particuliers.

Le matérialisme de la nouvelle école n'est donc pas un résultat démontré de l'étude ; c'est une opinion préconçue. Le physiologiste n'admet pas l'esprit ; mais quoi d'étonnant ? c'est une cause, et il s'est mis à l'étude avec une méthode qui lui interdit précisément la recherche des causes. Nous ne voulons pas soumettre la cause du spiritualisme à une question de physiologie controversée et sur laquelle on pourrait nous récuser à bon droit. Le sens intime me révèle l'existence de l'âme avec une bien autre autorité. Quand le matérialisme physiologique serait aussi vrai qu'il est discutable, nos convictions spiritualistes ne resteraient pas moins entières. Fort du témoignage du sens intime, confirmé par l'assentiment de mille générations qui se sont succédé sur la terre, nous répéterions le vieil adage : « La vérité ne détruit pas la vérité, » et nous attendrions du temps que la conciliation se fit. Mais de quel poids ne se sent-on pas allégé quand on voit que, pour nier l'âme et donner cette déclaration comme un résultat de la science, le savant, de son propre aveu, est parti méthodiquement de cette idée que l'âme n'existe pas !

Nous avons lu bien des livres de physiologie, en général assez mal écrits ; ce qui nous a frappé, c'est le vice constant des raisonnements du physiologiste organicien quand il sort de son sujet pour se faire philosophe. On le voit constamment prendre un effet pour une cause, une faculté pour une substance, un attribut pour un être, confondre les existences et les forces, etc., et raisonner en conséquence. On croirait à une gageure. Quelquefois, il franchit d'incroyables distances sans se douter du chemin qu'il fait. Quel esprit exact et net, par exemple, a jamais pu comprendre cette pensée si connue de Cabanis et de Broussais que « le cerveau produit, sécrète la pensée ? » D'autres fois, l'homme positif, l'homme de la science, l'homme de l'observation et des faits, nous dira sérieusement que le cerveau « emmagasine des idées. » Encore un peu, il les dessinera. Est-ce métaphore ou galimatias ?

On ne demandera jamais à la science naturelle de prendre parti pour ou contre l'âme humaine ; mais que ne se résout-elle à ignorer ce qui n'est pas l'objet de ses investigations ? De quel droit ose-t-elle jurer qu'il n'y a rien après elle, après s'être fait une loi de ne pas voir ? Que ne garde-t-elle un peu de cette réserve qui nous convient si bien à tous, à ceux surtout qui ont la prétention de n'avancer qu'avec certitude ? A quel titre l'anatomiste prendra-t-il sur lui de déclarer que l'âme n'existe pas, parce qu'il ne l'a pas rencontrée sous son scalpel ? A-t-il au moins commencé par démontrer rigoureusement, scientifiquement, par des expériences et des faits, selon la méthode qu'il préconise, que son scalpel peut atteindre à tout, même à un principe immatériel ?

Quoi qu'il en soit de toutes ces questions, le matérialisme se disant scientifique, sans en valoir mieux pour cela, s'étale au grand jour, et il nous faut voir ce que serait le droit matérialiste. Hélas ! l'état social matérialiste nous offrirait un bien triste et honteux spectacle. Il est une chose d'abord certaine, c'est que, si l'homme n'existe que par son organisme, cette masse matérielle et automatique qui sera désormais tout l'homme, pourvu d'une encéphale pour sécréter des idées, sera irresponsable

de tous les mouvements qu'elle produira¹¹. Avec elle il ne faudra pas que l'encéphale d'une autre masse matérielle s'avise à sécréter des idées de justice ou d'injustice ; car ces idées de justice ou d'injustice ne sont applicables qu'à une force libre, existant par elle-même, capable de vouloir et de s'abstenir. On ne raisonne pas le torrent ou l'avalanche.

Donc la liberté, c'est-à-dire la volonté d'agir ou de ne point agir, n'existera pas ici-bas, et le droit pas davantage. Dans cet état, toutes les forces auront un plein et absolu pouvoir d'expansion. Tout sera légitime, licite, permis, disons même ordonné ; car il est clair que tout fait qui n'est pas l'acte d'une volonté libre, qui ne se produit pas comme un acte moralement obligatoire ou moralement défendu, est un fait obligé, qui peut bien venir se heurter à un fait contraire du même caractère, mais qui tombe comme tous les faits physiques sous l'empire inéluctable des lois naturelles.

Il suffit d'exposer de telles idées pour en faire justice. C'est le système de Spinoza, qui a très résolument posé le principe du droit de la force. Les forts, dit Spinoza, sont faits pour asservir les faibles au même titre que les poissons pour nager, et les plus grands pour manger les plus petits. Dans le système matérialiste, ce qu'on appellerait le droit ne saurait avoir un principe différent. Mais quel homme doué de sens oserait avouer un tel système, qui suffirait à lui seul à la réfutation du matérialisme, puisqu'il en découle nécessairement ? Veut-on cependant que ce principe de la force se trouve de fait limité par lui-même ? On ne gagnera rien, ou peu de chose, à ce flagrant démenti du principe. Admettons, si l'on veut, que la substance pensante (nous continuons à parler la langue des matérialistes) se concerte chez les individus pour régulariser cette expansion de la force, à quoi arrivera-t-elle ? Tout au plus à un ensemble de règles qui aura pour base l'intérêt, et encore, comme il n'y a d'autres lois que les lois de la matière, cette législation n'aura aucun caractère obligatoire ; chacun pourra l'enfreindre si sa matière pensante le lui conseille et si sa force le lui permet. Ainsi, dans cette singulière doctrine, on n'aurait pas même un état social construit sur le plan de la triste société de Hobbes.

Nous ne parlons encore que des conditions premières de tout état social. Mais, dans toute société civile, on consacre la propriété individuelle ; on contracte, on vend, on loue, on s'associe, etc. Le mariage fonde la famille ; tout un ordre nouveau de relations en naît. Par l'éducation du foyer et l'éducation publique, les traditions se perpétuent. Ainsi se forme un esprit national et se développe la civilisation. Notre société matérialiste aura-t-elle son droit civil ? Impossible de le supposer ; car le droit civil, dans son ensemble, a pour principe la justice, et la justice ne peut être qu'un mot, ou une contradiction dans une doctrine qui ne connaît que la matière et les propriétés de la matière. On arrive ainsi inévitablement à conclure (à moins de déraisonner à propos) que l'état civil de la société matérialiste, c'est l'état de bestialité.

Nous ne disons rien de trop en avançant que le matérialisme est destructif, non pas de telle morale, mais de toute morale ; non pas de tel état civil, mais de tout état civil, de toute société. Il faut reculer avec lui au delà des régions de la barbarie, au delà de la sauvagerie. Faut-il pour cela le proscrire ? A Dieu ne plaise. Son caractère ainsi reconnu, nous ne demanderions cependant pas que l'enseignement en fût interdit ; nous le défendrions au besoin contre toute compression par la force, pourvu que le professeur ne parlât qu'en son nom propre. La liberté nous est si chère (les lecteurs de ce journal le savent) ; elle porte avec elle de tels bienfaits ; nous avons une telle confiance dans le bon sens public, que nous ne concevions aucune inquiétude de voir toute chaire, toute tribune ouverte à toute idée.

Mais la question ne se présenterait plus dans les mêmes termes s'il arrivait que le professeur parlât dans une chaire de l'État, rétribuée au budget. A tort ou à raison l'État enseigne ; peut-il enseigner des doctrines dont les conséquences les plus prochaines sont destructives de l'État ? Sera-t-il à la discrétion de tout professeur de faire endosser à l'État toutes les doctrines qu'il pourra concevoir ? La question n'en est pas une. Les professeurs de l'État sont des fonctionnaires publics ; leur enseignement ne peut être et il n'est qu'un enseignement officiel. L'état est garant de ce qu'ils disent ; il en répond vis-à-vis de la jeunesse et des familles. Si avec les grands mots d'indépendance

¹¹ Comme le foie est indispensable de la bile qu'il sécrète.

du professorat, on récusait son contrôle, on se faisait oppresseur de l'État, par la plus hypocrite des oppressions, car on mettrait à son compte des doctrines qu'il désavoue.

Sans doute l'autorité supérieure doit à ses professeurs, souvent blanchis par l'étude, des égards, des ménagements, une grande confiance, comme à ses généraux, à ses administrateurs et à ses magistrats ; mais elle ne leur doit pas le sacrifice du mandat qu'elle est toujours présumée tenir du pays. Le professeur n'est pas plus indépendant de l'État que le général qui prendrait le commandement d'une insurrection.

H. Thiercelin.

Le journal « La Solidarité »

Le journal la Solidarité, dont nous avons parlé dans la Revue de juin 1868, page 176, continue à s'occuper de Spiritisme, avec le ton de discussion sérieuse qui caractérise cette feuille éminemment philosophique.

Sous le titre de : Recherches psychologiques à propos de Spiritisme, le numéro du 1er juillet contient un article dont nous extrayons les passages suivants :

« Il est bien peu de journaux qui puissent se dire indépendants. J'entends parler d'une véritable indépendance, celle qui permet de traiter un sujet sans préoccupation de parti, d'Eglise, d'école, de faculté, d'académie ; mieux que cela : sans préoccupation du public, de son propre public de lecteurs et d'abonnés, et en ne s'inquiétant que de rechercher la vérité et de la dire. La Solidarité a cet avantage bien rare de braver même les désabonnements, - car elle ne vit que de sacrifices, - et d'être trop haut placée dans les régions de la pensée pour avoir à craindre les flèches du ridicule.

En traitant du Spiritisme, nous savions que nous ne satisferions personne, ni les croyants, ni les incrédules ; personne, si ce n'est peut-être les gens qui n'ont aucun parti pris sur la question. Ceux-là savent qu'ils ne savent point. Ce sont les sages ; ils sont peu nombreux. »

L'auteur décrit ensuite le phénomène matériel des tables tournantes, qu'il explique par l'électricité humaine, en déclarant n'y rien voir qui accuse une intervention étrangère. C'est ce que nous avons dit dès le commencement. Il continue :

« Tant qu'on n'a qu'à expliquer le mouvement automatique des objets, on n'a pas besoin d'aller au delà de ce qui est acquis dans les sciences physiques. Mais la difficulté augmente lorsqu'on arrive aux phénomènes de nature intellectuelle.

La table, après s'être contentée de danser, se mit bientôt à répondre aux questions. Dès lors, comment douter qu'il y eût là une intelligence ? La croyance vague aux Esprits avait suscité le mouvement des objets matériels, car il est évident que sans cet a priori, jamais on ne se serait avisé de faire tourner les tables. Cette croyance, en se trouvant confirmée par les apparences, devait pousser à faire un pas de plus. Etant donné l'Esprit comme cause du mouvement des tables, la pensée devait venir de l'interroger.

Les premières manifestations intelligentes, dit M. Allan Kardec, eurent lieu au moyen de tables se levant et frappant avec un pied un nombre déterminé de coups, et répondant ainsi par oui ou par non, suivant la convention, à une question posée. On obtint ensuite des réponses plus développées par les lettres de l'alphabet : l'objet mobile frappant un nombre de coups correspondant au numéro d'ordre de chaque lettre, on arrivait ainsi à formuler des mots et des phrases répondant à des questions posées. La justesse des réponses, leur corrélation excitèrent l'étonnement. L'être mystérieux qui répondait ainsi, interrogé sur sa nature, déclara qu'il était Esprit ou Génie, se donna un nom et fournit divers renseignements sur son compte. »

Ce moyen de correspondance était long et incommode, comme le remarque très justement M. Allan Kardec. On ne tarda pas à lui substituer la corbeille, puis la planchette. Aujourd'hui, ces moyens sont généralement abandonnés, et les croyants s'en rapportent à ce qu'écrit machinalement la main du médium sous la dictée de l'Esprit.

Il est difficile de savoir qu'elle est la part du médium dans les produits plus ou moins inspirés de sa plume ; il n'est pas aisé non plus de déterminer le degré d'automatisme d'une corbeille ou d'une planchette lorsque ces objets sont placés sous des mains vivantes. Mais la correspondance par la table, si elle est lente et peu commode, permet de constater la passivité de l'instrument. Pour nous, le rapport intellectuel au moyen de la table est aussi bien établi que celui de la correspondance télégraphique. Le fait est réel. Seulement, il s'agit de savoir si le correspondant d'outre-tombe existe. Y a-t-il un Esprit, un être invisible avec lequel on correspond, ou bien les opérateurs sont-ils dupes d'une illusion et ne sont-ils en rapport qu'avec eux-mêmes ? Telle est la question.

Nous avons attribué à l'électricité émise par la machine humaine les mouvements mécaniques des tables, nous n'avons pas à chercher ailleurs que dans l'âme humaine l'agent qui imprime à ces mouvements un caractère d'intelligence. En se représentant l'électricité comme un fluide élastique d'une extrême subtilité qui s'interpose entre les molécules des corps et les entoure comme d'une atmosphère, on peut très bien comprendre que l'âme, grâce à cette enveloppe, fasse sentir son action sur toutes les parties du corps sans y occuper une place déterminée, et que l'unité du moi soit partout à la fois où peut atteindre son atmosphère. L'action par contact dépasse alors la périphérie du corps, et les vibrations éthéréennes ou fluidiques, en se communiquant d'une atmosphère à l'autre, peuvent produire entre les êtres en rapport, des effets à distance. Il y a là tout un monde à étudier. Les forces s'y influencent et s'y transforment selon les lois dynamiques qui nous sont connues, mais leurs effets varient avec le rythme des mouvements moléculaires et selon que ces mouvements s'exercent par vibration, ondulation ou oscillation. Mais, quoi qu'il en soit de ces théories qui sont loin d'avoir atteint la positivité nécessaire pour prendre rang dans la science, rien ne s'oppose à ce que nous regardions le moi humain comme étendant à la table l'action de sa spontanéité, en s'en servant comme d'un appendice à son système nerveux pour manifester des mouvements volontaires.

Ce qui le plus souvent fait illusion dans ces sortes de correspondances télégraphiques, c'est que le moi de chacun des assistants ne peut plus se reconnaître dans la résultante de la collectivité. La représentation subjective qui se fait dans l'esprit du médium par le concours de cette espèce de photographie peut ne ressembler à aucun des assistants, bien que la plupart sans doute en aient fourni quelque trait ; Cependant il est rare, si l'on observe avec soin, qu'on ne retrouve plus particulièrement l'image de l'un des opérateurs qui a été l'instrument passif de la force collective. Ce n'est pas un Esprit ultra mondain qui parle dans la salle, c'est l'esprit du médium, mais l'esprit du médium doublé peut-être de l'esprit de tel assistant qui le domine souvent à l'insu de l'un et de l'autre, et exalté par des forces qui lui viennent, comme de divers courants électromagnétiques, du concours donné par les assistants¹².

Nous avons vu bien des fois la personnalité du médium se trahir par des fautes d'orthographe, par des erreurs historiques ou géographiques qu'il commettait habituellement et qui ne pouvaient être attribuées à un Esprit véritablement distinct de sa propre personne.

Une chose des plus communes dans les phénomènes de cette nature, c'est la révélation de secrets que l'interrogateur ne croit connus de personne ; mais il oublie que ces secrets sont connus de celui qui interroge, et que le médium peut lire dans sa pensée. Il faut pour cela un certain rapport mental ; mais ce rapport s'établit par une dérivation du courant nerveux qui enveloppe chaque individu, à peu près comme on pourrait faire dévier l'étincelle électrique en interceptant la ligne télégraphique et y substituant un nouveau fil conducteur. Une telle faculté est beaucoup moins rare qu'on ne pense. La communication de pensée est un fait admis par toutes les personnes qui se sont occupées de magnétisme, et il est facile à chacun de se convaincre de la fréquence et de la réalité du phénomène.

Nous sommes obligés de glisser sur ces explications très imparfaites. Elles ne suffisent pas, nous le savons, pour infirmer la croyance aux Esprits chez ceux qui croient avoir des preuves sensibles de leur intervention.

¹² Voir, pour la réponse à plusieurs propositions contenues dans cet article, le Livre des Médioms, chap. IV, *Systèmes*. - Introduction du Livre des Esprits. - Qu'est-ce que le Spiritisme ? chap. I, *Petite conférence*.

Nous ne pouvons leur opposer des preuves de même nature. La croyance à des individualités spirituelles non seulement n'a rien d'irrationnel, mais nous la tenons pour toute naturelle. Notre conviction profonde, on le sait, est que le moi humain persiste dans son identité après la mort, et qu'il se retrouve après sa séparation de l'organisme terrestre avec toutes ses acquisitions antérieures. Que la personne humaine soit alors revêtue d'un organisme d'une nature éthérée, c'est ce qui nous paraît parfaitement probable. Le périsprit de ces messieurs ne nous répugne donc point. Qu'est-ce donc qui nous sépare ? Rien de fondamental. Rien, si ce n'est l'insuffisance de leurs preuves. Nous ne trouvons pas que les rapports spirites entre les morts et les vivants soient constatés par les mouvements des tables, par les correspondances, par les dictées. Nous croyons que les phénomènes physiques s'expliquent physiquement, et que les phénomènes psychiques sont causés par les forces inhérentes à l'âme des opérateurs. Nous parlons de ce que nous avons vu et étudié avec beaucoup de soin. Nous ne connaissons rien jusqu'ici parmi les inspirations des médiums qui n'ait pu être produit par un cerveau vivant sans le secours d'aucune force céleste, et la plupart de leurs productions sont au-dessous du niveau intellectuel du milieu dans lequel nous vivons.

Dans un prochain article, nous examinerons les doctrines philosophiques et religieuses du Spiritisme, et notamment celles dont M. Allan Kardec a présenté la synthèse dans son dernier volume, intitulé la Genèse selon le Spiritisme. »

Il y aurait sans doute beaucoup de choses à répondre sur cet article ; cependant nous ne le réfuterons pas, parce que ce serait répéter ce que nous avons maintes fois écrit sur le même sujet. Nous sommes heureux de reconnaître, avec l'auteur, que la distance qui le sépare encore de nous est peu de chose : ce n'est que le fait matériel des rapports directs entre le monde visible et le monde invisible ; et cependant ce peu de chose est beaucoup par ses conséquences.

Du reste il est à remarquer que, s'il n'admet pas ces rapports, il ne les nie pas non plus d'une manière absolue ; il ne répugne même pas à sa raison d'en concevoir la possibilité ; en effet, cette possibilité découle tout naturellement de ce qu'il admet. Ce qui lui manque, dit-il, ce sont les preuves du fait des communications. Eh bien ! ces preuves lui arriveront tôt ou tard ; il les trouvera soit dans l'observation attentive des circonstances qui accompagnent certaines communications médianimiques, soit dans l'innombrable variété des manifestations spontanées, qui se produisaient avant le Spiritisme, et se produisent encore chez des personnes qui ne le connaissent pas ou n'y croient pas, et chez lesquelles, par conséquent, on ne saurait admettre l'influence d'une idée préconçue. Il faudrait ignorer les premiers éléments du Spiritisme pour croire que le fait des manifestations ne se produit que chez les adeptes.

En attendant, et alors même que là devrait s'arrêter sa conviction, il serait à désirer que tous les matérialistes en fussent à ce point ; nous devons donc nous féliciter de le compter parmi les hommes de valeur tout au moins sympathiques à l'idée générale, et de voir un journal recommandable par son caractère sérieux et son indépendance, combattre avec nous l'incrédulité absolue en matière de spiritualité, aussi bien que les abus que l'on a fait du principe spirituel. Nous marchons au même but par des routes différentes, mais convergeant vers un point commun et se rapprochant de plus en plus par les idées ; quelques dissidences sur des questions de détail ne doivent pas nous empêcher de nous tendre la main.

En ce temps d'effervescence et d'aspiration vers un meilleur état de choses, chacun apporte sa pierre à l'édification du monde nouveau ; chacun travaille de son côté, avec les moyens qui lui sont propres ; le Spiritisme apporte son contingent qui n'est pas encore complet ; mais comme il n'est point exclusif, il ne rejette aucun concours ; il accepte le bien qui peut servir la grande cause de l'humanité, de quelque part qu'il vienne, fut-ce même de celle de ses adversaires.

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, nous n'entreprendrons pas de réfuter la théorie exposée dans la Solidarité sur la source des manifestations intelligentes, nous n'en dirons que peu de mots.

Cette théorie n'est autre, comme on le voit, qu'un des premiers systèmes éclos à l'origine du Spiritisme, alors que l'expérience n'avait pas encore élucidé la question ; or, il est notoire que cette opinion est aujourd'hui réduite à quelques rares individualités. Si elle eût été dans le vrai, pourquoi n'aurait-elle pas prévalu ? Comment se ferait-il que des millions de Spirites qui expérimentent

depuis quinze ans dans le monde entier et dans toutes les langues, qui se recrutent en majorité dans la classe éclairée, qui comptent dans leurs rangs des hommes de savoir et d'une incontestable valeur intellectuelle, telle que des médecins, des ingénieurs, des magistrats, etc., aient constaté la réalité des manifestations, si elle n'existait pas ? Peut-on raisonnablement admettre que tous se soient fait illusion ? Qu'il ne se soit point trouvé parmi eux des hommes doués d'assez de bon sens et de perspicacité pour reconnaître la véritable cause ? Cette théorie, comme nous l'avons dit, n'est pas nouvelle, et elle n'a pas passé inaperçue parmi les Spiritistes ; elle a, au contraire, été sérieusement méditée et explorée par eux, et c'est précisément parce qu'on l'a trouvée démentie par les faits, impuissante à les expliquer tous, qu'elle a été abandonnée.

C'est une grave erreur de croire que les Spiritistes sont venus avec l'idée préconçue de l'intervention des Esprits dans les manifestations ; s'il en a été ainsi de quelques-uns, la vérité est que le plus grand nombre n'est arrivé à la croyance qu'après avoir passé par le doute ou l'incrédulité.

C'est également une erreur de croire que, sans l'à priori de la croyance aux Esprits, jamais on ne se serait avisé de faire tourner les tables. Le phénomène des tables tournantes et parlantes était connu du temps de Tertullien, et en Chine de temps immémorial. En Tartarie et en Sibérie, on connaissait les tables volantes¹³. Dans certaines provinces d'Espagne, on se sert de tamis tenus en suspension par les pointes de ciseaux. Ceux qui interrogent croient-ils que ce sont des Esprits qui répondent ? Nullement ; demandez-leur ce que c'est, ils n'en savent rien : c'est la table, le tamis doués d'une puissance inconnue ; ils interrogent ces mouvements comme ceux de la baguette divinatoire, sans aller au delà du fait matériel.

Les phénomènes spiritistes modernes n'ont pas commencé par les tables, mais par les coups spontanés, frappés dans les murailles et les meubles ; ces bruits ont étonné, surpris ; leur mode de percussion avait quelque chose d'insolite, un caractère intentionnel, une persistance qui semblait appeler l'attention sur un point déterminé, comme lorsque quelqu'un frappe pour avertir. Les premiers mouvements de tables ou autres objets ont également été spontanés, comme ils le sont encore aujourd'hui chez certains individus qui n'ont aucune connaissance du Spiritisme. Il en est ici comme de la plupart des phénomènes naturels qui se produisent journellement, et passent néanmoins inaperçus, ou dont la cause reste ignorée, jusqu'au moment où des observateurs sérieux et plus éclairés y portent leur attention, les étudient et les explorent.

Ainsi, de deux théories contraires, nées à la même époque, l'une grandit avec le temps par suite de l'expérience, se généralise, tandis que l'autre s'éteint ; en faveur de laquelle y-a-t-il présomption de vérité et de survie ? Nous ne donnons pas cela comme une preuve, mais comme un fait qui mérite d'être pris en considération.

M. Fauvety s'appuie sur ce qu'il n'a rien trouvé dans les communications médianimiques qui dépasse la portée du cerveau humain ; c'est encore là une vieille objection cent fois réfutée par la doctrine spirite elle-même. Est-ce que le Spiritisme a jamais dit que les Esprits fussent des êtres en dehors de l'humanité ? Il vient au contraire détruire le préjugé qui en fait des êtres exceptionnels, anges ou démons, intermédiaires entre l'homme et la divinité, des espèces de demi-dieux.

Il repose sur ce principe que les Esprits ne sont autres que les hommes dépouillés de leur enveloppe matérielle ; que le monde visible se déverse incessamment dans le monde invisible par la mort, et celui-ci dans le monde charnel par les naissances.

Dès lors que les Esprits appartiennent à l'humanité, pourquoi voudrait-on qu'ils eussent un langage surhumain ? Nous savons que certains d'entre eux n'en savent pas plus, et souvent beaucoup moins que certains hommes, puisqu'ils s'instruisent avec ces derniers ; ceux qui étaient incapables de faire des chefs-d'œuvre de leur vivant, n'en feront pas davantage comme Esprits ; l'Esprit d'un Hottentot ne parlera pas comme un académicien, et l'Esprit d'un académicien, qui n'est qu'un être humain, ne parlera pas comme un dieu.

Ce n'est donc pas dans l'excentricité de leurs idées et de leurs pensées, dans la supériorité exceptionnelle de leur style, qu'il faut chercher la preuve de l'origine spirituelle des

¹³ Revue spirite d'octobre 1859, page 279.

communications, mais dans les circonstances qui attestent que, dans une multitude de cas, la pensée ne peut venir d'un incarné, fût-elle même de la dernière trivialité.

De ces faits ressort la preuve de l'existence du monde invisible au milieu duquel nous vivons, et pour cela les Esprits du plus bas étage le prouvent tout aussi bien que les plus élevés. Or, l'existence du monde invisible au milieu de nous, partie intégrante de l'humanité terrestre, déversoir des âmes désincarnées, et source des âmes incarnées, est un fait capital, immense ; c'est toute une révolution dans les croyances ; c'est la clef du passé et de l'avenir de l'homme, qu'ont cherchée en vain toutes les philosophies, comme les savants ont en vain cherché la clef des mystères astronomiques, avant de connaître la loi de gravitation. Qu'on suive la filière des conséquences forcées de ce seul fait : l'existence du monde invisible autour de nous, et l'on arrive à une transformation complète, inévitable, dans les idées, à la destruction des préjugés et des abus qui en découlent, et, par suite, à une modification des rapports sociaux.

Voilà où aboutit le Spiritisme. Sa doctrine est le développement, la déduction des conséquences du fait principal dont il vient révéler l'existence ; ces conséquences sont innombrables, parce que, de proche en proche, elles touchent à toutes les branches de l'ordre social, au physique aussi bien qu'au moral. C'est ce que comprennent tous ceux qui se sont donné la peine de l'étudier sérieusement, et ce que l'on comprendra encore mieux plus tard, mais non ceux qui, n'en ayant vu que la superficie, se figurent qu'il est tout entier dans une table qui tourne ou dans de puérides questions d'identité d'Esprits.

Pour plus de développements sur certaines questions traitées dans cet article, nous renvoyons au premier chapitre de la Genèse : Caractère de la révélation spirite.¹⁴

Le parti spirite

Un de nos correspondants de Sens nous a transmis les observations suivantes sur la qualification de parti donné au Spiritisme, à propos de notre article du mois de juillet sur le même sujet.

« Dans un article du dernier numéro de la Revue, intitulé : Le parti spirite, vous dites que puisqu'on donne ce nom au Spiritisme, il l'accepte. Mais doit-il l'accepter ? cela mérite peut-être un examen sérieux.

Toutes les religions, ainsi que le Spiritisme, n'enseignent-elles pas que tous les hommes sont frères, qu'ils sont tous les enfants d'un père commun qui est Dieu ? Or, devrait-il y avoir des partis parmi les enfants de Dieu ? N'est-ce pas une offense au Créateur ? car le propre des partis est d'armer les hommes les uns contre les autres ; et l'imagination peut-elle concevoir un plus grand crime que d'armer les enfants de Dieu les uns contre les autres ?

Telles sont, monsieur, les réflexions que j'ai cru devoir soumettre à notre appréciation ; peut-être serait-il opportun de les soumettre aussi à celle des bienveillants Esprits qui guident les travaux du Spiritisme, afin de connaître leur avis. Cette question est peut-être plus grave qu'elle ne le paraît au premier abord ; pour ma part, il me répugnerait d'appartenir à un parti ; je crois que le Spiritisme doit considérer les partis comme une offense à Dieu. »

Nous sommes parfaitement de l'avis de notre honorable correspondant, dont nous ne pouvons que louer l'intention ; nous croyons, cependant, ses scrupules un peu exagérés dans le cas dont il s'agit, faute sans doute d'avoir suffisamment examiné la question.

Le mot parti implique, par son étymologie, l'idée de division, de scission, et, par suite, celle de lutte, d'agression, de violence, d'intolérance, de haine, d'animosité, de vindication, toutes choses contraires à l'esprit du Spiritisme. Le Spiritisme n'ayant aucun de ces caractères puisqu'il les répudie, par ses tendances mêmes n'est point un parti par l'acception vulgaire du mot, et notre correspondant a grandement raison de repousser cette qualification à ce point de vue.

¹⁴ Publié en brochure séparée ; prix 15 c., par la poste 20 c.

Mais au nom de parti s'attache aussi l'idée d'une puissance, physique ou morale, assez forte pour peser dans la balance, assez prépondérante pour qu'on ait à compter avec elle ; en l'appliquant au Spiritisme, peu connu ou méconnu, c'était lui donner un acte de notoriété d'existence, un rang parmi les opinions, constater son importance, et, comme conséquence, en provoquer l'examen, ce qu'il ne cesse de demander. Sous ce rapport, il devait d'autant moins répudier cette qualification, tout en faisant ses réserves sur le sens à y attacher, que, partie de haut, elle donnait un démenti officiel à ceux qui prétendent que le Spiritisme est un mythe sans consistance, qu'ils s'étaient flattés d'avoir vingt fois enterré. On a pu juger de la portée de ce mot à l'ardeur maladroite avec laquelle certains organes de la presse s'en sont emparés pour en faire un épouvantail.

C'est par cette considération, et dans ce sens, que nous avons dit que le Spiritisme accepte le titre de parti, puisqu'on le lui donne, car c'était le grandir aux yeux du public ; mais nous n'avons point entendu lui faire perdre sa qualité essentielle, celle de doctrine philosophique moralisatrice, qui fait sa gloire et sa force ; loin de nous donc la pensée de transformer en partisans les adeptes d'une doctrine de paix, de tolérance, de charité et de fraternité. Le mot parti, d'ailleurs, n'implique pas toujours l'idée de lutte, de sentiments hostiles ; ne dit-on pas : le parti de la paix, le parti des honnêtes gens ? Le Spiritisme a déjà prouvé, et prouvera toujours qu'il appartient à cette catégorie.

Du reste, quoi qu'il fasse, le Spiritisme ne peut s'empêcher d'être un parti. Qu'est-ce, en effet, qu'un parti, abstraction faite de l'idée de lutte ? c'est une opinion qui n'est partagée que par une partie de la population ; mais cette qualification n'est donnée qu'aux opinions qui comptent un nombre d'adhérents assez considérable pour appeler l'attention et jouer un rôle. Or, l'opinion spirite n'étant pas encore celle de tout le monde, est nécessairement un parti par rapport aux opinions contraires qui le combattent, jusqu'à ce qu'il les ait ralliées toutes. En vertu de ses principes, il n'est pas agressif ; il ne s'impose pas ; il ne subjugue pas ; il ne demande pour lui que la liberté de penser à sa manière, soit ; mais du moment qu'il est attaqué, traité en paria, il doit se défendre, et revendiquer pour lui ce qui est de droit commun ; il le doit, c'est son devoir, sous peine d'être accusé de renier sa cause qui est celle de tous ses frères en croyance, qu'il ne pourrait abandonner sans lâcheté. Il entre donc forcément en lutte, quelque répugnance qu'il en éprouve ; il n'est l'ennemi de personne, c'est vrai ; mais il a des ennemis qui cherchent à l'écraser : c'est par sa fermeté, sa persévérance et son courage qu'il leur imposera ; ses armes sont tout autres que celles de ses adversaires, c'est encore vrai ; mais il n'en est pas moins pour eux, et malgré lui, un parti, car ils ne lui auraient pas donné ce titre, s'ils ne l'avaient pas jugé assez fort pour les contrebalancer.

Tels sont les motifs pour lesquels nous avons cru que le Spiritisme pouvait accepter la qualification de parti qui lui était donnée par ses antagonistes, sans qu'il l'ait prise de lui-même, parce que c'était relever le gant qui lui était jeté ; nous avons pensé qu'il le pouvait sans répudier ses principes.

Persécutions

Vers la fin de 1864, une persécution fut prêchée contre le Spiritisme, dans plusieurs villes du Midi, et suivie de quelques effets. Voici un extrait de l'un de ces sermons qui nous fut envoyé dans le temps, avec toutes les indications nécessaires pour en constater l'authenticité ; on appréciera notre réserve à ne citer ni les lieux, ni les personnes :

« Fuyez, chrétiens ; fuyez ces hommes perdus, et ces mauvaises femmes qui s'adonnent à des pratiques que l'Église condamne ! N'ayez aucun commerce avec ces fous et ces femmes folles ; abandonnez-les à un isolement absolu. Fuyez-les comme des gens dangereux. Ne les souffrez pas à vos côtés, et chassez-les du lieu saint, dont leur indignité leur interdit l'accès.

Voyez ces hommes perdus et ces mauvaises femmes qui se cachent dans l'ombre, et qui se réunissent dans le secret pour propager leurs ignobles doctrines ; suivez-les avec moi dans leurs repaires ; ne dirait-on pas des conspirateurs de bas étage se plaisant dans les ténèbres pour y former leurs infâmes complots ? Ils conspirent hautement, en effet, à l'aide de Satan, contre notre sainte mère l'Église que Jésus a établie pour régner sur la terre. Que font-ils encore, ces hommes impies et

ces femmes éhontées ? Ils blasphèment Dieu ; ils nient les sublimes vérités qui, pendant des siècles, ont inspiré le plus profond respect à leurs ancêtres ; ils se parent d'une fausse charité dont ils ne connaissent que le nom, et ils s'en servent de manteau pour cacher leur ambition ! Ils s'introduisent, comme des loups ravisseurs, dans vos demeures pour séduire vos filles et vos femmes et ils veulent vous perdre tous sans retour ; mais vous les chasserez de votre présence comme des êtres malfaisants !

Vous avez compris, chrétiens ! quels sont ceux que je signale à votre réprobation ! Ce sont les Spiritites ! Et pourquoi ne les nommerais-je pas ? Il est temps de les repousser et de maudire leurs doctrines infernales ! »

Les sermons dans le genre de celui-ci étaient à l'ordre du jour à cette époque. Si nous exhumons ce document de nos archives, après quatre années, c'est pour répondre à la qualification de parti dangereux donnée ces derniers temps aux Spiritites par certains organes de la presse. Dans la circonstance précitée, de quel côté a été l'agression, la provocation, en un mot l'esprit de parti ? Pouvait-on pousser plus loin l'excitation à la haine des citoyens les uns contre les autres, à la division des familles ? De telles prédications ne rappellent-elles pas celles de l'époque désastreuse où ces mêmes contrées étaient ensanglantées par les guerres de religion, où le père était armé contre le fils, et le fils contre le père ? Nous ne les jugeons pas au point de vue de la charité évangélique, mais à celui de la prudence. Est-il bien politique d'exciter ainsi les passions fanatiques dans un pays où le passé est encore si vivace ? où l'autorité a souvent de la peine à prévenir les conflits ? Est-il prudent d'y promener à nouveau les brandons de la discorde ? Voudrait-on donc y renouveler la croisade contre les Albigeois et la guerre des Cévennes ? Que de pareils sermons aient été prêchés contre les protestants, et des représailles sanglantes étaient inévitables. On s'en prend aujourd'hui au Spiritisme, parce que n'ayant pas encore d'existence légale, on se croit tout permis à son égard.

Eh bien ! quelle a été de tout temps l'attitude des Spiritites en présence des attaques dont ils ont été l'objet ? Celle du calme et de la modération. Ne devrait-on pas bénir une doctrine dont la puissance est assez grande pour mettre un frein aux passions turbulentes et vindicatives ? Remarquez cependant que les Spiritites ne forment nulle part un corps constitué ; qu'ils ne sont point enrégimentés en congrégations obéissant à un mot d'ordre ; qu'il n'y a entre eux aucune affiliation patente ou secrète ; ils subissent tout simplement et individuellement l'influence d'une idée philosophique, et cette idée, librement acceptée par la raison et non imposée, suffit pour modifier leurs tendances, parce qu'ils ont la conscience d'être dans le vrai. Ils voient cette idée grandir sans cesse, s'infiltrer partout, gagner chaque jour du terrain ; ils ont foi en son avenir, parce qu'elle est selon les principes de l'éternelle justice, qu'elle répond aux besoins sociaux, et qu'elle s'identifie avec le progrès dont la marche est irrésistible ; c'est pourquoi ils sont calmes devant les attaques dont elle est l'objet ; ils croiraient donner une preuve de défiance dans sa force, s'ils la soutenaient par la violence et par des moyens matériels. Ils se rient de ces attaques, puisqu'elles n'ont abouti qu'à la propager plus rapidement en attestant son importance.

Mais les attaques ne se bornent pas à l'idée. Bien que la croisade contre les Spiritites ne soit plus ouvertement prêchée, comme elle l'était il y a quelques années, leurs adversaires n'en sont devenus ni plus bienveillants, ni plus tolérants ; la persécution n'en est pas moins exercée à l'occasion et en dessous main contre les individus qu'elle atteint, non seulement dans la liberté de leur conscience, qui est un droit sacré, mais même dans leurs intérêts matériels. A défaut de raisonnement, les adversaires du Spiritisme espèrent encore le renverser par la calomnie et la compression ; ils s'abusent sans doute, mais en attendant il y a quelques victimes. Or, il ne faut pas se dissimuler que la lutte n'est pas terminée ; les adeptes doivent donc s'armer de résolution pour marcher avec fermeté dans la voie qui leur est tracée.

C'est non seulement en vue du présent, mais surtout en prévision de l'avenir, que nous avons cru devoir reproduire l'instruction ci-après, sur laquelle nous appelons la sérieuse attention des adeptes. Elle est, en outre, un démenti donné à ceux qui cherchent à représenter le Spiritisme comme un parti dangereux pour l'ordre social. Plût à Dieu que tous les partis n'obéissent qu'à de pareilles inspirations : la paix ne tarderait pas à régner sur la terre.

(Paris, 10 décembre 1864 ; méd. M. Delanne.)

Mes enfants, ces persécutions, comme tant d'autres, tomberont et ne peuvent être nuisibles à la cause du Spiritisme ; les bons Esprits veillent à l'exécution des ordres du Seigneur : vous n'avez rien à redouter ; néanmoins, c'est un avertissement pour vous de vous tenir sur vos gardes et d'agir avec prudence. C'est un orage qui éclate, comme il faut vous attendre à en voir éclater bien d'autres, ainsi que nous vous l'avons annoncé ; car il ne faut pas croire que vos ennemis se tiendront facilement pour battus ; non, ils lutteront pied à pied jusqu'à ce qu'ils soient convaincus d'impuissance. Laissez-les donc jeter leur venin sans vous inquiéter de ce qu'ils peuvent dire, puisque vous savez bien qu'ils ne peuvent rien contre la doctrine qui doit triompher quand même ; ils le sentent bien, et c'est là ce qui les exaspère et redouble leur fureur.

Il faut s'attendre que, dans la lutte, ils feront quelques victimes, mais c'est là l'épreuve à laquelle le Seigneur reconnaîtra le courage et la persévérance de ses véritables serviteurs. Quel mérite auriez-vous à triompher sans peine ? Comme de vaillants soldats, les blessés seront les plus récompensés ; et quelle gloire pour ceux qui sortiront de la mêlée mutilés et couverts d'honorables cicatrices ! Si un peuple ennemi venait envahir votre pays, ne sacrifieriez-vous pas vos biens, votre vie pour son indépendance ? Pourquoi donc vous plaindriez-vous de quelques éclaboussures que vous recevez dans une lutte dont vous connaissez l'issue inévitable, et où vous êtes assurés de la victoire ? Remerciez donc Dieu de vous avoir placés au premier rang, pour que vous soyez les premiers à recueillir les palmes glorieuses qui seront le prix de votre dévouement à la sainte cause. Remerciez vos persécuteurs qui vous donnent l'occasion de montrer votre courage et d'acquérir plus de mérite. N'allez pas au-devant de la persécution, ne la cherchez pas ; mais si elle vient, acceptez-la comme une des épreuves de la vie, car c'en est une, et l'une des plus profitables à votre avancement selon la manière dont vous la subirez. Il en est de cette épreuve comme de toutes les autres : par votre conduite, vous pouvez faire qu'elle soit féconde ou sans fruits pour vous.

Honte à ceux qui auront reculé et qui auront préféré le repos de la terre à celui qui leur était préparé, car le Seigneur fera le compte de leurs sacrifices ! Il leur dira : « Que demandez-vous, vous qui n'avez rien perdu, rien sacrifié ; qui n'avez renoncé ni à une nuit de votre sommeil, ni à un morceau de votre table, ni laissé une partie de vos vêtements sur le champ de bataille ? Qu'avez-vous fait pendant ce temps ? pendant que vos frères couraient au-devant du danger ? Vous vous êtes tenus à l'écart pour laisser passer l'orage et vous montrer après le péril, tandis que vos frères montaient résolument sur la brèche. »

Songez aux martyrs chrétiens ! Ils n'avaient pas comme vous les communications incessantes du monde invisible pour ranimer leur foi, et cependant ils ne reculaient devant le sacrifice ni de leur vie, ni de leurs biens. Du reste, le temps de ces cruelles épreuves est passé ; les sacrifices sanglants, les tortures, les bûchers ne se renouvelleront plus ; vos épreuves sont plus morales que matérielles ; elles seront, par conséquent, moins pénibles, mais n'en seront pas moins méritantes, parce tout est proportionné au temps. Aujourd'hui c'est l'esprit qui domine ; c'est pourquoi l'esprit souffre plus que le corps. La prédominance des épreuves spirituelles sur les épreuves matérielles est un indice de l'avancement de l'esprit. Vous savez, d'ailleurs, que beaucoup de ceux qui ont souffert pour le christianisme viennent concourir au couronnement de l'œuvre, et sont ceux qui soutiennent la lutte avec le plus de courage ; ils ajoutent ainsi une palme à celles qu'ils ont déjà conquises.

Ce que je vous dis, mes amis, n'est pas pour vous engager à vous jeter étourdiment et tête baissée dans la mêlée ; non ; je vous dis au contraire : Agissez avec prudence et circonspection, dans l'intérêt même de la doctrine, qui aurait à souffrir d'un zèle irréfléchi ; mais si un sacrifice est nécessaire, faites-le sans murmurer, et pensez qu'une perte temporelle n'est rien auprès de la compensation que vous en recevrez.

Ne vous inquiétez pas de l'avenir de la doctrine ; parmi ceux qui la combattent aujourd'hui, plus d'un en sera le défenseur demain. Les adversaires s'agitent ; à un moment donné, ils voudront se réunir pour frapper un grand coup et renverser l'édifice commencé, mais leurs efforts seront vains, et la division se mettra dans leurs rangs. Les temps approchent où les événements favoriseront l'éclosion de ce que vous semez. Considérez l'œuvre à laquelle vous travaillez, sans vous

préoccuper de ce qu'on peut dire ou faire. Vos ennemis font tout ce qu'ils peuvent pour vous pousser hors des bornes de la modération, afin de pouvoir donner un prétexte à leurs agressions ; leurs insultes n'ont pas d'autre but, mais votre indifférence et votre longanimité les confondent ; A la violence, continuez donc d'opposer la douceur et la charité ; faites du bien à ceux qui vous veulent du mal, afin que, plus tard, on puisse distinguer le vrai du faux. Vous avez une arme puissante : celle du raisonnement ; servez-vous-en, mais ne la souillez jamais par l'injure, le suprême argument de ceux qui n'ont pas de bonne raison à donner ; efforcez-vous enfin, par la dignité de votre conduite, de faire respecter en vous le titre de Spirite.

Saint Louis

Spiritisme rétrospectif

La médiumnité au verre d'eau en 1706 chez le duc d'Orléans.

On peut comprendre, sous le titre général de Spiritisme rétrospectif, les pensées, les doctrines, les croyances et tous les faits spirites antérieurs au Spiritisme moderne, c'est-à-dire à 1850, époque vers laquelle ont commencé les observations et les études sur ces sortes de phénomènes. Ce n'est qu'en 1857 que ces observations ont été coordonnées en corps de doctrine méthodique et philosophique. Cette division nous semble utile à l'histoire du Spiritisme.

Le fait suivant est rapporté dans les Mémoires du duc de Saint-Simon¹⁵

« Je me souviens aussi d'une chose qu'il (le duc d'Orléans) me conta dans le salon de Marly, sur le point de son départ pour l'Italie, dont la singularité, vérifiée par l'évènement, m'engage à ne la point omettre. Il était curieux de toutes sortes d'arts et de sciences, et, avec infiniment d'esprit, avait eu toute sa vie la faiblesse si commune à la cour des enfants de Henri II, que Catherine de Médicis avait, entre autres maux, apportée d'Italie. Il avait, tant qu'il avait pu, cherché à voir le diable, sans y avoir pu parvenir, à ce qu'il m'a souvent dit, et à voir des choses extraordinaires, et à savoir l'avenir. La Sery avait une petite fille chez elle, de huit ou neuf ans, qui y était née et n'en était jamais sortie, et qui avait l'ignorance et la simplicité de cet âge et de cette éducation. Entre autres fripons de curiosités cachées, dont M. le duc d'Orléans avait beaucoup vu en sa vie, on lui en produisit un qui prétendit faire voir, dans un verre rempli d'eau, tout ce qu'on voudrait savoir. Il demanda quelqu'un de jeune et d'innocent pour y regarder, et cette petite fille s'y trouva propre. Ils s'amusèrent donc à vouloir savoir ce qui se passait alors même dans des lieux éloignés, et la petite fille voyait et rendait ce qu'elle voyait à mesure. Cet homme prononçait tout bas quelque chose sur ce verre rempli d'eau, et aussitôt on y regardait avec succès.

Les duperies que M. le duc d'Orléans avait souvent essayées l'engagèrent à une épreuve qui pût le rassurer. Il ordonna tout bas à un de ses gens, à l'oreille, d'aller sur-le-champ, chez madame de Nancre, de bien examiner qui y était, ce qui s'y faisait, la position et l'ameublement de la chambre, et la situation de tout ce qui s'y passait, et sans perdre un moment ni parler à personne, de le lui venir dire à l'oreille. En un tour de main la commission fut exécutée, sans que personne s'aperçût de ce que c'était, et la petite fille toujours dans la chambre. Dès que M. le duc d'Orléans fut instruit, il dit à la petite fille de regarder qui était chez madame de Nancre et ce qui s'y passait. Aussitôt elle leur raconta mot pour mot tout ce qu'avait vu celui que M. le duc d'Orléans y avait envoyé. La description du visage, des figures, des vêtements, des gens qui y étaient, leur situation dans la chambre, les gens qui jouaient à deux tables différentes, ceux qui regardaient ou qui causaient assis ou debout, la disposition des meubles, en un mot, tout. Dans l'instant, M. le duc d'Orléans y envoya Nancre, qui rapporta avoir tout trouvé comme la petite fille l'avait dit, et comme le valet qui y avait été d'abord l'avait rapporté à l'oreille de M. le duc d'Orléans.

¹⁵ Voir le numéro de juin 1868, pages 161 et 167.

Il ne me parlait guère de ces choses-là parce que je prenais la liberté de lui en faire honte. Je pris celle de le pouiller à ce récit, et de lui dire ce que je crus le pouvoir détourner d'ajouter foi et de s'amuser à ces prestiges, dans un temps surtout où il devait avoir l'esprit occupé de tant de grandes choses. « Ce n'est pas tout, me dit-il, et je ne vous ai conté cela que pour venir au reste ; » et, tout de suite, il me conte que, encouragé par l'exactitude de ce que la petite fille avait vu dans la chambre de madame de Nancre, il avait voulu voir quelque chose de plus important, et ce qui se passerait à la mort du roi, mais sans en rechercher le temps qui ne se pouvait voir dans ce verre. Il le demanda donc tout de suite à la petite fille, qui n'avait jamais ouï parler de Versailles, ni vu personne que lui de la cour. Elle regarda et leur expliqua longuement tout ce qu'elle voyait. Elle fit avec justesse la description de la chambre du roi à Versailles, et de l'ameublement qui s'y trouva en effet à sa mort. Elle le dépeignit parfaitement dans son lit, et ce qui était debout auprès du lit ou dans la chambre, un petit enfant avec l'ordre, tenu par madame de Ventadour, sur laquelle elle s'écria parce qu'elle l'avait vue chez mademoiselle de Sery. Elle leur fit connaître madame de Maintenon, la figure singulière de Fayon, madame la duchesse d'Orléans, madame la duchesse, madame la princesse de Conti ; elle s'écria sur M. le duc d'Orléans ; en un mot, elle leur fit connaître ce qu'elle voyait-là de princes, de seigneurs, de domestiques ou valets. Quand elle eut tout dit, M. le duc d'Orléans surpris qu'elle ne leur eût point fait connaître Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry, lui demanda si elle ne voyait point des figures de telle et telle façon. Elle répondit constamment que non, et répéta celles qu'elle voyait. C'est ce que M. le duc d'Orléans ne pouvait comprendre et dont il s'étonna fort avec moi, et en recherche vainement la raison. L'événement l'expliqua. On était alors en 1706. Tous quatre étaient alors pleins de vie et de santé, et tous quatre étaient morts avant le roi. Ce fut la même chose de M. le Prince, de M. le duc, et de M. le prince de Conti qu'elle ne vit point, tandis qu'elle vit les enfants des deux derniers, M. du Maine, les siens, et M. le comte de Toulouse. Mais jusqu'à l'avènement cela demeura dans l'obscurité. Cette curiosité achevée, M. le duc d'Orléans voulut savoir ce qu'il deviendrait. Alors ce ne fut plus dans le verre. L'homme qui était là, lui offrit de le montrer comme peint sur la muraille de la chambre, pourvu qu'il n'eût point peur de s'y voir ; et au bout d'un quart d'heure de quelques simagrées devant eux tous, la figure de M. le duc d'Orléans, vêtu comme il l'était alors et dans sa grandeur naturelle, parut tout à coup sur la muraille comme en peinture avec une couronne fermée sur la tête. Elle n'était ni de France, ni d'Espagne, ni d'Angleterre, ni impériale ; M. le duc d'Orléans, qui la considéra de tous ses yeux, ne put jamais la deviner, il n'en avait jamais vu de semblable ; elle n'avait que quatre cercles, et rien au sommet. Cette couronne lui couvrait la tête.

De l'obscurité précédente et de celle-ci, je pris occasion de lui remonter la vanité de ces sortes de curiosités, les justes tromperies du diable, que Dieu permet pour punir des curiosités qu'il défend, le néant et les ténèbres qui en résultent au lieu de la lumière et de la satisfaction qu'on y recherche. Il était assurément alors bien éloigné d'être régent du royaume et de l'imaginer. C'était peut-être ce que cette couronne singulière lui annonçait. Tout cela s'était passé à Paris, chez sa maîtresse, en présence de leur plus étroite intimité la veille du jour qu'il me le raconta, et je l'ai trouvé si extraordinaire, que je lui ai donné place ici, non pour l'approuver, mais pour le rendre. »

La véracité du duc de Saint-Simon est d'autant moins suspecte qu'il était opposé à ces sortes d'idées ; on ne peut donc douter qu'il ait fidèlement rapporté le récit du duc d'Orléans. Quant au fait en lui-même, il n'est pas probable que le duc l'ait inventé à plaisir. Les phénomènes qui se produisent de nos jours en prouvent d'ailleurs la possibilité ; ce qui alors passait pour quelque chose de merveilleux, est maintenant un fait bien naturel. On ne peut certainement le mettre sur le compte de l'imagination de l'enfant, qui, étant d'ailleurs inconnu de l'individu, ne pouvait lui servir de compère. Les paroles prononcées sur le verre d'eau n'avaient sans doute d'autre but que de donner au phénomène une apparence mystérieuse et cabalistique, selon les croyances de l'époque ; mais elles pouvaient très bien exercer une action magnétique inconsciente, et cela avec d'autant plus de raison, que cet homme paraissait doué d'une volonté énergique. Quant au fait du tableau qu'il fit apparaître sur la muraille, on ne peut, jusqu'à présent, en donner aucune explication.

Du reste, la magnétisation préalable de l'eau ne paraît pas être indispensable. Un de nos correspondants d'Espagne nous citait, il y a quelques jours, le fait suivant qui s'était passé sous ses yeux il y a une quinzaine d'années, à une époque et dans une contrée où le Spiritisme était inconnu, et où lui-même poussait l'incrédulité jusque dans ses dernières limites. Dans sa famille on avait entendu parler de la faculté qu'ont certaines personnes de voir dans une carafe pleine d'eau, et l'on n'y attachait pas plus d'importance qu'aux croyances populaires. Néanmoins on voulut essayer par curiosité. Une jeune fille, après un instant de concentration, vit un parent à lui, dont elle fit le portrait exact ; elle le vit sur une montagne, à quelques lieues de là, où l'on ne pouvait supposer qu'il pût être, puis descendre dans un ravin, remonter, et faire différentes allées et venues. Lorsque l'individu fut de retour et qu'on lui eût dit d'où il venait et ce qu'il avait fait, il en fut très surpris, car il n'avait communiqué son intention à personne. Ici l'imagination est encore complètement hors de cause, puisque la pensée d'aucun des assistants ne pouvait agir sur l'esprit de la jeune fille.

L'influence de l'imagination étant la grande objection que l'on oppose à ce genre de phénomène, comme à tous ceux de la médiumnité en général, on ne saurait recueillir avec trop de soin les cas où il est démontré que cette influence ne peut avoir lieu. Le fait suivant en est un exemple non moins concluant.

Un autre de nos abonnés de Palerme, en Sicile, était dernièrement à Paris ; en son absence, sa fille, qui n'est jamais venue à Paris, reçut le numéro de la Revue, où il est question du verre d'eau ; elle voulut essayer, et son désir était de voir son père. Elle ne le vit pas, mais elle vit plusieurs rues qu'à la description qu'elle en fit en lui écrivant, il reconnut facilement pour les rues de la Paix, Castiglione et de Rivoli. Or, ces rues étaient précisément celles par où il avait passé le jour même où l'expérience avait été faite. Ainsi, cette jeune dame ne voit pas son père qu'elle connaît, qu'elle désire voir, sur lequel sa pensée est concentrée, tandis qu'elle voit le chemin qu'il a parcouru, et qu'elle ne connaissait pas. Quelle raison donner de cette bizarrerie ? Les Esprits nous ont dit que les choses s'étaient passées de cette manière pour donner une preuve irrécusable que l'imagination n'y était pour rien.

Nous compléterons, par les réflexions suivantes, ce que nous avons dit sur le même sujet dans le numéro de juin.

Le verre avec ou sans eau, ainsi que la carafe, jouent évidemment dans ce phénomène le rôle d'agents hypnotiques ; la concentration de la vue et de la pensée sur un point provoquent un dégagement plus ou moins grand de l'âme, et, par suite, le développement de la vue psychique. (Voir la Revue de janvier 1860, page 6e, Détails sur l'hypnotisme.)

Ce genre de médiumnité peut donner lieu à des modes spéciaux de manifestations, à des perceptions nouvelles ; c'est un moyen de plus de constater l'existence et l'indépendance de l'âme, et, par cela même, un sujet d'étude très intéressant ; mais, comme nous l'avons dit, ce serait une erreur de croire que ce soit là un moyen meilleur qu'un autre de savoir tout ce qu'on désire, parce qu'il y a des choses qui doivent nous être cachées ou qui ne peuvent être révélées qu'en un temps donné. Lorsque le moment de les connaître est venu, on en est instruit par un des mille moyens dont disposent les Esprits, que l'on soit ou non Spirite ; mais le verre d'eau n'est pas plus efficace qu'un autre. De ce que les Esprits s'en sont servis pour donner des avis salutaires pour la santé, il ne s'ensuit pas que ce soit un procédé infaillible pour triompher de tous les maux, même de ceux qui ne doivent pas être guéris. Si une guérison est possible par les Esprits, ces derniers donnent leurs conseils par un moyen médianimique quelconque, et par tout médium apte à ce genre de communication. L'efficacité est dans la prescription, et non dans le mode selon lequel elle est donnée.

Le verre d'eau n'est pas non plus une garantie contre l'immixtion des mauvais Esprits ; l'expérience a déjà prouvé que les Esprits malintentionnés se servent de ce moyen comme des autres pour induire en erreur et abuser de la crédulité. En quoi pourrait-il leur opposer un obstacle plus puissant ! Nous l'avons dit maintes fois, et nous ne saurions trop le répéter : Il n'y a pas de médiumnité à l'abri des mauvais Esprits, et il n'existe aucun procédé matériel pour les écarter. Le meilleur, le seul préservatif est en soi-même ; c'est par sa propre épuration qu'on les éloigne, comme par la propreté du corps on se préserve des insectes nuisibles.

La réincarnation au Japon

Saint François-Xavier et le bonze Japonais.

Le récit suivant est extrait de l'histoire de saint François-Xavier par le P. Bouhours. C'est une discussion théologique entre un bonze japonais nommé Tucarondono, et saint François-Xavier, alors missionnaire au Japon.

« Je ne sais si tu me connais, ou, pour mieux dire, si tu me reconnais, dit Tucarondono à François-Xavier. – Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu, lui répond celui-ci.

Alors le bonze, éclatant de rire et se tournant vers d'autres bonzes ses confrères qu'il avait amenés avec lui : Je vois bien, leur dit-il, que je n'aurai pas de peine à vaincre un homme qui a traité avec moi plus de cent fois, et qui fait semblant de ne m'avoir jamais vu. Ensuite, regardant Xavier avec un sourire de mépris : Ne te reste-t-il rien, poursuivit-il, des marchandises que tu m'as vendues au port de Frénasoma ?

En vérité, répliqua Xavier avec un visage toujours serein et modeste, je n'ai, de ma vie, été marchand, et je n'ai jamais vu Frénasoma. – Ah ! quel oubli et quelle bêtise ! reprit le bonze faisant l'étonné, et continuant ses éclats de rire : – Quoi ! se peut-il faire que tu aies oublié cela ? – Rappelez-m'en le souvenir, repartit doucement le Père, vous qui avez plus d'esprit et de mémoire que moi. – Je le veux bien, dit le bonze, tout fier de la louange que Xavier lui avait donnée. Il y a aujourd'hui quinze cents ans tout juste que toi et moi, qui étions marchands, faisons notre trafic à Frénasoma, et que j'achetai de toi cent pièces de soie à très bon marché. T'en souviens-tu maintenant ?

Le saint qui jugea où allait le discours du bonze, lui demanda honnêtement quel âge il y avait. – J'ai cinquante-deux ans, dit Tucarondono. – Comment se peut-il faire, reprit Xavier, que vous fussiez marchand il a quinze siècles, s'il n'y a qu'un demi-siècle que vous êtes au monde, et comment trafiquions-nous en ce temps-là, vous et moi, dans Frénasoma, si la plupart d'entre vous autres bonzes enseignez que le Japon n'était qu'un désert il y a quinze cents ans ?

– Ecoute-moi, dit le bonze ; tu entendas les oracles, et tu demeureras d'accord que nous avons plus de connaissance des choses passées que vous n'en avez, vous autres, des choses présentes.

Tu dois donc savoir que le monde n'a jamais eu de commencement, et que les âmes, à proprement parler, ne meurent point. L'âme se dégage du corps où elle était renfermée ; elle en cherche un autre frais et vigoureux, où nous renaissions tantôt avec le sexe le plus noble, tantôt avec le sexe imparfait, selon les diverses constellations du ciel et les différents aspects de la lune. Ces changements de naissance font que nos fortunes changent aussi. Or, c'est la récompense de ceux qui ont vécu saintement, que d'avoir la mémoire fraîche de toutes les vies qu'on a menées dans les siècles passés, et de se représenter à soi-même tout entier tel qu'on a été depuis une éternité, sous la forme de prince, de marchand, d'homme de lettres, de guerrier et sous d'autres figures. Au contraire, quiconque, comme toi, sait si peu ses propres affaires, qu'il ignore ce qu'il a été et ce qu'il a fait durant le cours d'une infinité de siècles, montre que ses crimes l'ont rendu digne de la mort autant de fois qu'il a perdu le souvenir des vies qu'il a changées. »

Remarque. On ne peut supposer que François-Xavier ait inventé cette histoire qui n'était pas à son avantage, ni à suspecter la bonne foi de son historien, le P. Bouhours. D'un autre côté, il n'est pas moins certain que c'était un piège tendu au missionnaire par le bonze, puisque nous savons que le souvenir des existences antérieures est un cas exceptionnel, et que, dans tous les cas, il ne comporte jamais des détails aussi précis ; mais ce qui ressort de ce fait, c'est que la doctrine de la réincarnation existait au Japon à cette époque, dans des conditions identiques, sauf l'intervention des constellations et de la lune, à celles qui sont enseignées de nos jours par les Esprits. Une autre similitude non moins remarquable, c'est l'idée que la précision du souvenir est un signe de supériorité ; les Esprits nous disent, en effet, que dans les mondes supérieurs à la terre, où le corps est moins matériel et l'âme dans un état normal de dégagement, le souvenir du passé est une faculté commune à tout le monde ; on s'y souvient de ses existences antérieures, comme nous nous souvenons des premières années de notre enfance. Il est bien évident que les Japonais n'en sont pas

à ce degré de dématérialisation qui n'existe pas sur la terre, mais ce fait prouve qu'ils en ont l'intuition.

Lettre de M. Monico

Au journal la Mahouna, de Guelma (Algérie)

Le journal la Mahouna du 26 juin 1868 publiait la lettre suivante, que nous reproduisons avec plaisir, en adressant à l'auteur nos plus sincères félicitations.

« Monsieur le directeur,

Je viens de lire un article dans l'Indépendant, de Constantine, du 20 courant, appréciant le rôle peu délicat qu'aurait joué un certain M. Home, d'après ce journal (en Angleterre), débutant par ces lignes : « Les Spiritistes, successeurs des sorciers du moyen âge, ne se bornent plus à indiquer aux imbéciles, leurs adeptes, des trésors cachés, ils s'arrangent pour les découvrir à leur profit. » Suit l'appréciation, etc...

Permettez-moi, monsieur le rédacteur, de me servir de votre honorable journal pour protester énergiquement contre l'auteur de ces lignes si peu littéraires et si blessantes pour les adeptes de ces nouvelles idées, idées bien certainement inconnues puisqu'elles sont si faussement appréciées.

Le Spiritisme succède aux sorciers, comme l'astronomie a succédé aux astrologues. Est-ce à dire que cette science si répandue aujourd'hui, qui a éclairé l'homme en lui faisant connaître les immensités sidérales que les religions primitives avaient façonnées à leur idéal et pour servir leurs intérêts, a épousé toutes les élucubrations fantasques et grossières des astrologues d'autrefois ?

Vous ne le pensez pas.

De même, le Spiritisme, tant décrié par ceux qui ne le connaissent pas, vient détruire les erreurs des sorciers et révéler une science nouvelle à l'humanité. Il vient expliquer ces phénomènes incompris jusqu'ici, que l'ignorance populaire attribuait au miracle.

Loin d'épouser les superstitions d'un autre âge, que les sorciers, les magiciens, etc., toute cette foule de parias rebelles à la civilisation, employant ces moyens afin d'exploiter l'ignorance et de spéculer sur les vices, il vient, dis-je, les détruire et en même temps apporter au service de l'homme une force immense bien supérieure à toutes celles apportées par les philosophies anciennes et modernes.

Cette force est celle-ci : connaissance du passé et de l'avenir réservé à l'homme, répondant à ces questions : D'où viens-je ? où vais-je ?

Ce doute terrible qui pesait sur la conscience humaine, le Spiritisme vient l'expliquer ; non seulement théoriquement et par abstraction, mais matériellement, c'est-à-dire par des preuves accessibles à nos sens, et en dehors de tout aphorisme et sentence théologique.

Les anciennes opinions, nées souvent de l'ignorance et de la fantaisie, disparaissent peu à peu pour faire place à des convictions nouvelles, fondées sur l'observation, et dont la réalité est des plus manifestes ; la trace des vieux préjugés s'efface, et l'homme plus réfléchi, étudiant avec plus d'attention ces phénomènes réputés surnaturels, y a trouvé le produit d'une volonté se manifestant en dehors de lui.

Par le fait de cette manifestation, l'univers apparaît, pour le Spirite, comme un mécanisme conduit par un nombre infini d'intelligences, un immense gouvernement où chaque être intelligent a sa part d'action sous l'œil de Dieu, soit à l'état d'homme soit à l'état d'âme ou d'Esprit. La mort pour lui n'est point un épouvantail faisant frémir, ni le néant ; elle n'est que le point extrême d'une phase de l'être et le commencement d'une autre, c'est-à-dire tout simplement une transformation.

Je m'arrête, n'ayant pas la prétention de faire un cours de Spiritisme, encore moins celle de convaincre mon adversaire ; mais je ne puis laisser offenser une doctrine proclamant pour principe la liberté de conscience et les maximes du Christianisme le plus épuré, sans protester de toute mon âme.

Le Spiritisme a pour ennemis ceux qui ne l'ont point étudié, ni dans sa partie philosophique ni dans sa partie expérimentale ; c'est pour cela que le premier venu, sans se donner la peine de s'éclairer, s'arroge le droit, à priori, de le traiter d'absurde.

Mais, malheureusement pour l'homme, il en a été toujours ainsi chaque fois qu'une nouvelle idée a surgi ; l'histoire est là pour le prouver.

Le Spiritisme étant en accord avec les sciences de notre époque (voir la Genèse, les Miracles et les Prédications selon le Spiritisme), ses représentants les plus autorisés, et tous les écrits sortis de son sein ont déclaré qu'il était prêt à accepter toutes les idées basées sur les vérités scientifiques et rejeter toutes celles qui seraient reconnues être entachées d'erreur ; en un mot, qu'il veut marcher à la tête du progrès humain.

Les adeptes de cette doctrine, au lieu de se cacher dans l'ombre et de se réunir dans les catacombes, procèdent de toute autre manière ; c'est en pleine lumière et publiquement qu'ils émettent leurs idées et s'exercent à la pratique de leurs principes. L'opinion spirite est représentée en France par cinq revues ou journaux ; en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Russie, par quinze feuilles hebdomadaires ; aux Etats-Unis d'Amérique, ce pays de liberté et de progrès en tout genre, par de nombreux journaux ou revues, et les adeptes du Spiritisme se comptent déjà dans ce pays par millions, qu'involontairement et sans réflexion l'auteur de l'article de l'Indépendant traite d'imbéciles.

Notre époque si éloignée des actes de l'intolérance religieuse, qui se rit des disputes théologiques et des foudres du Vatican, devrait mieux inspirer le respect des opinions contraires.

Veuillez agréer, etc.

Jules Monico. »

Le même journal, du 17 juillet, contient un autre article de M. Monico, qui annonce devoir en publier une série en réponse à quelques attaques des antagonistes du Spiritisme. Nous y voyons également l'annonce, comme étant sous presse, d'une brochure du même auteur, intitulée : la Liberté de conscience, et devant paraître dans la première quinzaine du mois d'août. Prix : 1 franc.

Bibliographie

Le Spiritisme à Lyon, journal bi-mensuel qui paraît à Lyon depuis le 15 février, poursuit avec persévérance et succès le cours de sa publication. Comme nous l'avons dit dans le temps, et comme il le dit lui-même, ce n'est pas un journal à prétentions littéraires ; son but, plus modeste, est de populariser, par la modicité de son prix, les saines idées sur la doctrine. Il est fait en dehors de toute pensée de spéculation, car l'excédent des frais matériels est versé à la caisse de secours. C'est donc une œuvre de dévouement de la part de ceux qui ont entrepris cette lourde tâche. Par le bon esprit dans lequel est conçue sa rédaction et le but louable qu'il se propose, il ne peut manquer de se concilier les sympathies et les encouragements de tous les Spirites sincères. Nous avons lu avec un vif plaisir, en tête des derniers numéros, un avis par lequel il annonce que M. le sénateur préfet du Rhône en a autorisé la vente sur la voie publique. Nous faisons des vœux pour sa prospérité, puisqu'elle doit profiter à la doctrine et aux malheureux. Le défaut d'espace nous oblige à remettre au prochain numéro les réflexions que nous ont suggérées quelques-uns de ses articles, parmi lesquels nous en avons remarqué un (No du 15 juillet) très sagement conçu, sur le procès de M. Home.

Septembre 1868

Accroissement ou décroissement du volume de la terre

A propos de la genèse

Notre correspondant de Sens, dont nous avons publié dans le précédent numéro l'observation sur le parti spirite, en ajoutait une autre, dans sa lettre, sur l'accroissement du volume de la terre, et que l'abondance des matières nous a forcé d'ajourner.

« Je vous demande encore, monsieur, la permission de vous soumettre une réflexion qui m'est venue en lisant votre dernier ouvrage sur la Genèse. A la page 161 il y a ceci : « A l'époque où le globe terrestre était une masse incandescente, il ne contenait pas un atome de plus ni de moins qu'aujourd'hui. » Cependant des Esprits ont dit qu'il n'y a pas deux lois différentes pour la formation des corps principaux et des corps secondaires ; et puis, j'ai lu quelque part, que les plantes rendent à la terre plus qu'elles ne lui empruntent. Je ne sais si cela est bien constaté et scientifiquement démontré, mais d'après cette donnée et d'autres, sans parler des aérolithes qui sont aujourd'hui un fait incontesté, ne pourrait-il se faire qu'on découvrit un jour que notre globe acquiert encore du volume, ce qui contredirait cette assertion ? »

Il est très vrai que les plantes rendent au sol plus qu'elles n'en tirent ; mais le globe ne se compose pas seulement de la partie solide, l'atmosphère en fait partie intégrante ; or, il est prouvé que les plantes se nourrissent autant, et même plus, des fluides aériformes puisés dans l'atmosphère que des éléments solides absorbés par les racines. Vu la quantité de plantes qui ont vécu sur la terre depuis son origine, sans parler des animaux, les fluides atmosphériques seraient depuis longtemps épuisés s'ils ne s'alimentaient à une source permanente ; cette source est dans la décomposition des matières solides, organiques et inorganiques, qui rendent à l'atmosphère l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le carbone et les autres gaz qu'ils en avaient soutirés. C'est donc un échange constant, une transformation perpétuelle qui s'accomplissent à la surface du globe. Il en est exactement ici comme de l'eau qui s'élève en vapeurs et retombe en pluie, et dont la quantité est toujours la même. L'accroissement des végétaux et des animaux, s'opérant à l'aide des éléments constitutifs du globe, leurs débris, quelque considérables qu'ils soient, n'ajoutent pas un atome à la masse. Si la partie solide du globe augmentait, par cette cause, d'une manière permanente, ce serait aux dépens de l'atmosphère qui diminuerait d'autant, et finirait par être impropre à la vie.

A l'origine de la terre, les premières couches géologiques se sont formées des matières solides momentanément volatilisées par l'effet de la haute température, et qui, plus tard, condensées par le refroidissement, se sont précipitées. Elles ont incontestablement élevé quelque peu la surface du sol, qui, sans cela, se serait arrêtée à la couche granitique, mais sans rien ajouter à la masse totale, puisque ce n'était qu'un déplacement de matière. Lorsque l'atmosphère, purgée des éléments étrangers qu'elle tenait en suspension, s'est trouvée à son état normal, les choses ont suivi le cours régulier qu'elles ont eu depuis. Aujourd'hui, la moindre modification dans la constitution de l'atmosphère amènerait forcément la destruction des êtres vivants actuels ; mais alors, probablement, il se formerait de nouvelles races dans d'autres conditions de vitalité.

Considérée à ce point de vue, la masse du globe, c'est-à-dire la somme des molécules qui composent l'ensemble de ses parties solides, liquides et gazeuses, est incontestablement la même depuis son origine. S'il éprouvait une dilatation ou une condensation, son volume augmenterait ou diminuerait, sans que la masse subît aucune altération. Si donc la terre augmentait de masse par l'adjonction de nouvelles molécules, ce serait par l'effet d'une cause étrangère, puisqu'elle ne pourrait puiser en elle-même les éléments nécessaires à son accroissement.

Quelques personnes pensent que la chute des aérolithes peut être une cause d'augmentation du volume de la terre ; d'autres, sans s'occuper des voies et moyens, se fondent sur ce principe que,

puisque les animaux et les plantes naissent, grandissent et meurent, les corps planétaires doivent être soumis à la même loi.

D'abord, l'origine des aérolithes est encore problématique ; on a même longtemps pensé qu'ils pouvaient se former dans les régions supérieures de l'atmosphère terrestre, par la condensation des matières gazéifiées provenant de la terre même ; mais en supposant qu'ils aient une source étrangère à notre globe, qu'ils proviennent des débris de quelques planètes brisées, ou qu'ils se forment spontanément par la condensation de la matière cosmique interplanétaire, auquel cas on pourrait les considérer comme des avortons de planètes, leur chute accidentelle ne pourrait donner lieu à un accroissement sensible, et encore moins régulier de notre globe.

D'un autre côté, l'assimilation que l'on prétendrait faire entre les plantes et les planètes manque de justesse, car ce serait faire de ces dernières des êtres organiques, ce qui n'est pas admissible.

Selon une autre opinion, le globe peut augmenter par l'afflux de la matière cosmique interplanétaire qu'il puise dans sa course à travers l'espace, et qui dépose incessamment à sa surface de nouvelles molécules. Cette doctrine n'a rien d'irrationnel, car, dans ce cas, l'accroissement aurait lieu par adjonction et superposition, comme pour tous les corps inorganiques ; mais, outre qu'on pourrait se demander où s'arrêterait cet accroissement, elle est encore trop hypothétique pour être admise en principe. Ce n'est qu'un système combattu par des systèmes contraires, car, selon d'autres, la terre, au lieu d'acquérir, dépense, par l'effet de son mouvement, c'est-à-dire qu'elle abandonne à l'espace une partie de ses molécules, et qu'ainsi, au lieu d'augmenter, elle diminue. Entre ces deux théories, la science positive ne s'est point encore prononcée, et il est probable qu'elle ne le pourra pas de sitôt, faute de moyens matériels d'observation. On en est donc réduit à formuler des raisonnements basés sur les lois connues, ce qui peut donner des probabilités, mais non encore des certitudes.

Voici, en réponse à la question proposée, l'opinion motivée de l'éminent Esprit qui a dicté les savantes études uranographiques rapportées au chapitre VI de la Genèse.

Société de Paris, juillet 1868. - Médium, M. Desliens

« Les mondes s'épuisent en vieillissant et tendent à se dissoudre pour servir d'éléments de formation à d'autres univers. Ils rendent peu à peu au fluide cosmique universel de l'espace ce qu'ils en ont tiré pour se former. En outre, tous les corps s'usent par le frottement ; le mouvement rapide et incessant du globe à travers le fluide cosmique a pour effet d'en diminuer constamment la masse, bien que d'une quantité inappréciable dans un temps donné¹⁶.

L'existence des mondes peut, selon moi, se diviser en trois périodes. Première période : Condensation de la matière pendant laquelle le volume du globe diminue considérablement, la masse restant la même ; c'est la période de l'enfance. - Seconde période : Contraction, solidification de l'écorce, éclosion des germes, développement de la vie jusqu'à l'apparition du type le plus perfectible. A ce moment le globe est dans toute sa plénitude : c'est l'âge de la virilité ; il perd, mais très peu, de ses éléments constitutifs. A mesure que ses habitants progressent spirituellement, il passe à la période de décroissance matérielle ; il perd, non seulement par suite du frottement, mais aussi par la désagrégation des molécules, comme une pierre dure qui, rongée par le temps, finit par tomber en poussière. Dans son double mouvement de rotation et de translation, il laisse à l'espace des parcelles fluidifiées de sa substance, jusqu'au moment où sa dissolution sera complète.

Mais alors comme la puissance attractive est en raison de la masse, - je ne dis pas du volume, - la masse diminuant, ses conditions d'équilibre dans l'espace sont modifiées ; dominé par des globes plus puissants auxquels il ne peut plus faire contrepoids, il s'ensuit des déviations dans ses mouvements, dans sa position à l'égard du soleil ; il subit de nouvelles influences, et de là naissent des changements dans les conditions d'existence de ses habitants, en attendant qu'il disparaisse de la scène du monde.

¹⁶ Dans son mouvement de translation autour du soleil, la vitesse de la terre est de 400 lieues par minute. La terre ayant 9,000 lieues de circonférence à l'équateur, dans son mouvement de rotation sur son axe, chaque point de l'équateur parcourt, par conséquent, 9,000 lieues en vingt-quatre heures, ou 6,3 lieues par minute.

Ainsi, naissance, vie et mort ; enfance, virilité et décrépitude, telles sont les trois phases par lesquelles passe toute agglomération de matière organique ou inorganique. L'esprit seul, qui n'est point matière, est indestructible. »

Galilée.

Que deviennent les habitants d'un monde détruit ? Ils font ce que font les habitants d'une maison qu'on démolit : ils vont s'établir ailleurs dans de meilleures conditions ; les globes ne sont, pour eux, que des stations temporaires ; mais il est probable que lorsqu'un globe est arrivé à sa période de dissolution, il a depuis longtemps cessé d'être habité, car alors il ne peut plus fournir les éléments nécessaires à l'entretien de la vie.

Tout est problème insoluble dans la nature, si l'on fait abstraction de l'élément spirituel ; tout s'explique, au contraire, clairement et logiquement, si l'on tient compte de cet élément.

Il est à remarquer que, selon l'ordre d'idées exprimées dans la communication ci-dessus, la fin d'un monde coïnciderait avec la plus grande somme de progrès de ses habitants, compatible avec la nature de ce monde, au lieu d'être le signal d'une réprobation qui les vouerait, pour la plus grande partie, à la damnation éternelle.

L'âme de la terre

La question précédente nous amène naturellement à celle de l'âme de la terre, souvent débattue et diversement interprétée.

L'âme de la terre joue un rôle principal dans la théorie de la formation de notre globe par l'incrustation de quatre planètes ; théorie dont nous avons démontré l'impossibilité matérielle d'après les observations géologiques et les données de la science expérimentale (voir la Genèse, chap. VII, nos 4 et suivants). Pour ce qui concerne l'âme, nous nous appuyerons également sur les faits.

Cette question en préjuge une autre : La terre est-elle un être vivant ? Nous savons que certains philosophes, plus systématiques que pratiques, considèrent la terre et toutes les planètes comme des êtres animés, se fondant sur le principe que tout vit dans la nature, depuis le minéral jusqu'à l'homme. Nous croyons d'abord qu'il y a une différence capitale entre le mouvement moléculaire d'attraction et de répulsion, d'agrégation et de désagrégation du minéral et le principe vital de la plante ; il y a là des effets différents qui accusent des causes différentes, ou tout au moins une modification profonde dans la cause première si elle est unique. (Genèse, chap. X, nos 16 à 19.)

Mais admettons pour un instant que le principe de la vie ait sa source dans le mouvement moléculaire, on ne saurait contester qu'il soit plus rudimentaire encore dans le minéral que dans la plante ; or, de là à une âme dont l'attribut essentiel est l'intelligence, la distance est grande ; personne, croyons-nous, n'a songé à doter un caillou ou un morceau de fer de la faculté de penser, de vouloir et de comprendre. En faisant même toutes les concessions possibles à ce système, c'est-à-dire en nous plaçant au point de vue de ceux qui confondent le principe vital avec l'âme proprement dite, l'âme du minéral n'y serait qu'à l'état de germe latent, puisqu'elle ne s'y révèle par aucune manifestation.

Un fait non moins patent que celui dont nous venons de parler, c'est que le développement organique est toujours en rapport avec le développement du principe intelligent ; l'organisme se complète à mesure que les facultés de l'âme se multiplient. L'échelle organique suit constamment, dans tous les êtres, la progression de l'intelligence, depuis le polype jusqu'à l'homme ; il n'en pouvait être autrement, puisqu'il faut à l'âme un instrument approprié à l'importance des fonctions qu'elle doit remplir. Que servirait à l'huître d'avoir l'intelligence du singe sans les organes nécessaires à sa manifestation ? Si donc la terre était un être animé servant de corps à une âme spéciale, cette âme devrait être encore plus rudimentaire que celle du polype, puisque la terre n'a pas même la vitalité de la plante, tandis que, par le rôle qu'on attribue à cette âme, surtout dans la théorie de l'incrustation, on en fait un être doué de raison et du libre arbitre le plus complet, un Esprit supérieur, en un mot, ce qui n'est ni rationnel, ni conforme à la loi générale, car jamais Esprit n'eût été plus emprisonné et plus mal partagé. L'idée de l'âme de la terre, entendue dans ce sens,

aussi bien que celle qui fait de la terre un animal, doit donc être rangée parmi les conceptions systématiques et chimériques.

L'animal le plus infime, d'ailleurs, a la liberté de ses mouvements ; il va où il veut et marche quand cela lui plaît ; tandis que les astres, ces êtres soi-disant vivants et animés par des intelligences supérieures, seraient astreints à des mouvements perpétuellement automatiques, sans jamais pouvoir s'écarter de leur route ; ils seraient, en vérité, bien moins favorisés que le dernier puceron. Si, d'après la théorie de l'incrustation, les âmes des quatre planètes qui ont formé la terre, ont eu la liberté de réunir leurs enveloppes, elles avaient donc celle d'aller où elles voulaient, de changer à leur gré les lois de la mécanique céleste ; pourquoi ne l'ont-elles plus ?

Il y a des idées qui se réfutent d'elles-mêmes, et des systèmes qui tombent dès qu'on en scrute sérieusement les conséquences. Le Spiritisme serait à bon droit ridiculisé par ses adversaires s'il se faisait l'éditeur responsable d'utopies qui ne supportent pas l'examen. Si le ridicule ne l'a pas tué, c'est qu'il ne tue que ce qui est ridicule.

Par l'âme de la terre, on peut entendre, plus rationnellement, la collectivité des Esprits chargés de l'élaboration et de la direction de ses éléments constitutifs, ce qui suppose déjà un certain degré d'avancement et de développement intellectuel ; ou, mieux encore, l'Esprit auquel est confiée la haute direction des destinées morales et du progrès de ses habitants, mission qui ne peut être dévolue qu'à un être éminemment supérieur en savoir et en sagesse. Dans ce cas, ce n'est pas, à proprement parler, l'âme de la terre, car cet Esprit n'y est ni incarné, ni subordonné à son état matériel ; c'est un chef préposé à sa direction, comme un général est préposé à la conduite d'une armée. Un Esprit, chargé d'une mission aussi importante que celle du gouvernement d'un monde, ne saurait avoir de caprices, ou Dieu serait bien imprévoyant de confier l'exécution de ses décrets souverains à des êtres capables de les faire échouer par leur mauvais vouloir ; or, selon la doctrine de l'incrustation, ce serait le mauvais vouloir de l'âme de la lune qui serait cause que la terre est restée incomplète.

De nombreuses communications, données en divers lieux, sont venues confirmer cette manière d'envisager la question de l'âme de la terre ; nous n'en citerons qu'une seule qui les résume toutes en peu de mots.

Société spirite de Bordeaux, avril 1862.

La terre n'a pas d'âme lui appartenant en propre, parce que ce n'est pas un être organisé comme ceux qui sont doués de la vie ; elle en a des millions qui sont les Esprits chargés de son équilibre, de son harmonie, de sa végétation, de sa chaleur, de sa lumière, des saisons, de l'incarnation des animaux qu'ils surveillent ainsi que celle des hommes. Ce n'est pas à dire que ces Esprits sont la cause de ces phénomènes : ils y président comme les fonctionnaires d'un gouvernement président à chacun des rouages de l'administration.

La terre a progressé à mesure qu'elle s'est formée ; elle progresse toujours, sans jamais s'arrêter, jusqu'au moment où elle aura atteint son maximum de perfection. Tout ce qui est vie et matière en elle, progresse en même temps, car, à mesure que le progrès s'accomplit, les Esprits chargés de veiller sur elle et sur ses produits, progressent de leur côté par le travail qui leur incombe, ou cèdent la place à des Esprits plus avancés. En ce moment, elle touche à une transition du mal au bien, du médiocre au beau.

Dieu, créateur, est l'âme de l'univers, de tous les mondes qui gravitent dans l'infini, et les Esprits chargés, dans chaque monde, de l'exécution de ses lois, sont les agents de sa volonté, sous la direction d'un délégué supérieur. Ce délégué appartient nécessairement à l'ordre des Esprits les plus élevés, car ce serait faire injure à la sagesse divine de croire qu'elle abandonnerait à la fantaisie d'une créature imparfaite le soin de veiller à l'accomplissement de la destinée de millions de ses propres créatures.

Demande. - Les Esprits chargés de la direction et de l'élaboration des éléments constitutifs de notre globe peuvent-ils s'y incarner ?

Réponse. - Certainement, car, à l'état d'incarnation, ayant une action plus directe sur la matière, ils peuvent faire ce qui leur serait impossible comme Esprits, de même que certaines fonctions, par leur nature, incombent plus spécialement à l'état spirituel. A chaque état sont dévolues des missions particulières.

Est-ce que les habitants de la terre ne travaillent pas à son amélioration matérielle ? Considérez donc tous les Esprits incarnés comme faisant partie de ceux qui sont chargés de la faire progresser en même temps qu'ils progressent eux-mêmes. C'est la collectivité de toutes ces intelligences, incarnées et désincarnées, y compris le délégué supérieur, qui constitue à proprement parler l'âme de la terre, dont chacun de vous fait partie. Incarnés et désincarnés sont les abeilles qui travaillent à l'édification de la ruche, sous la direction de l'Esprit chef ; celui-ci est la tête, les autres sont les bras.

Demande. - Est-ce que cet Esprit chef peut aussi s'incarner ?

Réponse. - Sans aucun doute, quand il en reçoit la mission, ce qui a lieu quand sa présence parmi les hommes est jugée nécessaire au progrès.

Un de vos guides spirituels.

De la protection de l'Esprit des saints patrons

La question suivante nous était proposée dernièrement par un de nos abonnés :

Tout préjugé de secte et d'idée mystique à part, la qualification de saint dénote une certaine supériorité spirituelle, car, pour mériter ce titre, il faut s'être distingué par des actes méritoires quelconques. D'après cela, et la chose étant considérée au point de vue spirite, les saints, sous l'invocation desquels on nous place à notre naissance, ne deviennent-ils pas nos protecteurs naturels, et lorsqu'on célèbre la fête patronymique de quelqu'un, celui dont-il porte le nom n'y est-il pas attiré par sympathie, et ne s'y associe-t-il pas au moins par la pensée, si ce n'est par sa présence ?

Il y a dans cette question deux points à considérer, qu'il faut examiner séparément.

Mieux que personne, les Spiritistes savent que la pensée attire la pensée, et que la sympathie des Esprits, qu'ils soient béatifiés ou non, est sollicitée par nos sentiments à leur égard. Or, qu'est-ce qui détermine, en général, le choix des noms ? Est-ce une vénération particulière pour le saint qui le portait ? l'admiration pour ses vertus ? la confiance en ses mérites ? la pensée de le donner pour modèle au nouveau-né ? Demandez à la plupart de ceux qui le choisissent s'ils savent ce qu'il était, ce qu'il a fait, quand il a vécu, par quoi il s'est distingué, s'ils connaissent une seule de ses actions. Si l'on en excepte quelques saints dont l'histoire est populaire, presque tous sont totalement inconnus, et, sans le calendrier, le public ne saurait même pas s'ils ont existé. Rien ne peut donc solliciter sa pensée vers l'un plutôt que vers l'autre. Nous admettons que, pour certaines personnes, le titre de saint suffit, et qu'on peut prendre un nom de confiance du moment qu'il est sur la liste des bienheureux dressée par l'Eglise, sans qu'il soit besoin d'en savoir davantage : c'est une question de foi.

Mais alors, pour ces personnes mêmes, quels sont les motifs déterminants ? Il y en a deux qui prédominent presque toujours. Le premier est souvent le désir de complaire à quelque parent ou ami dont on veut flatter l'amour-propre en donnant son nom au nouveau-né, surtout si l'on en attend quelque chose, car si c'était un pauvre diable, sans crédit et sans consistance, on ne lui ferait pas cet honneur. En cela on vise bien plus à la protection de l'homme qu'à celle du saint.

Le second motif est encore plus mondain. Ce que l'on cherche presque toujours dans un nom, c'est la forme gracieuse, une consonance agréable ; dans un certain monde surtout, on veut des noms bien portés, qui aient un cachet de distinction. Il y en a que l'on repousse impitoyablement, parce qu'ils ne flattent ni l'oreille ni la vanité, fussent-ils ceux des saints ou des saintes les plus dignes de vénération. Et puis, le nom est souvent une question de mode comme la forme d'une coiffure.

Il faut convenir que ces saints personnages doivent en général être peu touchés des motifs de la préférence qu'on leur accorde ; ils n'ont en réalité aucune raison spéciale de s'intéresser, plus qu'à

d'autres, à ceux qui portent leurs noms, vis-à-vis desquels ils sont comme ces parents éloignés dont on ne se souvient que lorsqu'on en attend un héritage.

Les Spirités, qui comprennent le principe des relations affectueuses entre le monde corporel et le monde spirituel, agiraient autrement en pareille circonstance. A la naissance d'un enfant, les parents choisiraient, parmi les Esprits, béatifiés ou non, anciens ou modernes, amis, parents ou étrangers à la famille, un de ceux qui ont, à leur connaissance, donné des preuves irrécusables de leur supériorité, par leur vie exemplaire, les actes méritoires qu'ils ont accomplis, la pratique des vertus recommandées par le Christ : la charité, l'humilité, l'abnégation, le dévouement désintéressé à la cause de l'humanité, en un mot par tout ce qu'ils savent être une cause d'avancement dans le monde des Esprits ; ils l'invoqueraient solennellement et avec ferveur, en le priant de se joindre à l'ange gardien de l'enfant pour le protéger dans la vie qu'il va parcourir, le guider par ses conseils et ses bonnes inspirations ; et en signe d'alliance, ils donneraient à l'enfant le nom de cet Esprit. L'Esprit verrait dans ce choix une preuve de sympathie, et il accepterait avec joie une mission qui serait un témoignage d'estime et de confiance.

Puis, à mesure que l'enfant grandirait, on lui apprendrait l'histoire de son protecteur ; on lui redirait ses bonnes actions ; il saurait pourquoi il porte ce nom, et ce nom lui rappellerait sans cesse un beau modèle à suivre. C'est alors qu'à la fête anniversaire le protecteur invisible ne manquerait pas de s'associer, parce qu'il aurait sa place dans le cœur des assistants.

Le fauteuil des ancêtres

On nous a dit que, chez un écrivain poète en grand renom, existe un usage qui paraîtra bizarre à tout autre qu'à des Spirités. A la table de famille il y a toujours un fauteuil vide ; ce fauteuil est fermé par un cadenas, et personne ne s'y assoit : c'est la place des ancêtres, des grands parents et des amis qui ont quitté ce monde ; il est là comme un respectueux témoignage d'affection, un pieux souvenir, un appel à leur présence, et pour leur dire qu'ils vivent toujours dans l'esprit des survivants.

La personne qui nous citait ce fait, comme le tenant de bonne source, ajoutait : « Les Spirités repoussent avec raison les choses de pure forme ; mais s'il en est une qu'ils puissent adopter sans déroger à leurs principes, c'est sans contredit celle-ci. »

Assurément c'est là une pensée qui ne naîtra jamais dans le cerveau d'un matérialiste ; elle atteste non seulement l'idée spiritualiste, mais elle est éminemment Spirite, et elle ne nous surprend nullement de la part d'un homme qui, sans arborer ouvertement le drapeau du Spiritisme, a maintes fois affirmé sa croyance aux vérités fondamentales qui en découlent.

Il y a, dans cet usage, quelque chose de touchant, de patriarcal, et qui impose le respect. Qui, en effet, oserait le tourner en ridicule ? ce n'est pas une de ces formules stériles qui ne disent rien à l'âme : c'est l'expression d'un sentiment qui part du cœur, le signe sensible du lien qui unit les présents aux absents. Ce siège, vide en apparence, mais que la pensée occupe, est toute une profession de foi, et de plus, tout un enseignement pour les grands aussi bien que pour les petits. Pour les enfants, c'est une éloquente leçon, quoique muette, et qui ne peut manquer de laisser de salutaires impressions. Ceux qui seront élevés dans ces idées ne seront jamais incrédules, parce que, plus tard, la raison viendra confirmer les croyances dont ils auront été bercés. L'idée de la présence, autour d'eux, de leurs grands parents ou de personnes vénérées, sera pour eux un frein plus puissant que la crainte du diable.

Cercle de la morale Spirite à Toulouse

Nous sommes heureux d'annoncer qu'une société vient d'être officiellement autorisée à Toulouse sous le titre de Cercle de la morale Spirite. Nous félicitons les fondateurs du choix de ce titre qui montre clairement le but qu'ils se sont proposé, en même temps qu'il résume parfaitement le caractère essentiel de la doctrine. S'il est vrai que noblesse oblige, il ne l'est pas moins de dire que titre oblige, à moins de mentir à son drapeau ; nous sommes convaincu que les membres de cette réunion sauront le justifier. Par la sévérité même de leur règlement, dont nous avons pris connaissance, ils prouvent leur ferme intention d'agir en vrais spirites.

Il y a eu jadis, à Paris, une société longtemps très florissante de la morale chrétienne ; pourquoi n'y aurait-il pas des sociétés de la morale Spirite ? Ce serait le meilleur moyen d'imposer silence aux railleurs, et de faire taire les préventions que nourrissent, contre le Spiritisme, ceux qui ne le connaissent pas. La qualité de membre d'une société qui s'occupe de morale théorique et pratique, est un titre à l'estime et à la confiance, même pour les incrédules, car c'est l'équivalent de celle de membre d'une société d'honnêtes gens, et tout Spirite sincère doit tenir à honneur d'en faire partie. Les mauvais plaisants oseront-ils dire que ce sont des sociétés de niais, de fous ou d'imbéciles ?

Le mot cercle, adopté par la société de Toulouse, indique qu'elle ne se borne pas à des séances ordinaires, mais que c'est en outre un lieu de réunion, où les membres peuvent venir s'entretenir de l'objet spécial de leurs études.

Les Mémoires d'un mari *Par M. Fernand Duplessis*

Les traces que l'on trouve partout du Spiritisme sont comme les inscriptions et les médailles antiques qui attestent, à travers les siècles, le mouvement de l'esprit humain. Les croyances populaires contiennent sans contredit les traces, ou mieux les germes des idées spirites à toutes les époques et chez tous les peuples, mais mêlées aux légendes superstitieuses, comme l'or des mines est mêlé à la gangue. Ce n'est pas là seulement qu'il faut aller les chercher, c'est dans l'expression des sentiments intimes, car c'est là qu'on les trouve souvent à l'état de pureté. Si l'on pouvait sonder toutes les archives de la pensée, on serait surpris de voir jusqu'à quel point elles sont enracinées dans le cœur humain, depuis la vague intuition jusqu'aux principes nettement formulés. Or, qui donc les y a fait naître avant l'apparition du Spiritisme ? Dira-t-on que c'est une influence de coterie ? Elles y sont nées spontanément, parce qu'elles sont dans la nature ; mais souvent elles ont été étouffées ou dénaturées par l'ignorance et le fanatisme. Aujourd'hui le Spiritisme, passé à l'état de philosophie, vient arracher ces plantes parasites, et constituer un corps de doctrine de ce qui n'était qu'une vague aspiration.

Un de nos correspondants de Joinville-sur-Marne, M. Petit-Jean, auquel nous devons déjà de nombreux documents sur ce sujet, nous en adresse un des plus intéressants, que nous sommes heureux d'ajouter à ceux que nous avons déjà publiés.

« Joinville, 16 juillet 1868.

Voici encore des pensées Spirites ! Celles-là ont d'autant plus d'importance qu'elles ne sont point, comme beaucoup d'autres, le produit de l'imagination, ou une idée exploitée par les romanciers ; c'est l'exposé d'une croyance partagée par la famille d'un conventionnel, et exprimé dans la circonstance la plus grave de la vie, où l'on ne songe pas à jouer sur les mots.

Je les ai puisées dans une œuvre littéraire ayant pour titre : Les Mémoires d'un Mari, qui ne sont autres que le récit détaillé de la vie de M. Fernand Duplessis. Ces Mémoires ont été édités en 1849, par Eugène Sue, auquel M. Fernand Duplessis les a remis, avec mission de les livrer à la publicité, à titre, selon ses propres expressions, d'expiation pour lui et d'enseignement pour les autres. Je vous donne l'analyse des passages qui ont le plus de rapport avec notre croyance. »

Madame Raymond, ainsi que son fils, prisonniers politiques, reçoivent la visite de M. Fernand Duplessis, leur ami. Cette visite donne lieu à une conversation, à la suite de laquelle Madame Raymond tient le langage suivant à son fils (page 121) :

« Voyons, mon enfant, - reprit madame Raymond d'un ton d'affectueux reproche, - est-ce d'hier que nous avons fait nos premiers pas dans cette carrière où l'on doit remercier Dieu d'un jour sans angoisses ? Est-ce qu'on poursuit, est-ce qu'on atteint le but où nous tendons sans douleur, sans périls, et souvent sans martyre ? Est-ce que nous ne nous sommes pas dit cent fois que notre vie n'est pas à nous, mais à cette sainte cause de la liberté pour laquelle ton père est mort sur l'échafaud ? Est-ce que depuis que tu as l'âge de raison nous ne nous sommes pas habitués à cette pensée qu'un jour je pouvais avoir à clore tes paupières comme tu pouvais clore les miennes ? Est-ce qu'il y a de quoi s'attrister d'avance ? Me vois-tu jamais sombre, éplorée, parce que je vis toujours avec le souvenir cher et sacré de ton père, dont j'ai baisé le front sanglant, et que j'ai enseveli de mes mains ? N'avons-nous pas foi, comme nos pères les Gaulois, à la renaissance indéfinie de nos corps et de nos âmes, qui vont tour à tour peupler l'immensité des mondes ? Pour nous, qu'est-ce que la mort ? le commencement d'une autre vie, rien de plus. Nous sommes de ce côté-ci du rideau, nous passons de l'autre, où des perspectives immenses attendent nos regards. Quant à moi, je ne sais si c'est parce que je suis fille d'Eve, ajouta madame Raymond avec un demi-sourire, mais le phénomène de la mort ne m'a jamais inspiré qu'une excessive curiosité. »

Page 208. - « La pensée de la mort excitait, surtout chez Jean, une très vive curiosité. Spiritualiste par essence, il partageait avec sa mère, son oncle et Charpentier, la virile croyance qui fut celle de nos pères les Gaulois. Selon l'admirable dogme druidique, l'homme étant immortel, âme et corps, esprit et matière, il allait ainsi, âme et corps, incessamment renaître et vivre de monde en monde, s'élevant à chaque migration nouvelle vers une perfection infinie comme celle du Créateur.

Cette vaillante croyance expliquait seule, à mes yeux, le détachement superbe avec lequel Jean et sa mère envisageaient ces terribles problèmes qui jettent tant de trouble et d'épouvante dans les âmes faibles, habituées à voir dans la mort le néant ou la fin de la vie physique, tandis que la mort n'est que l'heure d'une renaissance complète qu'une autre vie attend avec ses nouveautés mystérieuses. »

Mais, hélas ! il ne m'était pas donné de partager cette croyance ; je voyais, avec un douloureux effroi, s'approcher le jour fatal où Jean serait jugé par la Cour des Pairs. Ce jour venu, madame Raymond me pria de l'accompagner à cette redoutable séance ; en vain je voulus la détourner de ce dessein, dans ma crainte d'une condamnation à mort portée contre Jean ; je n'osais cependant lui exprimer mes appréhensions ; elle devina ma pensée. Mon cher monsieur Duplessis, me dit-elle, le père de mon fils est mort sur l'échafaud pour la liberté ; je l'ai pieusement enseveli de mes mains... si mon fils doit aussi mourir pour la même cause, je saurai accomplir mon devoir d'une main ferme... Vous croyez qu'on peut condamner Jean à mort ?... Je crois, moi, qu'on ne peut le condamner qu'à l'immortalité. (Textuel.) Donnez-moi votre bras, monsieur Duplessis... Calmez votre émotion, et rendons-nous à la Chambre des Pairs.

Jean fut condamné à mort et devait être exécuté le surlendemain. Je fus le voir dans sa prison, et j'espérais à peine avoir la force de résister à cette dernière et funèbre entrevue. Lorsque j'entrai, il faisait, sous la surveillance d'un gendarme, sa toilette du matin avec un soin aussi minutieux que s'il eût été chez lui. Il vint à moi en me tendant les mains ; puis, me regardant en face, il me dit avec anxiété : - Mon Dieu ! mon bon Fernand, comme tu es pâle !... Qu'as-tu donc ? - Ce que j'ai ! m'écriai-je en fondant en larmes et en me jetant à son cou, tu me le demandes ! - Pauvre Fernand ! me répondit-il, ému de mon émotion, calme-toi... du courage ! - Et c'est toi, toi qui m'encourages en ce moment suprême ! lui dis-je ; mais tu es donc, comme ta mère, doué d'une force surhumaine ? - Surhumaine !... non ; tu nous fais trop d'honneur, reprit-il en souriant ; mais ma mère et moi nous savons ce que c'est que la mort... et elle ne nous effraie pas... Notre âme change de corps, comme nos corps changent de vêtements ; nous allons revivre ailleurs et attendre ou rejoindre ceux que nous avons aimés... Grâce à cette croyance, mon ami, et à la curiosité de voir des mondes nouveaux, mystérieux ; enfin, grâce à la conscience de l'avènement prochain de nos idées et à la certitude de laisser après soi la mémoire d'un honnête homme, tu l'avoueras, le départ de ce monde n'offre rien du tout d'effrayant, au contraire.

Jean Raymond ne fut pas exécuté ; sa peine fut commuée en une détention perpétuelle, et il fut transféré à la citadelle de Doullens. »

Bibliographie

*Le Régiment fantastique par Victor Dazur*¹⁷

Nous empruntons les passages suivants au compte rendu que le *Siècle* a donné de cet ouvrage dans son feuilleton du 22 juin 1868 :

« C'est une sorte de roman philosophique, où la plupart des questions qui passionnent actuellement les esprits sont traitées sous une forme originale et dramatique ; le spiritualisme et le matérialisme, l'immortalité de l'âme et le néant, le libre arbitre et le fatalisme, la responsabilité et l'irresponsabilité, les peines éternelles et l'expiation, puis la guerre, la paix universelle, les armées permanentes, etc.

Toutes ces questions ne sont pas discutées avec beaucoup de méthode et de profondeur, mais elles le sont toutes avec une certaine érudition, avec une bonne foi évidente, avec gaieté presque toujours, avec esprit souvent, et quelquefois avec éloquence.

En somme, l'ouvrage est d'un homme libéral, ami du progrès, de la perfectibilité et du spiritualisme, ami de la paix, quoique évidemment militaire.

Voici, du reste, comment l'auteur parle de lui-même :

L'auteur, qui s'est donné dans ce livre le nom de François Pamphile, avait l'insigne honneur d'être caporal dans l'armée française, lorsqu'il fit le songe étrange qui forme le canevas de l'ouvrage que vous allez lire, si vous n'avez rien de mieux à faire. Plus tard notre militaire écrivit son rêve, et ensuite s'amusa à l'embellir quand il en avait le temps. »

Le Régiment fantastique, de Victor Dazur, est donc un rêve comme le Paris en Amérique, de M. Laboulaye, mais c'est un rêve qui vous transporte dans un monde tout imaginaire.

Le caporal François Pamphile rentre à sa caserne, après avoir pris, avec quelques camarades, sa part des réjouissances d'une fête publique à Paris. Rassasié de bruit, de musique, de spectacles en plein vent, d'illuminations, de feux d'artifice, l'estomac bien lesté et la conscience tranquille, n'ayant eu de querelle avec personne, n'ayant frappé de son sabre aucun civil, il s'endort d'un profond sommeil. Au bout d'un temps qu'il ne peut apprécier, il lui semble que son lit est enlevé comme s'il était suspendu à un ballon en guise de nacelle.

Il ouvre les yeux et se voit dans l'espace ; un panorama mobile s'étend au-dessous de lui ; il voit disparaître Paris, puis la campagne, puis la terre. Il lui semble faire un des voyages aérostatiques de notre collaborateur Flammarion dont il se déclare un lecteur assidu, et dont il loue avec enthousiasme le beau livre spiritualiste qui a pour titre la Pluralité des Mondes habités.

Tout à coup l'air lui manque ; il suffoque ; mais il entre dans une autre atmosphère ; sa respiration reprend ; il aperçoit un autre globe que ses études astronomiques lui font reconnaître pour la planète Mars. Il se sent attiré vers cette planète dont le globe grossit rapidement à ses yeux. Il tremble, en y tombant selon les lois de la pesanteur, d'y être écrasé ; il redoute un choc terrible ; mais non ! Le voici étendu sur un épais gazon, aux pieds d'arbres merveilleux remplis d'oiseaux non moins merveilleux.

Il se croit dans un monde nouveau, passé du grade de caporal au grade de premier homme. Il appelle une Ève. C'est la chanson du Roi Dagobert qui lui répond.

L'étonnement du bon caporal redouble en voyant que le chanteur est un grand gaillard revêtu de l'uniforme de sergent-major de l'infanterie de ligne française.

- Qui êtes-vous ? lui dit ce sergent, qui a l'air aussi surpris que lui.

- Major, répond François Pamphile, je suis caporal ; je viens de la planète Terre que j'ai quittée involontairement cette nuit ; et je voudrais que vous eussiez l'obligeance de me dire le nom de la planète où je suis tombé.

- Cette planète, c'est Soraï-Kanor, parbleu !

¹⁷ Un fort vol. in-12, Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon et ne porte aucun nom d'éditeur ; il est dit simplement qu'il se trouve à Paris, chez tous les libraires. Nous nous le sommes procuré à la librairie Internationale, 15, boulevard Montmartre.

- Soraï-Kanor ?... Je supposais que c'était la planète Mars. Il paraît que je me suis trompé.

- Vous ne vous êtes point trompé. Seulement notre planète, que les terriens nomment Mars, est nommée par nos astronomes Soraï-Kanor.

Le caporal s'étonne que le sergent sache le nom donné par les habitants de la terre à sa planète. Mais le sergent lui apprend qu'il n'a quitté la terre qu'après sa mort terrestre, et qu'il y était roi de France.

A cette réponse inattendue, le caporal se découvre, c'est-à-dire ôte le bonnet de coton qu'il a sur la tête.

Le roi sergent-major lui dit de ne pas lui rendre tant d'honneurs, puisqu'il n'est plus qu'un simple sous-officier. Sur terre, il s'appelait François Ier ; sur Mars, il appartient au régiment fantastique, un régiment composé de la plupart des souverains qui ont régné sur le globe terrestre. Le colonel est Alexandre le Grand ; le lieutenant-colonel Jules César (qui n'a pas régné, à proprement parler), et le major Périclès (qui a moins régné encore). Le régiment compte trois bataillons, et chaque bataillon huit compagnies. Le commandant du premier bataillon est Sésostris et l'adjutant major Attila ; le commandant du deuxième bataillon, Charlemagne et l'adjutant major Charles-Quint ; le commandant du troisième bataillon, Annibal ; et l'adjutant major Mithridate.

Chaque compagnie est composée des souverains d'une même nation. La compagnie française est la première du deuxième bataillon et a pour capitaine Louis XIV, ce qui prouve, par parenthèse, que la faveur domine sur Mars comme sur la terre ; car François Ier, qui n'est que sergent-major, était assurément un plus grand capitaine que Louis XIV, et il avait de plus pour lui l'ancienneté.

Les cantinières du régiment fantastique sont Sémiramis, Cléopâtre, Élisabeth, Catherine II. De même que tous les officiers et les soldats du régiment sont d'anciens souverains ou des hommes ayant exercé la souveraineté, toutes les cantinières et les servantes de cantine sont d'anciennes souveraines. Les musiciens seuls sont d'anciens compositeurs : Beethoven, Mozart, Glück, Piccini, Haydn, Bellini. Le régiment n'a adopté l'uniforme français que depuis le règne de Napoléon Ier, dont les campagnes ont enthousiasmé Alexandre le Grand. Depuis, le régiment a suivi toutes les variations de notre costume militaire, ce qui n'est pas peu dire. C'est aussi depuis le règne de Napoléon Ier que la langue française est adoptée comme la langue réglementaire du régiment. Ce n'est pourtant pas sous l'empire que la langue française a le plus brillé. Du reste, le vainqueur d'Austerlitz n'est pas au nombre des militaires du régiment fantastique. Il n'est point sur Mars ; peut-être est-il dans un monde supérieur, peut-être dans un monde inférieur : François Ier l'ignore.

D'autres souverains n'ont jamais figuré dans le régiment fantastique ; d'autres l'ont quitté après plusieurs siècles de service ; quelques-uns, après plusieurs milliers de siècles. Le régiment ne change jamais de garnison, et ne fait jamais la guerre. C'est une sorte de régiment pénitentiaire où les souverains, hommes et femmes, ne sont placés que pour expier les forfaits qu'ils ont commis pendant leurs règnes.

A la bonne heure, mais les musiciens Beethoven, Mozart et les autres, quels forfaits ont-ils commis pour être retenus dans ce régiment expiatoire ? C'est ce que l'auteur néglige de nous apprendre.

Le supplice habituel des militaires et des cantinières du régiment, c'est le supplice de Tantale. Les guerriers qui, sur la terre, se plaisaient dans le sang et dans le carnage, ont gardé leurs belliqueux instincts que le son du clairon réveille sans cesse et que les exercices et les simulacres de combat surexcitent sans qu'il leur soit jamais possible de se satisfaire ; car la puissance divine, qui, sur la terre, permet la guerre, l'interdit sur Mars.

Les voluptueux et les voluptueuses souffrent un supplice semblable. Tous, hommes et femmes, conservent la beauté dont ils jouissaient à la plus belle époque de leur vie, mais ils sont soumis à une cause physiologique qui les condamne à une chasteté absolue.

Un autre châtement, qui les désole plus encore, c'est le supplice des souvenirs. Une mémoire extraordinairement lucide leur rappelle les actes de leur vie terrestre. Une occupation continuelle parvient seule à les distraire ; mais la discipline est rigoureuse ; à chaque instant, ils sont condamnés à la salle de police, à la prison ou à la salle des souvenirs. A la salle de police et à la prison, on leur permet encore quelques distractions, mais à la salle des souvenirs on ne leur en permet aucune. Ils se trouvent là enfermés au milieu de tous les instruments de supplice et de torture employés sous

tous les règnes ; sur les murs, sont peints à fresque toutes les souffrances et tous les meurtres ordonnés par les rois.

Quand Louis XI est enfermé dans la salle des souvenirs, il est mis dans une cage de fer en usage sous son règne, et placé en face de l'échafaud de Nemours dont le sang dégoutte sur la tête de ses enfants. Philippe le Bel est étendu sur un bûcher d'où il voit le supplice des Templiers. Ferdinand le Catholique est attaché sur un chevalet, la tête tournée vers un autodafé.

Notre caporal entend Néron se plaindre en ces termes à son camarade Caligula :

- Les trois quarts du temps, je suis puni de consigne ou de salle de police. Si je réclame contre une punition, on me l'augmente. Quand je ne suis pas à la salle de police, je suis au peloton de punition, et quand je ne suis pas au peloton de punition, je suis à la corvée de quartier. Enfin, je suis accablé de vexations de toutes sortes, sans compter mes autres souffrances. Voilà bien des siècles que cela dure. Quand cela finira-t-il ? »

- Mais c'est un enfer que votre régiment fantastique, dit le bon Pamphile à François Ier.

- Non, lui répond celui-ci, car les peines n'y sont pas éternelles. Le grand Inconnu, qui est la justice suprême, ne prononce pas de condamnation éternelle, attendu que des fautes finies, si grandes qu'elles soient, ne sauraient mériter des peines infinies. Notre planète et certaines autres ne sont pas des enfers, mais des purgatoires où les hommes, dans une ou plusieurs existences successives, payent les dettes morales qu'ils ont contractées dans une existence antérieure.

En devisant ainsi tantôt avec le sergent-major François Ier, tantôt avec le simple fantassin Charles V, tantôt avec son confrère le caporal Charles VII, le caporal Pamphile reçoit des instructions et des révélations sur ce qui intéresse au plus haut degré l'humanité. Enfin, dans une audience que lui accorde le colonel Alexandre le Grand, au cercle des officiers, l'ancien conquérant lui expose un projet de congrès international universel qu'il le charge de proposer à la terre pour établir à jamais sur notre globe la paix, la concorde et la fraternité.

- Mon colonel, s'écrie Pamphile enthousiasmé, votre projet est si logique, il me paraît tellement indispensable et l'idée en est si naturelle, qu'il me semble qu'aussitôt qu'il sera connu sur la terre, tout le monde dira là-bas : Comment se fait-il que l'on n'ait pas pensé plus tôt à établir un congrès universel ?

Malgré l'espoir du bon caporal, nous doutons que les différents gouvernements de notre planète se hâtent d'accueillir le projet d'Alexandre ; mais le congrès de la paix, qui s'assemblera à Berne en septembre prochain, ne peut manquer de le prendre en considération. Nous le recommandons spécialement au rapporteur chargé d'étudier quelle pourrait être la constitution des Etats unis de l'Europe.

E.-D. de Bièville. »

Si M. Victor Dazur (ce nom est sans doute un pseudonyme) s'est inspiré de la Pluralité des mondes habités de M. Flammarion, dont il se déclare un lecteur assidu, il a aussi largement glané dans les ouvrages spirites. Sauf le cadre dont il s'est servi, sa théorie philosophique des peines futures, de la pluralité des existences, de l'état des Esprits dégagés du corps, de la responsabilité morale, etc., est évidemment puisée dans la doctrine du Spiritisme, dont il reproduit non seulement l'idée, mais souvent même la forme.

Les passages suivants ne peuvent laisser de doute sur ce point.

« Tu rêves, mon ami, pensai-je ; tu rêves ! Tous ces souverains de la terre qui recommencent une nouvelle existence sur la planète Mars, ce génie au corps diaphane et aux ailes d'azur, tout cela sent le Spiritisme... Et cependant, quand tu es éveillé, tu ne crois pas à cette invention. Puis, m'adressant à François Ier, je lui dis :

- Major, il me vient à l'esprit une idée singulière ; cette idée me fait supposer que tout ce que je vois et tout ce que j'entends depuis que je suis arrivé ici n'est que l'effet d'un songe. Dites-moi, je vous prie, votre opinion. Pensez-vous, comme moi, que je rêve ?

- Mais non ! vous ne rêvez pas, me répondit François Ier d'un air aussi indigné que si je lui avais fait une demande très stupide. Non, vous ne rêvez pas ! Si vous rêviez, il défilerait devant votre esprit

une foule de chimères sans queue ni tête. Les événements dont vous seriez témoins n'auraient entre eux aucun rapport raisonnable.

- Mais, ce n'est pas tout, major. Ce qui me fait croire encore que je rêve, c'est que je me suis tâté, et que je ne me suis point trouvé de corps... Je me tâte encore maintenant, et je ne m'en trouve pas davantage. Cependant, je me sens vivre et je me vois des bras et des jambes. Il va sans dire que ces bras et ces jambes étant impalpables, ce ne sont que des apparences fantastiques. Je pourrais bien expliquer ces apparences, mais pour cela il me faudrait, moi qui ne crois pas au Spiritisme, admettre certaine théorie Spirite, qui, vraie ou fausse, est, dans tous les cas, assez ingénieuse.

Cette théorie prétend que l'Esprit d'un corps est entouré d'un périsprit, c'est-à-dire d'une enveloppe semi matérielle, qui peut prendre la forme de ce corps et devenir visible dans certains cas. Une fois le périsprit admis, la même théorie prétend qu'un individu peut quelquefois être vu au même instant dans deux endroits, même très éloignés l'un de l'autre, le corps dormant d'une part et l'apparence du corps, c'est-à-dire le périsprit, agissant d'autre part.

Si cette assertion était vraie, je me trouverais mettre en pratique la théorie dont je viens de parler. On pourrait voir en ce moment mon corps dormir à Paris pendant que vous voyez mon périsprit comme mon corps pourrait le faire. Mais je ne croirais une chose aussi extraordinaire que si elle était éprouvée.

Ce serait encore adopter le Spiritisme que d'admettre comme réelle cette réunion de potentats assemblés ici, à ce qu'ils prétendent, pour expier les méfaits qu'ils ont commis étant sur la terre.

- Si vous le voulez, me dit François Ier, ne croyez pas à ce que vous avez devant les yeux. Supposez un instant qu'au lieu d'être sur cette planète, vous êtes dans le domaine idéal de la raison, et dites-moi si vous croyez que les hommes qui font le mal, quel que soit leur rang dans la société, puissent être exempts du purgatoire après leur mort terrestre ? - Major, je ne sais que vous répondre. - Mais, je sais pourtant ce que vous pensez. Vous pensez que le purgatoire existe n'importe où, mais seulement pour les gens qui occupent les degrés les plus élevés de l'échelle sociale. Et ce qui vous porte à penser cela, c'est que les fautes des gens haut placés dans le monde, sont bien plus apparentes que celles des simples particuliers. Mais vous allez tout de suite modifier cette idée en songeant que, pour l'Être suprême, il n'est pas de fautes cachées. En effet, le Grand Inconnu voit constamment sur la terre de simples particuliers qui font, relativement, autant de mal dans leur petite sphère d'action, qu'en ont fait dans leurs États certains tyrans flétris par l'histoire. Les simples particuliers dont je parle, au lieu d'exercer leur tyrannie dans un royaume, l'exercent dans leur famille et dans leur entourage, faisant souffrir sans pitié femme, enfants et subordonnés. Ces tyranneaux n'ont qu'un souci, qui est de jouir de la vie en échappant au code pénal du pays qu'ils habitent. Or, je vous le demande, croyez-vous que ces gens malfaisants, qui passent quelquefois pour être vertueux aux yeux de quiconque ne connaît pas leur vie, croyez-vous, dis-je, que ces êtres malfaisants sont aussitôt transportés dans un séjour de délices ? - Non, je ne le crois pas. - N'admettez-vous pas qu'ils ont contracté, en faisant le mal, une certaine dette morale ? - Si, major, je l'admets. - Eh bien ! alors, vous ne devez pas vous étonner que certaines planètes soient de vrais purgatoires où les hommes, dans une ou plusieurs existences, payent les dettes qu'ils ont contractées dans une existence antérieure.

- Mais, major, les souffrances que tout homme éprouve dans le cours de sa vie ne payent-elles pas suffisamment le mal qu'il peut faire depuis l'âge de raison jusqu'à la mort ?

- Cela ne se pourrait que pour un bien petit nombre d'individus ; car, le plus souvent, le mal qu'un homme fait rejaillit sur un certain nombre de ses semblables, ce qui multiplie d'autant la somme du mal personnel, et rend presque toujours la dette si forte que cet homme ne saurait la payer dans le cours de sa courte existence. Or, quand on n'a pas pu payer ses dettes dans une vie, il faut forcément les payer dans une autre ; car, en fait de dettes criminelles, le Grand Inconnu a disposé les choses de manière qu'il n'est pas de banqueroute possible.

Cela étant admis, vous admettez bien aussi qu'il est impossible que des monstres comme Néron, Caligula, Héliogabale, Borgia et tant d'autres dont on ne peut nombrer les crimes, aient pu payer de pareilles dettes par le peu de maux qu'ils ont soufferts dans leur vie. Or, de deux choses l'une : ces

hommes, à leur mort, sont tombés dans le néant, ou bien ils ont recommencé une nouvelle existence ; si l'on admet qu'ils soient tombés dans le néant, on admet tout naturellement qu'ils ont dû faire une banqueroute énorme. Vous conviendrez que l'idée d'une semblable banqueroute révolte l'esprit, tandis que si l'on admet qu'ils ont recommencé chacun une nouvelle existence, l'esprit se trouve satisfait en pensant que ces nouvelles vies ne peuvent être que des existences d'expiation ou, pour mieux dire, de purification¹⁸.

- Major, n'est-il pas plus simple d'admettre la damnation éternelle pour les monstres dont vous parlez ? - Je conviens que c'est plus simple, mais non plus logique. La logique, qui doit être l'âme de la justice, refuse d'admettre la damnation éternelle, parce que des fautes finies ne sauraient mériter des peines infinies. »

Suit une dissertation des plus saisissantes et des plus logiques que nous ayons lues contre l'enfer et les peines éternelles, sur la justice de la proportionnalité des peines, et sur la doctrine du travail, mais que son étendue ne nous permet pas de reproduire.

- Major, dit le caporal Pamphile, je vous ferai remarquer que la négation de l'enfer éternel, ainsi que la proportionnalité des peines, est le fond même de la doctrine des Spiritistes ; or, je vous l'ai déjà dit, je ne crois pas au Spiritisme. - Alors... croyez à l'enfer éternel si cela vous fait plaisir. »

Parmi les souverains que le caporal Pamphile trouve dans la planète Mars, il y en a qui vivaient du temps du déluge, des rois d'Assyrie, au temps de la tour de Babel, des Pharaons au temps du passage de la mer Rouge par les Hébreux, etc., et chacun donne sur ces événements des explications qui, pour la plupart, ont le mérite, sinon de la preuve matérielle, du moins celui de la logique.

En somme, le cadre choisi par l'auteur pour émettre ses idées est heureux, jusqu'à sa négation même du Spiritisme qui aboutit, en définitive, à une affirmation indirecte. Nous dirons, comme le *Siècle*, que, sous une forme en apparence légère, toutes les questions y sont traitées avec une certaine érudition, avec une bonne foi évidente, avec gaieté presque toujours, avec esprit souvent, et quelquefois avec éloquence. Nous ajouterons que, ne connaissant point l'auteur, si ce numéro lui tombe sous la main, nous désirons qu'il y trouve l'expression de nos sincères félicitations, car il a fait un livre intéressant et très utile.

*Conférences sur l'âme par M. Alexandre Chaseray*¹⁹

Les ouvrages modernes où le principe de la pluralité des existences est affirmé incidemment sont innombrables ; mais celui dont nous parlons nous paraît un de ceux où il est traité de la manière la plus complète ; l'auteur s'attache en outre à démontrer que l'idée grandit et s'impose chaque jour davantage aux Esprits éclairés.

Dans les fragments que nous rapportons ci-après, les notes sont de l'auteur.

« La transmigration des âmes, dit M. Chaseray, est une idée philosophique à la fois des plus anciennes et des plus nouvelles. La métempsycose fait le fond de la religion des Indiens, religion bien antérieure au judaïsme, et Pythagore a pu tenir cette croyance des Brahmanes, s'il est vrai qu'il ait pénétré dans l'Inde ; mais il est plus probable qu'il la rapporta de l'Égypte où il séjourna longtemps. La civilisation régnait sur les bords du Nil plusieurs milliers d'années avant la naissance de Moïse, et, au dire d'Hérodote, les prêtres égyptiens ont annoncé les premiers que l'âme est immortelle et qu'elle passe successivement dans toutes les espèces d'animaux avant d'entrer dans un corps d'homme.

Les Grecs, de leur côté, n'abandonnèrent jamais complètement la métempsycose. Ceux d'entre eux qui n'admettaient pas dans son entier la doctrine de Pythagore, croyaient vaguement avec Platon que

¹⁸ Si l'effet de l'injustice ou du mal qu'un homme commet à l'égard d'un autre homme, s'arrête à l'individu, la nécessité de la réparation sera individuelle ; mais si, par contre coup, ce mal préjudiciable, de proche en proche, à cent individus, sa dette sera centuplée, car ce seront cent réparations à accomplir. Plus il aura fait de victimes, directement ou indirectement, plus il y aura d'individus qui lui demanderont compte de sa conduite. C'est ainsi que la responsabilité, et le nombre des réparations augmentant avec l'étendue de l'autorité dont on est revêtu, on est responsable vis-à-vis d'individus que l'on n'a jamais connus, mais qui n'en ont pas moins souffert des conséquences de nos actes.

¹⁹ Petit volume in-12 ; prix, 1 fr. 50 ; par la poste, 1 fr. 75. Chez Germer-Baillière, 17, rue de l'École de médecine.

l'âme immortelle avait existé quelque part, avant de se manifester sous forme humaine, ou croyaient au fleuve Léthé et à la renaissance de l'homme dans l'humanité. Parmi les premiers chrétiens, beaucoup de néophytes entendaient retenir de leurs anciens dogmes ce qui leur en paraissait bon ; les Manichéens, par exemple, avaient conservé les deux principes du bien et du mal et la migration des âmes ; c'est ainsi que les hérésiarques venant à se multiplier, les Pères et les Conciles eurent tant à faire pour ramener les esprits à une foi uniforme. Définitivement victorieuse, l'Église apostolique bannit de son empire la métempsycose, à laquelle se substitua le dogme du jugement irrévocable et du partage des humains en élus et en damnés. Le purgatoire fut introduit plus tard comme correctif d'une décision par trop inflexible.

De même que je n'ai pas trop considéré comme un progrès le spiritualisme de saint Thomas dont on ne voit nulle trace dans les livres saints, de même encore je ne juge ni heureuse ni conforme à l'antique doctrine du péché originel, qui établit une solidarité si étroite entre toutes les générations d'hommes, l'affirmation dogmatique consistant à dire que l'existence de chacun de nous est sans racines dans le passé et aboutit à un paradis ou à un enfer éternels. C'est là, suivant moi, une hérésie philosophique contre laquelle l'esprit moderne réagit avec force.

On revient de toutes parts à la transmigration des âmes. Mais on conçoit généralement de nos jours une métempsycose plus large que celle dont on attribuait la croyance aux Anciens. L'esprit d'induction, ayant franchi les limites de la terre et reconnu dans les soleils et les planètes des mondes habitables, n'a plus borné les destinées de l'homme au globe terrestre. Au lieu de voir l'âme parcourant sans cesse le cercle des plantes, des animaux et de l'espèce humaine ou renaissant constamment dans l'humanité, on a pu se la figurer prenant son essor vers les mondes infinis²⁰.

Je n'ai que l'embarras du choix en fait de citations pour montrer que la foi a une série d'existences, les unes antérieures, les autres postérieures à la vie présente, grandit et s'impose chaque jour davantage aux esprits éclairés.

Commençons par Jean Reynaud. Ce philosophe insiste sur la liaison naturelle que présentent les deux idées de préexistence et de vie future.

Si l'on examinait, dit-il, tous les hommes qui ont passé sur la terre, depuis que l'ère des religions savantes y a commencé, on verrait que la grande majorité a vécu dans la conscience plus ou moins arrêtée d'une existence prolongée par des voies invisibles en deçà comme au delà des limites de cette vie. Il y a, en effet, une sorte de symétrie si logique qu'elle a dû séduire les imaginations à première vue ; le passé y fait équilibre à l'avenir, et le présent n'est que le pivot entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore. Le platonisme a réveillé cette lumière précédemment agitée par Pythagore, et s'en est servi pour éclairer les plus belles âmes qui aient honoré les temps anciens²¹. » Ce jugement de Jean Reynaud se trouve pleinement confirmé par la note suivante de Lagrange, l'élégant traducteur du poème de Lucrèce :

De tous les philosophes qui ont vécu avant le christianisme, aucun n'a soutenu l'immortalité de l'âme sans établir préalablement sa préexistence ; l'un de ces dogmes était regardé comme la conséquence naturelle de l'autre. On croyait que l'âme devait toujours exister, parce qu'elle avait toujours existé ; et l'on était persuadé, au contraire, qu'en accordant qu'elle avait été engendrée avec le corps, on n'était plus en droit de nier qu'elle dût mourir avec lui. « - Notre âme, dit Platon, existait

²⁰ Il était si naturel de profiter de l'issue glorieuse ouverte à l'âme par les découvertes astronomiques, que je ne puis croire que la métempsycose de Pythagore ait été réellement ce que le vulgaire en pensait ; car Pythagore connaissait le vrai système du monde ; le double mouvement de rotation et de translation de la terre ; l'immobilité relative du soleil ; l'importance des étoiles fixes, dont chacune est un soleil et le centre d'un groupe de planètes très probablement habitées ; la marche et le retour des comètes : rien de tout cela n'était ignoré de Pythagore. Ce philosophe, instruit par les savants prêtres égyptiens qui ne révélaient leurs secrets qu'à un petit nombre d'initiés, crut devoir, à leur exemple, tenir secrète cette partie de sa science. Un de ses disciples, moins scrupuleux, la divulgua ; mais comme les preuves faisaient défaut et que les vérités se trouvaient perdues au milieu d'erreurs et de rêveries mystiques, la révélation passa inaperçue. Il ne suffit pas d'émettre une idée juste, il faut savoir la faire accepter ; aussi Copernic et Galilée, les vulgarisateurs du véritable système cosmologique, en sont-ils regardés comme les inventeurs, quoique la notion première s'en perde dans la nuit des temps.

²¹ *Terre et Ciel*.

quelque part avant d'être dans cette forme d'hommes ; voilà pourquoi je ne doute pas qu'elle ne soit immortelle. »

Le vieux druidisme, poursuit l'auteur de *Terre et Ciel*, parle à mon cœur. Ce même sol que nous habitons aujourd'hui a porté avant nous un peuple de héros, qui tous étaient habitués à se considérer comme ayant pratiqué l'univers de longue date avant leur incarnation actuelle, fondant ainsi l'espérance de leur immortalité sur la conviction de leur préexistence.

Un de nos meilleurs historiens donne aussi de grands éloges au principal enseignement des druides ; Henri Martin est d'avis que nos pères, les Gaulois, représentaient dans le monde antique « la plus ferme, la plus claire notion de l'immortalité qui fut jamais²². »

Eugène Sue dit à son tour de la foi druidique :

« Selon cette sublime croyance, l'homme immortel, esprit et matière, venu d'en bas, allant en haut, transitait par cette terre, y demeurait passagèrement, ainsi qu'il avait demeuré et devait demeurer dans ces autres sphères qui brillent innombrables, au milieu des abîmes de l'espace²³. »

Déjà, au dix-septième siècle, Cyrano de Bergerac disait à l'imitation des prêtres gaulois :

« Nous mourons plus d'une fois ; et, comme nous ne sommes que des parties de cet univers, nous changeons de forme pour reprendre vie ailleurs ; ce qui n'est point un mal, puisque c'est un chemin pour perfectionner son être et pour arriver à un nombre infini de connaissances. »

Plusieurs de nos contemporains, sans paraître s'inspirer des druides, annoncent cependant aussi que la destinée de l'âme est de voyager de mondes en mondes.

On lit, par exemple, dans la Profession de foi du dix-neuvième siècle, d'Eugène Pelletan :

« Par l'irrésistible logique de l'idée, je crois pouvoir affirmer que la vie mortelle aura l'espace infini pour lieu de pèlerinage... L'homme ira donc toujours de soleil en soleil, montant toujours, comme sur l'échelle de Jacob, la hiérarchie de l'existence ; passant toujours, selon son mérite et selon son progrès, de l'homme à l'ange, de l'ange à l'archange. »

Et dans la *Rénovation religieuse*, de M. Patrice Larroque, ancien recteur à l'Académie :

On peut conjecturer que la plupart des autres globes qui se meuvent dans l'espace, portent, comme la terre, des êtres organisés et animés, et que ces globes seront les théâtres successifs de nos vies futures.

Lamennais exprime l'idée de renaissance d'une manière tout aussi précise quoique plus restreinte :

« Le progrès, dit-il, possible à l'individu sous sa forme organique actuelle étant accompli, il rend à la masse élémentaire cet organisme usé, il en revêt un autre plus parfait²⁴. »

Signalons encore le trait suivant du discours prononcé par M. Guérault, de l'Opinion nationale, sur la tombe du père Enfantin :

« Nul ne fut plus religieux qu'Enfantin ; nul n'a vécu, autant que lui, en présence de la vie éternelle dont cette vie qui nous échappe à chaque instant n'est qu'une des étapes innombrables. »

Un de nos romanciers les plus célèbres donne à penser qu'il croit au passage des êtres inférieurs dans les espèces supérieures, et, nommément, des animaux dans l'humanité :

Expliquera qui voudra, dit George Sand, ces affinités entre l'homme et certains êtres secondaires dans la création. Elles sont tout aussi réelles que les antipathies et les terreurs insurmontables que

²² *Histoire de France*, 4^e édit., t. I.

²³ Feuilleton de *la Presse*, du 19 octobre 1854. Les anciens auteurs n'ont pas tous méconnu le beau côté de la religion des druides, témoin ces vers de Lucain :

Vobis auctoribus, umbræ

Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi

Pallida regna petunt : *regit idem spiritus artus*

Orbe alio : longæ (canitis si cognita) vitæ

Mors media est.

« Selon vous, Druides, les ombres ne descendent pas dans les silencieuses demeures de l'Érèbe, dans les pâles royaumes du dieu de l'abîme. *Le même Esprit anime un nouveau corps dans une autre sphère*. La mort (si vos hymnes contiennent la vérité) est le milieu d'une longue vie. »

²⁴ *De la société première et de ses lois*, liv. III.

nous inspirent certains animaux inoffensifs... C'est peut-être que tous les types, départis chacun spécialement à chaque race d'animaux, se retrouvent dans l'homme. Les physionomistes ont constaté des ressemblances physiques ; qui peut nier les ressemblances morales ? N'y a-t-il pas parmi nous des renards, des loups, des lions, des aigles, des hannetons, des mouches ? La grossièreté humaine est souvent basse et féroce comme l'appétit du pourceau...

George Sand se montre plus explicite à l'égard de la migration des âmes dans les lignes suivantes du même ouvrage²⁵ :

Si nous ne devons pas aspirer à la béatitude des purs esprits du pays des chimères, si nous devons entrevoir toujours au delà de cette vie un travail, un devoir, des épreuves et une organisation limitée dans ses facultés vis-à-vis de l'infini, du moins il nous est permis par la raison, et il nous est commandé par le cœur, de compter sur une suite d'existences progressives en raison de nos bons désirs... Nous pouvons regarder cette terre comme un lieu de passage et compter sur un réveil plus doux dans le berceau qui nous attend ailleurs. De mondes en mondes, nous pouvons, en nous dégageant de l'animalité qui combat ici-bas notre spiritualisme, nous rendre propres à revêtir un corps plus pur, plus approprié aux besoins de l'âme, moins combattu et moins entravé par les infirmités de la vie humaine telle que nous la subissons ici-bas.

Citons encore un romancier, Balzac. Les romanciers de cet ordre, de même que les poètes hors ligne, abordent les questions les plus élevées, et savent semer de traits profonds leurs écrits d'une forme agréable et légère. C'est ainsi que, dans les Misérables, Victor Hugo laisse tomber de sa plume cette vague interrogation : « D'où venons-nous ? et est-il bien sûr que nous n'ayons rien fait avant d'être né ? » Ce n'est qu'en pensant, et sans parti pris de soutenir une thèse philosophique, que l'auteur de la Comédie humaine parle des existences successives. Aussi ne puis-je que saisir cette pensée au vol de plusieurs de ses romans.

Voici, par exemple, quelques lignes du Lys dans la vallée :

« L'homme est composé de matière et d'esprit ; l'animalité vient aboutir en lui, et l'ange commence en lui. De là cette lutte que nous éprouvons tous entre une destinée future que nous pressentons et les souvenirs de nos instincts extérieurs, dont nous ne sommes pas entièrement détachés : un amour charnel et un amour divin. »

Et je trouve dans Séraphita, ce roman mystique où Balzac expose avec un intérêt et un charme si puissants la doctrine religieuse du Suédois Swedenborg :

« Les qualités acquises et qui se développent lentement en nous sont des liens invisibles qui rattachent chacun de nos existences l'un à l'autre. »

Enfin, dans les Comédiens sans le savoir, la sibylle, madame Fontaine, demande à Gazonal :

- Quelle fleur aimez-vous ?

- La rose.

- Quelle couleur affectionnez-vous ?

- Le bleu.

- Quel animal préférez-vous ?

- Le cheval. Pourquoi ces questions ? demande-t-il à son tour.

- L'homme tient à toutes les formes par ses états antérieurs, dit-elle sentencieusement ; de là viennent ses instincts, et ses instincts dominent sa destinée. »

Michelet témoigne de sa sympathie pour les mêmes idées, quand il appelle le chien un candidat à l'humanité, et lorsqu'il dit en parlant des oiseaux :

« Que sont-ils ? des âmes ébauchées, des âmes spécialisées encore dans telles fonctions de l'existence, des candidats à la vie plus générale et plus vastement harmonique où est arrivée l'âme humaine²⁶. »

Pierre Leroux ne croit pas que l'homme ait passé par les types inférieurs des animaux et des plantes. Suivant lui, les individus se perpétuent au sein de l'espèce et l'homme renaît indéfiniment dans

²⁵ *Histoire de ma vie.*

²⁶ *L'Oiseau.*

l'humanité. La solidarité entre tous les membres de la famille humaine est alors évidente ; le bien qu'un homme fait à ses semblables tourne à son propre avantage, puisqu'il ne s'en sépare à la mort que pour revenir bientôt se mêler à eux. En soutenant la perpétuité de l'être au sein de l'espèce, Pierre Leroux s'écarte des auteurs que je viens de citer et ne rencontre pas beaucoup d'approbateurs²⁷ ; mais il n'en est pas moins un défenseur ardent de l'idée générale et d'une importance extrême qui rattache la vie actuelle à une série d'existences.

Après avoir dit que l'enfant venant au monde n'est pas, comme le prétendait l'école de Locke, une table rase ; et que c'est faire injure à la Divinité de supposer qu'elle tire du néant de nouvelles créatures, qu'elle embellit au hasard de ses dons ou frappe au hasard de sa colère, Pierre Leroux conclut par ces mots :

Ainsi, de toute nécessité, il faut admettre ou le système indéterminé des métempsycoses, ou le système déterminé de renaissance dans l'humanité que je soutiens²⁸.

Je suis loin de repousser d'une manière absolue le système de renaissance dans l'humanité ; mais l'humanité a eu un commencement, postérieur même à celui de la plupart des espèces animales et végétales qui couvrent notre globe ; l'humanité aura une fin ; et, puisque l'âme ne périt pas, il faut que l'être permanent, le moi, plonge ses racines ailleurs que dans l'humanité, et trouve son développement futur ailleurs que dans l'humanité, forme transitoire. »

Les nombreuses citations que fait l'auteur, et qui sont loin d'être complètes, prouvent combien est générale l'idée de la pluralité des existences, et qu'avant peu elle sera passée à l'état de vérité acquise. Sur d'autres points, il s'écarte complètement de la doctrine spirite ; nous sommes loin de partager son opinion sur toutes les questions qu'il traite dans son livre, notamment en ce qui concerne la divinité à laquelle il attribue un rôle secondaire, et la nature intime de l'âme dont il conteste la spiritualité. Son système est une sorte de panthéisme qui côtoie le Spiritisme, et semble être un terme moyen pour certaines gens qui ne veulent ni de l'athéisme, ni du néantisme, ni du spiritualisme dogmatique. Quelque incomplet qu'il soit, ce n'en est pas moins un notable progrès sur les idées matérialistes dont il est beaucoup plus éloigné que des nôtres. Sauf quelques points très controversables, l'ouvrage contient des vues très profondes et très justes auxquelles le Spiritisme ne peut que s'associer.

Instruction des Esprits

Qu'a-t-on fait de moi ?

Nous extrayons la communication suivante du journal Spirite le Salut, qui se publie à la Nouvelle-Orléans, numéro du 1er juin 1868 :

- Enfants, je vous ai écrit : « Quand votre bonne union m'appellera, je viendrai à vous ; » et votre bonne union m'a appelé, et me voici.

Vous voilà maintenant comme mes apôtres de jadis. Faites comme les bons et ne faites pas comme les mauvais ; que nul ne renie, que nul ne trahisse ! vous allez vous asseoir à la même table qui réunissait les amis de ma foi et de mon cœur ; que nul ne soit ni Pierre, ni Judas !

Oh ! mes bons enfants, regardez autour de vous et voyez ! ma croix, l'instrument glorieux de mon supplice vil, domine les édifices de la tyrannie... et moi, je n'étais venu que pour prêcher la liberté

²⁷ Goethe paraissait partager cette manière de voir, lorsqu'il s'écriait dans une de ses lettres à la charmante madame de Stein : « Pourquoi le destin nous a-t-il liés si étroitement ? Ah ! dans des temps écoulés, tu fus ma sœur ou mon épouse ! Tu as connu le moindre de mes traits, tu as épié la vibration de la plus pure de mes fibres, tu m'as su lire d'un regard, moi qu'un œil humain pénètre difficilement ! » (*Revue germanique*, décembre 1865.)

Victor Meunier n'est pas éloigné de croire aussi à la renaissance de l'homme sur la terre : « Le sort de ceux qui viendront après nous, dit-il, ne me trouve point indifférent, loin de là ! D'autant qu'il ne m'est pas démontré que nous ne nous succéderons point à nous-mêmes. » (*La Science et les savants en 1865*, 2^e semestre.)

²⁸ *De l'Humanité*.

et le bonheur. Avec ma croix, on a noyé les corps dans le sang, et les consciences dans le mensonge ! Avec ma croix, on a dit aux hommes : « Obéissez à vos maîtres ; courbez-vous devant les oppresseurs ! » Et moi je disais : « Vous êtes tous les enfants d'un même père, sans distinction que celle de vos mérites, résultant de votre liberté.

J'avais dit aux grands : « Abaissez-vous ! » et aux petits : « Relevez-vous ! » et l'on a rehaussé les grands et abaissé les petits.

Qu'a-t-on fait de moi, de ma mémoire, de mon souvenir, de mon apostolat ? Un sabre ! - Oui, et il y en a encore qui se sont faits les agents de cette infamie !... Oh ! si l'on pouvait souffrir au séjour céleste, je souffrirais !... et vous, vous devez souffrir... et vous devez être prêts à tout pour la rédemption que j'ai commencée, ne serait-ce que pour arborer sur la même montagne le même signal de ralliement !... Il sera vu et compris, et on laissera tout pour le défendre, pour le bénir et l'aimer.

Enfants, allez vers le ciel avec la foi, et toute l'humanité vous suivra sans crainte et avec amour ! Vous saurez vite, dans la pratique, ce que c'est que le monde, si la théorie ne vous l'a pas enseigné.

Tout ce qui vous a été dit pour la pratique du vrai christianisme n'est que l'ombre de la vérité ! Le triomphe qui vous attend est autant au-dessus des triomphes humains et de ceux de vos pensées, que les étoiles du ciel sont au-dessus des erreurs de la terre !

Oh ! quand ils verront comme Thomas ! Quand ils auront touché !... Vous verrez ! vous verrez ! Les passions vous feront obstacles, puis elles vous feront secours, parce que ce seront les bonnes passions après les mauvaises passions.

Pensez à moi, quand vous allez briser mon pain et boire mon vin, en vous disant que vous arborerez, pour l'éternité, le drapeau des mondes... Oh ! oui, des mondes, car il ralliera le passé, le présent et l'avenir à Dieu.

Jésus.

Le journal publie cette communication sans donner de renseignement sur les circonstances dans lesquelles elle a été obtenue ; il semble, cependant, qu'elle a dû l'être dans une fête commémorative de la cène, ou quelque agape fraternelle entre adeptes. Quoi qu'il en soit, elle porte, dans la forme et le fond des pensées, dans la simplicité jointe à la noblesse du style, un cachet d'identité qu'on ne saurait méconnaître. Elle atteste, de la part des assistants, des dispositions de nature à leur mériter cette faveur, et nous ne pouvons que les en féliciter. On peut voir que les instructions données en Amérique sur la charité et la fraternité, ne le cèdent en rien à celles qui sont données en Europe ; c'est le lien qui unira les habitants des deux mondes.

Ligue Internationale de la Paix

Nous sommes priés de porter à la connaissance des lecteurs de la Revue Spirite que les adhésions et souscriptions à la Ligue internationale de la paix sont reçues chez MM. Dolfus, Mieg et Ce, trésoriers de la ligue, rue Saint-Fiacre n° 9, et au secrétariat, rue Roquépine, n° 18, où l'on peut également se procurer tous renseignements et adresser toutes communications. Nous avons en même temps reçu une brochure contenant le compte rendu de la première assemblée générale, les discours des orateurs, et divers documents utiles pour faire connaître le but de cette association. Elle se trouve à la librairie Guillaumin, rue Richelieu, 14, prix, 1 fr.

Nous déférons d'autant plus volontiers à l'invitation qui nous est faite, que tous les Spirités sont, par principes, les amis de la paix, et qu'ils sympathisent avec toutes les institutions ou projets ayant pour but de faire disparaître le fléau de la guerre. Leur doctrine, qui conduit à la fraternité universelle, en faisant disparaître les antagonismes de races, de peuples et de cultes, est par elle-même un puissant élément pour la paix générale.

Allan Kardec

Octobre 1868

Méditations

Par C. Tschokke

Article envoyé de Saint-Pétersbourg

Parmi les livres de haute piété dont les auteurs, pénétrés des véritables idées chrétiennes, traitent toutes les questions religieuses et abstraites avec un zèle éclairé, exempt de préjugés et de fanatisme, un de ceux qui jouissent en Allemagne d'une très grande estime, méritée à tous égards, est, sans contredit, celui qui a pour titre Heures de piété (Stunden der Andacht), par G. Tschokke, écrivain suisse distingué, auteur de beaucoup d'ouvrages littéraires, écrits en langue allemande et très appréciés en Allemagne ; ce livre a eu, depuis 1815, plus de quarante éditions. Les soi disant orthodoxes, même protestants, trouvent en général que ce livre est trop libéral dans ses idées, en matière de religion, et que l'auteur ne s'appuie pas assez sur les dogmes et les décisions des Conciles ; mais les croyants éclairés, ceux qui recherchent les consolations de la religion et désirent acquérir les lumières nécessaires pour en comprendre les vérités, après l'avoir lu et médité, rendront pleine justice aux lumières et à la piété touchante de l'auteur.

Nous donnons ici la traduction de deux méditations contenues dans ce livre remarquable, parce qu'elles renferment des idées tout à fait spirites, exposées avec une parfaite justesse, il y a de cela plus de cinquante ans. Dans l'une et l'autre se trouvent une définition très exacte et admirablement élaborée du corps spirituel ou périsprit, des idées très saines et très lucides sur la résurrection, et la pluralité des existences, à travers lesquelles perce déjà le grand jour de la sublime doctrine de la réincarnation, cette pierre angulaire du Spiritisme moderne.

W. Foelkner.

141^e MÉDITATION

De la naissance et de la mort.

La naissance et la mort sont toutes les deux entourées de ténèbres impénétrables. Personne ne sait d'où il est venu, quand Dieu l'a appelé ; personne ne sait où il ira, quand Dieu l'appellera. Qui pourrait me dire si je n'ai pas déjà existé, avant de prendre mon corps actuel ? Qu'est-ce que c'est que ce corps qui appartient si peu à mon moi, que, pendant une existence de cinquante ans, je l'aurai changé plusieurs fois comme un habit ? Je n'ai plus la même chair et le même sang que j'avais étant à la mamelle, dans les années de ma jeunesse et à l'âge de la maturité ; les parties de mon corps qui m'ont appartenu pendant le premier âge, sont déjà, depuis longtemps, dissoutes et évaporées. L'Esprit seul reste le même pendant toutes les variations que subit son enveloppe terrestre. Qu'avais-je besoin pour mon existence du corps que je possédais étant tout petit enfant ? Si j'ai existé avant lui, où étais-je ? Et quand je me serai débarrassé de mon habit actuel, où serai-je ? Personne ne me répond. je suis venu ici comme par miracle et c'est par miracle que je disparaîtrai. La naissance et la mort rappellent à l'homme cette vérité si souvent oubliée par lui, qu'il se trouve sous la puissance de Dieu.

Mais cette vérité est en même temps une consolation. La puissance de Dieu, c'est la puissance de la sagesse, le charme de l'amour. Si le commencement et la fin de ma vie sont enveloppés de ténèbres, je dois penser que ce doit être un bienfait pour moi, comme tout ce qui vient de Dieu est bienfait et grâce. Quand tout autour de moi proclame sa sagesse suprême et sa bonté infinie, puis-je croire que les ténèbres qui entourent le berceau et le cercueil sont seules des exceptions ? Peut-être ai-je déjà existé une fois, plusieurs fois même ? Qui connaît les mystères de la nature des Esprits ?²⁹ Ma

²⁹ Il faut se rappeler que ces lignes furent écrites cinquante ans avant les révélations des Esprits recueillies par le Spiritisme.

présence sur la terre ne serait-elle pas peut-être une faible image de l'existence éternelle ? Ne vois-je pas déjà ici mon passage de l'éternité dans l'éternité, comme dans un miroir opaque ?

Oserais-je me bercer d'étranges pressentiments ? Cette vie serait-elle véritablement une image en miniature de l'existence éternelle ? Que serait-ce si, déjà, j'ai eu plusieurs existences, si chacune de mes existences est une heure de veille de l'enfance de mon Esprit, et chaque changement de son enveloppe, de ses relations ou ce qu'on appelle mort, un assoupissement, pour un réveil avec des forces nouvelles ? Il est vrai qu'il m'est impossible de savoir combien de fois et comment j'ai existé, avant que Dieu m'ait appelé à mon existence actuelle ; mais l'enfant à la mamelle en sait-il plus que moi de ses premières heures ? A-t-il donc tant perdu de ne pouvoir se rappeler son premier rire et ses premières larmes ? Quand il sera avancé en âge, il ne s'en souviendra pas davantage, bien certainement, mais il saura ce qu'il a été dans ses premières années ; il saura qu'il a souri, qu'il a pleuré, qu'il a veillé, dormi, rêvé, tout comme les autres. Si c'est possible ici-bas, pourquoi serait-il impossible qu'un jour, après un voyage plus élevé de mon Esprit immortel, celui-ci puisse se rappeler et analyser sa carrière parcourue, les circonstances différentes dans lesquelles il s'est trouvé pendant son voyage et dans les mondes qu'il a habités ? A quel degré d'âge suis-je placé maintenant ? Je ressemble encore à l'enfant qui oublie après une heure les événements de l'heure précédente et n'est pas en état de garder le souvenir d'un rêve qui, l'ayant enlevé par le sommeil à la vie extérieure, l'a séparé de la veille précédente ; mais je ressemble à l'enfant qui, néanmoins, apprend déjà à reconnaître ses parents. Il oublie les plaisirs et les chagrins du moment écoulé ; mais, à chaque réveil, il reconnaît de nouveau leurs traits chéris. Il en est ainsi pour moi : je reconnais aussi mon Père, mon Dieu dans le Tout Éternel. Je l'aurais cherché de mes regards, je l'aurais appelé, même quand personne ne m'aurait parlé de Lui ; car le souvenir du Père céleste est, dit-on, inné dans chaque homme. Tous les peuples gardent ce souvenir, même les plus sauvages dont les îles solitaires, baignées par l'Océan, ne furent jamais abordées par des voyageurs civilisés. Inné, dit-on ; on devrait peut-être dire hérité, transporté d'une vie antérieure, tout comme le petit enfant reporte d'un réveil antérieur dans un réveil postérieur, le souvenir de sa mère.

Mais je tombe dans les rêves ! Qui est en état de les approuver ou de les rejeter ? Ils ressemblent aux premiers souvenirs bien vagues et bien faibles qu'un enfant a de quelque chose qui lui semble avoir eu lieu dans ses moments de veille passés. Nos suppositions les plus audacieuses, lors même que nous les croyons vraies, ne sont que le reflet fugitif et confus de nos sentiments datant d'un passé oublié. Au reste, je ne me les reproche pas. Même en les supposant chimériques, elles relèvent mon Esprit, car en regardant notre vie terrestre comme une heure d'un enfant à la mamelle, quelle vaste et incommensurable perspective de l'éternité se déroule devant moi ! Quelle sera donc la jeunesse plus avancée, la pleine maturité de mon Esprit immortel, quand j'aurai bien des fois encore veillé, somméillé et monté un plus grand nombre de degrés de l'échelle spirituelle ?

Le jour de la mort terrestre deviendra alors mon nouveau jour de naissance pour une vie plus élevée et plus parfaite, le commencement d'un sommeil qui sera suivi d'un réveil rafraîchissant. La grâce divine me sourira avec un amour plus grand que l'affection avec laquelle une mère terrestre sourit à son enfant réveillé du sommeil, au moment où il ouvre les yeux.

143e MÉDITATION

De la Transfiguration après la mort.

Si j'ai droit de bourgeoisie dans deux mondes, si j'appartiens non seulement à la vie terrestre, mais aussi à la vie spirituelle, il est bien pardonnable, je pense, de m'occuper parfois de ce qui m'attend dans cette dernière, vers laquelle m'attire sans cesse une vague ardeur... Je m'entretiens tout aussi volontiers, en souvenir, avec ceux qui m'ont été chers et que la mort m'a ravis, qu'avec ceux qui, dans ce monde, me comblent de joie par leur présence, car les premiers n'ont pas cessé d'exister, quoique privés d'un corps matériel. La destruction du corps n'amène pas la destruction de l'Esprit. Je continue à vous chérir, mes amis absents, mes chers défunts ! Puis-je craindre de ne plus être également l'objet de votre affection ? Non certes, aucun mortel n'a la puissance de séparer des Esprits réunis par Dieu, de même aucun tombeau n'a ce pouvoir.

Quoique le sort qui m'attend dans un autre monde me soit caché, il m'est permis, je pense, de méditer quelquefois sur ce sujet et de tâcher de deviner, par ce que je vois ici, ce qui pourrait m'arriver là-bas. S'il nous est refusé sur la terre de voir, nous devons tâcher d'entretenir en nous la foi qui vivifie tout. - Jésus-Christ a parlé souvent, en allégories élevées, de l'état de l'âme après la mort du corps, et ses disciples aimaient aussi à s'entretenir sur ce sujet avec leurs confidents, ainsi qu'avec ceux qui doutaient de la possibilité de la résurrection des morts.

La doctrine de la résurrection des corps a été une des plus anciennes de la religion juive. Les Pharisiens l'enseignaient, mais d'une manière grossière et matérielle, prétendant que tous les corps ensevelis dans les tombeaux, devaient nécessairement devenir un jour l'enveloppe et l'instrument des Esprits qui les avaient animés pendant la vie terrestre, - opinion qui fut pleinement réfutée par un autre parti religieux juif, les Saducéens. Le Christ, engagé un jour à prononcer entre ces deux opinions contraires, démontra que les deux partis religieux juifs étaient arrivés, à force d'aberrations, à des erreurs tout à fait opposées ; que l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire la continuation de son existence dans l'autre monde, ou la résurrection des morts, pouvait avoir lieu et se produira infailliblement, sans devoir être une résurrection grossièrement matérielle des corps, pourvus de toutes les exigences et de tous les sens terrestres nécessaires à leur conservation et à leur reproduction. Les Saducéens reconnurent la vérité de ses paroles. « Maître, vous avez fort bien répondu ! » dirent-ils. (Luc ; chap. xx, v. de 27 à 39.)

Ce que Jésus ne discutait publiquement que fort rarement en détail, devenait le sujet de ses intimes entretiens avec ses disciples. Ils avaient les mêmes idées que lui sur l'état de l'âme après la mort et sur la doctrine juive concernant la résurrection. « Insensés que vous êtes, dit l'apôtre Paul, ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne reprend pas de vie, s'il ne meurt auparavant ? Et quand vous semez, vous ne semez pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme celle du blé ou de quelque autre chose. Le corps, comme une semence est maintenant mis en terre plein de corruption et il ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre comme un corps animal et il ressuscitera comme un corps spirituel. Comme il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu et la corruption ne possédera point cet héritage incorruptible. (1. Cor., chap. xv, v. de 37 à 50.)

Le corps humain, composé d'éléments terrestres, retournera à la terre et entrera dans les éléments qui composent les corps des plantes, des animaux et des hommes. Ce corps est incapable d'une vie éternelle ; étant corruptible, il ne peut hériter l'incorruptibilité. Un corps spirituel naîtra de la mort, c'est-à-dire que le moi spirituel s'élèvera comme transfiguré au-dessus des parties du corps frappées de la mort, dans une plus grande liberté et pourvu d'une enveloppe spirituelle.

Cette doctrine de l'Évangile, telle qu'elle est sortie des révélations de Jésus et de ses disciples, correspond admirablement avec ce que nous savons déjà maintenant de la nature de l'homme. Il est irrécusable que l'Esprit ou l'âme, en outre de son corps terrestre, est, en réalité, revêtue d'un corps spirituel, lequel, tout comme la reproduction de la fleur d'une semence pourrie, se libère par la mort du corps matériel.

On dit souvent, par allégorie, que le sommeil est le frère de la mort ; il l'est en réalité. Le sommeil n'est que la retraite de l'Esprit ou de l'âme, l'abandon provisoire fait par elle des parties extérieures et plus grossières du corps. La même chose a lieu au moment de la mort. Durant le sommeil, dans ces parties de notre corps abandonnées pour quelque temps par notre personnalité plus élevée, il ne réside que la vie végétale. L'homme reste dans un état d'insensibilité, mais son sang circule dans ses veines, sa respiration continue ; toutes les fonctions de sa vie végétale sont en pleine activité, ressemblant à celles de la vie inconsciente des plantes. Cette retraite passagère de l'élément spirituel de l'homme paraît de temps en temps nécessaire pour l'élément matériel, car ce dernier finit par se détruire pour ainsi dire soi-même, par un usage trop prolongé, et s'affaiblit au service de l'Esprit. La vie végétale abandonnée à elle-même, et laissée en repos par l'activité de l'Esprit, peut alors continuer à travailler sans entraves à sa restauration, suivant les lois de sa nature. Voilà pourquoi, à la suite d'un sommeil fait en état de santé, nous sentons notre corps comme reposé et notre Esprit

s'en réjouit ; mais après la mort, la vie végétale abandonne aussi les éléments matériels du corps qui lui devaient leur liaison, et ils se désagrègent.

Le corps abandonné de l'Esprit ou de l'âme peut, dans certains cas, nous paraître en vie, même quand la mort véritable est déjà consommée, c'est-à-dire quand l'élément spirituel l'a déjà quitté. Le cadavre abandonné de son Esprit continue de respirer, son pouls de battre ; on dit : « Il vit encore. » D'un autre côté, il peut arriver parfois que la force vitale, ayant positivement abandonné quelques parties du corps, celles-ci sont véritablement mortes, tandis que l'Esprit et le corps restent unis dans les autres parties du corps où réside encore la force vitale.

Le sommeil, un des plus grands secrets de l'existence humaine, mérite nos observations les plus constantes et les plus attentives ; mais la difficulté que présentent ces observations devient d'autant plus grande que, pour les faire, l'Esprit observateur est forcé de s'assujettir aux lois de la nature matérielle et de la laisser agir, pour lui donner la faculté de se prêter plus facilement à son usage et à ses expériences. Tout sommeil est l'aliment de la force vitale. L'Esprit n'y entre pour rien, car le sommeil est aussi complètement indépendant de l'Esprit, que la digestion, la transformation des aliments en sang, la croissance des cheveux, ou la séparation du corps des liquides inutiles. L'état de veille est une consommation de la force vitale, son expansion en dehors du corps et son action extérieure ; le sommeil est une assimilation, une attraction de cette même force du dehors. C'est pourquoi nous trouvons le sommeil, non seulement chez les hommes et les animaux, mais aussi chez les plantes, qui, à l'approche de la nuit, ferment les corolles de leurs fleurs ou laissent pendre leurs feuilles après les avoir plissées.

Quel est donc l'état de notre élément spirituel, pendant sa retraite de nos sens extérieurs ? Il n'est plus apte à recevoir les impressions du dehors, par l'usage de ses yeux, de ses oreilles, par le goût, par l'odorat et le toucher ; mais pourrait-on dire que pendant ces moments, notre nous s'anéantisse ? S'il en était ainsi, notre corps recevrait chaque matin un autre Esprit, une autre âme, à la place de celle qui serait détruite. L'Esprit s'étant retiré de ses sens, continue de vivre et d'agir, quoique ne pouvant se manifester qu'imparfaitement, ayant renoncé pour quelque temps aux instruments dont il a l'habitude de se servir ordinairement.

Les rêves sont autant de preuves de la continuation de l'activité de l'Esprit. L'homme réveillé se rappelle avoir rêvé, mais ces souvenirs sont le plus souvent rendus vagues ou obscurs par les vives impressions qui se précipitent subitement vers l'Esprit à son réveil, par l'entremise des sens. Si même dans ce moment il ignore de quelles visions il s'était occupé pendant son sommeil, il conserve néanmoins, au moment d'un réveil subit, la conscience que son attention s'est détachée de quelque chose qui l'avait préoccupé jusque-là en dedans de lui-même.

Le sommeil se compose toujours de visions, de désirs et de sentiments, mais qui se forment d'une manière indépendante des objets extérieurs puisque les sens extérieurs de l'homme restent inactifs ; c'est pourquoi ils laissent rarement une impression vive et durable dans la mémoire. L'Esprit devait donc être occupé, quoique après le sommeil nous ne puissions pas nous ressouvenir des résultats de son activité. Mais quel homme est en état de se rappeler les milliers de ces rapides visions qui se présentent à son Esprit, même à l'état de veille, à telle ou telle heure du jour ? A-t-il pour cela le droit de prétendre que son Esprit n'a pas eu de visions juste au moment où il était avant tout actif et réfléchissant ?

Durant le sommeil, l'Esprit conserve le sentiment de son existence, tout aussi bien que pendant son état de veille. Même pendant son sommeil, il sait se distinguer parfaitement des objets de ses visions. Chaque fois que nous nous souvenons d'un rêve, nous trouvons que c'était notre propre moi qui, avec un sentiment bien imparfait de son individualité, flottait parmi les images de sa propre fantaisie. Nous pouvons oublier les accessoires des songes qui n'ont produit sur nous qu'une faible impression, et pendant lesquels notre Esprit n'a pas réagi fortement par ses désirs et ses sentiments ; par conséquent, nous pourrions aussi oublier que nous avons alors le sentiment de notre existence, mais ce n'est pas une raison de supposer que ce dernier ait été un seul moment suspendu, parce que nous ne nous en souvenons plus !

Il y a des hommes qui, préoccupés par de graves réflexions, ne savent pas, même en état de veille, ce qui se passe autour d'eux. Leur Esprit, s'étant retiré des parties extérieures du corps et des organes de leurs sens, se concentre et ne s'occupe que de lui-même et, extérieurement, ils paraissent rêver ou dormir les yeux ouverts. Mais qui pourrait nier qu'ils aient pleinement gardé le sentiment de leur existence, pendant ces moments de profonde méditation, quoiqu'alors ils ne voient pas avec leurs yeux et n'entendent pas avec leurs oreilles ? Une autre preuve de la continuation incessante du sentiment de notre existence et de notre identité, c'est la puissance que possède l'homme de se réveiller de lui-même à une heure fixée par lui d'avance.

Par conséquent, on ne peut dire d'un homme plongé dans un sommeil plus ou moins profond qu'il a perdu la connaissance de lui-même, quand, au contraire, il porte en lui le sentiment de son existence, mais sans pouvoir nous le manifester. C'est justement le cas dans les évanouissements, quand l'élément spirituel de l'homme se retire en lui-même par l'effet d'une perturbation passagère et partielle de sa vie végétale, car l'Esprit fuit tout ce qui est mort, et ne tient que grâce à la force vitale, à ce qui, par soi-même, n'est que matière inerte. L'homme évanoui ne donne aucun signe extérieur d'existence, mais il n'en reste pas privé, non plus que durant son sommeil. Beaucoup de personnes évanouies, de même que les dormeurs, conservent souvent le souvenir de quelques-unes des visions qu'elles ont eues pendant cet état, qui se rapproche tant de celui de la mort ; d'autres les oublient. Il y a des évanouissements pendant lesquels tout le corps reste blême, froid, privé de respiration et de mouvement et ressemble tout à fait à un cadavre, tandis que l'Esprit, se trouvant encore en communication avec quelques-uns des sens, comprend tout ce qui se passe autour de lui, sans pouvoir, comme dans les cas de catalepsie, donner aucun signe extérieur de vie et de connaissance. Que de personnes ont pu de cette manière être enterrées vivantes, en pleine connaissance de tout ce qui s'ordonnait pour leur enterrement par leurs parents ou leurs amis trompés par une fatale apparence !³⁰

Un autre état très remarquable de l'homme nous donne la preuve de l'activité non interrompue de l'Esprit et de sa connaissance de lui-même qui ne se perd jamais, même quand, dans la suite, il ne se le rappelle plus. C'est l'état de somnambulisme. L'homme s'endort de son sommeil ordinaire. Il n'entend, ne voit et ne sent rien ; mais, subitement, il a l'air de se réveiller, non de son sommeil, mais dans lui-même. Il entend, mais non avec ses oreilles ; il voit, mais non avec ses yeux ; il sent, mais non par son épiderme. Il marche, il parle, il fait beaucoup de choses et remplit plusieurs fonctions, à l'étonnement général des assistants, avec la plus grande circonspection et plus de perfection que dans son état de veille. Il se rappelle dans cet état, très distinctement, les événements arrivés tandis qu'il veillait, même ceux qu'il oublie pendant sa veille, quand il se trouve en possession de tous ses sens. Après être resté dans cet état pendant quelque temps, le somnambule retombe de nouveau dans le sommeil ordinaire, et quand il en est tiré, il ne se rappelle absolument rien de tout ce qui s'est passé, il a oublié tout ce qu'il a dit et fait, et souvent il se refuse à ajouter foi à ce que les spectateurs racontent de lui. Pourrait-on cependant dénier à son Esprit la connaissance

³⁰ Le célèbre physiologiste allemand, le docteur Buchner, a publié en 1859, dans le n° 349, de *Disdascalia*, journal scientifique qui paraissait à Darmstadt, un article sur l'usage du chloroforme, à la fin duquel il ajoute ces paroles très remarquables dans la bouche de l'auteur de *Force et Matière* : « La découverte du chloroforme et de ses effets extraordinaires est non seulement d'une grande signification pour la science médicale, mais aussi pour deux de nos principales sciences : la *physiologie* et, - qu'on ne s'en étonne pas trop, - la *philosophie*. » Ce qui porte le docteur matérialiste à dire que, même sous le rapport psychologique, l'usage du chloroforme est de quelque poids, c'est que les patients s'étant trouvés, pendant les opérations qu'ils ont subies, dans un état de demi étourdissement produit par l'effet du chloroforme, ont plusieurs fois déclaré, après leur réveil, que, durant l'opération, ils n'avaient ressenti ni douleur, ni sentiment d'angoisse ou de peur, mais que chaque fois ils avaient parfaitement entendu tout ce qui se passait et se disait autour d'eux, sans pourtant être en état de faire un mouvement quelconque, ni de remuer un seul de leurs membres. Ce fait ne vient-il pas prouver positivement la possibilité de l'existence de l'Esprit en dehors de la matière, qui meurt dès que l'Esprit qui la vivifiait la quitte définitivement ? Le magnétisme, lui aussi, n'offre-t-il pas des preuves, pour ainsi dire palpables, de l'existence de l'âme indépendante de la matière, et comment est-il traité par les savants et les académies ? Au lieu de lui prêter toute leur attention et de s'appliquer à l'étudier sérieusement, ils se bornent à le nier, ce qui certainement est plus commode, mais ne fait pas honneur à nos savantes corporations.

de lui-même, ainsi que son admirable activité durant le sommeil somnambulique ? Qui l'oserait ? Le somnambule, retombé de nouveau dans le sommeil qui constitue son réveil intérieur, se souvient parfaitement, dans cet état incompréhensible pour lui-même, de tout ce qu'il a fait et pensé auparavant dans un état pareil, et dont il avait perdu complètement le souvenir pendant l'état de veille de ses sens extérieurs.

Comment expliquer ce phénomène ? Comment se peut-il qu'un homme qui dort puisse non seulement voir et entendre avec ses sens extérieurs inactifs, mais cela plus positivement, plus parfaitement qu'en état de veille ? Parce que nous savons que le corps n'est autre chose que le vase ou l'enveloppe extérieure de l'âme ; que, sans elle, il ne peut rien éprouver, et que l'œil d'un cadavre voit tout aussi peu que l'œil d'une statue. C'est donc l'âme et uniquement l'âme qui sent, voit et entend ce qui se passe en dehors d'elle. L'œil, l'oreille, etc., ne sont que des instruments et des dispositions favorables de l'enveloppe extérieure pour procurer à l'âme les impressions du dehors. Mais il y a des circonstances dans lesquelles cette enveloppe grossière se trouvant brisée ou endommagée, l'âme la transperce pour ainsi dire et continue son action, sans avoir pour cela besoin de ses sens extérieurs. Elle réagit alors avec un surcroît de vigueur, mais tout autrement que dans son état ordinaire ou de veille, contre ce qui n'est pas mort dans l'homme.

C'est donc bien l'âme qui est l'être sentant et non le corps ; par conséquent, c'est elle qui forme le véritable corps de l'Esprit, et le corps matériel n'est que sa charpente extérieure, sa couverture, son enveloppe. L'expérience et des exemples innombrables nous prouvent suffisamment que l'Esprit ne perd jamais son activité et la conscience de son moi, même alors qu'il ne peut se rappeler minutieusement chaque moment particulier de son existence. Sachant que l'Esprit, absorbé dans de profondes réflexions, perd de vue son propre corps et tout ce qui l'environne ; que, dans certaines maladies, il peut se trouver dans l'impossibilité absolue d'agir sur les parties extérieures de son corps, et peut quelquefois s'en passer complètement (comme dans l'état de somnambulisme), pour l'exécution de ses desseins, nous devons comprendre clairement comment l'Esprit immortel, ayant quitté son enveloppe matérielle et périssable, conserve, après sa mort terrestre, la conscience et le sentiment de son existence, quoique se trouvant hors d'état de pouvoir le manifester aux vivants par l'entremise du cadavre, puisque celui-ci ne lui appartient plus. Nous comprenons en même temps ce que c'est que le corps spirituel dont parle l'apôtre Paul ; ce que nous devons entendre par le corps impérissable qui doit renaître du corps périssable (1. Cor., xv, 4) ; comment la faiblesse s'abat et est semée dans le tombeau, et comment la force se relève et s'élance vers le ciel, mûre pour une meilleure vie (1. Cor., xv, 43). C'est là la véritable résurrection de la mort, la résurrection spirituelle. Ce qui est poussière en nous doit redevenir poussière et cendres ; mais l'Esprit, vêtu d'un corps transfiguré, porte dorénavant l'image du ciel, tout comme jusqu'alors il avait porté l'image de la terre (1. Cor., xv, 49). Le corps terrestre pourrissant dans le tombeau ne ressent plus rien, mais aussi n'a-t-il jamais rien senti par lui-même. C'était donc le corps spirituel, l'âme, qui percevait et sentait tout. Elle continuera aussi à le faire, délivrée de son vase brisé, mais seulement d'une manière infiniment plus délicate et plus prompte. L'Esprit ayant conscience de lui-même dans son enveloppe spirituelle, pourra alors tout aussi bien et infiniment mieux encore admirer la gloire de Dieu dans ses créations, et posséder en même temps la faculté de voir et d'aimer ceux qui lui sont chers ; mais il n'éprouvera plus de besoins matériels et sensuels, il n'aura plus de larmes. Il deviendra l'image du ciel, qui est sa véritable patrie.

Que sentirai-je au moment où tu m'appelleras à toi, mon Créateur, mon Père ! au moment de ma transfiguration, quand, entouré de mes bien-aimés pleurant autour de moi et voyant mes bien-aimés qui m'ont précédé s'approcher de moi, je les bénirai tous avec un amour égal ! Et quand, sanctifié par Jésus-Christ, participant à son règne, je me présenterai devant toi, ô mon Dieu ! t'adorant de la reconnaissance la plus vive, de la vénération la plus profonde, de l'étonnement sans bornes ! Que mon Esprit immortel soit assez mûr alors pour goûter cette félicité suprême ! Amen.

Doctrine de Lao-Tseu

Philosophe chinois

Nous devons la notice suivante à l'obligeance et au zèle éclairé d'un de nos correspondants de Saïgon (Cochinchine).

Au sixième siècle avant notre ère, presque en même temps, par conséquent, que Pythagore, et deux siècles avant Socrate et Platon, vivait dans la province de Lounan, en Chine, Lao-Tseu, l'un des plus grands philosophes qui furent jamais. Issu de la plus infime extraction, Lao-Tseu n'eut d'autres moyens de s'instruire que la réflexion et de nombreux voyages. Arrivé à l'âge de cinquante ans environ, soit que ses dispositions philosophiques développées par l'étude aient enfin porté leur fruit, soit qu'il ait inconsciemment combiné ce fruit avec une révélation particulière, il écrivit son livre de La raison suprême et de la vertu, ouvrage regardé comme authentique, malgré son antiquité, par les historiens chinois de toutes les sectes, et avec d'autant plus d'autorité qu'il n'a certainement pas été compris dans l'incendie des livres commandé par l'empereur Loang-ti, deux cents ans avant l'ère chrétienne.

Pour plus de clarté, disons d'abord ce que Lao-Tseu désignait par le mot *tas* ; c'était une dénomination donnée par lui au premier être ; impuissant qu'il était de l'appeler par son nom éternel et immuable, il le qualifiait de ses principaux attributs : *tas*, raison suprême. Il semble, au premier abord, que le mot chinois... (Ici notre correspondant transcrit ce mot en caractères chinois que notre imprimeur ne peut reproduire), dont la prononciation figurée est *tas*, a quelque analogie au point de vue phonétique avec le *Théos* des grecs ou le *Deus* des latins, d'où est venu notre mot *Dieu* ; et cependant personne ne croit que la langue chinoise et la langue grecque aient jamais eu de points communs. D'ailleurs, l'antériorité reconnue de la nation et de la civilisation chinoises suffit pour prouver que cette expression est un idiotisme chinois³¹.

Le *tas*, ou la raison suprême universelle de Lao-Tseu, a deux natures ou modes d'être : le mode spirituel ou immatériel, et le mode corporel ou matériel. C'est la nature spirituelle qui est la nature parfaite ; c'est d'elle que l'homme est émané ; c'est à elle qu'il doit retourner en se dégageant des liens matériels du corps ; l'anéantissement de toutes les passions matérielles, l'éloignement des plaisirs mondains, sont des moyens efficaces de se rendre digne d'elle et d'y retourner. Mais écoutons Lao-Tseu parler lui-même. Je me servirai de la traduction de Pauthier, sinologue aussi érudit que consciencieux. Ses travaux sur le philosophe chinois et sa doctrine sont d'autant plus remarquables et exempts de suspicion que, mort il y a longtemps, il ignorait jusqu'au nom de la doctrine spirite.

Dans la vingt et unième section de la raison suprême, Lao-Tseu établit une véritable cosmogonie : « Les formes matérielles de la grande puissance créatrice ne sont que les émanations du *tas* ; c'est le *tas* qui a produit les êtres matériels existants. (Avant) ce n'était qu'une confusion complète, un chaos indéfinissable ; c'était un chaos ! une confusion inaccessible à la pensée humaine.

Au milieu de ce chaos, il y avait un principe subtil, vivifiant ; ce principe subtil, vivifiant, c'était la suprême vérité.

Au milieu de ce chaos, il y avait des êtres, mais des êtres en germes ; des êtres imperceptibles, indéfinis.

Au milieu de ce chaos, il y avait un principe de foi. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, son nom ne s'est point évanoui. Il examine avec soin le bon de tous les êtres. Mais nous, comment connaissons-nous les vertus de la foule ? Par ce *tas*, cette raison suprême.

Les êtres aux formes corporelles ont été formés de la matière première, confuse.

Avant l'existence du ciel et de la terre, ce n'était qu'un silence immense, un vide incommensurable et sans formes perceptibles.

Seul, il existait, infini, immuable. Il circulait dans l'espace sans éprouver aucune attération.

³¹ Il est presque superflu de dire que le mot chinois *tas* n'a aucun rapport de sens avec le mot français *tas*, qui n'en est que la prononciation figurée.

On peut le considérer comme la mère de l'univers ; moi, j'ignore son nom, mais je le désigne par ses attributs, et je le dis Grand, Elevé.

Étant (reconnu) grand, élevé, je le nomme : étendu au loin.

Étant (reconnu) étendu au loin, je le nomme : éloigné, infini.

Étant (reconnu) éloigné, infini, je le nomme : ce qui est opposé à moi.

L'homme a sa loi dans la terre ;

La terre a sa loi dans le ciel ;

Le ciel a sa loi dans le Tas ou la raison suprême universelle ;

La raison suprême a sa loi en elle-même. »

Ailleurs, Lao-Tseu dit :

« Il faut s'efforcer de parvenir au dernier degré de l'incorporéité, pour pouvoir conserver la plus grande immutabilité possible.

Tous les êtres apparaissent dans la vie, et accomplissent leurs destinées ; nous contemplons leurs renouvellements successifs. Ces êtres matériels se montrent sans cesse avec de nouvelles formes extérieures. Chacun d'eux retourne à son origine.

Retourner à son origine, signifie devenir en repos :

Devenir en repos, signifie rendre son mandat ;

Rendre son mandat, signifie devenir éternel ;

Savoir que l'on devient éternel (ou immortel) signifie être éclairé ;

Ne pas savoir que l'on devient immortel, c'est être livré à l'erreur et à toutes sortes de calamités.

Si l'on sait que l'on devient immortel, on contient, on embrasse tous les êtres ;

Embrassant tous les êtres dans une commune affection, on est juste, équitable pour tous les êtres ;

Étant juste et équitable pour tous les êtres, on possède les attributs du souverain ;

Possédant les attributs du souverain, on tient de la nature divine ;

Tenant de la nature divine, on parvient à être identifié avec le tas ;

Étant identifié avec la raison suprême universelle, on subsiste éternellement ; le corps même étant mis à mort, on n'a à craindre aucun anéantissement. »

Voyons maintenant quelle est la morale du philosophe chinois.

« Le saint homme n'a pas un cœur inexorable ; il fait son cœur selon le cœur de tous les hommes.

L'homme vertueux, nous devons le traiter comme un homme vertueux ; l'homme vicieux, nous devons également le traiter comme un homme vertueux : Voilà la sagesse et la vertu.

L'homme sincère et fidèle, nous devons le traiter comme un homme sincère et fidèle ; l'homme non sincère et infidèle, nous devons également le traiter comme un homme vertueux : Voilà la sagesse et la sincérité. »

Ces maximes correspondent à ce que nous nommons indulgence et charité ; le Spiritisme, en nous démontrant que le progrès est une loi de nature, précise mieux cette pensée en disant qu'il faut traiter l'homme vicieux comme pouvant et devant un jour, et par la suite de ses existences successives, devenir vertueux, ce dont nous devons lui fournir les moyens, au lieu de le reléguer parmi les parias de la damnation éternelle, et en songeant que nous-mêmes avons peut-être été pires que lui.

Toute la doctrine de Lao-Tseu respire la même mansuétude, le même amour pour les hommes, joints à une élévation extraordinaire de sentiments. Sa sagesse se révèle surtout dans le passage suivant, dans lequel il reproduit le célèbre axiome de la sagesse antique : Connais-toi toi-même, sans qu'il ait eu connaissance de la formule de Thalès :

« Celui qui connaît les hommes est instruit ;

Celui qui se connaît soi-même est vraiment éclairé.

Celui qui subjugué les hommes est puissant ;

Celui qui se dompte soi-même est vraiment fort.

Celui qui accomplit des œuvres difficiles et méritoires, laisse un souvenir durable dans la mémoire des hommes.

Celui qui ne dissipe point sa vie est impérissable ;

Celui qui meurt et n'est point oublié, a une vie éternelle. »

Il est certain, ainsi que le fait remarquer l'éminent traducteur, qu'on ne trouverait pas en Grèce, avant Aristote, une suite de sorites aussi logiquement suivis. Quant aux principes eux-mêmes, ils constituent, assurément, une doctrine, et s'il est vrai qu'elle n'a rien d'incompatible avec ce qu'admet la raison, pourquoi ne serait-elle pas aussi bonne que tant d'autres qui soutiennent à peine la discussion ? « La vraie religion, a-t-on dit, nécessaire au salut, a dû commencer avec le genre humain ; » or, puisqu'elle est essentiellement une, comme la vérité, comme Dieu, la religion primitive était déjà le Christianisme, de même que le Christianisme depuis l'Evangile, est la religion primitive considérablement développée.

Ne voit-on pas retracés, dans cette série d'enseignements, les principes mêmes qui servent de base au Spiritisme, avec, toutefois, en un seul point, la légère tendance panthéistique de la non distinction, ou plutôt de l'identification de la créature sanctifiée avec le Créateur ? Tendance qui, si elle est vicieuse, peut tenir à l'influence du milieu où vivait le philosophe Lao-Tseu, à une trop longue suite, peut-être, donnée à cette remarquable chaîne d'arguments, ou, enfin, à l'imparfaite interprétation faite par nous de sa propre pensée.

Si donc, ainsi qu'il est avéré, Lao-Tseu est mis, par les siècles, au nombre de ces voix puissantes de sagesse et de raison, que les lois providentielles et naturelles des sociétés humaines font surgir à certaines époques, pour protester énergiquement contre un état de dissolution sociale, et ramener les esprits aux destinées éternelles du genre humain ; si sa doctrine peut être la base de la vraie religion, laquelle, ainsi que nous l'avons vu, étant nécessaire au salut, elle a dû exister de tous temps. Puisque les principes philosophiques du Spiritisme ne sont, en substance, que ceux de Lao-Tseu, ne peut-on considérer la vérité de la doctrine Spirite comme étant prouvée, moralement, en dehors des enseignements du Christ ?

Remarque. - Comme on le voit, les Chinois ne sont pas tout à fait aussi barbares qu'on le croit généralement ; ils sont de longue date nos aînés en civilisation, et quelques-uns d'entre eux en remontreraient à plus d'un de nos contemporains en fait de philosophie. Comment se fait-il donc qu'un peuple qui a eu des sages comme Lao-Tseu, Confu-Tsé et autres, ait encore des mœurs si peu en harmonie avec d'aussi belles doctrines ? On pourrait en dire autant de Socrate, Platon, Solon, etc., par rapport aux Grecs ; du Christ, dont les préceptes sont loin d'être pratiqués par tous les chrétiens.

Les travaux de ces hommes qui apparaissent de loin en loin chez les peuples, comme des météores de l'intelligence, ne sont jamais stériles ; ce sont des semences qui restent pendant de longues années à l'état latent, qui ne profitent qu'à quelques individualités, mais que les masses sont incapables de s'assimiler. Les peuples sont lents à se modifier, jusqu'au moment où une secousse violente vient les tirer de leur torpeur.

Il est à remarquer que la plupart des philosophes se sont peu occupés de la mise en pratique de leurs idées ; tout entiers au travail de la conception et de l'élaboration, ils n'ont ni le loisir, ni parfois même l'aptitude nécessaire pour l'exécution de ce qu'ils conçoivent. Ce soin incombe à d'autres qui s'en pénètrent, et ce sont souvent ces mêmes travaux, habilement mis en œuvre, qui servent, au bout de plusieurs siècles, à remuer les peuples et à les éclairer.

Peu de Chinois, à part quelques lettrés, connaissent sans doute Lao-Tseu ; aujourd'hui que la Chine est ouverte aux nations occidentales, il n'y aurait rien d'impossible à ce que celles-ci ne contribuassent à vulgariser les travaux du philosophe dans son propre pays ; et qui sait si les points de contact qui existent entre sa doctrine et le Spiritisme ne sera pas un jour un trait d'union pour l'alliance fraternelle des croyances ? Ce qui est parfaitement certain, c'est que lorsque toutes les religions reconnaîtront qu'elles adorent le même Dieu sous des noms différents, qu'elles lui concéderont les mêmes attributs de souveraines bonté et justice ; qu'elles ne différeront que par la forme de l'adoration, les antagonismes religieux tomberont. C'est à ce résultat que doit aboutir le Spiritisme.

Obsèques de madame Victor Hugo

Madame Victor Hugo, morte à Bruxelles, a été ramenée en France pour être inhumée, le 30 août dernier, à Villequiers (Seine-Inférieure), auprès de sa fille et de son gendre. M. Victor Hugo l'a accompagnée jusqu'à la frontière. Sur la tombe, M. Paul Meurice a prononcé les paroles suivantes :

« Je voudrais seulement lui dire adieu pour nous tous.

Vous savez bien, vous qui l'entourez - pour la dernière fois ! - ce qu'était, - ce qu'est cette âme si belle et si douce, cet adorable esprit, ce grand cœur.

Ah ! ce grand cœur surtout ! Comme elle aimait à aimer ! comme elle aimait à être aimée ! comme elle savait souffrir avec ceux qu'elle aimait !

Elle était la femme de l'homme le plus grand qui soit, et, par le cœur, elle se haussait à ce génie. Elle l'égalait presque, à force de le comprendre.

Et il faut qu'elle nous quitte ! il faut que nous la quittions !

Elle a déjà, elle, retrouvé à aimer. Elle a retrouvé ses deux enfants, ici - et là (montrant la tombe de sa fille et le ciel.)

Victor Hugo m'a dit à la frontière, hier au soir : « Dites à ma fille qu'en attendant je lui envoie toujours sa mère. » C'est dit, et je crois que c'est entendu. »

Et maintenant, adieu donc ! adieu pour les présents ! adieu pour les absents ! adieu notre amie ! adieu notre sœur !

Adieu, mais au revoir ! »

M. Paul Foucher, frère de madame V. Hugo, dans la lettre qu'il écrivait dans la France pour rendre compte de la cérémonie, termine par ces paroles : « Nous nous sommes séparés navrés, mais calmes et persuadés plus que jamais que la disparition d'un être est un rendez-vous donné par lui à heure indéfinie. »

A cette occasion, nous croyons devoir rappeler la lettre de M. Victor Hugo à M. Lamartine lors de la mort de la femme de ce dernier, en date du 23 mai 1863, et que la plupart des journaux de l'époque ont reproduite.

« Cher Lamartine,

Un grand malheur vous frappe, j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérerais celle que vous aimiez. Votre haut esprit voit au delà de l'horizon ; vous apercevez distinctement la vie future.

Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : espérez. Vous êtes de ceux qui savent, et qui attendent.

Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. Cher ami, vivons dans les morts.

Victor Hugo »

Les paroles prononcées par M. Victor Hugo, et ce qu'il a écrit en maintes circonstances prouvent qu'il croit, non seulement à cette vague immortalité à laquelle, à bien peu d'exceptions près, croit tout le genre humain, mais à cette immortalité nettement définie, qui a un but, satisfait la raison et dissipe l'incertitude sur le sort qui nous attend ; qui nous représente les âmes ou Esprits de ceux qui ont quitté la terre comme des êtres concrets, individuels, peuplant l'espace, vivant au milieu de nous avec le souvenir de ce qu'ils ont fait ici-bas, bénéficiant du progrès intellectuel et moral accompli, conservant leurs affections, témoins invisibles de nos actions et de nos sentiments, communiant de pensées avec ceux qui leur sont chers ; en un mot, à cette immortalité consolante qui comble le vide laissé par les absents, et par laquelle se perpétue la solidarité entre le monde spirituel et le monde corporel. Or, c'est là tout le spiritisme. Qu'y ajoute-t-il ? la preuve matérielle de ce qui n'était jusqu'à lui qu'une séduisante théorie. Tandis que certaines personnes sont arrivées à cette croyance par l'intuition et le raisonnement, le spiritisme est parti du fait et de l'observation.

On sait par suite de quelle douloureuse catastrophe, M. Victor Hugo perdit sa fille et son gendre, M. Charles Vacquerie, le 4 septembre 1843. Ils se rendaient par bateau à voile, de Villequiers à Caudebec, en compagnie de l'oncle de M. Vacquerie, ancien marin, et d'un enfant de dix ans. Un coup de vent fit chavirer l'embarcation, et tous les quatre périrent.

Quoi de plus significatif, d'empreint d'une plus profonde et plus juste idée de l'immortalité que ces paroles : Dites à ma fille qu'en attendant je lui envoie toujours sa mère ! Quel calme, quelle sérénité, quelle confiance en l'avenir ! Ne dirait-on pas sa fille simplement partie pour un voyage, à laquelle il fait dire : « Je t'envoie ta mère en attendant que j'aie vous rejoindre ? » Que de consolation, de force et d'espérance ne puise-t-on pas dans cette manière de comprendre l'immortalité ! Ce n'est plus l'âme perdue dans l'infini, que la certitude même de sa survivance ne laisse aucun espoir de retrouver ; quittant pour jamais la terre et ceux qu'elle a aimés, qu'elle soit dans les délices de la béatitude contemplative ou dans les tourments éternels de l'enfer, la séparation est éternelle. On comprend l'amertume des regrets avec une telle croyance ; mais, pour ce père, sa fille est toujours là ; elle recevra sa mère au sortir de son exil terrestre, et elle entend les paroles qu'il lui fait adresser !

Quiconque en est arrivé là est Spirite, parce que, s'il veut réfléchir sérieusement, il ne peut échapper à toutes les conséquences logiques du Spiritisme. Ceux qui repoussent cette qualification, c'est que ne connaissant du Spiritisme que les ridicules tableaux de la critique railleuse, ils s'en font une idée fautive. S'ils se donnaient la peine de l'étudier, de l'analyser, d'en sonder la portée, ils seraient heureux, au contraire, de trouver aux idées qui font leur bonheur, une sanction capable d'affermir leur foi. Ils ne diraient plus seulement : « Je crois, parce que cela me paraît juste, » mais : « Je crois, parce que je comprends. »

Mettons en parallèle des sentiments qui ont animé M. Victor Hugo dans cette circonstance, et dans toutes celles où son cœur a reçu de semblables blessures, la définition de l'immortalité que donnait le Figaro, du 3 avril 1868, sous la rubrique de : Dictionnaire du Figaro : Immortalité, conte de gardes-malades, pour tranquilliser leurs clients.

Effet moralisateur de la réincarnation

Le Figaro du 5 avril 1868, le même journal qui, deux jours auparavant, publiait cette définition de l'immortalité : « Conte de gardes-malades pour tranquilliser leurs clients, » et la lettre rapportée à l'article précédent contenait l'article suivant :

« Le compositeur E... croit fermement à la migration des âmes. Il raconte volontiers qu'il a été, dans les siècles antérieurs, esclave grec, puis histrion et compositeur italien célèbre, mais jaloux et empêchant ses confrères de se produire...

- J'en suis bien puni aujourd'hui, ajoute-t-il avec philosophie, c'est à mon tour d'être sacrifié aux autres et de me voir barrer les chemins !

Cette façon de se consoler en vaut bien une autre. »

Cette idée est du pur Spiritisme, car, non seulement c'est le principe de la pluralité des existences, mais celui de l'expiation du passé, par la peine du talion, dans les existences successives, selon la maxime : « On est toujours puni par où l'on a péché. » Ce compositeur s'explique ainsi ses tribulations ; il s'en console par la pensée qu'il n'a que ce qu'il mérite ; la conséquence de cette pensée est que, pour ne pas le mériter de nouveau, il est de son intérêt même de chercher à s'améliorer ; cela ne vaut-il pas mieux que de se brûler la cervelle, ce à quoi le conduirait logiquement la pensée du néant ?

Cette croyance est donc une cause puissante et toute naturelle de moralisation ; elle est saisissante par l'actualité et le fait matériel des misères qu'on endure, et que, faute de pouvoir se les expliquer, on met sur le compte de la fatalité ou de l'injustice de Dieu ; elle est compréhensible pour tout le monde, pour l'enfant et pour l'homme le plus illettré, parce qu'elle n'est ni abstraite ni métaphysique ; il n'est personne qui ne comprenne qu'on peut avoir déjà vécu, et que si l'on a déjà vécu, on peut revivre encore. Puisque ce n'est pas le corps qui peut revivre, c'est la sanction la plus patente de l'existence de l'âme, de son individualité et de son immortalité.

C'est donc à la populariser que doivent tendre les efforts de tous ceux qui s'occupent sérieusement de l'amélioration des masses ; c'est pour eux un puissant levier avec lequel ils feront plus que par l'idée des diables et de l'enfer, dont on se rit aujourd'hui.

Comme elle est à l'ordre du jour, qu'elle germe de tous les côtés, que sa logique la fait facilement accepter, elle ouvre tout naturellement aux Spiritistes une porte pour la propagation de la doctrine. Qu'ils s'attachent donc à cette idée, dont personne ne rit, qui est acceptée par les penseurs les plus sérieux, et amèneront plus de prosélytes par cette voie que par celle des manifestations matérielles. Puisque c'est aujourd'hui la corde sensible, c'est celle qu'il faut attaquer, et quand elle aura vibré, le reste viendra de soi-même. A ceux donc que le seul mot de Spiritisme effarouche, n'en parlez pas ; parlez de la pluralité des existences, des nombreux écrivains qui préconisent cette idée ; parlez aussi, aux affligés surtout, comme le fait Victor Hugo, de la présence autour de nous des êtres chéris que l'on a perdus ; ils vous comprendront, et, plus tard, ils seront tout surpris d'être Spiritistes sans s'en être doutés.

Une profession de foi matérialiste

Le Figaro du 3 avril 1868, contenait la lettre suivante à propos des débats qui ont eu lieu vers cette époque au Sénat, à propos de certaines leçons professées à l'École de médecine.

« Paris, 2 avril 1868.

Monsieur le rédacteur,

Une erreur qui me concerne s'est glissée dans la dernière causerie du docteur Flavius. Je n'assistais pas à la leçon d'ouverture de M. Sée, l'année dernière, et n'ai par conséquent aucun droit à un rôle dans cette affaire. Au reste, c'est une erreur dans la forme et non dans le fond ; mais à chacun ses actes. Il faut remplacer mon nom par celui de mon ami Jaclard, lequel ne croit pas plus que moi à l'âme immortelle. Et à vrai dire, je ne vois guère dans tout le Sénat que M. Sainte-Beuve qui osât, à l'occasion, nous confier le soin de ses molaires ou la direction de son tube digestif.

Et puisque j'ai la parole, permettez-moi encore un mot. Il faut en finir avec une plaisanterie qui commence à devenir agaçante, outre qu'elle a l'air d'une reculade. L'École de médecine, dit le docteur Flavius, plus fort en accouchement qu'en philosophie, n'est ni athée ni matérialiste ; elle est positiviste.

Mais en vérité, qu'est-ce que le positivisme, sinon un rameau de cette grande école matérialiste qui va d'Aristote et d'Epicure jusqu'à Bacon, jusqu'à Diderot, jusqu'à Virechow, Moleschhoff et Büchner, sans compter les contemporains et compatriotes que je ne nomme pas - et pour cause.

La philosophie d'A. Comte a eu son utilité et sa gloire dans un temps où le Cousinisme régnait en maître. Aujourd'hui que le drapeau du matérialisme a été relevé en Allemagne par des noms illustres, en France par des jeunes gens au nombre desquels j'ai l'orgueil et la prétention de me compter, il est bon que le positivisme rentre dans le rôle modeste qui lui convient. Il est bon surtout qu'il n'affecte pas plus longtemps à l'égard du matérialisme, son maître et son ancêtre, un dédain ou des réticences qui sont pour le moins inopportunes.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

A. Regnard,

Ancien interne des hôpitaux. »

Le matérialisme, comme on le voit, a aussi son fanatisme ; il y a quelques années seulement il n'eût pas osé s'afficher aussi audacieusement ; aujourd'hui, il porte ouvertement le défi au spiritualisme, et le positivisme n'est plus assez radical à ses yeux ; il a ses manifestations publiques, et il est publiquement enseigné à la jeunesse ; il a de plus ce qu'il reproche à d'autres, l'intolérance qui va jusqu'à l'intimidation. Qu'on se figure l'état social d'un peuple imbu de pareilles doctrines !

Ces excès, cependant, ont leur utilité, leur raison d'être ; ils effraient la société, et le bien sort toujours du mal ; il faut l'excès du mal pour faire sentir la nécessité du mieux, sans cela l'homme ne

sortirait pas de son inertie ; il resterait impassible devant un mal qui se perpétuerait à la faveur de son peu d'importance, tandis qu'un grand mal éveille son attention et lui fait chercher les moyens d'y remédier. Sans les grands désastres arrivés au commencement des chemins de fer, et qui ont épouvanté, les petits accidents isolés passant presque inaperçus, on aurait négligé les mesures de sûreté. Il en est au moral comme au physique : plus les abus sont excessifs, plus le terme en est proche.

La cause première du développement de l'incrédulité est, comme nous l'avons dit maintes fois, dans l'insuffisance des croyances religieuses, en général, pour satisfaire la raison, et dans leur principe d'immobilité qui leur interdit toute concession sur leurs dogmes, même devant l'évidence ; si, au lieu de rester en arrière, elles eussent suivi le mouvement progressif de l'esprit humain, en se maintenant toujours au niveau de la science, il est vrai qu'elles différeraient un peu de ce qu'elles étaient dans le principe, comme un adulte diffère de l'enfant au berceau, mais la foi, au lieu de s'éteindre, aurait grandi avec la raison, parce qu'elle est un besoin pour l'humanité, et elles n'auraient pas ouvert la porte à l'incrédulité qui vient saper ce qui en reste ; elles récoltent ce qu'elles ont semé. Le matérialisme est une conséquence de l'époque de transition où nous sommes ; ce n'est pas un progrès, tant s'en faut, mais un instrument de progrès. Il disparaîtra en prouvant son insuffisance pour le maintien de l'ordre social, et pour la satisfaction des esprits sérieux qui cherchent le pourquoi de chaque chose ; pour cela il fallait qu'on le vît à l'œuvre. L'humanité, qui a besoin de croire en l'avenir, ne se contentera jamais du vide qu'il laisse après lui, et cherchera quelque chose de mieux pour le combler.

Profession de foi semi spirite

A l'appui des réflexions contenues dans l'article précédent, nous reproduisons avec plaisir la lettre suivante, publiée par la Petite Presse du 20 septembre 1868.

« Les Charmettes, septembre 1868.

Mon cher Barlatier,

Vous savez la romance :

Quand on est Basque et bon chrétien...

Sans être Basque, je suis bon chrétien, et le curé de mon village qui mangeait hier ma soupe aux choux, me permet de vous raconter notre conversation.

- Vous allez donc, me dit-il, reprendre le Roi Henri ? - D'autant plus volontiers, répondis-je, que j'ai vécu de ce temps-là. - Mon digne curé fit un bond.

Alors je lui fis part de ma conviction que nous avons déjà vécu et que nous vivrions encore. Nouvelle exclamation du brave homme. Mais enfin il m'accorda que les croyances chrétiennes n'excluent point cette opinion, et il me laissa aller mon train.

Or, mon cher ami, croyez bien que je n'ai pas voulu m'amuser de la candeur de mon curé, et que cette conviction dont je parle est fortement enracinée chez moi. J'ai vécu sous la Ligue, sous Henri III et Henri IV. Quand j'étais enfant, mes grand'mères me parlaient d'Henri IV, et me racontaient un bonhomme que je ne reconnaissais pas du tout, un monarque grisonnant, enfoui dans une fraise, dévot à l'excès et n'ayant jamais entendu parler de la Belle Gabrielle. C'était celui du père Péréfixe. Le Henri IV que j'ai connu, batailleur, aimable, léger, un peu oublieux, c'est le vrai ; c'est celui que j'ai déjà raconté, celui que je vous raconterai encore.

Ne riez pas. Quand je suis venu à Paris pour la première fois, je me suis reconnu partout dans les vieux quartiers, et j'ai un vague souvenir de m'être trouvé dans la rue de la Ferronnerie, le jour où le peuple perdit son bon roi, celui qui avait voulu que chaque Français mît la poule au pot le dimanche. Qu'étais-je dans ce temps-là ? Peu de chose, sans doute un cadet de Provence ou de Gascogne ; mais j'aurais été dans les gardes de mon héros, que cela ne m'étonnerait pas.

A bientôt donc mon premier feuilleton de la Seconde Jeunesse du roi Henri, et croyez-moi

Tout à vous,

Ponson du Terrail. »

Lorsque M. Ponson du Terrail jetait le ridicule au Spiritisme, il ne se doutait pas, et peut-être ne se doute-t-il pas encore aujourd'hui, qu'une des bases fondamentales de cette doctrine est précisément la croyance dont il fait une profession de foi si explicite. L'idée de la pluralité des existences et de la réincarnation gagne évidemment la littérature, et nous ne serions pas surpris que Méry, qui se souvenait si bien de ce qu'il avait été, n'ait réveillé, chez plus d'un de ses confrères, des souvenirs rétrospectifs, et ne soit, parmi eux, le premier initiateur du Spiritisme, parce qu'ils le lisent, tandis qu'ils ne lisent pas les livres spirites. Ils y trouvent une idée rationnelle, féconde, et ils l'acceptent. La Petite-Pressé publie en ce moment, sous le titre de M. Médard, un roman dont la donnée est toute spirite ; c'est la révélation d'un crime par l'apparition de la victime dans des conditions très naturelles.

Instructions des Esprits

Influence des planètes sur les perturbations du globe terrestre.

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre qui nous est adressée de Santa-Fé de Bogota (Nouvelle-Grenade) par un de nos correspondants, M. le docteur Ignacio Pereira, médecin, chirurgien, membre fondateur de l'Institut homœopathique des Etats-Unis de Colombie :

« Il y a trois ans que, par le changement des saisons, dans nos contrées, celle d'été étant devenue fort longue, il est survenu à quelques plantes des maladies tout à fait inconnues à notre pays ; les pommes de terre ont été attaquées de la gangrène sèche, et, par les observations microscopiques que j'ai faites sur les plantes atteintes de cette maladie, j'ai reconnu qu'elle est produite par un parasite végétal appelé perisporium solani. Depuis trois ans notre globe a été en proie à des désastres de toutes sortes ; les inondations, les épidémies, les épizooties, la famine, les ouragans, les commotions de la mer, les tremblements de terre ont, tour à tour, ravagé diverses contrées.

Sachant que lorsqu'une comète s'approche de la terre, les saisons s'irrégularisent, j'ai pensé que ces astres pouvaient également produire une action sur les êtres organiques, occasionner des perturbations climatériques, causes de certaines maladies, et peut-être influencer sur l'état physique du globe par la production de phénomènes divers.

L'esprit de mon frère que j'ai interrogé à ce sujet, s'est borné à me répondre que ce n'est pas une comète qui agit, mais la planète Jupiter qui, tous les quarante ans, est dans sa période la plus rapprochée de la terre, en me recommandant de ne pas poursuivre cette étude à moi seul.

Préoccupé de sa réponse, j'étudiai la chronique de quarante ans en arrière, et j'ai trouvé qu'alors les saisons furent irrégulières, comme aujourd'hui, dans nos contrées ; il survint au blé la maladie connue sous le nom d'anublo ; il y eut aussi des pestes sur les hommes et sur les animaux ; des tremblements de terre qui causèrent de grands désastres.

Cette question me paraît importante ; c'est pourquoi, si vous jugiez à propos de la soumettre aux Esprits instructeurs de la société parisienne des études spirites, je vous serais très obligé de me faire connaître leur opinion. »

Réponse.

(Paris, 18 septembre 1868.)

Il n'est pas, dans la nature, un phénomène, de si peu d'importance qu'il soit, qui ne soit réglé par l'exercice des lois universelles qui régissent la création. Il en est de même des grands cataclysmes, et si des maux de toutes sortes sévissent sur la terre à certaines époques, c'est non seulement parce qu'il est nécessaire qu'il en soit ainsi, en raison de leurs conséquences morales, mais c'est aussi parce que l'influence des corps célestes les uns sur les autres, les réactions composées de tous les agents naturels, doivent fatalement amener un tel résultat.

Tout étant soumis à une série de lois, éternelles comme celui qui les créa, puisqu'on ne saurait remonter à leur origine, il n'est pas un phénomène qui ne soit soumis à une loi de périodicité, ou de série, qui en provoque le retour à certaines époques, dans les mêmes conditions, ou en suivant, comme intensité, une loi de progression géométrique croissante ou décroissante, mais continue. Aucun cataclysme ne peut naître spontanément, ou, si ses effets paraissent tels, les causes qui le provoquent sont mises en actions depuis un temps plus ou moins long. Ils ne sont donc spontanés qu'en apparence, puisqu'il n'en est aucun qui ne soit préparé de longue main, et qui n'obéisse à une loi constante.

Je partage donc entièrement l'opinion exprimée par l'Esprit de Jenaro Pereira, quant à la périodicité des irrégularités des saisons ; mais quant à leur cause, elle est plus complexe qu'il ne l'a supposé.

Chaque corps céleste, outre les lois simples qui président à la division des jours et des nuits, des saisons, etc., subit des révolutions qui demandent des milliers de siècles pour leur parfait accomplissement, mais qui, comme les révolutions plus brèves, passent par toutes les périodes, depuis la naissance jusqu'à un summum d'effet, après lequel il y a décroissance jusqu'à la dernière limite, pour recommencer ensuite à parcourir les mêmes phases.

L'homme n'embrasse que les phases d'une durée relativement courte, et dont il peut constater la périodicité ; mais il en est qui comprennent de longues générations d'êtres, et même des successions de races, dont les effets, par conséquent, ont pour lui les apparences de la nouveauté et de la spontanéité, tandis que, si son regard pouvait se porter à quelques milliers de siècles en arrière, il verrait, entre ces mêmes effets et leurs causes, une corrélation qu'il ne soupçonne même pas. Ces périodes, qui confondent l'imagination des humains par leur longueur relative, ne sont cependant que des instants dans la durée éternelle.

Rappelez-vous ce qu'a dit Galilée, dans ses études uranographiques que vous avez eu l'heureuse pensée d'intercaler dans votre Genèse, sur le temps, l'espace et la succession indéfinie des mondes, et vous comprendrez que la vie d'une ou de plusieurs générations, par rapport à l'ensemble, est comme une goutte d'eau dans l'océan. Ne vous étonnez donc pas de ne pouvoir saisir l'harmonie des lois générales qui régissent l'univers ; quoi que vous fassiez, vous ne pouvez voir qu'un petit coin du tableau, c'est pourquoi tant de choses vous paraissent des anomalies.

Dans un même système planétaire, tous les corps qui en dépendent réagissent les uns sur les autres ; toutes les influences physiques y sont solidaires, et il n'est pas un seul des effets que vous désignez sous le nom de grandes perturbations, qui ne soit la conséquence de la composante des influences de tout ce système. Jupiter a ses révolutions périodiques comme toutes les autres planètes, et ces révolutions ne sont pas sans influence sur les modifications des conditions physiques terrestres ; mais ce serait une erreur de les considérer comme la cause unique ou prépondérante de ces modifications. Elles interviennent pour une part, comme celles de toutes les planètes du système, comme les mouvements terrestres interviennent eux-mêmes pour contribuer à modifier les conditions des mondes circonvoisins. Je vais plus loin : je dis que les systèmes réagissent les uns sur les autres, en raison du rapprochement ou de l'éloignement qui résulte de leur mouvement de translation à travers les myriades de systèmes qui composent notre nébuleuse. Je vais plus loin encore : je dis que notre nébuleuse, qui est comme un archipel dans l'immensité, ayant aussi son mouvement de translation à travers les myriades de nébuleuses, subit l'influence de celles dont elle se rapproche. Ainsi les nébuleuses réagissent sur les nébuleuses, les systèmes réagissent sur les systèmes, comme les planètes réagissent sur les planètes, comme les éléments de chaque planète réagissent les uns sur les autres, et ainsi de proche en proche jusqu'à l'atome ; de là, dans chaque monde, des révolutions locales ou générales, qui ne semblent des perturbations que parce que la brièveté de la vie ne permet d'en voir que les effets partiels.

La matière organique ne saurait échapper à ces influences ; les perturbations qu'elle subit peuvent donc altérer l'état physique des êtres vivants, et déterminer quelques-unes de ces maladies qui sévissent d'une manière générale sur les plantes, les animaux et les hommes ; ces maladies, comme tous les fléaux, sont pour l'intelligence humaine un stimulant qui la pousse, par la nécessité, à la recherche des moyens de les combattre, et à la découverte des lois de la nature.

Mais la matière organique réagit à son tour sur l'esprit ; celui-ci, par son contact et sa liaison intime avec les éléments matériels, subit aussi des influences qui modifient ses dispositions, sans cependant lui ôter son libre arbitre, surexcitent ou ralentissent son activité, et, par cela même, contribuent à son développement. L'effervescence, qui se manifeste parfois dans toute une population, parmi les hommes d'une même race, n'est pas une chose fortuite, ni le résultat d'un caprice ; elle a sa cause dans les lois de la nature. Cette effervescence, d'abord inconsciente, qui n'est qu'un vague désir, une aspiration non définie vers quelque chose de mieux, un besoin de changement, se traduit par une sourde agitation, puis par des actes qui amènent les révolutions morales, lesquelles, croyez-le bien, ont aussi leur périodicité, comme les révolutions physiques, car tout s'enchaîne. Si la vue spirituelle n'était pas circonscrite par le voile matériel, vous verriez ces courants fluidiques qui, comme des milliers de fils conducteurs, relient les choses du monde spirituel et du monde matériel.

Quand on vous dit que l'humanité est arrivée à une période de transformation, et que la terre doit s'élever dans la hiérarchie des mondes, ne voyez dans ces paroles rien de mystique, mais, au contraire, l'accomplissement d'une des grandes lois fatales de l'univers contre lesquelles tout mauvais vouloir humain se brise.

Je dirai, en particulier, à M. Ignacio Pereira : Nous sommes loin de vous engager à renoncer à des études qui font partie de votre futur bagage intellectuel ; mais vous comprendrez, sans doute, que ces connaissances doivent être, comme toutes les autres, le fruit de vos travaux et non celui de nos révélations. Nous pouvons vous dire : Vous faites fausse route, et même vous désignez la véritable voie, mais il appartient à votre initiative de lever les voiles dont sont encore enveloppées les manifestations naturelles qui ont jusqu'ici échappé à vos investigations, et de découvrir les lois par l'observation des faits ; observez, analysez, classez, comparez, et de la corrélation des faits déduisez, mais ne vous hâtez pas de conclure d'une manière absolue.

Je terminerai en vous disant : Dans toutes vos recherches prenez exemple sur les lois naturelles, elles sont toutes solidaires entre elles ; et c'est cette solidarité d'actions qui produit l'imposante harmonie de leurs effets. Hommes, soyez solidaires, et vous avancerez harmoniquement vers la connaissance du bonheur et de la vérité.

F. Arago.

Permettez-moi d'ajouter quelques mots, comme complément, à la communication que vient de vous donner l'éminent Esprit d'Arago.

Oui, certes, l'humanité se transforme comme elle s'est déjà transformée à d'autres époques, et chaque transformation est marquée par une crise qui est, pour le genre humain, ce que sont les crises de croissance pour les individus ; crises souvent pénibles, douloureuses, qui emportent avec elles les générations et les institutions, mais toujours suivies d'une phase de progrès matériel et moral.

L'humanité terrestre, arrivée à l'une de ces périodes de croissance, est en plein, depuis bientôt un siècle, dans le travail de la transformation ; c'est pourquoi elle s'agite de toutes parts, en proie à une sorte de fièvre et comme mue par une force invisible, jusqu'à ce qu'elle ait repris son assiette sur de nouvelles bases. Qui la verra alors, la trouvera bien changée dans ses mœurs, son caractère, ses lois, ses croyances, en un mot dans tout son état social.

Une chose qui vous paraîtra étrange, mais qui n'en est pas moins une rigoureuse vérité, c'est que le monde des Esprits qui vous environne subit le contrecoup de toutes les commotions qui agitent le monde des incarnés ; je dis plus : il y prend une part active. Cela n'a rien de surprenant pour quiconque sait que les Esprits ne font qu'un avec l'humanité ; qu'ils en sortent et doivent y rentrer ; il est donc naturel qu'ils s'intéressent aux mouvements qui s'opèrent parmi les hommes. Soyez donc certains que, lorsqu'une révolution sociale s'accomplit sur la terre, elle remue également le monde invisible ; toutes les passions bonnes et mauvaises y sont surexcitées comme chez vous ; une indicible effervescence règne parmi les Esprits qui font encore partie de votre monde et qui attendent le moment d'y rentrer.

A l'agitation des incarnés et des désincarnés se joignent parfois, le plus souvent même, parce que tout se tient dans la nature, les perturbations des éléments physiques ; c'est alors, pour un temps, une véritable confusion générale, mais qui passe comme un ouragan, après lequel le ciel redevient serein, et l'humanité, reconstituée sur de nouvelles bases, imbue de nouvelles idées, parcourt une nouvelle étape de progrès.

C'est dans la période qui s'ouvre qu'on verra fleurir le Spiritisme, et qu'il portera ses fruits. C'est donc pour l'avenir, plus que pour le présent, que vous travaillez ; mais il était nécessaire que ces travaux fussent élaborés d'avance, parce qu'ils préparent les voies de la régénération par l'unification et la rationalité des croyances. Heureux ceux qui en profitent dès aujourd'hui, ce sera pour eux autant de gagné et de peines épargnées.

Docteur Barry.

Variétés

Bel exemple de charité évangélique

Un trait de charité accompli par M. Ginét, cantonnier de Saint-Julien-sous-Montmelas, est raconté par l'Écho de Fourvière :

Le 1er janvier, à la nuit tombante, se trouvait accroupie sur la place de Saint-Julien une mendicante de profession, couverte de plaies infectes, vêtue de mauvais haillons pleins de vermine, et de plus si méchante que tout le monde la redoutait ; elle ne répondait au bien qui lui était fait que par des coups ou des injures. Prise d'un affaiblissement soudain, elle eût succombé sur le pavé sans la charité de notre cantonnier, qui, surmontant sa répugnance, la prit entre ses bras et la porta chez lui.

Ce pauvre homme n'a qu'un logement très restreint pour lui, pour sa femme malade et ses trois petits enfants ; il n'a d'autre ressource que son modique traitement. Il met la vieille mendicante sur un peu de paille que lui donne un voisin, et la soigne toute la nuit, cherchant à la réchauffer.

Au point du jour, cette femme, s'affaiblissant de plus en plus, lui dit : « J'ai de l'argent sur moi, je vous le donne pour vos soins. » Elle ajoute ces mots : « M. le curé... » puis elle expire. Le cantonnier, sans s'occuper de l'argent, court chercher le curé ; mais il était trop tard. Il se hâte ensuite d'avertir les parents, qui habitent une paroisse voisine et qui sont dans une position aisée. Ils arrivent, et leur première parole est celle-ci : « Ma sœur avait de l'argent sur elle, où est-il ? » et le cantonnier de répondre : « Elle me l'a dit, mais je ne m'en suis pas inquiété. » On cherche, et l'on trouve, en effet, plus de 400 fr. dans une de ses poches.

Achevant son œuvre, le charitable ouvrier, avec l'aide d'une voisine, ensevelit la pauvre morte. Quelques personnes étaient d'avis que, la nuit suivante, il plaçât le cercueil dans un hangar fermé et voisin. « Non, dit-il ; cette femme n'est pas un chien, mais une chrétienne. » Et il la garda toute la nuit dans sa maison, avec sa lampe allumée.

Aux personnes qui lui exprimaient leur admiration et l'engageaient à demander une récompense : « Oh ! dit-il, ce n'est pas l'intérêt qui m'a fait agir. On me donnera ce que l'on voudra, mais je ne demanderai rien. Je puis, dans la position où je suis, me trouver dans le même cas, et je serais bien heureux qu'on eût pitié de moi. »

– Quel rapport ce fait a-t-il avec le Spiritisme ? demanderait un incrédule ; – C'est que la charité évangélique, telle que l'a recommandée le Christ, étant une loi du Spiritisme, tout acte vraiment charitable est un acte spirite, et l'action de cet homme est l'application de la loi de charité dans ce qu'elle a de plus pur et de plus sublime, car il a fait le bien, non seulement sans espoir de retour, sans songer à ses charges personnelles, mais presque avec la certitude d'être payé d'ingratitude, se contentant de dire qu'en pareil cas, il aurait voulu qu'on fit la même chose pour lui. – Cet homme est-il spirite ? – Nous l'ignorons, mais ce n'est pas probable ; dans tous les cas, s'il n'en a pas la lettre, il en a l'esprit. – S'il n'est pas spirite, ce n'est donc pas le Spiritisme qui l'a porté à cette action ? – Assurément. – Alors pourquoi le Spiritisme s'en fait-il un mérite ? – Le Spiritisme ne revendique point à son profit l'action de cet homme, mais il se glorifie de professer les principes qui

l'ont porté à l'accomplir, sans avoir jamais eu la prétention de posséder le privilège d'inspirer les bons sentiments. Il honore le bien partout où il le trouve ; et lorsque ses adversaires même le pratiquent, il les offre en exemple à ses adeptes.

Il est fâcheux que les journaux mettent moins d'empressement à reproduire les bonnes actions, en général, que les crimes et les scandales ; s'il est un fait qui témoigne de la perversité humaine, on peut être certain qu'il sera répété sur toute la ligne, comme appât à la curiosité des lecteurs. L'exemple est contagieux ; pourquoi ne pas plutôt mettre sous les yeux des masses celui du bien que celui du mal ? Il y a là une grande question de moralité publique que nous traiterons plus tard avec tous les développements qu'elle comporte.

Un château hanté

La relation du fait ci-après nous a été remise par un de nos correspondants de Saint-Petersbourg.

Un vieux général hongrois, bien connu par sa bravoure, fait un grand héritage, donne sa démission et écrit à son intendant de lui acheter une propriété qui était à vendre et qu'il lui désigne.

L'intendant répond immédiatement en conseillant au général de ne pas acheter ladite propriété, vu qu'elle était hantée par les Esprits.

Le vieux brave insiste, disant que c'est une raison de plus pour lui de faire cet achat, et lui enjoint de terminer à l'instant.

La propriété est donc achetée, et le nouveau maître se met en route pour aller s'y installer. Il arrive à onze heures du soir dans la maison de son intendant, non loin du château où il veut se rendre immédiatement. – De grâce, lui dit son vieux serviteur, attendez à demain matin et faites-moi l'honneur de passer la nuit chez moi. – Non, lui dit son maître, je veux la passer dans mon château. L'intendant est donc obligé de l'y accompagner avec plusieurs paysans portant des torches ; mais ils ne veulent pas y entrer et se retirent, laissant seul le nouveau seigneur.

Celui-ci avait avec lui un vieux soldat qui ne l'avait jamais quitté, et un énorme chien qui aurait étranglé un homme d'un seul coup.

Le vieux général s'installe dans la bibliothèque du château, fait allumer des bougies, pose une paire de pistolets sur la table, prend un livre et s'étend sur un canapé en attendant les revenants, car il est sûr que, s'il y en a véritablement dans le château, ce ne sont point des morts, mais bien des vivants ; c'est aussi pour cela qu'il avait armé les pistolets et qu'il avait fait coucher son chien sous le canapé ; quant au vieux soldat, il ronflait déjà dans une chambre attenante à la bibliothèque.

Peu de temps s'écoule ; le général croit entendre du bruit dans le salon, écoute attentivement, et le bruit redouble. Sûr de son fait, il prend d'une main une bougie, de l'autre un pistolet, et entre dans le salon où il ne voit personne ; il cherche partout, soulève même les draperies : il n'y a rien, absolument rien. Il revient donc à la bibliothèque, reprend son livre, et à peine en a-t-il lu quelques lignes que le bruit se fait entendre avec beaucoup plus de force que la première fois. Il reprend une bougie et un pistolet, entre de nouveau dans le salon et voit qu'on a ouvert le tiroir d'une commode. Convaincu cette fois qu'il avait affaire à des voleurs et ne voyant pourtant personne, il appelle son chien et lui dit : Cherche ! Le chien se met à trembler de tous ses membres et retourne se cacher sous le canapé. Le général commence à trembler lui-même, rentre dans la bibliothèque, se couche sur le canapé, mais ne peut fermer l'œil de toute la nuit. En nous racontant ce fait, le général nous dit : « Je n'ai eu peur que deux fois, à dix-huit ans, lorsque, sur le champ de bataille, une bombe éclata à mes pieds ; la seconde fois, lorsque j'ai vu la peur s'emparer de mon chien. »

Nous nous abstenons de tout commentaire sur le fait très authentique rapporté ci-dessus, et nous nous contenterons de demander aux adversaires du Spiritisme comment le système nerveux du chien a été ébranlé.

Nous demanderons en outre comment la surexcitation nerveuse d'un médium, aussi forte qu'elle soit, peut produire l'écriture directe, c'est-à-dire peut forcer un crayon à écrire de lui-même.

Autre question : Nous croyons que le fluide nerveux retenu, et concentré dans un récipient, pourrait égaler et surpasser même la force de la vapeur ; mais le dit fluide, étant libre, pourrait-il soulever et déplacer des meubles pesants, comme cela a si souvent lieu ?

Ch. Péreyra.

Bibliographie

Correspondance inédite de Lavater avec l'Impératrice Marie de Russie, sur l'avenir de l'âme. - L'intérêt qui s'est attaché à ces lettres, que nous avons publiées dans la Revue, a suggéré à MM. Lacroix et Ce, de la librairie internationale, 15, boulevard Montmartre, l'heureuse idée d'en faire une publication à part. La propagation de ces lettres ne peut avoir qu'un effet très utile sur les personnes étrangères au Spiritisme. – Broch. grand in-8. Prix : 50 cent.

Allan Kardec

Novembre 1868

Épidémie de l'île Maurice

Nous avons décrit, dans la revue de juillet 1867, page 208, la terrible maladie qui ravage l'île Maurice (ancienne île de France) depuis deux ans. Le dernier courrier nous apporte des lettres de deux de nos frères en croyance de ce pays. Dans l'une se trouve le passage suivant :

« Veuillez m'excuser d'être restée si longtemps sans vous donner de mes nouvelles ; certes, ce n'était pas le désir qui me manquait, mais bien la possibilité ; car mon temps étant divisé en deux parts, l'une pour le travail qui me fait vivre, l'autre pour la maladie qui nous tue, j'ai bien peu d'instant à employer selon mes goûts. Cependant je suis un peu plus tranquille ; voilà un mois que je n'ai eu la fièvre ; il est vrai que c'est à cette époque qu'elle semble s'apaiser un peu ; mais, hélas ! c'est reculer pour mieux sauter, car les prochaines chaleurs vont sans doute lui rendre encore sa vigueur première. Aussi, bien convaincue de la certitude de cette perspective, je vis au jour le jour, me détachant autant que possible des vanités humaines, afin de faciliter mon passage dans le monde des Esprits où, franchement, je ne serais nullement fâchée de me trouver, dans de bonnes conditions, bien entendu. »

Un incrédule disait un jour, à propos d'une personne qui exprimait une pensée analogue au sujet de la mort : « Il faut être Spirite pour avoir de ces idées-là ! » Sans le vouloir, il faisait le plus bel éloge du Spiritisme. N'est-ce pas un grand bienfait que le calme avec lequel il fait considérer le terme fatal de la vie que tant de gens voient approcher avec effroi ? Que d'angoisses et de tourments sont épargnés à ceux qui envisagent la mort comme une transformation de leur être, une transition instantanée, sans interruption de la vie spirituelle ! Ils attendent le départ avec sérénité, parce qu'ils savent où ils vont et ce qu'ils seront ; ce qui ajoute à leur tranquillité, c'est la certitude, non seulement de retrouver ceux qui leur sont chers, mais de n'être point séparés de ceux qui restent après eux ; de les voir et de les aider plus facilement et mieux que de leur vivant ; ils ne regrettent point les joies de ce monde, parce qu'ils savent qu'ils en auront de plus grandes, de plus suaves, sans mélange de tribulations. Ce qui cause les appréhensions de la mort, c'est l'inconnu ; or, pour les Spiritistes, la mort n'a plus de mystères.

La seconde lettre contient ce qui suit :

« C'est avec un sentiment de profonde gratitude que je viens vous remercier des solides principes que vous avez inculqués dans mon esprit, et qui, seuls, m'ont donné la force et le courage d'accepter avec calme et résignation les rudes épreuves que j'ai eu à subir depuis un an par le fait de la terrible épidémie qui décime notre population. Il y a déjà soixante mille âmes de parties !

Comme vous devez l'imaginer, la plupart des membres formant, à Port-Louis, notre petit groupe qui commençait à si bien fonctionner, ont eu à souffrir, comme moi, dans ce désastre général. Par une communication spontanée du 25 juillet 1866, il nous fut annoncé que nous allions être obligés de suspendre nos travaux ; trois mois après, nous fûmes forcés de discontinuer, par suite de la maladie de plusieurs d'entre nous, et la mort de nos parents et de nos amis. Jusqu'à cette heure nous n'avons pas pu recommencer, bien que tous nos médiums soient existants, ainsi que les principaux membres de notre groupe. Nous avons plusieurs fois essayé de nous réunir de nouveau, mais sans pouvoir réussir. C'est pourquoi chacun de nous a été obligé de prendre connaissance isolément de votre lettre, en date du 26 octobre 1867 à madame de G... où se trouve la communication du docteur Demeure qui nous donne de grands et très justes enseignements sur tout ce qui nous arrive ; chacun de nous a pu en apprécier la justesse pour ce qui le concerne ; car il est à constater que la maladie a pris tant de formes multiples, que les médecins n'ont jamais pu tomber d'accord : chacun a suivi une méthode particulière.

Pourtant, le jeune docteur Labonté semble être celui qui a le mieux défini la maladie ; je puis croire qu'il est dans le vrai au point de vue matériel, puisqu'il a passé par toutes les souffrances dont il s'est

fait le narrateur³². A notre point de vue spiritualiste, nous pourrions y voir une application de la préface de l'Évangile selon le Spiritisme, car la période néfaste que nous traversons a été marquée, au début, par une pluie extraordinaire d'étoiles filantes, tombée à Maurice dans la nuit du 13 au 14 novembre 1866. Bien que ce phénomène soit connu pour avoir été assez fréquent de septembre à novembre, à certaines époques périodiques, il n'est pas moins remarquable que, cette fois, les étoiles filantes ont été si nombreuses, qu'elles ont impressionné et fait tressaillir ceux qui les ont observées. Cet imposant spectacle restera gravé dans notre mémoire, parce que c'est précisément après cet événement que la maladie a pris un caractère affligeant. Dès ce moment, elle est devenue générale et mortelle, ce qui, aujourd'hui, peut nous autoriser à penser, comme nous le dit le docteur Demeure, que nous sommes arrivés à la période de la transformation des habitants de la terre, pour leur avancement moral.

A propos de calmants que recommande le docteur Demeure, vous avez parlé de marrons d'Inde dont l'emploi serait plus avantageux que la quinine qui affecte les organes cérébraux. Nous ne connaissons pas cette plante ici ; mais après la lecture de votre lettre où il en est fait mention, le nom d'une autre plante m'est venu à l'esprit par intuition ; c'est le *Croton tiglium*, vulgairement appelé à Maurice Pion d'Inde ; je l'ai employé comme sudorifique, avec beaucoup de succès ; les feuilles seulement, car la graine est un poison violent. Veuillez, je vous prie, demander au docteur Demeure ce qu'il pense de cette plante, et s'il approuve l'emploi que j'en ai fait, comme calmant, car je partage complètement son opinion sur le caractère de cette maladie bizarre, qui me paraît une variante du ramannenzaa ou fièvre de Madagascar, moins les manifestations extérieures. »

Si l'on pouvait douter un seul instant de la vulgarisation universelle de la doctrine spirite, le doute disparaîtrait en voyant les heureux qu'elle fait, les consolations qu'elle procure, la force et le courage qu'elle donne dans les moments les plus pénibles de la vie, parce qu'il est dans la nature de l'homme de rechercher ce qui peut assurer son bonheur et sa tranquillité. C'est là le plus puissant élément de propagation du Spiritisme, et que personne ne lui enlèvera, à moins de donner plus qu'il ne donne. Pour nous, c'est une grande satisfaction de voir les bienfaits qu'il répand ; chaque affligé consolé, chaque courage abattu relevé, chaque progrès moral opéré, nous paye au centuple de nos peines et de nos fatigues ; c'est là aussi une satisfaction qu'il n'est au pouvoir de personne de nous enlever.

Ces lettres, lues à la Société de Paris, ont donné lieu aux communications suivantes qui traitent la question au double point de vue local et général, matériel et moral.

Société de Paris, 16 octobre 1868

Dans tous les temps, on a fait précéder les grands cataclysmes physiologiques de signes manifestes de la colère des dieux. Des phénomènes particuliers devançaient l'irruption du mal, comme un avertissement de se préparer au danger. Ces manifestations ont eu lieu, en effet, non comme présage surnaturel, mais comme symptômes de l'imminence de la perturbation.

Comme on a eu raison de vous le dire, dans les crises en apparence les plus anormales qui déciment tour à tour les différentes contrées du globe, rien n'est laissé au hasard ; elles sont la conséquence des influences des mondes et des éléments les uns sur les autres (octobre 1868, page 313) ; elles sont préparées de longue main, et la cause en est, par conséquent, parfaitement normale.

³² M. le docteur Labonté a décrit l'épidémie de l'île Saint-Maurice dans une brochure que nous avons lue avec intérêt, et où se révèle l'observateur sérieux et judicieux. C'est un homme dévoué à son art, et autant qu'on en peut juger de loin, par analogie, il nous paraît avoir bien caractérisé cette singulière maladie, au point de vue physiologique ; malheureusement, en ce qui concerne la thérapeutique, elle déjoue toutes les prévisions de la science. Dans un cas exceptionnel, comme celui-ci, l'insuccès ne préjugerait rien contre le savoir du médecin. Le Spiritisme ouvre à la science médicale des horizons tout nouveaux en démontrant le rôle prépondérant de l'élément spirituel dans l'économie et dans un grand nombre d'affections, où la médecine échoue, parce qu'elle s'obstine à n'en chercher la cause que dans la matière tangible. La connaissance de l'action du périsprit sur l'organisme ajoutera une nouvelle branche à la pathologie, et modifiera profondément le mode de traitement de certaines maladies, dont la véritable cause ne sera plus un problème.

La santé est le résultat de l'équilibre des forces naturelles ; si une maladie épidémique sévit quelque part, elle ne peut être que la conséquence d'une rupture de cet équilibre ; de là, l'état particulier de l'atmosphère et les phénomènes singuliers qu'on y peut observer.

Les météores connus sous le nom d'étoiles filantes sont composés d'éléments matériels comme tout ce qui tombe sous les sens ; ils n'apparaissent que grâce à la phosphorescence de ces éléments en combustion, et dont la nature spéciale développe parfois dans l'air respirable des influences délétères et morbifiques. Les étoiles filantes étaient à Maurice, non le présage, mais la cause seconde du fléau. Pourquoi leur action s'est-elle exercée en particulier sur cette contrée ? D'abord, parce qu'elle est un des moyens destinés, comme l'a fort bien dit votre correspondant, à régénérer l'humanité et la terre proprement dite, en provoquant le départ des incarnés et la modification des éléments matériels ; et aussi, parce que les causes qui déterminent ces sortes d'épidémie à Madagascar, au Sénégal et partout où la fièvre paludéenne et la fièvre jaune exercent leurs ravages, n'existant pas à Maurice, la violence et la persistance du mal devaient déterminer la recherche sérieuse de sa source, et attirer l'attention sur la part que pouvaient y prendre les influences de l'ordre psychologique.

Ceux qui ont survécu, en contact forcé avec les malades et les mourants, ont été témoins de scènes dont ils ne se sont pas tout d'abord rendu compte, mais dont le souvenir leur reviendra avec le calme, et qui ne peuvent être expliquées que par la science spirite. Les faits d'apparitions, de communications avec les morts, de prévisions suivies de réalisation, y ont été très communs. Le désastre apaisé, la mémoire de tous ces faits surgira et provoquera des réflexions qui amèneront peu à peu à accepter nos croyances.

Maurice va renaître ! l'année nouvelle verra s'éteindre le fléau dont elle a été la victime, non par l'effet des remèdes, mais parce que la cause y aura produit son effet ; d'autres climats subiront à leur tour les étreintes d'un mal de même nature ou de toute autre, déterminant les mêmes désastres et conduisant aux mêmes résultats.

Une épidémie universelle aurait semé l'épouvante dans l'humanité entière et arrêté pour longtemps l'essor de tout progrès ; une épidémie restreinte, attaquant tour à tour et sous des formes multiples chaque centre de civilisation, produira les mêmes effets salutaires et régénérateurs, mais laissera intacts les moyens d'action dont la science peut disposer. Ceux qui meurent sont frappés d'impuissance ; mais ceux qui voient la mort à leur porte cherchent de nouveaux moyens de la combattre. Le péril rend inventif ; et, lorsque tous les moyens matériels seront épuisés, chacun sera bien contraint de demander le salut aux moyens spirituels.

Il est effrayant sans doute de songer à des dangers de cette nature, mais puisqu'ils sont nécessaires et n'auront que d'heureuses conséquences, il est préférable, au lieu de les attendre en tremblant, de se préparer à les affronter sans crainte, quels qu'en soient les résultats. Pour le matérialiste, c'est la mort hideuse et le néant à sa suite ; pour le spiritualiste et en particulier pour le Spirite, qu'importe ce qui arrivera ! S'il échappe au péril, l'épreuve le trouvera toujours inébranlable ; s'il meurt, ce qu'il connaît de l'autre vie lui fera envisager le passage sans pâlir.

Préparez-vous donc à tout, et quelles que soient l'heure et la nature du danger, soyez pénétrés de cette vérité : que la mort n'est qu'un vain mot, et qu'il n'est aucune souffrance que ne puissent dominer les forces humaines. Ceux auxquels le mal sera insupportable, seront ceux-là seuls qui l'auront reçu le rire aux lèvres et l'insouciance au cœur, c'est-à-dire qui se croiront forts de leur incrédulité.

Clélie Duplantier.

Société, Paris, 23 octobre 1868

Le croton Tiglium peut certainement être employé avec succès, surtout à doses homœopathiques pour calmer les crampes et rétablir la circulation normale du fluide nerveux ; on peut également en faire usage d'une manière locale, en frictionnant la peau avec une infusion légère, mais il ne serait pas prudent d'en généraliser l'usage. Ce n'est pas ici un médicament applicable à tous les malades, ni à toutes les phases de la maladie. Dans le cas où il serait d'usage public, il ne devrait être appliqué

que sur l'indication de personnes pouvant en constater l'utilité et en apprécier les effets ; autrement, celui qui en aurait déjà éprouvé l'action salutaire, pourrait, dans un cas donné, y être tout à fait insensible, ou même en éprouver des inconvénients. Ce n'est pas un de ces médicaments neutres qui ne font aucun mal lorsqu'ils ne produisent pas de bien. Il ne doit être employé que dans des cas spéciaux et sous la direction de personnes possédant des connaissances suffisantes pour en diriger l'action.

J'espère, d'ailleurs, qu'il ne sera pas nécessaire d'en éprouver l'efficacité, et qu'une ère plus calme se prépare pour les malheureux habitants de Maurice. Ils ne sont pas encore délivrés, tant s'en faut ; mais, sauf exception, les attaques ne sont en général pas mortelles, à moins que des incidents d'autres natures ne viennent leur donner un caractère de gravité particulière. La maladie en elle-même touche à sa fin. L'île entre dans la période de convalescence ; il peut y avoir quelques petites recrudescences, mais j'ai tout lieu de croire que l'épidémie ira désormais en s'amoindrissant jusqu'à l'extinction complète des symptômes qui la caractérisent.

Mais quelle sera son influence sur ceux des habitants de Maurice qui auront survécu au désastre ? Quelles conséquences déduiront-ils des manifestations de toutes natures dont ils ont été les témoins involontaires ? Les apparitions, dont un grand nombre ont été l'objet, produiront-elles l'effet qu'on est en droit d'en attendre ? Les résolutions prises sous l'empire de la crainte, du remords et des reproches d'une conscience troublée, ne seront-elles pas réduites à néant lorsque la tranquillité renaîtra ?

Il serait à désirer que le souvenir de ces scènes lugubres se gravât d'une manière indélébile dans leur esprit, et les obligât à modifier leur conduite en redressant leurs croyances ; car ils doivent être bien persuadés que l'équilibre ne se rétablira d'une manière complète que lorsque les Esprits seront autant dépouillés de leur iniquité, que l'atmosphère sera purifiée des miasmes délétères qui ont provoqué la naissance et le développement du mal.

Nous entrons chaque jour davantage dans la période transitoire qui doit amener la transformation organique de la terre et la régénération de ses habitants. Les fléaux sont les instruments dont se sert le grand chirurgien de l'univers pour extirper du monde, destiné à marcher en avant, les éléments gangrenés qui y provoqueraient des désordres incompatibles avec son nouvel état. Chaque organe, ou pour mieux dire chaque contrée, sera tour à tour fouillée par des fléaux de natures diverses. Ici, l'épidémie sous toutes ses formes, ailleurs la guerre, la famine. Chacun doit donc se préparer à supporter l'épreuve dans les meilleures conditions possibles en s'améliorant et en s'instruisant, afin de ne pas être surpris à l'improviste. Déjà, quelques contrées ont été éprouvées, mais leurs habitants seraient dans une complète erreur s'ils se fiaient à l'ère de calme qui va succéder à la tempête pour retomber dans leurs anciens errements. C'est un temps de répit qui leur est accordé pour entrer dans une meilleure voie ; s'ils n'en profitent pas, l'instrument de mort les éprouvera jusqu'à les amener à résipiscence. Bienheureux ceux que l'épreuve a frappés tout d'abord, car ils auront pour s'instruire, non seulement les maux qu'ils ont subis, mais le spectacle de ceux dont leurs frères en humanité seront frappés à leur tour. Nous espérons qu'un tel exemple leur sera salutaire, et qu'ils entreront, sans hésiter, dans la voie nouvelle qui leur permettra de marcher de concert avec le progrès.

Il serait à désirer que les habitants de Maurice ne soient pas des derniers à mettre à profit la sévère leçon qu'ils ont reçue.

Docteur Demeure.

Le Spiritisme partout

L'amitié après la mort, par madame Rowe

Rien n'est plus instructif et en même temps plus concluant en faveur du Spiritisme, que de voir les idées sur lesquelles il s'appuie, professées par des gens étrangers à la doctrine, et avant même son apparition. Un de nos correspondants d'Anvers, qui nous a déjà transmis de précieux documents sous ce rapport, nous adresse l'extrait suivant d'un ouvrage anglais, dont la traduction, sur la 5e

édition, a été publiée à Amsterdam en 1753. Jamais peut-être les principes du Spiritisme n'ont été formulés avec autant de précision. Il est intitulé :

L'amitié après la mort, contenant les lettres des morts aux vivants par Madame Rowe.

Page 7. - Les Esprits bienheureux s'intéressent encore au bonheur des mortels, et rendent de fréquentes visites à leurs amis. Ils pourraient même paraître à leurs yeux, si les lois du monde matériel ne le leur défendaient. La splendeur de leurs véhicules³³, et l'empire qu'ils ont sur les puissances qui gouvernent les choses matérielles et sur les organes de la vue, pourraient aisément leur servir à se rendre visibles. Nous regardons souvent comme une espèce de miracle que vous ne nous aperceviez pas, car nous ne sommes point éloignés de vous par rapport au lieu que nous occupons, mais seulement par la différence d'état où nous sommes.

Page 12, lettre III : d'un fils unique, mort à l'âge de deux ans, à sa mère. - Dès le moment que mon âme fut délivrée de son incommode prison, je me trouvai un être actif et raisonnable. Étonné de vous voir pleurer pour une petite masse, à peine capable de respirer, que je venais de quitter, et dont j'étais charmé de me trouver débarrassé, il me semblait que vous étiez fâchée de mon heureuse délivrance. Je trouvais une si juste proportion, tant d'agilité, et un éclat si brillant dans le nouveau véhicule qui accompagnait mon Esprit, que je ne pouvais assez m'étonner que vous vous affligeassiez de l'heureux échange que j'avais fait. Alors je connaissais si peu la différence des corps matériels et immatériels, que je m'imaginai être tout aussi visible pour vous que vous l'étiez pour moi.

Page 37, lettre VIII. - Les génies célestes qui prennent soin de vous n'ont rien négligé pendant votre sommeil pour arracher de votre cœur cet impie dessein. Quelquefois ils vous ont conduite dans des lieux couverts d'une ombre lugubre ; là vous avez ouï les plaintes amères des Esprits infortunés. D'autres fois, les récompenses de la constance et de la résignation ont développé à vos yeux la gloire qui vous attend, si, fidèle à votre devoir, vous vous attachez patiemment à la vertu.

Page 50, lettre X. - Comment, ma chère Léonore, avez-vous pu me craindre ? Lorsque j'étais mortel, c'est-à-dire capable de folie et d'erreur, je ne vous ai jamais fait de mal ; beaucoup moins vous en ferai-je en l'état de perfection et de bonheur où je suis. Il ne reste pas la moindre tache de vice ni de malice dans les Esprits vertueux ; lorsqu'ils ont rompu leur prison terrestre, tout est en eux aimable et bienfaisant ; l'intérêt qu'ils prennent à la félicité des mortels est infiniment plus tendre et plus pur qu'auparavant.

L'effroi qu'on a généralement pour nous dans le monde nous paraîtrait incroyable, si nous ne nous souvenions de nos folies et de nos préjugés ; mais nous ne faisons que badiner sur vos ridicules appréhensions. N'auriez-vous pas plus de raison de vous effrayer et de vous fuir les uns les autres, que de nous craindre, nous qui n'avons ni le pouvoir ni la volonté de vous inquiéter ? Tandis que vous méconnaissiez vos bienfaiteurs, nous travaillons à détourner mille dangers qui vous menacent, et à avancer vos intérêts avec l'ardeur la plus généreuse. Si vos organes étaient perfectionnés et que vos perceptions eussent acquis le haut degré de délicatesse où elles parviendront un jour, alors vous connaîtriez que les Esprits éthérés, ornés de la fleur d'une beauté divine et d'une vie immortelle, ne sont pas faits pour produire en vous la terreur, mais de l'amour et des plaisirs. Je voudrais vous guérir de vos injustes préventions, en vous réconciliant avec la société des Esprits, afin d'être mieux en état de vous avertir des dangers et des périls qui menacent votre jeunesse.

Page 54, lettre XI. - Votre rétablissement surprit les anges mêmes, qui, s'ils ignorent les diverses bornes que le souverain dispensateur a mises à la vie humaine, ne laissent pas de faire souvent de justes conjectures sur le cours des causes secondes, et sur la période de la vie des humains.

Page 68, lettre XIV. - Depuis que j'ai quitté le monde, j'ai souvent eu le bonheur de tenir la place de votre ange gardien. Témoin invisible des larmes que vous a arrachées ma mort, il m'a enfin été permis d'adoucir vos douleurs, en vous apprenant que je suis heureux.

Page 73, lettre XVI. - Comme les êtres immatériels peuvent, sans être aperçus, se mêler dans les compagnies, j'eus la curiosité, la nuit dernière, de découvrir vos pensées sur ce qui vous était arrivé

³³ On verra plus loin que, par *véhicule*, l'auteur entend le corps fluïdique.

la nuit précédente. A cet effet, je me trouvais au milieu de cette assemblée où vous étiez. Là, j'entendis que vous badiniez avec quelques-uns de vos amis familiers sur le pouvoir de la prévention et la force de votre imagination. Cependant, mylord, vous n'êtes point aussi visionnaire et aussi extravagant que vous le dites. Il n'y a rien de plus réel que ce que vous avez vu et entendu, et vous devez en croire vos sens, autrement vous faites dégénérer en vice votre défiance et votre modestie. Vous n'avez plus, mon cher frère, que quelques semaines à vivre ; vos jours sont comptés. J'ai eu la permission, ce qui arrive rarement, de vous donner quelque avertissement de votre destin qui approche. Votre vie, je le sais, n'a été souillée par aucune action basse ou injuste ; cependant il paraît dans vos mœurs certaines légèretés qui demandent de votre part une prompte et sincère réforme. Des fautes, qui d'abord paraissent une bagatelle, dégèrent en crimes énormes.

Epître dédicatoire, page 27. - La terre que vous habitez serait un séjour délicieux, si tous les hommes, pleins d'estime pour la vertu, en pratiquaient fidèlement les saintes maximes. Jugez donc de l'excès de notre bonheur, puisque, en même temps que nous profitons de tous les avantages d'une vertu généreuse et parfaite, nous ressentons des plaisirs autant au-dessus de ceux dont vous jouissez, que le ciel l'est de la terre, le temps de l'éternité et le fini de l'infini. Les mondains sont incapables de jouir de ces délices. Quel goût trouverait, dans nos augustes assemblées, un voluptueux ? Le vin et la viande en sont bannis, l'envieux y sécherait de douleur en contemplant notre félicité ; l'avare n'y trouverait point de richesses ; le joueur désœuvré s'ennuierait mortellement de ne plus trouver le moyen de tuer le temps. Comment une âme intéressée pourrait-elle trouver du plaisir dans l'amitié tendre et sincère qu'on peut envisager comme un des principaux avantages que nous possédons dans le ciel ? c'est le vrai séjour de l'amitié.

Le traducteur dit, dans sa préface, page 7 :

« J'espère que la lecture de son livre pourra ramener à la religion chrétienne un certain ordre de gens, dont le nombre ne se trouve que trop grand dans ce royaume, qui, sans égard aux principes de la religion naturelle et révélée, traitent l'immortalité de l'âme de pure chimère. C'est à établir la certitude de cette immortalité que notre auteur s'attache principalement. »

Page 9 : - « Ce n'était pas proprement pour les philosophes incrédules qu'elle écrivait ; c'était, comme nous l'avons dit, pour une certaine classe de gens, très nombreuse parmi le beau monde, qui, occupés tout entiers des amusements frivoles du siècle, ont trouvé l'art funeste d'oublier l'immortalité de l'âme, de s'étourdir sur les vérités de la foi, et d'éloigner de leur esprit des idées si consolantes. Il lui suffisait donc, pour remplir ce dessein, d'inventer des espèces de fables et d'apologues remplis de traits vifs, etc. »

Remarque. Le traducteur ne paraît pas croire à la communication des Esprits, puisqu'il pense que les récits de madame Rowe sont des fables ou apologues inventés par l'auteur à l'appui de sa thèse. Cependant il a trouvé ce livre si utile qu'il le juge capable de ramener les incrédules à la foi en l'immortalité de l'âme. Mais il y a là une singulière contradiction, car pour prouver qu'une chose existe, il faut en montrer la réalité et non la fiction ; or, c'est précisément l'abus des fictions qui a détruit la foi chez les incrédules. Le simple bon sens dit que ce n'est pas avec un roman de l'immortalité, quelque ingénieux qu'il soit, qu'on prouvera l'immortalité. Si, de nos jours, les manifestations des Esprits combattent l'incrédulité avec tant de succès, c'est parce qu'elles sont une réalité.

D'après la parfaite concordance de forme et de fond qui existe entre les idées développées dans le livre de madame Rowe et l'enseignement actuel des Esprits, on ne peut douter que ce qu'elle a écrit ne soit le produit de communications réelles.

Comment se fait-il qu'un livre si singulier, de nature à piquer la curiosité au plus haut degré, assez répandu, puisqu'il était parvenu à sa cinquième édition, et qu'il a été traduit, ait produit si peu de sensation, et qu'une idée si consolante, si rationnelle et si féconde en résultats, soit restée à l'état de lettre morte, tandis que, de nos jours, il a suffi de quelques années pour qu'elle fit le tour du monde ? On pourrait en dire autant d'une foule d'inventions et de découvertes précieuses qui tombent dans l'oubli à leur apparition, et fleurissent quelques siècles plus tard quand le besoin s'en

fait sentir. C'est la confirmation de ce principe que : les meilleures idées avortent, quand elles viennent prématurément, avant que les esprits ne soient mûrs pour les accepter.

Nous avons dit maintes fois que, si le Spiritisme fût venu un siècle plus tôt, il n'aurait eu aucun succès ; en voici la preuve évidente, car ce livre est assurément du plus pur et du plus profond Spiritisme. Pour qu'on pût le comprendre et l'apprécier, il fallait les crises morales par lesquelles l'esprit humain a passé depuis un siècle, et qui lui ont appris à discuter ses croyances ; mais il fallait aussi que le néantisme, sous ses différentes formes, comme transition entre la foi aveugle et la foi raisonnée, prouvât son impuissance à satisfaire les besoins sociaux et les légitimes aspirations de l'humanité. La rapide propagation du Spiritisme à notre époque, prouve qu'il est venu en son temps. Si l'on voit encore aujourd'hui des personnes qui ont sous les yeux toutes les preuves, matérielles et morales, de la réalité des faits spirites, et qui, malgré cela, se refusent à l'évidence et au raisonnement, à plus forte raison devait-on en trouver beaucoup plus il y a un siècle ; c'est que leur esprit est encore impropre à s'assimiler cet ordre d'idées ; elles voient, entendent et ne comprennent pas, ce qui n'accuse pas un manque d'intelligence, mais un défaut d'aptitude spéciale ; elles sont comme les gens à qui, quoique très intelligents, manque le sens musical pour comprendre et sentir les beautés de la musique ; c'est ce qu'il faut entendre quand on dit que leur heure n'est pas venue.

La case de l'oncle Tom par Madame Beecher Stowe.

On lit ce qui suit dans le tome II de cet ouvrage, qui a eu un succès populaire dans les deux mondes :

Page 10. - Mon père était un aristocrate. Je crois que, dans quelque existence antérieure, il avait dû appartenir aux classes de l'ordre social le plus élevé, et qu'il avait apporté avec lui, dans celle-ci, tout l'orgueil de son ancienne caste ; car cet orgueil lui était inhérent ; c'était dans la moelle de ses os, bien qu'il fût d'une famille pauvre et roturière.

Page 128. - Evidemment les paroles qu'il avait chantées le soir même traversaient son esprit, paroles de supplications adressées à l'infinie miséricorde. Ses lèvres remuaient faiblement, et, à de rares intervalles, un mot s'en échappait. - Son esprit s'égare, dit le docteur. - Non, il revient à lui, dit Saint-Clare avec énergie.

Cet effort l'épuisa. La pâleur de la mort se répandit sur son visage, mais avec elle une admirable expression de paix, comme si quelque Esprit miséricordieux l'eût abrité sous ses ailes. Il ressemblait à un enfant qui s'endort de fatigue.

Il demeura ainsi quelques instants ; une main toute-puissante reposait sur lui. Mais, au moment où l'Esprit allait prendre son essor, il ouvrit ses yeux qu'illumina soudain une lueur de joie, comme s'il reconnaissait un être aimé, et il murmura tout bas : « Ma mère !... son âme s'était envolée ! »

Page 200. - Oh ! comment l'âme perverse ose-t-elle pénétrer dans ce monde ténébreux du sommeil, dont les limites incertaines avoisinent de si près les scènes effrayantes et mystérieuses de la rétribution !

Remarque. Il est impossible d'exprimer plus clairement l'idée de la réincarnation, de l'origine de nos penchants et de l'expiation subie dans les existences postérieures, puisqu'il est dit que celui qui a été riche et puissant peut renaître dans la pauvreté. Il est remarquable que cet ouvrage a été publié aux Etats-Unis, où le principe de la pluralité des existences terrestres a longtemps été repoussé. Il a paru vers 1850, à l'époque des premières manifestations spirites, alors que la doctrine de la réincarnation n'était pas encore proclamée en Europe ; madame Beecher Stowe l'avait donc puisée dans sa propre intuition ; elle y trouvait la seule raison plausible des aptitudes et des propensions innées.

Le second fragment cité est bien la peinture de l'âme qui entrevoit le monde des Esprits au moment de sa délivrance.

Du péché originel selon le Judaïsme.

Il peut être intéressant, pour ceux qui l'ignorent, de connaître la doctrine des Juifs touchant le péché originel ; nous empruntons l'explication suivante au journal israélite, la Famille de Jacob, qui se publie à Avignon sous la direction du grand rabbin Benjamin Massé ; numéro de juillet 1868.

« Le dogme du péché originel est loin d'être au nombre des principes du Judaïsme. La légende profonde que rapporte le Talmud (Nida XXXI, 2) et qui représente les anges faisant prêter à l'âme humaine, au moment où elle va s'incarner dans un corps terrestre, le serment de se maintenir pure durant son séjour sur cette planète, afin de retourner pure auprès du Créateur, est une poétique affirmation de notre innocence native et de notre indépendance morale de la faute de nos premiers parents. Cette affirmation, contenue dans nos livres traditionnels, est conforme au véritable esprit du Judaïsme.

Pour définir le dogme du péché originel, il nous suffira de dire que l'on prend à la lettre le récit de la Genèse, dont on méconnaît le caractère légendaire, et que, partant de ce point de vue erroné, on accepte aveuglément toutes les conséquences qui en découlent, sans se soucier de leur incompatibilité avec la nature humaine et avec les attributs nécessaires et éternels que la raison rapporte à la nature divine.

Esclave de la lettre, on affirme que la première femme fut séduite par le serpent, qu'elle mangea d'un fruit défendu par Dieu, qu'elle en fit manger à son époux, et que, par cet acte de révolte ouverte contre la volonté divine, le premier homme et la première femme ont encouru la malédiction du ciel, non seulement pour eux, mais pour leurs enfants, mais pour leur race, mais pour l'humanité entière, pour l'humanité complice à quelque éloignement de la durée qu'elle se trouve des coupables, complice de leur crime, dont elle est, par conséquent, responsable dans tous ses membres présents et à venir.

D'après cette doctrine, la chute et la condamnation de nos premiers parents ont été une chute et une condamnation pour leur postérité ; dès lors, pour le genre humain, des maux innombrables qui eussent été sans fin, sans la médiation d'un Rédempteur aussi incompréhensible que le crime et la condamnation qui l'appellent. De même que le péché d'un seul a été commis par tous, de même l'expiation d'un seul sera l'expiation de tous ; l'humanité, perdue par un seul, sera sauvée par un seul : la rédemption est la conséquence inévitable du péché originel.

On comprend que nous ne discutons pas ces prémisses avec leurs conséquences, qui ne sont pour nous pas plus acceptables au point de vue dogmatique qu'au point de vue moral.

Notre raison et notre conscience ne s'accommoderont jamais d'une doctrine qui efface et la personnalité humaine et la justice divine, et qui, pour expliquer ses prétentions, nous fait vivre tous ensemble dans l'âme comme dans le corps du premier homme, nous enseignant que, quelque nombreux que nous soyons dans la succession des âges, nous faisons partie d'Adam en esprit et en matière, que nous avons pris part à son crime, et que nous devons avoir notre part dans sa condamnation.

Le sentiment profond de notre liberté morale se refuse à cette assimilation fatale, qui nous enlèverait notre initiative, qui nous enchaînerait malgré nous dans un péché lointain, mystérieux, dont nous n'avons point conscience, et qui nous ferait subir un châtement inefficace, puisqu'à nos yeux il ne serait point mérité.

L'idée indéfectible et universelle que nous avons de la justice du Créateur, se refuse bien plus énergiquement encore à croire à l'engagement, dans la faute d'un seul, des êtres libres créés successivement par Dieu dans la suite des siècles.

Si Adam et Ève ont péché, à eux seuls appartient la responsabilité de leur méfait ; à eux seuls leur déchéance, leur expiation, leur rédemption au moyen de leurs efforts personnels pour reconquérir leur noblesse. Mais nous, qui venons après eux, qui, comme eux, avons été l'objet d'un acte identique de la part de la puissance créatrice, et qui devons, à ce titre, être d'un prix égal à celui de notre premier père aux yeux de notre Créateur, nous naissons avec notre pureté et notre innocence, dont nous sommes les seuls maîtres, les seuls dépositaires, et dont la perte ou la conservation ne dépendent absolument que de notre volonté, que des déterminations de notre libre arbitre.

Telle est, sur ce point, la doctrine du Judaïsme, qui ne saurait rien admettre qui ne soit conforme à notre conscience éclairée par la raison. »

B. M.

Les loisirs d'un Spirite au désert

Nous reproduisons sans commentaires les passages suivants d'une lettre que nous écrivait, au mois de mars dernier, un de nos correspondants, capitaine dans l'armée d'Afrique.

« Le Spiritisme s'étend dans le nord de l'Afrique, et gagnera le centre si les Français s'y dirigent. Le voilà qui pénètre à Laghouat, sur les bords du Sahara, au 33e degré de latitude. J'ai prêté vos livres ; quelques-uns de mes camarades ont lu ; nous avons discuté, et force et raison sont restées à la doctrine.

Depuis quelques années je me livre à l'étude de l'anatomie, de la physiologie et de la psychologie comparées. Le même courant d'idées m'a entraîné vers l'étude des animaux. J'ai pu me rendre compte, par l'observation, que tous les organes, tous les appareils, se simplifient en descendant vers les races et les espèces inférieures. Comme la nature est belle à étudier ! Combien on sent l'esprit partout répandu ! Quelquefois je passe de longues heures à suivre les habitudes et les mouvements de la vie des insectes et des reptiles de ces régions ; j'assiste à leurs luttes, à leurs efforts, à leurs ruses pour assurer leur existence ; je contemple la bataille des espèces. Le Sahara, sur les bords duquel nous sommes campés depuis plus d'un an, si désert pour mes camarades, me paraît au contraire bien peuplé ; où ils trouvent l'exil, je rencontre la liberté ! C'est que je sais que Dieu est partout, et que chacun porte le bonheur en soi-même. Que je sois au pôle ou à l'équateur, mes amis de l'espace m'y suivront, et je sais que les chers invisibles peuvent peupler les plus tristes solitudes. Ce n'est pas que je dédaigne la société de mes semblables, ni que je sois indifférent aux affections que j'ai conservées en France, oh non ! car il me tarde de revoir et d'embrasser ma famille et tous ceux qui me sont chers, mais c'est seulement pour témoigner qu'on peut être heureux sur quelque point du globe qu'on se trouve, quand on prend Dieu pour guide. Pour le Spirite il n'y a jamais d'isolement ; il se sait, il se sent constamment entouré d'êtres bienveillants avec lesquels il est en communion de pensées.

Votre dernier ouvrage, la Genèse, que je viens de relire, et sur divers chapitres duquel je me suis tout particulièrement arrêté, nous dévoile les mystères de la création et porte un coup terrible aux préjugés. Cette lecture m'a fait un bien immense et ouvert de nouveaux horizons. Je comprenais déjà notre origine, et je voyais dans mon corps matériel le dernier anneau de l'animalité sur la terre ; je savais que l'esprit, pendant sa gestation corporelle, prend une part active à la construction de son nid et approprie son enveloppe à ses nouveaux besoins. Cette théorie de l'origine de l'homme pourra paraître aux orgueilleux attentatoire à la grandeur et à la dignité humaine, mais elle sera acceptée dans l'avenir à cause de sa simplicité et de son ampleur saisissantes.

La géologie, en effet, nous fait lire dans le grand livre de la nature. Par elle, nous trouvons que les espèces d'aujourd'hui auraient pour aïeules les espèces dont les restes se retrouvent dans les couches terrestres ; on ne peut plus nier qu'il y a une progression continue dans le développement des formes organiques, quand nous voyons les types les plus simples apparaître les premiers. Ces types ont été modifiés par les instincts des animaux eux-mêmes pourvus d'organes appropriés à leurs nouveaux besoins et à leur développement. Du reste, la nature change les types quand le besoin s'en fait sentir ; la vie multiplie graduellement ses organes et les spécialise. Les espèces sortent les unes des autres, sans qu'il soit nécessaire d'intervention miraculeuse. Adam n'est point sorti armé de toutes pièces des mains du Créateur ; bien certainement qu'un chimpanzé lui donna le jour.

Les espèces ne sont pas absolument indépendantes les unes des autres ; elles se rattachent par une filiation secrète, et l'on peut même les regarder comme solidaires jusqu'à l'humanité. Comme vous le dites si judicieusement, depuis le zoophyte jusqu'à l'homme, il y a une chaîne dont tous les anneaux ont un point de contact avec l'anneau précédent. Et de même que l'esprit monte et ne peut

rester stationnaire, de même aussi l'instinct de l'animal progresse, et chaque incarnation lui fait franchir un degré de l'échelle des êtres. Les phases de ces métamorphoses se comptent par des milliers d'anneaux, et les formes rudimentaires, dont quelques échantillons se retrouvent dans les terrains siluriens, nous disent par où est passée l'animalité.

Il ne doit plus y avoir de voile entre la nature et l'homme, et rien ne doit rester caché. La terre est notre domaine : c'est à nous d'en étudier les lois ; c'est l'ignorance et la paresse qui ont créé les mystères. Combien Dieu nous apparaît plus grand dans l'harmonie et l'unité de ses lois !

Je plains sincèrement les gens qui s'ennuient, car c'est une preuve qu'ils ne pensent à personne, et que leur esprit est vide comme l'estomac de l'individu qui a faim. »

Phénomène de linguistique

« Le Quatterly Journal of psychological medicine publie un rapport fort curieux sur une petite fille qui a substitué à la langue parlée autour d'elle, une série de mots et de verbes formant tout un idiome dont elle se sert, et dont on ne peut la déshabituer.

L'enfant a maintenant près de cinq ans. Jusqu'à l'âge de trois ans, elle est restée sans parler et ne savait prononcer que les mots « papa » et « maman ». Quand elle approcha de sa quatrième année, sa langue se délia tout à coup, et aujourd'hui elle parle avec toute la facilité et la volubilité de son âge. Mais de tout ce qu'elle dit, les deux mots « papa » et « maman, » qu'elle apprit d'abord, sont les seuls empruntés à la langue anglaise. Tous les autres sont nés dans son petit cerveau et sur ses petites lèvres, et n'ont même aucun rapport avec cette corruption de mots dont se servent les enfants qui jouent habituellement avec elle.

Dans son dictionnaire, Gaan signifie God (Dieu) ; migno-migno, water (eau) ; odo, to send for, ou take away (envoyer, ou renvoyer), selon qu'il est placé ; gar, horse (cheval).

Un jour, dit le docteur Hun, il vint à pleuvoir. On fit rentrer l'enfant et on lui défendit de sortir avant que la pluie n'eût cessé. Elle se mit à la fenêtre et dit :

- Gaan odo migno-migno, feu odo. (Dieu, renvoie la pluie, apporte les feux du soleil.)

Le mot feu appliqué dans le même sens que dans la langue à laquelle il appartient me frappa. J'appris que l'enfant n'avait jamais entendu parler français, chose fort singulière, et qu'il serait intéressant de bien constater, car l'enfant a emprunté plusieurs mots à la langue française, tels que « tout », « moi », et la négation « ne pas ».

L'enfant a un frère qui est son aîné d'environ dix-huit mois. Elle lui a appris sa langue, sans lui emprunter aucun des mots dont il se sert.

Ses parents sont fort désolés de ce petit phénomène ; on a essayé souvent de lui apprendre l'anglais, de lui donner le nom anglais des choses qu'elle désigne autrement dans son idiome : elle s'y refuse absolument. On a essayé de l'éloigner des enfants de son âge, de ne la mettre en communication qu'avec des personnes âgées, parlant anglais et ne connaissant rien de son petit jargon. Il y avait lieu d'espérer qu'une enfant qui s'était montrée aussi avide de communiquer ses pensées que d'inventer une langue nouvelle, chercherait à apprendre l'anglais quand elle se trouverait au milieu de gens ne parlant que cette langue. Mais il n'en a rien été.

Aussitôt qu'elle se trouve avec des personnes qu'elle n'a pas l'habitude de voir, elle se met de suite à leur apprendre sa langue, et, momentanément du moins, les parents ont renoncé à l'en déshabituer. »

Ce fait ayant été discuté à la Société spirite de Paris, un Esprit en donna l'explication dans la communication suivante :

Société de Paris, 9 octobre 1868 ; méd., M. Nivard

Le phénomène de la petite anglaise, parlant une langue inconnue à ceux qui l'entourent, et se refusant à se servir de la leur, est le fait le plus extraordinaire qui se soit produit depuis bien des siècles.

Des faits surprenants ont eu lieu dans tous les temps, à toutes les époques, qui ont été l'étonnement des hommes, mais ils avaient des similaires ou des semblables ; cela ne les expliquait pas sans doute, mais on les voyait avec moins de surprise. Celui dont il a été question est peut-être unique dans son genre. L'explication qu'on en peut donner n'est ni plus facile, ni plus difficile que les autres, mais sa singularité est frappante, c'est l'essentiel.

J'ai dit le mot frappante ; c'est bien, non la cause, mais la raison du phénomène. Il frappe d'étonnement : c'est pour cela, qu'il s'est produit. Aujourd'hui que le progrès a fait un certain chemin, on ne se contentera pas de parler du fait, comme on parle de la pluie et du beau temps ; on voudra en chercher la cause. Les médecins n'ont rien à y voir ; la physiologie est étrangère à cette singularité ; si l'enfant était muet, ou ne pouvait que difficilement articuler quelques mots qu'on ne comprendrait pas par suite de l'insuffisance de ses organes vocaux, les savants diraient que cela tient à de mauvaises dispositions physiologiques, et qu'en faisant disparaître ces mauvaises dispositions, on rendrait à l'enfant le libre usage de la parole. Mais tel n'est pas ici le cas ; l'enfant est au contraire loquace, bavarde ; elle parle facilement, appelle les choses à sa façon, les exprime dans la forme qui lui convient et va plus loin : elle enseigne son langage à ses camarades, quand il est prouvé qu'on ne peut lui enseigner sa langue maternelle, et qu'elle ne veut même pas s'y prêter.

La psychologie est donc la seule science dans laquelle on doit chercher l'explication de ce fait. La raison, le but spécial, je viens de le dire : il fallait frapper les esprits et solliciter leurs recherches. Quant à la cause, je vais essayer de vous la dire.

L'Esprit incarné dans le corps de cette enfant a connu la langue, ou plutôt les langues qu'il parle, car il fait un mélange. Néanmoins ce mélange est fait sciemment et constitue une langue dont les diverses expressions sont empruntées à celles que cet Esprit a connues dans d'autres incarnations. Dans sa dernière existence, il avait eu l'idée de créer une langue universelle afin de permettre aux hommes de toutes les nations de s'entendre et d'augmenter ainsi la facilité des relations et le progrès humain. A cet effet, il avait commencé à composer cette langue qu'il constituait de fragments de plusieurs de celles qu'il connaissait et aimait le mieux. La langue anglaise lui était inconnue ; il avait entendu parler des Anglais, mais il trouvait leur langage déplaisant et le détestait. Une fois dans l'erraticité, le but qu'il s'était proposé dans sa vie l'y a poursuivi ; il s'est remis à la besogne et a composé un vocabulaire qui lui est particulier. Il s'est incarné chez les Anglais avec le mépris qu'il avait pour leur langue, et avec la détermination bien arrêtée de ne pas la parler. Il a pris possession d'un corps dont l'organisme flexible lui permet de se tenir parole. Les liens qui le rattachent à ce corps sont assez élastiques pour le tenir dans un état de demi-dégagement qui lui laisse le souvenir assez distinct de son passé, et le soutient dans sa résolution. D'un autre côté, il est aidé par son guide spirituel, qui veille à ce que le phénomène ait lieu avec régularité et persévérance, afin d'appeler l'attention des hommes. L'Esprit incarné, du reste, était consentant dans la production du fait. En même temps qu'il affiche le déplaisir de la langue anglaise, il remplit la mission de provoquer les recherches psychologiques.

L. Nivard père.

Remarque. - Si cette explication ne peut être démontrée, elle a du moins pour elle la rationalité et la probabilité. Un Anglais, qui n'admet pas le principe de la pluralité des existences, et qui n'avait point connaissance de la communication ci-dessus, entraîné par l'irrésistible logique, dit, en parlant de ce fait, qu'il ne pourrait s'expliquer que par la réincarnation, s'il était vrai qu'on pût revivre sur la terre.

Voilà donc un phénomène qui, par son étrangeté même, captivant l'attention, provoque l'idée de la réincarnation, comme la seule raison plausible qu'on en puisse donner. Avant que ce principe ne fût à l'ordre du jour, on eût tout simplement trouvé le fait bizarre, et, sans doute, en des temps plus reculés, on aurait regardé cette enfant comme ensorcelée. Nous ne jurions même pas qu'aujourd'hui ce ne fût l'opinion de certaines personnes. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que ce fait se produit précisément dans un pays encore réfractaire à l'idée de la réincarnation, mais à laquelle il sera amené par la force des choses.

Musique de l'espace

Extrait d'une lettre d'un jeune homme à un de ses amis, garde de Paris :

« Mulhouse, 27 mars 1868.

Il y a environ cinq ans, - je n'avais alors que dix-huit ans, et j'ignorais jusqu'au nom du Spiritisme, - je fus le témoin et l'objet d'un phénomène étrange dont je me suis rendu compte il y a quelques mois seulement, après avoir lu le Livre des Esprits et le Livre des médiums ; ce phénomène consistait dans une musique invisible qui se faisait entendre dans l'air ambiant de la chambre, et accompagnait mon violon sur lequel je prenais encore des leçons à cette époque. Ce n'était pas une succession de sons, comme ceux que je produisais sur mon instrument, mais des accords parfaits dont l'harmonie était touchante ; on eût dit une harpe touchée avec délicatesse et sentiment ; nous étions quelquefois une douzaine de personnes réunies, et nous l'entendions tous sans exception ; mais si quelqu'un venait écouter par pure curiosité, tout cessait, et dès que le curieux était parti, l'effet se reproduisait immédiatement. Je me rappelle que le recueillement contribuait beaucoup à l'intensité des sons. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que cela n'arrivait qu'entre cinq et huit heures du soir. Cependant, un dimanche, un orgue de Barbarie passait devant la maison vers une heure après midi, et jouait un air qui me rendit attentif ; aussitôt la musique invisible se fit entendre dans la chambre en accompagnant cet air.

Dans ces moments-là, j'éprouvais une agitation nerveuse qui me fatiguait sensiblement et me faisait même souffrir ; c'était comme une sorte d'inquiétude ; en même temps de tout mon corps rayonnait une chaleur qui se faisait sentir à 10 centimètres environ.

Depuis que j'ai lu le Livre des médiums, j'ai essayé d'écrire ; une force presque irrésistible portait ma main de gauche à droite par un mouvement fébrile, accompagné d'une grande agitation nerveuse ; mais je n'ai encore tracé que des caractères inintelligibles. »

Cette lettre nous ayant été communiquée, nous écrivîmes au jeune homme pour lui demander quelques explications complémentaires. Voici les réponses aux questions que nous lui avons adressées, et qui feront facilement préjuger les demandes.

1° Le fait s'est passé à Mulhouse, non dans ma chambre, mais dans celle où je m'exerçais le plus ordinairement, et située dans une maison voisine, en compagnie de deux amis dont l'un jouait de la flûte et l'autre du violon ; ce dernier était celui qui me donnait des leçons. Il ne s'est produit dans aucun autre endroit ;

2° Il était nécessaire que je jouasse ; et si parfois je me reposais trop longtemps, plusieurs sons, et quelquefois plusieurs accords se faisaient entendre comme pour m'inviter à continuer. Cependant le jour où cette musique s'est produite à la suite d'un orgue de Barbarie, je ne jouais pas ;

3° Cette musique avait un caractère assez accentué pour pouvoir être notée ; je n'ai pas eu la pensée de le faire ;

4° Elle semblait venir d'un point bien déterminé, mais qui voyageait constamment dans la chambre ; elle se fixait pendant quelques instants, de sorte que l'on pouvait désigner du doigt l'endroit d'où elle provenait ; mais lorsqu'on cherchait à cet endroit à en découvrir le secret, elle changeait aussitôt de place et se fixait ailleurs, ou se faisait entendre à différentes places ;

5° Cet effet a duré environ trois mois, depuis le mois de février 1862. Voici comment il a cessé :

Un jour nous étions réunis, mon patron, un autre employé et moi ; nous causions de choses et d'autres, lorsque mon patron m'adressa, sans préambule, cette question : « Croyez-vous aux revenants ? - Non, » lui répondis-je. Il continua à me questionner, et je me décidai à lui raconter ce qui se passait. Il m'écoutait avec beaucoup d'admiration ; lorsque j'eus fini, il me frappa sur l'épaule en disant : « On parlera de vous. » Il en parla à un médecin, que l'on dit très savant en physique, et qui lui expliqua le fait en disant que j'étais un sensitif, un magnétisé. Mon patron, cherchant à se rendre compte de la chose, vint un jour me trouver dans la chambre, et me commanda de jouer. J'obéis, et la musique invisible se fit entendre pendant quelques secondes, très distinctement pour moi, vaguement pour le patron et les assistants. Le patron s'y prit de toutes sortes de manières, mais sans rien pouvoir obtenir de plus.

Le dimanche suivant, je retournai dans la chambre ; c'est celui où la musique s'est fait entendre à la suite de l'orgue de Barbarie, sans que je jouasse. Ce fut la dernière fois ; depuis lors rien de semblable ne s'est produit.

Remarque. Avant d'attribuer un fait à l'intervention des Esprits, il faut en étudier soigneusement toutes les circonstances. Celui dont il s'agit ici a bien tous les caractères d'une manifestation ; il est probable qu'il a été produit par quelque Esprit sympathique au jeune homme, dans le but de l'amener aux idées spirites, et d'appeler l'attention d'autres personnes sur ces sortes de phénomènes. Mais alors, dira-t-on, pourquoi cet effet ne s'est-il pas produit d'une manière plus retentissante ? Pourquoi, surtout, a-t-il brusquement cessé ? Les Esprits ne sont pas tenus de rendre compte de tous les motifs qui les font agir ; mais on doit supposer qu'ils ont jugé ce qui s'était passé suffisant pour l'impression qu'ils voulaient produire. D'ailleurs, la cessation du phénomène au moment même où l'on en désirait la continuation, devait avoir pour résultat de prouver que la volonté du jeune homme n'y était pour rien, et qu'il n'y avait pas de supercherie. Cette musique étant entendue des personnes présentes, exclut tout effet d'illusion ou d'imagination, aussi bien que l'idée d'un conte fait à plaisir ; en outre, le jeune homme n'ayant alors aucune notion du Spiritisme, on ne peut supposer qu'il subissait l'influence d'idées préconçues ; ce n'est qu'après plusieurs années qu'il a pu s'expliquer le phénomène. Quantité de personnes sont dans le même cas ; le Spiritisme leur remet en mémoire des faits perdus de vue qu'elles mettaient sur le compte de l'hallucination, et dont elles peuvent désormais se rendre compte. Les phénomènes spontanés sont ce qu'on peut appeler le Spiritisme expérimental naturel.

Le Spiritualisme et l'Idéal

Dans l'art et la poésie des Grecs par Chassang³⁴

Notre numéro du mois d'août contenait la reproduction d'un très remarquable article, tiré du journal le Droit, sur les funestes conséquences du matérialisme, au point de vue de la législation et de l'ordre social ; la Patrie du 30 juillet 1868 donnait le compte rendu d'un ouvrage sur l'influence du spiritualisme dans les arts. Ces deux articles sont le corollaire et le complément l'un de l'autre : dans le premier on prouve les dangers du matérialisme pour la société, et dans le second on démontre la nécessité du spiritualisme, sans lequel les arts et la poésie sont privés de leur élément vital.

En effet, le sublime de l'art et de la poésie est de parler à l'âme, d'élever la pensée au-dessus de la matière qui nous étreint, et dont nous aspirons sans cesse à sortir ; mais pour faire vibrer les cordes de l'âme, il faut avoir une âme qui vibre à l'unisson. Comment celui qui ne croit qu'à la matière, pourrait-il s'inspirer et se rendre l'interprète de pensées et de sentiments qui sont en dehors de la matière ? Son idéal ne sort pas du terre-à-terre, et il est froid, parce qu'il ne parle ni au cœur ni à l'esprit, mais aux sens matériels seuls. Le beau idéal n'est pas dans le monde matériel ; il faut donc le chercher dans le monde spirituel qui est celui de la lumière pour les aveugles ; l'impuissance d'y atteindre a créé l'école réaliste qui ne sort pas de ce monde, parce que là est tout son horizon ; le vrai beau étant hors de la portée de certains artistes, ils déclarent que le beau c'est laid. La fable du renard qui a la queue coupée, reste toujours une vérité.

L'époque où la foi religieuse était ardente et sincère, est aussi celle où l'art religieux a produit les plus beaux chefs-d'œuvre ; l'artiste s'identifiait avec son sujet, parce qu'il le voyait avec les yeux de l'âme et le comprenait ; c'était sa propre pensée qu'il rendait ; mais à mesure que la foi s'en est allée, le génie inspirateur est parti avec elle. Il ne faut donc pas s'étonner si l'art religieux est aujourd'hui en pleine décadence ; ce n'est pas le talent qui fait défaut, c'est le sentiment.

Il en est de même de l'idéal en toutes choses ; les œuvres d'art ne captivent qu'autant qu'elles font penser. On peut admirer le talent plastique de l'artiste, mais il ne peut susciter une pensée qui

³⁴ 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Chez MM. Didier et C^e, 35, quai des Augustins.

n'existe pas en lui ; il peint un monde qu'il ne voit, ne sent, ni ne comprend ; aussi tombe-t-il parfois dans le grotesque ; on sent qu'il vise à l'effet, et s'est ingénié à faire du nouveau en torturant la forme : voilà tout.

On peut en dire autant de la musique moderne ; elle fait beaucoup de bruit ; elle exige de l'exécutant une grande agilité des doigts et du gosier, une véritable dislocation ; elle remue les fibres de l'oreille, mais non celles du cœur. Cette tendance de l'art vers la matérialité a perverti le goût du public, dont la délicatesse du sens moral se trouve émoussé³⁵.

L'ouvrage de M. Chassang est l'application de ces idées à l'art en général, et à l'art grec en particulier. Nous reproduisons avec plaisir ce qu'en dit l'auteur du compte rendu de la Patrie, parce que c'est une preuve de plus de l'énergique réaction qui s'opère en faveur des idées spiritualistes, et que, comme nous l'avons dit, toute défense du spiritualisme rationnel fraye la voie au Spiritisme, qui en est le développement, en combattant ses plus tenaces adversaires : le matérialisme et le fanatisme.

M. Chassang est l'auteur de l'histoire d'Apollonius de Tyane, dont nous avons rendu compte dans la Revue d'octobre 1862, page 289.

« Ce livre, d'un caractère tout spécial, n'a pas été fait à l'occasion des récents débats sur le matérialisme, et c'est à coup sûr indépendamment de la volonté de l'auteur que les circonstances sont venues lui donner une sorte d'actualité. En l'écrivant, M. Chassang n'entendait pas faire œuvre de métaphysicien, mais de simple littérateur. Néanmoins, comme les grandes questions de métaphysique sont éternellement à l'ordre du jour, et que toute œuvre littéraire vraiment digne de ce nom suppose toujours quelque principe philosophique, ce livre, d'une inspiration spiritualiste très décidée, se trouve en corrélation avec les préoccupations du moment.

M. Chassang laisse à d'autres la réfutation du matérialisme au point de vue philosophique pur. Sa thèse est tout esthétique. Ce qu'il entend prouver, c'est que la littérature et l'art ne sont pas moins intéressés que la vie morale au triomphe des doctrines spiritualistes. De même que le matérialisme dépoétise la vie, et se fait un cruel plaisir de désenchanter l'homme en lui ôtant tout espoir, toute consolation au milieu des maux qui l'assiègent, de même il retranche impitoyablement de la littérature et de l'art ce qu'il appelle les illusions ou les mensonges, et, sous prétexte de vérité, proclamant le réalisme, il fait une loi aux artistes et aux écrivains de n'exprimer que ce qui est.

Les doctrines spiritualistes, au contraire, ouvrent en tous sens la vie aux nobles aspirations : elles entretiennent l'homme d'avenir et d'immortalité ; elles disent au poète et à l'artiste qu'il y a un beau idéal dont les plus belles créations humaines ne sont que de pâles reflets, et sur lequel doit toujours fixer les yeux quiconque veut charmer ses contemporains et vivre pour la postérité.

Après avoir, dans son introduction, développé cette donnée au point de vue général, M. Chassang en cherche la preuve dans la plus belle des littératures et dans le plus grand des arts qui aient excité l'admiration des hommes, dans la littérature et dans l'art des anciens Grecs. Pour une semblable démonstration, un ordre rigoureux et didactique est plutôt à fuir qu'à rechercher ; aussi, après l'introduction qui expose les principes, viennent non pas des chapitres étroitement unis et méthodiquement liés, mais des études isolées qui, toutes, se rattachent au même sujet, s'inspirent du même sentiment et convergent au même but. Le livre a ainsi à la fois l'unité dans l'ensemble et la variété dans les parties.

C'est d'abord un traité sur ce que l'auteur appelle avec à-propos le spiritualisme populaire chez les Anciens, c'est-à-dire les croyances des Grecs et des Romains sur la destinée des âmes après la mort. Il montre que si, parmi ces croyances, il est des erreurs évidentes, ces erreurs reposent néanmoins toutes sur l'espoir d'une autre vie. Le culte des morts ne contient-il pas, en effet, implicitement une profession de foi spiritualiste ? La dernière victoire du matérialisme serait de le supprimer, et ses adeptes devraient logiquement en arriver là ; autrement, à quoi bon élever la pierre du tombeau ? à quoi bon surtout entourer la tombe de respect, s'il n'y a rien derrière ? Ainsi parle M. Chassang. »
Octave Sacht.

³⁵ Voir la *Revue* de décembre 1860, page 366, et janvier 1861, page 4 : *L'art païen, l'art chrétien et l'art spirite*.

Instructions des Esprits

De la régénération des peuples d'Orient

Nous avons reçu de Syrie une très intéressante lettre sur l'état moral des peuples de l'Orient, et les moyens de coopérer à leur régénération. La spécialité de cette lettre ne nous permet pas de la publier dans notre Revue ; nous dirons seulement que notre honorable correspondant, initié aux connaissances des peuples de l'Europe, envisage la question en profond philosophe, en homme dégagé de tout préjugé de secte, qui connaît le terrain et ne se fait aucune illusion sur les difficultés que présente un pareil sujet.

Il voit dans le Spiritisme, qu'il a sérieusement étudié, un puissant levier pour combattre les préjugés qui s'opposent à l'émancipation morale et intellectuelle de ses compatriotes, en raison même des idées qui constituent le fond de leurs croyances et auxquelles il faudrait donner une direction plus rationnelle. En vue de concourir à cette œuvre, ou du moins d'en poser les premières bases, il a conçu un projet qu'il a bien voulu nous soumettre, en nous priant de solliciter aussi l'avis des bons Esprits.

La communication qui nous a été donnée à ce sujet est instructive pour tout le monde, surtout dans les circonstances actuelles, c'est pourquoi nous avons cru devoir la publier. Elle contient une sage appréciation des choses, et des conseils dont d'autres pourront faire leur profit à l'occasion, et qui, en les spécialisant, trouvent aussi leur application dans la manière la plus profitable de propager le Spiritisme.

Paris, 18 septembre 1868

Ce n'est pas seulement l'Orient, c'est l'Europe, c'est le monde entier qu'agite une sourde fermentation que la plus petite cause peut transformer en conflagration universelle, lorsque le moment sera arrivé. Comme le dit avec raison M. X..., c'est sur des ruines que l'on a édifié les choses nouvelles, et avant que la grande rénovation soit un fait accompli, les travaux humains et l'intervention des éléments doivent achever de déblayer le sol de la pensée des erreurs du passé. Tout concourt à cette œuvre immense ; l'heure de l'action approche rapidement, et l'on doit encourager toutes les intelligences qui se préparent à la lutte. L'humanité quitte ses langes pour ceindre la robe virile ; elle secoue le joug séculaire ; le moment ne saurait donc être plus propice. Mais il ne faut pas se dissimuler que la tâche est rude, et que plus d'un artisan sera broyé par la machine qu'il aura mise en mouvement, pour n'avoir pas su découvrir le frein capable de maîtriser la fougue de l'humanité trop brusquement émancipée.

Avoir la raison, la vérité pour soi, travailler en vue du bien général, sacrifier son bien-être particulier à l'intérêt de tous, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant. On ne peut donner tout d'un coup toutes les libertés à un esclave façonné par les siècles à un joug sévère. Ce n'est que graduellement, et en mesurant la longueur des lisières aux progrès intelligents et surtout moraux de l'humanité, que la régénération pourra s'accomplir. L'orage qui dissipe les miasmes délétères dont une contrée est infectée, est un bienfaisant cataclysme ; mais celui qui rompt toutes les digues, et qui, n'obéissant à aucun frein, bouleverse tout sur son passage, est déplorable, et sans aucune conséquence utile. Il augmente les difficultés au lieu de contribuer à les faire disparaître.

Tous ceux qui désirent concourir utilement au travail régénérateur, doivent donc, avant tout, se préoccuper de la nature des éléments sur lesquels il leur est possible d'agir, et combiner leurs actions en raison du caractère, des mœurs, des croyances de ceux qu'ils veulent transformer. Ainsi pour atteindre, en Orient, le but que poursuivent en Amérique et dans l'Europe occidentale tous les esprits d'élite, il faut suivre une marche identique quant à l'ensemble, mais essentiellement différente dans les détails, c'est-à-dire qu'en semant l'instruction, en développant la moralité, en combattant les abus consacrés par le temps, on arrivera à un même résultat, en quelque endroit

qu'on agisse, mais le choix des moyens devra surtout être déterminé par le génie particulier de ceux auxquels on s'adressera.

L'esprit de réforme souffle dans toute l'Asie ; il a laissé en Syrie, en Perse, et dans toutes les contrées avoisinantes, de sanglantes épaves ; l'idée nouvelle y a germé, arrosée du sang des martyrs ; il faut profiter de l'élan donné aux intelligences, mais éviter de retomber dans les fautes qui ont provoqué ces persécutions. On n'instruit pas l'homme en heurtant de front ses préjugés, mais en les tournant, en modifiant l'ameublement de son esprit d'une manière tellement graduée, qu'il en arrive à renoncer de lui-même à des erreurs pour lesquelles naguère il eût sacrifié sa vie. Il ne faut point lui dire : « Ceci est mauvais, cela est bien, » mais l'amener, par l'enseignement littéraire et par l'exemple, à apprécier chaque chose sous son véritable aspect. On n'impose pas à un peuple des idées nouvelles ; pour qu'il les accepte sans perturbation regrettable, il faut l'y habituer peu à peu en lui en faisant reconnaître les avantages, et ne les poser en principes que lorsqu'on est certain qu'elles auront pour elles une imposante majorité.

Il y a beaucoup à faire en Orient, mais l'action de l'homme seul serait impuissante pour opérer une transformation radicale. Les événements auxquels nous touchons contribueront pour une part à cette transformation. Ils habitueront les Orientaux à un nouveau genre d'existence ; ils saperont, dans leurs bases, les préjugés qui président à la législation de la famille. C'est après cela seulement que l'enseignement viendra leur porter le dernier coup.

Nous applaudissons de toutes nos forces à l'œuvre de M. X..., à l'esprit dans lequel elle est conçue ; nous lui promettons, en outre, notre assistance, et lui conseillons de recourir à nous toutes les fois qu'il rencontrera quelques difficultés embarrassantes. Qu'il se hâte de se mettre à l'œuvre ; les événements vont vite, et c'est à peine si son travail sera terminé lorsque le moment propice sera arrivé ! Qu'il ne perde point de temps et qu'il compte sur notre concours, qui lui est acquis comme à tous ceux qui poursuivent avec désintéressement l'accomplissement des desseins providentiels.

Clélie Duplantier.

La meilleure propagande

Société de Paris ; 23 octobre 1868. Médium, M. Nivard

S'il y a peu de médiums, ce soir, il s'en faut qu'il y ait pénurie d'Esprits ; ils sont, au contraire, fort nombreux ; les uns sont des habitués qui viennent vous instruire ou s'instruire eux-mêmes ; les autres, en grand nombre, sont des nouveaux venus pour vous. Ils sont venus sans carte d'entrée, c'est vrai ; mais avec l'agrément et sur l'invitation des Esprits habitués. Beaucoup de ces Esprits sont heureux d'assister à la séance, et le sont surtout d'y voir plusieurs Spiritistes qu'ils aiment et qu'ils dirigent, et qui ont eu la pensée de se rendre parmi vous.

Il y a beaucoup de Spiritistes dans le monde, mais leur degré d'instruction sur la doctrine est loin d'être suffisant pour se faire classer parmi les Spiritistes éclairés. Ils ont des lumières, sans doute, mais la pratique leur fait généralement défaut ; ou s'ils pratiquent, ils ont besoin d'être secondés, afin d'apporter, dans les efforts qu'ils tentent, plus de persuasion et moins d'enthousiasme. Quand je parle de pratique du Spiritisme, je veux dire la partie qui concerne la propagande ; eh bien ! pour cette partie, plus difficile qu'on ne le croit, il faut, pour l'exercer avec efficacité, être bien pénétré de la philosophie du Spiritisme et aussi de sa partie morale. La partie morale est facile à connaître ; elle demande pour cela peu d'efforts ; en revanche, c'est la plus difficile à pratiquer, car l'exemple seul peut la bien faire comprendre. Vous ferez mieux comprendre la vertu en donnant l'exemple qu'en la définissant. Être vertueux, c'est faire comprendre et aimer la vertu. Il n'y a rien à répondre à celui qui fait ce qu'il engage les autres à faire. Donc, pour la partie morale du Spiritisme, aucune difficulté dans la théorie, beaucoup dans la pratique.

La partie philosophique présente plus de difficultés pour être comprise, et, par conséquent, demande plus d'efforts. Les adeptes qui essaient d'être militants, doivent se mettre à l'œuvre pour la bien connaître, car c'est l'arme avec laquelle ils combattront avec le plus de succès. Il est utile qu'ils ne s'extasient point sur les phénomènes matériels, et qu'ils en donnent l'explication sans trop de développement. Ils doivent réserver ces développements pour l'analyse des faits de l'ordre

intelligent, sans cependant en trop dire, car il ne faut pas fatiguer l'esprit des personnes novices dans le Spiritisme. Explications concises, exemples bien choisis, s'adaptant bien à la question qu'on discute, voilà tout ce qu'il faut. Mais, je le répète, pour être concis, il n'en faut pas moins savoir ; pour donner des exemples ou des explications bien appropriés au sujet, il est nécessaire de posséder à fond la philosophie du Spiritisme. Cette philosophie est résumée dans le Livre des Esprits, et le côté pratique dans le Livre des Médioms. Si vous connaissez bien la substance de ces deux ouvrages, qui sont l'œuvre des Esprits, vous aurez certainement le bonheur d'amener beaucoup de vos frères à cette croyance si consolante, et beaucoup de ceux qui croient seront placés sur son vrai terrain : celui de l'amour et de la charité.

Ainsi donc, mes amis, ceux d'entre vous qui désirent, et tous doivent le désirer, faire partager leurs croyances à leurs frères, qui veulent les appeler au banquet de consolation que le Spiritisme offre à tous ses enfants, doivent moralement prêcher le Spiritisme en pratiquant la morale, et intellectuellement en répandant autour d'eux les lumières qu'ils ont puisées ou puiseront dans les communications des Esprits.

Tout cela est facile, il ne faut que le vouloir. Eh bien ! mes chers amis, au nom de votre bonheur, de votre tranquillité, au nom de l'union et de la charité, je vous engage à le vouloir.

Un Esprit.

Le vrai recueillement

(Société de Paris, 16 octobre 1868 ; médium M. Bertrand.)

Si vous pouviez voir le recueillement des Esprits de tous ordres qui assistent à vos séances, et cela pendant la lecture de vos prières, non seulement vous seriez touchés, mais vous seriez honteux de voir que votre recueillement, que je qualifie seulement de silence, est bien loin d'approcher de celui des Esprits, dont un bon nombre vous sont inférieurs. Ce que vous appelez vous recueillir pendant la lecture de vos belles prières, c'est d'observer un silence que personne ne trouble ; mais si vos lèvres ne remuent point, si votre corps est immobile, votre Esprit vagabonde et laisse de côté les sublimes paroles que vous devriez prononcer du plus profond de votre cœur en vous les assimilant par la pensée.

Votre matière observe le silence ; certes, ce serait vous faire injure de dire le contraire ; mais votre Esprit babillard ne l'observe point, et trouble, en cet instant, par vos pensées diverses, le recueillement des Esprits qui vous entourent. Ah ! si vous les voyiez prosternés devant l'Eternel, demandant l'accomplissement de chacune des paroles que vous lisez, votre âme en serait émue, et regrettant son peu d'attention passée, ferait un retour sur elle-même, et demanderait à Dieu, de tout cœur, l'accomplissement de ces mêmes paroles qu'elle ne prononçait que des lèvres. Vous demanderiez aux Esprits de vous rendre dociles à leurs conseils ; et moi, Esprit qui vous parle, après la lecture de vos prières, et des paroles que je viens de répéter, je pourrais en signaler plus d'un qui s'en ira tout aussi peu docile aux conseils que je viens de donner, et avec des sentiments tout aussi peu charitables pour son prochain.

Je suis sans doute un peu dur ; mais je crois ne l'être que pour ceux qui le méritent et dont les plus secrètes pensées ne peuvent être cachées aux Esprits. Je ne m'adresse donc qu'à ceux qui viennent ici en pensant à toute autre chose qu'aux leçons qu'ils doivent venir chercher et aux sentiments qu'ils doivent y apporter. Mais ceux qui prient du fond de leur âme prieront aussi, après la lecture de ma communication, pour ceux qui viennent ici et en partent sans avoir prié.

Quoi qu'il en soit, je demande à ceux qui ont bien voulu me prêter une oreille attentive, de continuer à mettre en pratique les enseignements et les conseils des Esprits ; je les y convie dans leur intérêt, car ils ne savent pas tout ce qu'ils peuvent perdre à ne pas le faire.

De Courson.

Bibliographie

Le Spiritisme dans la Bible

Essai sur la psychologie des anciens Hébreux, par Henri Stecki³⁶.

On sait que la Bible contient une foule de passages en rapport avec les principes du Spiritisme ; mais comment les trouver dans ce labyrinthe ? Il faudrait faire de ce livre une lecture attentive, ce que peu de personnes ont le temps et la patience de faire. Dans quelques-uns même, en raison surtout du langage le plus souvent figuré, l'idée spirite n'apparaît d'une manière claire qu'après réflexion.

L'auteur de ce livre a fait de la Bible une étude approfondie, et la connaissance du Spiritisme lui a, seule, donné la clef de choses qui lui semblaient inexplicables ou inintelligibles auparavant. C'est ainsi qu'il a pu se renseigner avec certitude sur les idées psychologiques des anciens Hébreux, point sur lequel les commentateurs n'étaient pas d'accord. Nous devons donc lui savoir gré d'avoir mis ces passages en lumière, dans un résumé succinct, et d'avoir ainsi épargné au lecteur des recherches longues et fastidieuses. Aux citations, il ajoute des commentaires nécessaires à l'intelligence du texte, et qui révèlent en lui le Spirite éclairé, mais non fanatique de ses idées, et qui voit du Spiritisme partout.

Le nom de l'auteur indique qu'il n'est pas Français ; il dit dans sa préface qu'il est Polonais, et il explique dans quelles circonstances il a été amené au Spiritisme, et les secours moraux qu'il a puisés dans cette doctrine. Quoique étranger, il écrit le français, comme du reste la plupart des peuples du Nord, principalement les Polonais et les Russes, avec une parfaite pureté ; son livre est écrit avec clarté, ce qui est un grand mérite en matières philosophiques, car rien n'est moins propre à la vulgarisation des idées qu'un auteur veut propager, que ces livres dont la lecture fatigue au point de donner le mal de tête, et dont les propositions sont une suite d'énigmes indéchiffrables pour le commun des lecteurs.

En résumé, M. Stecki a fait un livre utile, dont tous les Spiritistes lui sauront gré.

Nous le remercions personnellement de la gracieuse épître dédicatoire qu'il a bien voulu placer en tête de son ouvrage.

Le Spiritisme à Lyon

Ce journal, qui paraît depuis le 15 février, et dont nous avons parlé plusieurs fois, poursuit sa route avec succès, grâce au zèle et au dévouement de ses directeurs. Leur œuvre est d'autant plus méritoire que, novices en ce qui concerne la manutention d'un journal, ils ont eu à lutter contre les difficultés de l'inexpérience. Mais en forgeant on devient forgeron, aussi avons-nous suivi avec un vif intérêt les progrès de ce journal qui a considérablement gagné, depuis son origine, pour la forme et pour le fond. Nous le féliciterions de l'esprit de tolérance et de modération dont il s'est fait une loi, si ce n'était une des qualités sans lesquelles on ne saurait se dire vraiment Spirite, et une conséquence de la maxime qu'il prend pour devise : Hors la charité point de salut ; aussi faisons-nous des vœux sincères pour sa prospérité. Le dernier numéro, celui du 15 octobre, contient plusieurs articles très intéressants sur lesquels nous appelons l'attention de nos lecteurs.

Des destinées de l'âme

Avec des considérations prophétiques pour reconnaître le temps présent et les signes de l'approche des derniers jours ; nouvelle édition, précédée d'un appel aux catholiques de bonne foi et au futur concile. Par A. D'Orient³⁷.

Dans cet ouvrage, d'une importance capitale, l'auteur s'appuie sur la pluralité des existences, comme la théorie la plus rationnelle, sur le progrès indéfini de l'âme par le travail accompli dans les existences successives, la responsabilité de chacun selon ses œuvres, la non éternité absolue des peines, le corps fluidique, etc., en un mot, sur les principes qui font la base du Spiritisme ; et

³⁶ Un petit volume in-12 ; prix, 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 25 c. Chez MM. Lacroix et C^o, Librairie Internationale, 15, boulevard Montmartre, à Paris ; et au bureau de la *Revue spirite*.

³⁷ Un fort vol. grand in-8. Prix : 7 fr. 50. Chez MM. Didier et C^o, 35, quai des Augustins, et Ad. Lainé, 19, rue des Saints-Pères.

cependant, il a été publié en 1845, nouvelle preuve du mouvement qui s'opérait déjà dans ce sens avant même l'apparition de la doctrine spirite, qui est venue sanctionner par les faits, et coordonner ces idées éparses. L'auteur s'était flatté d'y rallier le clergé, en respectant les dogmes catholiques, tout en les interprétant d'une manière plus logique ; son espoir a été déçu, car son livre a été mis à l'index. Nous nous bornons à l'annoncer, nous réservant d'y consacrer un article spécial, lorsque nous aurons eu le temps de l'examiner à fond.

En attendant, nous citerons le paragraphe suivant de l'introduction, qui spécifie le but que s'est proposé l'auteur.

« Résurrection des corps, prescience de Dieu, vies successives ou purgatoire des âmes, telles sont les trois questions, où tout ce qui tient aux destinées de notre âme se rattache, que nous nous proposons de présenter, sous de nouveaux rapports, aux méditations des catholiques et de tous les hommes qui aiment à réfléchir sur eux-mêmes. Ce que nous avons à dire ne touche point aux vérités essentielles qu'il importe à tout le genre humain de connaître et de croire avec une entière certitude : ces vérités, qui sont du domaine de la foi, sont aussi complètes et assurées qu'il est nécessaire qu'elles le soient, et nous n'avons pas la prétention d'y rien ajouter de nous-même. Nous ne voulons que proposer humainement sur ces matières, des théories humaines, qu'il est bien permis d'ignorer ou de ne pas croire sans préjudice pour son âme ; et tous nos efforts n'ont d'autre but que d'éclairer du flambeau de la science des faits obscurs, où les lumières de la révélation manquent, et que la foi n'a point complètement définis. »

Avis

MM. les abonnés qui ne voudront pas éprouver de retard dans l'envoi de la Revue, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

Allan Kardec

Décembre 1867

Séance annuelle commémorative des morts

Société de Paris, 1er novembre 1868

DISCOURS D'OUVERTURE PAR M. ALLAN KARDEC³⁸

Le Spiritisme est-il une religion ?

« En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles. » (St Mathieu, ch. XVIII, v. 20.)

Chers frères et sœurs spirites,

Nous sommes réunis, en ce jour consacré par l'usage à la commémoration des morts, pour donner à ceux de nos frères qui ont quitté la terre, un témoignage particulier de sympathie ; pour continuer les rapports d'affection et de fraternité qui existaient entre eux et nous de leur vivant, et pour appeler sur eux les bontés du Tout-Puissant. Mais pourquoi nous réunir ? Ne pouvons-nous faire, chacun en particulier, ce que nous nous proposons de faire en commun ? Quelle utilité peut-il y avoir à se réunir ainsi à un jour déterminé ?

Jésus nous l'indique par les paroles que nous avons rapportées ci-dessus. Cette utilité est dans le résultat produit par la communion de pensées qui s'établit entre personnes réunies dans un même but.

Mais comprend-on bien toute la portée de ce mot : Communion de pensées ? Assurément, jusqu'à ce jour, peu de personnes s'en étaient fait une idée complète. Le Spiritisme, qui nous explique tant de choses par les lois qu'il nous révèle, vient encore nous expliquer la cause, les effets et la puissance de cette situation de l'esprit.

Communion de pensée veut dire pensée commune, unité d'intention, de volonté, de désir, d'aspiration. Nul ne peut méconnaître que la pensée ne soit une force ; mais est-ce une force purement morale et abstraite ? Non ; autrement on ne s'expliquerait pas certains effets de la pensée, et encore moins de la communion de pensée. Pour le comprendre, il faut connaître les propriétés et l'action des éléments qui constituent notre essence spirituelle, et c'est le Spiritisme qui nous l'apprend.

La pensée est l'attribut caractéristique de l'être spirituel ; c'est elle qui distingue l'esprit de la matière : sans la pensée, l'esprit ne serait pas esprit. La volonté n'est pas un attribut spécial de l'esprit, c'est la pensée arrivée à un certain degré d'énergie ; c'est la pensée devenue puissance motrice. C'est par la volonté que l'esprit imprime aux membres et au corps des mouvements dans un sens déterminé. Mais si elle a la puissance d'agir sur les organes matériels, combien cette puissance ne doit-elle pas être plus grande sur les éléments fluidiques qui nous environnent ! La pensée agit sur les fluides ambiants, comme le son agit sur l'air ; ces fluides nous apportent la pensée, comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire en toute vérité qu'il y a dans ces fluides des ondes et des rayons de pensées qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

Une assemblée est un foyer où rayonnent des pensées diverses ; c'est comme un orchestre, un chœur de pensées où chacun produit sa note. Il en résulte une multitude de courants et d'effluves fluidiques dont chacun reçoit l'impression par le sens spirituel, comme dans un chœur de musique, chacun reçoit l'impression des sons par le sens de l'ouïe.

Mais, de même qu'il y a des rayons sonores harmoniques ou discordants, il y a aussi des pensées harmoniques ou discordantes. Si l'ensemble est harmonique, l'impression est agréable ; s'il est

³⁸ La première partie de ce discours est empruntée à une publication antérieure sur la *Communion de pensées*, mais qu'il était nécessaire de rappeler, à cause de sa liaison avec l'idée principale.

discordant, l'impression est pénible. Or, pour cela, il n'est pas besoin que la pensée soit formulée en paroles ; le rayonnement fluidique n'existe pas moins, qu'elle soit exprimée ou non ; si toutes sont bienveillantes, tous les assistants en éprouvent un véritable bien-être, ils se sentent à l'aise ; mais s'il s'y mêle quelques pensées mauvaises, elles produisent l'effet d'un courant d'air glacé dans un milieu tiède.

Telle est la cause du sentiment de satisfaction que l'on éprouve dans une réunion sympathique ; il y règne comme une atmosphère morale salubre, où l'on respire à l'aise ; on en sort réconforté, parce qu'on s'y est imprégné d'effluves fluidiques salutaires. Ainsi s'expliquent aussi l'anxiété, le malaise indéfinissable que l'on ressent dans un milieu antipathique, où des pensées malveillantes provoquent, pour ainsi dire, des courants fluidiques malsains.

La communion de pensées produit donc une sorte d'effet physique qui réagit sur le moral ; c'est ce que le Spiritisme seul pouvait faire comprendre. L'homme le sent instinctivement, puisqu'il recherche les réunions où il sait trouver cette communion ; dans ces réunions homogènes et sympathiques, il puise de nouvelles forces morales ; on pourrait dire qu'il y récupère les pertes fluidiques qu'il fait chaque jour par le rayonnement de la pensée, comme il récupère par les aliments les pertes du corps matériel.

A ces effets de la communion de pensées, s'en joint un autre qui en est la conséquence naturelle, et qu'il importe de ne pas perdre de vue : c'est la puissance qu'acquiert la pensée ou la volonté, par l'ensemble des pensées ou volontés réunies. La volonté étant une force active, cette force est multipliée par le nombre des volontés identiques, comme la force musculaire est multipliée par le nombre des bras.

Ce point établi, on conçoit que dans les rapports qui s'établissent entre les hommes et les Esprits, il y a, dans une réunion où règne une parfaite communion de pensées, une puissance attractive ou répulsive que ne possède pas toujours un individu isolé. Si, jusqu'à présent, les réunions trop nombreuses sont moins favorables, c'est par la difficulté d'obtenir une homogénéité parfaite de pensées, ce qui tient à l'imperfection de la nature humaine sur la terre. Plus les réunions sont nombreuses, plus il s'y mêle d'éléments hétérogènes qui paralysent l'action des bons éléments, et qui sont comme les grains de sable dans un engrenage. Il n'en est point ainsi dans les mondes plus avancés, et cet état de choses changera sur la terre, à mesure que les hommes y deviendront meilleurs.

Pour les Spiritistes, la communion de pensées a un résultat plus spécial encore. Nous avons vu l'effet de cette communion d'homme à homme ; le Spiritisme nous prouve qu'il n'est pas moins grand des hommes aux Esprits, et réciproquement. En effet, si la pensée collective acquiert de la force par le nombre, un ensemble de pensées identiques, ayant le bien pour but, aura plus de puissance pour neutraliser l'action des mauvais Esprits ; aussi voyons-nous que la tactique de ces derniers est de pousser à la division et à l'isolement. Seul, un homme peut succomber, tandis que si sa volonté est corroborée par d'autres volontés, il pourra résister, selon l'axiome : L'union fait la force, axiome vrai au moral comme au physique.

D'un autre côté, si l'action des Esprits malveillants peut être paralysée par une pensée commune, il est évident que celle des bons Esprits sera secondée ; leur influence salutaire ne rencontrera point d'obstacles ; leurs effluves fluidiques, n'étant point arrêtées par des courants contraires, se répandront sur tous les assistants, précisément parce que tous les auront attirées par la pensée, non chacun à son profit personnel, mais au profit de tous, selon la loi de charité. Elles descendront sur eux en langues de feu, pour nous servir d'une admirable image de l'Évangile.

Ainsi, par la communion de pensées, les hommes s'assistent entre eux, et en même temps ils assistent les Esprits et en sont assistés. Les rapports du monde visible et du monde invisible ne sont plus individuels, ils sont collectifs, et par cela même plus puissants pour le profit des masses, comme pour celui des individus ; en un mot, elle établit la solidarité, qui est la base de la fraternité. Chacun ne travaille pas seulement pour soi, mais pour tous, et en travaillant pour tous chacun y trouve son compte ; c'est ce que ne comprend pas l'égoïsme.

Grâce au Spiritisme, nous comprenons donc la puissance et les effets de la pensée collective ; nous nous expliquons mieux le sentiment de bien-être que l'on éprouve dans un milieu homogène et sympathique ; mais nous savons également qu'il en est de même des Esprits, car eux aussi reçoivent les effluves de toutes les pensées bienveillantes qui s'élèvent vers eux comme une fumée de parfum. Ceux qui sont heureux éprouvent une plus grande joie de ce concert harmonieux ; ceux qui souffrent en ressentent un plus grand soulagement.

Toutes les réunions religieuses, à quelque culte qu'elles appartiennent, sont fondées sur la communion de pensées ; c'est là, en effet, qu'elle doit et peut exercer toute sa puissance, parce que le but doit être le dégagement de la pensée des étreintes de la matière. Malheureusement la plupart se sont écartées de ce principe, à mesure qu'elles ont fait de la religion une question de forme. Il en est résulté que chacun faisant consister son devoir dans l'accomplissement de la forme, se croit quitte envers Dieu et envers les hommes, quand il a pratiqué une formule. Il en résulte encore que chacun va dans les lieux de réunions religieuses avec une pensée personnelle, pour son propre compte, et le plus souvent sans aucun sentiment de confraternité à l'égard des autres assistants ; il est isolé au milieu de la foule, et ne pense au ciel que pour lui-même.

Ce n'est certes pas ainsi que l'entendait Jésus quand il dit : « Lorsque vous serez plusieurs réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. » Réunis en mon nom, c'est-à-dire avec une pensée commune ; mais on ne peut être réunis au nom de Jésus sans s'assimiler ses principes, sa doctrine ; or, quel est le principe fondamental de la doctrine de Jésus ? La charité en pensées, en paroles et en actions. Les égoïstes et les orgueilleux mentent quand ils se disent réunis au nom de Jésus, car Jésus les désavoue pour ses disciples.

Frappés de ces abus et de ces déviations, il est des gens qui nient l'utilité des assemblées religieuses, et par conséquent des édifices consacrés à ces assemblées. Dans leur radicalisme, ils pensent qu'il vaudrait mieux construire des hospices que des temples, attendu que le temple de Dieu est partout, qu'il peut être adoré partout, que chacun peut prier chez soi et à toute heure, tandis que les pauvres, les malades et les infirmes ont besoin de lieux de refuge.

Mais de ce que des abus sont commis, de ce qu'on s'est écarté du droit chemin s'ensuit-il que le droit chemin n'existe pas, et que tout ce dont on abuse soit mauvais ? Parler ainsi, c'est méconnaître la source et les bienfaits de la communion de pensées qui doit être l'essence des assemblées religieuses ; c'est ignorer les causes qui la provoquent. Que des matérialistes professent de pareilles idées, on le conçoit ; car, pour eux, ils font en toutes choses abstraction de la vie spirituelle ; mais de la part de spiritualistes, et mieux encore de Spirites, ce serait un non-sens. L'isolement religieux, comme l'isolement social, conduit à l'égoïsme. Que quelques hommes soient assez forts par eux-mêmes, assez largement doués par le cœur, pour que leur foi et leur charité n'aient pas besoin d'être réchauffées à un foyer commun, c'est possible ; mais il n'en est point ainsi des masses, à qui il faut un stimulant, sans lequel elles pourraient se laisser gagner par l'indifférence. Quel est, en outre, l'homme qui puisse se dire assez éclairé pour n'avoir rien à apprendre touchant ses intérêts futurs ? assez parfait pour se passer de conseils dans la vie présente ? Est-il toujours capable de s'instruire par lui-même ? Non ; il faut à la plupart des enseignements directs en matière de religion et de morale, comme en matière de science. Sans contredit, cet enseignement peut être donné partout, sous la voûte du ciel comme sous celle d'un temple ; mais pourquoi les hommes n'auraient-ils pas des lieux spéciaux pour les affaires du ciel, comme ils en ont pour les affaires de la terre ? Pourquoi n'auraient-ils pas des assemblées religieuses, comme ils ont des assemblées politiques, scientifiques et industrielles ? C'est là une bourse où l'on gagne toujours sans rien faire perdre à personne. Cela n'empêche pas les fondations au profit des malheureux ; mais nous disons de plus que lorsque les hommes comprendront mieux leurs intérêts du ciel, il y aura moins de monde dans les hospices.

Si les assemblées religieuses, nous parlons en général, sans faire allusion à aucun culte, se sont trop souvent écartées du but primitif principal, qui est la communion fraternelle de la pensée ; si l'enseignement qui y est donné n'a pas toujours suivi le mouvement progressif de l'humanité, c'est que les hommes n'accomplissent pas tous les progrès à la fois ; ce qu'ils ne font pas dans une période, ils le font dans une autre ; à mesure qu'ils s'éclairent, ils voient les lacunes qui existent dans

leurs institutions, et ils les remplissent ; ils comprennent que ce qui était bon à une époque, eu égard au degré de la civilisation, devient insuffisant dans un état plus avancé, et ils rétablissent le niveau. Le Spiritisme, nous le savons, est le grand levier du progrès en toutes choses ; il marque une ère de rénovation. Sachons donc attendre, et ne demandons pas à une époque plus qu'elle ne peut donner. Comme les plantes, il faut que les idées mûrissent pour en récolter les fruits. Sachons, en outre, faire les concessions nécessaires aux époques de transition, car rien, dans la nature, ne s'opère d'une manière brusque et instantanée.

Nous avons dit que le véritable but des assemblées religieuses doit être la communion de pensées ; c'est qu'en effet le mot religion veut dire lien ; une religion, dans son acception large et vraie, est un lien qui relie les hommes dans une communauté de sentiments, de principes et de croyances ; consécutivement, ce nom a été donné à ces mêmes principes codifiés et formulés en dogmes ou articles de foi. C'est en ce sens que l'on dit : la religion politique ; cependant, dans cette acception même, le mot religion n'est pas synonyme d'opinion ; il implique une idée particulière : celle de foi consciencieuse ; c'est pourquoi on dit aussi : la foi politique. Or, des hommes peuvent s'enrôler, par intérêt, dans un parti, sans avoir la foi de ce parti, et la preuve en est, c'est qu'ils le quittent, sans scrupule, quand ils trouvent leur intérêt ailleurs, tandis que celui qui l'embrasse par conviction est inébranlable ; il persiste au prix des plus grands sacrifices, et c'est l'abnégation des intérêts personnels qui est la véritable pierre de touche de la foi sincère. Toutefois, si le renoncement à une opinion, motivé par l'intérêt, est un acte de lâcheté méprisable, il est respectable, au contraire, lorsqu'il est le fruit de la reconnaissance de l'erreur où l'on était ; c'est alors un acte d'abnégation et de raison. Il y a plus de courage et de grandeur à reconnaître ouvertement qu'on s'est trompé, qu'à persister, par amour-propre, dans ce que l'on sait être faux, et pour ne pas se donner un démenti à soi-même, ce qui accuse plus d'entêtement que de fermeté, plus d'orgueil que de jugement, et plus de faiblesse que de force. C'est plus encore : c'est de l'hypocrisie, parce qu'on veut paraître ce qu'on n'est pas ; c'est en outre une mauvaise action, parce que c'est encourager l'erreur par son propre exemple.

Le lien établi par une religion, quel qu'en soit l'objet, est donc un lien essentiellement moral, qui relie les cœurs, qui identifie les pensées, les aspirations, et n'est pas seulement le fait d'engagements matériels qu'on brise à volonté, ou de l'accomplissement de formules qui parlent aux yeux plus qu'à l'esprit. L'effet de ce lien moral est d'établir entre ceux qu'il unit, comme conséquence de la communauté de vues et de sentiments, la fraternité et la solidarité, l'indulgence et la bienveillance mutuelles. C'est en ce sens qu'on dit aussi : la religion de l'amitié, la religion de la famille.

S'il en est ainsi, dira-t-on, le Spiritisme est donc une religion ? Eh bien, oui ! sans doute, Messieurs ; dans le sens philosophique, le Spiritisme est une religion, et nous nous en glorifions, parce que c'est la doctrine qui fonde les liens de la fraternité et de la communion de pensées, non pas sur une simple convention, mais sur les bases les plus solides : les lois mêmes de la nature.

Pourquoi donc avons-nous déclaré que le Spiritisme n'est pas une religion ? Par la raison qu'il n'y a qu'un mot pour exprimer deux idées différentes, et que, dans l'opinion générale, le mot religion est inséparable de celle de culte ; qu'il réveille exclusivement une idée de forme, et que le Spiritisme n'en a pas. Si le Spiritisme se disait religion, le public n'y verrait qu'une nouvelle édition, une variante, si l'on veut, des principes absolus en matière de foi ; une caste sacerdotale avec son cortège de hiérarchies, de cérémonies et de privilèges ; il ne le séparerait pas des idées de mysticisme, et des abus contre lesquels l'opinion s'est souvent élevée.

Le Spiritisme, n'ayant aucun des caractères d'une religion, dans l'acception usuelle du mot, ne pouvait, ni ne devait se parer d'un titre sur la valeur duquel on se serait inévitablement mépris ; voilà pourquoi il se dit simplement : doctrine philosophique et morale.

Les réunions spirites peuvent donc être tenues religieusement, c'est-à-dire avec le recueillement et le respect que comporte la nature grave des sujets dont on s'y occupe ; on peut même y dire, à l'occasion, des prières qui, au lieu d'être dites en particulier, sont dites en commun, sans être pour cela ce qu'on entend par assemblées religieuses. Qu'on ne croie pas que ce soit là jouer sur les

mots ; la nuance est parfaitement claire, et l'apparente confusion ne vient que faute d'un mot pour chaque idée.

Quel est donc le lien qui doit exister entre les Spirités ? Ils ne sont unis entre eux par aucun contrat matériel, par aucune pratique obligatoire ; quel est le sentiment dans lequel doivent se confondre toutes les pensées ? C'est un sentiment tout moral, tout spirituel, tout humanitaire : celui de la charité pour tous, autrement dit : l'amour du prochain qui comprend les vivants et les morts, puisque nous savons que les morts font toujours partie de l'humanité.

La charité est l'âme du Spiritisme : elle résume tous les devoirs de l'homme envers lui-même et envers ses semblables ; c'est pourquoi on peut dire qu'il n'y a pas de vrai Spirité sans charité.

Mais la charité, c'est encore un de ces mots à sens multiple dont il est nécessaire de bien comprendre toute la portée ; et si les Esprits ne cessent de la prêcher et de la définir, c'est que, probablement, ils reconnaissent que cela est encore nécessaire.

Le champ de la charité est très vaste ; il comprend deux grandes divisions que, faute de termes spéciaux, on peut désigner par les mots : Charité bienfaisante et charité bienveillante. On comprend facilement la première, qui est naturellement proportionnée aux ressources matérielles dont on dispose ; mais la seconde est à la portée de tout le monde, du plus pauvre comme du plus riche. Si la bienfaisance est forcément limitée, rien autre que la volonté ne saurait poser des bornes à la bienveillance.

Que faut-il donc pour pratiquer la charité bienveillante ? Aimer son prochain comme soi-même : or, si l'on aime son prochain autant que soi, on l'aimera beaucoup ; on agira envers autrui comme on voudrait que les autres agissent envers nous ; on ne voudra ni ne fera de mal à personne, parce que nous ne voudrions pas qu'on nous en fit.

Aimer son prochain, c'est donc abjurer tout sentiment de haine, d'animosité, de rancune, d'envie, de jalousie, de vengeance, en un mot, tout désir et toute pensée de nuire ; c'est pardonner à ses ennemis et rendre le bien pour le mal ; c'est être indulgent pour les imperfections de ses semblables et ne pas chercher la paille dans l'œil de son voisin, alors qu'on ne voit pas la poutre qu'on a dans le sien ; c'est voiler ou excuser les fautes d'autrui, au lieu de se complaire à les mettre en relief par esprit de dénigrement ; c'est encore de ne pas se faire valoir aux dépens des autres ; de ne chercher à écraser personne sous le poids de sa supériorité ; de ne mépriser personne par orgueil. Voilà la vraie charité bienveillante, la charité pratique, sans laquelle la charité est un vain mot ; c'est la charité du vrai Spirité comme du vrai chrétien ; celle sans laquelle celui qui dit : Hors la charité point de salut, prononce sa propre condamnation, en ce monde aussi bien qu'en l'autre.

Que de choses il y aurait à dire sur ce sujet ! Que de belles instructions nous donnent sans cesse les Esprits ! Sans la crainte d'être trop long et d'abuser de votre patience, messieurs, il serait facile de démontrer qu'en se plaçant au point de vue de l'intérêt personnel, égoïste, si l'on veut, car tous les hommes ne sont pas encore mûrs pour une abnégation complète, pour faire le bien uniquement pour l'amour du bien, il serait, dis-je, facile de démontrer qu'ils ont tout à gagner à agir de la sorte et tout à perdre en agissant autrement, même dans leurs relations sociales ; puis, le bien attire le bien et la protection des bons Esprits ; le mal attire le mal et ouvre la porte à la malveillance des mauvais. Tôt ou tard l'orgueilleux est châtié par l'humiliation, l'ambitieux par les déceptions, l'égoïste par la ruine de ses espérances, l'hypocrite par la honte d'être démasqué ; celui qui abandonne les bons Esprits en est abandonné, et, de chute en chute, se voit enfin au fond de l'abîme, tandis que les bons Esprits relèvent et soutiennent celui qui, dans ses plus grandes épreuves, ne cesse de se confier en la Providence et ne dévie jamais du droit chemin ; celui, enfin, dont les secrets sentiments ne dissimulent aucune arrière-pensée de vanité ou d'intérêt personnel. Donc, d'un côté, gain assuré ; de l'autre, perte certaine ; chacun, en vertu de son libre-arbitre, peut choisir la chance qu'il veut courir, mais ne pourra s'en prendre qu'à lui-même des conséquences de son choix.

Croire en un Dieu tout-puissant, souverainement juste et bon ; croire en l'âme et en son immortalité ; à la préexistence de l'âme comme seule justification du présent ; à la pluralité des existences comme moyen d'expiation, de réparation et d'avancement intellectuel et moral ; à la perfectibilité des êtres les plus imparfaits ; à la félicité croissante avec la perfection ; à l'équitable

rémunération du bien et du mal, selon le principe : à chacun selon ses œuvres ; à l'égalité de la justice pour tous, sans exceptions, faveurs ni privilèges pour aucune créature ; à la durée de l'expiation limitée à celle de l'imperfection ; au libre-arbitre de l'homme, qui lui laisse toujours le choix entre le bien et le mal ; croire à la continuité des rapports entre le monde visible et le monde invisible ; à la solidarité qui relie tous les êtres passés, présents et futurs, incarnés et désincarnés ; considérer la vie terrestre comme transitoire et l'une des phases de la vie de l'Esprit, qui est éternelle ; accepter courageusement les épreuves en vue de l'avenir plus enviable que le présent ; pratiquer la charité en pensées, en paroles et en actions dans la plus large acception du mot ; s'efforcer chaque jour d'être meilleur que la veille, en extirpant quelque imperfection de son âme ; soumettre toutes ses croyances au contrôle du libre examen et de la raison, et ne rien accepter par la foi aveugle ; respecter toutes les croyances sincères, quelque irrationnelles qu'elles nous paraissent, et ne violenter la conscience de personne ; voir enfin dans les découvertes de la science la révélation des lois de la nature, qui sont les lois de Dieu : voilà le Credo, la religion du Spiritisme, religion qui peut se concilier avec tous les cultes, c'est-à-dire avec toutes les manières d'adorer Dieu. C'est le lien qui doit unir tous les Spirites en une sainte communion de pensées, en attendant qu'il rallie tous les hommes sous le drapeau de la fraternité universelle.

Avec la fraternité, fille de la charité, les hommes vivront en paix, et s'épargneront les maux innombrables qui naissent de la discorde, fille à son tour de l'orgueil, de l'égoïsme, de l'ambition, de la jalousie et de toutes les imperfections de l'humanité.

Le Spiritisme donne aux hommes tout ce qu'il faut pour leur bonheur ici-bas, parce qu'il leur apprend à se contenter de ce qu'ils ont ; que les Spirites soient donc les premiers à profiter des bienfaits qu'il apporte, et qu'ils inaugurent entre eux le règne de l'harmonie qui resplendira dans les générations futures.

Les Esprits qui nous entourent ici sont innombrables, attirés par le but que nous nous sommes proposé en nous réunissant, afin de donner à nos pensées la force qui naît de l'union. Donnons à ceux qui nous sont chers un bon souvenir et un gage de notre affection, des encouragements et des consolations à ceux qui en ont besoin. Faisons en sorte que chacun recueille sa part des sentiments de charité bienveillante dont nous serons animés, et que cette réunion porte les fruits que tous sont en droit d'en attendre.

Allan Kardec.

Après ce discours, il a été donné lecture d'une communication spontanée, dictée par l'Esprit de M. H. Dozon sur la solennité de la Toussaint, le 1er novembre 1865, et qui est lue chaque année à la séance commémorative.

La Toussaint.

La fête de la Toussaint, mes bons amis, est une fête qui, pour la plupart de ceux qui ne possèdent pas la véritable foi, les attriste et leur fait verser des larmes au lieu de les réjouir. Voyez, depuis l'humble chaumière jusqu'au palais, lorsque le glas funèbre rappelle le nom de l'époux ou de l'épouse, d'un père, d'une mère, d'un fils, d'une fille, on pleure ; il semble que tout est fini, qu'ils n'ont plus rien à espérer ici-bas, et pourtant ils prient ! Quelle est donc cette prière ? C'est une pensée donnée à l'être aimé, mais sans espoir ; les pleurs étouffent la prière ; pourquoi ? Ah ! c'est qu'ils doutent ; ils n'ont pas cette foi vive qui apporte l'espérance, qui vous soutient dans les plus grandes luttes. C'est qu'ils n'ont pas compris que la vie d'ici-bas n'est qu'un départ, une séparation momentanée ; c'est qu'en un mot, ceux qui leur ont enseigné à prier n'avaient pas eux-mêmes la foi véritable, la foi qui s'appuie sur la raison.

Mais l'heure est arrivée où ces belles paroles du Christ vont être enfin comprises : « Mon père doit être adoré, non plus seulement dans les temples, mais partout, en Esprit et en vérité. » Le temps viendra où elles se réaliseront. Belles et sublimes paroles ! Oui, mon Dieu, vous n'êtes pas adoré seulement dans les temples, mais vous l'êtes sur la montagne et partout. Oui, celui qui a trempé ses lèvres à la coupe bénie du Spiritisme, prie non seulement en ce jour, mais chaque jour ; le voyageur

prie dans son chemin, l'ouvrier pendant son travail ; celui qui peut disposer de son temps l'emploie au soulagement de ses frères qui souffrent.

Mes frères, réjouissez-vous, car dans bien peu de temps, vous verrez de grandes choses ! Lorsque j'étais sur la terre, je voyais la doctrine grande et belle, mais j'étais bien loin de pouvoir la comprendre dans toute sa grandeur et dans son but véritable. Aussi vous dirai-je : Redoublez de zèle ; consolez ceux qui souffrent, car il y a des êtres qui ont été tellement affligés pendant leur vie, qu'ils ont besoin d'être soutenus et aidés dans la lutte. Vous savez combien la charité est agréable à Dieu : pratiquez-la donc sous toutes les formes ; pratiquez-la au nom des Esprits dont vous fêtez la mémoire en ce jour, et ils vous béniront !

H. Dozon.

Après les prières d'usage (voir la Revue spirite de novembre 1865), trente-deux communications ont été obtenues par les médiums présents, au nombre de dix-huit. Vu l'impossibilité de les publier toutes, la société a fait choix des trois suivantes pour être jointes au discours ci-dessus dont elle a demandé l'impression. Les autres trouveront place dans les recueils spéciaux qui seront publiés ultérieurement.

I

Un grand Esprit, Larochevoucauld, a dit dans un de ses ouvrages, que l'on devait trembler devant la vie et devant la mort ! Certes, si l'on doit trembler, c'est de voir son existence incertaine, troublée, manquée complètement ; c'est d'avoir accompli un travail stérile, inutile à soi et aux autres ; c'est d'avoir été un faux ami, un mauvais frère, un conseil pernicieux ; c'est d'être mauvais fils, père irréflecti, citoyen injuste, méconnaissant ses devoirs, son pays, les lois qui vous régissent, la société et la solidarité.

Combien en ai-je vu de mes amis, de brillants esprits, ingénieux, instruits, manquer souvent le but profond de la vie ! Ils bâtissaient des hypothèses plus ou moins absurdes : ici la négation, là, la foi ardente ; ailleurs, ils se faisaient néophytes de tel ou tel système de gouvernement, de philosophie, et jetaient trop souvent, hélas ! leurs belles intelligences dans un fossé, d'où elles ne pouvaient plus sortir que meurtries et froissées à jamais.

La vie avec ses aspérités, ses déboires et ses incertitudes, est pourtant une belle chose ! Comment ! vous sortez d'un embryon, d'un rien, et vous apportez autour de vous les baisers, les soins, l'amour, le dévouement, le travail, et ce ne serait rien que la vie ! Comment se fait-il donc que, pour vous, êtres chétifs, sans force, sans langage, des générations entières aient créé les champs, sans cesse explorés, de l'épargne humaine ? Épargne de savoir, de philosophie, de mécanique, de sciences diverses ; des milliers de citoyens courageux ont usé leur corps et disposé de leurs veilles pour vous créer les mille éléments divers de votre civilisation. Depuis les premières lettres jusqu'à une définition savante, on trouve tout ce qui peut guider et former l'esprit ; on peut voir aujourd'hui, car tout est lumière. L'ombre des âges sombres a disparu à jamais, et l'adulte de seize ans peut contempler et admirer un lever de soleil et l'analyser, peser l'air, et, à l'aide de la chimie, de la physique, de la mécanique et de l'astronomie, se créer mille jouissances divines. Avec la peinture, il reproduit un paysage ; avec la musique, il inscrit quelques-unes de ces harmonies que Dieu répand à profusion dans les harmonies infinies !

Avec la vie, on peut aimer, donner, répandre beaucoup ; on peut se faire soleil parfois et éclairer son intérieur, sa famille, son entourage, être utile, remplir sa mission. Oh ! oui, la vie est une belle chose, frémissante, pleine de feu et d'expansion, pleine de fraternité et de ces éblouissements qui rejettent à l'arrière-plan nos petites misères.

O vous tous, mes chers condisciples de la rue de Richelieu ; vous, mes fidèles du 14 ; vous tous qui, tant de fois, avez interrogé l'existence en vous demandant le mot de la fin ; à vous qui baissiez la tête, incertains devant la dernière heure, devant ce mot : Mort, qui signifie pour vous : vide, séparation, désagrégation, à vous je viens dire : Relevez la tête et espérez ; plus de faiblesse, plus de terreur ; car, si vos études consciencieuses et les religions de nos pères ne vous ont laissé que le

dégoût de la vie, que l'incertitude et l'incrédulité, c'est que, stérile en tout, la science humaine mal guidée n'atteignait que le néant. Vous tous, qui aimez l'humanité et résumez l'espoir futur par l'étude des sciences sociales, par leur application sérieuse, je vous dis : Espérez, croyez et cherchez. Vous avez, comme moi, laissé passer la vérité ; nous la délaissions, et elle frappait à notre porte que nous lui avions obstinément fermée. Désormais, vous aimerez la vie, vous aimerez la mort, cette grande consolatrice ; car vous voudrez par une vie exemplaire éviter de recommencer ; vous voudrez attendre au seuil de l'erraticité tous ceux que vous aimez, non seulement votre famille, mais la génération entière que vous avez guidée, pour leur souhaiter la bienvenue et l'émigration en des mondes supérieurs.

Je vis, vous le voyez, et tous, nous vivons. La réincarnation, qui nous fit tant rire, est le problème résolu que nous avons tant cherché. Il est là, ce problème, sous votre main, plein d'attraits, de promesses ardentes ; vos pères, vos femmes, vos enfants, la foule des amis, veulent vous répondre ; ils sont tous réunis, ces chers disparus à vos yeux ; ils parleront à votre esprit, à votre raison ; ils vous donneront des vérités, et la foi est une loi bien-aimée ; mais interrogez-les avec persévérance.

Ah ! la mort nous faisait peur et nous tremblions ! Me voici pourtant, moi, Guillaumin, un incrédule, un incertain, ramené à la vérité. Mille et mille Esprits se pressent, attendent votre décision ; ils aiment le souvenir et le pèlerinage aux cimetières ! C'est un jalon que ce respect des morts ; mais ces morts sont tous vivants ; au lieu d'urnes funéraires, et d'épithètes plus ou moins vraies, ils vous demandent un échange de pensées, de conseils, un doux commerce d'esprit, cette communauté d'idées qui engendre le courage, la persévérance, la volonté, les actes de dévouement, et cette fortifiante et consolante pensée que la vie se retrempe dans la mort, et qu'on peut désormais, malgré Laroche-foucault et d'autres grands génies, ne trembler ni devant la vie, ni devant la mort.

Dieu, c'est l'exubérance, c'est la vie en tout et toujours. A nous de comprendre sa sagesse dans les phases diverses par lesquelles il purifie l'humanité. Guillaumin (Méd. M. Leymarie).

II

Mal choisir mon moment a toujours été une de mes maladresses continuelles, et venir en ce jour, au milieu de cette nombreuse réunion d'Esprits et d'incarnés, est bien réellement un acte d'audace dont ma timidité seule peut être capable ; mais je vois en vous tant de bonté, de douceur, d'aménité ; je sens si bien qu'en chacun de vous je puis trouver un cœur aimant, compatissant, et l'indulgence étant la moindre des qualités qui animent vos cœurs, malgré mon audace, je ne me trouble point et je conserve toute ma présence d'esprit qui, souvent, dans des circonstances moins imposantes, m'a fait défaut.

Mais, direz-vous, que vient donc faire, avec son verbiage insinuant, cet inconnu qui, au lieu et place d'un instructeur, vient accaparer un médium utile ? Quant à présent vous avez raison ; aussi, je m'empresse de faire connaître mon dessein, pour ne pas m'approprier plus longtemps une place que j'usurpe.

Dans un passage du discours prononcé aujourd'hui par votre Président, une réflexion a vibré à mon oreille, comme seule peut vibrer une vérité, et, confondu parmi la foule des Esprits attentifs, je me suis subitement mis à découvert. J'ai encore été sévèrement jugé par une foule d'Esprits qui, se basant sur leurs souvenirs et la réputation d'une appréciation portée en d'autres temps, ont subitement reconnu en moi le misanthrope sauvage, l'ours de la civilisation, l'austère critique des institutions en désaccord avec son propre jugement. Hélas ! qu'une erreur fait souffrir, et combien longtemps dure le mal fait aux masses par la sottise prétention d'un orgueilleux d'humilité, d'un fou de sentiment !

Oui, vous avez raison : l'isolement en matière religieuse et sociale ne peut engendrer que l'égoïsme, et, sans que bien souvent il s'en rende compte, l'homme devient misanthrope en laissant son égoïsme le dominer. Le recueillement, produit par l'effet du silence grandiose de la nature parlant à l'âme, est utile, mais son utilité ne peut produire ses fruits qu'autant que l'être, qui entend parler la nature à son âme, rapporte aux hommes la vérité de sa morale ; mais, si celui qui sent, en face de la création, son âme s'envoler dans les régions d'une ère pure et vertueuse, ne se sert de ses sensations,

à son réveil, au milieu des institutions de son époque, que pour blâmer les abus que sa nature sensitive lui exagère parce qu'elle en souffre, s'il ne trouve pour redresser les torts des humains que fiel et ressentiment, sans leur montrer doucement le vrai chemin tel qu'il l'a découvert dans la nature elle-même, oh ! alors, malheur à lui, s'il ne se sert de son intelligence que pour fouetter, au lieu de panser les blessures de la société !

Oui, vous avez raison : vivre seul au milieu de la nature, c'est être égoïste et voleur, car l'homme est créé pour la sociabilité ; et cela est si vrai que moi, le sauvage, le misanthrope, le farouche ermite, je viens applaudir à ce passage du discours prononcé ici : L'isolement social et religieux conduit à l'égoïsme.

Unissez-vous donc, d'efforts et de pensées ; aimez surtout. Soyez bons, doux, humains ; donnez à l'amitié le sentiment de la fraternité ; prêchez, par l'exemple de vos actes, les salutaires effets de vos croyances philosophiques ; soyez Spiritistes de fait et non pas seulement de nom ; et bientôt les fous de mon genre, les utopistes du bien, n'auront plus besoin de gémir sur les défauts d'une législation sous laquelle ils doivent vivre, car le Spiritisme compris et surtout pratiqué reformera tout à l'avantage des hommes.

J. -J. Rousseau (Méd. M. Morin).

III

Le parfum qui s'exhale de tous les bons sentiments est une prière constante qui s'élève vers Dieu, et toutes les bonnes actions sont des actions de grâce à l'Eternel.

Madame Victor Hugo.

Le dévouement par reconnaissance est un élan du cœur ; le dévouement par amour est un élan de l'âme.

Madame Dauban.

La reconnaissance est un bienfait qui récompense celui qui la mérite. La gratitude est un acte du cœur qui donne, à la fois, la jouissance du bien à celui pour qui l'on doit être reconnaissant, et à celui qui l'est.

Vézy.

L'ingratitude est punie comme mauvaise action par le délaissement dont elle est l'objet, comme la gratitude est récompensée par la joie qu'elle procure.

Leclerc.

Le devoir de la femme est d'apporter à l'homme toutes les consolations et les encouragements nécessaires à sa vie de vicissitudes et de pénibles travaux. La femme doit être son soutien, son guide, le flambeau qui éclaire sa route et doit l'empêcher de faillir ; si elle manque à sa mission, elle est punie ; mais, si malgré son dévouement, l'homme repousse les élans de son cœur, elle est doublement récompensée d'avoir persisté dans l'accomplissement de ses devoirs.

Delphine de Girardin.

Le doute est le poison lent que l'âme fait absorber à la matière et dont elle reçoit le premier châtement. Le doute est le suicide de l'âme, qui amène infailliblement la mort du corps. - Une âme se suicider, c'est difficile à comprendre ; mais n'est-ce pas mourir que de vivre dans l'ombre quand on sent la lumière autour de soi ? Ecartez donc de votre Esprit le voile qui vous cache les splendeurs de la vie, et voyez ces soleils radieux qui vous donnent le jour : là est la vraie lumière ; là est le but auquel vous devez arriver par la foi.

Jobard.

L'égoïsme est la paralysation de tous les bons sentiments. L'égoïsme est la difformité de l'âme, qui transperce la matière en vous faisant aimer tout ce qui s'adresse à elle et repousser tout ce qui s'adresse aux autres. L'égoïsme, c'est la négation de la sublime sentence du Christ, sentence renversée ignominieusement : « Faites aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. » Placide.

La susceptibilité, voilà un défaut à l'usage de tout le monde, et chacun, n'allez pas dire le contraire, en est quelque peu chargé. Fi donc ! si vous saviez combien il est ridicule d'être susceptible, et combien ce défaut rend disgracieux, je vous assure que personne n'en voudrait plus être atteint, parce que l'on aime à être beau.

Gay.

L'orgueil, c'est le parapluie social de tous et que chacun rejette sur le gracieux amour-propre ; certes ! il faut avoir de l'amour-propre et de l'orgueil, c'est ce qui donne l'ambition du bien (sans jeu de mots), mais trop, cela gêne l'esprit et corrompt le cœur.

Mangin.

L'ambition, vient-il de dire ! mais savez-vous quelle est l'ambition qui n'empêche point l'âme de s'élever vers les splendeurs de l'infini ? Eh bien ! c'est celle qui vous porte à faire le bien. Toutes les autres ambitions vous amènent à l'orgueil et à l'égoïsme, fléaux de l'humanité.

Bonnefon.

Mes chers amis, les Esprits qui viennent de vous parler, non seulement étaient heureux de manifester leur présence, mais ils ont la joie de penser que chacun de vous s'efforcera de se corriger et de mettre en pratique les sages leçons qu'ils vous ont données, et celles qu'à chacune de vos séances, ils viennent vous apporter. Croyez-le, les Esprits sont pour vous ce que vos pères ont été ou auraient dû être. Ils vous grondent tout en vous conseillant, tout en vous aidant ; et lorsque vous ne les écoutez point, ils vous disent qu'ils vous abandonnent ; ils se révoltent contre vous ; puis, à peine vous ont-ils parlé durement qu'ils reviennent à vous en vous encourageant et s'efforçant de pousser constamment vos pensées vers le bien. Oui, les Esprits vous aiment comme le bon père aime ses enfants ; ils vous prennent en pitié, soignent vos jours et écartent de vous tout le mal qui peut vous arriver, comme la mère entoure son enfant de tous les soins les plus délicats, de toutes les attentions nécessaires à sa fragilité. Dieu leur a donné une mission ; il leur a donné le courage de la remplir et aucun de ces bons Esprits, quel que soit son degré dans la hiérarchie spirituelle, ne faillira à sa tâche ; ils comprennent, ils sentent, ils voient ces splendeurs divines qui doivent être leur récompense ; ils vont en avant, et voudraient vous emmener à leur suite, vous pousser devant eux s'ils le pouvaient. Voilà pourquoi ils vous grondent, voilà pourquoi ils vous conseillent. A votre tour, priez pour eux, afin que votre indocilité ne les empêche point de continuer leurs bienfaits pour vous, et que Dieu continue à leur donner la force de vous aider.

Saint-Louis (Méd., M. Bertrand).

Constitution transitoire du Spiritisme

I

Considérations préliminaires

Le Spiritisme a eu, comme toutes choses, sa période d'enfancement, et jusqu'à ce que toutes les questions, principales et accessoires qui s'y rattachent, aient été résolues, il n'a pu donner que des résultats incomplets ; on a pu en entrevoir le but, en pressentir les conséquences, mais seulement

d'une manière vague. De l'incertitude sur les points non encore déterminés devaient forcément naître des divergences sur la manière de les considérer ; l'unification ne pouvait être que l'œuvre du temps ; elle s'est faite graduellement à mesure que les principes se sont élucidés. Ce n'est que lorsque la doctrine aura embrassé toutes les parties qu'elle comporte, qu'elle formera un tout harmonieux, et c'est seulement alors qu'on pourra juger ce qu'est véritablement le Spiritisme.

Tant que le Spiritisme n'a été qu'une opinion philosophique, il ne pouvait y avoir entre les adeptes que la sympathie naturelle produite par la communauté des idées, mais aucun lien sérieux ne pouvait exister faute d'un programme nettement défini. Telle est, évidemment, la principale cause du peu de cohésion et de stabilité des groupes et sociétés qui se sont formés. Aussi avons-nous, constamment et de toutes nos forces, détourné les Spirites de fonder prématurément aucune institution spéciale appuyée sur la doctrine, avant que celle-ci ne fût assise sur des bases solides ; c'eût été s'exposer à des échecs inévitables dont l'effet aurait été désastreux par l'impression qu'ils auraient produite sur le public et le découragement qui en serait résulté chez les adeptes. Ces échecs auraient peut-être retardé d'un siècle le progrès définitif de la doctrine, à l'impuissance de laquelle on aurait imputé un insuccès qui, en réalité, n'aurait été que le résultat de l'imprévoyance. Faute de savoir attendre pour arriver à point, les trop pressés et les impatients ont de tout temps compromis les meilleures causes³⁹.

Il ne faut demander aux choses que ce qu'elles peuvent donner, à mesure qu'elles sont en état de produire ; on ne peut exiger d'un enfant ce qu'on peut attendre d'un adulte, ni d'un jeune arbre nouvellement planté ce qu'il produira quand il sera dans toute sa force. Le Spiritisme, en voie d'élaboration, ne pouvait donner que des résultats individuels ; les résultats collectifs et généraux seront les fruits du Spiritisme complet qui se développera successivement.

Bien que le Spiritisme n'ait pas encore dit son dernier mot sur tous les points, il approche de son complément, et le moment n'est pas éloigné où il faudra lui donner une base forte et durable, susceptible, néanmoins, de recevoir tous les développements que comporteront les circonstances ultérieures, et donnant toute sécurité à ceux qui se demandent qui en prendra les rênes après nous.

La doctrine est impérissable, sans doute, parce qu'elle repose sur les lois de la nature, et que, mieux que toute autre, elle répond aux légitimes aspirations des hommes ; cependant sa diffusion et son installation définitive peuvent être avancées ou retardées par des circonstances, dont quelques-unes sont subordonnées à la marche générale des choses, mais d'autres sont inhérentes à la doctrine elle-même, à sa constitution et à son organisation ; c'est de celles-ci dont nous avons spécialement à nous occuper pour le moment.

Bien que la question de fond soit en tout prépondérante et finisse toujours par prévaloir, la question de forme a ici une importance capitale ; elle pourrait même l'emporter momentanément et susciter des entraves et des retards selon la manière dont elle sera résolue.

Nous aurions donc fait une chose incomplète et laissé de grands embarras à l'avenir, si nous n'avions pas prévu les difficultés qui peuvent surgir. C'est en vue d'y parer, qu'avec le concours des bons Esprits qui nous assistent dans nos travaux, nous avons élaboré un plan d'organisation pour lequel nous avons mis à profit l'expérience du passé, afin d'éviter les écueils contre lesquels se sont heurtées la plupart des doctrines qui ont paru dans le monde. Ce plan pouvant se prêter à tous les développements que réserve l'avenir, c'est pour cela que nous avons donné à cette constitution la qualification de transitoire.

Le plan ci-après est conçu depuis longtemps, parce que nous nous sommes toujours préoccupé de l'avenir du Spiritisme ; nous l'avons fait pressentir en diverses circonstances, vaguement, il est vrai, mais suffisamment pour montrer que ce n'est pas aujourd'hui une conception nouvelle, et que, tout en travaillant à la partie théorique de l'œuvre nous n'en négligeons pas le côté pratique.

Avant d'aborder le fond de la question, il nous paraît utile de rappeler quelques passages du compte rendu que nous avons présenté à la Société de Paris, le 5 mai 1865, à propos de la caisse du

³⁹ Nous avons spécialement traité la question des institutions spirites, dans un article de la *Revue*, juillet 1866, page 193, et auquel nous renvoyons pour plus de développements.

Spiritisme, et qui a été publié dans la Revue de juin 1865, page 161. Les considérations qu'il renferme se rattachent directement à notre sujet, dont elles sont les préliminaires indispensables.

II

Extrait du compte rendu de la caisse du Spiritisme fait à la Société de Paris, le 5 mai 1865

On a beaucoup parlé des produits que je retirais de mes ouvrages ; personne de sérieux assurément ne croit à mes millions, malgré l'affirmation de ceux qui disaient tenir de bonne source que j'avais un train princier, des équipages à quatre chevaux et que chez moi on ne marchait que sur des tapis d'Aubusson. (Revue de juin 1862, page 179.) Quoi qu'en ait dit, en outre, l'auteur d'une brochure que vous connaissez, et qui prouve, par des calculs hyperboliques, que mon budget des recettes dépasse la liste civile du plus puissant souverain de l'Europe, parce que, en France seulement, vingt millions de Spiritistes sont mes tributaires (Revue de juin 1863, page 175), il est un fait plus authentique que ses calculs, c'est que je n'ai jamais rien demandé à personne, que personne ne m'a jamais rien donné pour moi personnellement ; en un mot, que je ne vis aux dépens de personne, puisque, sur les sommes qui m'ont été volontairement confiées dans l'intérêt du Spiritisme, aucune parcelle n'en a été distraite à mon profit⁴⁰.

Mes immenses richesses proviendraient donc de mes ouvrages spiritistes. Bien que ces ouvrages aient eu un succès inespéré, il suffit d'être tant soit peu initié aux affaires de librairie, pour savoir que ce n'est pas avec des livres philosophiques qu'on amasse des millions en cinq ou six ans, quand on n'a sur la vente qu'un droit d'auteur de quelques centimes par exemplaire. Mais qu'il soit fort ou faible, ce produit étant le fruit de mon travail, personne n'a le droit de s'immiscer dans l'emploi que j'en fais ; quand même il s'élèverait à des millions, du moment que l'achat des livres, aussi bien que l'abonnement à la Revue, est facultatif et n'est imposé en aucune circonstance, pas même pour assister aux séances de la Société, cela ne regarde personne. Commercialement parlant, je suis dans la position de tout homme qui recueille le fruit de son travail ; je cours la chance de tout écrivain qui peut réussir, comme il peut échouer⁴¹.

Bien que, sous ce rapport, je n'aie aucun compte à rendre, je crois utile, pour la cause même à laquelle je me suis voué, de donner quelques explications.

Je dirai d'abord que mes ouvrages n'étant pas ma propriété exclusive, je suis obligé de les acheter à mon éditeur et de les payer comme un libraire, à l'exception de la Revue ; que le bénéfice se trouve singulièrement diminué par les non-valeurs et les distributions gratuites faites dans l'intérêt de la doctrine, à des gens qui, sans cela, seraient obligés de s'en passer. Un calcul bien facile prouve que le prix de dix volumes perdus ou donnés, que je n'en dois pas moins payer, suffit pour absorber le bénéfice de cent volumes. Ceci soit dit à titre de renseignement et comme parenthèse. Somme toute, et balance faite, il reste cependant quelque chose. Supposez le chiffre que vous voudrez ; qu'est-ce que j'en fais ? C'est là ce qui préoccupe le plus certaines gens.

Quiconque a vu notre intérieur jadis et le voit aujourd'hui, peut attester que rien n'est changé à notre manière de vivre depuis que je m'occupe de Spiritisme ; elle est tout aussi simple maintenant qu'elle était autrefois. Il est donc certain que mes bénéfices, si énormes soient-ils, ne servent pas à nous donner les jouissances du luxe. Est-ce donc que j'aurais la manie de thésauriser pour avoir le plaisir de contempler mon argent ? Je ne pense pas que mon caractère et mes habitudes aient jamais pu le faire supposer. A quoi donc cela passe-t-il ? Du moment que cela ne me profite pas, plus la somme est fabuleuse, plus la réponse est embarrassante. Un jour, on en saura le chiffre exact, ainsi que

⁴⁰ Ces sommes s'élevaient à cette époque au total de 14,100 francs, dont l'emploi, au profit exclusif de la doctrine, est justifié par les comptes.

⁴¹ A ceux qui ont demandé pourquoi nous vendions nos livres, au lieu de les donner, nous avons répondu que nous le ferions si nous avions trouvé un imprimeur qui nous imprimât pour rien, un marchand qui fournît le papier gratis, des libraires qui n'exigeassent aucune remise pour se charger de les répandre, une administration des postes qui les transportât par philanthropie, etc. En attendant, comme nous n'avons pas des millions pour subvenir à ces charges, nous sommes obligés d'y mettre un prix.

l'emploi détaillé, et les faiseurs d'histoires en seront pour leurs frais d'imagination ; aujourd'hui je me borne à quelques données générales pour mettre un frein à des suppositions ridicules. Je dois à cet effet entrer dans quelques détails intimes dont je vous demande pardon, mais qui sont nécessaires.

De tout temps nous avons eu de quoi vivre, très modestement, il est vrai, mais ce qui eût été peu pour certaines gens nous suffisait, grâce à nos goûts et à nos habitudes d'ordre et d'économie. A notre petit revenu venait s'ajouter en supplément le produit des ouvrages que j'ai publiés avant le Spiritisme, et celui d'un modeste emploi que j'ai dû quitter quand les travaux de la doctrine ont absorbé tout mon temps.

Le Spiritisme, en me tirant de l'obscurité, est venu me lancer dans une nouvelle voie ; en peu de temps je me suis trouvé entraîné dans un mouvement que j'étais loin de prévoir. Lorsque je conçus l'idée du Livre des Esprits, mon intention était de ne point me mettre en évidence et de rester inconnu ; mais, promptement débordé, cela ne m'a pas été possible : j'ai dû renoncer à mes goûts de retraite, sous peine d'abdiquer l'œuvre entreprise et qui grandissait chaque jour ; il m'a fallu en suivre l'impulsion et en prendre les rênes. Si mon nom a maintenant quelque popularité, ce n'est assurément pas moi qui l'ai recherchée, car il est notoire que je ne la dois ni à la réclame, ni à la camaraderie de la presse, et que je n'ai jamais profité de ma position et de mes relations pour me lancer dans le monde, alors que cela m'eût été si facile. Mais, à mesure que l'œuvre grandissait, un horizon plus vaste se déroulait devant moi, et en reculait les bornes ; je compris alors l'immensité de ma tâche, et l'importance du travail qui me restait à faire pour la compléter ; les difficultés et les obstacles, loin de m'effrayer, redoublèrent mon énergie ; je vis le but, et je résolus de l'atteindre avec l'assistance des bons Esprits. Je sentais que je n'avais pas de temps à perdre, et je ne le perdais ni en visites inutiles, ni en cérémonies oiseuses ; ce fut l'œuvre de ma vie ; j'y donnai tout mon temps, j'y sacrifiai mon repos, ma santé, parce que l'avenir était écrit devant moi en caractères irrécusables.

Sans nous écarter de notre genre de vie, cette position exceptionnelle ne nous en a pas moins créé des nécessités auxquelles mes seules ressources ne me permettaient pas de pourvoir. Il serait difficile de se figurer la multiplicité des dépenses qu'elle entraîne, et que j'aurais évitées sans cela.

Eh bien ! messieurs, ce qui m'a procuré ce supplément de ressources, c'est le produit de mes ouvrages. Je le dis avec bonheur, c'est avec mon propre travail, avec le fruit de mes veilles que j'ai pourvu, en majeure partie du moins, aux nécessités matérielles de l'installation de la doctrine. J'ai ainsi apporté une large quote-part à la caisse du Spiritisme ; ceux qui aident à la propagation des ouvrages ne pourront donc pas dire qu'ils travaillent à m'enrichir, puisque le produit de tout livre acheté, de tout abonnement à la Revue, profite à la doctrine et non à un individu.

Ce n'était pas tout de pourvoir au présent ; il fallait aussi penser à l'avenir, et préparer une fondation qui, après moi, pût aider celui qui me remplacera dans la grande tâche qu'il aura à remplir ; cette fondation, sur laquelle je dois me taire encore, se rattache à la propriété que je possède, et c'est en vue de cela que j'applique une partie de mes produits à l'améliorer. Comme je suis loin des millions dont on m'a gratifié, je doute fort que, malgré mes économies, mes ressources personnelles me permettent jamais de donner à cette fondation le complément que je voudrais lui voir de mon vivant ; mais puisque sa réalisation est dans les vues de mes guides spirituels, si je ne le fais pas moi-même, il est probable qu'un jour ou l'autre, cela se fera. En attendant, j'en élabore les plans.

Loin de moi, messieurs, la pensée de tirer la moindre vanité de ce que je viens de vous exposer ; il a fallu la persévérance de certaines diatribes pour m'engager, quoique à regret, à rompre le silence sur quelques-uns des faits qui me concernent. Plus tard, tous ceux que la malveillance s'est plu à dénaturer seront mis en lumière par des documents authentiques, mais le temps de ces explications n'est pas encore venu ; la seule chose qui m'importait pour le moment, c'était que vous fussiez édifiés sur la destination des fonds que la Providence fait passer par mes mains, quelle qu'en soit l'origine. Je ne me considère que comme dépositaire, même de ceux que je gagne, à plus forte raison de ceux qui me sont confiés.

Quelqu'un me demandait un jour, sans curiosité bien entendu, et par pur intérêt pour la chose, ce que je ferais d'un million si je l'avais. Je lui ai répondu qu'aujourd'hui l'emploi en serait tout différent de ce qu'il eût été dans le principe. Jadis j'eusse fait de la propagande par une large publicité ; maintenant je reconnais que cela eût été inutile, puisque nos adversaires s'en sont chargés à leurs frais. En ne mettant pas alors de grandes ressources à ma disposition pour cet objet, les Esprits ont voulu prouver que le Spiritisme devait son succès à sa propre force.

Aujourd'hui que l'horizon s'est élargi, que l'avenir surtout s'est déroulé, des besoins d'un tout autre ordre se font sentir. Un capital, comme celui que vous supposez, recevrait un emploi plus utile. Sans entrer dans des détails qui seraient prématurés, je dirai simplement qu'une partie servirait à convertir ma propriété en une maison spéciale de retraite spirite, dont les habitants recueilleraient les bienfaits de notre doctrine morale ; l'autre à constituer un revenu inaliénable destiné : 1° à l'entretien de l'établissement ; 2° à assurer une existence indépendante à celui qui me succédera et à ceux qui l'aideront dans sa mission ; 3° à subvenir aux besoins courants du Spiritisme sans courir la chance de produits éventuels comme je suis obligé de le faire, puisque la majeure partie de ses ressources repose sur mon travail qui aura un terme.

Voilà ce que je ferais ; mais si cette satisfaction ne m'est pas donnée, je sais que, d'une manière ou d'une autre, les Esprits qui dirigent le mouvement pourvoient à toutes les nécessités en temps utile ; c'est pourquoi je ne m'en inquiète nullement, et m'occupe de ce qui est pour moi la chose essentielle : l'achèvement des travaux qui me restent à terminer. Cela fait, je partirai quand il plaira à Dieu de me rappeler.

III

Des schismes

Une question qui se présente, tout d'abord à la pensée est celle des schismes qui pourront naître dans le sein de la doctrine ; le Spiritisme en sera-t-il préservé ?

Non, assurément, parce qu'il aura, dans le commencement surtout, à lutter contre les idées personnelles, toujours absolues, tenaces, lentes à se rallier aux idées d'autrui, et contre l'ambition de ceux qui veulent attacher, quand même, leur nom à une innovation quelconque ; qui créent des nouveautés uniquement pour pouvoir dire qu'ils ne pensent pas et ne font pas comme les autres ; ou parce que leur amour-propre souffre de n'occuper qu'un rang secondaire ; ou enfin qui voient avec dépit un autre faire ce qu'ils n'ont pas fait, et, de plus, réussir. Mais comme nous leur avons dit cent fois : « Qui est-ce qui vous barre le chemin ? Qui vous empêche de travailler de votre côté ? Qui vous interdit de mettre au jour vos œuvres ? La publicité vous est ouverte comme à tout le monde ; donnez quelque chose de mieux que ce qui est, nul ne s'y oppose ; soyez mieux goûtés du public, et il vous donnera la préférence. »

Si le Spiritisme ne peut échapper aux faiblesses humaines, avec lesquelles il faut toujours compter, il peut en paralyser les conséquences, et c'est l'essentiel.

Il est à remarquer que les nombreux systèmes divergents, éclos à l'origine du Spiritisme, sur la manière d'expliquer les faits, ont disparu à mesure que la doctrine s'est complétée par l'observation et une théorie rationnelle ; c'est à peine, aujourd'hui, si ces premiers systèmes trouvent encore quelques rares partisans. C'est là un fait notoire d'où l'on peut conclure que les dernières divergences s'effaceront avec la complète élucidation de toutes les parties de la doctrine ; mais il y aura toujours les dissidents de parti pris, intéressés, par une cause ou par une autre, à faire bande à part : c'est contre leur prétention qu'il faut se prémunir.

Pour assurer l'unité dans l'avenir, une condition est indispensable, c'est que toutes les parties de l'ensemble de la doctrine soient déterminées avec précision et clarté, sans rien laisser dans le vague ; pour cela nous avons fait en sorte que nos écrits ne puissent donner lieu à aucune interprétation contradictoire, et nous tâcherons qu'il en soit toujours ainsi. Lorsqu'il aura été dit carrément et sans ambiguïté que deux et deux font quatre, nul ne pourra prétendre qu'on a voulu dire que deux et deux font cinq. Il pourra donc se former à côté de la doctrine des sectes qui n'en adopteront pas les principes, ou tous les principes, mais non dans la doctrine par l'interprétation du texte, comme il s'en

est formé de si nombreuses sur le sens des paroles mêmes de l'Évangile. C'est là un premier point d'une importance capitale.

Le second point est de ne pas sortir du cercle des idées pratiques. S'il est vrai que l'utopie de la veille soit souvent la vérité du lendemain, laissons au lendemain le soin de réaliser l'utopie de la veille, mais n'embarrassons pas la doctrine de principes qui seraient considérés comme des chimères et la feraient rejeter par les hommes positifs.

Le troisième point, enfin, est inhérent au caractère essentiellement progressif de la doctrine. De ce qu'elle ne se berce pas de rêves irréalisables pour le présent, il ne s'ensuit pas qu'elle s'immobilise dans le présent. Exclusivement appuyée sur les lois de la nature, elle ne peut pas plus varier que ces lois, mais si une nouvelle loi se découvre, elle doit s'y rallier ; elle ne doit fermer la porte à aucun progrès, sous peine de se suicider ; s'assimilant toutes les idées reconnues justes, de quelque ordre qu'elles soient, physiques ou métaphysiques, elle ne sera jamais débordée, et c'est là une des principales garanties de sa perpétuité.

Si donc une secte se forme à ses côtés, fondée ou non sur les principes du Spiritisme, il arrivera de deux choses l'une : ou cette secte sera dans la vérité, ou elle n'y sera pas ; si elle n'y est pas, elle tombera d'elle-même sous l'ascendant de la raison et du sens commun, comme déjà tant d'autres sont tombées depuis des siècles ; si ses idées sont justes, ne fût-ce que sur un point, la doctrine, qui cherche le bien et le vrai partout où ils se trouvent, se les assimile, de sorte qu'au lieu d'être absorbée, c'est elle qui absorbe.

Si quelques-uns de ses membres viennent à s'en séparer, c'est qu'ils croiront pouvoir faire mieux ; s'ils font réellement mieux, elle les imitera ; s'ils font plus de bien, elle s'efforcera d'en faire autant, et davantage si cela se peut ; s'ils font plus mal, elle les laissera faire, certaine que, tôt ou tard, le bien l'emporte sur le mal, et le vrai sur le faux. Voilà la seule lutte qu'elle engagera.

Ajoutons que la tolérance, conséquence de la charité, qui est la base de la morale spirite, lui fait un devoir de respecter toutes les croyances. Voulant être acceptée librement, par conviction et non par contrainte, proclamant la liberté de conscience comme un droit naturel imprescriptible, elle dit : Si j'ai raison, les autres finiront par penser comme moi ; si j'ai tort, je finirai par penser comme les autres. En vertu de ces principes, ne jetant la pierre à personne, elle ne donnera aucun prétexte à représailles, et laissera aux dissidents toute la responsabilité de leurs paroles et de leurs actes.

Le programme de la doctrine ne sera donc invariable que sur les principes passés à l'état de vérités constatées ; pour les autres, elle ne les admettra, comme elle l'a toujours fait, qu'à titre d'hypothèses jusqu'à confirmation. S'il lui est démontré qu'elle est dans l'erreur sur un point, elle se modifiera sur ce point.

La vérité absolue est éternelle, et, par cela même, invariable ; mais qui peut se flatter de la posséder tout entière ? Dans l'état d'imperfection de nos connaissances, ce qui nous semble faux aujourd'hui, peut être reconnu vrai demain, par suite de la découverte de nouvelles lois ; il en est ainsi dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. C'est contre cette éventualité que la doctrine ne doit jamais se trouver au dépourvu. Le principe progressif, qu'elle inscrit dans son code, sera, comme nous l'avons dit, la sauvegarde de sa perpétuité, et son unité sera maintenue précisément parce qu'elle ne repose pas sur le principe de l'immobilité. L'immobilité, au lieu d'être une force, devient une cause de faiblesse et de ruine pour qui ne suit pas le mouvement général ; elle rompt l'unité, parce que ceux qui veulent aller en avant se séparent de ceux qui s'obstinent à rester en arrière. Mais, tout en suivant le mouvement progressif, il faut le faire avec prudence et se garder de donner tête baissée dans les rêveries des utopies et des systèmes. Il faut le faire à temps, ni trop tôt ni trop tard, et en connaissance de cause.

On comprend qu'une doctrine assise sur de telles bases doit être réellement forte ; elle défie toute concurrence et neutralise les prétentions de ses compétiteurs. C'est à ce point que nos efforts tendent à amener la doctrine spirite.

L'expérience, d'ailleurs, a déjà justifié cette prévision. La doctrine ayant marché dans cette voie depuis son origine, elle a constamment avancé, mais sans précipitation, regardant toujours si le

terrain où elle pose le pied est solide, et mesurant ses pas sur l'état de l'opinion. Elle a fait comme le navigateur qui ne marche que la sonde à la main et en consultant les vents.

IV

Le chef du Spiritisme

Mais qui sera chargé de maintenir le Spiritisme dans cette voie ? Qui en aura même la force ? Qui aura le loisir et la persévérance de s'adonner au travail incessant qu'exige une pareille tâche ? Si le Spiritisme est livré à lui-même, sans guide, n'est-il pas à craindre qu'il ne dévie de sa route ? que la malveillance, à laquelle il sera longtemps encore en butte, ne s'efforce d'en dénaturer l'esprit ? C'est là, en effet, une question vitale, et dont la solution est d'un intérêt majeur pour l'avenir de la doctrine.

La nécessité d'une direction centrale supérieure, gardienne vigilante de l'unité progressive et des intérêts généraux de la doctrine, est tellement évidente que l'on s'inquiète déjà de ne pas voir encore de conducteur poindre à l'horizon. On comprend que, sans une autorité morale, capable de centraliser les travaux, les études et les observations, de donner l'impulsion, de stimuler le zèle, de défendre le faible, de soutenir les courages chancelants, d'aider des conseils de l'expérience, de fixer l'opinion sur les points incertains, le Spiritisme courrait risque de marcher à la dérive. Non seulement cette direction est nécessaire, mais il faut qu'elle soit dans des conditions de force et de stabilité suffisantes pour braver les orages.

Ceux qui ne veulent d'aucune autorité ne comprennent pas les véritables intérêts de la doctrine ; si quelques-uns pensent pouvoir se passer de toute direction, la plupart, ceux qui ne croient pas à leur infailibilité et n'ont pas une confiance absolue en leurs propres lumières, éprouvent le besoin d'un point d'appui, d'un guide, ne serait-ce que pour les aider à marcher avec plus d'assurance et de sécurité. (Voir la Revue d'avril 1866, p. 111 : Le Spiritisme indépendant.)

La nécessité d'une direction étant établie, de qui le chef tiendra-t-il ses pouvoirs ? Sera-t-il acclamé par l'universalité des adeptes disséminés dans le monde entier ? C'est une chose impraticable. S'il s'impose de son autorité privée, il sera accepté par les uns, rejeté par les autres, et vingt prétendants peuvent surgir qui élèveront drapeau contre drapeau ; ce serait à la fois le despotisme et l'anarchie. Un tel acte serait le fait d'un ambitieux, et rien ne serait moins propre qu'un ambitieux, par cela même orgueilleux, à diriger une doctrine basée sur l'abnégation, le dévouement, le désintéressement et l'humilité ; placé en dehors du principe fondamental de la doctrine, il ne pourrait qu'en fausser l'esprit. C'est ce qui aurait inévitablement lieu s'il n'était pris d'avance des mesures efficaces pour parer à cet inconvénient.

Admettons, cependant, qu'un homme réunisse toutes les qualités requises pour l'accomplissement de son mandat, et qu'il arrive à la direction supérieure par une voie quelconque : les hommes se suivent et ne se ressemblent pas ; après un bon peut en venir un mauvais ; avec l'individu peut changer l'Esprit de la direction ; sans mauvais desseins, il peut avoir des vues plus ou moins justes ; s'il veut faire prévaloir ses idées personnelles, il peut faire dévoyer la doctrine, susciter des divisions, et les mêmes difficultés se renouvelleront à chaque changement. Il ne faut pas perdre de vue que le Spiritisme n'est pas encore dans la plénitude de sa force ; au point de vue de l'organisation, c'est un enfant qui commence seulement à marcher ; il importe donc, au début surtout, de le prémunir contre les difficultés de la route.

Mais, dira-t-on, un des messies annoncés, qui doivent prendre part à la régénération, ne sera-t-il pas à la tête du Spiritisme ? C'est probable ; mais comme ils n'auront pas au front une marque pour se faire reconnaître, qu'ils ne s'affirmeront que par leurs actes, et ne seront, pour la plupart, reconnus pour tels qu'après leur mort, selon ce qu'ils auront fait pendant leur vie ; que, d'ailleurs, il n'y aura pas des messies à perpétuité, il faut prévoir toutes les éventualités. On sait que leur mission sera multiple ; qu'il y en aura à tous les degrés de l'échelle, et dans les diverses branches de l'économie sociale, où chacun exercera son influence au profit des idées nouvelles, selon la spécialité de sa position ; tous travailleront donc à l'établissement de la doctrine, soit dans une partie, soit dans une

autre, les uns comme chefs d'Etats, les autres comme légistes, d'autres comme magistrats, savants, littérateurs, orateurs, industriels, etc. ; chacun fera ses preuves dans sa partie, depuis le prolétaire jusqu'au souverain, sans que rien autre que ses œuvres le distingue du commun des hommes. Si l'un d'eux doit prendre part à la direction administrative du Spiritisme, il est probable qu'il sera mis providentiellement en position d'y arriver par les moyens légaux qui seront adoptés ; des circonstances, en apparence fortuites, l'y amèneront, sans dessein prémédité de sa part, sans même qu'il ait conscience de sa mission. (Revue spirite : Les messies du Spiritisme, février et mars 1868, pages 45 et 65.)

En pareil cas, le pire de tous les chefs serait celui qui se donnerait pour l'élu de Dieu. Comme il n'est pas rationnel d'admettre que Dieu confie de telles missions à des ambitieux ou à des orgueilleux, les vertus caractéristiques d'un véritable messie, doivent être avant tout la simplicité, l'humilité, la modestie, en un mot, le désintéressement matériel et moral le plus complet ; or, la seule prétention d'être un messie, serait la négation de ces qualités essentielles ; elle prouverait, chez celui qui se prévaudrait d'un pareil titre, ou une sottise présomption s'il est de bonne foi, ou une insigne imposture. Il ne manquera pas d'intrigants, soi-disant Spiritistes, qui voudront s'élever par orgueil, ambition au cupidité ; d'autres qui s'étaieront de prétendues révélations à l'aide desquelles ils chercheront à se mettre en relief et à fasciner les imaginations trop crédules. Il faut prévoir aussi que, sous de fausses apparences, des individus pourraient tenter de s'emparer du gouvernail avec l'arrière-pensée de faire sombrer le navire en le faisant dévier de sa route. Il ne sombrera pas, mais il pourrait éprouver de fâcheux retards qu'il faut éviter. Ce sont là, sans contredit, les plus grands écueils dont le Spiritisme doit se garer ; plus il prend de consistance, plus ses adversaires lui dresseront d'embûches.

Il est donc du devoir de tous les Spiritistes sincères de déjouer les manœuvres de l'intrigue qui peuvent s'ourdir dans les plus petits centres comme dans les plus grands. Ils devront tout d'abord répudier de la manière la plus absolue, quiconque se poserait de lui-même en messie, soit comme chef du Spiritisme, soit comme simple apôtre de la doctrine. On connaît l'arbre à son fruit ; attendez donc que l'arbre ait donné des fruits avant de juger s'il est bon, et regardez encore si les fruits sont véreux. (Evangile selon le Spiritisme, chap. XXI, n° 9, Caractères du vrai prophète.)

Quelqu'un avec qui nous nous entretenions de ce sujet, proposait l'expédient suivant : ce serait de faire désigner les candidats par les Esprits eux-mêmes dans chaque groupe ou société spirite. Outre que ce moyen n'obvierait pas à tous les inconvénients, il en aurait de spéciaux à ce mode de procéder, que l'expérience a déjà démontrés et qu'il serait superflu de rappeler ici. Il ne faut pas perdre de vue que la mission des Esprits est de nous instruire, de nous améliorer, mais non de se substituer à l'initiative de notre libre arbitre ; ils nous suggèrent des pensées, nous aident de leurs conseils, surtout en ce qui touche aux questions morales, mais ils laissent à notre jugement le soin de l'exécution des choses matérielles qu'ils n'ont pas pour mission de nous épargner. Ils ont, dans leur monde, des attributions qui ne sont pas celles d'ici-bas ; leur demander ce qui est en dehors de ces attributions, c'est s'exposer aux tromperies des Esprits légers. Que les hommes se contentent d'être assistés et protégés par de bons Esprits, mais qu'ils ne se déchargent pas sur eux de la responsabilité qui incombe au rôle d'incarné.

Ce moyen, d'ailleurs, susciterait plus d'embarras qu'on ne le pense, par la difficulté de faire participer tous les groupes à cette élection ; ce serait une complication dans les rouages, et les rouages sont d'autant moins susceptibles de se désorganiser qu'ils sont plus simplifiés.

Le problème est donc de constituer une direction centrale, dans des conditions de force et de stabilité qui la mettent à l'abri des fluctuations, qui répondent à tous les besoins de la cause et opposent une barrière absolue aux menées de l'intrigue et de l'ambition. Tel est le but du plan dont nous allons donner une esquisse rapide.

V

Comité central

Pendant la période d'élaboration, la direction du Spiritisme a dû être individuelle ; il était nécessaire que tous les éléments constitutifs de la doctrine, sortis à l'état d'embryons d'une multitude de foyers, aboutissent à un centre commun pour y être contrôlés et collationnés, et qu'une seule pensée présidât à leur coordination pour établir l'unité dans l'ensemble et l'harmonie dans toutes les parties. S'il en eût été autrement, la doctrine aurait ressemblé à ces édifices hybrides élevés par plusieurs architectes, ou bien à un mécanisme dont les rouages ne s'engrènent pas avec précision les uns dans les autres.

Nous l'avons dit, parce que c'est une incontestable vérité, clairement démontrée aujourd'hui : la doctrine ne pouvait pas plus sortir de toutes pièces d'un seul centre que toute la science astronomique d'un seul observatoire ; et tout centre qui eût tenté de la constituer sur ses seules observations aurait fait quelque chose d'incomplet et se serait trouvé, sur une infinité de points, en contradiction avec les autres. Si mille centres eussent voulu faire leur doctrine, il n'y en aurait pas eu deux de pareilles sur tous les points. Si elles eussent été d'accord pour le fond, elles auraient inévitablement différencié pour la forme ; or, comme il y a beaucoup de gens qui voient la forme avant le fond, il y aurait eu autant de sectes que de formes différentes. L'unité ne pouvait sortir que de l'ensemble et de la comparaison de tous les résultats partiels ; c'est pourquoi la concentration des travaux était nécessaire. (Genèse, chap. 1, Caractères de la révélation spirite, n° 51 et suivants.)

Mais ce qui était un avantage pour un temps deviendrait plus tard un inconvénient. Aujourd'hui que le travail d'élaboration est terminé, en ce qui concerne les questions fondamentales ; que les principes généraux de la science sont établis, la direction, d'individuelle qu'elle a dû être en commençant, doit devenir collective ; d'abord parce qu'il vient un moment où son poids excède les forces d'un homme, et, en second lieu, parce qu'il y a plus de garantie pour le maintien de l'unité dans une réunion d'individus, dont chacun n'a que sa voix au chapitre, et qui ne peuvent rien sans le concours les uns des autres, que dans un seul qui peut abuser de son autorité et vouloir faire prédominer ses idées personnelles.

Au lieu d'un chef unique, la direction sera dévolue à un comité central ou conseil supérieur permanent, - peu importe le nom, - dont l'organisation et les attributions seront définies de manière à ne rien laisser à l'arbitraire. Ce comité sera composé de douze membres titulaires au plus, qui devront, à cet effet, réunir certaines conditions voulues, et d'un nombre égal de conseillers. Suivant les besoins, il pourra être secondé par des membres auxiliaires actifs. Il se complètera lui-même, selon des règles également déterminées, de nature à éviter tout favoritisme, à mesure des vacances par extinctions ou autres causes. Une disposition spéciale fixera le mode de nomination des douze premiers.

Chaque membre présidera à son tour pendant un an, et celui qui remplira cette fonction sera désigné par le sort.

L'autorité du président est purement administrative ; il dirige les délibérations du comité, surveille l'exécution des travaux et l'expédition des affaires ; mais en dehors des attributions qui lui sont conférées par les statuts constitutifs, il ne peut prendre aucune décision sans le concours du comité. Partant, point d'abus possibles, point d'aliments à l'ambition, point de prétextes d'intrigues ni de jalousie, point de suprématie blessante.

Le comité, ou conseil supérieur, sera donc la tête, le véritable chef du Spiritisme, chef collectif ne pouvant rien sans l'assentiment de la majorité, et, dans certains cas, sans celui d'un congrès ou assemblée générale. Suffisamment nombreux pour s'éclairer par la discussion, il ne le sera pas assez pour qu'il y ait confusion.

Les congrès seront formés des délégués des sociétés particulières, régulièrement constituées, et placées sous le patronage du comité par leur adhésion et la conformité de leurs principes.

Pour le public des adeptes, l'approbation ou la désapprobation, le consentement ou le refus, les décisions, en un mot, d'un corps constitué, représentant une opinion collective, auront forcément une autorité qu'elles n'auraient jamais émanant d'un seul individu qui ne représente qu'une opinion personnelle. Souvent on rejette l'opinion d'un seul, on se croit humilié de s'y soumettre, alors qu'on défère sans difficulté à celle de plusieurs.

Il est bien entendu qu'il s'agit ici d'une autorité morale, en ce qui concerne l'interprétation et l'application des principes de la doctrine, et non d'un pouvoir disciplinaire quelconque. Cette autorité sera, en matière de Spiritisme, ce qu'est celle d'une académie en matière de science.

Pour le public étranger, un corps constitué a plus d'ascendant et de prépondérance ; contre les adversaires, surtout, il présente une force de résistance et possède des moyens d'action que ne saurait avoir un individu ; il lutte avec infiniment plus d'avantage. On s'attaque à une individualité, on la brise ; il n'en est pas de même d'un être collectif.

Il y a également, dans un être collectif, une garantie de stabilité qui n'existe pas lorsque tout repose sur une seule tête ; que l'individu soit empêché par une cause quelconque, tout peut être entravé. Un être collectif, au contraire, se perpétue sans cesse ; qu'il perde un ou plusieurs de ses membres, rien ne périlite.

La difficulté, dira-t-on, sera de réunir, d'une manière permanente, douze personnes qui soient toujours d'accord.

L'essentiel est qu'elles soient d'accord sur les principes fondamentaux ; or, ce sera une condition absolue de leur admission, comme de celle de tous les participants à la direction. Sur les questions pendantes de détail, peu importe leur divergence, puisque c'est l'opinion de la majorité qui prévaut. Celui dont la manière de voir sera juste, ne manquera pas de bonnes raisons pour la justifier. Si l'un d'eux, contrarié de ne pouvoir faire admettre ses idées, se retirait, les choses n'en suivraient pas moins leur cours, et il n'y aurait pas lieu de le regretter, puisqu'il ferait preuve d'une susceptibilité orgueilleuse peu spirite, et qu'il pourrait devenir une cause de trouble.

La cause la plus ordinaire de division entre cointéressés, c'est le conflit des intérêts, et la possibilité pour l'un de supplanter l'autre à son profit. Cette cause n'a aucune raison d'être dès l'instant que le préjudice de l'un ne peut profiter aux autres, qu'ils sont solidaires et ne peuvent que perdre au lieu de gagner à la désunion. Ceci est une question de détail, prévue dans l'organisation.

Admettons que dans le nombre se trouve un faux frère, un traître, gagné par les ennemis de la cause, que pourra-t-il, puisqu'il n'a que sa voix dans les décisions ? Supposons que, par impossible, le comité entier entre dans une mauvaise voie : les congrès seront là pour y mettre ordre.

Le contrôle des actes de l'administration sera dans les congrès, qui pourront décréter le blâme ou une accusation contre le comité central, pour cause d'infraction à son mandat, de déviation des principes reconnus, ou de mesures préjudiciables à la doctrine. C'est pour cela qu'il en référerà aux congrès dans les circonstances où il jugerait que sa responsabilité pourrait être engagée d'une manière grave.

Si donc les congrès sont un frein pour le comité, celui-ci puise une nouvelle force dans leur approbation. C'est ainsi que ce chef collectif relève en définitive de l'opinion générale, et ne peut, sans péril pour lui-même, s'écarter du droit chemin.

Lorsque le comité sera organisé, nous en ferons partie à titre de simple membre, ayant notre part de collaboration, sans revendiquer, pour nous, ni suprématie, ni titre, ni privilège quelconque.

Aux attributions générales du comité seront annexés, comme dépendances locales :

1° Une bibliothèque où se trouveront réunis tous les ouvrages qui intéressent le Spiritisme, et qui pourront être consultés sur place ou donnés en lecture ;

2° Un musée, où seront réunies les premières œuvres de l'art spirite, les travaux médianimiques les plus remarquables, les portraits des adeptes qui auront bien mérité de la cause par leur dévouement, ceux des hommes que le Spiritisme honore, quoique étrangers à la doctrine, comme bienfaiteurs de l'humanité, grands génies missionnaires du progrès, etc.⁴².

3° Un dispensaire destiné aux consultations médicales gratuites, et au traitement de certaines affections, sous la direction d'un médecin patenté ;

4° Une caisse de secours et de prévoyance, dans des conditions pratiques ;

⁴² Le futur musée possède déjà huit tableaux de grande dimension, qui n'attendent qu'un emplacement convenable, vrais chefs-d'œuvre de l'art, spécialement exécutés en vue du Spiritisme, par un artiste en renom, qui en a généreusement fait don à la doctrine. C'est l'inauguration de l'art spirite par un homme qui réunit la foi sincère au talent des grands maîtres. Nous en ferons en temps utile un compte-rendu détaillé.

- 5° Une maison de retraite ;
- 6° Une société d'adeptes, ayant des séances régulières.

VI

Ouvrages fondamentaux de la doctrine

Beaucoup de personnes regrettent que les ouvrages fondamentaux de la doctrine soient d'un prix trop élevé pour un grand nombre de lecteurs, et pensent, avec raison, que s'il en était fait des éditions populaires à bas prix, ils seraient bien plus répandus, et que la doctrine y gagnerait.

Nous sommes complètement de cet avis ; mais les conditions dans lesquelles ils sont édités ne permettent pas qu'il en soit autrement dans l'état actuel des choses. Nous espérons arriver un jour à ce résultat, à l'aide d'une nouvelle combinaison qui se rattache au plan général d'organisation ; mais cette opération ne peut être réalisée qu'étant entreprise sur une vaste échelle ; de notre seule part, elle exigerait, soit des capitaux que nous n'avons pas, soit des soins matériels que nos travaux, qui réclament toutes nos méditations, ne nous permettent pas de donner. Aussi la partie commerciale proprement dite a-t-elle été négligée, ou, pour mieux dire, sacrifiée à l'établissement de la partie doctrinale. Ce qu'il importait, avant tout, c'est que les ouvrages fussent faits et les bases de la doctrine posées.

Lorsque la doctrine sera organisée par la constitution du comité central, nos ouvrages deviendront la propriété du Spiritisme dans la personne de ce même comité, qui en aura la gérance et donnera les soins nécessaires à leur publication par les moyens les plus propres à les populariser. Il devra également s'occuper de leur traduction dans les principales langues étrangères.

La Revue a été, jusqu'à ce jour, et ne pouvait être qu'une œuvre personnelle, attendu qu'elle fait partie de nos œuvres doctrinales, tout en servant d'annales au Spiritisme. C'est là que tous les principes nouveaux sont élaborés et mis à l'étude. Il était donc nécessaire qu'elle conservât son caractère individuel pour la fondation de l'unité.

Nous avons été maintes fois sollicité de la faire paraître à des époques plus rapprochées ; quelque flatteur que fût pour nous ce désir, nous n'avons pu y accéder ; d'abord, parce que le temps matériel ne nous permettait pas ce surcroît de travail, et en second lieu, qu'elle ne devait pas perdre son caractère essentiel, qui n'est pas celui d'un journal proprement dit.

Aujourd'hui que notre œuvre personnelle approche de son terme, les nécessités ne sont plus les mêmes ; la Revue deviendra, comme nos autres ouvrages faits et à faire, la propriété collective du comité, qui en prendra la direction, pour la plus grande utilité du Spiritisme, sans que nous renoncions, pour cela, à y donner notre collaboration.

Pour compléter l'œuvre doctrinale, il nous reste à publier plusieurs ouvrages, qui n'en sont pas la partie la moins difficile, ni la moins pénible. Bien que nous en possédions tous les éléments, et que le programme en soit tracé jusqu'au dernier chapitre, nous pourrions y donner des soins plus assidus et les activer si, par l'institution du comité central, nous étions affranchis de détails qui absorbent une grande partie de notre temps.

VIII

Attributions du comité

Les principales attributions du comité central seront :

- 1° Le soin des intérêts de la doctrine et sa propagation ; le maintien de son unité par la conservation de l'intégrité des principes reconnus ; le développement de ses conséquences ;
- 2° L'étude des principes nouveaux, susceptibles d'entrer dans le corps de la doctrine ;
- 3° La concentration de tous les documents et renseignements qui peuvent intéresser le Spiritisme ;
- 4° La correspondance ;
- 5° Le maintien, la consolidation et l'extension des liens de fraternité entre les adeptes et les sociétés particulières des différents pays ;

6° La direction de la Revue qui sera le journal officiel du Spiritisme, et à laquelle pourra être jointe une autre publication périodique ;

7° L'examen et l'appréciation des ouvrages, articles de journaux, et tous écrits intéressant la doctrine. La réfutation des attaques, s'il y a lieu ;

8° La publication des ouvrages fondamentaux de la doctrine, dans les conditions les plus propres à leur vulgarisation. La confection et la publication de ceux dont nous donnerons le plan, et que nous n'aurions pas le temps de faire de notre vivant. Les encouragements donnés aux publications qui pourront être utiles à la cause ;

9° La fondation et la conservation de la bibliothèque, des archives et du musée ;

10° L'administration de la caisse de secours, du dispensaire et de la maison de retraite ;

11° L'administration des affaires matérielles ;

12° La direction des séances de la société ;

13° L'enseignement oral ;

15° Les visites et instructions aux réunions et sociétés particulières qui se placeront sous son patronage.

16° La convocation des congrès et assemblées générales.

Ces attributions seront réparties entre les différents membres du comité, selon la spécialité de chacun, lesquels, au besoin, seront assistés par un nombre suffisant de membres auxiliaires ou de simples employés.

En conséquence, parmi les membres du comité, il y aura :

Un secrétaire général pour la correspondance, et les procès-verbaux des séances du comité ;

Un rédacteur en chef pour la Revue et les autres publications ;

Un bibliothécaire archiviste, chargé en outre de l'examen et des comptes rendus d'ouvrages et articles de journaux ;

Un directeur de la caisse de secours, chargé en outre de la direction du dispensaire, des visites aux malades et aux nécessiteux, et de tout ce qui a rapport à la bienfaisance. Il sera secondé par un comité de bienfaisance, pris dans le sein de la société, et formé de personnes charitables de bonne volonté ;

Un administrateur comptable, chargé des affaires et des intérêts matériels ;

Un directeur spécial pour les affaires concernant les publications ;

Des orateurs pour l'enseignement oral, chargés en outre de visiter les sociétés des départements, et d'y donner des instructions. Il pourra en être pris parmi les membres auxiliaires et les adeptes de bonne volonté, qui recevront, à cet effet, un mandat spécial.

Quelle que soit l'extension ultérieure des affaires et du personnel administratif, le comité sera toujours limité au même nombre de membres titulaires.

Jusqu'à présent, nous avons dû suffire à peu près à nous seul à ce programme ; aussi quelques-unes de ses parties ont-elles été négligées ou n'ont pu être qu'ébauchées, et celles qui sont plus spécialement de notre ressort, ont dû souffrir d'inévitables retards, par la nécessité de nous occuper de tant de choses, alors que le temps et les forces ont des limites, et qu'une seule absorberait le temps d'un homme.

VIII

Voies et moyens

Il est fâcheux, sans doute, d'être obligé d'entrer dans des considérations matérielles pour atteindre un but tout spirituel ; mais il faut observer que la spiritualité même de l'œuvre se rattache à la question de l'humanité terrestre et de son bien-être ; qu'il ne s'agit plus seulement de l'émission de quelques idées philosophiques, mais de fonder quelque chose de positif et de durable, pour l'extension et la consolidation de la doctrine à laquelle il faudra faire produire les fruits qu'elle est susceptible de donner. Se figurer que nous sommes encore aux temps où quelques apôtres pouvaient se mettre en route avec leur bâton de voyage, sans souci de leur gîte et de leur pain quotidien, serait

une illusion bientôt détruite par une amère déception. Pour faire quelque chose de sérieux, il faut se soumettre aux nécessités qu'imposent les mœurs de l'époque où l'on vit ; ces nécessités sont tout autres qu'aux temps de la vie patriarcale ; l'intérêt même du Spiritisme exige donc que l'on calcule ses moyens d'action pour ne pas être arrêté en chemin. Calculons donc, puisque nous sommes dans un siècle où il faut compter.

Les attributions du comité central seront assez nombreuses, comme on le voit, pour nécessiter une véritable administration. Chaque membre ayant des fonctions actives et assidues, si l'on ne prenait que des hommes de bonne volonté, les travaux pourraient en souffrir, car nul n'aurait le droit de faire des reproches aux négligents. Pour la régularité des travaux et de l'expédition des affaires, il est nécessaire d'avoir des hommes sur l'assiduité desquels on puisse compter, et dont les fonctions ne soient pas de simples actes de complaisance. Plus ils auraient d'indépendance par leurs ressources personnelles, moins ils s'astreindraient à des occupations assidues ; s'ils n'en ont pas, ils ne peuvent donner leur temps. Il faut donc qu'ils soient rétribués, ainsi que le personnel administratif ; la doctrine y gagnera en force, en stabilité, en ponctualité, en même temps que ce sera un moyen de rendre service à des personnes qui pourraient en avoir besoin.

Un point essentiel, dans l'économie de toute administration prévoyante, c'est que son existence ne repose pas sur des produits éventuels pouvant faire défaut, mais sur des ressources fixes, régulières, de manière à ce que sa marche, quoi qu'il arrive, ne puisse être entravée. Il faut donc que les personnes qui seront appelées à donner leur concours ne puissent concevoir aucune inquiétude sur leur avenir. Or, l'expérience démontre qu'on doit considérer comme essentiellement aléatoires les ressources qui ne reposent que sur le produit de cotisations, toujours facultatives, quels que soient les engagements contractés, et d'un recouvrement souvent difficile. Asseoir des dépenses permanentes et régulières sur des ressources éventuelles, serait un manque de prévoyance que l'on pourrait un jour regretter. Les conséquences sont moins graves, sans doute, quand il s'agit de fondations temporaires qui durent ce qu'elles peuvent ; mais ici, c'est une question d'avenir. Le sort d'une administration comme celle-ci ne peut être subordonné aux chances d'une affaire commerciale ; elle doit être, dès son début, sinon aussi florissante, du moins aussi stable qu'elle le sera dans un siècle d'ici. Plus sa base sera solide, moins elle sera exposée aux coups de l'intrigue.

En pareil cas, la plus vulgaire prudence veut que l'on capitalise, d'une manière inaliénable, les ressources à mesure qu'elles arrivent, afin de constituer un revenu perpétuel, à l'abri de toutes les éventualités. L'administration réglant ses dépenses sur son revenu, son existence ne peut, dans aucun cas, être compromise, puisqu'elle aura toujours les moyens de fonctionner. Elle peut, en commençant, être organisée sur une plus petite échelle ; les membres du comité peuvent être provisoirement bornés à cinq ou six, le personnel et les frais administratifs réduits à leur plus simple expression, sauf à proportionner le développement à l'accroissement des ressources et des besoins de la cause, mais encore faut-il le nécessaire.

Personnellement, et bien que partie active du comité, nous ne serons d'aucune charge au budget, ni pour émoluments, ni pour indemnités de voyages, ni pour une cause quelconque ; si nous n'avons jamais rien demandé à personne pour nous, nous le ferions encore moins dans cette circonstance ; notre temps, notre vie, toutes nos forces physiques et intellectuelles appartiennent à la doctrine. Nous déclarons donc formellement qu'aucune partie des ressources dont disposera le comité ne sera distraite à notre profit.

Nous y apportons, au contraire, notre quote-part :

1° Par l'abandon des produits de nos ouvrages faits et à faire ;

2° Par l'apport de valeurs mobilières et immobilières.

Nous faisons donc des vœux pour la réalisation de notre plan, dans l'intérêt de la doctrine, et non pour nous y faire une position dont nous n'avons pas besoin. C'est à préparer les voies de cette installation que nous avons consacré jusqu'à ce jour le produit de nos travaux, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Si nos moyens personnels ne nous permettent pas de faire plus, nous aurons du moins la satisfaction d'en avoir posé la première pierre.

Supposons donc que, par une voie quelconque, le comité central soit, dans un temps donné, mis en mesure de fonctionner, ce qui suppose un revenu fixe de 25 à 30,000 francs, en se restreignant pour le début, les ressources de toutes natures dont il disposera, en capitaux et produits éventuels, constitueront la Caisse générale du Spiritisme, qui sera l'objet d'une comptabilité rigoureuse. Les dépenses obligatoires étant réglées, l'excédant du revenu accroîtra le fonds commun ; c'est proportionnellement aux ressources de ce fonds que le comité pourvoira aux diverses dépenses utiles au développement de la doctrine, sans que jamais il puisse en faire son profit personnel, ni une source de spéculation pour aucun de ses membres. L'emploi des fonds et la comptabilité seront, d'ailleurs, soumis à la vérification de commissaires spéciaux délégués à cet effet par les congrès ou assemblées générales.

Un des premiers soins du comité sera de s'occuper des publications dès qu'il en aura la possibilité, sans attendre de pouvoir le faire à l'aide du revenu ; les fonds affectés à cet usage ne seront, en réalité, qu'une avance, puisqu'ils rentreront par la vente des ouvrages, dont le produit retournera au fonds commun. C'est une affaire d'administration.

Pour donner à cette institution une existence légale, à l'abri de toute contestation, lui donner en outre le droit d'acquérir, de recevoir et de posséder, elle sera constituée, si cela est jugé nécessaire, par acte authentique, sous forme de société commerciale anonyme, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, indéfiniment prorogeable, avec toutes les stipulations nécessaires pour que jamais elle ne puisse s'écarter de son but, et que les fonds ne puissent être détournés de leur destination.

Sans entrer ici dans des détails qui seraient superflus et prématurés, nous devons cependant dire quelques mots sur deux institutions accessoires du comité, afin qu'on ne se méprenne pas sur le sens que nous y attachons ; nous voulons parler de la caisse de secours et de la maison de retraite.

L'établissement d'une caisse générale de secours est une chose impraticable, et qui présenterait de sérieux inconvénients, ainsi que nous l'avons démontré dans un article spécial. (Revue de juillet 1866, page 193.) Le comité ne peut donc s'engager dans une voie qu'il serait bientôt forcé d'abandonner, ni rien entreprendre qu'il ne soit certain de pouvoir réaliser. Il doit être positif, et ne point se bercer d'illusions chimériques ; c'est le moyen de marcher longtemps et sûrement ; pour cela, il doit en tout rester dans les limites du possible.

Cette caisse de secours ne peut et ne doit être qu'une institution locale, d'une action circonscrite, dont la prudente organisation pourra servir de modèle à celles du même genre que pourraient créer les sociétés particulières. C'est par leur multiplicité qu'elles pourront rendre des services efficaces, et non en centralisant les moyens d'action.

Elle sera alimentée : 1° par la portion affectée à cette destination sur le revenu de la caisse générale du Spiritisme ; 2° par les dons spéciaux qui y seront faits. Elle capitalisera les sommes reçues de manière à se constituer un revenu ; c'est sur ce revenu qu'elle donnera des secours temporaires ou viagers, et remplira les obligations de son mandat, lesquelles seront stipulées dans son règlement constitutif.

Le projet d'une maison de retraite, dans l'acception complète du mot, ne peut être réalisé au début, en raison des capitaux qu'exigerait une semblable fondation, et, en outre, parce qu'il faut laisser à l'administration le temps de s'asseoir et de marcher avec régularité, avant de songer à compliquer ses attributions par des entreprises où elle pourrait échouer. Embrasser trop de choses avant d'être assuré des moyens d'exécution, serait une imprudence. On le comprendra facilement si l'on réfléchit à tous les détails que comportent les établissements de ce genre. Il est bon, sans doute, d'avoir de bonnes intentions, mais avant tout il faut pouvoir les réaliser.

IX Conclusion

Telles sont les bases principales de l'organisation que nous nous proposons de donner au Spiritisme, si les circonstances nous le permettent ; nous avons dû en développer un peu longuement les motifs,

afin d'en faire connaître l'esprit. Les détails, seront l'objet d'une réglementation minutieuse où tous les cas seront prévus de manière à lever toutes les difficultés d'exécution.

Conséquent avec les principes de tolérance et de respect de toutes les opinions que professe le Spiritisme, nous ne prétendons imposer cette organisation à personne, ni contraindre qui que ce soit de s'y soumettre. Notre but est d'établir un premier lien entre les Spirites, qui le désirent depuis longtemps et se plaignent de leur isolement. Or, ce lien, sans lequel le Spiritisme, restant à l'état d'opinion individuelle, sans cohésion, ne peut exister qu'à la condition de se rattacher à un centre par une communauté de vues et de principes. Ce centre n'est point une individualité, mais un foyer d'activité collective, agissant dans l'intérêt général, et où l'autorité personnelle s'efface.

S'il n'eût pas existé, quel aurait été le point de ralliement des Spirites disséminés en différents pays ? Ne pouvant communiquer leurs idées, leurs impressions, leurs observations à tous les autres centres particuliers, disséminés eux-mêmes, et souvent sans consistance, ils seraient restés isolés, et la diffusion de la doctrine en aurait souffert. Il fallait donc un point où tout aboutît, et d'où tout pût rayonner. Le développement des idées spirites, loin de rendre ce centre inutile, en fera encore mieux sentir la nécessité, parce que le besoin de se rapprocher et de se former en faisceau sera d'autant plus grand que le nombre des adeptes sera plus considérable.

Mais quelle sera l'étendue du cercle d'activité de ce centre ? Est-il destiné à régir le monde, et à devenir l'arbitre universel de la vérité ? S'il avait cette prétention, ce serait mal comprendre l'esprit du Spiritisme qui, par cela même qu'il proclame les principes du libre examen et de la liberté de conscience, répudie la pensée de s'ériger en autocratie ; dès le début, il entrerait dans une voie fatale.

Le Spiritisme a des principes qui, en raison de ce qu'ils sont fondés sur les lois de la nature, et non sur des abstractions métaphysiques, tendent à devenir, et seront certainement un jour, ceux de l'universalité des hommes ; tous les accepteront, parce que ce seront des vérités palpables et démontrées, comme ils ont accepté la théorie du mouvement de la terre ; mais prétendre que le Spiritisme sera partout organisé de la même manière ; que les Spirites du monde entier seront assujettis à un régime uniforme, à une même manière de procéder ; qu'ils devront attendre la lumière d'un point fixe vers lequel ils devront fixer leurs regards, serait une utopie aussi absurde que de prétendre que tous les peuples de la terre ne formeront un jour qu'une seule nation, gouvernée par un seul chef, régie par le même code de lois, et assujettie aux mêmes usages. S'il est des lois générales qui peuvent être communes à tous les peuples, ces lois seront toujours, dans les détails de l'application et de la forme, appropriées aux mœurs, aux caractères, aux climats de chacun.

Ainsi en sera-t-il du Spiritisme organisé. Les Spirites du monde entier auront des principes communs qui les rattacheront à la grande famille par le lien sacré de la fraternité, mais dont l'application pourra varier selon les contrées, sans, pour cela, que l'unité fondamentale soit rompue, sans former des sectes dissidentes se jetant la pierre et l'anathème, ce qui serait antispirite au premier chef. Il pourra donc se former, et il se formera inévitablement, des centres généraux en différents pays, sans autre lien que la communauté de croyance et la solidarité morale, sans subordination de l'un à l'autre, sans que celui de France, par exemple, ait les prétentions de s'imposer aux Spirites américains et réciproquement.

La comparaison des observatoires, que nous avons citée plus haut, est parfaitement juste. Il y a des observatoires sur différents points du globe ; tous, à quelque nation qu'ils appartiennent, sont fondés sur les principes généraux et reconnus de l'astronomie, ce qui ne les rend pas, pour cela, tributaires les uns des autres ; chacun règle ses travaux comme il l'entend ; ils se communiquent leurs observations, et chacun met à profit pour la science, les découvertes de ses confrères. Il en sera de même des centres généraux du Spiritisme ; ce seront les observatoires du monde invisible, qui s'emprunteront réciproquement ce qu'ils auront de bon et d'applicable aux mœurs des contrées où ils seront établis : leur but étant le bien de l'humanité, et non la satisfaction des ambitions personnelles. Le Spiritisme est une question de fond ; s'attacher à la forme serait une puérité indigne de la grandeur du sujet ; voilà pourquoi les centres divers, qui seront dans le véritable esprit du

Spiritisme, devront se tendre une main fraternelle, et s'unir pour combattre leurs ennemis communs : l'incrédulité et le fanatisme.

Bibliographie

El criterio espiritista Revista quincenal del espiritismo

Ce journal qui se publiait à Madrid, depuis un an, sous le titre de *El criterio*, revista quincenal científica, vient de reprendre son premier titre qui lui avait été interdit sous le précédent gouvernement espagnol. Le directeur l'annonce en ces termes dans un supplément du n° 17 :

« Avec l'immense joie du triomphe, mérité non par nos forces débiles, mais par la bonté de notre cause, nous nous adressons aujourd'hui à nos constants protecteurs, aux amis qui, dans la disgrâce, nous ont encouragés et soutenus.

L'intolérance du gouvernement antérieur nous avait interdit l'exercice de la plus fructueuse des libertés : celle de l'étude, lorsqu'un jour, triste par la déception, heureux parce qu'il fut le premier de la lutte, nous voulûmes publier le *Criterio espiritista*. On va voir la réponse qui nous fut faite par le secrétaire ministériel.

Gouvernement de la province ; section de l'imprimerie. - Après avoir examiné le premier numéro du journal dont vous êtes l'éditeur et le directeur, j'ai vu que, par son caractère spécial, ses tendances et l'école philosophique qu'il cherche à développer, il doit être compris parmi ceux que signale le deuxième paragraphe de l'article 52 de la loi en vigueur sur l'imprimerie ; je vous préviens qu'il ne m'est pas possible d'autoriser le dit numéro ni les suivants, si, préalablement, ils n'ont été examinés et approuvés par la censure ecclésiastique. Dieu vous garde, etc.

Madrid, 17 juillet 1867. »

Le 10 août suivant nous reçûmes la dépêche dont copie ci-dessous.

Secrétairerie ecclésiastique de Madrid. - En conséquence de la défavorable censure dont a été frappé le premier numéro de la Revue le *Criterio espiritista* que vous dirigez, j'ai le devoir de vous manifester que je ne puis, en aucune façon, permettre, pour ma part, la publication de la dite Revue. Dieu vous garde, etc.

Madrid, le 6 août 1867. »

Ces documents ne seront pas pour la plus grande gloire de leurs auteurs, dont nous nous abstenons de livrer les noms à la publicité, par convenance ; Aujourd'hui nous pouvons paraître à la lumière, et le *Criterio científica* est remplacé par le *Criterio espiritista*. La direction est installée Calle del Arco de Santa-Maria, n° 25, cuarto 2e ; c'est là que pourront s'adresser les adeptes qui voudraient faire partie de la Société spirite espagnole, fondée en 1865, et qui a dû suspendre ses séances pour les mêmes motifs qui avaient empêché la publication du journal. »

Le règlement de la société, que nous avons sous les yeux, est conçu dans un excellent esprit, et nous ne pouvons qu'applaudir aux dispositions qu'il renferme. Elle se place sous le patronage de l'Esprit de Socrate, et son but est clairement défini dans les deux premiers articles :

1° Il est constitué un cercle privé sous la dénomination de Société spirite espagnole, dont l'objet est l'étude du Spiritisme, principalement en ce qui se rattache à la morale et à la connaissance du monde invisible ou des Esprits ; 2° la société ne pourra, en aucun cas, s'occuper des questions politiques, ni de discussions ou controverses religieuses qui tendraient à lui donner le caractère d'une secte. »

Ces dispositions sont de nature à rassurer ceux qui supposeraient à la Société des tendances perturbatrices. Au moment d'une révolution qui vient de briser les entraves mises à la liberté de penser, de parler et d'écrire, où les masses émancipées sont généralement tentées d'outrepasser les bornes de la modération, la Société ni son organe ne songent à en profiter pour s'écarter du but exclusivement moral et philosophique de la doctrine. Elle s'interdit non seulement la politique, mais même les controverses religieuses, par esprit de tolérance et de respect pour la conscience de

chacun. Le directeur du journal s'abstient même de stigmatiser par la publicité les noms des signataires des arrêtés qui ont interdit son journal, pour ne pas les livrer à l'animadversion publique. C'est que le Spiritisme, bien compris, est partout le même : une garantie d'ordre et de modération. Il ne vit pas de scandale ; il a trop le sentiment de sa dignité, et voit les choses de trop haut, pour s'abaisser aux personnalités qui accusent toujours de la petitesse d'esprit, et ne s'allient jamais à la noblesse du cœur.

Le premier numéro du Criterio espiritista contient les articles suivants :

Introduction, par Alverico Peron. - Le Jour des morts, communication signée Socrate, obtenue dans la société de Séville. - La faculté médianimique. - La Bible, communication signée Socrate. - Séance de magnétisme. - Les moitiés éternelles, communication de Socrate. - Lettre d'un Spirite. - Lettre à M. Alverico Peron, par Allan Kardec, et communication de saint Louis sur la nouvelle situation du Spiritisme en Espagne. - Revue spirite de Paris.

Nous engageons avec instance nos frères spirites d'Espagne à soutenir de tout leur pouvoir cet organe de leur croyance. Par la sagesse et la prudence de sa rédaction, il ne peut manquer de servir utilement notre cause. Ce sera un lien qui établira les relations entre les adeptes disséminés sur les différents points de l'Espagne. Le directeur, M. Alverico Peron, n'est point un nouveau venu dans nos rangs ; ses efforts pour la propagation de la doctrine datent de l'année 1858, et nous nous rappelons avec plaisir la Formula del espiritismo, qu'il a bien voulu nous dédier.

Avis

La Revue spirite commencera le 1er janvier prochain sa douzième année. MM. les abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

Le numéro de janvier sera, comme d'habitude, adressé à tous les anciens abonnés ; les numéros suivants ne le seront qu'au fur et à mesure des renouvellements.

Nous nous proposons de publier avec le dernier numéro de cette année, une table générale alphabétique de tous les sujets traités, soit dans la Revue, soit dans nos autres ouvrages, de manière à faciliter les recherches ; mais ce travail, beaucoup plus considérable que nous ne l'avions supposé, pour le faire complet, n'a pas pu être terminé en temps utile ; nous le publierons avec un de nos prochains numéros, et il sera adressé à tous les abonnés.

Nous publierons aussi prochainement un catalogue de tous les ouvrages qui peuvent intéresser la doctrine : soit ceux qui ont été publiés en vue du Spiritisme, soit ceux qui, publiés en dehors et à différentes époques, ont une affinité de principes avec les croyances nouvelles. Ce sera un guide pour la formation des bibliothèques spirites. Lorsqu'il y aura lieu, l'indication des ouvrages sera suivie d'une courte appréciation pour en faire connaître l'esprit, et rappel sera fait du numéro de la Revue où il en aura été rendu compte.

Allan Kardec.

TABLE DES MATIERES

Janvier 1868	2
Coup d'œil rétrospectif	2
Le Spiritisme devant l'histoire et devant l'Église, son origine, sa nature, sa certitude, ses dangers ...	4
Les Aïssaoua ou les convulsionnaires de la rue Le Pelelier	12
Une manifestation avant la mort	14
Variétés	16
Février 1868	19
Extrait des manuscrits d'un jeune médium breton	19
Les vœux de bonne année d'un spirite de Leipzig	24
Instructions des Esprits	26
Appréciation de l'ouvrage sur la Genèse	33
Bibliographie	34
Mars 1868	38
Commentaire sur les messies du Spiritisme	38
Correspondance inédite de Lavater avec l'Impératrice Marie de Russie	41
Flageolet, Esprit mystificateur	47
Essai théorique des guérisons instantanées	49
Notices bibliographiques	52
Instructions des Esprits	55
Avril 1868	57
Correspondance inédite de Lavater avec l'impératrice Marie de Russie	57
La fin du monde en 1911	62
L'intolérance et la persécution à l'égard du Spiritisme	68
Le Spiritisme à Cadix en 1853 et 1868	71
Dissertations spirites	73
Mai 1868	75
Correspondance inédite de Lavater avec l'impératrice Marie de Russie	75
Éducation d'outre-tombe	81
Le docteur Philippeau	82
Le Spiritisme partout	84
Le baron Cloutz	86
Métempsyose	86
Enterrement de M. Marc Michel	87
Un rêve	88
Esprits frappeurs en Russie	88
La famine en Algérie	89
Dissertations des Esprits	91
Juin 1868	93
La médiumnité au verre d'eau	93
Photographie de la pensée	96
Mort de M. Bizet, curé de Sétif	98
Le Spiritisme partout	101
Conférences	103
Notices bibliographiques	105
Juillet 1868	112

La science de la concordance des nombres et la fatalité	112
La génération spontanée et la Genèse	116
Le parti spirite	120
Le Spiritisme partout	123
Théâtre	124
Bibliographie	126
Août 1868	130
Le Matérialisme et le Droit	130
Le journal « La Solidarité »	134
Le parti spirite	138
Persécutions	139
Spiritisme rétrospectif	142
La réincarnation au Japon	145
Lettre de M. Monico	146
Bibliographie	147
Septembre 1868	148
Accroissement ou décroissement du volume de la terre	148
De la protection de l'Esprit des saints patrons	152
Le fauteuil des ancêtres	153
Cercle de la morale Spirite à Toulouse	153
Les Mémoires d'un mari	154
Bibliographie	156
Instruction des Esprits	164
Ligue Internationale de la Paix	165
Octobre 1868	166
Méditations	166
Doctrine de Lao-Tseu	172
Obsèques de madame Victor Hugo	175
Effet moralisateur de la réincarnation	176
Une profession de foi matérialiste	177
Profession de foi semi spirite	178
Instructions des Esprits	179
Variétés	182
Bibliographie	184
Novembre 1868	185
Épidémie de l'île Maurice	185
Le Spiritisme partout	188
Les loisirs d'un Spirite au désert	193
Phénomène de linguistique	194
Musique de l'espace	196
Le Spiritualisme et l'Idéal	197
Instructions des Esprits	199
Bibliographie	201
Décembre 1867	204
Séance annuelle commémorative des morts	204
Constitution transitoire du Spiritisme	213
Bibliographie	228